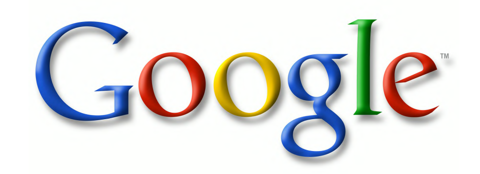


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

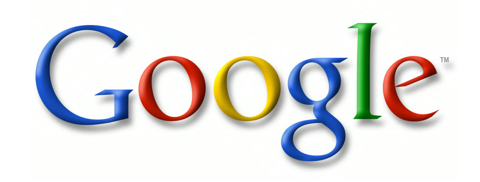
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

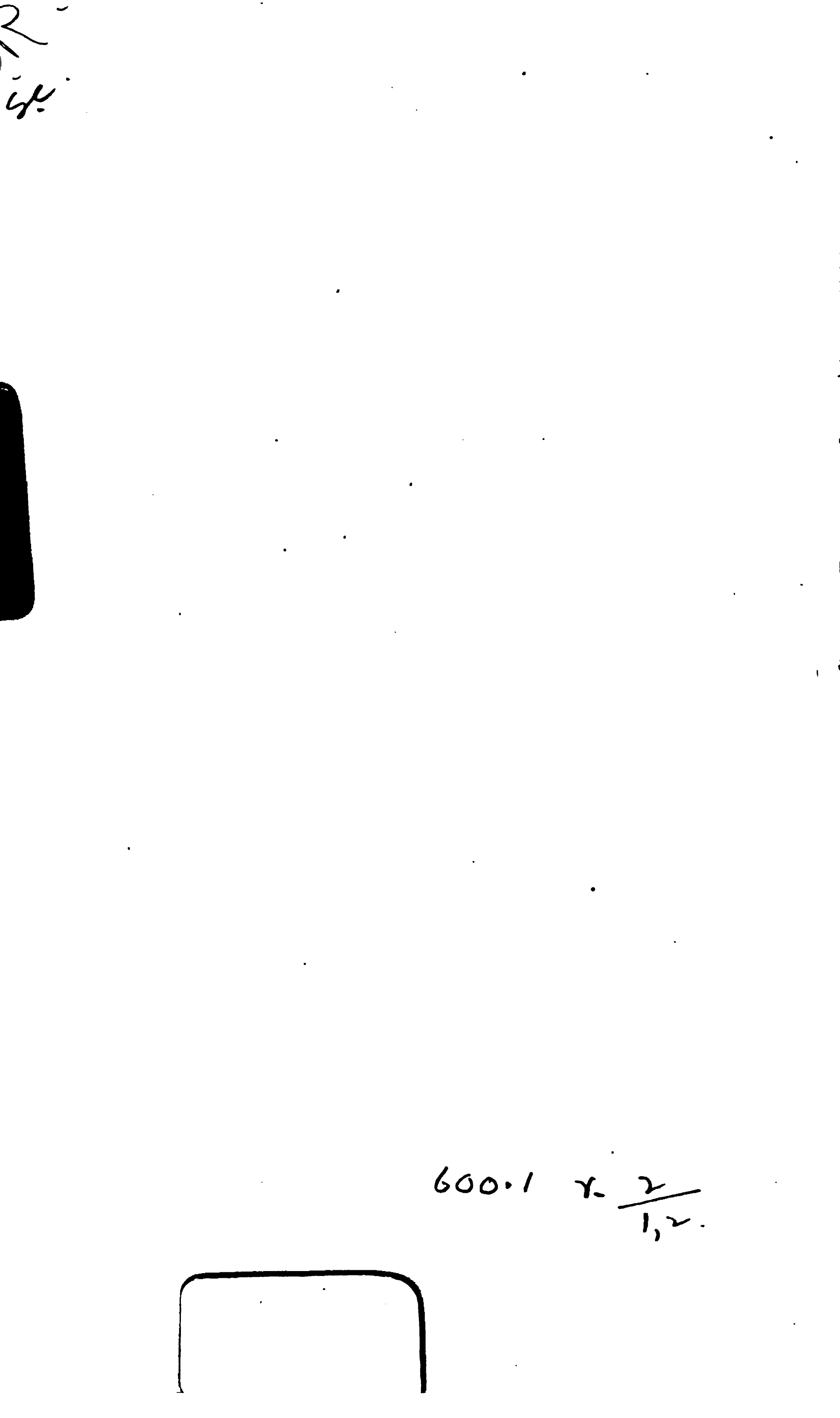
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




600.1

L'AFRIQUE

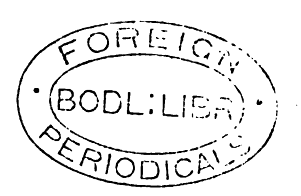
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

PREMIÈRE ANNÉE

1879-1880





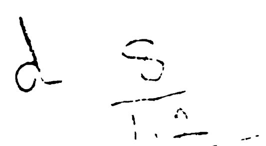
GENÈVE
J. SANDOZ, ÉDITEUR

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER
33, rue de Seine.

PARIS
CHARLES DELAGRAVE
15, rue Soufflot.

BRUXELLES
MUQUARDT
45, rue de la Régence.

1879





Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

A NOS LECTEURS

Encore un nouveau journal ! s'est écrié plus d'un lecteur de notre prospectus, avec un accent de reproche à notre adresse ou tout au moins de regret. Cette exclamation et ce sentiment ne nous ont pas beaucoup surpris, car nous savons aussi bien que d'autres combien il est difficile de suffire à la lecture des innombrables feuilles périodiques, qui déjà se disputent l'attention du public cultivé. Mais de semblables dispositions nous font un devoir de justifier notre entreprise, à laquelle nous n'aurions pas songé si l'exploration et la civilisation de l'Afrique n'avaient acquis à nos yeux une importance capitale.

Un grand poète disait il y a peu de jours : « Au dix-neuvième siècle, le blanc a fait du noir un homme ; au vingtième siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde ! » L'*Œuvre africaine* semble, en effet, assignée spécialement à notre époque. Aussi nous a-t-elle paru réclamer un organe propre, qui la fît connaître dans tous ses détails, la suivît dans son développement et lui gagnât les sympathies effectives d'un nombre toujours plus considérable d'hommes de bonne volonté.

Et nous ne sommes pas seuls à en juger ainsi. Nous n'en voulons pour preuve que les encouragements nombreux que nous avons reçus, de la part des sociétés de géographie, des associations missionnaires et des publicistes, qui ont bien voulu consentir à entrer en relation d'échange avec nous, même avant l'apparition de notre premier numéro [1].

L'exemple des autres pays ne pouvait d'ailleurs que nous confirmer dans notre conviction. Depuis que S. M. le roi des Belges a pris à cœur la cause de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique centrale, il s'est créé, chez plusieurs peuples, des recueils spéciaux destinés à leur fournir tous les renseignements désirables sur ce point.

[1] Voir la 3me page de la couverture. — La Société de géographie de Genève et le Comité national suisse-africain, avec lesquels nous entretenons les relations les plus amicales, sans pouvoir prendre une part directe à notre publication, nous ont cependant donné des témoignages de sympathie, dont nous tenons à les remercier ici.

C'est ainsi qu'en Angleterre, malgré l'existence, depuis près de vingt ans, de l'*African Times*, rédigé dans un excellent esprit, l'Association dite *African exploration fund* a pris la résolution de recueillir et de publier tous les faits qu'elle pourrait glaner, dans le vaste champ de l'exploration et de la civilisation du continent africain. En Allemagne, où il existait depuis longtemps un journal de correspondances africaines, la *Société africaine-allemande* a fondé un bulletin pour le même objet.

Mais personne encore n'avait entrepris de faire, pour les lecteurs de langue française, ce que font l'*African exploration fund* pour les Anglais et la *Société africaine-allemande* pour les Allemands.

Celui qui, chez nous, veut se tenir au courant de ce qui se passe sur le sol de l'Afrique, n'a d'autre ressource que de feuilleter une multitude d'écrits périodiques, que peu de personnes ont le loisir ou la possibilité de consulter.

Aussi avons-nous estimé qu'il serait utile de créer, en français, une publication qui portât à la connaissance de tous ceux qui s'intéressent à cette partie du monde ce qu'ils désirent savoir, que leur point de vue soit celui du géographe ou du commerçant, du naturaliste ou de l'industriel, de l'économiste ou de l'ethnographe, du philanthrope ou du chrétien.

En leur fournissant le moyen de s'initier fréquemment aux progrès accomplis dans la découverte de l'Afrique, aux expéditions entreprises pour en explorer les parties encore inconnues, au développement de la colonisation, aux efforts tentés pour élever graduellement le niveau moral et intellectuel des indigènes, notre journal contribuera, nous n'en doutons pas, non seulement à faire connaître, mais encore à faire aimer le pays, et surtout ses habitants qui, malgré leur couleur et leurs superstitions, n'en sont pas moins nos semblables.

Nos vœux seront comblés si nous parvenons à développer « dans beaucoup de cœurs » le sentiment du devoir qui incombe à la race blanche, de faire part aux races africaines des bienfaits de la civilisation. La sollicitude que témoignent de nos jours les nations chrétiennes pour la cause des esclaves, et la faveur avec laquelle le projet de S. M. le roi des Belges a été universellement accueilli, nous permettent d'espérer que notre modeste recueil de nouvelles et d'actualités africaines obtiendra l'approbation et le concours sympathique de ceux auxquels il est destiné.

L'EXPLORATION MODERNE DE L'AFRIQUE

Si l'esprit de l'homme s'exalte à la vue des découvertes que les travailleurs de la pensée font tous les jours dans le champ de la science, et des inventions que le génie crée incessamment dans le domaine de l'industrie, l'admiration qui s'empare de lui n'est pas moins vive, lorsque la lumière se lève sur des mondes encore inconnus ou vaguement entrevus. Dans cette marche de la lumière éclairant successivement des régions nouvelles, c'est tantôt un nom, tantôt un autre, qui fascine les imaginations. Au seizième siècle l'Amérique concentre sur elle l'attention du monde entier; puis les Indes orientales et bientôt l'Océanie la captivent à leur tour; la curiosité se porte ensuite vers le pôle, où les difficultés à surmonter tentent les explorateurs avides d'une gloire plus chèrement achetée.

Aujourd'hui, aucune région n'exerce sur les esprits un attrait aussi puissant que le continent que l'on a appelé à juste titre le *Continent mystérieux.* Mystérieux en effet, puisque, l'un des plus anciennement mentionnés dans l'histoire, il est encore le moins connu. Ses côtes sans découpures profondes qui eussent permis de pénétrer à l'intérieur; son relief, privé de vastes plaines basses, à travers lesquelles il eût été facile de s'avancer; ses grands fleuves, le Nil, le Zambèze, le Congo, le Niger, qui l'auraient ouvert à la navigation, brisés chacun par des cataractes; sans parler des déserts, des hauts plateaux et d'autres obstacles difficiles à surmonter, tout semblait se réunir pour en faire ajourner indéfiniment l'exploration. Aussi, à part les noms dont le littoral était couvert, et quatre ou cinq contrées où l'on pouvait placer quelques détails, la vallée du Nil, l'Abyssinie, la Barbarie, la région du Congo et celle du Zambèze, les cartes d'Afrique les plus sincères ne portaient, il y a cinquante ans à peine, que ces mots : *terra incognita ;* ces immenses espaces inconnus posaient aux explorateurs une énigme, fatale à beaucoup de ceux qui ont tenté de la deviner.

Si les anciens, Strabon, Ptolémée et leurs successeurs en avaient révélé quelque chose; si les Arabes avaient ajouté quelques détails à la tradition de leurs devanciers; si les Portugais avaient réussi à pénétrer par l'Est dans l'Abyssinie, traversé même le continent tout entier de l'Ouest à l'Est, et laissé des écrits et des cartes attestant qu'ils connaissaient les trois grands bassins du Zambèze, du Congo et du Nil, ainsi que les

lacs, réservoirs de ces fleuves, l'éclipse survenue au dix-huitième siècle n'avait fait que rendre plus profondes les ténèbres qui recouvraient ces contrées.

Aux tentatives faites à la fin du moyen âge, par les voyageurs d'une seule nation, ont succédé de nos jours des explorations tentées de tous les côtés, par des représentants de tous les États civilisés.

La carte qui accompagne cette livraison, et que nous devons à l'obligeance de M. le lieutenant-colonel Adan, directeur de l'Institut cartographique militaire de Bruxelles, en témoigne suffisamment.

La place nous manque ici pour exposer rétrospectivement et en détail l'exploration moderne, qui commence réellement avec les voyages de Bruce dans l'Afrique septentrionale, en Abyssinie et à la recherche des sources du Nil, le long du Bahr-el-Azrek, en 1770. Bornons-nous à l'indication des principaux voyageurs et de leur champ d'opérations.

Envoyé par l'*African Association*, fondée en 1788, Hornemann visite au commencement de ce siècle, Mourzouk, le Fezzan et le Bornou, pendant que Mungo Park explore l'Ouest du Soudan et le cours supérieur du Niger, et que Georges Browne réussit à pénétrer, par la Nubie, dans le Darfour, inconnu jusqu'alors aux Européens. Après eux Burkhardt pousse une reconnaissance jusqu'à Dongola, tandis que Tuckey, chargé de remonter le Congo, est arrêté par les rapides du fleuve, à peu de distance de la côte.

A mesure que nous nous rapprochons de l'époque contemporaine, le nombre des explorateurs augmente, et leur champ d'activité s'étend. Dès 1822 s'avancent du Nord, à travers le désert, Denham et Clapperton, Overweg et Barth, Vogel, Nachtigal et Rohlfs convergeant vers le Darfour, le Wadaï et le Bornou; du Nord-Est: de Heuglin, d'Arnaud, d'Abbadie, Trémaux, Lejean, Hartmann, de Decken, Hagenmacher, explorant toute la contrée, des bords de la mer Rouge à la vallée du Nil, la Nubie supérieure, l'Abyssinie, le Nil Blanc jusqu'à Gondokoro, et le haut bassin de ce fleuve. Pendant ce temps les missionnaires Krapf et Rebmann tentaient la route de l'Est dans la zone tropicale; ils annonçaient, à l'Europe étonnée, qu'un peu au sud de l'Équateur, à 320 kilomètres de la côte, s'élèvent deux pics couronnés de neiges éternelles, le Kénia et le Kilimandjaro, et que, dans l'intérieur, existent de grands lacs qui pourraient bien être les réservoirs du Nil. Après eux, Burton et Speke pénètrent, également par la route de l'Est, jusqu'à Tabora et au Tanganyika; puis Speke associé à Grant, jusqu'au Victoria Nyanza; Baker, à l'Albert

Nyanza; tandis que Livingstone remontant le Zambèze et le Chiré arrive au Nyassa, en attendant que Schweinfurth atteigne le cœur même du continent. Là, ce dernier découvre un pays, une nature, des mystères de beauté qui ravissent l'imagination, mais en même temps des scènes de barbarie, dont les récits, confirmés par ceux de Livingstone, de Cameron et de Stanley, émeuvent les cœurs et les préparent à répondre avec enthousiasme à l'appel de Sa Majesté le roi des Belges. Sur l'invitation de ce souverain, les explorateurs, les Sociétés de géographie, les amis de l'humanité en tous pays, se sont unis pour rechercher les meilleurs moyens de hâter le progrès des découvertes dans ce vaste continent, et la cessation des souffrances de ses habitants exposés encore aux horreurs de la traite et du cannibalisme.

Désormais le concours de tous est assuré à l'œuvre africaine; aujourd'hui, particuliers et associations, sociétés commerciales ou industrielles, scientifiques ou missionnaires, peuples et gouvernements, tiennent à honneur d'entrer dans la voie de l'exploration.

Les grandes Sociétés de géographie de Londres, de Paris, de Berlin, de Vienne, de Rome, de Lisbonne, etc., en font l'objet de leurs études suivies.

Les gouvernements s'associent aux Sociétés, pour confier des missions scientifiques à des voyageurs éprouvés.

L'*Allemagne*, à laquelle nous devons déjà l'exploration de l'Ousambara par de Decken; du Soudan, par Barth, Nachtigal, Rohlfs et de Barry; du Gabon, par Lenz, et les études sur la flore et la faune des tropiques par Brehm, envoie de nouveau Rohlfs relever tout le centre du continent entre le 10° lat. Nord et le Congo; c'est la plaine élevée d'où descendent le Bahr-el-Ghazal vers le Nord-Est, le Chari vers le Nord-Ouest, le Binoué vers l'Ouest, l'Arouwimi et le Bangala affluents du Congo vers le Sud. Parti de Tripoli au commencement de cette année, Rohlfs a dépassé Sokna. Déjà le docteur Stecker, qui l'accompagne, a envoyé un relevé topographique du groupe d'oasis appelé le Djafra, comprenant Sokna, Hom et Uadan.

D'autre part, les voyageurs envoyés par la Société africaine-allemande ont travaillé avec persévérance : le docteur Büchner étudie le territoire de la rive droite du Congo dans son cours inférieur, pendant que le major de Mechow en explore la rive gauche jusqu'au Quango, et que Schütt s'avance de Loanda dans l'intérieur, en remontant la Quanza. Pillé par la tribu des Bangalas, il a renvoyé son compagnon P. Gierow aux éta-

blissements portugais, avec son journal, pour continuer lui-même son voyage, en compagnie du négociant portugais Saturnino, dans la direction du Nord ou du Nord-Ouest, au delà de Kimboundou.

La *France*, déjà représentée par les explorations de H. Duveyrier chez les Touaregs, de Largeau à Touggourt et à Ghadamès, de Bonnat sur le Volta, du marquis de Compiègne sur l'Ogowaï, et de Grandidier à Madagascar, a vu revenir Savorgnan de Brazza et ses deux compagnons Marche et Ballay, puis Semellé et Soleillet, après des travaux qui nécessitent un temps de repos pour pouvoir reprendre la marche en avant. En somme, c'est à l'expédition de Savorgnan de Brazza que nous devons l'œuvre la plus importante pour l'Afrique en 1878, au point de vue géographique, savoir l'exploration du pays des Fans et de l'Ogowaï supérieur, d'une partie du cours de l'Alima coulant vers l'Est, et de toute la région jusqu'à Okanga, à 55 kil. au Nord de l'Équateur; puis la détermination du point de partage entre le bassin de l'Ogowaï et un bassin intérieur appartenant vraisemblablement au Congo.

Plus au Nord, Semellé a relevé le cours du Niger, d'Orista à Boussa, sur une longueur de 480 kilomètres, et celui du Binoué, depuis sa jonction avec le Niger jusqu'à Okeri, soit 290 kilomètres. Il nous promet l'histoire des pays avoisinant le Niger, le Binoué, le Napé et l'Adamawa, et le résultat de ses recherches sur l'origine des races de ces territoires, leurs traditions, leurs mœurs, leurs religions, ainsi que sur la culture et les produits du sol. Grâce au libre passage que lui ont accordé les sultans d'Abrouza, de Coffé, et de Jola, il pourra fournir tous les renseignements désirables sur le pays et les habitants d'une région de 4508 kilomètres de longueur, de Bida à Jola. Le roi Aimrou lui ayant donné à Bida, capitale du Napé, une maison avec un terrain, il pourra relever quotidiennement des observations climatologiques et météorologiques.

Plus au Nord encore, Soleillet a, il est vrai, été arrêté dans son exploration de Saint-Louis à Timbouctou, par la jalousie du sultan de Segou, mais il n'en a pas moins remonté le Sénégal jusqu'à Podor, passé par terre à Bakel et à Médine, étudié les Peuls, famille de nègres rouges, et ardents propagateurs de l'islamisme, les Toucouleurs, les Yolofs et les Mandingues; les États fondés par les Fellatahs, le Kaarta, entre le bassin du Sénégal et celui du Niger, et recueilli de précieux renseignements sur la race vigoureuse des Bambaras intelligents et laborieux, adonnés à l'agriculture qu'ils tiennent en honneur; mais aussi de navrants détails sur l'asservissement de la femme, la traite des noirs, et l'esclavage.

C'est à Timbouctou qu'il faudra pénétrer pour y apporter un remède efficace; c'est vers Timbouctou que sont dirigés les efforts des explorateurs français et du gouvernement. Les difficultés de la traversée du désert ne semblent pas devoir arrêter la France, dans la recherche des moyens de communication rapide entre ses colonies de l'Algérie et du Sénégal. Les études se poursuivent pour la construction d'un chemin de fer transsaharien, dont le promoteur est M. l'ingénieur Duponchel; une commission ministérielle, a été nommée récemment pour s'en occuper. Le gouvernement continue aussi à encourager les travaux de M. Roudaire en vue de la création d'une mer saharienne.

Dans l'Afrique centrale, indépendamment des Pères des missions d'Alger installées, les unes à Oudjidji, les autres sur les bords du lac Victoria, l'abbé Debaize est arrivé à Oudjidji, où il compte s'embarquer avec des hommes et des marchandises pour se rendre à la pointe nord du Tanganyika, dans le pays d'Ouzighé, où il établirait un dépôt de marchandises sous la garde d'hommes sûrs. D'après une communication de la Société de géographie de Marseille, il prendrait le reste de ses marchandises et les transporterait à l'embouchure de l'Arouwimi dans le Congo, où il fonderait un second dépôt; de là, il reviendrait vers l'Est, explorer le versant occidental des montagnes situées entre l'extrémité sud du lac Albert et le Tanganyika, l'Ounyambougou, d'où il regagnerait l'Ouzighé.

Enfin la section française de l'Association internationale africaine vient d'avoir, avec le ministre de l'instruction publique, une conférence dans laquelle M. de Lesseps a exposé le but que poursuit la section. Elle voudrait pouvoir établir sur la côte occidentale, près des comptoirs français du Gabon, et sur la côte orientale, près des établissements anglais, belges et égyptiens, deux stations, munies de vivres et de marchandises françaises, dirigées par des hommes d'élite qui étudieraient à fond cette contrée, en dehors de toute idée de conquête, et uniquement en vue du commerce, de la civilisation et de la régénération du continent noir. Le ministre a promis d'attirer l'attention du gouvernement sur cette œuvre.

Si l'*Association internationale* a vu sa première expédition douloureusement atteinte par la mort de trois de ses membres, ceux qui les ont remplacés ne se sont point laissés abattre. Arrivés à Tabora, ils étudient le pays, dans la pensée d'y fonder la première des stations scientifiques et hospitalières dont la création a été décidée par la Conférence de Bruxelles. Ce serait le premier anneau de la chaîne qui, selon le vœu de la

conférence, se déploierait un jour à travers tout le continent, de l'Est à l'Ouest, en attendant qu'une autre chaîne, partant du Nord, pût venir se souder à celle-là, et se prolonger ensuite jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Toujours préoccupé de cette grande œuvre, et à la recherche des moyens d'obvier aux difficultés que rencontrent les explorateurs, de la part des porteurs indigènes et de la mouche tsetsé si fatale aux bœufs, le roi des Belges a résolu de faire, à ses frais, l'essai de l'emploi d'éléphants pour remplacer bœufs et porteurs. Il a fait don à l'expédition de quatre éléphants qui, transportés par un navire spécial, sont arrivés, avec cornacs et domestiques, à Zanzibar, le 29 mai. Si l'essai réussit, il permettra de réaliser une grande économie, la charge d'un éléphant équivalant à celle de quinze porteurs, sept éléphants remplaceraient cent de ces derniers. Aussi songe-t-on déjà à fonder une société en vue du service des éléphants en Afrique. Il y a là une question importante pour le développement de l'exploration en général, et pour celui de la civilisation en particulier, puisque, en cas de succès, les porteurs indigènes pourront insensiblement être transformés en producteurs, ou trouver, pour leurs bras et leur intelligence, un champ naturel d'activité dans l'industrie et le commerce. La commission exécutive de l'Association internationale a envoyé récemment sur la côte orientale une seconde expédition, dont l'itinéraire est encore entouré d'un certain mystère.

Le *Portugal* vient de voir se rouvrir la carrière dans laquelle ses explorateurs lui ont acquis tant de gloire au XVIme siècle. Les résultats de l'expédition envoyée pour explorer les régions inconnues qui bordent les possessions portugaises dans l'Afrique occidentale, ont dépassé de beaucoup les espérances du gouvernement qui l'avait préparée. Les voyageurs s'étant séparés à Bihé, la division du Nord, composée de MM. Capello et Ivens, a relevé le cours du Quango de sa source aux plaines de Quioco, et atteint Cassangé, tandis que le major Serpa Pinto, après avoir quitté Bihé, s'appliquait à explorer les bassins du Zambèze et du Congo, dont plusieurs affluents jaillissent d'une commune ligne de partage des eaux. Il doit avoir relevé tout le cours supérieur du Zambèze et résolu le problème du Coubango, qui reçoit les eaux d'un vaste bassin ; jusqu'ici, la destination des eaux de ce fleuve n'était pas fixée. En 1859, Anderson l'avait atteint, et suivi sur une longueur de 185 kil., mais n'avait pas découvert dans quel fleuve il se jetait ; Serpa Pinto suppose que c'est un des principaux affluents du Zambèze. D'après une lettre du 3 septembre

1878, datée de Lialui sur le Zambèze supérieur (peut-être la même localité que Nariele de Livingstone), il semblerait avoir quitté le Coubango après avoir constaté son confluent avec le Couito; bientôt il rencontra une grande rivière navigable, le Quando, dont la découverte, avec celle de ses nombreux tributaires, sera probablement le point capital de son exploration, au point de vue géographique. Le Quando serait le Tchobé de Livingstone; c'est une rivière d'une grande importance, arrosant une région d'une grande fertilité. Arrivé sur les bords du Zambèze, près des chutes de Victoria, exténué de fatigue et de souffrance, Serpa Pinto rencontra le missionnaire Coillard, dont la femme le soigna avec la plus grande sollicitude. La science et la mission se rencontraient là comme sur beaucoup d'autres points du sol africain. De Prétoria, d'où le gouvernement portugais a reçu les premières nouvelles de la réussite de son expédition, il a passé à la côte orientale, et il est attendu à Lisbonne, rapportant de nombreux renseignements qui jetteront certainement une grande lumière sur toute la partie, encore inconnue avant lui, du plateau reliant Bihé au Zambèze.

Une autre expédition portugaise, sur une plus petite échelle, a été entreprise pour relever le cours inférieur du Cunené, par les officiers de marine, MM. Lima, Gueriol et Silva. Débarqués dans la Baie des Tigres, ils ont traversé des collines de sable assez élevées et souffert beaucoup de la fatigue et de la soif. Enfin, un nouvel explorateur portugais, Païva d'Andrada, dirigera une expédition chargée d'explorer les pays arrosés par le Zambèze inférieur.

L'*Italie* a surtout adopté, comme champ d'exploration, l'Abyssinie et le Choa. Les deux expéditions qu'elle y soutient, celle du marquis Antinori et celle de Matteucci, sont l'objet de tous les égards, soit du roi Jean, soit de son vassal Menelik. Le roi Jean, récemment reconnu empereur d'Ethiopie, a écrit à Matteucci pour l'assurer de son amitié et de sa protection. Il a institué un gouverneur général du Tigré pour maintenir la sécurité des routes, et a recommandé aux Abyssins de l'Amhara et du Godjam de faire bon accueil aux explorateurs. Aussi l'expédition commerciale italienne est-elle parfaitement reçue par tous les fonctionnaires du Négous. Celui-ci vient d'obtenir, dit-on, du gouvernement khédivial, la cession du petit port de Zoula, près de Massaouah, qui ouvrirait aux négociants abyssins un libre commerce en dehors de la ligne des douanes égyptiennes.

De son côté le roi de Choa est rempli de prévenances pour Antinori;

aussi le roi Humbert lui a-t-il envoyé, par Martini, la grand-croix de la couronne d'Italie et des présents, en le priant de conserver toujours la même bienveillance à ses sujets. Martini, Antonelli et Juliotti, à leur arrivée à Zeila, ont vu venir à leur rencontre une caravane de 50 chameaux que Menelik mettait à leur disposition. Malheureusement, d'après les nouvelles d'Alexandrie du 26 mai, deux des compagnons d'Antinori, MM. Checci et Chiarini, arrivés à Enared, où ils étaient parvenus par une route nouvelle, auraient été faits prisonniers et mis aux fers par une tribu hostile au roi de Choa; elle exigerait une forte rançon, et Menelik se déclarerait impuissant à recouvrer les prisonniers.

Quant à l'*Angleterre,* il serait difficile d'indiquer un point de l'Afrique sur lequel son attention ne se porte pas, du Cap Juby, vis-à-vis des Canaries, aux îles Perim et Muscha, à l'entrée de la mer Rouge, et des bouches du Nil aux colonies de l'Afrique australe. L'agitation qui règne dans celles-ci n'est guère favorable aux arts de la paix; la science en retire cependant cet avantage de voir paraître un grand nombre de monographies, et s'élaborer d'excellentes cartes de Natal et du pays des Zoulous.

Keith Johnston, envoyé par « l'African Exploration Fund, » a exploré la côte orientale au Nord et au Sud de Zanzibar. La société a le bonheur d'avoir en lui un observateur éprouvé et un bon géographe. Chargé d'étudier les montagnes vues par Young et Elton, au N.-E. du Nyassa, il s'est assuré, dès son arrivée à Zanzibar, les services de Chouma, le fidèle serviteur de Livingstone. Les renseignements qu'il a obtenus sur la ligne la plus courte entre Dar-es-Salam et le Nyassa constatent l'absence d'une route commerciale dans cette contrée; elle est cependant régulièrement parcourue, mais les trafiquants suivent des tronçons de sentiers au sud du chemin principal qui va de Bagamoyo à Oudjidji. La tribu la plus puissante est celle des Wohehe entre Ouzarama et Oubene; la langue, le *hehe*, est toute différente de celle des peuplades voisines. Il faudrait prendre un interprète qui appartînt à cette tribu, mais il est très difficile d'en trouver un à Zanzibar. En attendant, Keith Johnston a exploré les monts de l'Ousambara et recueilli beaucoup d'informations nouvelles, qui figureront dans une carte annoncée par la Société royale de Londres, à laquelle il a envoyé son rapport. La contrée qu'il a étudiée peut être considérée comme un abrégé de toute l'Afrique; d'abord une bande de désert plat, aride, inhabité, puis une région ondulée, cultivée, populeuse, et au delà une chaîne de montagnes couvertes de forêts.

Quoique les espèces soient moins variées qu'au Paraguay, visité précédemment par Keith Johnston, la grandeur des arbres et la densité des forêts ont dépassé tout ce qu'il pouvait imaginer en Afrique.

Le Révérend Thomas Wakefield de la *Ribé Mission* près de Monbas, est de retour de son second séjour dans l'Afrique orientale, qui a duré huit ans. Il a profité habilement de ses voyages chez les Gallas pour obtenir des renseignements sur cette région, et compléter la carte qu'il avait présentée à la Société de Londres en 1870. Il a rapporté un volume manuscrit des routes du pays des Somalis, avec des cartes soigneusement tracées. L'une de ces routes passe directement par l'intérieur du pays des Somalis, de Brava à Berbera.

Après avoir exploré la Dana et les parties adjacentes du pays des Gallas, Denhardt revient en Europe. Il aura beaucoup de choses intéressantes à communiquer, surtout sur les Wapokamo de la Dana, et sur les Somalis qui, dans ces quinze dernières années, se sont notablement avancés vers le sud, au delà de la Juba et de la Dana, en dépossédant les Gallas.'

Dans la région des lacs, l'exploration a été poursuivie essentiellement par les Sociétés missionnaires.

M. Wilson, de la Société des Missions anglicanes (*Church Missionary Society*), a résidé dans la capitale de Mtésa, sur la rive septentrionale du Victoria Nyanza, où il a fait des observations sur l'exhaussement et l'abaissement du niveau du lac. De là, il a exploré la côte occidentale de l'Ouganda à Kagéhy, où il a rencontré son collègue, M. Mackay, qui avait rétabli les bonnes relations avec le roi de l'Oukerewé, sur le territoire duquel Smith et O'Neill avaient été tués. Un des principaux buts de la mission de l'Ouganda sera d'enseigner aux indigènes les arts utiles. Avant peu on espère pouvoir ouvrir une route du Victoria Nyanza à la côte vers Monbas, en évitant le dangereux pays des Masaï.

La mission d'Oudjidji sur le Tanganyika a adressé à la Société des Missions de Londres des notes importantes sur la sortie du Loukouga de ce lac. Les herbes qui avaient arrêté Cameron ont été complètement emportées pendant la saison pluvieuse, par l'exhaussement des eaux du lac. Le Loukouga est donc bien un émissaire du Tanganyika; un Arabe l'a descendu en bateau jusqu'au lac Kamolondo.

De Livingstonia, la Mission de l'Église libre d'Écosse continue son exploration géographique autour du lac Nyassa. Le Dr J. Stewart a fait un relevé du lac, qui le montre de 1 $^1/_2$ degré plus étendu vers le Nord et vers l'Ouest qu'on ne le croyait, c'est-à-dire que son extrémité N.-O.

doit être fixée à 9°,39′ latitude Sud, ce qui diminue considérablement l'isthme compris entre le Nyassa et le Tanganyika; il n'est que de 222 kil. En revanche, il faut renoncer à l'espoir d'une communication fluviale entre les deux lacs, la chaîne des monts Livingstone se prolongeant au Nord du Nyassa, et y formant une région élevée. Un autre fait important de l'exploration du docteur Stewart a été la découverte de deux abris pour les navigateurs. Le lac étant exposé à des coups de vent nocturnes, trois heures après le coucher du soleil, la navigation en est dangereuse, et le bateau à vapeur l'*Ilala* s'est trouvé dans des positions très critiques, vu le manque de ports. Le docteur Stewart a découvert deux criques: la première une baie profonde, Cambway Lagune, au N.-O., la seconde vers l'extrémité Nord près de l'embouchure du Rombasche, où l'eau a 5^m, 50 centim. de profondeur. La longueur du lac est de 650 kil.; sans les cataractes de Murchison sur le Chiré, les bateaux à vapeur pourraient se rendre des docks de Londres à l'extrémité Nord du Nyassa.

L'attaque missionnaire se poursuit de tous les côtés où le continent mystérieux est accessible aux explorateurs. Nous voudrions pouvoir exposer en détails les services que rendent à la science et à la civilisation les missions allemandes, françaises, américaines, moraves, suisses, catholiques ou protestantes, partout nous verrions se confirmer ce jugement de Maxime du Camp, que les missionnaires sont « les plus merveilleux pionniers que la civilisation ait jamais envoyés sur les routes de l'obscurité et de la barbarie! »

Citons encore les explorations du Rév. P. J. Comber de la Mission baptiste de la côte occidentale, son ascension de la masse volcanique du Cameroon, son voyage autour du pied de cette montagne à travers un pays couvert de forêts magnifiques, sa découverte de la belle et fertile vallée de Bakoundou, où il a trouvé un lac, avec une île boisée, et sur les bords un peuple hospitalier. Il a aussi remonté le Congo jusqu'à Moussouca au-dessus de Boma, puis, quittant son bateau, il a pénétré à 200 kil. dans l'intérieur jusqu'à San Salvador, l'ancienne capitale du Congo. De là, il a réussi à atteindre Toungwa, capitale du Makouta, jolie ville, baignée par un tributaire du Quiloa, et grand centre du commerce de l'ivoire. Il va maintenant ouvrir le Congo à la navigation; un petit steamer sera lancé au-dessus des chutes de Yellala pour naviguer sur le cours moyen du grand fleuve. La Société de géographie de Londres a pourvu M. Comber d'instruments qui lui permettront de faire des observations exactes et de servir la science, en même temps que, par les com-

munications qu'il rendra plus faciles, il hâtera les progrès de la civilisation.

Pour faire pénétrer celle-ci des rives de l'Océan dans l'intérieur, la création de voies de communication est indispensable, et c'est ce qu'ont bien compris les amis de l'Afrique. Nous avons déjà mentionné le projet de création de sociétés pour l'introduction du service des éléphants; d'autres associations se forment pour unir, par des voies ferrées, les villes de la côte avec celles de l'intérieur. Les quelques lignes que possède l'Afrique en Égypte, à Tunis, en Algérie et au Cap, sont insignifiantes relativement à l'étendue du continent; mais des projets sont étudiés pour en établir sur d'autres points: de la baie de Delagoa à Prétoria, de la côte de Zanzibar dans la direction du Tanganyika, le long de la côte de Guinée, etc. Déjà des bateaux à vapeur de petite dimension sillonnent les eaux de deux des grands lacs de l'Afrique centrale, le Nyassa, et l'Albert Nyanza. Bientôt le cours moyen du Congo aura le sien. Plus rapide encore, le télégraphe mettra en relation l'Europe avec l'Afrique australe, par le câble immergé d'Aden à Mozambique et au Cap, en attendant que se réalise le projet d'un télégraphe rejoignant la ligne de la vallée du Nil à celle des colonies anglaises du Cap, par le plateau à l'Est des grands lacs.

De tous ces efforts individuels et collectifs, d'explorateurs et d'associations scientifiques, industrielles, commerciales, missionnaires, de ce concours des gouvernements et des comités nationaux en faveur de l'Afrique, il est permis d'espérer, qu'après avoir paru condamnée à un éternel isolement, elle aura part à la vie supérieure de l'humanité, qu'elle sera mise à son tour en possession des arts et des sciences que possède l'Europe chrétienne, et que, sous l'impulsion reçue de celle-ci, elle entrera dans le courant du progrès universel.

Nous avons passé en revue les différentes parties du champ de l'exploration, et les lecteurs de notre journal peuvent se faire une idée d'ensemble de l'œuvre africaine, au moment où nous écrivons ce premier numéro. Le voile se lève; à mesure que la lumière éclairera mieux les parties de la scène déjà entrevues et qu'elle fera sortir de l'ombre celles qui sont encore plongées dans l'obscurité, nous en informerons nos lecteurs, nous efforçant d'éveiller en eux une sympathie toujours plus active pour la régénération de ce continent, qui doit être renouvelé, comme le dit le poète auquel nous avons déjà emprunté une citation, « non par la guerre mais par la concorde, non par le canon mais par la charrue,

non par le sabre mais par le commerce, non par la bataille mais par l'industrie, non par la conquête mais par la fraternité. »

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE EN AFRIQUE

Parmi les nombreux sujets à l'ordre du jour que *l'Afrique* devra traiter, l'état du commerce et de l'industrie au sein du *continent mystérieux* sera l'objet d'une étude constante et approfondie. Faire connaître l'Afrique comme débouché d'une foule de produits, que les manufactures européennes fournissent avec excès et comme lieu de provenance de denrées précieuses dont le prix est fort élevé chez nous, telle est une des parties importantes de notre programme. Heureux serons-nous si le commerce et l'industrie de la vieille Europe peuvent en retirer quelque profit !

Les voyageurs nombreux, qui se sont succédé et qui s'avancent de nos jours dans le monde africain, ne trouvent pas, disent-ils, de paroles assez éloquentes pour peindre l'admiration qu'ils ressentent à la vue de la richesse de la végétation sur le plateau central. « Les produits végétaux et minéraux de cette merveilleuse contrée, » dit le commandant Cameron, « égalent par leur variété, leur valeur et leur quantité ceux des pays les plus favorisés du globe. »

En effet, la nature n'a rien refusé à ce continent encore si ignoré.

Le *coton* croît à l'état sauvage dans le bassin supérieur du Nil et près du lac Tanganyika : il forme, surtout depuis la guerre d'Amérique, un des objets de commerce les plus importants de l'Égypte, qui en exporte par an près de 3 millions de quintaux. Les *huiles* de palme, d'arachides, de sésame, employées en Europe pour l'éclairage et la savonnerie, proviennent de l'Afrique tropicale. L'*indigo,* les *bois rouges* sont utilisés constamment par les indigènes pour teindre les étoffes qu'ils fabriquent. Le *café,* dont on exporte environ 7000 quintaux de la côte occidentale et 3000 du Cap, le *sucre,* les *clous de girofle* et beaucoup d'autres denrées coloniales pourraient être livrés en quantité plus considérable s'ils avaient des débouchés plus certains. Le *caoutchouc* et la *gutta-percha* se récoltent dans le Gabon et dans le pays d'Angola ; il en arrive annuellement 24000 quintaux en Angleterre. L'*alfa,* dont on se sert pour fabriquer des nattes, du papier, est une source importante de revenus pour l'Algérie.

L'*ivoire* a toujours été l'article le plus important du commerce africain. L'Angleterre en reçoit 700,000 kilog. par an, et l'on a calculé que, pour réunir cette masse énorme, il faut abattre plus de 50,000 éléphants; aussi cet animal disparaît-il de certaines contrées, mais il en est d'autres dans lesquelles on le rencontre encore en troupes nombreuses.

Les *plumes d'autruche* sont exportées d'Égypte, du Cap, de Barbarie, de Mogador, de St-Louis, pour un total de 15 millions de francs environ; les autruches, qu'on élève avec un grand succès au Cap, donnent chacune en moyenne 275 fr. de plumes par an. Enfin le *fer* se trouve particulièrement entre le lac Tanganyika et la côte de Zanguebar, près du Zambèze et dans la Sénégambie; la *poudre d'or*, dans le Soudan, la Côte-d'Or et le pays de Sofala; la *houille*, en beaucoup de lieux.

Qu'envoyons-nous en échange des produits naturels que l'Afrique nous adresse? Malheureusement ce sont les engins de destruction et les boissons alcooliques qui dominent comme objets de commerce: pistolets, fusils, sabres, eau-de-vie, rhum, vermouth. Mais à côté d'eux on peut citer le sel, les parfums, les épices, le papier, les cotonnades imprimées, les soieries.

Les nègres sont plus industrieux qu'on ne le croit en général. Ils travaillent fort bien les métaux, et les objets produits par certaines tribus ont une perfection de forme, un fini dans les contours, une netteté dans les lignes, qui étonnent les voyageurs. Les peuples du Soudan fabriquent des nattes, des paniers qui sont vendus dans tout le centre du continent africain.

Le court énoncé qui précède peint l'Afrique au point de vue commercial, telle que la présentent les récits des explorateurs et les comptes rendus officiels. Mais il deviendra forcément incomplet dans fort peu de temps, lorsqu'on connaîtra mieux le pays et que des voies de communication plus sûres seront ouvertes dans ces régions qui, pour la plupart, ne sont pas encore sillonnées de chemins, ni même de sentiers, et au travers desquelles les guides des caravanes doivent souvent, comme les tribus nomades du Turkestan, régler leur route sur la marche des étoiles.

Déjà cette question agite l'Europe; on cherche les moyens les meilleurs et les moins coûteux pour tirer parti des ressources inépuisables du centre de l'Afrique. Les négociants de Manchester étudient ce sujet au point de vue de l'écoulement des produits de leurs manufactures; d'autres assemblées commerciales dirigent aussi leur attention de ce côté, et il se passera probablement peu de temps avant qu'un résultat heureux ait été obtenu. Les Hollandais ont des comptoirs florissants sur le Bas-Congo;

les Français s'efforcent de nouer des rapports commerciaux entre le Soudan d'une part, l'Algérie et la Sénégambie de l'autre; les Anglais s'avancent dans l'Afrique australe, entraînant avec eux un cortège de pionniers résolus et de négociants, attirés par l'appât d'un gain presque assuré; les Portugais, établis sur les deux côtes, se frayent lentement un passage vers l'intérieur, et leurs trafiquants habitués dès longtemps au climat et aux coutumes des indigènes, entretiennent des relations commerciales de plus en plus nombreuses avec les tribus nègres. Enfin, les Égyptiens eux-mêmes remontent le Nil avec leurs petits bateaux à vapeur; les Italiens s'établissent au Sud de l'Abyssinie, et la Société de géographie commerciale de St-Gall travaille à entrer en rapports directs avec l'Afrique du Sud. On le voit, la question africaine préoccupe tous les esprits, et le plateau central pourrait être comparé à une vaste citadelle, assaillie de tous côtés par des armées de négociants avides de connaître les richesses qu'elle recèle.

Les nègres eux-mêmes se prêteront au développement du commerce et de l'industrie dans leur pays, et chercheront à en arracher le monopole des mains des Arabes, leurs tyrans, qui ne sont pas seulement les agents d'un négoce licite mais qui font encore le trafic honteux de chair humaine. Il n'est pas en effet de marché, au centre de l'Afrique, qui ne reçoive, à côté des produits du sol, de longues caravanes d'esclaves que leurs maîtres ont enlevés dans les grandes razzias de l'intérieur. A Timbouctou, Kouka, Salaga, Ségou, Kano, il en arrive des centaines et même des milliers les jours de foire.

La situation de l'Afrique, envisagée sous ce dernier aspect est donc encore bien sombre, bien sinistre. Mais avant peu elle s'améliorera et deviendra prospère, pourvu que chacun concoure à l'œuvre immense de régénération de cette terre si belle, si riche, à laquelle est due une place au sein de la grande famille civilisée.

NOUVELLES

Expéditions internationales. L'Association internationale africaine vient de recevoir le courrier de Zanzibar; il lui a apporté de bonnes nouvelles de la santé de tous ses voyageurs. MM. Cambier et Dutrieux étaient encore à Tabora le 3 avril, mais ils espéraient pouvoir reprendre leur marche en avant dès les premiers jours de mai, époque

de la cessation des pluies. Ils possédaient encore des marchandises et des vivres pour longtemps, et avaient toujours l'intention d'établir une station à l'ouest du Tanganyika.

M. Dutalis a été rejoint le 29 mai, à Zanzibar, par ses collègues de la deuxième expédition internationale, MM. Popelin et van den Heuvel. Il avait en grande partie préparé l'organisation de la caravane, de sorte que cette seconde expédition pourra vraisemblablement pénétrer dans l'intérieur du continent dès les premiers jours du mois de juillet. Les rapports sur les marches de la première expédition, publiés par la Commission exécutive, renferment des directions précieuses sur l'organisation d'une caravane.

Stanley avait profité de son séjour à Zanzibar pour visiter les rivières de la côte orientale. Après avoir exploré le Ouami, en compagnie de Dutalis, il était parti le 26 avril, avec son petit bateau à vapeur l'*Albion*, pour Dar-es-Salam, et comptait être de retour à Zanzibar le 5 mai.

Flotille internationale du Congo. Nous avons parlé de l'installation prochaine d'un steamer sur le cours moyen du Congo par les soins du Rév. T.-J. Comber; mais il y a mieux encore. D'après une correspondance publiée par les journaux belges, l'Association internationale, frappée des difficultés du transport de la côte vers l'intérieur, a affrété le vapeur belge *Barga*, jaugeant 829 tonneaux, pour transporter un plein chargement de marchandises, d'Anvers à l'embouchure du Congo. Ce navire est commandé par le capitaine de Mytenaere; il aura, entièrement chargé, un tirant d'eau de $4^{m},27$ et conviendra admirablement à la navigation sur la côte africaine. Le chargement est destiné à la caravane internationale qui se trouve déjà en Afrique.

Le *Barga* ne pouvant, à cause de son tirant d'eau, remonter le Congo, on a dû chercher un moyen pour transporter les marchandises de la côte ouest vers l'intérieur de l'Afrique, à un endroit où l'on pourra être rencontré par les explorateurs belges.

A cette fin, il a été chargé sur le *Barga*, après démontage, trois canots à vapeur non pontés, un petit steamer ayant deux cabines pouvant abriter une trentaine de personnes, trois grands chalands de 50 tonnes chacun.

Le tirant d'eau de chacun de ces bâtiments n'excède pas $0^{m},38$, ce qui leur permettra de remonter très haut le Congo, pendant la saison des pluies. Il sera ainsi possible de former des stations, permanentes ou provisoires, sur les deux bords du fleuve.

Les trois canots feront le service d'éclaireurs et de ravitailleurs; le steamer remorquera les chalands qui porteront le matériel et les marchandises. Dans un voyage d'essai, les vapeurs ont fourni une vitesse de 14 nœuds à l'heure, égale à celle des plus rapides paquebots connus.

Cette flotille sera commandée par le capitaine Lœsewitz, qui aura sous ses ordres quarante marins éprouvés, habitués à la température tropicale par de fréquents séjours dans les contrées équatoriales; parmi eux se trouvent charpentiers, forgerons, mécaniciens, voiliers, etc. L'équipage a contracté un engagement de trois ans.

Le *Barga* a quitté les bassins d'Anvers le vendredi 6 juin. Sa Majesté le roi des Belges a reçu, avant leur départ, le capitaine et un jeune ingénieur, M. Th. van Schendel, qui fait partie de l'expédition.

Territoire des Lynx-Korannas. Deux missionnaires allemands, relevant de la Société des missions de Berlin, avaient créé une station dans le district de Bloemhof, au sud-ouest du Transvaal, sur les frontières de la province anglaise du Griqua-Land.

Le territoire sur lequel cette station fut établie est habité par la tribu des Lynx-Korannas, qui prétend en être la maîtresse absolue et souveraine, et ne dépendre d'aucune puissance étrangère; le gouverneur de Natal aurait lui-même, par une décision arbitrale rendue en 1871, reconnu l'indépendance de ce territoire. C'est du moins ce qu'affirme un correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. Les colons de la province anglaise voisine, désirant jouir de certains avantages qu'offre le district de Bloemhof, et en provoquer l'annexion aux possessions britanniques, se plaignirent au colonel Warren, gouverneur du Griqua-Land, d'incursions continuelles des Korannas sur le territoire anglais, et ajoutèrent que ces incursions avaient lieu à l'instigation des missionnaires allemands. Le colonel Warren prêtant l'oreille à ces plaintes et à ces suggestions, proclama purement et simplement l'annexion du district de Bloemhof, et ordonna aux deux missionnaires de quitter leur station, établie dans une localité qui porte le nom de Saaron. Les missionnaires n'ayant pas immédiatement obtempéré à cet ordre, le gouverneur anglais expédia des soldats à Saaron pour les arrêter; l'un d'eux, M. Kallenberg, était absent; mais l'autre, M. Brune, fut en effet arrêté, et après avoir été plus ou moins gravement maltraité, ainsi que les Korannas qui avaient voulu le défendre, il fut expulsé du district de Bloemhof.

Tel est, en substance, le récit qui a été transmis à la *Gazette d'Augs-*

bourg par son correspondant de Natal ; ce récit était accompagné de réflexions concluant à la nécessité d'une demande de satisfaction à adresser par l'Allemagne à l'Angleterre. En effet, des pourparlers sont engagés sur cette affaire entre les cabinets de Berlin et de Londres.

Compagnie générale du Zambèze. Par décret royal en date du 26 décembre 1878, le gouvernement portugais a accordé à M. Païva d'Andrada, attaché militaire à la légation de Portugal à Paris, les concessions et privilèges ci-dessous spécifiés :

1° La propriété de toutes les mines d'or, de cuivre, de fer et d'autres métaux actuellement connues, et comprises dans une région de la province portugaise de Mozambique de plus de 9000 lieues carrées, traversée dans toute sa longueur par le Zambèze, qui la partage approximativement en deux parties égales et est navigable depuis le centre de la concession jusqu'à la mer;

2° Le monopole, pendant vingt ans, de l'exploitation des mines et gîtes métallifères qui viendraient à être découverts dans cette région;

3° La propriété des mines de houille actuellement connues et comprises dans le bassin hydrographique du Zambèze;

4° Le monopole, pendant vingt ans, des gîtes carbonifères qui viendraient à être découverts dans ce bassin ;

5° Le droit d'exploitation des forêts du district du Zambèze;

6° La possession de 100,000 hectares de terrain, à choisir dans ce district et destiné à l'exploitation agricole et à la colonisation.

D'après une carte qui nous a été communiquée, et qui indique les concessions faites à M. d'Andrada par le gouvernement portugais, le territoire concédé comprendrait à peu près tout le bassin du Zambèze inférieur, de Nyampanga au confluent du Chiré et du Zambèze, et du 17° latitude sud à l'extrémité méridionale du lac Nyassa. Un steamer, la *Lady Nyassa,* parcourt déjà le Zambèze inférieur.

M. d'Andrada travaille à la formation d'une Compagnie générale du Zambèze, assez puissamment constituée pour entreprendre soit directement, soit par l'intermédiaire de compagnies sous-concessionnaires, l'exploitation des richesses minérales, forestières et agricoles de la contrée; sa colonisation européenne et asiatique; l'ouverture, avec le concours du gouvernement, de voies et services de transports et de communications tant intérieures qu'extérieures, nécessaires au développement commercial et industriel du pays ; le développement du commerce de la région de l'Afrique centrale exceptionnellement favorisée par le Zambèze, qui,

navigable sur plus de 600 kilom. constitue, sur la côte orientale, la seule voie économique de la mer à l'intérieur.

M. d'Andrada sera accompagné dans son expédition par M. de Gourgues, M. l'ingénieur de La Touche et un médecin. Cette petite colonne espérait pouvoir partir vers la fin de juin.

Traité anglo-portugais. L'Angleterre et le Portugal viennent de conclure un traité de commerce, de navigation, d'extradition, etc. Le but de ce traité est de développer le commerce de l'Afrique méridionale, et de permettre aux deux gouvernements de coopérer d'une manière directe à l'œuvre de la civilisation de ce continent, notamment à la suppression du commerce des esclaves. Le Portugal proclame la libre navigation du Zambèze et de ses affluents ; il accorde à l'Angleterre le droit de libre transit par le port de Lorenzo Marquez, pour les marchandises à destination du Transvaal, ou venant de cette colonie ; il donne des facilités pour le passage des troupes et des munitions de guerre, par le territoire portugais, jusqu'à la frontière des possessions britanniques. Les parties contractantes ont convenu de nommer une commission, pour examiner la possibilité de construire un chemin de fer entre Lorenzo Marquez et le Transvaal.

Chemin de fer de Zanzibar. Il s'est formé à Manchester une société qui se propose de coopérer à la civilisation de l'Afrique centrale, en vue de nouveaux débouchés pour l'écoulement des produits des manufactures anglaises. M. J. Bradshaw, l'un de ses fondateurs, a écrit au sultan de Zanzibar, pour le consulter sur la question de l'établissement d'un chemin de fer ouvrant l'Afrique centrale à partir du territoire de Zanzibar. Son Altesse s'est déclarée disposée à appuyer le projet ; elle fera une concession de terrain pour le chemin de fer, et en favorisera la construction de tout son pouvoir, car elle est d'avis qu'il contribuera beaucoup au développement du commerce entre la côte et l'intérieur.

Emin Effendi dans l'Ouganda. Le sultan de Zanzibar vient de recevoir de l'Ouganda une lettre de M. J. Emin Effendi, médecin en chef des provinces équatoriales égyptiennes, envoyé par Gordon Pacha, gouverneur général du Soudan égyptien, en mission scientifique dans l'Ouganda, l'Oukanagoué et les pays environnants. Il se plaint d'avoir rencontré une opposition malveillante de la part de Mtésa, et préfère rebrousser chemin pour achever son voyage par quelque autre route ; il se loue de ses relations avec les marchands arabes, sujets du sultan de Zanzibar, et adresse pour cela ses remerciements à ce souverain.

Voyage de Rohlfs au Wadaï. L'expédition de Rohlfs a malheureusement à lutter contre de grandes difficultés, qui affaiblissent beaucoup l'espoir de voir le courageux explorateur atteindre le Wadaï, en passant par l'oasis de Kufarah. D'après une lettre du 8 avril, publiée par les *Mittheilungen de Gotha* et datée de Audschila, après avoir vainement attendu les présents qui lui avaient été annoncés, il a dû quitter Sokna dont le séjour est très coûteux; en outre, ses gens commençaient à être démoralisés par une oisiveté de plusieurs mois.

« A l'heure qu'il est, dit-il, je ne sais pas si nous pourrons partir de Audschila pour le Wadaï. Jusqu'à présent je n'ai pu engager un guide ; quand j'en avais trouvé un, les fanatiques partisans des Senussi me l'enlevaient. Les indigènes refuseront de venir avec moi sans guide. Plusieurs de mes hommes ont déjà fait défection, et je suis persuadé que, si je suis contraint de continuer ma route seul, tous m'abandonneront, à l'exception de deux ou trois peut-être. Dès lors je ne sais s'il sera prudent de partir. Si j'avance, il faut que j'arrive ou que je succombe. A Battifal, il n'y a qu'un puits et point de pâturages pour les chameaux. Il faut tout emporter d'ici; je ne puis me charger que d'eau pour douze jours, de fourrage pour huit et de vivres pour soixante. Il n'existe pas de chemin frayé de Battifal au puits le plus septentrional de Kufarah; trouverai-je ce puits sans guide? Pourrais-je prendre la responsabilité d'exposer tant de vie d'hommes ? »

Rohlfs se demande pourquoi l'on n'emploie pas les aérostats; la France, qui a tant d'intérêt à explorer les régions au sud de l'Algérie, aurait dû, lui semble-t-il, expédier depuis longtemps déjà un ballon d'exploration de Touggourt à Géryville. Les courants aériens réguliers du nord de l'Afrique permettraient de diriger facilement les ballons. « Durant le long trajet de Sokna à Audschila, » dit-il, « souvent je me suis dit : Si j'avais un ballon! Et je dois cheminer avec des chameaux! Quand tout va bien l'on fait 4 kilomètres à l'heure, avec des chameaux fatigués 3 kil. et même moins. La route de Sella à Audschila n'est pas précisément intéressante. De Sokna à Sella nous avons suivi un chemin tout nouveau, entre les routes suivies par Beurmann et Hornemann; nous en avons été récompensés en ce que nous sommes arrivés à l'oasis de Bou Naïm ou Abou Naïm, entièrement inconnue jusqu'ici. Elle est située à l'ouest de Dschibbena et au sud de Marade. Celle de Dschibbena est aussi plus grande que je ne le pensais; elle est très riche en palmiers. »

De son côté le Dr Stecker, qui accompagne Rohlfs, a écrit à la Société

de géographie de Paris une lettre, dans laquelle il raconte avoir assisté, le 24 février dernier, dans le Djebel Fezzan, à un violent ouragan du sud ouest. L'air était mêlé de grains de sable d'une sécheresse incroyable, et tellement chargé d'électricité que le voyageur, dont les cheveux se hérissaient, tirait de sa tente des étincelles de 10 centimètres de longueur.

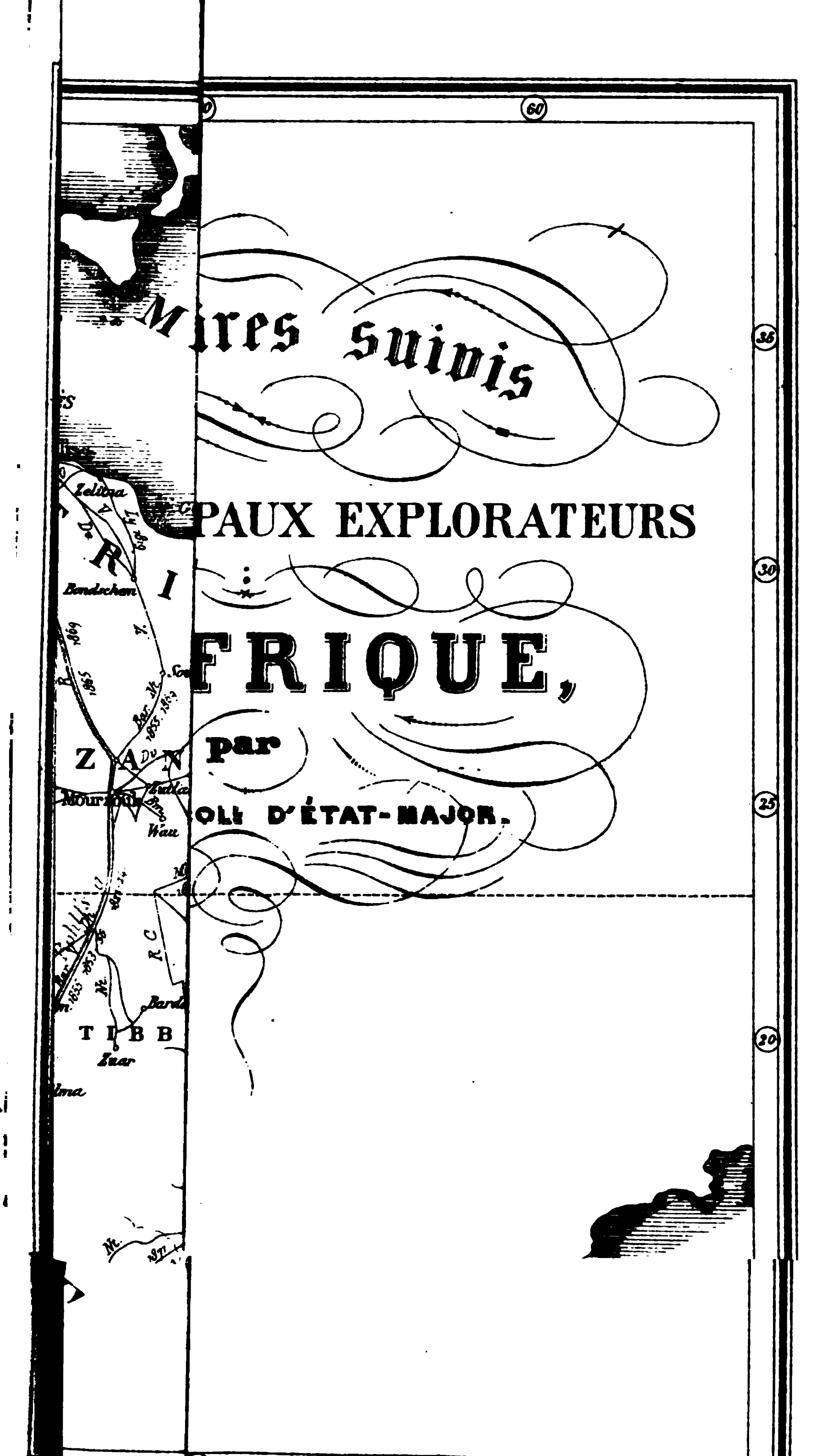
La lettre de Rohlfs mentionne aussi un fort simoun, qui ne lui a pas permis de faire les observations astronomiques nécessaires pour déterminer exactement la position de l'oasis de Bou Naïm.

Arrivée de Serpa Pinto à Lisbonne. Le steamer l'*Orénoque*, à bord duquel Serpa Pinto a regagné l'Europe, est entré dans le Tage le 22 juin à 8 heures du matin. Le vice-président de la Société de géographie de Lisbonne, M. du Bocage, et le premier secrétaire général, M. Luciano Cordeiro, se sont rendus à bord, et ce dernier a remis au hardi explorateur une médaille d'or et des brillants de la part d'une société de Fernambouc.

La Société de géographie a tenu une séance qui a duré quatre heures. Le roi assistait à la Conférence, dans laquelle Serpa Pinto a présenté à la Société une carte de l'expédition; le président a rendu hommage au courage déployé par l'explorateur, et l'a félicité des succès qu'il a obtenus. Des applaudissements réitérés de la part des très nombreux assistants ont accompagné les paroles de M. du Bocage.

Progrès de la civilisation au Transvaal. D'après un rapport de M. Berthoud, inséré dans le *Bulletin missionnaire vaudois,* le gouvernement se propose de discréditer la polygamie, et de faire tout ce qu'un gouvernement peut légitimement tenter pour favoriser la civilisation et le christianisme; mais le moyen d'y arriver n'a pas encore été étudié ni médité.

Le gouverneur de Prétoria a demandé à M. Berthoud si les missionnaires vaudois enseignaient les travaux manuels et les métiers aux noirs, et si ceux du Lessouto le faisaient. Il a exprimé le désir que cet enseignement fût pris en sérieuse considération. Il a été fort surpris d'apprendre quel trafic d'eau-de-vie se fait actuellement parmi les blancs et les noirs du district de Zoutpansberg. Il espère que des lois sévères restreindront bientôt ce commerce démoralisant. Il est prêt à faire de grands sacrifices pour l'instruction de ses ressortissants, à commencer par les blancs.



Institut cartographique militaire de Belgique.

LE SOUDAN ET LE TRANS-SAHARIEN

L'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale, disions-nous dans notre premier numéro, réclament l'ouverture de voies de communication, qui permettent de transformer en producteurs les hommes employés jusqu'ici à porter les produits de l'intérieur à la côte. Aujourd'hui nous voudrions intéresser plus spécialement nos lecteurs au Soudan sous ce rapport.

Comme presque toutes les régions de l'Afrique centrale, le Soudan est d'une fertilité exceptionnelle et fournit tous les produits des régions tropicales. Le Dr Barth, qui pendant plusieurs années l'a parcouru dans tous les sens, s'exprime ainsi: « Après avoir traversé des déserts sans eau et des pays complètement désolés, j'ai rencontré des terres fertiles arrosées par de grandes rivières navigables, baignées par de grands lacs intérieurs, ombragées d'arbres magnifiques, produisant ou pouvant produire en quantité illimitée le riz, le sésame, les arachides, la canne à sucre, le coton, l'indigo. Dans toute l'Afrique centrale, du Baghirmi à l'est, jusqu'à Timbouctou à l'ouest, partout on trouve en grande abondance ces divers produits, qui pourraient fournir les éléments d'un important commerce facilité par deux grandes voies fluviales, dont l'une, le Binoué, est navigable sur tout son cours, et dont l'autre, le Niger, ne présente que quelques rapides qui ne sont pas insurmontables. »

Jusqu'à présent l'insalubrité du Golfe de Guinée a empêché les relations commerciales de se développer le long du cours inférieur du Niger; aussi toutes les communications se font-elles avec le Nord.

Les transports se font tous par caravanes, et malheureusement les plus importantes sont celles qui suivent les routes aboutissant au Maroc, à Tripoli et au Caire, c'est-à-dire celles sur lesquelles les colis peuvent être portés par des esclaves, marchandise qui se porte elle-même et dont la vente est le plus assurée dans les États barbaresques.

Les voies de communication projetées pour pénétrer dans le Soudan sont au nombre de trois. L'une, occidentale, peut être nommée anglaise. Elle partirait du Cap Juby, où M. Donald Mackenzie, après avoir étudié la question de la submersion d'une partie du Sahara occidental, le El Djouf, propose de créer une station commerciale, tandis qu'une Société anglaise, aidée de capitaux puissants, semble poursuivre des études techniques, pour la construction d'un chemin de fer qui relierait ce point de la côte d'Afrique au coude central du Niger.

Une seconde ligne, orientale, partant de Tripoli, traverserait directement le continent jusqu'au lac Tchad ; elle est recommandée par l'explorateur Rohlfs, appuyé par la Société africaine allemande, et elle a les sympathies de l'Italie et de l'Angleterre.

La troisième, intermédiaire, pourrait être appelée la ligne française, en ce sens qu'elle aurait pour point de départ la colonie française de l'Algérie, et la relierait par Timbouctou à celle du Sénégal ; elle est étudiée par des Français, appuyée par plusieurs des Sociétés de géographie de France, et soumise à l'examen du gouvernement.

Déjà en 1853 un Anglais, M. John Wright, émettait l'idée de chemins de fer à établir en Algérie, se reliant à l'Europe par le détroit de Gibraltar et se prolongeant jusqu'au Soudan. En même temps, M. Cabanis concevait le projet d'un Trans-saharien, moins difficile à construire, pensait-il, que le Transatlantique proposé alors pour relier New-York à San Francisco. « Le Sahara, disait-il, n'est point un désert où il n'y a que du sable et rien que du sable, comme on le croit communément. C'est une région cultivable presque partout, parce que le sol est formé de débris granitiques décomposés par le soleil et la chaleur, parce qu'il est riche de toutes les parties de la terre végétale la mieux dotée, parce qu'il ne demande pour produire qu'à être retourné et humecté ; cultivé dans de nombreuses oasis, couvert ailleurs de végétation spontanée, il est habité par des peuples horticulteurs et pasteurs, qui échangent leurs fruits, leurs laines, leurs bestiaux, contre du blé, du coton, du fer, et surtout contre de l'argent monnayé. Partout ou presque partout on y voit des villes et des villages, partout des tentes, partout la vie. Le commerce, l'agriculture, une certaine industrie s'y exercent. Cette contrée ne demande qu'un regard et un effort de la civilisation pour produire le centuple de ce qu'elle donne aujourd'hui. Elle est plus riche et dans de meilleures conditions que ne l'étaient les vastes contrées de l'Amérique du Nord, avant qu'on entreprît la construction de leurs chemins de fer. »

Les observations des explorateurs ont en partie confirmé ces assertions; dès lors, l'idée de franchir le Sahara par une voie ferrée a paru moins chimérique. Les objections soulevées d'abord dans les Sociétés de géographie et dans la presse : la chaleur, le manque d'eau, les sables mouvants, l'absence de trafic, l'hostilité des populations, ont été examinées avec soin, et il y a été répondu victorieusement. Ces réfutations n'ont cependant pas encore fermé la bouche à tous les opposants.

Un ingénieur en chef des ponts et chaussées, M. Duponchel, s'est efforcé de prouver que ce projet est réalisable et qu'il serait avantageux

pour le Soudan, pour l'Algérie et pour la France elle-même. Chargé par le gouvernement d'étudier le côté pratique de la question, il a présenté les résultats de son enquête au ministre des Travaux publics, qui, à son tour, vient d'adresser à M. le Président de la République un rapport d'où nous extrayons ce qui suit:

« Saisi par le rapport de M. Duponchel, je n'ai pas cru devoir rester inactif: j'ai formé une commission préparatoire avec quelques membres distingués de mon administration, et je l'ai consultée sur la valeur des idées émises par M. Duponchel. Après une délibération approfondie, cette commission a produit, à la date du 12 juin dernier, un avis motivé dont je transcris les conclusions:

« 1° La commission pense qu'il existe dans le Soudan des populations nombreuses, un sol fertile et des richesses naturelles inexploitées. Il y a grand intérêt à leur ouvrir des débouchés commerciaux vers les possessions françaises, qui sont les mieux placées pour les recevoir.

« Il est bon que la France, à l'exemple de l'Angleterre, fasse de son mieux pour, à l'intérieur de l'Afrique, s'opposer à la traite qui se pratique par les caravanes à la limite de son territoire incontesté, et à travers des pays qui étaient reconnus comme dépendant de l'action des pachas d'Alger, dont elle tient tous les droits ;

« 2° L'ouverture d'un chemin de fer, reliant nos possessions d'Algérie au Soudan, est nécessaire pour obtenir ce double résultat ;

« 3° Il est nécessaire de relier également le Sénégal au Niger ;

« 4° Les explorations ou études à entreprendre doivent être dirigées simultanément du Sénégal et de l'Algérie, et les projets de loi doivent embrasser les deux directions ;

« 5° Au sud de l'Algérie, l'incertitude qui existe sur la topographie, le climat, la nature, les ressources et les habitants de certaines parties du Sahara, nécessitent de procéder avec circonspection pour éviter les mécomptes et les complications militaires ;

« 6° Il y a lieu d'étudier immédiatement un avant-projet entre Biskra et Ouargla, sur 300 kilomètres. Cette étude peut être rattachée par le Hodna à la ligne d'Alger à Constantine.

« Jusqu'à Ouargla, des escortes ordinaires très peu nombreuses paraissent suffisantes pour la protection des opérations ;

« 7° Il est nécessaire de faire exécuter des explorations individuelles au delà d'Ouargla, vers le Niger, en suivant les directions possibles.

« Les explorateurs, agissant sous leur propre responsabilité, recevront des instructions de l'administration et des subventions leur seront accordées ;

« 8° Un crédit de 200,000 fr. sera demandé pour pourvoir tant aux frais d'études qu'aux subventions de ces explorateurs. »

Conformément aux conclusions de M. de Freycinet, un décret rendu le 13 juillet a statué :

« Art. 1er. — Il est institué, sous la présidence du ministre des Travaux publics, une commission supérieure pour l'étude des questions relatives à la mise en communication, par voie ferrée, de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan. Elle sera chargée notamment de préparer et de diriger ou aider des explorations, tendant à établir la possibilité pratique d'une telle voie et la meilleure direction à lui donner. »

Les autres articles font connaître la composition de la commission.

Celle-ci s'est réunie sous la présidence de M. de Freycinet, et après un exposé du plan général, fait par le ministre des Travaux publics, quatre sous-commissions ont été constituées : la première sera chargée de rassembler et de préparer tous les documents sur le Sahara et le Soudan ; la seconde s'occupera des études techniques ; la troisième devra favoriser et diriger les explorations ; la quatrième examinera les questions internationales que devra soulever cette grande entreprise.

Nous espérons vivement que les travaux de cette commission parviendront à établir la possibilité pratique du projet. Mais nous ne craindrions pas pour cela la construction des deux autres lignes ; la région qu'il s'agit de desservir est assez vaste et assez riche, et le nombre de ses habitants assez considérable pour nécessiter un jour l'établissement de plusieurs Trans-sahariens, comme l'Amérique, après son Trans-continental, a vu plusieurs lignes parallèles s'établir pour relier les deux Océans.

En même temps que l'affaire suivait son cours dans les régions officielles, une Société se fondait en France, avec les encouragements des Sociétés de géographie, pour étudier le tracé d'un chemin de fer d'Alger au Touat, dans la direction de Timbouctou. Elle fera probablement partir une expédition dès le mois de septembre.

DE L'EMPLOI DES ÉLÉPHANTS EN AFRIQUE

Au moment où la seconde expédition internationale va faire l'essai des éléphants mis généreusement à sa disposition par S. M. le roi des Belges, il n'est pas inutile de rappeler les expériences qui en ont peut-être donné l'idée, et d'examiner d'une manière générale la question de l'emploi des

éléphants, des services qu'ils pourront rendre aux explorateurs, et du rôle qu'ils semblent appelés à jouer dans la civilisation de l'Afrique.

En 1861, le voyageur Petherick avait eu l'idée d'employer des éléphants pour ses explorations dans le Haut-Nil. Il avait fait des démarches pour en faire venir de l'Inde, mais des difficultés s'étant présentées pour leur voyage, cette idée avait été abandonnée. La même pensée fut exprimée par le D[r] Petermann dans ses *Mittheilungen* en 1873 et 1875, et appuyée par plusieurs explorateurs et savants. Exposée devant la Société de géographie de Berlin, l'idée de Petermann ne rencontra guère que des objections : frais considérables, nature extrêmement délicate de l'éléphant, difficulté de l'accoutumer au fourrage d'une contrée nouvelle, rencontre de steppes déserts, etc. La question semblait enterrée, lorsque parut dans le *Times* une lettre de Khartoum à sir Samuel Baker, dans laquelle était relatée une expérience décisive.

Gordon pacha, gouverneur de l'Égypte équatoriale, avait demandé au khédive, pour l'exploration du Haut-Nil, cinq éléphants de l'Inde et un de race africaine qui se trouvaient au Caire. Leurs cornacs les conduisirent à Assouan, et de là par Halfa, Dongola et le désert de Bayuda à Khartoum; à Amderman, ils passèrent le Nil Blanc à la nage. A Khartoum, Gordon pacha chargea M. Marco Zvitanovich de les mener à Lado. Accompagné de quelques Hindous et de soldats nègres, le chef de l'expédition remonta la rive droite du Nil Blanc jusque vis-à-vis de Hellet Kaka où les éléphants, leurs hommes sur le dos, traversèrent le fleuve avec la rapidité d'un bateau à rames. De Hellet Kaka, les voyageurs se dirigèrent sur Faschoda, où les Hindous les quittèrent, les soldats nègres étant suffisamment instruits pour conduire les éléphants. Ils longèrent alors la rive gauche du fleuve, et au confluent du Sobat le traversèrent de nouveau. A partir de là, ils mirent 31 jours pour parcourir la distance qui sépare le Sobat de Bor, et foulèrent un sol où jamais Européen ni Arabe n'avait pénétré. Ils souffrirent beaucoup de la faim, les indigènes ayant pris la fuite à la vue de cette caravane. De Bor à Lado, ils mirent 10 jours, puis ils allèrent à Dufilé, où les éléphants furent employés à porter des fardeaux. L'expérience avait pleinement réussi.

Déjà en 1868, 44 éléphants de l'Inde avaient fait partie de l'expédition de l'armée anglaise en Abyssinie, et dans ce pays de montagnes, de ravins, de précipices, comme bêtes de somme lourdement chargées, ils avaient parfaitement fait leur service. Il s'agissait de transporter de la grosse artillerie jusque devant Magdala; canons, affûts, avant-trains, caissons et roues, tout fut chargé sur le dos des éléphants. Les officiers

qui les avaient sous leurs ordres s'accordent à dire que ces animaux se sont acquittés de leur tâche d'une manière admirable.

Il est vrai que, dans les deux cas que nous venons de rappeler, il était question d'éléphants indiens; mais rien ne prouve que l'éléphant d'Afrique ne puisse être pris et dressé comme ses congénères de l'Inde. Au contraire, l'histoire nous enseigne que les Carthaginois savaient se faire de lui un auxiliaire très utile dans la guerre; c'étaient également des éléphants d'Afrique que les Romains dressaient pour les combats du cirque. Aujourd'hui encore, nos jardins zoologiques et nos ménageries prouvent qu'ils peuvent devenir dociles à la voix de l'homme.

Il est non moins vrai, malheureusement, qu'actuellement les Africains ne les poursuivent que pour les tuer et en vendre l'ivoire, et que leur nombre a sensiblement diminué dans ce continent. Jusqu'au IVe et au Ve siècles de notre ère, les éléphants ont été indigènes dans l'Afrique septentrionale, mais ils en ont disparu ensuite des chasses faites par les Carthaginois, par les rois africains pour leurs armées, et par les Romains pour les jeux et les combats de l'amphithéâtre. Leur nombre est bien réduit sur la côte de Guinée, dans la colonie du Cap, à Natal. où, il n'y a pas 30 ans, ils étaient encore très nombreux dans les environs de Durban. Les gouvernements de Natal et du Cap ont dû prendre des mesures contre les massacres qu'en faisaient les chasseurs indigènes et étrangers. Toutefois, il en existe encore de grandes troupes dans tout le centre du continent. Livingstone en a vu plusieurs centaines en un seul jour dans la région du Zambèze, et il n'est pas rare d'en voir des troupeaux aussi considérables dans le bassin de l'Ogowai, dans tout le Soudan, le Bornou, l'Adamawa, dans le bassin du Nil Blanc et du Nil Bleu. S'ils sont plus nombreux dans les forêts vierges du centre, on les trouve cependant aussi chez les Bogos, à 2000^m d'altitude, dans l'Hamazène, à 3300^m; de Decken en a vu des traces à 3000^m, dans le voisinage du Kilimandjaro. Chaque année, les nègres du cours supérieur du Nil livrent l'ivoire en abondance au commerce. De Khartoum et d'El-Obéid partent des caravanes qui le portent en Égypte; à Massaouah, on embarque pour l'Inde celui qui provient de l'Abyssinie et du pays de Barkala; à certains moments Berbera en est un marché important; enfin Zanzibar est le centre de ce trafic pour toute la côte orientale.

L'oubli du dressage provient très vraisemblablement de la dégénérescence de la race noire, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit incapable d'apprendre, ou plutôt de rapprendre ce qu'elle a su faire autrefois. Il n'est point certain que, lorsque le premier étonnement sera passé, les

nègres ne puissent apprécier les services de l'éléphant apprivoisé. Ils ont assez d'intelligence pour se dire que la valeur d'un éléphant domestique dépasse de beaucoup celle de l'ivoire fourni par l'animal tué; que la condition de porteur est fort inférieure à celle de cornac, d'industriel ou d'agriculteur, et que chaque éléphant dressé est pour ainsi dire pour 14 indigènes un titre d'affranchissement.

Un éléphant dressé vaut 2500 fr.; il peut travailler de 18 à 80 ans, porter au moins 600 kilogrammes, fournir les mêmes étapes que les hommes, les chevaux et les autres bêtes de somme; son allure ordinaire est un pas plus ou moins allongé qu'un homme a de la peine à suivre; il peut même faire de 20 à 25 lieues par jour. Sa course consiste en un trot assez vif, qu'un bon cheval peut difficilement suivre au galop, et, quand il est effrayé, il sait aussi très bien galoper.

Que l'on apprenne aux nègres de l'Afrique occidentale à ne plus entrelacer les lianes des forêts en nœuds coulants pour y prendre les éléphants et les transpercer ensuite de leurs lances, et à ceux du Nil Blanc à ne plus creuser de fosses pour les y faire tomber sur des pieux appointis; qu'on leur enseigne ce que font les Cingalais; ils deviendront eux aussi habiles à se saisir des éléphants, à les apprivoiser, à se servir de ceux qu'ils auront domestiqués comme d'auxiliaires pour s'emparer des autres, et, comme aux Indes, les cornacs monteront sur leur dos et les feront travailler. Sans doute partout où l'on peut employer des chevaux et des bœufs comme bêtes de somme, l'entretien des éléphants serait trop dispendieux; mais là où le cheval n'existe pas, là où le bœuf ne peut pas vivre, qu'on substitue l'éléphant à l'homme, comme porteur, en attendant que les chemins de fer permettent de ne l'employer qu'aux travaux auxquels il est dressé dans l'Inde. Il arrivera à rendre aux noirs de l'Afrique les mêmes services qu'il rend aux Anglais.

Dans les pays dépourvus de chemins, dans les régions montagneuses ou marécageuses, dit Tennent, il rend des services inappréciables. Comme monture et bête de somme, il passe là où ni le cheval, ni le mulet, ni le chameau ne pourraient trouver passage. Aux Indes, on les emploie aux opérations de la triangulation, à celles des agents du télégraphe et des forêts; dans le service militaire, on leur fait porter les bagages et l'équipement d'un camp tout entier. A Ceylan, on les utilise pour traîner ou déplacer de lourds matériaux. Dans la coupe des forêts, ils charrient les pièces de bois et les disposent en piles. Ils s'acquittent même de ce soin avec une dextérité surprenante; l'homme n'a presque pas à intervenir dans leur travail.

Nous croyons que l'on pourra faire en Afrique ce qui se fait en Asie. Déjà les missionnaires de la station de Livingstonia, à l'extrémité sud du lac Nyassa, ont l'intention d'établir sur les bords de ce lac une école de dressage. L'expérience que l'expédition internationale va faire de Zanzibar, par la route des lacs et du Congo, pourra devenir fort instructive. La seconde station scientifique et hospitalière sera vraisemblablement établie au delà du Tanganyika, dans une région où les troupeaux d'éléphants sont encore nombreux. Serait-il impossible d'y fonder une école semblable à celle projetée au Nyassa? Les *mahouts* des Indes, qui connaissent parfaitement l'art de capturer, de dompter, de dresser les éléphants, seraient qualifiés pour faire sous ce rapport l'éducation d'un certain nombre de nègres africains. A leur tour ceux-ci en instruiraient d'autres et, avant qu'il fût longtemps, on ne verrait plus sur les routes des caravanes de l'Afrique centrale ces longues files de porteurs, si coûteuses et si embarrassantes pour les explorateurs; elles ne seraient plus parcourues que par des conducteurs commandant au colosse africain devenu leur auxiliaire. La question des transports serait résolue; celle de l'exploration et de la civilisation aurait fait un grand pas.

NOUVELLES

Débarquement d'éléphants. Le rapport suivant a été adressé au Comité exécutif de l'Association internationale africaine, au sujet du débarquement des éléphants que le roi des Belges a fait venir de l'Inde en Afrique:

Le débarquement de quatre éléphants, sur une côte où rien n'était disposé pour une pareille opération, présente de sérieuses difficultés. Elles ont été très heureusement surmontées. On commença par rechercher un point de débarquement favorable; on le choisit de manière que le navire pût se rapprocher le plus possible de la terre ferme, et que la distance à franchir à la nage par les éléphants fût réduite au minimum. L'étude des cartes de l'amirauté anglaise fit donner la préférence à une baie, située à quelques milles de Dar-es-Salam, et appelée Msasani Bay; c'est là que la mer a le plus de profondeur le long des côtes.

Le 31 mai, à 6 heures du matin, la *Chinsura* quitta Zanzibar, se dirigeant au sud, vers la baie de Msasani, où elle arriva à 11 heures du matin. Le navire s'approcha de la côte autant qu'il le put sans danger, ne

s'avançant qu'avec la plus grande prudence après des sondages répétés.

Il n'y avait qu'une distance de deux cents yards entre le point où il s'arrêta et la côte est, mais celle-ci était couverte d'une jungle épaisse qui s'avançait jusque dans la mer et dont la traversée devait être difficile. D'un autre côté, entre le point d'arrêt de la *Chinsura* et la côte sud, il y avait au moins huit cents yards, distance déjà considérable pour être franchie à la nage par les éléphants. On résolut néanmoins de tenter le débarquement de ce côté.

On installa sur un mât d'avant un système de poulies qui permettait d'enlever les animaux de la cale, de les mouvoir vers le flanc du navire et de les laisser descendre dans la mer.

Le premier éléphant à débarquer fut entouré de cordes auxquelles se cramponnèrent deux *mahouts;* on lui passa sous le corps une ventrière faite de couvertures de laine, et un fort câble double dont les extrémités furent attachées à un solide crochet.

L'animal ainsi ficelé formait un véritable ballot qu'on enleva du fond de la cale jusqu'à quatre ou cinq mètres au-dessus du pont, qu'on fit ensuite tourner à dix mètres du flanc du navire, puis qu'on laissa descendre dans la mer. Au moment de l'immersion, les mahouts restés accrochés sur le dos de l'animal, défirent les sangles et coupèrent les cordes entourant l'éléphant, qui se trouva ainsi libre au milieu de l'eau.

A partir de ce moment, l'opération devint particulièrement intéressante. Engourdi par un séjour d'un mois à fond de cale, surpris de se trouver brusquement plongé dans l'eau, le pauvre éléphant, tout à fait ahuri, ne comprenait pas les commandements des mahouts et, ne sachant où se diriger, restait immobile. Les mahouts le réveillèrent d'un coup de pique, tandis que l'on s'efforçait de l'éloigner du navire, en le remorquant à l'aide d'une barque. Le pauvre animal tourna deux fois la tête de notre côté, semblant chercher du regard ses compagnons, dont on venait de le séparer si brusquement. Enfin, après quelques efforts, on parvint à l'éloigner du navire; il aperçut le rivage et cette vue le ranima instantanément. Il commença aussitôt à nager vers la côte, la trompe relevée, et laissant derrière lui un large sillage. Il franchit rapidement les huit cents yards qui le séparaient du rivage, et bientôt nous vîmes successivement émerger de l'eau les cornacs, la tête et l'immense dos de l'éléphant. A peine arrivé sur la terre ferme il se mit à courir joyeusement, au grand ébahissement des naturels qui contemplaient avec stupeur le premier éléphant apprivoisé qui foulait le sol de la côte de Zanguebar.

Le débarquement des autres éléphants fut remis au lendemain, et le

commandant de la *Chinsura*, M. Gavin, profita des dernières heures du jour pour se rapprocher encore de la côte, après que de nouveaux sondages lui eurent montré qu'il pouvait le faire sans danger.

On se décida à tenter cette fois le débarquement par la côte est, qui n'était plus éloignée que de cent yards de la nouvelle position du navire.

On recommença avec les trois derniers éléphants l'opération qui avait si bien réussi la veille; comme celle-ci, elle fut couronnée de succès.

Nous vîmes les trois éléphants prendre pied tour à tour sur la côte africaine et se frayer, beaucoup plus facilement que nous ne l'avions espéré, un chemin à travers la jungle.

En deux heures le steamer était débarrassé de ses hôtes indiens, et nous étions ravis de les voir se promener sur la côte.

A onze heures la *Chinsura* mit le cap sur Zanzibar, ramenant une grande partie de la colonie européenne, qui avait voulu assister à l'intéressante opération dont je viens d'essayer de vous donner une idée.

Msasani Bay, 1er juin 1879. Dr VAN DEN HEUVEL.

Expéditions internationales. M. Cambier a écrit de Tabora, le 25 avril ; il achevait les derniers préparatifs de l'expédition avec laquelle il se proposait de partir pour Oudjidji dans les premiers jours de mai.

D'un autre côté, mû par des considérations personnelles, M. Dutrieux annonce son intention de quitter l'Afrique.

Les dernières lettres de M. Popelin sont datées de Zanzibar, 26 juin. Aidé par MM. Van den Heuvel et Dutalis, il poursuivait avec activité les travaux d'organisation de sa caravane, et espérait quitter Bagamoyo pour l'intérieur du continent le 10 juillet.

Nouveau voyage au Soudan. L'*Indépendant de Constantine* annonce que deux Français, MM. Charles Court et Georges de Labruyère, jeunes, actifs et intelligents, vont entreprendre l'hiver prochain un voyage commercial jusqu'au Soudan. Toutes leurs dispositions sont prises pour assurer le succès de cette tentative, et M. de Labruyère organise en ce moment une grande caravane à Biskra.

Projet de mer saharienne. L'Académie des sciences de Paris a reçu de M. de Lesseps, dans sa séance du 30 juin dernier, communication d'un rapport sommaire présenté à M. le ministre de l'Instruction publique par M. le commandant Roudaire, sur ses récents travaux dans les Chotts tunisiens.

Le projet, né en 1872, de la création d'une mer intérieure de

13000 kilomètres carrés (environ vingt fois la superficie du lac de Genève) au sud de l'Algérie, par le percement de l'isthme de Gabès et le remplissage de la dépression des Chotts, a donné lieu déjà à beaucoup de discussions. Les objections n'ont pas manqué à cette idée grandiose, mais elles n'ont nullement découragé son infatigable promoteur

Ces objections ont porté soit sur les difficultés matérielles d'exécution de l'entreprise, soit sur les résultats qu'on peut en attendre. Quant à ce dernier point, on est réduit forcément à des hypothèses plus ou moins plausibles, qu'il est bon de discuter, mais qui laisseront toujours place au doute tant que l'expérience n'aura pas parlé. Il n'en est pas de même des travaux que les ingénieurs auraient à exécuter ; ici on peut se livrer à des calculs très précis, à la condition toutefois de bien connaître le terrain sur lequel on se propose d'opérer. Aussi M. Roudaire n'a-t-il pas eu de repos qu'il n'eût exploré à fond la région des Chotts qui, à bien des égards, était un pays nouveau pour la science. Après des reconnaissances consacrées à des nivellements, il vient de faire une troisième campagne ayant essentiellement pour but des sondages sur le territoire tunisien, c'est-à-dire sur l'isthme de Gabès et dans le Chott Djérid.

Les opérations sur le terrain ont duré du 27 novembre 1878 au 18 mai 1879.

De nouveaux nivellements géométriques exécutés sur un parcours d'environ 600 kilomètres ont confirmé et complété les anciens. Pour l'isthme de Gabès en particulier un plan topographique a été dressé avec courbes équidistantes de 50 en 50 centimètres. La pression atmosphérique, la température, l'hygrométrie, la direction et l'intensité du vent ont été observées régulièrement trois fois par jour. Il a été fait des observations comparatives sur l'évaporation de l'eau douce et celle de l'eau de mer. Les collections recueillies comprennent environ 300 espèces végétales, 120 espèces animales dont plusieurs nouvelles et 500 échantillons géologiques.

Vingt-deux sondages ont été exécutés: dix au seuil de Gabès, un au seuil de Kriz et onze dans le Chott Djérid. Ils n'ont traversé, jusqu'à la côte — 10 m., que des sables, des marnes argileuses et des vases liquides. Il faut en excepter les sondages exécutés sur le seuil de Gabès qui ont démontré la présence de bancs de calcaire à 38 m. au-dessous du sol, et à 8 m. au-dessus du niveau de la mer. Ce résultat ne concorde pas avec celui que M. de Lesseps communiquait le 24 mars 1879 à l'Académie des sciences, annonçant que M. Roudaire, ayant poussé ses sondages sur le seuil de Gabès jusqu'à — 10 m., n'y avait rencontré que des

sables et des marnes argileuses; mais les bancs, dont on a pu circonscrire l'étendue, sont peu considérables, et n'ont, paraît-il, qu'une importance insignifiante au point de vue de l'exécution d'un canal.

Lorsque les informations recueillies auront pu être examinées à loisir, par des hommes spéciaux, M. Roudaire se propose de publier un rapport définitif sur sa mission, et nous ne manquerons pas alors de revenir sur ce sujet intéressant.

Chemins de fer de l'Afrique occidentale. Une compagnie, en voie de formation, se propose la construction de chemins de fer, de tramways et de canaux pour contribuer au développement des richesses naturelles, agricoles et minérales des colonies et des établissements anglais dans l'Afrique occidentale. Le besoin d'une production plus forte des ports de la Côte-d'Or se fait sentir, d'autant plus impérieusement que l'on sait que les éléments naturels existent en grande abondance. Parmi les mesures propres à développer les ressources et à écarter les obstacles au commerce, une des meilleures sera l'introduction de chemins de fer à voie étroite.

Quand on considère la masse des produits destinés à être embarqués à la Côte-d'Or, l'on s'étonne que ces dizaines de milliers de tonnes puissent y être apportés sur des têtes d'hommes, seul mode de transport en usage. L'établissement des chemins de fer favorisera la production, qui bénéficiera du travail de dizaines de milliers de porteurs.

La Compagnie se propose de construire, avec le concours de M. W. Mercer, qui, pendant dix ans, a été ingénieur du gouvernement colonial de la Côte-d'Or, quatre lignes : de Salt-Pond à Mankessim, 20 milles ; d'Accra au Volta, vis-à-vis de Kpong, 50 milles ; de Chamah aux mines d'or de Wassaw, 50 milles ; et de Gaün, vis-à-vis de Lagos, à Abeokuta, environ 40 milles ; cette dernière s'étendrait plus tard jusqu'à Rabba sur le Niger. Une demande de concession a déjà été adressée aux autorités d'Abeokuta, pour la ligne de Gaün à Abeokuta.

(African Times).

Jonction trigonométrique de l'Europe et de l'Afrique. Le projet le plus grandiose de la géodosie moderne doit s'exécuter cette année même. Il s'agit de relier la triangulation de l'Algérie à celle de l'Europe au travers de la Méditerranée, ce qui obligera à mesurer des triangles dont la longueur des côtés dépasse 300 kilomètres.

En raison de l'énorme distance qui sépare les sommets de la Sierra

Nevada, en Espagne, des cimes de l'Atlas algérien, les procédés employés dans les opérations ordinaires de triangulation seraient insuffisants pour assurer la visibilité réciproque des points du réseau hispano-algérien. Il sera par suite nécessaire de recourir à des moyens d'illumination plus puissants que ceux que l'on obtient avec les appareils actuels; il a été reconnu que l'électricité seule pouvait fournir une source de lumière assez puissante, et encore celle-ci devra-t-elle être concentrée dans des foyers d'une grande intensité. L'altitude considérable à laquelle devront être installés les engins destinés à sa production, ainsi qu'aux observations géodésiques, rend les préparatifs de ce beau travail fort difficiles et fort coûteux. Lorsqu'il sera achevé, nous ne manquerons pas d'en rendre compte à nos lecteurs.

Compagnie française commerciale, agricole et industrielle de l'Afrique orientale. Les Bogos sont un petit peuple habitant la Haute-Nubie à l'ouest de Massaouah. Au nombre de 10 à 12,000, ils occupent une vingtaine de villages dont le principal, *Keren,* formé de trois cents à quatre cents huttes, se trouve dans une position élevée et agréable. Ils ont un gouvernement patriarcal. La religion chrétienne est professée dans la plus grande partie du pays, mais l'islamisme y fait de grands progrès. Fertile, mais peu exploité, situé près de la mer et sur la route des caravanes qui vont de Khartoum à Massaouah, ce pays présente toutes les conditions requises pour la fondation d'une colonie agricole, commerciale et industrielle. C'est ce qu'ont pensé MM. Demont et André, qui sont en voie de constituer une compagnie française, ayant principalement pour but d'exploiter les richesses de cette région. Voici, d'après une brochure qui nous a été adressée, quelles seraient les opérations de la Compagnie :

a. Exploitation d'une tannerie française sise à Alexandrie, acquise par la Compagnie, créée depuis dix ans et en plein rapport.

b. Exploitation, à Alexandrie, d'un comptoir spécial de représentation de fabriques européennes, fonctionnant depuis plusieurs années.

c. Création à Djedda d'un comptoir commercial d'importation d'articles d'Europe, tels que : cotonnades, soieries, verroteries, épicerie' approvisionnements pour navires, etc., et d'exploitation de produits indigènes, tels que : café, gomme, peaux, etc.

d. Création à Kalamet, chez les Bogos, d'une tannerie pouvant tanner en croûte cent mille peaux de bœufs par an.

e. Culture du tabac, du café, etc., dans un terrain concédé par le gou-

vernement égyptien, d'une superficie de 400 hectares environ, situé dans la vallée de Kalamet, à trois journées de Massaouah.

f. Fondation à Massaouah d'un comptoir commercial, spécialement chargé de l'achat des peaux pour la tannerie, ainsi que des produits du pays, et de l'importation des produits européens.

g. Fondation à Keren d'un comptoir semblable.

h. Exploitation des plantes textiles dites *eca* et *courbache*, dont les fibres servent à la confection des cordages de navires.

i. Exploitation d'un fruit du palmier, propre à la fabrication des boutons et remplaçant le corrozo: ces palmiers se trouvent en très grand nombre chez les Barcas, à l'ouest des Bogos.

j. Exploitation de certaines feuilles de ces palmiers, propres à la fabrication des chapeaux de paille.

k. Création d'un service de transports entre Massaouah, Kalamet et Keren.

l. Création d'un poste télégraphique à Kalamet.

La Compagnie a son siège social provisoire : 5, rue de Greffulhe, à Paris, et une succursale à Alexandrie. Le capital est de un million de francs, dont MM. Demont et André fourniront le quart.

Voyage de Serpa Pinto. La traversée de l'Afrique de l'ouest à l'est, par le major portugais Serpa Pinto, est sans contredit l'une des expéditions récentes les plus remarquables. En attendant le rapport général de l'explorateur, voici quelques fragments de ses récits faits dans une conférence à Lisbonne. Après avoir décrit le plateau de Kangala, l'explorateur s'est exprimé ainsi :

« Aidé par les informations que j'avais reçues des indigènes, je réussis à trouver les sources du Quando. Toutes les grandes rivières du sud de l'Afrique ont leurs sources dans un immense plateau fertile, à 1,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, sous le 12e degré de latitude sud. La manière dont elles prennent naissance et se forment, est curieuse. Au début, on peut observer une légère humidité, puis le faible suintement d'une source; par degrés, le courant grossit et, tout à coup, sans avoir reçu visiblement aucun affluent, il devient une énorme rivière navigable. A sa source, le Quando n'est qu'un petit ruisseau que j'ai vu couler sous mes pieds; un peu plus bas je descendais son cours en canot. La rivière est tout à fait navigable avant de se jeter dans le Zambèze.

« C'est là que je fis une des plus curieuses découvertes de mon voyage :

un jour, je remarquai parmi mes porteurs un homme blanc; il appartenait à une race entièrement inconnue jusqu'à ce jour. Il y a donc au sud de l'Afrique une peuplade blanche, qui porte le nom de Cassequères; ces hommes sont plus blancs que la race caucasienne; au lieu de cheveux, leur tête est couverte de petites touffes d'une laine très courte; ils ont la pommette des joues proéminente, et les yeux analogues à ceux des Chinois; ils sont extrêmement robustes; quand ils lancent une flèche contre un éléphant, elle pénètre tout entière dans le corps de l'animal. Ils vivent de racines et du produit de la chasse, et quand ces ressources viennent à leur manquer, ils nouent des relations avec les peuplades voisines, les Ambuelas; ils obtiennent d'eux des aliments qu'ils échangent contre de l'ivoire. C'est la seule peuplade de l'Afrique qui ne fasse pas cuire ses aliments dans des pots. Ils voyagent par groupes de quatre à six familles, sur le territoire qui s'étend entre le Cuchi et le Koubango.

« Au sud-est habitent les terribles Makalakas, race belliqueuse. Épuisé, sans ressources, je conçus l'espérance d'atteindre la jonction du Quando et du Zambèze, où je pensais trouver une mission anglaise dont j'avais entendu parler. Malheureusement, j'appris que les missionnaires étaient morts, et au lieu de chrétiens, je trouvai un chef qui voulait m'écorcher vif.

« C'est en ce lieu que je rencontrai un naturaliste anglais, le Dr Bradshaw, réduit à la plus grande misère; il était à peine vêtu; il marchait nu-pieds, quoiqu'il tînt toujours à la main une paire de souliers; je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il ne s'en servait pas. Le Dr Bradshaw fit ma connaissance en véritable Anglais, et, avec le plus grand sang-froid, me présenta gravement sa carte de visite imprimée à Londres.

« J'ai passé auprès de lui la plus terrible nuit de tout mon voyage. J'étais dans sa tente, séparé de mes compagnons, quand les indigènes, qui manifestaient des dispositions hostiles, entourèrent l'habitation du docteur. Nous appuyâmes aussitôt une table contre la porte, chargeâmes nos fusils et surveillâmes pendant toute la nuit les mouvements de nos ennemis. A la pointe du jour, les sauvages avaient décampé avec le reste de mon bagage.

« Informé que des missionnaires français se trouvaient à quelques milles de là, je résolus de me rendre auprès d'eux; mais je fus pris d'une fièvre violente et je perdis entièrement connaissance. Quand je repris mes sens, douze jours plus tard, je vis auprès de mon lit deux dames qui me parlèrent en français. C'est à leurs soins que je dois la vie.

« A l'exception de quelques défenses d'éléphants que j'avais tués, je ne possédais rien au monde. La famille Coillard m'offrit tout ce qu'elle possédait et déclara vouloir m'accompagner. En vain je représentai aux deux dames qu'elles seraient obligées de suivre la fatale route dans laquelle Elmohr avait péri avec toute sa famille. Nous partîmes ensemble et arrivâmes à Kalahari.

« Kalahari a la réputation d'un désert; cependant on y trouve une population, des animaux, des arbres. L'eau toutefois n'y est pas abondante; dans beaucoup d'endroits, on n'en possède que pendant une partie de l'année, et par cette raison les indigènes mènent une vie nomade, arrivent et disparaissent avec les eaux. A l'extrémité du désert de Kalahari, nous trouvâmes le grand Macaricari, la chose la plus extraordinaire qui existe en Afrique. Par intervalles, c'est un lac plein d'eau; dans d'autres temps, il est à sec et couvert d'une couche de sel. Comment ce phénomène se produit-il? Les alternatives des saisons de pluie n'en rendent pas compte. Le Macaricari communique avec le lac Ngami par le Botletlé, qui coule, suivant Baines, à l'est, et suivant Livingstone à l'ouest. Les deux voyageurs ont cependant raison. Le plateau où se déroule cette rivière est tellement plat que, lorsque les pluies sont abondantes dans le pays des Matébélés, le Botletlé coule de l'est à l'ouest dans le lac Ngami; lorsqu'elles ont été plus abondantes dans le bassin du Koubango, le Botletlé coule en sens inverse. Il entraîne alors dans le Limpopo les eaux du Koubango, du Quando et du lac Ngami. C'est le Koubango qui a formé et qui alimente les lacs Ngami et Macaricari. J'ai appris d'un mulâtre qu'il n'y a aucune communication entre le Quando et le Koubango; le problème du Koubango se trouve ainsi complètement résolu. »

Retraite de Rohlfs. D'après une lettre adressée le 10 juin, de Bengazi, aux *Mittheilungen* de Gotha, les délais que subit l'expédition allemande ne permettant plus à son directeur d'en assumer la responsabilité, il a dû se retirer.

Le projet de voyage ne sera pas abandonné pour cela; Rohlfs propose, pour son remplaçant, le Dr Stecker, qui a fait ses preuves comme explorateur habile et, avant de quitter le sol de l'Afrique, il lèvera les difficultés qui jusqu'ici ont arrêté l'expédition dans sa marche, afin que le Dr Stecker puisse atteindre sans obstacles le Wadaï.

CONFLITS D'AUTORITÉ SUR LA COTE DE SÉNÉGAMBIE

L'importance des colonies européennes sur les côtes de Sénégambie a été longtemps méconnue; mais maintenant que la question africaine est à l'ordre du jour, les puissances européennes se préoccupent davantage de ces territoires, et chacune s'efforce de planter son pavillon sur les bords des rivières, sur le littoral maritime et sur les moindres îlots. De tous côtés les colonies s'étendent, et l'on fonde ici un comptoir de commerce, là une douane, ailleurs une station importante. Mais cette marche progressive et l'enchevêtrement des possessions des diverses puissances ont été la cause de conflits, qui éclatent, tantôt entre deux nations dont les possessions sont limitrophes, tantôt entre une puissance et les indigènes. Ces deux genres de difficultés se rencontrent aujourd'hui : le premier à Matacong, le second sur les rivières Scarcies.

Matacong est un petit îlot de 2000 mètres de large, peuplé de 300 habitants. Il n'est pas marqué sur toutes les cartes, mais on le trouve sur les cartes spéciales, à la pointe de l'estuaire de la Mellacorée, rivière française. Le 15 mars dernier, un détachement de troupes françaises, soutenu par deux canonnières, a débarqué sur l'île de Matacong et a commencé immédiatement la construction d'une caserne. Ces faits ont causé une vive émotion à Sierra-Leone, dont le gouvernement a envoyé le navire de la marine royale le *Boxer* à Matacong, pour protester énergiquement. Des interpellations eurent lieu au Parlement anglais, et une frégate, qui était en route pour la Chine, reçut l'ordre de se rendre à Sierra-Leone. Des négociations furent ouvertes entre les deux gouvernements intéressés, qui convinrent que les troupes françaises évacueraient l'île, mais que l'on réglerait ensuite la question de droit. C'est ce qui fut fait. Physiquement Matacong fait partie du continent, français sur ce point, et même elle y est jointe à marée basse par un isthme assez large. Mais les Anglais invoquent un traité conclu le 18 avril 1826, avec les indigènes. Néanmoins le *Temps,* dans un article qui semble émaner d'une personne bien renseignée, vient d'annoncer que prochainement les droits des Français sur Matacong seront officiellement reconnus.

Plus grave est le conflit qui se présente sur les bords des rivières Scarcies, au nord de Sierra-Leone. Là le commerce d'échange avec les naturels est entre les mains de quatre maisons françaises, qui en tirent des produits oléagineux envoyés à Marseille, Nantes, Bordeaux ou Caen, villes où se trouvent d'importantes savonneries. Peu après le débarque-

ment des troupes françaises à Matacong, le gouvernement britannique, s'appuyant sur le traité de Massammah, conclu en juin 1876 avec les chefs du pays, s'empara à main armée de l'embouchure des deux rivières Scarcies et de l'île de Kikonkeh qui en ferme l'entrée. Cette occupation souleva de nombreuses protestations de la part des négociants français et des naturels, parce qu'elle fut accompagnée de l'établissement dans l'île d'un poste de douane, qui perçut des droits fort élevés sur toutes les marchandises venant de l'intérieur.

Les réclamations des Français qui possèdent et exploitent le terrain n'aboutirent pas sur-le-champ. Le poste fut maintenu. Aussi M. Maillat, de Saint-Nazaire, propriétaire de l'île de Kikonkeh, accusa-t-il[1] le gouvernement de ne pas s'occuper de ses nationaux.

Le *Temps* a répondu à ce reproche. Il a établi tout d'abord que la France ne peut planter son drapeau sur l'île de Kikonkeh, lors même que des négociants de ce pays en ont la propriété privée, parce que les droits de la Grande-Bretagne sur ce petit territoire ne paraissent guère douteux. Il a ajouté que les autorités anglaises ayant, sans contredit, agi avec trop de précipitation dans cette circonstance, l'ambassadeur de France à Londres a été chargé de faire des observations au *Foreign Office*, demandant que les négociants des Scarcies aient un délai de six mois pour la liquidation, alors que l'Angleterre ne veut en accorder que trois. La question est encore en suspens.

Les plaintes adressées par les chefs nègres au gouverneur de Sierra-Leone sont plus vives. Le *West African Reporter* du 23 juillet annonce qu'ils se préparent à résister à l'établissement d'un poste fiscal dans leur pays, et il profite de cette occasion pour revenir sur ce traité de Massammah, signé par tous les chefs sauf un, en vertu duquel la possession de l'île a été abandonnée aux Anglais. Il établit qu'en 1876 les rois indigènes avaient offert aux Anglais non seulement cette île mais la souveraineté illimitée de toute la contrée, et que ceux-ci, ne voulant pas alors acquérir de nouveaux territoires, n'acceptèrent que le droit d'établir des lignes de douanes quand ils le jugeraient convenable. Le journal ajoute que le gouvernement britannique ne cédera pas en cette occasion, et que, si la guerre est déclarée, détermination que les chefs des Scarcies ne devront prendre qu'après réflexion, ceux-ci trouveront l'Angleterre prête à leur répondre.

Aux dernières nouvelles, il avait été mis à la disposition du gouver-

[1] *Phare de la Loire*, 13 août 1879.

neur de Sierra-Leone deux corvettes, le *Tenedos* et le *Dido,* qui portent chacune douze canons et deux cents hommes, et l'on compte qu'avec les quatre petits avisos de la station, on disposera au besoin, pour réduire les chefs des Scarcies, de plus de six cents hommes et de 30 canons. Espérons qu'en ce moment, où la guerre des Zoulous n'est point encore terminée, de nouvelles complications ne surgiront pas de ce côté.

LE TRANS-SAHARIEN

Pour faire suite à un article inséré dans notre précédent numéro, nous sommes heureux de pouvoir dire que les sous-commissions, entre lesquelles s'est fractionnée la Commission supérieure constituée par le décret du 13 juillet, se sont mises immédiatement à l'œuvre. La section technique, en particulier, a déjà présenté son rapport, concluant à ce que des études fussent entreprises sans retard sur les territoires français, en Algérie et au Sénégal. La ligne de Biskra-Touggourt-Ouargla, a été choisie de préférence à d'autres. Celle qui longe le Maroc semble trop exposée aux incursions des tribus insoumises, et il en pourrait résulter des complications politiques; le tracé par Biskra est le mieux situé pour déboucher vers la mer dans plusieurs directions, et Ouargla serait un excellent point de départ vers le sud; on y trouverait l'appui des Touaregs, à l'aide desquels on arriverait plus facilement au Niger que par d'autres voies. La Commission supérieure a décidé néanmoins de faire étudier les trois tracés rivaux, aboutissant à Oran, Alger et Constantine. M. Duponchel aurait voulu que les membres de la Commission « se montrassent plus Américains » et décidassent d'ores et déjà une pointe vers le Sud avec 12,000 terrassiers. Mais ce conseil n'a pas prévalu, et le préavis de la section d'exploration a été, qu'au delà du 25me parallèle, des voyageurs isolés doivent préalablement sonder le terrain. Parmi les experts entendus par la Commission, on cite MM. Soleillet, Say et Ben Driss, l'ancien agha de Touggourt.

Dans ces conjectures, l'arrivée toute récente à Alger de trois Arabes de l'Adrar, qui ont fait, de leur pays à Géryville, un voyage de 122 jours, est presque un événement. Leur itinéraire dans le désert a été en grande partie conforme à l'un des tracés projetés, et ces pèlerins, — car ils vont à la Mecque, — pourront sans doute fournir d'utiles informations sur la région qu'ils ont parcourue.

Le projet de chemin de fer trans-saharien, s'il a de puissants patrons,

a soulevé pourtant des objections, et nous pensons qu'après avoir lu, dans ce recueil, les considérations qui plaident en faveur de l'entreprise, nos lecteurs ne seront pas fâchés d'être initiés à l'opposition qu'elle rencontre.

C'est principalement au sein de la Société des études coloniales et maritimes qu'elle a surgi. Dans la séance de son comité d'étude du 28 juillet [1], le commandant Delagrange, qui présidait, a dit que le chemin de fer d'Alger à Timbouctou était traité d'utopie par nombre d'hommes compétents, et il a conclu, après discussion, que le trans-saharien paraît bien hypothétique. M. Soleillet, qui était présent, a reconnu que, pour arriver au Niger, ce chemin n'est pas nécessaire, l'accès étant plus facile par le Sénégal. M. Mac Carty, de son côté, appelé en témoignage par M. Soleillet, a avoué que la population du Sahara est extraordinairement clairsemée, et que sa production est à peu près nulle ; il a fait aussi ressortir les difficultés du sol.

D'autre part, le *Bulletin de la Société de géographie de Bordeaux* nous a fait connaître l'opinion de M. Lavigne, qui vient de se prononcer dans le même sens. Il estime que la traversée du Sahara par voie ferrée est impossible partout, et plus encore entre l'Algérie et le Soudan. « C'est là, en effet, » dit-il, « que le Sahara a le plus d'épaisseur et le moins d'eau. » Il conteste l'argument tiré de l'analogie avec le transcontinental américain, surtout parce que les Américains étaient maîtres de tout le parcours et des deux têtes de la ligne. M. Lavigne verrait sans regret les Allemands faire les premiers un essai de Tripoli au lac Tchad.

On peut enfin rapprocher de cette appréciation celle de M. Watbled, sous-archiviste du Sénat, qui, dans un mémoire substantiel sur *les relations de l'Algérie avec l'Afrique centrale* [2], s'exprime comme suit :

« Cette phrase stéréotypée « que le Sénégal et l'Algérie doivent se donner la main par-dessus le Sahara » n'a aucun sens. Il y aura toujours, entre le littoral méditerranéen de l'Afrique et le Soudan, les méfiances du fanatisme musulman, les appréhensions politiques des populations sahariennes, et surtout 800 lieues d'immensités, de solitudes, d'aridité, de néant. Il est enfin démontré qu'on a singulièrement exagéré le trafic de l'Afrique centrale et ses immenses ressources, et que les milliers de chameaux chargés de poudre d'or, d'ivoire, d'essences pré-

[1] *Journal du commerce maritime.*

[2] *Revue maritime et coloniale.*

cieuses, n'existent que dans les rêves de brillantes imaginations qui, à propos du Sahara et du Soudan, continuent les contes des *Mille et une nuits.* »

Comme on le voit, l'opinion du voyageur Rohlfs, que M. Gazeau de Vautibault a représenté comme étant le SEUL adversaire du Trans-saharien français [1], trouve des adeptes même en France.

La question est donc très controversée, et les promoteurs de l'entreprise ont grandement raison de ne pas s'y hasarder, avant que la lumière ait été faite plus complètement sur les populations et les pays au sein desquels ils se proposent d'opérer.

En attendant, M. Soleillet a fait à Paris une très intéressante conférence en faveur du projet de M. Duponchel. Nous y avons remarqué en particulier un passage relatif à l'influence de l'ouverture de débouchés commerciaux, pour secouer la paresse des nègres et les pousser à la production. Il a cité des populations qui, oisives jadis, se sont mises à cultiver les arachides dès qu'elles ont pu les importer au Sénégal, et qui lui en fournissent aujourd'hui 30 millions de kilos par an. Chose non moins intéressante, ceux qui se sont livrés à ce travail ont renoncé du même coup au commerce des esclaves.

Relevons aussi le conseil donné par le conférencier, d'utiliser provisoirement le chameau comme bête de trait, ce qui quintuplerait sa valeur pour les transports. On l'a employé ainsi pour les travaux du canal de Suez et l'on s'en est bien trouvé; seulement il lui faut un harnais spécial, portant sur la bosse et non sur le cou. Si l'on adoptait cette méthode dans le Sahara, elle ferait révolution. Le bœuf à bosse du Soudan pourrait aussi être attelé à des charrettes, et n'aurait pas à redouter la mouche *tsetsé*, qui lui est si fatale dans l'Afrique centrale.

NOUVELLES

Projet de comptoirs français à Obock et au Choa. Nous avons à enregistrer un nouveau projet pour tirer parti des ressources de l'Afrique orientale. Le promoteur en est M. Denis de Rivoyre, qui s'est adjoint M. Eugène Hess, et dont voici le plan en peu de mots.

Il voudrait créer un établissement commercial à Obock, petit port appartenant depuis 1862 à la France et situé près du détroit de Bab-

[1] *Bulletin de la Société normande de géographie.*

el-Mandeb, sur la côte africaine du golfe d'Aden. Le gouvernement français lui accorde à cet effet une étendue de 30 hectares à son choix. L'objectif principal de cette station serait le Choa, dont le roi Ménélik se montre favorable à l'entreprise; il a déjà concédé à la future compagnie[1] un terrain de plus de 100,000 hectares dans le Wadi, à l'entrée de ses domaines. C'est cette région qui serait le siège essentiel de l'installation; elle pourrait devenir un centre d'attraction important pour les productions indigènes dans un rayon étendu. Le roi a concédé aussi à M. de Rivoyre un riche gisement de houille à Tianou. Il a donné en outre, « par actes authentiques, pour près de trois millions de commandes, » qu'il s'est engagé à envoyer chercher à Obock, et à payer comptant.

Le premier soin de la Société devra être de recruter en France une cinquantaine d'hommes, choisis exclusivement parmi les gens de métier, tous anciens militaires. Divisés en escouades, sous des chefs déterminés, ils seront embrigadés comme les employés inférieurs des chemins de fer. Aussitôt débarqué à Obock, tout ce personnel sera mis à l'ouvrage suivant les aptitudes de chacun et les besoins de la Compagnie. Une fois l'installation finie, le fonctionnement régulier de l'entreprise consistera à aller chercher les marchandises aux lieux de production, à les convoyer, à les embarquer et à les échanger contre des produits français.

M. de Rivoyre est chargé d'une lettre et de présents de M. le président Grévy pour le roi Ménélik. Il a reçu aussi les encouragements de M. d'Abbadie, et la Société des études coloniales et maritimes a nommé, pour étudier son projet, une commission qui estime que cette Société « peut, à bon droit, lui accorder son appui moral. »

Expéditions italiennes au Choa. Nous avons dit, dans notre premier numéro, que le voyageur Martini, parti de Livourne au milieu de mars pour aller rejoindre le marquis Antinori, avait trouvé à Zeila une caravane de 50 chameaux envoyés à sa rencontre par le roi Ménélik. Mais ce n'était qu'une partie de ceux expédiés du Choa, car il en était parti 140, et de ce nombre 40 seulement ont été capables d'entreprendre le voyage de retour. Martini a eu toutes les peines du monde à quitter Zeila, tant on lui a suscité de difficultés; son sang-froid et sa fermeté ont fini par triompher de ces obstacles, et le navire *Rapido*, après avoir assisté au départ de l'expédition, était de retour à Aden le 6 juillet. On s'était mis

[1] 12, place Vendôme, à Paris.

en route dans les meilleures conditions possible. Malheureusement, à six journées de la côte, la caravane fut pillée par les Issabs Saumalis; c'est du moins ce qu'a appris, par un avis télégraphique daté du 6 août, la Société de géographie de Marseille.

Quant à l'incarcération de MM. Checci et Chiarini, nous sommes heureux de pouvoir la démentir, d'après les renseignements publiés par la Société italienne de géographie. Loin d'être retenus prisonniers par le roi de l'Ennerea, ils ont été bien accueillis par lui à Limu, et ils ont reçu là, du roi de Kaffa, la permission d'entrer dans ses États.

Nouvelles de Zanzibar. Le sultan Saïd-Bargasch, qui est déjà venu en Europe il y a quelques années, se propose d'y faire un second voyage. D'après les indications de l'*Achbar*, journal de Bombay, il a dû quitter sa résidence à la fin de juillet. Il compte se rendre d'abord en Égypte, et visiter ensuite Rome, Paris, Londres, Berlin, Vienne et Constantinople.

Saïd-Bargasch est un prince éclairé et civilisé, auprès duquel les explorateurs de l'Afrique trouvent appui et protection.

Il faut espérer que le sultan profitera de son voyage pour se concerter avec qui de droit au sujet de l'établissement de voies de communication qui, partant de la côte de ses États, s'avanceraient vers les lacs de l'intérieur et favoriseraient le commerce dans cette direction. En tous cas il trouvera bien certainement sur son chemin des hommes qui l'entretiendront de cet important objet, et s'efforceront d'obtenir son concours pour l'exécution de travaux dont la nécessité se fait sentir plus vivement de jour en jour.

— La Société de géographie de Marseille a reçu, d'autre part, les nouvelles suivantes de Zanzibar, 26 juillet :

On ne savait rien alors ni de l'abbé Debaize, ni des pères des missions d'Alger, ni des missions anglaises. MM. Broyon et Dutrieux étaient attendus à la côte. On avait reçu le 17 juillet des nouvelles de M. Cambier. Il était parti de Kioura le 7 mai et était arrivé le 26 à Kasagera. Il se rendait à Masikambas, sur la rive orientale du lac Tanganyika, par 7 degrés lat. sud. Il comptait y arriver au bout d'un mois. Sa caravane se composait de 230 Wanyamouezis et de 36 Wangouanas. Il avait des ressources suffisantes pour longtemps. Il comptait partir pour Nyangwé dès qu'il aurait été rejoint par le lieutenant Dutalis.

La deuxième expédition belge se compose de 50 Zanzibarites et de 267 Wanyamouezis. Elle avait passé le Kingani sans incident le 9 juillet.

Le trajet par Djivoué-la-Singa était impossible, à cause de l'hostilité qui existait entre les Arabes et le sultan de Kéwéré. La route de Tabora s'imposait donc aux caravanes.

L'abbé Guyot, des missions d'Alger, attendait ses camarades et déployait une très grande activité pour préparer la caravane. Il avait acheté beaucoup d'ânes. Ces animaux avaient atteint de hauts prix, par suite des demandes des explorateurs.

La mousson était très forte cette année à Zanzibar et le vent d'une violence exceptionnelle, le thermomètre était descendu à 25 degrés centigrades. Aussi on grelottait et tout le monde toussait et se plaignait du froid.

Arrivée de missionnaires au lac Victoria. Le *Journal des missions catholiques* annonce l'arrivée au Victoria des prêtres envoyés par la Société des missions d'Alger. Ils ont fixé leur résidence provisoire à Akadouma, au sud-ouest de ce lac, et c'est de là qu'ils ont envoyé deux d'entre eux auprès de Mtesa, roi de l'Ouganda.

Pour entretenir avec la côte un commerce de lettres suivi, il est nécessaire, dit la relation, d'adopter le système des missions anglaises. Elles ont à leur service un certain nombre de noirs, uniquement employés à porter les lettres à Zanzibar et à rapporter les réponses. Le voyage, aller et retour, dure environ quatre mois, depuis les bords du lac jusqu'à la mer. Ces noirs sont au nombre de quatre ou cinq, et ils coûtent chacun soixante francs par mois. Le port d'une lettre revient donc là plus cher qu'en France.

Dans le même récit nous trouvons encore la nouvelle que deux missions anglaises, l'une venant de Zanzibar, l'autre de l'Égypte, sont arrivées ou vont arriver au bord du *Victoria*.

La couleur de la peau des nègres. M. Hamy a offert à la Société d'anthropologie de Paris une échelle chromatique, qu'il a remise à l'abbé Debaize et au Dr Van den Heuvel, pour noter la couleur de la peau des nègres. Ce sont une série de grains de café plus ou moins torréfiés, et dont chacun porte un numéro. Les teintes de ces grains reproduisent absolument les différents tons de la peau des nègres. Pour être complète, cette échelle aurait dû contenir, en outre, quelques tons rougeâtres que, malheureusement, le café ne prend jamais. Telle qu'elle est pourtant, cette échelle paraît devoir rendre de bons services.

Au cours de la discussion, MM. Broca et Topinard ont reconnu que ce

procédé ingénieux était commode et utile ; le dernier a même déclaré en avoir fait usage avec succès. (*Bulletin de la Société d'anthropologie.*)

Mort de Keith Johnston. Une lettre du vice-président de la Société royale de géographie de Londres, M. Rutherford Alcock, à l'éditeur du *Times*, a fait connaître, d'après un télégramme du Dr Kirk, la mort de Keith Johnston, emporté par la dysenterie le 28 juin à Berobero. Berobero est dans l'intérieur, à 130 milles de Dar-es-Salam. Keith Johnston était chef d'une expédition qui se dirigeait vers la jonction des rivières Ruaha et Ranga. Ces deux cours d'eau s'unissent pour former le Lufigi. De là il comptait aller au Nyassa, et traverser la contrée qui sépare ce dernier lac du Tanganyika. La caravane comptant 138 nègres s'était organisée à Zanzibar et avait traversé à Dar-es-Salam à bord du *Star*, brick du sultan, mis à la disposition du consul anglais ; ce dernier avait fait tout ce qui dépendait de lui pour faciliter les préparatifs de l'expédition, qui était partie de la côte le 14 mai, sous les meilleurs auspices.

On n'a pas encore de données précises sur les circonstances qui ont précédé la mort de Keith Johnston. C'était un homme jeune, exceptionnellement doué et enthousiaste de son œuvre, pour laquelle il était d'autant mieux qualifié qu'il avait employé sa vie à s'y préparer.

Le regrettable décès que nous enregistrons n'arrêtera pas la marche de l'expédition ; celle-ci continuera sa route sous la conduite de M. Thomson, qui avait été adjoint, comme savant, au chef de la caravane.

Le câble télégraphique anglo-africain. Il n'existe pas aujourd'hui de câble télégraphique reliant le Cap à l'Angleterre. Cette lacune a été surtout vivement ressentie dernièrement, à l'occasion de la guerre des Zoulous. La malle était apportée à Madère par un steamer et de là on télégraphiait en Angleterre. Mais il n'en sera plus de même dans un avenir peu éloigné, car un câble reliera Durban et Aden. Cette grande ligne est divisée en quatre sections. La première va de Durban à la baie de Delagoa ; la pose du télégraphe sous-marin vient d'y être opérée par le navire *Kangaroo* ; la seconde section s'étendra de la baie de Delagoa à Mozambique, la troisième de Mozambique à Zanzibar, où l'on espère arriver à la fin de septembre. Pendant le mois d'octobre les travaux seront suspendus, parce qu'à cette époque de l'année souffle la mousson du sud-ouest, mais dès le mois de novembre les navires la *Scotia* et le *Kangaroo* achèveront la pose du câble, de Zanzibar à Aden

où il rejoindra la ligne télégraphique déjà établie. Il est probable que tout sera terminé à la fin de novembre, et l'on pourra dès ce moment lancer du Cap des dépêches pour les autres parties du monde. *(Natal Mercury.)*

Un exode de Boërs. Au dire du missionnaire Coillard (celui-là même qui a voyagé avec Serpa Pinto), les événements politiques du Transvaal ont éveillé, chez un certain nombre de Boërs, le désir d'une nouvelle migration vers d'autres territoires ; mais ils paraissent avoir été rendus prudents par l'issue désastreuse d'une tentative faite il y a deux ans, lors de la prise de possession du Transvaal par les Anglais.

« Il y eut alors, dit M. Coillard, un exode de 600 familles qui ne voulaient pas se soumettre à la domination étrangère. Cette caravane de patriarches guerriers, mal commandée, s'enfonça à l'aventure dans les affreux déserts du Kalahari, cherchant un chemin vers le lac Ngami. Les tourments de la soif décimèrent leurs attelages et dispersèrent leurs troupeaux ; leur chemin, dit-on, est jonché de bagages dont ils ont dû alléger leurs voitures : mobilier, ustensiles, outils de toute espèce. Ils trouvaient toutes les mares épuisées et desséchées ; hommes et bêtes, rendus fous par les horreurs de la soif, se précipitant pêle-mêle dans la boue qu'ils se disputaient, y trouvaient la mort. Les restes de cette malheureuse expédition se dirigèrent vers l'ouest du lac Ngami et furent encore décimés par les fièvres, les privations, les attaques des natifs ; les dissensions se mirent parmi eux ; depuis lors personne ne peut en donner des nouvelles. » *(Journal des missions évangéliques.)*

Nouvelle des voyageurs Capello et Ivens. Des lettres reçues à Lisbonne, et datées du 5 avril dernier, montrent que ces explorateurs portugais étaient alors sur les bords de la rivière Lucala, étudiant les régions baignées par le Quango, qu'ils ont exploré, en remontant vers le nord, depuis sa source jusqu'au 8e parallèle sud.

Les Européens à Salaga. La ville de Salaga, sur le haut Volta (côte de Guinée), qui a été visitée pour la première fois par Bonnat, en 1876, l'a été cette année par le missionnaire Buss, et l'accueil qu'il y a reçu, ainsi que son devancier, semble de bon augure pour le développement ultérieur des relations européennes dans cette région.

« J'ai fait aujourd'hui visite au roi de Salaga, écrit M. Buss à la date du 20 février dernier[1]. Il m'exprima sa satisfaction de voir les blancs

[1] *Les Missions évangéliques au XIXme siècle.*

venir à lui, ce qu'il désirait depuis longtemps. Vous êtes, me dit-il, le troisième Européen qui visite Salaga. » A ce moment, le prince héritier se leva et porta aux Européens un toast, dans lequel il fit ressortir tout ce que les noirs doivent aux blancs, et en particulier le fait que ce sont les Européens qui ont anéanti la puissance des Achantis. « Aujourd'hui, dit-il, les Achantis sont réduits à l'impuissance, car ils ne possèdent que Coumassie, avec les quelques petites villes qui l'entourent; tandis qu'avant la dernière guerre ils régnaient sans conteste jusqu'à quatorze journées de marche au nord de Salaga, dans l'intérieur du pays, et les malheureux qui s'avisaient de leur résister étaient massacrés sans pitié. Ils enlevaient tous les esclaves et tout l'argent qu'ils trouvaient. La seule ville de Salaga devait leur fournir chaque année plus d'un millier d'esclaves, ainsi que des bœufs et de l'argent, autant que le roi de Coumassie en désirait; mais aujourd'hui nous sommes libres, et c'est grâce aux Européens ! »

Salaga, dont la population est évaluée à 50,000 habitants, est un centre de commerce des plus importants. Malheureusement ce qui s'y vend surtout ce sont des esclaves; ces malheureux sont même traités sur ce marché avec une barbarie révoltante. Raison de plus pour nous réjouir de ce que la civilisation chrétienne trouve des facilités pour y pénétrer.

La navigation du Niger. Dans une récente séance de la Société des études coloniales et maritimes, où l'on s'est occupé des communications à établir entre le Sénégal et le Niger, M. Soleillet a émis le vœu que l'on envoyât tout d'abord sur le Niger un petit vapeur de grande vitesse.

M. de Brazza a demandé à quel point du fleuve commencent les rapides, et, sur la réponse de M. Soleillet que c'est à Boussa seulement, M. de Brazza a demandé comment il se fait que le service commercial, si considérable en général sur les rivières, n'existe pas sur le haut Niger; ne serait-ce point certains rapides qui y feraient obstacle?

M. Soleillet a expliqué que c'est le roi Ahmadou qui s'oppose au passage des pirogues, mais qu'on peut passer malgré lui et parvenir jusqu'au roi du Massina, qui serait heureux d'entrer en relations avec les blancs. Il a ajouté qu'à son dernier voyage il eût passé, s'il avait eu l'argent nécessaire pour acheter une pirogue et des captifs.

(Journal du commerce maritime.)

Compagnie de Libéria pour utiliser les éléphants. L'*Obser-*

ver, journal qui se publie à Monrovia, a plusieurs fois attiré l'attention de ses lecteurs sur l'emploi des éléphants, comme porteurs de marchandises entre la côte d'Afrique et l'intérieur. Le dernier numéro signale la formation d'une compagnie à Libéria pour tirer, à cet égard, des éléphants d'Afrique le même parti que l'on tire de ceux de l'Inde.

D'après de nouveaux renseignements qui nous sont parvenus, le prix des éléphants dans l'Inde est actuellement bien supérieur à celui que nous avons indiqué dans notre dernier numéro. Une bonne femelle vaut fr. 7500. En 1876, deux mâles ont été achetés au prix de fr. 20,000 pièce; ils peuvent atteindre jusqu'à fr. 50,000.

Émigration noire des États-Unis à Libéria. L'*African repository,* organe de la Société américaine de colonisation, évalue à 20,000 le nombre des nègres que cette société a déjà envoyés à Libéria. Il ajoute qu'il y a eu un élan généreux aux États-Unis pour fournir à ces pauvres gens tout ce dont ils avaient besoin. Les conditions actuelles des colons sont d'ailleurs excellentes à Libéria; il leur est facile de se mettre, par le travail, en mesure d'acquérir des terres.

Le cap Juby. M. Donald Mackenzie, déjà connu par ses projets d'inondation du Sahara occidental, est arrivé sur le steamer *Corsaire* au cap Juby, au sud du Maroc, où il espère établir et maintenir une station. Il est profondément regrettable, dit l'*African Times*, que les autorités espagnoles des îles voisines aient été hostiles à M. Mackenzie. Ces îles devant bénéficier beaucoup de l'établissement des Anglais sur cette côte, on peut espérer que les autorités espagnoles se départiront de leur opposition, et qu'elles manifesteront des dispositions amicales, à la première visite que leur fera M. Mackenzie.

Le vin de palmier. Nous reproduisons la note suivante, communiquée à l'Académie des sciences le 28 juillet par M. Balland; elle mérite de fixer l'attention, dans un moment où l'on se préoccupe plus que jamais des ressources que le Sahara peut offrir au commerce.

« Les palmiers cultivés dans les oasis de Laghouat se rattachent à une infinité de variétés; ils peuvent y vivre plus d'un siècle. Leur hauteur moyenne est de 10 à 15 mètres; les plus grands atteignent 25 mètres. Ils donnent 10 à 12 régimes par an; le régime, à mâturité, pèse 3 à 4 kilogrammes. Les dattes sont de qualité inférieure; elles sont consommées sur place. Celles qui nous viennent de Laghouat, pour l'exportation

en Europe et dans le nord de l'Afrique, sont retirées des oasis de M'zab et d'Ouargla [1].

« Le vin de palmier (*lakmi* des Arabes) est fourni par la sève de l'arbre, qui doit avoir au moins 40 ans, c'est-à-dire son maximum de vigueur. Lorsque le palmier est très vieux, sur le point d'être sacrifié, on coupe le bouquet terminal, en ménageant les palmes implantées au-dessous; mais, si l'arbre doit être conservé, comme c'est le cas général, on creuse une incision circulaire au-dessous du bouquet terminal, qui est soigneusement respecté. Le liquide est amené, à l'aide d'un roseau, dans un pot en terre (*kasseri*) fixé au sommet du palmier. On recueille ainsi au début de 7 à 8 litres de vin par jour; au bout d'un mois, et l'on dépasse rarement ce terme pour ne pas trop affaiblir le palmier, on n'obtient guère que 3 à 4 litres.

« La récolte terminée, on recouvre avec soin l'incision avec de la terre. Le palmier ainsi traité et suffisamment arrosé peut donner des dattes deux ans après, souvent l'année suivante, quelquefois même l'année courante.

« Les Arabes du sud font grand cas du vin de palmier; ils le recueillent chaque jour pour le consommer de suite; ils ne le conservent pas.

« Deux bouteilles de ce vin, prises à Laghouat le 26 mai au soir, me sont parvenues à Médéah le 31. Les bouteilles sont en verre très épais; dès que les ficelles retenant le bouchon sont enlevées, celui-ci part et le vin pétille à la façon du champagne. Sa couleur est opaline, un peu lactescente, son odeur est légèrement excitante; sa saveur est, au premier abord, très agréable et rappelle le cidre mousseux; mais, lorsque le vin a perdu son acide carbonique, elle paraît fade; au toucher, il est gluant. Le densimètre marque 1029.

« Après deux mois de conservation dans une bouteille pleine, ce vin ne paraît pas s'être modifié d'une façon sensible; sa densité est la même, son acidité un peu plus élevée. »

La note de M. Balland se termine par l'analyse chimique du vin de palmier.

L'expédition de Rohlfs. D'après les *Mittheilungen* de Gotha, nous avons dit précédemment que Gerhard Rohlfs, découragé par les

[1] Les dernières statistiques donnent, pour le cercle de Laghouat, 675,000 palmiers, savoir : Ouargla 450,000, M'zab 200,000, Laghouat 25,000. On compte environ 100 palmiers mâles pour 5000 femelles.

difficultes sans nombre qu'il rencontrait, avait renoncé à son voyage. Aujourd'hui, l'*Exploration* annonce, d'après le même journal, que ce voyageur s'est au contraire mis en route avec toute sa suite. Il a quitté Bengasi le 4 juillet, se dirigeant en ligne droite vers le Wadaï. Il a dû faire de grands sacrifices d'argent pour se procurer des dromadaires et autres bêtes de somme. Il doit se trouver actuellement à Koufarah. Les 80 soldats qui ont été mis à sa disposition par le vali de la Cyrénaïque l'accompagneront jusqu'à Abscher, capitale du Wadaï, qu'il atteindra sans doute vers la fin de septembre.

BIBLIOGRAPHIE

Vie de Livingstone, par *MM. Gavard et Périer*.— Pendant longtemps on a regretté l'absence d'un récit abrégé de la vie et des œuvres du grand explorateur anglais. Le journal du voyageur lui-même est trop volumineux pour pouvoir être mis dans les mains des enfants ; et pourtant n'est-il pas important qu'ils connaissent les actes de ce missionnaire, qui à tant d'égards doit leur servir d'exemple? MM. Gavard et Périer, de Genève, ont donc comblé une lacune véritable en publiant le volume cité plus haut, qui, nous devons le dire, est fort bien fait. Sans doute, c'est un résumé très succinct, mais il répond parfaitement au but que se sont proposé ses auteurs. On y voit se dérouler la vie entière de Livingstone, depuis sa naissance à Blantyre en Écosse, jusqu'à sa mort au bord du lac Bangweolo. Les lecteurs y trouveront retracées les péripéties des voyages du célèbre explorateur dans l'Afrique australe et centrale, complétées par beaucoup de descriptions d'histoire naturelle. Une carte très bien dressée accompagne l'ouvrage.

Conférences de Serpa Pinto. — Ce voyageur a fait dernièrement à Londres, comme à Lisbonne et à Paris, une conférence que les *Proceedings* de la Société royale de géographie ont reproduite dans ses traits essentiels. Ce journal a publié en même temps une très bonne carte du Sud de l'Afrique, où l'itinéraire du major Serpa Pinto est tracé en regard de celui de Livingstone dans ces régions. — Les lecteurs français trouveront dans la *Revue scientifique* du 26 juillet le compte rendu de la conférence de Paris.

Dans la patrie même de l'explorateur, le journal *Commercio de Portugal* poursuit contre lui une campagne très vive, contestant les dates

qu'il a indiquées, les détails de son voyage et jusqu'à ses moindres découvertes, et faisant ressortir combien reste encore douteuse la question du Coubango, du Botletlé et du lac Macaricari, dont Serpa Pinto n'a vu, dit-il, que le rivage oriental et qu'il ne connaît pas du tout.

African Papers. N° 1. — Il vient de paraître sous ce titre une notice de M. James Stewart sur deux établissements de missions de l'Afrique australe. L'un, Lovedale, situé dans la Cafrerie britannique, l'autre, Livingstonia, station au sud du Nyassa. Cette brochure intéressera d'une manière toute particulière les amis des missions, et fournira au géographe quelques descriptions instructives. On y trouve une relation du second voyage de circumnavigation du lac Nyassa, à bord de l'*Ilala*, et la nouvelle de l'établissement de la route du Shiré, construite pour faciliter les transports au-dessus des cataractes de Murchison. Elle passe par Blantyre, station de mission de l'Église d'Écosse, qu'elle joint avec Livingstonia.

Basel-Mission on the Gold-Coast. — La brochure qui porte ce titre renferme une revue rétrospective du travail accompli, depuis cinquante ans, par les missionnaires de Bâle dans cette partie de la Guinée. Leurs stations sont au nombre de 9, réparties entre les différentes provinces de la côte. La principale est à Christianborg, où la mission serait beaucoup plus florissante sans l'influence corruptrice exercée par les Européens. D'autres se trouvent à Abokobi, Odumase, Ada, etc. La notice débute par une intéressante histoire politique et missionnaire de la colonie. Vient ensuite la description des diverses localités où sont situées les stations, description précieuse par les détails, fort peu connus pour la plupart, qu'elle donne.

Carte de l'itinéraire de M. Cambier.—La carte que nous joignons à ce numéro, et qui se recommande par son exactitude, est une reproduction de celle que vient de publier l'*Association internationale africaine.* Nous rappellerons à ce propos, qu'après une excursion d'essai entre Sadaani et Mpwapwa, M. Cambier quittait Bagamoyo le 4 juillet 1878 avec le docteur Dutrieux, se dirigeant de nouveau vers Mpwapwa. Il était précédé du gros de la caravane placé sous les ordres de M. Vautier, qui était parti de Bagamoyo le 27 juin et que MM. Cambier et Dutrieux rejoignirent le 11 juillet. Près de Mvomero, plus de 325 porteurs s'enfuirent; néanmoins l'expédition atteignit Mpwapwa, où se trouve une

station de la *Church missionary Society*. M. Cambier partit de cet localité le 12 août pour l'Ouniamouezi, en donnant à MM. Vautier e Dutrieux la mission de le rejoindre à Ouyoui avec les bagages. Il tra versa l'Ougogo et le Mgonda-Mkali sans incident remarquable, et arriv le 18 septembre à Ouyoui, première ville appartenant au fameux sultan Mirambo. De là il se dirigea vers Thierra-Magazi, sa résidence, où il entra le 30 septembre.

L'expédition qui devait suivre M. Cambier et transporter les bagages à Ouyoui ne fut pas heureuse. Le 19 décembre, M. Vautier se mourait à Hekoungou, et M. Dutrieux arriva péniblement le 29 à Ouyoui, où M. Cambier vint le rejoindre le 6 janvier 1879.

INDICATIONS DIVERSES. — Indépéndamment des articles publiés par des recueils périodiques et que nous avons cités dans les pages qui précèdent, nous mentionnerons encore les suivants :

Excursion dans le Sine et le Sàloum, par le R. P. Léopold Diouf. (*Les Missions catholiques*, nos 526 à 529.)

La Nubia, del professore Giovanni Beltrame. Chapitre d'un ouvrage inédit intitulé « Il Sennaar e lo Sciangallah. » (*Cosmos di Guido Cora*, t. V, n° 6, p. 205.)

Native routes in East Africa, from Dar-es-Salam towards lake Nyassa, by Keith Johnston. (*Proceed. of the Roy. geogr. Soc.*, July, 1879, p. 417.)

Tunis et la Tunisie, par M. Goguel-Montézuma, 1er article. (*Bull. de la Soc. de géogr. de l'Est*, 1879, 2e trim., p. 154 à 159.)

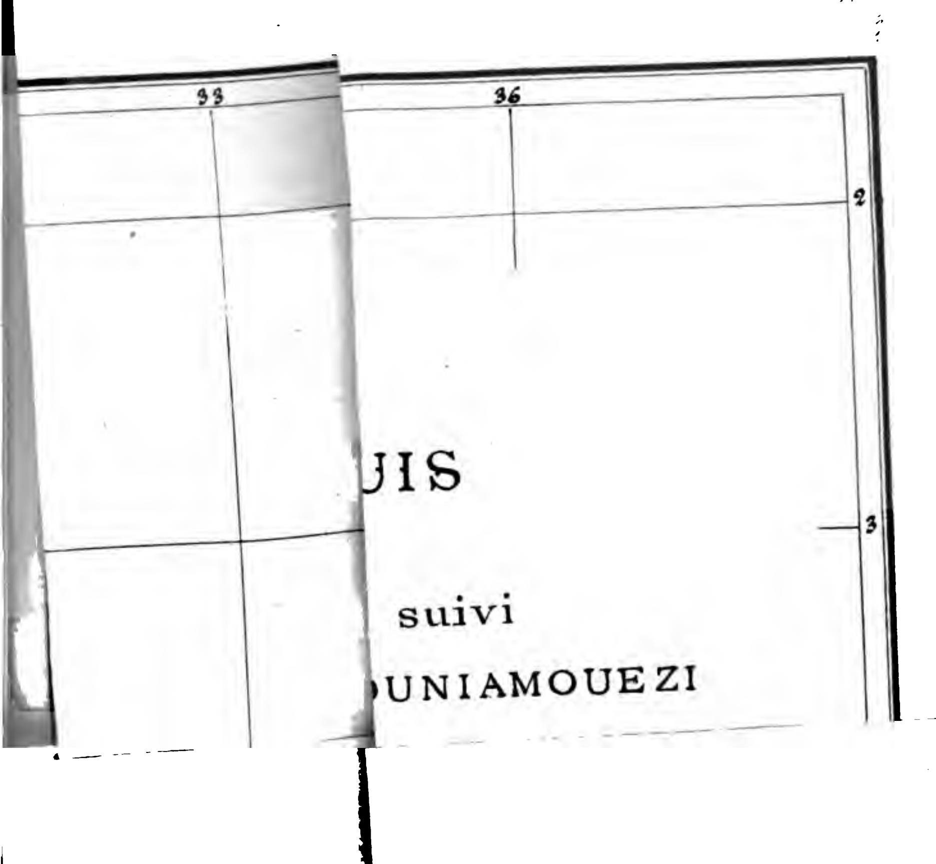
I commerci italiani nel Mar Rosso, di G. B. Beccari. (*Sezione comm. della Soc. geogr. italiana.* Bollettino n° 1, p. 59.)

Récent voyage de M. P. Soleillet en Afrique. (*Bulletin de la Soc. languedocienne de géogr.*, août 1879.)

Le Maroc, par M. Edmondo De Amicis (suite). (*Tour du Monde.*)

The contact of civilisation and barbarism in Africa, past and present, by Edward Hutchinson. (*Journal of the Society of Arts*, June, 13, 1879.)

La traite des noirs et l'esclavage des Africains, par Henry Taché. (*Journal des économistes*, août 1879.)



UIS

suivi

UNIAMOUEZI

CIVILISATION ET BARBARIE

La « Société des arts » de Londres a entendu, le 27 mai dernier, une lecture de M. Edward Hutchinson, touchant l'influence exercée sur la race nègre par les divers peuples civilisés qui se sont trouvés en contact avec elle. Une discussion s'en est suivie et nous désirons en relever ici les traits principaux.

Disons dès l'abord que le vaste et intéressant sujet abordé par M. Hutchinson n'a été traité, dans son mémoire, que sous quelques-unes de ses faces et d'une manière incomplète. Il comporterait des développements étendus, mais nous nous en tiendrons pour le moment au point de vue restreint de l'auteur.

Il n'existe probablement, dit-il, aucune race d'hommes qui, à travers les âges, soit demeurée aussi réfractaire aux influences extérieures que les habitants de l'Afrique intertropicale, et qui, malgré les tentatives multipliées des agents de la civilisation, soit restée dans un état de barbarie aussi désespérant. Malgré des essais réitérés sur toutes les côtes, malgré l'établissement des colonies, l'Afrique centrale n'est pas plus avancée sur le chemin du progrès que du temps des Pharaons ou des Romains.

Si l'on examine les rapports de l'ancienne Égypte avec l'Éthiopie, on remarque bien vite qu'elle n'y a introduit aucun élément civilisateur. Continuellement en guerre avec son puissant voisin, l'Éthiopie a longtemps fourni à l'Égypte des esclaves nombreux, qui se vendaient à vil prix et servaient à construire les gigantesques monuments dont ce pays est couvert.

Les Carthaginois, au contraire, ont su voir dans l'Afrique centrale autre chose qu'un point de ravitaillement pour les marchés d'esclaves. Ils ont fait avec elle un commerce suivi, soit par mer, soit par terre. Leurs vaisseaux parcouraient la côte de la Méditerranée, de l'Égypte aux Colonnes d'Hercule qu'ils dépassaient même, allant porter leurs denrées jusqu'au Maroc et au Sénégal. Leurs caravanes sillonnaient le grand désert, à tel point que, dans une récente notice, M. Berlioux déclare que Rohlfs ne peut manquer de trouver dans son voyage les traces des anciennes routes qu'elles suivaient. Une preuve encore plus certaine de leurs relations avec l'Afrique, c'est le Périple d'Hannon, récit d'un voyage par mer, de Carthage à un point qui doit se trouver près de l'embouchure du Sénégal. Mais ces rapports commerciaux n'ont eu qu'une durée éphémère.

Des Carthaginois l'auteur passe aux Portugais, sans parler des Romains qui ont eu pourtant de nombreuses relations avec l'Afrique. Les Portugais, au dire de M. Hutchinson, y ont accompli une œuvre mauvaise, sans aucun profit pour la civilisation. Après avoir, sous Henri le Navigateur et plus tard exploré les côtes, ils s'enfoncèrent dans l'intérieur et fondèrent de nombreuses colonies, où ils ne se gênèrent pas pour commettre des déprédations. Les chroniques et les récits du XVIme, du XVIIme et du XVIIIme siècles constatent l'influence corruptrice des Portugais, partout où on les a rencontrés. L'incurie et l'incapacité des gouverneurs étaient notoires. En 1710 Lacerda, gouverneur de Mozambique, écrivait que la vie de ses prédécesseurs était luxueuse; ne sortant jamais que dans des palanquins et protégés contre l'ardeur du soleil par de grandes ombrelles, ils ne s'occupaient pas du tout des colonies confiées à leur garde et les laissaient péricliter.

Nous ne sommes pas tout à fait, il faut le dire, de l'opinion de M. Hutchinson en ce qui concerne les Portugais. Sans doute leur administration a laissé beaucoup à désirer, mais trouverait-on à cette époque un seul pays d'Europe dont les colonies d'outre-mer eussent été mieux dirigées? Alors que les Espagnols saccageaient l'Amérique centrale et poursuivaient, traquaient comme des bêtes fauves les anciens habitants de la contrée, qu'ils faisaient périr dans d'affreux tourments, on comprend et l'on excuse presque la conduite des Portugais dans leurs possessions d'Afrique. Quant à la traite, les Anglais n'ont-ils pas été pendant des siècles les plus ardents chasseurs d'esclaves? N'était-ce pas leur pavillon que l'on voyait flotter sur la plupart des vaisseaux nègriers, au temps où ce commerce abominable était partout autorisé? Peuvent-ils se vanter, à une époque plus récente, de leur conduite dans les Indes, qui leur a valu de terribles représailles?

Il est vrai que, longtemps après l'abolition de l'esclavage, les trafiquants portugais traversaient encore l'Afrique avec leurs caravanes de nègres enchaînés, mais un gouvernement peut-il être rendu responsable des actes d'hommes sur lesquels toute surveillance, tout contrôle lui échappe?

Si nous ne sommes pas d'accord avec M. Hutchinson lorsqu'il s'élève contre les Portugais, nous abondons dans son sens quand il examine, en le décriant, le rôle des mahométans, c'est-à-dire des Arabes et des Égyptiens en Afrique. Oui, il est une chose sur laquelle les États européens devraient concentrer toute leur attention: c'est l'envahissement du Soudan par les Arabes et surtout celui du bassin du Nil par les Égyptiens.

Non contents de pressurer le peuple éthiopien et de pratiquer au grand jour l'esclavage, ils convertissent les nègres à la religion de l'islam, de sorte qu'il est ensuite beaucoup plus difficile de les aborder. Les Africains mahométans sont généralement plus féroces, plus avides, moins bien disposés envers les Européens, que les tribus qui ont gardé les mœurs et le fétichisme de leurs ancêtres. Oui, l'on devrait arrêter l'Égypte dans sa conquête du bassin du Haut-Nil, et ne pas trop se fier aux apparences philanthropiques des résultats qu'y ont obtenus les armées égyptiennes sous des chefs chrétiens. Quels sont les droits du khédive sur cette contrée? Pourquoi les petits chefs nègres devraient-ils lui être soumis? Mtésa, roi d'Uganda, qui a si bien accueilli les Européens, voit avec défiance les Égyptiens s'avancer vers lui. Peut-être y a-t-il là le germe d'une guerre sanguinaire, qui aurait pour conséquence la ruine des établissements de missions dans cette région.

Arrêtons donc les Égyptiens, mais aidons les missionnaires, les voyageurs pacifiques, à poursuivre le noble but auquel ils se sont attachés. C'est vers eux que nous devons tourner nos regards, c'est d'eux que nous devons attendre le relèvement de cette pauvre race nègre. Parcourant le continent africain dans tous les sens, y fondant des stations, ils exercent une influence bienfaisante et accomplissent des prodiges. Déjà des tribus naguère barbares abolissent chez elles l'esclavage, adoptent les habitudes européennes, et l'on peut espérer que d'ici à peu d'années un bien immense aura été accompli.

BULLETIN MENSUEL

Nous avons recueilli, dans le courant de ce mois, bon nombre de nouvelles intéressantes, mais le peu de place dont nous disposons nous oblige à les grouper, pour la plupart, dans le cadre d'une revue sommaire du monde africain. Il n'y aura pas à le regretter si, par le fait de la liaison que nous chercherons à établir entre elles, nos indications se font lire ainsi plus volontiers que sous la forme de notes détachées.

A tout seigneur tout honneur! Parlons d'abord du sultan de Zanzibar, dont nous avions annoncé le prochain voyage en Europe; la nouvelle était exacte, mais Saïd-Bargasch a changé d'avis et remis son excursion à l'année prochaine.

Si nous n'avons rien à dire des excursions des Africains dans nos parages, nous sommes au contraire débordés par l'abondance des nouvelles

qui nous parviennent des explorations, toujours plus nombreuses, entreprises par des Européens sur le sol de l'Afrique. Passons-en rapidement quelques-unes en revue.

Les expéditions internationales (belges), dans la région des lacs, n'ont pas donné de leurs nouvelles depuis quelque temps; par contre le Comité exécutif de Bruxelles a envoyé à M. Cambier, chef de la première expédition, l'ordre de pousser jusqu'à Nyangwé, sur le Lualaba, et d'y fonder une station. M. Popelin, qui commande la 2e expédition, devra s'arrêter sur la rive orientale du Tanganyika, un peu au sud d'Oudjidji. Les quatre éléphants débarqués le 31 mai à Msasani-Bay continuent leur marche vers l'intérieur, pour rejoindre la caravane de M. Popelin; ils n'ont pas trop souffert, paraît-il, des piqûres de la tsetsé.

De Trieste est partie une expédition dirigée par deux officiers de marine, MM. Pletsch et Pizzighelli. Son objectif est l'Abyssinie et le Choa, où elle doit séjourner une année, et où elle doit faire une enquête sur les articles d'importation et d'exportation qui pourraient y fournir un aliment au commerce autrichien.

Un des explorateurs de la côte occidentale, le voyageur allemand Otto Schütt, vient de revenir en Europe. Dans une conférence faite à Lisbonne, il a raconté son exploration du Cassaï, où il a recueilli des renseignements nouveaux et importants sur l'hydrographie du bassin du Congo. Il a découvert plusieurs rivières et déterminé le cours du Cassaï du 8e au 6e parallèles, dans une région précédemment inexplorée. Le lac Sankowa est selon lui sur le 5e parallèle et porte le nom indigène de Macaruba; au sud de ce lac existe une race de pygmées; sur les bords du Quango et du Cassaï les nègres sont anthropophages. Le puissant Muata Yanvo a sauvé la vie à M. Schütt en l'empêchant de continuer à descendre le Cassaï, où des tribus hostiles se disposaient à lui faire un mauvais parti. N'était-ce qu'un prétexte pour lui barrer le chemin? Il n'y aurait rien là de bien surprenant, mais ce qui est certain, c'est que l'explorateur a repris la route de Loanda.

M. Donald Mackenzie, que nous avions laissé au cap Juby, est également revenu en Europe, porteur d'une lettre par laquelle le cheik Mohammed Bairoot, gouverneur de cette partie du pays, offrait à lord Salisbury d'établir des relations commerciales et amicales avec l'Angleterre. M. Mackenzie a laissé 18 hommes au cap Juby, dont il a nommé la station « Port Victoria. »

Le Maroc a fixé aussi l'attention de la Société africaine allemande, qui vient d'y envoyer le Dr Lenz, déjà connu par ses voyages dans la région de l'Ogôoué.

Plus au sud, à Bathurst, on annonce pour le mois d'octobre l'arrivée d'une expédition, organisée sous les auspices de la Société scientifique de Londres; elle doit gagner de là Ségou et Timbouctou, et recevra des subsides du gouvernement colonial, ainsi que des marchands de Bathurst.

Le rabbin Mardochée, qui en 1874 était parti pour le Soudan, patronné par la Société de géographie de Paris et par le gouvernement français, est maintenant de retour. De passage à Oran il a fait, devant la Société de géographie de cette ville, une description très complète de Timbouctou; elle a tous les caractères d'une ville arabe : ses constructions sont des gourbis ; elle est peuplée d'environ 50,000 habitants, tous noirs, et située à une heure de chemin au nord du Niger. Le journal qui nous a renseignés sur ce sujet, n'a rien dit de l'itinéraire de Mardochée et n'a donné aucun détail sur son voyage. Nous attendrons donc d'en savoir nous-mêmes davantage pour en entretenir plus longuement nos lecteurs.

L'infatigable Soleillet a manifesté l'intention de revenir à la fin de cette année à St-Louis, et de se diriger vers Timbouctou, en passant plus au Nord que dans son précédent voyage. Mais peut-être M. Soleillet a-t-il changé d'avis, car plusieurs journaux ont parlé ces jours-ci de son départ, en compagnie du colonel Flatters et du capitaine Bordier, pour déterminer le parcours de la ligne ferrée projetée entre le Sénégal et l'Algérie. Il se pourrait qu'il eût modifié son itinéraire pour répondre à l'appel de la Société civile du transsaharien (6, Boulevard des Italiens), qui se déclare « prête à recevoir les offres de services de toutes personnes désireuses de faire partie des quatre expéditions, destinées à relever le tracé du chemin de fer de la Méditerranée à el Goléah, et de là au coude du Niger, et éventuellement jusqu'au Soudan et au Sénégal. » Ces expéditions seront organisées par une Commission, qui vient de se rendre de Paris en Algérie et qui est composée de MM. Pascal Duprat, député, Eugène Ménier, sous-directeur de la Société, plusieurs ingénieurs et quelques autres délégués.

La question du transsaharien continue à être fort discutée dans la presse. A ce propos, nous devons rectifier ce que nous avons dit, dans notre précédent numéro, d'une conférence de M. Soleillet : l'honorable conférencier nous a fait observer que l'objet de son discours n'était pas le projet de M. Duponchel, mais bien celui dont il revendique pour lui-même la paternité, c'est-à-dire la création d'une voie ferrée de l'Algérie au Sénégal par le Niger.

L'étude des ressources de l'Algérie se lie intimement aux questions qui concernent le commerce du Soudan. A ce point de vue, le premier concours régional algérien, qui vient d'avoir lieu à Bône, dans la seconde moitié de septembre, présente un sérieux intérêt d'actualité, indépendamment de son importance pour le développement de l'agriculture et de l'industrie algériennes.

L'Algérie ne peut que gagner aussi à tout ce qui la rapproche de l'Europe; c'est un besoin pour elle d'avoir des communications toujours plus économiques et plus promptes avec la métropole. Aussi s'applaudit-elle de l'installation d'un nouveau cable sous-marin entre Marseille et Alger; la pose en est probablement achevée à l'heure où nous écrivons, et le prix des dépêches va diminuer de moitié, c'est-à-dire qu'il ne sera plus que de dix centimes par mot.

Sur divers points de la côte d'Afrique, les services maritimes se multiplient et s'améliorent. Il s'est créé depuis peu de nouvelles lignes françaises entre l'Algérie et la France, puis entre Bourbon, Nossi-Bé et Mayotte. La compagnie anglo-africaine de navigation en a établi une de son côté entre Londres, Hambourg et la côte occidentale d'Afrique.

On gagne aussi au point de vue de la vitesse de la marche. Le trajet, par exemple, du Cap à Plymouth, qui se fait ordinairement en 22 ou 23 jours, a été accompli cette année par le bateau-poste *Durban* en 18 jours et 22 heures, y compris un arrêt de 4 h. à Madère. C'est la plus rapide traversée qui se soit faite entre ces deux ports.

Mais tout cela est provisoire, en attendant que l'on puisse franchir la Méditerranée sans avoir besoin de naviguer. Voici en effet que la presse africaine signale une société d'ingénieurs anglais, qui s'occuperait actuellement du projet d'un tunnel sous-marin entre l'Espagne et l'Afrique. On nous permettra de ne reproduire cette nouvelle que sous toutes réserves, mais son originalité nous engage à la donner textuellement à nos lecteurs. « Ce tunnel, dit-on, s'ouvrirait en Espagne entre Tarifa et Algésiras, et en Afrique entre Tanger et Ceuta; il aurait une longueur de 14 kilomètres et demi. Comme la plus grande profondeur de la mer dans le détroit de Gibraltar ne dépasse pas 900 mètres, et que les ingénieurs, dans leur projet, parlent de laisser un espace de 90 mètres entre le bas-fond de la mer et la voûte de leur tunnel, il s'ensuivrait que ce tunnel devrait être percé, au maximum, à mille mètres sous le niveau de la mer. »

Passant des entreprises pacifiques aux faits de guerre, nous commencerons par enregistrer avec satisfaction la fin de l'expédition du Zoulou-

land ou du moins la prise du roi Cettiwayo, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Cet événement suffira-t-il pour amener un état stable dans ces immenses territoires, où soldats et colons blancs sont clairsemés au milieu de populations qui ne leur veulent pas précisément du bien? Il est permis d'en douter. Nous donnons plus loin le texte de la convention que les Anglais viennent d'imposer aux indigènes et dont l'application donnera probablement lieu à bien des conflits. Quoi qu'il en soit, la capture du chef des Zoulous est un événement important. Ce souverain avait offert à lord Chelmsford, en témoignage de son désir de conclure la paix, une énorme défense d'éléphant, de près de trois mètres de longueur, pesant plus de 60 kilogrammes; mais la richesse de ce présent n'a pas été considérée, par le général anglais, comme une preuve suffisamment irrécusable de la sincérité de son adversaire, et il a continué à le poursuivre; le 28 août, le major Marter l'a cerné et ramené prisonnier au camp. Que va-t-on faire de lui maintenant? Il est en route pour Aden, puis pour....?

Il n'est pas probable que les difficultés avec lesquelles les Anglais sont aux prises dans les rivières Scarcies, sur la côte de Sénégambie, entraînent une guerre comparable à celle des Zoulous, mais il y a là une fermentation qui ne laisse pas d'être inquiétante. Une correspondance, adressée de ce point au *West African Reporter*, constate que les chefs n'ont pas abandonné leurs projets belliqueux. Ne pouvant nier le traité de Massammah, par lequel ils ont cédé le poste fiscal de Kikonkeh à l'Angleterre, ils donnent comme excuse que ce traité est ancien, qu'il a été signé par eux dans un moment critique, et qu'enfin ils ne croyaient pas qu'il serait appliqué de cette manière. Le peuple du reste ne veut pas la guerre, mais il est poussé par les chefs, qui ont déjà fait partir pour l'intérieur les femmes et les enfants des principales bourgades. D'ailleurs, à l'ouïe des préparatifs de l'Angleterre, ils ont quelque peu pris peur et sont allés vers le roi du pays de Moreah, le prier d'intervenir entre eux et le gouverneur de Sierra-Leone.

Une affaire qui a quelque analogie avec celle-là est la contestation suscitée par l'incorporation du pays des Grebos à la république de Libéria, dont il forme le prolongement au sud-est. En réponse à un manifeste des chefs, protestant contre l'annexion de leur territoire, le gouvernement de Monrovia vient d'envoyer aux réclamants une réponse conciliante mais ferme, prouvant jusqu'à l'évidence la légalité de la mesure qu'il a prise à leur égard.

Au Maroc l'horizon est plus noir. Non seulement la rébellion chroni-

que de certaines tribus y sévit plus fortement qu'à l'ordinaire, mais des indices graves font craindre des complications, dans lesquelles des puissances européennes pourraient se trouver engagées. Un prétendant au trône impérial, fort de nombreux partisans, a levé l'étendard de la révolte, et plusieurs indices donnent à penser que l'Espagne se dispose à le soutenir. Dans ce dernier pays, en effet, l'opinion publique, ou tout au moins celle de l'armée, est très favorable à une intervention ; mais ces velléités belliqueuses ne devraient pas faire perdre de vue l'éventualité d'un conflit avec l'Angleterre, laquelle, en cas d'attaque, prendrait probablement parti pour le sultan Muley Hassan.

On se querelle aussi sur les bords de la mer Rouge. Depuis que les anciens ports de l'Abyssinie ont été incorporés à l'Égypte, et que les Éthiopiens sont contraints de passer sur un territoire étranger pour atteindre le littoral, les relations commerciales des sujets du Négous se trouvent paralysées et les vexations se multiplient. De là des griefs que le roi Jean a exposés à M. Henry S. King, son consul à Londres, dans les termes suivants :

« Mon cher ami, par la grâce de Dieu, moi et tout mon peuple nous nous portons bien. Salut à vous! Je ne vous ai pas envoyé de magnifique présent, ni une ligne de lettre, parce que la voie est fermée. J'ai envoyé le général Kirkham avec plusieurs lettres pour S. M. la Reine et pour vous; mais on l'a fait mourir par le poison à Massaouah. C'est pour cette raison que je n'ai pu envoyer de lettres ni à Sa Majesté ni à vous.

« Ils ont également fermé la route à Massaouah pour empêcher les marchands anglais de venir dans mon pays, et pour m'empêcher d'acheter des armes, de la poudre, des amorces et bien d'autres choses. Nous avions toujours eu l'habitude de choisir en Égypte un évêque; mais depuis la guerre ils ne veulent plus nous permettre d'en prendre un. Toutes ces choses me portent un grand préjudice. J'ai écrit à S. M. la Reine et je vous prie de répéter à l'Angleterre toutes mes bienveillantes paroles, pour l'amour de moi. »

Le roi Jean a d'ailleurs adressé directement ses réclamations au khédive, lequel a offert de lui rétrocéder trois ports de la mer Rouge (on ne dit pas si Massaouah en serait un) annexés en 1877, pourvu qu'il renonce à ses autres prétentions. Aux dernières nouvelles, les négociations prenaient une tournure pacifique.

Dans le Soudan égyptien, les opérations de Gordon-pacha contre les trafiquants de chair humaine se poursuivent avec succès. On sait, par une lettre de l'ingénieur Messedaglia, gouverneur du Darfour, datée de

Fascier le 28 juillet, que Gessi a réussi à se rendre maître de Suleiman Ziber, et que Messedaglia lui-même, avec l'aide d'Emiliani, a fait prisonnier le féroce brigand Héron. Ainsi le commerce des esclaves peut être aujourd'hui considéré comme détruit, dit l'*Esploratore*, dans le Bahr-el-Ghazal, le Darfour, le Kordofan et le Dar Fertit, grâce à l'énergie de Gordon, puissamment aidé par trois Italiens.

Le royaume de Choa vient aussi de prendre rang parmi les États africains d'où le commerce des esclaves est banni. L'*Anti-slavery Society* avait écrit à ce sujet au roi Ménélik, par l'entremise du missionnaire Jean Meyer, et voici la réponse qu'elle en a reçue :

« Très hauts et très honorés Messieurs,

« Puisse cette lettre de Ménélik, roi de Choa, arriver à mes amis de l'Anti-slavery Society de Londres. Je vous demande respectueusement comment vous allez. Moi, mon peuple et mon armée sont bien. Dieu en soit loué !

« Chers amis, vous m'avez écrit que, pour un roi chrétien, l'institution du commerce des esclaves dans son royaume était une inconséquence. J'ai accepté votre avis, étant convaincu de sa justesse. Je vous envoie donc, comme réponse, la joyeuse nouvelle que j'ai aboli le commerce des esclaves dans tout mon royaume et dans les contrées avoisinantes, parce que je suis un chrétien. Par conséquent considérez-moi désormais avec bienveillance, comme votre ami.

« Ma contrée est fort éloignée de votre pays. La route de la côte vers Zeïla, Tadjura et Aden m'est fermée actuellement par les musulmans, c'est-à-dire par le gouvernement égyptien. Ils empêchent l'entrée dans mon pays des provisions, des armes, des outils agricoles et aussi des messagers de l'Évangile. Veuillez élever doucement votre voix puissante, pour demander que cette route me soit ouverte, car je désire inaugurer dans mon royaume le règne de la civilisation, de l'intelligence et des arts.

« Fait, à Ankobar, le 14 décembre 1878.

« Ménélik. »

Le roi Mtésa a fait mieux encore que Ménélik : il a aboli dans ses États de l'Uganda non seulement le commerce des esclaves, mais l'esclavage lui-même, suivant en cela le bel exemple donné par la reine Ranavalo à Madagascar, le 2 octobre 1874. Il ne faudrait pas croire cependant qu'un édit de ce genre suffise pour changer instantanément, comme par une vertu magique, des mœurs profondément enracinées dans les habitudes

des peuples sauvages et barbares ; ainsi à Madagascar, en dépit de la proclamation émancipant les Mozambiques, ceux-ci sont toujours tenus en servitude chez les Sakalaves, tribu de la côte occidentale sur laquelle les Howas exercent à peine une autorité nominale, et dont ils ne se reconnaissent pas responsables. Les Howas réfractaires eux-mêmes transportent chez les Sakalaves les esclaves dont ils veulent se défaire, ainsi que les Mozambiques auxquels ils refusent de donner la liberté, et les y échangent contre des bœufs. « Ce trafic est toléré par le gouvernement, parce qu'il se fait par des grands, » dit un correspondant du *Cernéen*.

La reine cependant persiste dans ses intentions civilisatrices, car elle a fait, il y a peu de temps, une proclamation pour se plaindre de ce que les écoles ne sont pas assez fréquentées, et pour presser ses sujets d'y envoyer leurs enfants.

Nous terminerons cette causerie par la mention d'une entreprise commerciale, qui offre un exemple d'initiative privée très remarquable.

Une société anglaise, dit la *France coloniale*, pourvue de capitaux sérieux, s'est installée à l'embouchure du Niger, dans l'île de Fernando-Po où elle a établi son siège. Elle a enrôlé un millier d'hommes qu'elle a équipés et armés, a fait construire des bateaux d'un faible tirant d'eau qui remontent le Niger jusqu'à 400 milles de son embouchure, et ses paquebots transportent en Angleterre les marchandises achetées sur les marchés de l'intérieur de l'Afrique. Il arrive souvent que les bateaux de rivières sont attaqués, mais la compagnie a, pour les protéger, sa milice qui livre parfois de véritables batailles. Le danger le plus grand que courent ses canonnières sur le Niger se borne à un défoncement de la coque, produit par des pieux que les indigènes plantent dans le lit même du fleuve, et qui s'élèvent jusqu'à un mètre environ de la surface de l'eau.

La Compagnie dont il est ici question n'a demandé, pour s'installer à Fernando-Po, l'autorisation de personne, pas plus qu'elle n'a demandé protection à son gouvernement. Elle a son pavillon particulier, et jamais elle ne s'est vue dans l'obligation de recourir aux vaisseaux de l'État.

Les Missionnaires anglais dans l'Uganda. On sait que depuis deux ans le Rév. Wilson, envoyé par la *Church missionnary Society*, se trouve dans l'Uganda. L'année dernière un de ses collègues, M. Mackay, s'avançait pour le rejoindre par la route de Zanzibar. Le 13 juin il atteignit Kaghéhyi dans l'Usukuma, sur la côte méridionale du lac Victoria. Il employa le mois de juillet et la première moitié du mois d'août à réparer sa santé délabrée, à aménager son petit bâtiment, la

Daisy, et à faire quelques excursions. Le 9 août, le Rév. Wilson arriva à Kaghéhyi, à sa rencontre, et les dernières lettres qu'ils envoyèrent de là en Angleterre, où elles parvinrent en février, annonçaient leur prochain départ pour l'Uganda.

Des messages, reçus le 19 août dernier, annoncent leur arrivée et décrivent leur voyage :

Les missionnaires se sont embarqués le 23 août 1878 ; le 28 il faisaient naufrage près de Mkongo dans l'Uzongora, sur la côte occidentale du lac. Ils durent rester huit semaines à réparer leur navire et, pendant ce temps, ils ne vécurent que de bananes bouillies et de canards sauvages. Ils se remirent en route le 24 octobre et, après neuf jours de navigation et trois jours de marche, ils arrivèrent enfin chez Mtésa.

Ils furent très bien reçus par le roi, qui leur remit un paquet de lettres et de journaux d'Angleterre, envoyés par Emin Effendi, un des officiers de Gordon-Pacha.

Bientôt ils furent informés qu'un renfort de missionnaires leur était envoyé par la voie du Nil. Alors, le 19 novembre, le Rév. Wilson quitta de nouveau l'Uganda pour aller à leur rencontre avec 300 porteurs ; il les trouva à Kisuma le 3 janvier.

Ces missionnaires étaient au nombre de trois. C'étaient MM. Lichtfield, Felkin et Pearson. Durant le trajet, MM. Lichtfield et Pearson avaient beaucoup souffert, et le drogman engagé en Égypte était mort. Le 8 janvier la caravane atteignit Foweira, sur le Nil, au-dessus des chutes. Là, M. Pearson tomba de nouveau malade ; néanmoins, le 21 janvier les voyageurs se remettaient en route et atteignaient, le 21, Mruli, près de la frontière de l'Uganda, à sept journées de marche de la capitale. C'est de cette localité qu'ils écrivaient le 2 février. M. Pearson constate, dans sa lettre, que tout le monde va très bien en ce moment et qu'il compte arriver prochainement auprès de Mtésa.

Les missionnaires ont reçu de Mtésa la lettre suivante :

26 décembre 1878.

A mes chers amis Rév. G. Lichtfield, Robert Felkin, Charles William Pearson,

J'ai vu votre lettre. M. Wilson est déjà parti à votre rencontre, et je serai très content de vous voir dans mon royaume ; je désire qu'avec le secours de Dieu vous puissiez arriver ici sains et saufs,

Votre ami dévoué,

MTÉSA, roi d'Uganda.

M. Mackay, qui était resté près de Mtésa, a envoyé aussi des lettres fort intéressantes sur ses relations avec ce roi et ses chefs. Le dimanche qui suivit le départ de M. Wilson, M. Mackay célébra le culte au palais, devant le roi et les hauts dignitaires. Il parlait le souhaéli sans interprète, et Mtésa traduisait lui-même dans la langue d'Uganda, pour ceux qui ne comprenaient pas le souhaéli. Pendant son séjour, plusieurs marchands arabes arrivèrent avec des esclaves pour les échanger contre des produits du sol, disant qu'ils venaient de la part du sultan de Zanzibar. M. Mackay s'opposa vivement à ce commerce, informant le roi que le sultan de Zanzibar avait depuis longtemps rendu des décrets contre l'infâme trafic des esclaves. Le résultat de l'attitude du missionnaire fut la publication d'un décret de Mtésa, défendant aux habitants de l'Uganda de faire du commerce avec les Arabes. Le roi rendit encore un autre édit qui imposa le repos du dimanche, et il discuta sérieusement, avec le missionnaire et les chefs, la question de la polygamie. Voilà, certes, de bonnes nouvelles pour les amis de la vraie civilisation. M. Mackay dit, en terminant, que les marchands arabes sont tout à fait hostiles à la mission anglaise, parce que celle-ci met des entraves à l'esclavage et à la vente des liqueurs.

Expédition internationale du Congo. Le journal *Les Missions* catholiques a signalé le premier, croyons-nous (le 11 juillet), l'expédition projetée par l'Association internationale, pour remonter le Congo sous la direction de Stanley. Cette nouvelle concordait avec celle que nous donnions, le 7 du même mois, dans notre premier numéro, au sujet du départ du navire *Barga*, d'Anvers, pour la même destination. Aujourd'hui il est avéré que le grand voyageur africain a été chargé en effet par l'Association internationale de remonter le Congo pour établir des stations sur ses rives.

Après être allé à Zanzibar pour y recruter une partie de son personnel, il s'est embarqué avec cette petite troupe, et, contournant l'Afrique par le Nord, il est arrivé à l'embouchure du Congo où l'attendait le matériel amené par le *Barga*. Un détachement d'ouvriers européens, aptes aux divers travaux que l'explorateur devra faire exécuter, lui a été également fourni ; il devra utiliser néanmoins dans une certaine mesure les indigènes, dont le contingent se joindra aux Zanzibarites et aux Européens.

La flotille remontera le fleuve tant qu'il sera navigable, c'est-à-dire jusqu'aux chutes de Yellala. Plus loin il s'agira de se frayer une route par terre vers l'Étang de Stanley, où la navigation est de nouveau possible.

Puis il y aura à transporter, par ce chemin improvisé et à l'aide de chariots en fer construits *ad hoc*, les embarcations et les maisons démontées envoyées d'Europe, ainsi que l'outillage, les marchandises et autres impedimenta indispensables, dont les voyageurs ont été abondamment pourvus.

En amont de l'Étang de Stanley l'expédition reprendra la voie fluviale et fondera, sur les points qu'elle estimera les plus favorables, deux de ces stations hospitalières et scientifiques dont l'Association internationale se propose de jalonner la traversée de l'Afrique équatoriale. La plus orientale de ces stations du Congo sera évidemment fort éloignée encore de Nyangwé, point extrême où, jusqu'à présent, les caravanes parties de Zanzibar ont reçu pour instructions de s'établir, mais, quoique la jonction ne soit pas accomplie, on se sera beaucoup rapproché du but.

En tout cas, c'est une idée heureuse et rationnelle de travailler simultanément à l'orient et à l'occident ; on parviendra bien plus vite de la sorte à rendre praticable la communication d'un Océan à l'autre. Sans doute, le jour où les pionniers partis des deux extrémités de la ligne réussiront à se donner la main à travers l'inconnu, il restera beaucoup à faire pour rendre les voyages faciles dans cette direction, et les touristes amateurs feront bien d'attendre encore un peu avant de s'y aventurer ; néanmoins un progrès considérable aura été réalisé, et il est présumable que l'exploration et la civilisation de l'Afrique en recevront un vigoureux élan.

La convention avec les Zoulous. Une dépêche officielle du général Wolseley, datée d'Ulundi, 1er septembre, porte ce qui suit :

Il y a eu aujourd'hui une réunion importante de chefs zoulous. Six d'entre eux, parmi lesquels John Drun, ont signé la convention ci-dessous ; les six autres, désignés pour être placés chacun à la tête d'un territoire, étaient absents, parce qu'ils avaient mal compris la date fixée pour la réunion ; ils ne tarderont pas à arriver. Voici les termes de cette convention :

« Art. 1er. Je maintiendrai et respecterai les limites, quelles qu'elles soient, du territoire qui me sera assigné par le gouvernement britannique, par l'intermédiaire du résident de la division dans laquelle mon territoire est situé.

« Art. 2. Je ne tolérerai pas sur mon territoire l'existence du système militaire zoulou ni d'aucune espèce de système ou d'organisation militaire, et je proclamerai et établirai comme règle que tout le monde pourra se marier quand et comment cela lui plaira, suivant la bonne et ancienne coutume de mon peuple, connue et suivie dans les temps qui ont précédé l'établissement par Chaka, du système connu sous le

nom de système militaire; et j'autoriserai et encouragerai tous les hommes de mon territoire à aller et à venir pour des affaires pacifiques, et à travailler à Natal et dans le Transvaal ou ailleurs pour leur propre compte ou moyennant salaire.

« Art. 3. Je n'importerai ni ne permettrai à qui que ce soit d'importer dans mon territoire, sous quelque prétexte que ce soit, ni dans quelque but que ce soit, des armes ou des munitions, de quelque pays qu'elles viennent, ni des marchandises ou objets quelconques, par la frontière maritime du Zoulouland, sans l'autorisation formelle du résident de la division dans laquelle mon territoire est situé; et je n'encouragerai, ni ne provoquerai, ni ne participerai, ni n'aiderai de quelque manière que ce soit à l'importation, dans n'importe quelle autre partie du Zoulouland, d'armes ou de munitions venant de n'importe où, ni de marchandises et produits portés à la côte sans cette autorisation; et je confisquerai et livrerai au gouvernement de Natal toutes les armes, munitions et autres marchandises ainsi importées dans mon territoire; et je punirai, par une amende ou par toute autre peine suffisante, tout individu coupable ou complice d'une semblable importation non autorisée, et tout individu trouvé en possession d'armes ou de munitions ou autres marchandises acquises sciemment, grâce à cette importation non autorisée.

« Art. 4. Je ne permettrai pas qu'on mette à mort qui que ce soit de mon peuple, si ce n'est après sentence prononcée dans un conseil composé des principaux hommes de mon territoire, après jugement loyal et impartial rendu en ma présence, lorsque tous les témoins auront été entendus; et je ne tolérerai pas l'emploi de sorciers, ni la pratique dite du « flairage » (*smelling out*), ni aucune autre pratique de sortilège.

« Art. 5. L'extradition des criminels réfugiés sur mon territoire, lorsqu'elle sera demandée par le gouvernement de l'une des colonies, provinces ou territoires britanniques, dans l'intérêt de la justice, sera promptement accordée à ce gouvernement et exécutée sans retard. Le refuge sur mon territoire de personnes accusées ou convaincues d'atteintes aux lois anglaises sera empêché par tous les moyens possibles, et toutes les mesures nécessaires seront adoptées pour se saisir de ces personnes et les remettre entre les mains des autorités de la Grande-Bretagne.

« Art. 6. Je ne ferai la guerre à aucun chef ou peuple sans la sanction du gouvernement britannique, par l'intermédiaire du résident de la division dans laquelle est situé mon territoire.

« Art. 7. La succession au commandement de mon territoire aura lieu conformément aux lois anciennes et aux usages de mon peuple, et la nomination de chaque successeur sera soumise à l'approbation du gouvernement britannique.

« Art. 8. Je ne vendrai ni n'aliénerai d'aucune manière, ni ne permettrai de traiter d'aucune vente ou aliénation d'une partie des terres de mon territoire.

« Art. 9. Je permettrai à toute personne résidant sur mon territoire d'y demeurer, à la condition de reconnaître mon autorité comme chef, et les personnes qui ne voudront pas la reconnaître et qui désireront quitter mon territoire obtiendront la permission de le quitter et de se rendre ailleurs sans être inquiétées.

« Art. 10. Dans tous les cas de dispute dans lesquels les sujets anglais seraient

compromis, j'en appellerai et m'en rapporterai à la décision du résident britannique de la division dans laquelle est situé mon territoire. Dans tous les cas où les sujets anglais résidant sur mon territoire seront accusés de crimes ou de délits commis dans mon territoire, ou dans ceux où quelqu'un de mon peuple sera compris avec des sujets anglais dans une accusation de ce genre, je ne ferai de procès et ne rendrai de sentence qu'avec l'approbation du résident anglais.

« Art. 11. Dans toutes les questions non comprises dans les termes, conditions et limites ci-dessus spécifiés, comme dans toutes celles qui y sont prévues, dans tous les cas où il y aurait doute et incertitude sur les lois, règlements ou stipulations à appliquer, je déciderai, ordonnerai et agirai suivant les anciennes lois et usages de mon peuple. »

BIBLIOGRAPHIE [1]

LA PROVINCE DE SAINT-THOMAS ET PRINCE, par *Manuel Ferreira Ribeiro*. — Cet ouvrage de plus de 700 pages, en portugais, débute par un coup d'œil général sur le fond du golfe de Guinée, sur les rivières qui s'y jettent, sur ses golfes secondaires, ses côtes et les îles qu'il renferme, en comparant leur climat avec celui des pays situés à la même latitude. L'auteur examine ensuite le rôle civilisateur joué durant le XIXme siècle par chaque nation, et particulièrement par les Portugais, qu'il suit dans toutes leurs colonies d'Afrique, en Océanie et au Brésil. Puis il passe à la description détaillée de la province de Saint-Thomas et Prince.

De ces deux îles, Saint-Thomas est la plus importante; aussi l'auteur lui consacre-t-il la plus grande partie de son œuvre, parlant successivement de la topographie de l'île, de ses cultures, des mœurs de ses habitants, de son commerce, de sa flore, de sa faune et de son climat. Cette île méritait certainement une monographie aussi étendue. Le mouvement annuel de ses ports est de 500 millions de francs environ pour l'importation et de 300 millions pour l'exportation.

Saint-Thomas a 9 lieues du Nord au Sud, et 6 lieues de l'Est à l'Ouest. Le sol argileux fournit une eau abondante et produit en grande quantité du café excellent et du cacao. On exporte pour plus d'un million de café par an et pour 300,000 fr. de cacao. La pêche des tortues occupe les habitants des côtes. Le port le plus fréquenté se nomme baie d'Anne

[1] Tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique* sont en vente à la librairie Sandoz, 13, rue du Rhône, Genève.

de Chaves. L'aspect de l'île est magnifique à cause de sa belle végétation; cependant l'agriculture doit y faire encore de grands progrès.

La population est de 22,000 âmes, dont $^{1}/_{25}$ à peine d'Européens. L'instruction est fort peu répandue, malgré la création par l'État d'écoles publiques, les indigènes étant réfractaires à toute espèce d'enseignement.

En somme, l'île de Saint-Thomas peut être considérée comme une colonie importante du Portugal, et nous devons féliciter M. Ferreira Ribeiro pour l'utile, savant et consciencieux tableau qu'il en a publié.

Les portugais dans l'Afrique centrale avant le XVIIme siècle, par *L. Delavaud*. — Cette notice ayant déjà paru dans les bulletins des Sociétés de géographie de Rochefort, de Paris et de Bordeaux, et ayant reçu ainsi une grande publicité, nous nous bornerons à rappeller qu'elle est consacrée à l'étude d'un ouvrage du XVIIme siècle, sur l'Afrique. C'est le cinquième volume de la description du monde, par Pierre Davity. Cet auteur avait consacré vingt années à ses recherches, s'efforçant de ne rien avancer qui ne fût certain; il a cependant tenu pour acquises à la science des données plus ou moins hypothétiques, comme cela ressort de la comparaison de son livre avec les connaissances que nous possédons maintenant. Remarquablement exacte sur certains points, sa description est, sur d'autres, quelque peu fantaisiste, et M. Delavaud s'attache à le faire ressortir, ce qui donne à son travail, on le comprend, un grand intérêt historique.

Le chemin de fer transsaharien, par *J. de Parieu*. — La question du transsaharien vient d'être exposée avec beaucoup de lucidité dans cette brochure de M. de Parieu, extraite du *Correspondant*. L'auteur se range parmi les partisans de l'entreprise projetée, tandis qu'il n'admet pas qu'une voie ferrée entre le Sénégal et le Niger ait, dès a présent, sa raison d'être. Il ne croit pas insurmontables les difficultés de l'établissement d'un chemin de fer à travers le Sahara, et il est frappé de ses avantages, surtout au point de vue algérien et français; toutefois, il n'apporte pas dans le débat la fougue de M. Duponchel. Il considère l'examen des questions techniques comme prématuré, la part de l'inconnu comme trop grande encore, et l'idée générale comme insuffisamment mûrie. Nous sommes pleinement de son avis et désirons qu'il soit tenu compte de ses judicieuses conclusions.

BULLETIN MENSUEL

C'est par l'Algérie que nous sommes tentés de commencer aujourd'hui notre revue de l'Afrique, car un fait récent et important la recommande spécialement à notre attention ce mois-ci. Nous voulons parler de la circulaire de M. Albert Grévy, gouverneur général, aux préfets, pour leur annoncer la substitution du régime civil au régime militaire dans une grande partie de la colonie. Ce progrès, réclamé depuis longtemps, a pu être entrevu comme prochain, le jour où le gouverneur général actuel a remplacé le général Chanzy. C'est le 7 octobre qu'il a notifié à ses administrés sa décision, de « réunir d'un seul coup au territoire civil tout le Tell, c'est-à-dire tous les pays cultivables de l'Algérie, en réservant toutefois, le long des frontières de la Tunisie et du Maroc, une zone, dans laquelle les moyens d'action énergiques, dont l'autorité militaire dispose, continueront à préserver les territoires des incursions et du pillage, dont les menacent trop souvent les bandes de malfaiteurs, constituées en permanence sur la limite..... C'est près d'un million d'hommes et plus de cinq millions d'hectares qui se trouvent soumis au nouveau régime. » Il est probable que cette mesure, qui réduit dans une proportion considérable les territoires de commandement, sans nuire, — c'est du moins l'espoir de M. Grévy, — à la sécurité, « ce premier besoin de l'Algérie » exercera une heureuse influence sur la colonisation.

Dans l'un de nos précédents bulletins nous avons dit quelques mots de trois indigènes de l'Adrar, qui venaient d'arriver à Alger après avoir traversé une région peu connue du Sahara. Ils parlent un arabe très correct, et nous avons pu nous convaincre, par leurs portraits, qu'ils offrent des types de race berbère très purs et parfaitement caractérisés. M. Masqueray, professeur au lycée d'Alger, expert compétent, a eu avec ces voyageurs de nombreux entretiens, et affirme que leurs récits sont « une vraie révélation de tout le Sahara occidental; chasseurs d'antilopes et d'autruches ils le connaissent à merveille. » Voilà un aperçu plein de promesses, et nous souhaitons que les informations recueillies de la bouche des hardis pèlerins soient bientôt communiquées au public.

Si de l'Algérie nous passons à l'Égypte, nous aurons la satisfaction d'annoncer que l'accord s'est définitivement établi entre ce pays et l'Abyssinie. Mais ce n'a pas été sans peine. Les négociations, que tout le monde s'accordait, le mois dernier, à dire en bonne voie, ont failli échouer, Massaouah ayant été jusqu'au dernier moment une pomme de

discorde, car ce port n'était pas du nombre de ceux que le khédive se montrait disposé à rétrocéder à son voisin. Le roi Jean, au dire d'un journal du Caire, *la Réforme*, aurait déclaré récemment que, si l'Égypte se refusait à une cession volontaire, il s'emparerait de Massaouah par la force; le khédive aurait de son côté réclamé l'appui de la Porte qui le lui aurait promis. Gordon pacha, envoyé auprès du Négous, a réussi pourtant à apaiser la querelle. Ce dernier a renoncé définitivement à la possession de Massaouah, mais il lui sera permis de choisir, au sud de cette ville, un point de communication avec la mer.

D'après le *Journal du commerce maritime* les Turcs auraient aussi la pensée d'occuper, pour leur propre compte, une partie de la côte des Somalis, en face d'Aden, c'est-à-dire Berbérah, Zeilah et les territoires qui enclavent Obock, possession française. Mais cette nouvelle mérite confirmation.

Avant de nous éloigner de l'Éthiopie, disons encore que le voyageur Matteucci, après avoir été courtoisement reçu par le roi Jean, est de retour en Italie. Il a débarqué à Naples le 27 août, chargé pour le roi Humbert de lettres du souverain africain et de présents, parmi lesquels figuraient deux petits lions apprivoisés. Le Dr Matteucci compte repartir au mois de novembre pour l'Afrique centrale, à la tête d'une expédition organisée sous les auspices de la Société exploratrice de Milan. Il tentera de nouveau la traversée du pays des Gallas, gagnera Kaffa, explorera des contrées habitées par des peuplades que les précédentes expéditions n'ont pu visiter, puis reviendra en Europe par la voie du Nil Bleu.

Le roi de Choa, Ménélik, à l'instar de son suzerain, recherche l'amitié des Européens pour se garantir contre les tendances envahissantes de l'Égypte. Il a écrit au président de la Société de géographie de Paris une lettre en français, dans laquelle il expose qu'étant privé des lumières de la civilisation européenne, par suite du blocus systématique établi par les Égyptiens, il désire être en rapport direct avec la France. Il sollicite l'envoi d'une mission française, à laquelle il promet l'accueil le plus sympathique et la protection la plus étendue.

Il n'y a pas jusqu'aux farouches Somalis qui ne manifestent des velléités de civilisation. M. Revoil, un Français, qui a pu séjourner chez eux pendant plusieurs mois, a formé avec leurs chefs des amitiés sérieuses, grâce aux soins intelligents dont il a entouré leurs blessés et leurs malades. Leur sultan lui a donné un firman, déclarant qu'il désire entretenir des relations commerciales suivies avec l'Europe.

Les Somalis vivent très difficilement sur un sol d'une incroyable ari-

dité. Mais ils possèdent un gouvernement régulier, un état social très complet, une armée qui ressemble à celles du moyen âge, et, malgré leur réputation de férocité, ils pratiquent toutes les vertus domestiques. M. Revoil compte bientôt retourner chez ses nouveaux amis avec le prince Albert de Monaco, auquel il a inspiré le goût des aventures.

En continuant notre promenade autour du continent et en nous avançant vers le sud, nous atteindrons Zanzibar où nous jetterons l'ancre. Le nom de Zanzibar est de ceux qui attirent irrésistiblement, tant ils ont de prestige. « Zanzibar! Voilà, » a dit un publiciste contemporain, « un mot qui a une saveur *sui generis,* un mot ruisselant de couleur locale, plein de physionomie et d'accent! Zanzibar! Comme on sent tout de suite que ce pays-là ne peut être situé qu'entre le tropique du Capricorne et l'Équateur! Il semble que, pour le prononcer, on souffle dans une trompe, au fond d'une forêt vierge. Cela se glapit, se hennit, se rugit, se renifle avec des intonations rauques, nasales et gutturales, qui font songer à une assemblée de fauves s'ébattant dans un désert africain. »

Mais ce n'est pas seulement la poésie qui nous retient ici. Vu l'importance croissante de cette île, commme étape sur la côte orientale et comme tête de ligne pour les routes de l'intérieur, nous sommes presque certains d'y recueillir des nouvelles.

Voici en effet un messager qui nous y apporte des lettres de M. Popelin, chef de la deuxième expédition internationale belge.

Elles nous apprennent que « MM. Popelin et Vanden Heuvel, après avoir quitté la côte le 10 juillet, se sont dirigés vers Mpwapwa, en suivant à peu près l'itinéraire de Stanley dans son premier voyage.

« Pendant cette marche, les deux voyageurs ont fortement souffert des fièvres qu'ils avaient prises au passage de la Makata. Ils sont arrivés à Mpwapwa le 15 août, y ont séjourné et ont pu s'y rétablir à peu près complètement; ils écrivaient de Chunyu, en date du 2 septembre, qu'ils comptaient se mettre en marche le lendemain pour traverser l'Ougogo.

« MM. Popelin et Vanden Heuvel ont rejoint à Mpwapwa la caravane des éléphants conduite par M. Carter.

« Parti de Dar-es-Salam le 2 juillet, M. Carter était arrivé à Mpwapwa le 3 août. Les éléphants, chargés chacun d'environ 1000 livres, avaient pu gravir les montagnes, traverser les rivières, les marais, les ravins. Contrairement à l'opinion généralement accréditée, les éléphants ont pu se passer de pain et se sont contentés de la nourriture du pays. Ils avaient voyagé à travers des districts infestés par la tsetsé, dont la piqûre est, comme on le sait, mortelle pour les chevaux, les bœufs et

les ânes. Littéralement couverts de ces insectes, ils ne paraissaient pas avoir souffert de leurs piqûres.

« Un des éléphants est cependant mort peu après l'arrivée de M. Carter à Mpwapwa; il paraît avoir succombé à une attaque d'apoplexie.

« M. Carter se proposait d'accompagner MM. Popelin et Vanden Heuvel dans leur voyage vers Tabora.

« M. Dutalis avait été fortement atteint des fièvres; M. Popelin, craignant de le voir succomber et agissant conformément à ses instructions, a donné à son compagnon l'ordre de revenir en Europe. M. Dutalis s'est embarqué le 19 septembre pour l'Europe par la voie du Cap. »

C'est à regret que nous quittons Zanzibar, avant que les messagers de M. Cambier, chef de la première expédition, y soient arrivés.

Bientôt nous sommes en vue des colonies britanniques où, Dieu merci, le sang a cessé de couler pour le moment. Les Zoulous vaincus, la question du Transvaal reste à vider, car la domination anglaise ne s'y exerce pas sans rencontrer de sérieuses résistances. Le général Wolseley est arrivé à Prétoria le 27 septembre, pour affirmer l'annexion comme irrévocable, tandis qu'un comité de Boërs s'est formé pour demander le rétablissement de l'indépendance. Que sortira-t-il de là ?

Heureusement cette situation tendue n'entrave pas l'œuvre missionnaire. Un riche propriétaire du Transvaal a offert, depuis peu, à la mission catholique de Natal, plus de 6000 acres (2800 hectares) de terrain à perpétuité, à la condition d'y établir une colonie blanche, de christianiser et de civiliser les indigènes. Cette offre a été acceptée. Les 6000 acres seront divisés en petites fermes, qui seront tenues à la disposition de tout fermier ayant un modeste capital. La préférence sera donnée aux hommes mariés ayant des enfants. La colonie sera appelée Petite-Irlande et chaque ferme recevra le nom d'une ville ou d'un bourg irlandais. Sur la partie occidentale de ce vaste territoire, il sera réservé 254 acres pour les établissements de la mission; cette partie s'appellera Dublin. Les missionnaires et les frères, nécessaires à l'entreprise, se mettront vraisemblablement en route vers le mois de mai 1880.

De la colonie du Cap partira bientôt peut-être une intéressante expédition. Le Dr Holub, déjà connu par plusieurs explorations, a formé le plan d'un voyage à travers l'Afrique, dans la direction du sud au nord, de Port-Élisabeth en Égypte, en vue de faciliter la colonisation des pays situés sur ce parcours, notamment de ceux compris entre le Vaal et le Zambèze. Le Dr Holub est rentré en Europe pour réunir les fonds nécessaires à l'exécution de son projet. Le personnel blanc de la caravane doit

se composer de douze voyageurs, représentant douze nations différentes, et les dépenses seront couvertes par leurs gouvernements respectifs, s'ils adhèrent au programme que nous venons d'indiquer.

Doublons maintenant le cap de Bonne Espérance et faisons halte à Cape Town, où nous devons une visite de condoléance à Cettiwayo, qui y est arrivé le 15 septembre ; il n'avait point été dirigé sur Aden comme le bruit en avait couru. Nous le trouverons logé au château, où, avec les quatre femmes qui l'ont accompagné, il occupe trois chambres. L'ameublement de cette habitation est des plus simples, car il ne se compose que de bancs et de paillasses ; c'est tout ce qu'il faut pour satisfaire les exigences princières du prisonnier. Ces chambres ont d'ailleurs accès sur le parapet, d'où l'on jouit d'une vue étendue.

A son arrivée au Cap le roi paraissait fort gêné par les habits européens qu'on lui avait fait revêtir ; il avait pourtant l'air très digne. Il monta en voiture et y prit place avec aisance ; sa suite de neuf personnes en fit autant, et une escorte militaire l'accompagna jusqu'à sa nouvelle résidence.

Cettiwayo est un beau spécimen de sa race, grand et bel homme d'environ cinquante ans, bien proportionné et d'une belle prestance.

Il s'est montré très sensible aux égards qu'on lui a témoignés. « Je ne suis plus roi, a-t-il dit, mais je vois que les Anglais sont un grand peuple ; ils ne tuent pas leurs ennemis. Je suis content d'être entre leurs mains. J'espère que la grande reine me pardonnera, et qu'elle me donnera un emplacement où je puisse construire un kraal pour y vivre tranquille. Je regrette de n'avoir pas suivi les conseils de mon père Panda à son lit de mort : il me recommandait de vivre en paix avec les Anglais et de ne jamais leur faire la guerre. »

Quelque légitime que soit la curiosité qu'éveille la personnalité originale de l'ex-chef des Zoulous, il nous faut reprendre la mer et faire voile vers le nord pour compléter le périple de l'Afrique.

En passant devant l'embouchure du Congo nous voudrions recueillir quelques nouvelles de Stanley, mais il ne donne pas signe de vie pour le moment. On sait pourtant que le 27 septembre il avait remonté le fleuve jusqu'à Barana-Point, au-dessous des rapides. L'*African Times* nous a révélé, à son sujet, une particularité assez piquante. Sur le navire où il avait pris passage, pour se rendre sur le théâtre de ses nouveaux exploits, l'illustre voyageur se cachait sous le pseudonyme de Swinburne ; mais à Sierra Leone le steamer *Albion,* qui le portait, ayant couru le risque d'être retenu comme négrier par les autorités, Stanley dut déclarer son

vrai nom et le but de son voyage, pour qu'on lui permît de continuer sa route.

Après avoir dépassé le delta du Niger, nous apercevons le territoire de Kotonou, qui est devenu propriété de la France par le traité du 9 avril 1878, passé avec le roi de Dahomey. Nous apprenons que cette possession vient d'être rattachée administrativement à la colonie du Gabon. Le commandant en chef de la division de l'Atlantique-Sud a été autorisé à établir provisoirement à Kotonou, sur les marchandises de toutes provenances et importées par tous pavillons, des droits d'entrée, dont la quotité sera déterminée par décrets.

De Kotonou au détroit de Gibraltar, nous accomplirons notre voyage tout d'une traite, car aucun point de la côte ne nous appelle d'une manière bien pressante.

A Sierra Leone seulement nous notons une actualité intéressante. Le grade de bachelier ès arts vient d'y être conféré à trois étudiants africains indigènes, nègres pur sang, à la suite d'examens de la plus rare distinction. Ces jeunes gens étaient élèves de Fourah-Bay College, institution locale rattachée à l'Université de Dublin.

Notre retour dans les eaux européennes semble y être salué par des feux insolites, que nous voyons briller à notre droite et à notre gauche. Mais qu'on se rassure, ce n'est pas en notre honneur qu'on les a allumés; ce sont les signaux imaginés par les ingénieurs français et espagnols, pour la jonction trigonométrique des deux continents. Les uns sont placés en Algérie sur le plateau de Filhaousen (1137^m) et de M' Sabiha (585^m), les autres en Espagne au point culminant du Mulahacen (3500^m) et du pic de Tetica (2800^m); ils doivent servir à mesurer des triangles de 270 à 300 kilomètres de côté, et nous avons déjà dit que la géodésie ne s'était pas encore trouvée en présence de semblables mensurations.

Le *Moniteur de l'Algérie* a donné, sur l'observatoire de M' Sabiha, les détails suivants :

« L'observatoire se compose de deux réflecteurs électriques, alimentés par deux machines Gramme, auxquelles une locomobile à vapeur de 5 chevaux de force imprime une vitesse de 1200 à 1300 tours par minute. Le faisceau lumineux forme un immense cylindre brillant, de 30 à 40 centimètres de diamètre, que l'on projette dans toutes les directions de l'horizon, et que l'on voit se perdre dans la profondeur de la nuit. C'est un spectacle merveilleux de voir cette clarté lumineuse, ressemblant à l'immense queue d'une comète, entièrement enveloppée de ténèbres, fouiller et éclairer les points les plus éloignés.

« Les lumières sont projetées sur le Tetica, le Mulahacen et le Filhaousen, où elles correspondent à d'autres appareils installés absolument dans les mêmes conditions. Du côté de l'Espagne, ce sont des officiers espagnols, sous l'habile direction du général José Ibanez, qui occupent les observatoires.

« A côté des appareils éclairants est placé un grand cercle gradué, dit *azimutal*, destiné à mesurer les angles dans un plan horizontal. Cet instrument est le plus complet et le plus perfectionné qui soit sorti des mains de nos habiles physiciens. Sa graduation, extrêmement délicate, permet d'apprécier la valeur d'un angle à un tiers de seconde. Il a servi à M. le commandant Perrier, pour la vérification de l'arc de méridien compris entre Dunkerque et Perpignan. »

Les nouvelles les plus fraîches que nous possédions sur ce beau travail sont contenues dans une lettre de M. Perrier, datée de M' Sabiha, le 29 septembre, lettre qui a été communiquée à l'Académie des sciences.

« Je suis heureux, dit M. Perrier, de pouvoir vous annoncer le succès complet de nos opérations entre l'Espagne et l'Algérie. Les angles du réseau de jonction sont mesurés, et la méridienne de France s'étend maintenant jusqu'au Sahara. Nous sommes redevables de ce résultat considérable, non point au soleil, qui s'est montré revêche à notre endroit, mais à la lumière électrique, qui a traversé sans difficulté, grâce à nos puissants appareils de projection, les espaces souvent embrumés qui nous séparent de l'Espagne, et ces espaces sont énormes. Pendant la nuit, trois fois au moins sur cinq, nous avons aperçu, suspendus au-dessus de la mer, nos fanaux lointains, semblables à des globes de feu souvent visibles à l'œil nu. Nous allons maintenant attaquer la différence de latitude entre Tetica et M' Sabiha, au moyen de signaux lumineux rythmés. C'est une opération très intéressante qui, combinée avec la mesure de la latitude et d'un azimut en chaque station, nous permettra d'approfondir le problème de la forme de la Terre, dans la région maritime qui sépare l'Espagne de l'Algérie. »

Nous ajouterons, toujours d'après M. Perrier, que le réseau trigonométrique algérien doit être relié avec le réseau européen, non seulement par l'Espagne mais encore par Carthage, où il y a déjà une station astronomique française, se reliant à l'Italie par la Sicile et les îles intermédiaires.

L'esclavage au Sénégal. La presse périodique a reproduit et commenté avec tant d'insistance certains articles du journal « l'Église

libre » sur le traitement des esclaves au Sénégal, que nous croyons nécessaire d'en dire quelques mots.

Voici ce dont il s'agit. M. Villéger, correspondant de « l'Église libre, » a envoyé à cette feuille une lettre, dans laquelle il prouve jusqu'à l'évidence que les esclaves qui s'échappent de chez leurs maîtres ne sont nullement protégés par le gouvernement sénégalien. Il a publié aussi deux documents fort importants. Ce sont des ordres d'expulsion d'esclaves. L'un d'eux porte ce qui suit :

GOUVERNEMENT
DU
SÉNÉGAL
—
AFFAIRES POLITIQUES

Exécuté.

Timbre du Bureau
des
Affaires indigènes.

Par ordre du Gouverneur, et conformément à la décision du 14 novembre 1857, le Commissaire de police fera expulser de Saint-Louis les nommés *Sunkarou*, *Amady*, *Aly*, *Diouldé*, *Alamazo*,

réclamés par *Sambo Siré*, *de Bakel.*

Saint-Louis, le *25 Février* 1868.

Pr le Directeur des affaires politiques,
L'Adjoint,
L. Monteil.

Les mots en italiques ont été écrits sur un formulaire imprimé, par l'employé qui a signé l'ordre.

Le second mandat d'expulsion, qui porte la date du 21 février 1878, est dirigé contre une femme, nommée « Fatma » dont le maître, Gambo Dego, habite Ross.

Il est inutile de dire que le journal et son correspondent s'élèvent avec énergie contre ces actes inqualifiables.

Ne doit-on pas, en effet, considérer comme un devoir, surtout dans un pays où l'esclavage a été solennellement aboli, d'accueillir avec bonté un homme qui fuit l'odieuse sujétion et de regarder sa personne comme sacrée? N'est-ce pas révoltant qu'un gouvernement civilisé recherche ainsi les esclaves qui ont pu échapper à la surveillance de leurs maîtres, et les livre à leurs bourreaux, qui le plus souvent les frappent et les tuent sans pitié?

Le gouvernement colonial s'appuie sur un décret inhumain de 1856, qui ordonne à l'esclave réfugié à St-Louis de se faire inscrire à la police et d'indiquer sa retraite. Si, au bout de trois mois, le maître n'est pas venu le réclamer, on lui donne un acte de libération. Mais le plus souvent le maître arrive à St-Louis aussi vite que son esclave, qu'il lui est facile de retrouver, puisque sa demeure est connue. Du reste, il est aidé par l'autorité, qui ne tarde pas à lui restituer son bien.

M. Villéger rapporte que les esclaves que rend l'administration sont toujours maltraités. Les malheureux nègres poussent des cris déchirants quand les agents de police les conduisent vers leurs maîtres. Ils ne devinent que trop ce qui les attend. L'un d'eux, il y a quelques années, fut frappé de cent cinquante coups de corde, et son maître eut la barbarie raffinée de couvrir de sel les plaies béantes que le fouet avait causées. Deux jours après, l'esclave était mort.

En 1871, une femme esclave s'enfuit à Gorée avec son enfant de deux ans. Son maître la réclame et le parquet refuse de la livrer; mais le commandant supérieur du 2me arrondissement annule la décision du procureur de la République, et le maître rentre en possession de son esclave. Cette pauvre femme pleurait et répétait sur un ton plaintif : « Je vais à la mort! » Ses pressentiments ne la trompaient pas. A peine hors de la ville, son tyran la tue d'un coup de fusil et part avec l'enfant.

Est-il besoin de dire que des actes aussi odieux appellent une répression sévère? On assure même qu'une interpellation sera déposée à ce sujet dès la rentrée des Chambres françaises. Nous sommes certains que l'honorable amiral Jauréguiberry, ministre de la marine et des colonies, saura donner satisfaction à l'opinion publique.

Abd-El-Kader et la mer saharienne. Le rapport du commandant Roudaire sur sa dernière exploration des chotts n'a pas encore paru, mais, en attendant, le projet de mer intérieure vient de recruter un nouvel adhérent. Il s'agit d'Abd-El-Kader qui, du fond de sa retraite de Damas, a adressé spontanément aux musulmans d'Afrique un message, que nous publions ici *in extenso*, sa reproduction intégrale étant le seul moyen d'en bien faire apprécier le caractère et l'originalité.

Louange à Dieu unique! Que Dieu répande ses grâces sur celui qui n'a pas eu de prophète après lui!

Aux habitants de Gabès et des pays voisins!

Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde et les bénédictions divines! Or, après, sachez que le projet qu'a formé le commandant Roudaire et que M. Ferdinand de Lesseps, dont le vouloir est si puissant, a résolu d'exécuter, c'est l'ouverture d'un canal dans les parages de Gabès.

Ce projet béni est une entreprise d'une utilité qui durera de longues années ; les fils hériteront de leurs pères des profits qui en résulteront, et aucun homme raisonnable n'en contestera les avantages.

Dieu a créé le monde entier, le dessus aussi bien que le dessous, au profit de l'homme et pour son bien-être, et Il le lui a soumis. Les astres, le soleil, la lune et les planètes qui sont dans les cieux sont créés afin que l'homme travaille à en tirer

avantage et profit. Tout ce qui se trouve sur la terre, animaux, plantes et minerais, a été créé pour être soumis à lui et pour qu'il se multiplie.

Dieu Très-Haut l'a ordonné à l'homme et ce qu'Il lui a le plus recommandé dans le Coran, c'est d'asservir la mer et d'y naviguer pour commercer et en retirer des bénéfices. Le Très-Haut a dit : « C'est lui qui vous a soumis la mer pour que vous mangiez une viande tendre et que vous en retiriez des réjouissances ; vous y verrez les étoiles s'y regarder et vous vous abreuverez de ses bienfaits. » Par ces mots Il a désigné le commerce. Il y a dans le Coran encore beaucoup de versets semblables à celui-ci par le sens.

N'est-ce pas « Dzon El Karum » (Alexandre) qui a ouvert aux hommes la mer Méditerranée qui baigne les côtes d'Europe, d'Afrique et des pays arabes ? N'est-ce point la mer qui a le plus contribué à former des relations entre les créatures de Dieu, en leur permettant d'échanger entre elles les sciences et les arts, et de transporter les marchandises, ce qui fait le commerce ?

Dans son ancien livre (l'Ancien Testament) le Très-Haut a annoncé, en s'adressant aux hommes de tous les siècles et de tous les âges passés et futurs, qu'Il créerait encore pour eux des choses dont ils n'avaient pas connaissance et dont Il n'a pas indiqué la nature. Dieu Très-Haut a dit : « Et il sera créé ce que vous ne connaissez point. » Peut-être que l'ouverture de ce canal est une de ces choses qu'Il doit créer pour les hommes de ce siècle.

Sachez cependant que de ce bien général, de ces avantages magnifiques, de ce bienfait immense, il peut résulter pour quelques terres, pour quelques villages la ruine et des dommages, mais on ne doit pas renoncer à ce profit parce qu'il doit en advenir quelque peu de mal. Dieu, qui est le plus savant parmi les savants, n'a pas renoncé à créer le feu dont tous les hommes profitent, quoiqu'il puisse incendier des maisons, des malheureux et des créatures. Dieu n'a pas renoncé à créer le fer, qui est utile à toutes les créatures humaines, parce qu'il a pu servir à tuer des hommes qu'Il a fait revivre auprès de Lui, tels que prophètes, savants et autres grands hommes qui ont vécu pour le bien des esclaves de Dieu. Dieu n'a pas renoncé à faire pleuvoir, ce qui est un bien pour toutes les créatures et pour tous les animaux qu'Il a créés pour servir à l'homme, quoiqu'il en résulte souvent des inondations et la ruine de maisons et de pays. Ainsi donc, le bien général et l'avantage de tous ne doivent pas être sacrifiés, à cause de quelques-unes de leurs conséquences et du peu de mal qui peut en résulter.

Tout homme sensé doit donc aider le commandant Roudaire par la parole et les actes ; il doit l'appuyer en secret et ouvertement, il doit lui être reconnaissant et l'honorer, parce qu'il travaille dans un but profitable aux serviteurs de Dieu. Les peuples sont la famille de Dieu.

Tel est le bon conseil que m'inspire la religion. Salut.

Damas, 15 Ramadan 1296.

Signé : Abd-El-Kader Eben Mahi Eddin El Husni.

Nécrologie. La Société des Missions de Londres possède sur les bords du Tanganyika, à Oudjidji, une station dont le chef, le Révérend Thompson, mourut d'apoplexie l'année dernière. Ce fut un grand malheur pour la petite et vaillante troupe qu'il avait conduite dans ces régions éloignées, avec l'intention d'y fonder des centres de civilisation. Il fallait le remplacer. La Société envoya à cet effet le Rév. *Dr Mullens* à qui elle adjoignit les Rev. Griffiths et Sauthon. Cette expédition était partie de Zanzibar avec 160 hommes. Rien ne manquait aux voyageurs; ils avaient avec eux toutes les provisions nécessaires et étaient chargés de beaux cadeaux pour Mirambo. Ils devaient passer par Saadani, Mpwapwa et Tierra-Munza, résidence du fameux roi. Tel était le plan du docteur Mullens; il ne put l'exécuter. Le secrétaire de la Société a reçu d'Aden le télégramme suivant : « Le docteur Mullens est mort près de Mpwapwa, le 10 juillet, d'une péritonite. »

Cette triste nouvelle a été rapidement suivie d'un autre télégramme ainsi conçu : « Broyon écrit : *Dodgshun* est mort à Oudjidji, sept jours après y être arrivé. » Il n'y a pas deux ans et demi que le missionnaire Dodgshun a quitté l'Angleterre pour le centre de l'Afrique. A la fin de 1877 il fut arrêté au quart du voyage, mais en juin 1878 il le reprit. Arrivé chez Mirambo, il ne put continuer sa route à cause des graves difficultés qui s'étaient élevées entre ce chef et le négociant Broyon. Ce ne fut que cette année, à la fin de mars, qu'il atteignit sur les bords du lac Tanganyika la station d'Oudjidji, pour y mourir peu de temps après.

Encore deux nobles vies sacrifiées pour la régénération de cette Afrique, qui a déjà coûté tant d'existences.

M. *Laborde,* consul de France à Madagascar, s'est aussi éteint il y a quelques mois, après une vie consacrée entièrement au bien.

Jeune encore, il était parti pour les Indes où il séjourna trois ans. Il s'associa à un capitaine de navire marchand et partit pour le canal de Mozambique. En face de la côte de Madagascar, les vivres venant à manquer, M. Laborde fit pousser le navire vers la terre; mais il échoua sur des récifs.

Tout semblait perdu pour M. Laborde sur cette terre inconnue et inhospitalière, lorsque la fortune vint tout à coup lui sourire. Ranavalona I, reine de Madagascar, voulant doter son royaume des éléments de la civilisation européenne, le fit venir à Tananarive.

C'était en 1831. M. Laborde, qui avait alors 26 ans, enseigna aux Malgaches diverses industries, entre autres la fabrication des fusils, et créa une véritable ville industrielle, celle de Mantassoua. Il établit là

des hauts fourneaux, des fabriques de verrerie, des papeteries, des exploitations de minerais de fer ; 5000 personnes fournissaient leurs bras à ces usines ; des rues tirées au cordeau séparaient les diverses catégories d'ouvriers.

La reine ne tarda pas à estimer M. Laborde, qui devint l'ami intime de Radama, prince héritier. Il profita de ces hautes liaisons pour introduire à Tananarive des missionnaires catholiques ; mais, en 1857, la reine décréta son expulsion et celle de tous les Européens. Privé de ses biens, M. Laborde se réfugia à Bourbon. En 1861, Radama II le rappela, et il recouvra quelques-unes de ses possessions. Il devint bientôt consul de France et se consacra dès lors complètement au service de son pays.

Le 28 décembre 1878, il expirait après quarante-sept ans de séjour à Madagascar. Il fut enterré dans le superbe tombeau qu'il avait lui-même fait construire. Ses obsèques furent magnifiques. Une foule immense, dans laquelle on remarquait de nombreux Anglais, accompagna M. Laborde à sa dernière demeure.

LA GUERRE CONTRE LES NÉGRIERS DU BAHR-EL-GAZAL

L'année 1879 a vu se terminer une guerre qui n'a pas fait beaucoup de bruit en Europe, mais dont l'issue est d'une grande importance pour la civilisation du Soudan et de l'Afrique centrale : nous voulons parler de la campagne de Gessi Bey contre Suleiman, le principal soutien du commerce des esclaves sur les rives du Bahr-el-Gazal, campagne qui a abouti à la suppression de la traite dans ces parages. Voici quelle fut l'origine de cette guerre.

Il y a neuf ans un certain Hillali, envoyé par le vice-roi d'Égypte pour faire valoir de riches mines de cuivre situées près du Darfour, dut combattre un chef assez puissant de ces contrées nommé Ziber. Hillali fut défait, puis mis à mort, et Ziber sut si bien tromper la bonne foi du vice-roi qu'il devint bey. Pendant un certain temps, il fut tout-puissant et s'enrichit considérablement au moyen du trafic des esclaves. Il tenta même avec ses troupes la conquête du Darfour et réussit. Le khédive, toujours confiant, auquel il faisait croire qu'il agissait pour le compte de son gouvernement, lui prodigua les honneurs et le nomma pacha. Peu de temps après, une révolte éclata dans le Darfour, entretenue sous main par Suleiman, fils de Ziber. Les soldats égyptiens durent s'enfermer

dans la position fortifiée d'El-Facher, et Suleiman apparut à la tête de 6000 rebelles. Mais, avant qu'il eût pu entamer ses opérations contre l'armée gouvernementale, la révolte fut apaisée, grâce au courage et au sang-froid de Gordon, général des troupes égyptiennes. Accompagné de quatre adjudants seulement, il se rendit aux avant-postes et se présentant devant Suleiman, il lui dit : « Si vous voulez la guerre, je suis prêt à l'accepter ; si vous voulez la paix, rentrez dans vos possessions. Je vous laisse le choix jusqu'à demain. » Cette apparition inattendue et ce procédé frappèrent tellement le chef et ses officiers, qu'ils crurent avoir devant eux un être surnaturel. Pendant la nuit pourtant ils tinrent conseil, et résolurent de faire feu tous ensemble sur le gouverneur, quand il viendrait chercher la réponse. Un des chefs cependant s'opposa à ce plan, disant que, s'ils commettaient un semblable attentat, ils seraient certainement perdus, parce que l'Angleterre se joindrait à l'Égypte, pour venger la mort d'un de ses nationaux. « Rappelez-vous, leur dit-il, ce que firent les Anglais en Abyssinie ! » Ainsi ces hommes féroces furent arrêtés dans l'exécution de leur infâme projet.

A la suite de ces pourparlers, bon nombre de chefs, avec leurs soldats, quittèrent le camp des rebelles, et Suleiman se trouva trop faible pour continuer la résistance. Gordon eût fort bien pu le faire arrêter et le rendre à jamais inoffensif, mais, comme il avait promis de retourner dans ses possessions, le gouverneur le laissa libre.

Les troubles furent donc apaisés ; cependant la paix ne fut pas de longue durée. A la tête de 11,000 combattants, Suleiman envahit bientôt les *seribas* du Bahr-el-Gazal, traquant les habitants pour les vendre aux négriers. Ce fut pour mettre fin à ces brigandages, que Gessi Bey eut à commander l'expédition dont nous allons parler, d'après le journal italien *L'Esploratore*.

Tout favorisait les rebelles : troupes aguerries par la lutte contre le Darfour, armes et munitions abondantes, climat meutrier pour les Égyptiens ; bref, tout semblait devoir leur assurer la victoire. Le 17 novembre 1878, avec quatre compagnies de troupes régulières et mille hommes de troupes irrégulières, Gessi partit de Rumbek, malgré la mauvaise saison et le débordement de plusieurs fleuves qu'il devait traverser ; en route il reçut des renforts, en sorte que sa petite armée se monta à 2500 hommes environ. Les rebelles occupaient à Dem Idris une position magnifique, d'où Gessi les délogea par un stratagème.

« Le 27 décembre, raconte-t-il, je fus averti que Suleiman avait occupé avec de grandes forces Dem Gellaba, à deux lieues de notre camp. Aussi-

tôt je fis construire un retranchement qui pût nous protéger; après que nous eûmes travaillé toute la nuit, la grande seriba fut en état de défense. A 6 heures $^{3}/_{4}$ du matin, le 28 décembre, nos avant-postes se replièrent sur le camp, nous avisant que Suleiman arrivait; en effet, nous vîmes bientôt s'avancer, des deux côtés de notre fort improvisé, de longues files d'hommes armés qui l'environnèrent; leur porte-drapeau s'approcha jusqu'à 30 mètres de nous. Alors le feu commença de tous côtés. Les ennemis ne s'attendaient certainement pas à nous trouver fortifiés, et, confiants dans leur nombre, ils donnèrent l'assaut; mais ils furent repoussés avec de grandes pertes. Longtemps encore ils continuèrent le feu, puis donnèrent un second assaut sans plus de succès. Ils renouvelèrent plusieurs fois cette tentative, mais voyant qu'ils perdaient beaucoup de monde sans profit, ils finirent par se retirer. Nous les poursuivîmes de notre fusillade, et bientôt leur retraite se changea en une fuite dans toutes les directions. Je ne m'éloignai pas cependant, car j'avais vu d'autres troupes fraîches, qui se trouvaient du côté de la seriba et qui auraient pu l'occuper pendant notre mouvement en avant. »

Ce premier succès fut d'une grande importance pour Gessi Bey; il amena beaucoup de désertions dans les rangs des rebelles et diminua leur audace, tandis qu'il enflamma l'ardeur des troupes du gouvernement. D'autre part les négriers du Bahr-el-Gazal, sentant bien que la défaite de Suleiman serait leur ruine à tous, lui amenèrent de nouveaux contingents pour réparer ses pertes. Gessi reçut aussi quelques renforts, qui élevèrent le nombre de ses hommes à 3200.

Le camp était entouré de belles cultures de dourah, dont la troupe tirait sa subsistance, et un ruisseau qui coulait dans le voisinage lui fournissait l'eau nécessaire à ses besoins. « Les chefs des rebelles, continue Gessi, résolurent de s'emparer de notre eau et de notre dourah pour nous affamer. Un jeune déserteur nous apporta la nouvelle de cette décision, la nuit même où elle fut prise. Profitant des hautes herbes, je fis cacher 1800 hommes le long de la route où devait passer leur troupe. Le 13 janvier 1879 au matin, les gens de Suleiman arrivèrent en colonne serrée; je donnai ordre de les laisser avancer jusqu'à 200 pas et de faire feu : ils marchaient comme s'ils allaient à une fête. Quand ils furent à la distance voulue, nos balles tombèrent sur eux comme grêle, ce qui ne les empêcha pas de tenir ferme pendant une demi-heure; mais, se trouvant à découvert, ils succombaient en grand nombre. Une sortie générale les mit en déroute et nous les poursuivîmes à une certaine distance. L'attaque fut renouvelée le jour même et fut également repoussée. »

Malgré cette victoire, la situation de Gessi Bey était très précaire: la petite vérole noire et la dyssenterie s'étaient déclarées parmi ses troupes; les rebelles recevaient sans cesse de nouveaux renforts et harcelaient le camp; pour comble de malheur les munitions commençaient à manquer, en sorte qu'il fallait en user avec la plus extrême réserve. Vers le milieu de février cependant Gessi parvint à couper les vivres à l'ennemi, et peu après une compagnie de troupes régulières arriva au camp; malheureusement elle n'apportait pas de munitions.

Le 28, les avant-postes égyptiens furent attaqués. Il s'en suivit une lutte générale et les rebelles furent repoussés. Mais le succès aveugla les vainqueurs, qui s'élancèrent à l'assaut des barricades ennemies, et tout ce que leur chef fit pour les rappeler fut inutile. Arrivés devant ces barricades, ils tombaient mitraillés. Cependant l'heure était avancée et il fallait se retirer; la troupe eut alors beaucoup à souffrir. Bien que la retraite s'opérât en bon ordre et que les soldats ripostassent à leurs adversaires, le feu de l'ennemi leur faisait beaucoup de mal; le cheval du colonel Gessi fut atteint de deux balles. Il fallut même, à un moment donné, faire front pour empêcher la retraite de se changer en déroute; néanmoins, la troupe put rentrer dans ses positions. Ce revers fut d'ailleurs le seul de la campagne.

Le 11 mars arriva un convoi de munitions, ce qui permit de tenter une action décisive. « Le 16, à 7 heures précises, dit Gessi, je partis avec ma troupe divisée en quatre colonnes. A peine l'ennemi nous eut-il aperçus qu'il ouvrit vivement le feu avec son artillerie; nos hommes ne se mirent pas moins à l'œuvre pour élever un retranchement. Tandis que la première colonne se fortifiait ainsi, les autres corps faisaient un feu roulant pour empêcher les rebelles de sortir de leurs positions. Vers 11 heures, le feu prit aux cabanes ennemies et les détruisit avec les provisions qu'elles contenaient. Les assiégés tentèrent alors une sortie, que nous repoussâmes. Dans l'après-midi, le feu prit à leurs ouvrages de défense, et les flammes activées par le vent se propagèrent rapidement. Poussés par le désespoir, tourmentés par une soif ardente et suffoqués par la chaleur, ils se décidèrent à sortir pour combattre en rase campagne; cinq fois ils nous attaquèrent et cinq fois ils furent repoussés. Enfin, voyant l'insuccès de leurs assauts, ils restèrent dans leurs positions.

« Il était six heures du soir : impossible de décrire le spectacle grandiose qu'offrait l'incendie des barricades ennemies, la confusion, les clameurs de ces gens qui mouraient de faim et de soif, l'épouvante qui les dominait. Ma troupe, elle aussi, était abîmée de fatigue; depuis sept

heures du matin nous avions combattu sous un soleil ardent, sans prendre de nourriture; je laissai donc au feu le soin de continuer son œuvre; je renforçai notre barricade, puis me retirai dans notre camp.

« Pendant la nuit, les rebelles prirent la fuite, abandonnant leurs morts, et tuant leurs blessés pour qu'ils ne tombassent pas entre nos mains. Le 17 au matin, nous prîmes possession des positions ennemies. »

A la suite de sa défaite, Suleiman se retira dans son Dem, qui, bien fortifié, lui permettait d'opposer une longue résistance aux troupes du gouvernement. Néanmoins, le coup décisif était porté au commerce des esclaves. Gordon pacha ordonna de sévir contre les marchands de chair humaine avec la dernière rigueur, et les indigènes se chargèrent eux-mêmes d'en purger la contrée.

Quant à Suleiman, sommé de se rendre, il répondit avec la plus extrême arrogance, et eut même l'audace d'envoyer au gouvernement du Soudan neuf des chefs rebelles, pour lui enjoindre de rappeler Gessi Bey et ses troupes. Gordon, pour toute réponse, les fit tous fusiller.

Ici s'arrête la relation de Gessi, mais nous savons qu'il a pris d'assaut le Dem de Suleiman et infligé à ce brigand une défaite de plus.

Terminons ce récit par une nouvelle assez curieuse. « Parmi les gens d'Abu Muri, je vis, dit Gessi, un homme blanc, nu comme les nègres. Je le fis appeler et appris que c'était un Nyam-Nyam de l'ouest; sa blancheur est vraiment surprenante : il a le visage rose, les cheveux rouges, les yeux bleus; une constitution robuste; il est âgé d'environ 40 ans. Je lui demandai s'il y avait d'autres blancs dans sa tribu, et si ses parents étaient blancs. Il me répondit : « Mes parents sont noirs; « j'ai eu un frère blanc comme moi, mais il est mort; d'autres blancs, je « n'en connais pas. » Je le pris d'abord pour un albinos; cependant, comme il n'en avait ni les cheveux ni les yeux, je ne puis m'expliquer ce phénomène; j'ai su pourtant que Miani a vu parmi les Nyam-Nyam de l'ouest des hommes blancs non albinos. »

LE CONCOURS RÉGIONAL ET L'EXPOSITION INDUSTRIELLE DE BONE

L'Algérie ayant été soumise au système des concours régionaux agricoles, qui régit la France, la première de ces expositions a eu lieu à Bône au mois de septembre dernier. Un nombre considérable d'exposants a pris part à ce concours qui a été fort brillant. Dans la section des

machines agricoles, il n'y a pas eu moins de 474 instruments divers, parmi lesquels figuraient des charrues à vapeur, des moissonneuses et des faucheuses de tous les systèmes, outre un contingent remarquable de rateaux à cheval, de charrues, de herses, de presses, etc. Dans la partie des produits agricoles, le fait le plus saillant a été le nombre énorme des vins exposés; ces vins pèchent, en général, par un goût prononcé de terroir et par une fabrication défectueuse, mais ils attestent les efforts énergiques des colons algériens, pour sortir de la culture des céréales qui ne rend rien et pour entrer dans celle de la vigne qui leur donne des bénéfices importants. L'on voit, par la diversité même des produits, que les colons sont encore dans la période des tâtonnements, et qu'il n'y a de tradition ni dans le choix des plants, ni dans les procédés de culture et de vinification; quelques années manquent pour tout cela, mais peu à peu l'expérience se fera, et l'on peut déjà entrevoir l'époque prochaine où l'Algérie prendra un rang très honorable et surtout très lucratif parmi les régions vinicoles.

Il y avait également une grande diversité dans les tabacs exposés; malheureusement, les colons et les indigènes ont trop compté sur l'administration de la Régie, et ont plus recherché la quantité que la qualité. L'on reproche avec raison aux tabacs algériens de manquer de force et de mal brûler, ce qui provient surtout de procédés défectueux dans la cueillette des feuilles; il en est résulté que l'Administration française, malgré son bon vouloir, s'est vue forcée de restreindre ses achats, et qu'une grande partie de la dernière récolte est restée sur les bras des colons qui ont dû vendre à vil prix. Pour sortir de cette impasse, les colons n'auront pas d'autre moyen que de mieux cultiver en diminuant les étendues. Les produits exposés étaient néanmoins d'une bonne qualité moyenne, et nous croyons que les fabricants européens pourraient les employer avec avantage, en les mélangeant avec des tabacs plus forts.

La race chevaline était représentée par de nombreux échantillons, mais l'on y aurait cherché en vain ces beaux types de la race barbe qui abondaient il y a vingt ans. Il y a loin d'un joli cheval à un cheval de race, et l'on remarquait même un bon nombre de bêtes absolument tarées. Ce déplorable résultat est dû à des causes multiples, parmi lesquelles figurent au premier rang les guerres de l'empire, surtout celle de Crimée, qui ont emporté tout ce qu'il y avait de beau. En outre, les officiers du service de la remonte ont cru faire merveille en n'offrant que des prix dérisoires, et n'ont abouti qu'à faire abandonner l'élevage du cheval qui se soldait en perte. Enfin, l'on a cherché à *perfectionner* la race barbe

par l'introduction de lourds étalons français, qui n'ont réussi qu'à abâtardir les caractères qui faisaient le prix, et on peut dire le charme, de cette race fine, élégante et docile.

Les spécimens des races bovine et ovine ne présentaient rien de remarquable. Les vaches indigènes ont le grave défaut de donner peu de lait, et souvent même de ne pas se laisser traire si on ne leur présente pas leur veau. Nous avons constaté de louables efforts pour introduire de bonnes races françaises, sardes et suisses; malheureusement, le climat chaud de la côte algérienne ne paraît pas convenir aux animaux importés, qui prospèrent au contraire sur les plateaux plus élevés.

Au concours agricole, la ville de Bône avait adjoint une exposition industrielle, qui a attiré également un grand nombre d'exposants, et qui a offert un véritable intérêt; ce début bien modeste a dépassé toutes les espérances, et le public y a si largement répondu, qu'en un seul jour il y a eu près de 5000 visiteurs. Le fait capital de cette exposition a été une machine à vapeur de 50 chevaux, entièrement fondue, tournée et ajustée dans les ateliers de la compagnie du Mokta-el-hadid qui, du reste, a commencé à construire sur place ses locomotives; c'est un signe des temps dont il est impossible de ne pas tenir compte. La plupart des exploitations minières de l'Algérie présentaient de beaux échantillons; à leur suite, s'étalait une collection splendide des marbres et onyx du Filfillah, comprenant toute une série, depuis le statuaire d'une blancheur presque trop éclatante, jusqu'aux marbres de toutes nuances, découpés en immenses plaques de quelques millimètres d'épaisseur.

Les tapis arabes ont beaucoup attiré l'attention; dans une des cours, l'on avait installé un atelier où des indigènes travaillaient sous les yeux du public. L'on remarquait avec étonnement que ces ouvriers, dont les doigts agiles produisaient les dessins les plus variés de contours et de nuances, n'avaient sous les yeux aucun modèle pour les guider, et qu'ils tiraient tout de leur mémoire. Les anciens tapis arabes étaient fort difficiles à utiliser dans nos appartements; longs et étroits, ils ne pouvaient pas cadrer avec la forme de nos salons. Sous l'impulsion des bureaux arabes, les indigènes se sont mis maintenant à fabriquer des tapis de toutes les dimensions, et cette modification fort élémentaire leur amènera probablement de nombreuses demandes.

Le Bey de Tunis avait tenu à figurer avec honneur à cette exposition; à titre de bon voisinage, il y avait envoyé une immense variété de tissus brodés d'or et d'argent, de meubles incrustés, de selles brodées d'or, etc.; on remarquait surtout un costume complet de femme arabe,

en soie blanche tellement surchargée de lamelles d'argent, qu'il était permis de se demander comment la malheureuse favorisée de ces splendeurs pourrait arriver à faire un mouvement. Une immense salle était consacrée à la pelleterie; les lions et les panthères s'y coudoyaient avec une admirable collection de peaux de grèbes du lac Fetzara, transformées en manchons et en ornements de toutes sortes.

En résumé, ces diverses expositions peuvent être regardées comme faisant époque dans le développement de l'Algérie; elles présentent des indices qui témoignent d'un progrès considérable, accompli au milieu des mauvaises récoltes dont ce pays est affligé depuis plusieurs années, et qui eût été bien plus accentué sans ces circonstances défavorables.

EMILE CHAIX
Directeur de l'exposition.

BIBLIOGRAPHIE

LES ANCIENNES EXPLORATIONS ET LES FUTURES DÉCOUVERTES DE L'AFRIQUE CENTRALE, par *E. Berlioux.* — M. Berlioux, qui s'est déjà fait connaître fort avantageusement par son ouvrage sur la *Traite orientale*, vient, en publiant la notice dont nous avons à rendre compte, de combler une véritable lacune. Il étudie la géographie contemporaine au moyen des indications de géographie ancienne fournies par Ptolémée; ne s'arrêtant pas là, il coordonne et explique les récentes découvertes, et annonce aux voyageurs futurs les routes anciennes, les villes ruinées, les peuples déchus qu'ils devront rencontrer sur leur chemin.

C'est ainsi qu'il a prédit à M. Rohlfs que, dans son voyage actuel, il trouverait d'anciennes voies commerciales, et des peuples de race blanche dans des lieux qu'on croit être le domaine exclusif de la race nègre.

L'auteur étudie surtout le Sahara central et oriental, le Soudan, et pousse même ses recherches jusqu'au cœur de l'Afrique, chez ce roi Cazembé qu'a visité le docteur Livingstone.

Un peuple qui, suivant lui, à dû jouer jadis un rôle très important dans cette région, c'est celui des Garamantes, de race blanche. Leur empire s'étendait du Darfour à Insalah, et le noyau de ce vaste domaine était les deux massifs du Ahaggar et du Tibesti, c'est-à-dire les contrées les plus riches du Sahara. Ce désert, du reste, était dans l'antiquité fort différent de ce qu'il est aujourd'hui. Les terres fertiles et boi-

sées devaient y tenir une grande place et, sur plusieurs points, on pouvait aller des côtes de la Méditerranée au Soudan sans traverser les immenses solitudes que l'on rencontre de nos jours. L'empire des Garamantes a fini par disparaître devant les invasions des Arabes et des Tebous, peuple de couleur foncée. Les chefs vaincus se sont repliés du côté de Kanem, où les voyageurs retrouveront leurs descendants. L'auteur examine, en les suivant pas à pas, les routes qui devaient traverser ce royaume, routes qui allaient de Tripoli et d'Alexandrie au Soudan; il prétend que ce serait encore pour le commerce les voies les plus courtes et les plus abordables.

Passant de l'antique au moderne, M. Berlioux, dans les dernières pages de sa brochure, parle des moyens d'arriver au centre africain et conseille de remonter les cours du Congo et de l'Ogowaï.

Nous ne saurions donner trop d'éloges à l'auteur de cet opuscule, qui nous a renseignés d'une manière précise sur l'état des connaissances africaines au temps de Ptolémée. Son travail est fort intéressant, mais nous en conseillons surtout la lecture aux personnes versées dans l'étude de la géographie, qui y trouveront beaucoup à apprendre, tandis que d'autres n'y verraient peut-être qu'une énumération savante de noms propres anciens et modernes, sans beaucoup de charme pour elles.

Indications diverses. Parmi les articles relatifs à l'Afrique, publiés récemment dans des recueils périodiques, nous signalerons ici :

Les colonies de l'Afrique méridionale. (*Revue générale*, n^os de juillet, août et septembre 1879.)

Voyages du R. P. Duparquet dans l'Afrique australe. (*Bull. de la Soc. de géog. de Paris*, août 1879.)

Le pays des Çomalis-Medjourtines, par G. Revoil. (*Bull. de la Soc. de géog. comm. de Bordeaux*, n°s 19-20.)

La mer d'El-Djuf. Conférence par William Burls. (*Bull. de la Soc. de géog. d'Anvers*, t. IV, n° 3.)

La Cimbébasie, par le R. P. Ch. Duparquet. (*Les missions catholiques*, n^os du 3 octobre 1879 et suivants.)

La pêche sur la côte occidentale d'Afrique, par A. Merle. (*Bull. de la Soc. de géog. comm. de Bordeaux*, n°s 19-20.)

BULLETIN MENSUEL

Beaucoup de nos lecteurs s'étant montrés satisfaits de la promenade que nous leur avons fait faire autour de l'Afrique, dans notre dernier numéro, nous les convions à la recommencer aujourd'hui. Aussi bien nous paraît-il avantageux d'adopter, pour notre *Revue du mois*, un plan constant, qui deviendra peu à peu familier à nos abonnés, et à l'aide duquel ils s'orienteront avec plus de facilité que si nous les promenions en zigzag au gré des événements. Nous nous proposons donc de suivre habituellement le même itinéraire, quitte à varier nos étapes. Les nouvelles de l'Afrique nous parvenant toujours de quelqu'un des points de son littoral, si nous en faisons le tour par eau, chacune de ses parties viendra naturellement solliciter notre attention et nous fournir un prétexte pour parler d'elle s'il y a lieu.

Faisons donc voile de l'Europe pour l'Algérie. Là, le premier journal qui nous tombe sous la main, l'*Indépendant* de Constantine, nous apprend que trois Français, MM. Fau, Foureau et Girard, se sont pris de passion pour le Sahara. Après être revenus plusieurs années de suite en touristes dans le sud des possessions françaises, il se sont décidés à se fixer dans l'Oued-Rir, où ils ont acheté des terres à 250 kilomètres au sud de Biskra. C'est la première fois que des colons européens s'installent aussi loin dans cette direction.

L'Oued-Rir, qui a Touggourt pour capitale, possède de nombreuses oasis, et le gouvernement français fait de grands sacrifices pour en accroître l'importance commerciale. C'est là surtout que l'on a multiplié les puits artésiens. Grâce à une augmentation de débit d'eau de 111,311 litres par minute, on y compte, de plus, qu'en 1856, 158,263 palmiers, 50,000 arbres fruitiers et 6055 habitants. L'Oued-Rir se trouve d'ailleurs sur l'un des tracés projetés pour le transsaharien, qui viendra peut-être lui apporter un nouvel élément de prospérité.

L'idée de construire un chemin de fer pour atteindre le Soudan au travers du grand désert, épousée déjà par des Anglais, des Allemands et des Français, l'a été aussi par des Italiens. Chaque nation paraît mettre son point d'honneur à être la première, sinon la seule, à accomplir cette grande œuvre, et il serait bien surprenant qu'une émulation aussi générale demeurât stérile.

Le projet italien est dû à l'ingénieur Leone Paladini. Partisan jadis d'un transsaharien passant par Biskra, il préconise aujourd'hui une

autre direction. Sa ligne partirait de Gabès, à l'angle sud de la Petite Syrte, et irait de là, à travers le massif du Hoggar, vers Kascena, Kano ou Sokoto dans le Soudan, c'est-à-dire vers la ligne de faîte qui sépare le bassin du Niger de celui du lac Tchad. Ce serait un parcours d'environ 2800 kilomètres.

Quand les travaux seront commencés, nous toucherons à Gabès pour les voir, mais en attendant nous cinglerons directement de l'Algérie vers l'Orient, sans même nous arrêter à Malte, où plus tard nous aurons peut-être à visiter le collège pour les missions civilisatrices de l'Afrique centrale, que l'archevêque d'Alger se propose d'y fonder.

En nous rapprochant de la Grande Syrte, nous apprenons la malheureuse issue de l'expédition de Rohlfs, et la présence du voyageur allemand lui-même à Benghazi. On raconte que Rohlfs et le Dr Strecker, son compagnon, arrivés dans cette ville, avaient fait marché avec des Arabes pour être conduits et protégés jusqu'au but de leur voyage, c'est-à-dire jusqu'au Wadaï. Ils étaient parvenus à l'oasis de Koufara, lorsqu'on y apprit que le pacha turc de Benghazi avait fait jeter en prison trois cheiks arabes, sous prétexte de les obliger à fournir caution pour la sécurité des voyageurs, mais en réalité pour extorquer d'eux une bonne partie de la somme dont ils étaient convenus avec Rohlfs. Les Arabes de Koufara, à cette nouvelle, voulurent massacrer les deux étrangers, qui ne furent préservés de la mort que par le dévouement du cheik Kreim Bou-Baba et de ses fils; mais tous les bagages de l'expédition, y compris les présents que l'empereur Guillaume envoyait au sultan du Wadaï, furent saccagés et pillés. On finit par permettre à Rohlfs d'envoyer une lettre au consul italien à Benghazi, M. Rossoni, qui après mille efforts arracha enfin au pacha la mise en liberté des cheiks emprisonnés. Dès que ces derniers furent de retour à Koufara, les Arabes relâchèrent Rohlfs et son compagnon, mais sans rien leur rendre ni de leur argent, ni de leurs effets.

Cet insuccès de la tentative de Rohlfs est d'autant plus regrettable, que le programme de son voyage au centre du continent, jusqu'aux régions inconnues vers lesquelles remontent, comme vers un centre commun, les bassins du Nil, du lac Tchad, du Niger et du Congo, promettait beaucoup[1].

Quelques informations sur une partie de ces pays nouveaux ont été

[1] Voir la carte jointe à notre premier numéro.

recueillies depuis peu, de la bouche d'un voyageur qui s'y était aventuré tout seul. M. Bohndorff, après avoir été au service personnel de Gordon pacha, s'enfonça à l'aventure, en remontant le cours du Bahr-el-Gazal, pour faire des collections d'histoire naturelle. Il a pénétré au sud du Dar Fertit, puis s'est dirigé à l'ouest et dit être parvenu jusqu'à une distance de 14 journées de l'océan Atlantique; mais cette indication doit être erronée; le voyageur, au surplus, n'avait pas des connaissances suffisantes pour faire des relevés exacts. Il a été arrêté dans sa marche par le cannibalisme des habitants; à son retour il a été dépouillé de tout ce qu'il possédait à Kalaka, près de Schekka, dans le Darfour, et au mois de mai dernier il est arrivé à Khartoum dans un dénûment absolu.

C'est principalement du côté du Nil et de la mer Rouge que l'on rencontre des explorateurs italiens. Dernièrement plusieurs jeunes gens de cette nation sont arrivés au Caire pour se rendre de là au Soudan. Un autre Italien, Mgr Massaia, vicaire apostolique des Gallas, établi depuis 1846 au Choa et en Abyssinie, est dans ce moment retenu prisonnier par le Negous à Debra Tabor, conjointement avec un missionnaire, le R. P. Louis de Gonzague, qui l'accompagnait. Le roi l'a appelé auprès de lui sous le spécieux prétexte de lui confier une mission diplomatique pour l'Europe, mais en réalité pour se débarrasser des missionnaires, qu'il aurait juré de chasser de son pays. Telle est du moins l'opinion du préfet apostolique d'Aden. Tout entretien avec l'évêque a été absolument interdit à M. Bianchi, membre de l'expédition commerciale milanaise, qui se trouvait sur les lieux. D'après M. Naretti, qui jouit de la confiance du roi Jean, Mgr Massaia ne court d'autre péril que celui d'être expulsé du royaume et renvoyé en Italie.

Bientôt les Espagnols viendront faire concurrence aux Italiens dans cette partie de l'Afrique, et chercher à leur tour à capter les bonnes grâces des souverains indigènes. Une mission espagnole est en effet chargée, par le roi Alphonse XII, de porter de riches présents au roi d'Abyssinie et à celui de Choa. A la tête de cette expédition se trouve le commandeur Albarguès, qui est déjà parti et attend en Égypte ses compagnons. Il fera bien de se hâter avant que la solution du conflit entre l'Abyssinie et l'Égypte soit remise au sort des armes. Bien que la paix, en effet, n'ait pas été définitivement rompue, les appréhensions sont aujourd'hui assez vives encore pour que l'Angleterre ait cru devoir envoyer une canonnière à Massaouah, afin d'y protéger ses nationaux.

Sortons maintenant de la mer Rouge et abordons les parages de l'océan Indien.

Le mois dernier nous avons dû quitter Zanzibar avant l'arrivée du courrier de M. Cambier, chef de la première expédition belge, aussi sommes-nous impatients d'y revenir pour savoir de ses nouvelles.

M. Cambier est arrivé heureusement à Masikamba, après un voyage lent et pénible. Masikamba, ou Karéma, est situé sur la rive orientale du Tanganyika, par environ 29° de longitude est, comptée du méridien de Paris, et 7° de latitude Sud. M. Cambier a obtenu du sultan de ce pays la concession d'un terrain de plusieurs centaines d'hectares, et l'autorisation d'établir une station à Masikamba. Il ne s'est décidé pour ce point qu'après avoir fait une reconnaissance préalable du pays. Il s'est d'abord rendu à Masikamba avec une caravane légère, laissant le gros de ses bagages à Simba; sa reconnaissance terminée, il est revenu à Simba, et c'est de là qu'il a écrit en date du 28 août.

La seconde expédition belge, accompagnée de M. Carter et des éléphants, était arrivée à Grand-Kanyényé le 20 septembre. Les éléphants ont parfaitement résisté à toutes les fatigues et à toutes les privations pendant la traversée du Marenga-Mkali, désert où l'eau manque absolument; ils sont restés pendant quarante-deux heures sans boire et pendant trente et une heures sans manger, marchant pendant vingt-sept heures et demie, chargés de plus de 1000 livres chacun.

L'attention du sultan de Zanzibar a été attirée dernièrement sur la partie la plus méridionale de ses États, la vallée de la Rovouma. L'importance de ce cours d'eau s'est accrue, depuis que l'on sait qu'il y a des mines de charbon le long du Liende, l'un de ses affluents méridionaux. Le charbon affleure dans les îles de cette rivière, mais pour le moment l'exploitation n'en serait pas lucrative, vu l'obstacle que mettent les rapides de la Rovouma aux transports par eau. La mine qui semble la plus riche est à 150 milles de la côte par terre.

Ce gisement de houille n'est pas le seul qui ait été signalé dans le sud-ouest de l'Afrique, et l'on peut entrevoir le moment où l'extraction et le commerce de ce combustible, ainsi que d'autres richesses minérales, se pratiqueront sur une large échelle dans cette région. Nos lecteurs se souviennent sans doute de ce que nous leur avons dit (n° 1, p. 21) des concessions obtenues par la Compagnie générale du Zambèze. Au Transvaal aussi le travail des mines pourrait être très fructueux. Un des promoteurs du chemin de fer qui doit relier le Transvaal à la mer, de Prétoria à la baie de Delagoa, disait, cette année même, à la Chambre de

commerce du Cap : « Dans tous les districts j'ai trouvé des minerais de fer, de plomb et de cuivre de fort bonne qualité, contenant de 70 à 90 °/₀ de métal ; le plomb paraît parfois très argentifère. En outre j'ai découvert, en dehors des exploitations actuelles d'or, de grandes régions contenant du quarz aurifère des alluvions aurifères, ainsi que des minerais d'argent, de mercure, d'étain, de cobalt, de nickel, etc. » Il paraît qu'il y a aussi, d'après le missionnaire vaudois Berthoud, des régions contenant des bancs multiples et épais de houille de bonne qualité.

Mais pour que des entreprises industrielles se créent au Transvaal, il faut que la paix y règne, ce qui n'est pas le cas actuellement. L'effervescence causée parmi les Boërs par la persistance de l'Angleterre à renoncer à leur annexion, prend une tournure inquiétante. Un procès, dans lequel un des leurs était accusé d'avoir maltraité son domestique cafre, a fourni le prétexte d'une manifestation hostile, pour empêcher les juges d'intervenir dans les rapports des Boërs avec les Cafres. Des troupes ont été envoyées des colonies environnantes au Transvaal, et le commandant Baff a quitté Middlebourg, craignant pour sa vie. Il y a eu également des désordres à Potchefstroom.

La résistance aux Anglais n'a pas non plus cessé dans le Zoulouland. Malgré la convention dont nous avons reproduit le texte (n° 4, p. 69) le chef Secocoeni, roi des Bapedis et ancien vassal de Cettiwayo, a refusé de capituler, et malheureusement, il a fallu reprendre les hostilités contre lui.

Cela pourra retarder l'exécution des entreprises missionnaires, auxquelles il semblait que la paix avec les Zoulous allait ouvrir de nouveaux champs de travail. Les missions américaines en particulier sont toutes prêtes à profiter des occasions favorables qui se présenteront, pour s'établir plus solidement à l'intérieur et y pénétrer davantage.

Dans le pays des Bassoutos, le chef des Bapoutis, Morosi, qui avait profité de la guerre des Anglais avec les Zoulous pour se révolter contre l'autorité britannique, continue à braver les troupes anglaises du haut de la montagne sur laquelle il s'est retranché. Tout récemment des pourparlers ont eu lieu entre Morosi et le secrétaire des colonies qui exige la reddition du rebelle sans conditions. Celui-ci ne voulant pas se soumettre, les hostilités ont recommencé. Mais la lutte ne peut se terminer que par la chute de Morosi ; il succombera tôt ou tard à la fatigue ou à la faim.

Chez les Bassoutos également, un agent de la Société des missions évangéliques de Paris, M. Germond, a fondé à Thabana Moréna

une école industrielle intéressante. Après de longs et persévérants essais cette institution semble se consolider. En effet, le parlement colonial ayant voté une somme annuelle de 7500 fr. pour l'établissement d'une école manuelle dans le Lessouto, les directeurs de celle de Thabana-Moréna ont réclamé cette subvention en sa faveur, et, bien qu'une réponse définitive n'ait pas encore été donnée. les négociations sont en bonne voie. Le gouvernement préférerait toutefois un autre emplacement. où il donnerait à la Société des missions le terrain et tous les bâtiments nécessaires.

On a beaucoup de peine à obtenir des indigènes qu'ils s'astreignent aux lenteurs d'un apprentissage. « A l'origine de l'école, dit M. Germond, il se présenta cependant des postulants, mais sitôt venus, sitôt partis. L'un voulait tout apprendre : faire des fenêtres, coudre des habits, forger le fer et tricoter des bas; son zèle était à la hauteur des circonstances : il en eut pour trois semaines. L'autre se donnait vacances sitôt qu'il lui en prenait envie, etc. Le 20 juillet 1878, l'école réorganisée s'est ouverte de nouveau avec onze élèves et des chances sérieuses de succès. Les apprentis ont huit heures de travail à l'atelier et deux heures de leçons le soir. Leur conduite pendant la première année a toujours été bonne. Leurs progrès sont réels; pour pouvoir bien les apprécier, il faut savoir par expérience combien il est difficile d'amener un Mossouto à savoir distinguer ce qui est droit de ce qui est tortu. La menuiserie a été surtout enseignée, mais nos jeunes gens ont appris en outre à manier assez bien le marteau et la truelle. Une forge a été installée. »

Dans la ville du Cap, où nous relâchons, on nous parle de deux voyageurs anglais, qui viennent d'en partir pour une exploration originale. MM. C. F. H. Bagot et H. E. C. Beaver se proposent de faire un relevé topographique des pays compris entre le Zambèze au Sud et les lacs Albert et Victoria, c'est-à-dire le bassin du Nil, au Nord. Ils estiment qu'il leur faut au moins deux ans pour cela, — nous le croyons sans peine, — et une somme de 3 à 4000 livres sterling. Le *Cape Argus,* auquel nous empruntons ces informations, nous apprend en outre que MM. Bagot et Beaver comptent voyager en wagon, comme cela se pratique dans l'Afrique australe; mais il est à craindre que ce mode de transport ne devienne bien gênant pour eux au delà du Zambèze et même avant. Quant à l'espoir de dresser une carte *générale* et *complète* des immenses territoires qu'ils comptent parcourir, il nous paraît singulièrement chimérique, et les amis de la géographie doivent se contenter de leur sou-

haiter d'atteindre heureusement Le Caire, après avoir traversé le continent dans toute sa longueur.

En remontant vers le Nord, le long du rivage de l'Atlantique, nous voyons pour la première fois le pavillon anglais flotter sur toute la Cimbébasie, entre le fleuve Orange et le Cunéné, c'est-à-dire sur la zone qui séparait la colonie du Cap des possessions portugaises, et qui n'embrasse pas moins de douze degrés de latitude. Cette extension de la domination britannique est en effet toute récente. Les indigènes Damaras ou Héréros, Afrikanirs et Namaquas, ont eux-mêmes imploré le protectorat de l'Angleterre dès 1872, pour mettre un terme à leurs guerres intestines ; toutefois ce n'est que depuis peu qu'un gouverneur s'est installé chez eux. La population noire, que l'on évalue à 118,000 habitants, est essentiellement pastorale. Ce sont des hommes doux et hospitaliers, parmi lesquels les missionnaires européens ont déjà introduit une demi-civilisation; les blancs au nombre de 150 environ, sont pour la plupart d'intrépides chasseurs, qui vivent dans leur wagon ; ils voyagent ainsi, accompagnés d'une grande troupe d'indigènes et d'une meute de chiens.

Plus modestes ont été les allures de M. Mitchison, envoyé en Afrique par l'Université de Leipzig. Il a suivi la côte occidentale, du Sénégal à Mossamédès, tantôt par terre, tantôt par mer, puis il s'est enfoncé dans l'intérieur jusqu'à Ondonga, capitale de l'Orango, sur les bords du Cunéné. De là il a atteint l'Omarourou dans le Damaraland, d'où il a gagné Walfish Bay le 5 décembre 1878. M. Mitchison, dit le *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* est le premier explorateur qui ait fait seul, à pied, l'itinéraire de Mossamédès à Walfish Bay, par les montagnes d'Houilla et du Damara. Il représente le Cunéné comme un fleuve considérable, dont les crues inondent les plaines voisines ; ses eaux sont peuplées d'alligators, et ses rives ombragées d'épaisses forêts. Dans ces forêts se sont réfugiés les grands animaux traqués par les chasseurs du Damara.

Stanley continue à ne pas divulguer les détails de son voyage sur le Congo, contrairement à l'habitude de ses émules, qui saisissent d'ordinaire toutes les occasions de faire parvenir de leurs nouvelles au nombreux public qui s'intéresse à leurs exploits. Il pense sans doute que « le Continent mystérieux, » ainsi qu'il nomme l'Afrique, veut des explorateurs non moins mystérieux. On a cependant une lettre de lui adressée, non comme on pourrait le croire à l'Association internationale qui le soutient, mais au *Daily Telegraph.* Dans ce message, le célèbre voyageur

se montre très sobre de détails sur ses faits et gestes, mais il dévoile un point important de ses instructions : c'est qu'il lui a été recommandé de ne pas user de violence et de se retirer pour chercher un autre champ d'action, partout où les indigènes le repousseront. « Nous avons des ressources abondantes, écrit-il, et nous achèterons l'air lui-même si on nous le demande, plutôt que d'avoir recours à la force. L'expérience d'une année montrera ce que l'on peut attendre de ce nouveau système. » On sait que ce n'est point ainsi qu'a procédé Stanley dans son précédent voyage, pendant lequel il s'est frayé fréquemment un passage de vive force. Carlo Piaggia et bien d'autres considèrent cette attitude belliqueuse comme propre à rendre les nègres pour longtemps hostiles aux blancs, tandis qu'il ne manque pas de sauvages qui, pris par la douceur, se montrent accessibles à la civilisation.

Témoin par exemple S. M. le roi de Dexès, au Gabon, qui tout dernièrement a écrit à la Société d'anthropologie de Paris une lettre autographe, qu'il a signée « Felix Denis Rapontyabon, roi, » en lui envoyant le squelette et la peau d'un gorille. Ce chef a reçu une bonne éducation à la mission française, professe les meilleurs sentiments pour les Européens et se montre admirateur dévoué des sciences.

Du Gabon passons à la Sénégambie où il semble que les relations commerciales des comptoirs, depuis longtemps établis sur la côte, se propagent bien lentement vers l'intérieur, et que les connaissances géographiques demeurent relativement stationnaires.

Il vient pourtant de s'y faire une découverte importante, qui est un véritable événement géographique. Nous voulons parler de la reconnaissance des trois sources du Niger, dans les monts de Kong. C'est le *Journal du commerce maritime et des colonies* qui nous en a apporté le premier la nouvelle, d'après une dépêche arrivée à Marseille le 12 novembre. Cette découverte, au sujet de laquelle les détails manquent encore, est due à deux Français, MM. Zweifel et Moustier, habitués par un long séjour au climat meurtrier du pays et à la manière de traiter les indigènes. La maison Verminck de Marseille les avait envoyés de Sierra Leone à la recherche des sources du grand fleuve, en remontant le cours de la Rokelle.

Le *West African Reporter* prétend qu'à Sierra Leone, sur 100 habitants 99 ne connaissent aucunement l'intérieur. Malgré les nombreuses rivières qui arrosent cette partie de l'Afrique, les communications entre l'Atlantique et le Haut Niger sont encore à peu près nulles. L'importance

d'une voie commerciale dans cette direction se fait sentir tous les jours davantage, et les tentatives se multiplient pour la trouver.

C'est ainsi qu'à Sierra Leone il vient de se former une Société, sous les auspices du gouverneur Rowe, pour envoyer une expédition qui explorera l'intérieur du pays, en s'occupant surtout de la possibilité d'y étendre les cultures.

D'autre part M. Frédéric Speer, vient de revenir en Angleterre, après deux années d'exploration sur la Gambie, où il s'est avancé plus qu'aucun de ses devanciers. Il croit que le sultan de Segou, Ahmadou, nouerait volontiers des relations commerciales avec les négociants de Bathurst, et les verrait venir chez lui avec plaisir. Il annonce que des marchands indigènes ont traversé de Timbouctou à Sierra Leone, et ont paru surpris que les Anglais ne fussent pas encore entrés en relations d'affaires avec leur pays.

De son côté le capitaine sarde Battista Pellaghi, vient de remonter le premier le fleuve Saloum, affluent du Sénégal supérieur. Il a poussé jusqu'à la ville de Kaolak, habitée par une tribu sauvage, dont le roi a offert au voyageur de très beaux présents en témoignage de sa sympathie.

Enfin le moment approche où M. Soleillet reprendra le cours de ses recherches. Il s'embarquera le 20 décembre à Bordeaux pour le Sénégal, d'où il se propose de gagner Timbouctou et l'Algérie.

Disons, à propos du Sénégal, que cette année la chaleur y a été excessive et qu'il y a eu beaucoup de maladies; les pluies y ont été très abondantes. Le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar va se faire, dit-on, la somme nécessaire devant être prochainement votée par la Chambre. Dans l'intérieur on commence la route de Médine à Bafoulabé, où l'on construit le dernier poste avancé.

A moitié chemin entre St-Louis et Gibraltar, nous sommes témoins des grandes inondations qui dévastent les Canaries, où il y a des personnes noyées et des pertes matérielles considérables. Puis nous regagnons l'Europe, prêts à recommencer notre tournée dans un mois, s'il plaît à Dieu.

Pillage de la caravane Martini. Nous avons annoncé, il y a trois mois (N° 3, p. 47), le pillage par les Issahs Saumalis de la caravane du voyageur Martini, mais c'est aujourd'hui seulement que nous en connaissons les détails par une lettre du comte Antonelli, l'un des membres de l'expédition, dont voici quelques extraits, d'après le *Giornale delle colonie.*

« Le soir du 9 juillet, après le départ simulé que nous fit faire l'émir de Zeila, pour se libérer de la surveillance d'un bâtiment de guerre italien, voyant que la caravane était empêchée de partir par la faiblesse des chameaux, empoisonnés par un pâturage malsain, je proposai à Martini de m'envoyer comme courrier au Choa, pour informer le roi de ce qui était arrivé et lui demander un bon renfort, s'il voulait que les armes et les présents lui parvinssent. Martini y consentit. Le matin du 10 je partis donc du camp de Tokoscia avec Giulietti. Nous n'avions avec nous que 5 soldats abyssins, 3 mulets et 5 chameaux. Martini m'avait remis des lettres pour le roi et pour Mgr Massaia.

« Six jours après nous arrivâmes à Abasuin, station d'eau fréquentée par toutes les caravanes dirigées sur l'Harrar et l'Abyssinie, distante de Zeila de 90 kilomètres. Le lendemain de notre arrivée Martini nous informa, par une lettre datée du 14, qu'ayant réorganisé la caravane, il partirait le lendemain de Tokoscia et que nous devions l'attendre à Ambos. Nous répondîmes de suite qu'ayant reçu sa lettre plus loin, à Abasuin, nous le priions de nous faire savoir si nous devions rétrograder ou l'attendre. Le jour d'après, autre lettre de Martini; celle-ci était datée d'Ambos, le 16 : « Je vous ai dit de m'attendre, écrivait-il, attendez-moi donc; votre mission est désormais inutile; demain je partirai d'Ambos. » Quatre jours se passèrent et rien n'arriva. Le matin du 22, Giulietti et un serviteur abyssin partirent pour connaître la cause du retard de la caravane de Martini, qui aurait dû arriver à Abasuin le 19 ou le 20. Je restai à la garde des bagages, chameaux et mulets, avec deux Abyssins seulement. J'étais extrêmement vexé de la fausse position dans laquelle je me trouvais, et de cette longue halte, chose toujours dangereuse. La pensée pourtant d'être sur le territoire égyptien et sous la responsabilité d'Abou-Baker éloignait toute idée d'un péril prochain.

« Le 22 après midi, tandis que j'étais occupé à me jeter de l'eau sur la tête et sur les épaules, je fus assailli de toute part. J'essayai de me dégager mais inutilement. J'appelai l'Abyssin que j'avais mis de garde cinq minutes auparavant, mais mon cri fut arrêté par une corde serrée au cou, et, accablé par la force de mes agresseurs, je tombai à terre où je fus étroitement garrotté. Je reconnus de suite que j'étais au pouvoir des Saumalis, à la tête desquels était un des chameliers qui m'avaient été donnés par le fils d'Abou-Baker. Je vis le camp envahi par une centaine d'Issahs qui, avec des cris de joie, se partageaient nos provisions en brisant les caisses. On avait donné aux femmes leur part en biscuits, mais leurs cris de damnés et la vivacité de leurs gestes

montraient qu'elles n'étaient pas contentes de leur lot. Tout cela se passait sous mes yeux, avec un bacchanal et un fracas sans pareil. Deux fois un Issah leva sa lance pour me tuer, mais il fut retenu par ses compagnons. Après le soleil couché, la camp était désert; on entendait à une grande distance les cris des pillards. Un vieux Issah vint alors discrètement me libérer, me fit signe de m'échapper au plus vite et de ne pas me laisser voir. Je retrouvai les Abyssins qui avaient été de même délivrés par le vieillard; je leur ordonnai de partir avec moi pour Ambos. Je ne pus sauver du bagage que les dessins et cartes de Giulietti et les lettres de Martini. Après une véritable course de onze heures, souffrant horriblement du manque d'eau et de blessures aux bras et aux jambes, nous arrivâmes à Ambos, où je sus que Martini nous avait expédié une lettre de rappel, parce qu'il avait accordé à Abou-Baker 45 jours pour renforcer la caravane de bons chameaux. Je sus aussi qu'il avait expédié un courrier au Choa. J'appelai le drogman du roi Ménélick, je lui fis constater le manque de courage des soldats abyssins, spécialement de celui que j'avais mis de garde, et qui se disculpa en allégant la rapidité de l'attaque qui ne lui avait pas laissé le temps de faire feu.

« Au moment où j'écris, le 15 octobre, tout est prêt pour le départ de demain. Les chameaux sont chargés, il ne manque rien. La caravane se compose de 4 Italiens, un négociant français, 34 soldats abyssins, 34 Issahs Saumalis, 16 Danakils, 10 soldats arabes donnés par le pacha pour escorte jusqu'à Arué, 135 chameaux et 14 mulets. »

Projet d'une mission au Bihé. Au printemps de cette année, le *Prudential Committee* des missions étrangères américaines décidait d'envoyer en Angleterre et sur le continent européen, quelques personnes bien qualifiées, pour recueillir auprès des Sociétés de missions et de géographie toutes les informations possibles sur les points accessibles de l'Afrique, sur les meilleurs moyens d'atteindre l'intérieur et sur les détails d'organisation d'une mission. Le *Missionary Herald* de novembre renferme un rapport remarquable de M. J. O. Means, l'un de ces délégués. Après une description animée du pays et de ses habitants, et un exposé des œuvres actuellement poursuivies par les Sociétés missionnaires, le rapporteur communique les résultats de l'enquête, sur les régions de l'Afrique centrale où le besoin d'une mission se fait le plus sentir et où l'on aurait le plus de chances de succès.

Les sociétés et les explorateurs consultés en ont proposé huit, que M. Means passe successivement en revue. Ce sont : 1. le Congo supé-

rieur ; 2. la région de la Dana et du Kénia ; 3. le pays des Monbouttous et celui des Niam-Niams au N. et à l'O. de l'Albert-Nyanza ; 4. le territoire qui s'étend entre les lacs Nyassa et Tanganyika ; 5. le mont Gorongoso au S. du Zambèze, non loin de l'Océan ; 6. la vallée des Barotsés ; 7. les régions concédées par le gouvernement portugais à M. Paiva d'Andrada sur le Zambèze ; 8. le territoire du Bihé et de la Coanza à l'est de Benguéla, par 13° lat. S. et 14° long. E. de Paris. Les avantages et les inconvénients que peuvent présenter les sept premières régions sont examinés avec soin ; puis, M. Means fait valoir, à l'appui du choix du Bihé, les considérations suivantes. D'après les renseignements de Cameron et de Serpa Pinto, le pays est très salubre. En outre, les États du roi de Bihé forment un grand territoire compact ; sa capitale est la plus grande ville que Cameron ait vue en traversant le continent, et cependant il avait passé par Mpwapwa, Oudjidji et Nyangwé. Jusqu'ici la barbarie, dans l'Afrique centrale, a été attaquée par l'Orient ; il faut chercher à l'atteindre aussi par l'Occident. Par le Benguéla on peut pénétrer dans une contrée où aucune Société ne travaille. Le Bihé semble être un des points les meilleurs pour gagner les États de l'intérieur. Enfin la Coanza a un service régulier de vapeurs. Le D[r] Nachtigal insiste beaucoup pour l'établissement d'une mission chrétienne dans le bassin de cette rivière.

Les personnes désignées par les représentants de l'œuvre des missions pour examiner le rapport de M. Means, ont émis sur le choix du Bihé un avis favorable, motivé par la nécessité de s'établir dans cette région avant que les trafiquants européens y aient apporté leurs vices, et par les devoirs particuliers de l'Amérique envers l'Afrique, au point de vue de l'évangélisation. Pendant les siècles qu'a duré l'esclavage, a dit M. Goodwin, c'est à l'Afrique que l'Amérique a dû ses richesses. Si les vaisseaux négriers ont traversé l'Océan au profit de l'Amérique, celle-ci doit maintenant envoyer en Afrique des navires chargés de Bibles et de missionnaires. De plus, si le champ proposé était adopté, il permettrait d'appuyer les autres missions et d'obtenir leur coopération. Enfin la densité de la population et ses rapports avec les autres tribus de l'intérieur seraient favorables à une diffusion rapide de l'Évangile dans les pays au delà de la Coanza.

Pour ces motifs les conclusions du rapport ont été appuyées, et l'on a demandé que les recherches commencées fussent continuées, avec la ferme intention d'établir la mission proposée le plus promptement possible.

EXPLORATION DE L'OUSAMBARA PAR KEITH JOHNSTON

En attendant la saison favorable pour les caravanes qui se rendent de Dar-es-Salam au Nyassa, le hardi explorateur, dont nous avons annoncé le décès regrettable dans notre troisième livraison, avait fait une exploration de l'Ousambara. Son rapport, publié par les *Proceedings* de la Société royale de Londres, nous a paru devoir intéresser nos lecteurs, pour lesquels nous en avons extrait quelques pages. La carte dont nous l'accompagnons a été dressée sur celle de Keith Johnston lui-même.

Avant lui, l'Ousambara avait été visité par les missionnaires Krapf et Rebmann, par Burton et Speke, et plus récemment par le Rév. J. P. Farler. La mission anglaise de l'Université y a fondé deux stations, placées sous la direction de l'évêque de Zanzibar. Situé sur la côte de Zanguebar, entre les 4°,20 et 5°,25 lat. S. et les 36° et 36°,50 long. E., ce pays forme un chaînon du grand soulèvement de la côte orientale qui s'étend de l'Abyssinie à Natal, et qui, dans cette région, se compose de quatre chaînes parallèles courant du Nord au Sud, séparées l'une de l'autre par de hautes vallées, des plateaux, des terrasses, et couvertes de forêts jusqu'à leur sommet. Généralement bien arrosé, il est très fertile.

Par sa situation il devait attirer l'attention spéciale des Anglais, toujours à la recherche des moyens pratiques les meilleurs pour faire pénétrer la civilisation dans l'Afrique centrale. Il est en effet sur la ligne la plus directe entre l'Albert et le Victoria Nyanza d'une part et l'Océan indien de l'autre, et plusieurs des hommes les plus compétents pensent que c'est par là que devra passer la route, qui un jour mettra en communication la côte avec les lacs. Aussi ne faut-il pas s'étonner que Keith Johnston l'ait choisi pour en faire l'objet de son exploration. Accompagné d'un savant, M. Thomson de Chouma, le fidèle serviteur de Livingstone, et de neuf indigènes, il débarqua à la fin de février 1879 à l'embouchure de la Rufu, à Pangani, le port de tout l'Ousambara méridional, où réside le gouverneur envoyé par le sultan de Zanzibar. Ce fonctionnaire le renseigna sur le commerce de Pangani, qui consiste essentiellement en exportation de grains, de tabac, de gros et de menu bétail, etc. C'était aussi naguère le point de départ de la caravane qui transportait chez les Masai et à Kamolondo, sur les bords du Victoria Nyanza, les marchandises débarquées à la côte ; mais ce commerce a beaucoup diminué, car, lors du passage de Keith Johnston, on n'avait plus entendu parler de la dernière caravane partie un an auparavant.

La route que suivirent les explorateurs, en quittant Pangani, conduit

d'abord au Nord, sur une première terrasse élevée de 15 à 20 m. au-dessus du niveau de la mer, en partie boisée, en partie couverte d'une herbe épaisse, de champs de riz ou de plantations de bananiers. Tournant ensuite au N.-O., elle traverse une contrée encore partiellement cultivée, mais bientôt elle débouche sur une vaste région inhabitée, appelée Nyika, s'étendant entre la côte et la base des montagnes. Dans la première partie de ce désert, la végétation arborescente ne présente guère que des palmiers ; puis vient une série d'étangs appelés Kakindus, qui, en mars, fournissent la seule eau potable sur cette route ; au delà le pays est déjà plus ondulé, et aux palmiers succèdent les acacias. A l'extrémité de la Nyika s'élèvent les premières chaînes de collines, au milieu desquelles se trouve Magila, l'une des stations missionnaires.

Quoique ce village ne soit qu'à 260 m. au-dessus du niveau de la mer, il est déjà dans la partie que l'on peut appeler montagneuse. En effet, du haut d'un rocher de 650 m., l'œil ne rencontre plus guère que des sommités couvertes de sombres forêts, au Nord, à l'Ouest et au Sud-Est, depuis le Kiturwé jusqu'au pic de Tongwé, qui atteint 700 m. A mesure que l'on avance dans l'intérieur, on traverse alternativement des chaînes boisées et des dépressions cultivées.

L'exploration vous ménage d'ailleurs des surprises. Dans une clairière de la forêt, à la limite des districts de Bondei et de l'Ousambara proprement dit, c'est un marché actif et bruyant, dont les vendeurs et les acheteurs, au nombre de deux à trois cents, sont presque tous des femmes. Plus loin, on arrive au bord de la Zigi, qui en cet endroit est divisée en deux bras qu'il faut passer sur deux ponts, formés chacun d'un grand arbre jeté en travers d'une rive à l'autre. Ici, bordée de la plus riche végétation, la rivière se précipite entre des rochers ; ailleurs elle coule plus lentement de manière à former des nappes d'eau profonde, dans l'une desquelles se trouvent une digue artificielle et plusieurs pièges à prendre le poisson, faits exactement sur le même type que ceux usités dans la Tamise. Sur le versant occidental des montagnes la pente est assez raide ; elle finit même par le devenir tellement, que dans les temps humides le chemin glissant permet à peine aux natifs de monter ou de descendre.

Quand la petite caravane de nos voyageurs atteignit la première porte de Msasa, sa venue fut annoncée par deux ou trois coups de fusil. Passant une seconde porte, elle se trouva sur un sommet découvert où est situé le village, qui ne compte d'ailleurs qu'une vingtaine de huttes circulaires, à toit conique.

D'après les observations barométriques de Keith Johnston, Msasa doit être à 950 mètres au-dessus de la mer ; aussi les indigènes qui l'accompagnaient se plaignirent-ils du froid et firent-ils du feu toute la nuit, tandis que lui trouvait l'air simplement rafraîchissant.

De là, pour atteindre Ngambo (1050 m.) il faut traverser un des affluents de la Zigi, sur les bords duquel croissent des fougères de 5 mètres de haut. Chef-lieu du district de Handei, Ngambo compte une quarantaine de grandes huttes circulaires ou ovales, dont plusieurs, rangées en cercle à l'extrémité du village et entourées d'une palissade, servent de quartier au chef Kibanga et de résidence à quelques-unes de ses nombreuses femmes. Le village est entouré d'une jungle épaisse qui, avec une seconde barrière formée d'arbres abattus et de tranchées profondes, constitue une bonne fortification.

Des huttes sont assignées aux étrangers, auxquels Kibanga vient bientôt rendre visite. Frère du roi actuel de Fuga, il n'en est pas moins constamment en guerre avec lui. Ses traits, dit Keith Johnston, diffèrent de ceux des habitants qui dépendent de lui et de ceux des gens de l'Ousambara en général ; son teint est d'une nuance beaucoup plus claire, son nez recourbé d'une façon spéciale, ses yeux profondément enfoncés, son front couvert et ses petites oreilles rappellent beaucoup le portrait de Théodoros d'Abyssinie. L'entrevue terminée, il se retire et envoie à Keith Johnston un mouton, quelques volailles et du riz pour ses compagnons ; de son côté, l'Anglais lui donne du drap de plusieurs sortes, de la poudre, un bonnet et un ample vêtement, présents dont le chef se déclare très satisfait.

Pendant toute la soirée et fort avant dans la nuit, les enfants du village, garçons et filles, placés sur deux rangs, les uns vis-à-vis des autres, divertissent les étrangers par leurs danses, les uns chantant un chant monotone « Ngambo-yambo, » les autres répondant « oï, oï. » Puis, chants et danses ayant cessé, les voyageurs s'endorment pour être réveillés à trois heures du matin, par une invasion de fourmis qui les oblige à sortir de la hutte.

Près de Ngambo, et d'une hauteur de 1300 mètres, on découvre la grande vallée de la Sedyia, de 9 à 10 kilomètres de large, bornée d'un côté par les pentes presque abruptes des monts de Handei, de l'autre par l'arête du plateau de Fuga, et arrosée par la Muremwa et la Ruengera. Couverte autrefois de nombreux villages, elle était très populeuse ; mais depuis les guerres de succession au trône de Fuga, les villages ont été détruits, et aujourd'hui on ne s'y aventure plus qu'au péril de ses jours.

Elle n'a guère que des bouquets de bois, tandis que la grande forêt de l'Ousambara remplit à peu près tout le haut bassin formé par le massif triangulaire des monts de Msasa et de Handei. Comparativement, les arbres des monts de Magila et des limites du désert de la Nyika sont petits, mais les forêts traversées par Keith Johnston et sa troupe, en revenant de Handei à Magila, ont des arbres géants, de 2 $^1/_2$ à 3 mètres de diamètre et d'une hauteur de 50 à 65 mètres.

De Magila Keith Johnston tint à visiter encore la place forte de Umba, où se trouve une seconde station missionnaire, bâtie dans une petite clairière de la jungle, derrière la ville, tandis que l'église s'élève au milieu même de la place. Celle-ci est cachée dans les bois qui bordent la Nyika ; on y arrive par deux approches, gardées chacune par de triples portes faites de bois d'une espèce d'acacia nommé *mkongolo,* noir en dedans, blanc au dehors, et si dur qu'il peut presque résister aux attaques des fourmis blanches. Une jungle épaisse la protège des autres côtés.

En rentrant d'une excursion en dehors des portes, on entendit dans la jungle un bruit que l'on reconnut être le rugissement d'un lion ; mais ce fut le seul fauve rencontré pendant cette exploration.

Au retour les voyageurs trouvèrent, au point de rencontre des deux routes d'Umba et de Magila, une multitude d'hommes et de femmes chargés de bananes fraîches et sèches, de riz, de cassave, de tabac, etc., se rendant au marché de Mavia, près de Pangani. Les hommes étaient armés de lances, d'arcs, de flèches empoisonnées, garnies de fer ou de bois dur et de plumes.

En général, l'Ousambara produit du riz, de la cassave, du maïs, des cannes à sucre et du tabac ; il expédie à Pangani des quantités considérables de feuilles séchées au soleil, et battues en petits gâteaux plats et ronds d'environ deux pouces de diamètre, d'un tabac grossier et fort, mais le parfum en est assez bon. On cultive aussi un coton d'une qualité inférieure, qui est employé à faire du fil. L'huile de palme se récolte sur la côte orientale comme sur la côte occidentale. A Magila, les propriétaires s'en servent pour la cuisine et pour l'éclairage. Les cocotiers semblent disparaître avec la première chaîne de montagnes ou dès qu'on est hors de portée de la brise de mer, mais au delà les bananiers deviennent très abondants, et leurs fruits, cueillis avant leur maturité, bouillis et étendus sur des branches pour sécher au soleil, forment la principale nourriture de ces montagnards. Ainsi préparée, la banane acquiert un parfum semblable à celui de la pomme de terre.

Quoique l'exploration de l'Ousambara n'ait duré que quelques semai-

nes, il ne ressort pas moins du rapport de Keith Johnston que la contrée qu'il a parcourue renferme de grandes beautés naturelles ; elle a même reçu le nom de « Suisse africaine. » Dans les montagnes, le climat est très salubre, et si l'on considère la grande fécondité du sol et la proximité de la côte, les montagnes n'étant séparées de la mer que par une plaine basse de 50 kilomètres, on ne peut douter qu'un grand avenir ne soit réservé à ce pays, pour le moment où les communications seront ouvertes entre l'océan Indien et le Victoria Nyanza.

BIBLIOGRAPHIE

Flore saharienne, par *Victor Largeau.* — Sous ce titre gracieux *Flore saharienne,* celui qui aime les parfums exotiques trouvera un bouquet de fleurs arabes où, pour parler sans figure, un recueil d'histoires et de légendes transportées de l'arabe en français ; les unes sont empruntées aux écrits du gadhi Aïssa, les autres ont été reproduites d'après des récits de pasteurs arabes.

« Lorsque nous entrâmes dans les premiers jours de décembre chrétien, en l'année 1875, dit le gadhi, le vénérable, l'honorable, l'élevé, l'intelligent, Sa Seigneurie le Sid Largeau, le Français possesseur d'un rang élevé, d'une haute puissance morale et de caractère conciliant, s'est penché sur notre ville ; il dirigeait ses pas du côté de l'Orient. Lorsqu'il arriva, sa bonté nous demanda de lui écrire dans notre langage ce qui était arrivé autrefois à certains Arabes. Voici que j'ai développé la chose demandée, sous la protection de Dieu, celui qui guérit ; j'ai écrit l'histoire de certains vices, et j'ai fait ressortir la morale qui découle de cette histoire. J'ai copié les écrits de quelques sages, gens zélés qui ont évité l'indifférence. »

C'est « grâce au généreux et constant appui de M. Revilliod » que le travail de M. Largeau a pu être publié.

Après quelques aphorismes qui établissent « ce que produit l'indifférence, » viennent les récits. Le lien qui les unit, c'est évidemment l'intention morale annoncée dans la préface. Il en ressort plusieurs vérités : « l'espérance soutient ; le bien des autres doit être en horreur comme la gale sur la peau ; la jalousie est funeste, car elle a pour base la désapprobation des actes de Dieu, elle peut même être cause de la mort ; ceux qui avalent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection, comme celui que Satan a souillé de son contact, etc., etc. »

Le mot de morale doit, toutefois, être entendu à l'orientale, car les

ruses qui réussissent sont fort admirées, et les voleurs dont l'habileté égale l'audace deviennent rois et même juges! Le tout est de réussir ou de se résigner.

Le volume se termine par quelques poésies où la forme du vers disparaît dans la traduction, mais qui montrent une fois de plus que l'humanité est partout la même, et que l'amour est, a été et sera, sous toutes les zones et dans toutes les races, le sentiment qui entraîne le cœur et domine la poésie.

Étudiés au point de vue spécial de notre journal, ces récits renferment bien des noms de contrées, de tribus, de villes, de plantes, de vents, d'ustensiles, d'usages, de dignités; quelques coutumes touchantes : ceux qui ont perdu la raison sont tenus en grand honneur, parce que « Dieu a rappelé à lui leur esprit; » mais tous ces renseignements ne sont là que l'accessoire; la précision n'est pas rigoureuse, et nous ne pensons pas que le géographe ou le voyageur puissent y recueillir une instruction réelle.

Ne demandons pas à l'œuvre de M. Largeau plus que ce qu'il dit nous offrir ; un échantillon curieux de la littérature arabe, et de mœurs qui nous charment quelquefois par leur naïveté, mais le plus souvent nous heurtent par leur étrangeté, leur violence ou leur immoralité.

Des colonies et de l'Afrique centrale, par *J.-T. Coffin*. — Nous avons lu avec plaisir cette brochure, écrite avec verve et conviction pour lancer une de ces idées grandioses que l'Afrique a le privilège de susciter de toute part, depuis qu'elle est devenue le point de mire des esprits aventureux.

C'est essentiellement des intérêts français que se préoccupe M. Coffin. Il s'applique à démontrer qu'il faut créer de véritables colonies, « qui soient à la France ce que les campagnes sont aux villes, » puis il fixe son attention sur l'Afrique, vers laquelle il lui paraît que cette action colonisatrice devrait se porter. Il fait en passant le procès au chemin de fer transsaharien, dont il déclare que « le projet n'est pas pratique, pour le moment du moins, » et il arrive au Sénégal qu'il considère comme « appelé à la plus haute prospérité. » L'idée mère de l'entreprise qu'il conseille est que « l'Afrique doit être civilisée et colonisée par les Africains, guidés et surveillés par les blancs. » Mais comment transformer les Africains sauvages en colons? En les rachetant de l'esclavage, dit M. Coffin, et en les assujettissant à dix années de travail au profit de leur libérateur. Ce libérateur serait une puissante compagnie, reconnue officiellement par le gouvernement, lequel, tout en lui laissant la souveraineté la plus complète sur les territoires où elle opérerait, s'en

déclarerait propriétaire dès que la compagnie y serait installée. Cette compagnie aurait naturellement pour but l'exploitation commerciale et agricole des contrées où elle s'établirait; elle jouirait d'un monopole pour cela, pendant une période de 99 ans. Ce temps écoulé elle abdiquerait et rétrocéderait à l'État français les territoires conquis par elle sur la barbarie.

M. Coffin voudrait que la compagnie fixât son centre directeur à Médine, sur le Sénégal, et qu'elle établît une chaîne de postes d'esclaves rachetés entre Médine et Yamina, pour y construire une route, en obtenant des concessions de terrains des chefs indigènes. Puis elle transporterait par ce chemin un bateau à vapeur démonté, qu'elle lancerait ensuite sur le Niger pour y trafiquer.

M. Coffin met la Société de géographie commerciale de Paris en demeure de s'emparer de son idée pour l'exécuter, et s'il y est donné suite, nous ne manquerons pas de le faire savoir à nos lecteurs.

Le Transsaharien, par *Gazeau de Vautibault.* — M. Gazeau de Vautibault continue à « mener tambour battant, » comme il le dit lui-même, l'affaire du transsaharien, à laquelle « il s'est voué de tout son cœur et de toute son âme. » La seconde brochure qu'il vient de publier sur ce sujet complète la première, que tout le monde connaît; c'est un nouveau plaidoyer, chaleureux et substantiel, en faveur de son idée favorite, et il ne s'en tiendra pas là, car il nous promet d'autres opuscules sur le même sujet. L'un d'eux contiendra des détails sur la région comprise entre le Touat et Timbouctou, et c'est un point qui nous intéresse particulièrement. On a souvent objecté au projet du transsaharien, qu'au delà d'In-Çâlah les notions précises sur le pays faisaient défaut. Or, M. Gazeau de Vautibault annonce qu'il possède sur cette partie du Sahara des connaissances précieuses, provenant surtout du témoignage de nombreux Arabes qui l'ont parcourue; c'est, dit-il, un territoire « archiconnu » des Africains.

Ses efforts réussiront-ils à persuader au public que son entreprise n'offre rien d'aléatoire, et qu'au point de vue financier en particulier elle sera infailliblement brillante? Nous le souhaitons, bien que l'hypothèse joue nécessairement un grand rôle dans son argumentation.

Le pays de Rirha. Ouargla et voyage a Rhadamès, par *Victor Largeau.* — Depuis que les Français ont établi au nord de l'Afrique leur belle colonie, tous leurs efforts ont tendu vers un même but: celui de créer, dans les oasis situées au S. de l'Algérie, des marchés où s'échangeraient les denrées du Soudan et de l'Europe. Or la réalisation de ce

projet a toujours rencontré de grands obstacles, soit par le fait des expéditions militaires contre les tribus révoltées, soit par la crainte qu'ont les Arabes des autorités algériennes, croyant, avec raison, qu'elles supprimeront tout commerce illicite et en particulier la vente des esclaves. A plusieurs reprises des voyageurs, entre autres Duveyrier, Dournaux-Dupéré, Soleillet, ont essayé, en parcourant les oasis du Sahara septentrional, d'établir des relations commerciales entre les places marchandes de Ghadamès, d'In-Çâlah, et l'Algérie; mais ces tentatives ont toujours échoué. In-Çâlah en particulier est jusqu'à présent resté inabordable, aussi bien à Dournaux-Dupéré qui a payé de sa vie son désir d'y pénétrer, qu'à Soleillet qui n'a pu qu'entrevoir cette terre promise, comme il le dit lui-même. Parmi ces hommes énergiques, M. Largeau a sa place marquée. Par ses trois voyages au Sahara il a pris un rang honorable parmi les explorateurs africains, mais, il faut le dire, il n'a pas atteint le but commercial qu'il se proposait. Dans le premier voyage (1874-75), il parvint à Ghadamès et signa avec les habitants de l'oasis un traité de commerce en faveur de l'Algérie. Le second voyage (1875-76) dans le même lieu fut entrepris pour faire exécuter cette convention, mais fut loin de réussir, puisque aucun des Ghadamésiens ne voulut faire des échanges ou partir pour les oasis algériennes. Renonçant alors à ses projets vers l'Est, M. Largeau voulut, dans une troisième expédition (1876-77) pénétrer à l'Ouest vers la fameuse oasis d'In-Çâlah.

C'est dans l'ouvrage dont le titre est en tête de cet article que M. Largeau raconte le second voyage à Ghadamès et l'expédition entreprise dans la direction d'In-Çâlah, mais leur ordre y est interverti.

M. Largeau n'a, pas plus que Soleillet, pu visiter In-Çâlah. Il s'arrêta fort longtemps loin de cette place dans l'oasis d'Ouargla, puis il se mit en marche pour le S-O; mais apprenant que des bandes de pillards voulaient lui barrer le passage, il se replia promptement et revint en France.

C'est à cause de cet insuccès que l'ouvrage porte en titre : Ouargla, parce que la description détaillée de cette oasis occupe la plus grande partie du volume. Du reste, cette description est fort intéressante, car elle révèle une foule de faits inconnus touchant la configuration physique du Sahara, les mœurs de ses habitants, et le commerce. M. Largeau sait aussi à l'occasion entremêler son récit de piquantes digressions : il n'est rien de si plaisant, par exemple, que les pages consacrées au derviche Ben Nounou, qui vit aux dépens des habitants d'Ouargla.



Wm.

BULLETIN MENSUEL

Nous nous sentons chaque jour plus à l'étroit dans les seize pages de notre journal, pour transmettre à nos abonnés toutes les informations que nous recueillons sur l'Afrique; nous sommes sans cesse obligés de garder le silence sur ce que nous apprenons, ou d'écourter des nouvelles auxquelles nous enlevons ainsi une partie de leur saveur et de leur intérêt[1]. Nous prions donc nos lecteurs d'être indulgents pour l'aridité et la brièveté de nos récits, car nous sommes les premiers à les déplorer.

Sans plus de préambule traversons donc en hâte la Méditerranée, et commençons notre *Tour de l'Afrique,* qui n'est pas encore aussi à la mode que le *Tour du monde,* mais qui le deviendra peut-être un jour.

Une des grandes actualités algériennes est toujours la question du chemin de fer transsaharien. Le gouvernement français vient de demander aux Chambres un crédit de fr. 600,000 qui lui a été accordé, pour des études préparatoires divisées en trois catégories. La première, en Algérie même, est partagée entre MM. les ingénieurs Robin, Derotrie et Lebiez. La deuxième, dans le Sahara algérien, sera exécutée par MM. Choisy et Pouyanne; M. Choisy remplace ici M. Duponchel, dont la retraite regrettable a été dictée « par des motifs de convenance personnelle. » Enfin la troisième catégorie embrasse l'inconnu du désert et comporte deux missions distinctes, savoir : celle de M. Soleillet, de St-Louis à Timbouctou et au Touat, et celle du lieut.-col. Flatters, pour « rechercher un tracé devant aboutir dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad.» On remarquera que cette direction s'écarte des tracés proposés jusqu'à présent par des Français, pour se rapprocher de la ligne allemande de Rohlfs.

Cette expédition du colonel Flatters a été d'ailleurs critiquée, et a même donné lieu à d'énergiques protestations, en raison du caractère à la fois officiel et militaire de son personnel, qui, éveillant la défiance et l'hostilité des indigènes, menace, aux yeux des promoteurs de l'entreprise, de la compromettre en l'empêchant de rester une affaire civile et privée. On dit bien qu'il ne s'agit que d'études qui ne préjugent pas le mode d'exécution, mais le silence gardé par les documents ministériels

[1] Nous regrettons de ne pouvoir indiquer toutes les sources auxquelles nous puisons nos renseignements et qui contiennent plus de détails que ce Bulletin sommaire, mais nous nous ferons un plaisir de les signaler, le cas échéant, à ceux de nos abonnés qui nous le demanderaient.

au sujet de la société qui lui avait offert son concours, donne à penser que la Compagnie du Transsaharien trouvera dans l'État plutôt un rival qu'un auxiliaire.

Une des tribus les plus curieuses à étudier, parmi celles dont le Transsaharien doit nous rapprocher, ce sont les M'Zabites à l'extrême limite de la domination française. Cette tribu comprend environ 300,000 individus, qui habitent cinq villes toutes construites sur des mamelons coniques. Au sommet de chacune se trouve une mosquée-citadelle, dans laquelle vit renfermée une sorte de sénat de douze membres, qui concentre tous les pouvoirs entre ses mains. L'année dernière M. Masqueray voulut pénétrer les mystères de ce gouvernement, et après beaucoup de peines il fut introduit dans le *kçour* de Ghardaïa, auprès des chefs jusqu'à présent inabordables aux Européens. Il a obtenu beaucoup de documents nouveaux, mais encore inédits, sur cette population riche et douée d'aptitudes commerciales tout à fait supérieures.

La « Société anonyme de la colonie libre du Sahara » attendra probablement la fin de ces reconnaissances, pour choisir le point précis sur lequel elle installera ses émigrants. Cette Société, qui vient de se fonder en France, se propose de réunir un groupe de 5000 colons, capables de porter les armes, et de les établir, eux et leurs familles, quelque part dans le désert. Ces 5000 colons seraient, d'après le programme, répartis en dix groupes, formant autant de communes assez fortes pour résister aux attaques des maraudeurs arabes.

De leur côté les Espagnols et les Italiens qui entrent déjà pour une très forte proportion dans la population européenne de l'Algérie, y émigrent actuellement en plus grand nombre encore que de coutume, poussés par la misère. Bône en particulier a vu arriver, au mois de novembre, une multitude d'ouvriers lucquois et calabrais mourant de faim.

Le voyage de Rohlfs, dont nous avons annoncé la malheureuse issue dans notre dernier *Bulletin*, ne paraît pas être abandonné, car « l'Association africaine allemande » se propose d'y affecter une partie de la somme que le gouvernement impérial lui accorde annuellement. Ce projet nous ramènera donc probablement sur le littoral de la Tripolitaine d'ici à peu de temps.

Aujourd'hui la mer Rouge réclame davantage notre attention. Les intérêts commerciaux de l'Abyssinie, intérêts compromis par les conquêtes et le mauvais vouloir de l'Égypte, ont amené une extrême tension des rapports entre ces deux pays. Gordon pacha, envoyé en mission par

le khédive auprès du roi Jean, ne paraît pas avoir réussi dans sa négociation, car le souverain abyssin n'a rien rabattu de ses exigences et, confiant dans sa force, a maintenu ou même accru ses prétentions. On a comparé, avec raison, la situation de l'Abyssinie à celle du Monténégro avant la dernière guerre d'Orient : du haut de leurs montagnes, les habitants de ces deux pays voyaient la mer qui semblait les appeler pour l'échange de leurs produits, mais sur la côte de laquelle ils ne possédaient aucun port. Le blocus établi à Massaouah, à Zeilah et autres lieux, par les agents égyptiens, paralyse complètement les transactions, sauf en ce qui concerne les caravanes d'esclaves, pour lesquelles le passage est laissé libre. On a cru un moment que Gordon pacha était retenu prisonnier par le négous ; on sait aujourd'hui qu'il est libre et même qu'il a pu gagner Massaouah. De part et d'autre les armements se font activement, mais on n'a pas encore la certitude que des troupes se soient mises en marche. Tout espoir de conserver la paix n'est donc pas perdu. En attendant, l'évêque Massaïa est toujours prisonnier à Debra Tabor, et le pape sollicite en sa faveur l'intervention des puissances européennes.

D'autres Italiens que le pape ont l'œil fixé sur ce coin du monde, mais sous l'empire de préoccupations fort différentes. MM. Chiarini et Cecchi, qui s'étaient aventurés jusqu'à Kaffa, ont quitté cette ville depuis longtemps et sont probablement en route pour la côte orientale. Mais un Français, M. Lucereau, a pris leur place et se dirige au cœur du pays des Gallas. D'autre part, la « Société d'exploration commerciale en Afrique, » fondée à Milan il y a environ deux ans, déploie une grande activité. Le *Giornale delle colonie* nous fait espérer des renseignements détaillés sur ses entreprises et ses succès. Ses agents, dans les divers ports, sont sous la direction de M. Tagliabue, homme extrêmement capable et actif, qui réside à Massaouah. M. Calisto Legnani, envoyé l'an dernier en Abyssinie par la même société, et qui avait fait précédemment deux voyages au Soudan, vient de repartir pour la même destination. On annonce aussi une expédition italienne pour explorer la vallée de Galima, dans le pays des Gallas, entre Lasta et la baie d'Assab. Cette baie se trouve dans la mer Rouge, près du détroit de Bab-el-Mandeb ; elle appartient à la maison Rubattino de Gênes, qui a établi un service de cabotage le long de la côte. Martini ne croit pas qu'Assab puisse jamais devenir le principal port de commerce de ces contrées ; il recommande plutôt Zeilah, mais en tout cas il insiste, dans une lettre récente, sur ce qu'il ne faut pas penser à faire des affaires avec le Choa, l'Harrar, les Gallas, etc., tant que l'Europe ne se sera pas mise en mesure de protéger

ses ressortissants sur le littoral, et de les mettre à l'abri des vexations et des spoliations des autorités locales.

Si nous quittons le champ de travail des Italiens pour nous diriger vers celui des Belges, nous naviguerons de conserve avec trois voyageurs qui doivent arriver à Zanzibar vers le milieu de janvier. Ce sont MM. Cadenhead, gentleman anglais, engagé par le roi Léopold pour être attaché à l'expédition des éléphants, bien connue de nos lecteurs; et MM. Burdo et Roger, belges engagés au service de l' « Association internationale. » Ces deux derniers ont déjà fait un long séjour à la côte occidentale d'Afrique ; ils vont rejoindre MM. Cambier et Popelin et poursuivront ensuite leur route à la rencontre de Stanley. Ils ne trouveront peut-être plus sur leur chemin le fameux Mirambo, dont les voyageurs ont tant parlé depuis quelques années. Le bruit de la mort de ce chef, tantôt favorable, tantôt hostile aux blancs, a été en effet répandu à Zanzibar, mais cette nouvelle n'est pas encore officiellement confirmée. Ce qui est plus certain, c'est que le second éléphant mâle de l'expédition belge vient de mourir.

Une station française, qui arborera avec son pavillon national le drapeau bleu à étoile d'or de l'Association internationale, va être fondée près de la côte orientale de l'Afrique, à l'ouest du sultanat de Zanzibar. Mais ce ne sera guère qu'une base d'opérations, autour de laquelle des reconnaissances permettront de choisir le site d'un second poste. Cette entreprise sera favorisée par la création à Taborah d'un établissement commercial, avec le concours de capitalistes *indigènes* ou autres de Zanzibar; il s'agit d'un entrepôt de marchandises, et c'est un Français, déjà acclimaté dans le pays, qui est chargé de l'organiser.

Au sud du cap Delgado nous longeons les possessions portugaises, qui paraissent être l'une des parties du littoral les plus favorables aux entreprises de la race blanche. Dans une tournée récente M. Kirk, consul anglais à Zanzibar, a acquis la certitude que la traite des noirs ne s'y pratique plus, et qu'elle y a été remplacée par le commerce des denrées précieuses dont cette région est largement dotée par la nature, telles que le fer, le charbon de bonne qualité, l'orseille, le plomb, la gomme copal, le caoutchouc, etc.; l'exportation du caoutchouc seul s'est élevée, en 1877, à fr. 2,350,000. Une demi-douzaine d'excellents ports sont encore sans emploi dans ce pays; mais, du train dont les transactions se développent, on peut s'attendre à ce qu'ils seront utilisés d'ici à peu de temps. Le gouvernement colonial a en vue la création d'une route de

Quilimane au lac Nyassa, où les missionnaires de Livingstonia répandent la civilisation parmi les indigènes. A ce propos signalons un fait curieux observé dans cette station : c'est la disparition de la mouche tsetsé devant les progrès de la culture du sol. Si cette expérience se généralisait, elle serait précieuse et encourageante pour les colons européens.

Le Zambèze est pour le moment la seule voie praticable pour pénétrer de la côte portugaise au cœur du continent.

M. Païva d'Andrada et ses compagnons, qui le remontent pour explorer les concessions obtenues par la « Compagnie générale du Zambèze » (voir n° 1, p. 21), n'ont pas donné signe de vie depuis qu'ils ont perdu la mer de vue. Mais une autre société s'est organisée à Paris, pour exploiter des mines de charbon situées le long du fleuve, en amont de Tété ; elle va envoyer un ingénieur sur les lieux. Un troisième projet dû à M. Païva Raposo a pour but la culture de l'opium sur une grande échelle, dans cette fertile vallée ; de grands avantages ont été concédés par l'État aux promoteurs de l'entreprise, que quant à nous nous verrions avec peine se réaliser, car il n'y a déjà que trop d'opium dans le commerce pour abâtardir et dépraver les populations qui le consomment ; si les nègres l'ont à leur portée, ils s'y adonneront vraisemblablement avec passion, comme les Chinois, et ce sera non seulement un grand malheur pour eux, mais encore un grand obstacle de plus à la civilisation de l'Afrique, notamment à l'œuvre des missions.

Celles-ci songent sérieusement à s'établir sur le cours moyen du Zambèze, où Livingstone leur a frayé la voie. — Un détachement de catholiques, sous la direction d'un Belge, le R. P. Depelchin, a quitté l'Angleterre le 2 janvier dernier pour le Cap ; de là il s'est rendu à Grahamstown, puis à Kimberley, où il a dû arriver au commencement de juin. L'intention de ces missionnaires est de marcher encore vers le Nord en suivant la route de Serpa Pinto, et de s'établir sur le Zambèze aux environs des chutes Victoria. — La Société des missions protestantes de Paris va aussi être mise en demeure de porter ses efforts sur le même point ou peu s'en faut. Le missionnaire Coillard, qui a déjà été envoyé en reconnaissance le long du grand fleuve, où Serpa Pinto a été heureux de le rencontrer et de recevoir ses soins, engage vivement ses compatriotes à fonder un centre d'évangélisation chez les Barotsés, peuplade riveraine du Zambèze en amont des chutes. M. Coillard a été rappelé en France pour développer ses vues devant la société de laquelle il relève, et son arrivée à Paris est imminente.

Chez les Zoulous la résistance de Secocœni a pris fin le 28 novembre par l'assaut donné victorieusement à sa forteresse, et la pacification est ainsi devenue complète.

L'avenir des missions dans ce pays préoccupe à juste titre le monde chrétien. Le général Wolseley, interpellé à ce sujet, a répondu que chacun des quatorze chefs, entre lesquels le territoire est partagé, est libre de permettre ou d'interdire aux missionnaires de s'établir chez lui, comme avant la guerre; mais une circonstance nouvelle pourrait bien les influencer dans un sens défavorable. C'est que l'un d'eux, John Dunn, qui vit avec quatorze femmes indigènes, est un Anglais, et qu'il a donné un exemple déplorable, en refusant aux missionnaires l'accès de ses États.

Le vieux chef Morosi qui, chez les Bassoutos, a résisté longtemps aux troupes anglaises, a été enfin vaincu. Il a fini par être forcé dans ses retranchements et il a péri les armes à la main. Le prolongement de la lutte était d'autant plus fâcheux qu'elle avait lieu dans l'un des pays les plus riches du sud de l'Afrique. Le *Journal de Grahamstown,* ville de la partie orientale de la colonie du Cap, dit que le Lessouto réunit des conditions de climat et de sol éminemment favorables à la culture des céréales, et que, stimulés par les besoins de la civilisation, ses habitants transforment leurs pâturages en cultures, si bien qu'ils prendront rang bientôt parmi les principaux pourvoyeurs de la colonie. Il y aurait donc grand avantage à ce que le chemin de fer fût prolongé dans cette direction. Les vallées et les pentes des collines sont couvertes de bétail; de toute part s'étendent à perte de vue des champs de maïs et de froment; les wagons de transport y circulent en grand nombre; le calme règne dans les villages, et l'on y sent l'influence bienfaisante et civilisatrice des missionnaires français, qui y sont installés depuis longtemps.

Il y a au surplus dans le Lessouto des missionnaires indigènes, comme il y en a à Madagascar, et comme il y en aura bientôt dans la colonie du Cap. Le Dr Laws, directeur de l'Institut des missions de Lovedale (dans cette dernière colonie), a fait un appel aux chrétiens cafres, pour les engager à se constituer en Société d'évangélisation parmi leurs congénères, et plusieurs ont déja répondu avec empressement à cette invitation.

Après avoir doublé le cap des Tempêtes et suivi la côte occidentale jusqu'au 9e de latitude Sud, nous relâcherons à St-Paul de Loanda, où l'on a vu revenir au mois de novembre les voyageurs Capello et Ivens. Partis de Benguela avec Serpa Pinto, le 12 novembre 1877, ils s'étaient

séparés de leur compagnon au Bihé, pour gagner le Quango et en suivre le cours jusqu'à son confluent avec le Congo. Après avoir été retenus longtemps dans le bassin supérieur du fleuve, faute de ressources pour continuer leur voyage, et aussi par suite de l'hostilité des indigènes, ils ont fini par abandonner leur projet et ont repris le chemin de la côte. Ils y sont arrivés presque sans vêtements, très éprouvés par les fièvres et les privations qu'ils ont endurées. Capello en particulier paraît tout à fait vieux; il est à peine reconnaissable. Si ces voyageurs, tous deux hommes de science, n'ont pu remplir leur programme, ils ont du moins fait des observations nombreuses et précises dans les régions où ils ont vécu; en particulier ils ont complété la carte générale du Loanda. Ils ont été bien reçus par le chef du territoire de Motiango, qui précédemment avait chassé le voyageur Schulz, mais ils n'ont pu obtenir de lui la permission d'aller plus à l'Est.

Dans cette même direction, « l'Association africaine allemande » projette de fonder à Moussoumbé, résidence de Muata Yamwo (par 8° environ de lat. Sud et 21° de long. Est) une station hospitalière, qui puisse tendre la main à la station belge du Tanganyika, et hâter ainsi la création d'une chaîne de postes européens, pour la traversée du continent d'un océan à l'autre.

C'est encore à St-Paul de Loanda qu'est venu jeter l'ancre ces temps-ci le navire *Ticonderoga,* premier vaisseau de guerre américain qui ait réellement pénétré dans le Congo. Son commandant, le commodore Schufeldt, a raconté ses relations avec les natifs de la rive méridionale du fleuve, lesquels, a-t-il dit, consentent à observer le traité conclu en 1876 avec les Anglais, traité qui les oblige à protéger tout homme blanc et à secourir les vaisseaux de toute nationalité.

S'ils sont sincères, ils ont dû le prouver tout récemment à l'égard de M. Comber, agent de la mission baptiste anglaise, qui a débarqué, le 2 juillet dernier, avec sa suite à Mussuca, sur le cours inférieur du fleuve. Le 15 il a continué son voyage par terre vers San Salvador, où il veut laisser un dépôt, tandis que lui-même cherchera à atteindre le Congo au-dessus de Stanley Pool. Qui sait s'il ne s'y rencontrera point avec Savorgnan de Brazza, qui doit repartir pour le théâtre de ses précédents exploits. Il est envoyé par le « Comité français de l'Association internationale africaine » et par la « Société de géographie de Paris, » pour fonder quelque part, sur le haut de l'Ogôoué ou sur sa ligne de partage avec l'Alima, une station française scientifique et hospitalière. Il étudiera aussi le point où en pourrait être fondée une seconde, soit un peu au sud, soit un

peu au nord. Son fidèle quartier-maître Hamon repart avec lui. Quant au Dr Ballay, il prépare de son côté une autre expédition ayant la même région pour objectif.

Notre itinéraire nous appelle maintenant vers le delta du Niger, et spécialement vers le Nouveau Calabar, où la guerre règne entre les indigènes, au point de nécessiter une augmentation de l'escadre anglaise dans cette station. — Près de là, au Nouveau Bonny, M. Hopkins, consul britannique, l'un des champions les plus dévoués de l'humanité et de la civilisation, vient de succomber au climat meurtrier de la Guinée.

M. le comte de Sémellé, retournera bientôt vers les lieux qu'il a déjà visités, c'est-à-dire dans le bassin du Niger et du Bénoué. Encore un de ces hommes qui subissent l'attraction puissante exercée par l'Afrique, sur ceux qui ont essayé une première fois d'en sonder les mystères! C'est un phénomène vraiment remarquable et qui, croyons-nous, ne s'observe pas aussi généralement pour les autres parties du globe, que la tendance fréquente des explorateurs à renouveler leurs voyages sur le sol africain, malgré les épreuves terribles et variées qui les y attendent. Il faut espérer qu'avant de repartir M. de Sémellé publiera une relation de ce qu'il a déjà fait. La narration qui vient de paraître dans le supplément littéraire du *Figaro* ne suffit point, en effet, pour satisfaire notre curiosité. Ce récit pittoresque, destiné surtout à récréer les lecteurs du journal parisien, a un caractère plutôt anecdotique, et les indications précises y font trop complètement défaut pour que la science géographique s'en contente.

On sait que, du golfe de Bénin au cap Vert, les comptoirs français et les comptoirs anglais sont nombreux et se disputent la prééminence commerciale; malheureusement ils sont si bien entremêlés que des conflits sont toujours à craindre. Il y a peu de temps l'incident de Matacong et celui des Scarcies l'ont bien montré; aujourd'hui c'est à l'extrémité orientale de la Côte des Esclaves que surgissent des difficultés. Voici le cas tel que le rapporte le *Sémaphore* de Marseille.

La ville de Porto Novo, capitale de l'État nègre du même nom, est située au fond d'une grande lagune, séparée de la mer par une langue de terre sur laquelle se trouve le port de Kotonou, cédé à la France par le roi de Dahomey, de qui il relevait. Entre Kotonou et Porto Novo il se fait un très grand commerce, qui passe par la localité intermédiaire de Quĕtonoù, dépendante du roi de Porto Novo. Or, le 19 septembre, le gouverneur général anglais de la Côte d'Or, accompagné d'autres fonc-

tionnaires, s'est rendu à Porto Novo, pour demander satisfaction de divers griefs, entre autres d'une punition infligée à deux noirs, sujets anglais, par des officiers du roi. Quoique ce dernier ait opposé de très bonnes raisons aux plaignants, ceux-ci ont exigé une indemnité pécuniaire, puis ils sont allés planter le pavillon britannique à Quetonou, annonçant qu'ils prenaient possession du pays et qu'ils y prélèveraient des droits de douane, sur toutes les marchandises allant de Porto Novo à Kotonou et vice versa. Le journal français s'indigne contre une pareille conduite, mais l'*African Times* a promis des explications, et il convient de réserver notre jugement jusqu'à nouvel ordre.

Un peu plus à l'ouest, la fièvre de l'or commence à s'emparer des Européens. Est-il besoin d'ajouter que c'est à la Côte d'Or, dont le nom seul est plein de promesses, que ce phénomène se manifeste? On ne sera pas non plus surpris de trouver, sur ce terrain, les Anglais et les Français rivalisant d'activité, comme sur le reste du littoral. Le pays de Wassaw, compris dans la partie de la Côte d'Or placée sous le protectorat anglais, possède des mines d'une grande richesse, exploitées depuis un certain temps par une compagnie française. Malgré le mystère dont cette société entoure le résultat de ses opérations, elle voit des concurrents s'établir à ses côtés. L' « Effuenta gold mines company » vient de se constituer à Londres et à Liverpool, pour retirer l'or du filon nommé *Effuenta*, dans la chaîne de montagnes de Tacquah. Il va sans dire qu'elle compte y trouver de très grands profits.

A Sierra Leone c'est plutôt l'agriculture et le commerce avec l'intérieur qui tendent à se développer. Une société industrielle, dont le capital a été fourni par les colons eux-mêmes, s'est fondée pour développer la culture de la canne, la fabrication du sucre, le nettoyage du riz et autres travaux du même genre. Quant au commerce, nous avons parlé dans notre précédent numéro de l'arrivée de marchands de Timbouctou à Sierra-Leone; c'étaient, paraît-il, des envoyés du sultan lui-même. Le père de ce dernier avait, dit-on, fait déjà une démarche analogue, en même temps qu'il expédiait un message au consul anglais à Tunis, pour tâcher de nouer des relations d'affaires. Cette tentative avait échoué, mais il est présumable qu'aujourd'hui les Anglais se garderont bien de repousser les ouvertures qui leur ont été faites.

La république de Libéria tend aussi à développer son activité vers l'intérieur. Des négociations sont pendantes pour l'annexion à cet état du royaume de Médina, à 300 milles au nord de Monrovia. Il serait

organisé en comté, avec les districts de Bopora et de Barline. Ce serait la circonscription la plus riche, avec 500,000 habitants. Le peuple est sobre et a des mœurs relativement pures. On propose d'ouvrir librement les routes au commerce entre Monrovia et Médina, et le gouvernement est disposé à faire de grandes concessions à la compagnie sérieuse qui se chargerait d'y établir un chemin de fer. Le pays est riche en or, en fer et autres produits minéraux, en ivoire, en coton, dont on fabrique beaucoup de vêtements apportés à la côte; les chevaux y abondent et le bétail y est innombrable.

On peut espérer que cette annexion fera faire aussi un pas à la question de l'esclavage, en le combattant d'une manière plus efficace que par des traités. Témoin ce qui se passe dans le pays de Bullom près de Freetown. Malgré des engagements pris envers l'Angleterre, les indigènes pratiquent encore sur une large échelle le commerce des esclaves. Autrefois ils s'y livraient clandestinement, mais maintenant les ventes se font ouvertement, en particulier sur le marché de Lungay. Tout au plus dissimule-t-on la condition des malheureux qui font l'objet de ce commerce illicite, en les qualifiant de « domestiques. » Le gouvernement colonial laisse faire, mais sa tolérance est vivement blâmée par la presse locale.

De toutes les explorations qui convergent de l'Atlantique vers le Haut-Niger, celles qui empruntent la voie du Sénégal excitent naturellement en France un intérêt particulier, mais il y a une tendance marquée à leur donner un caractère officiel. Le fait le plus nouveau qui s'y rapporte est l'ordre donné par le ministre de la marine au gouverneur qui réside à St-Louis, d'envoyer une colonne expéditionnaire dans le pays compris entre le Haut-Sénégal et le Niger. Cette colonne devra parcourir et explorer cette région, et voir si une ligne de chemin de fer peut être établie d'un fleuve à l'autre. Un dessinateur topographe, M. Huet, qui a résidé 15 ans en Algérie, sera attaché à l'expédition.

A Tanger, où nous ferons escale avant d'achever notre tournée, on attend le retour de l'aviso l'*Aurore* qui, au commencement de décembre, en est parti emmenant en France une ambassade marocaine. Ensuite d'une attaque de pillards marocains contre des soldats français sur le territoire algérien, près de la frontière, le gouvernement demanda une réparation; des indemnités furent payées et des garanties de sécurité données pour l'avenir, dans une cérémonie solennelle le 19 novembre. Le sultan attendait que cette affaire fût réglée pour faire partir son ambassadeur, Si Ali-el-Missioni, un des ulémas les plus distingués du Maroc,

qui a auprès de l'empereur une situation importante. C'est la première fois qu'on envoie en Europe un personnage aussi considérable, et l'on peut croire que cette circonstance est un indice favorable pour les relations ultérieures des deux pays.

Disons maintenant adieu à la terre d'Afrique et regagnons nos foyers jusqu'au mois prochain.

LE CHEMIN DE FER ET LE PORT DE LA RÉUNION

Depuis plusieurs années le gouvernement français est entré, au point de vue de l'administration de ses colonies, dans une voie nouvelle ; il faut l'en féliciter. A une longue période d'indifférence, presque d'hostilité, envers les établissements coloniaux de toute nature, a succédé un sentiment plus juste de l'influence que le développement des colonies d'un grand pays exerce sur son commerce, sur l'accroissement de sa population, sur le rôle qu'il joue dans le monde. Cette intéressante modification de l'esprit public se traduit par une série d'actes très importants, dont les effets ne tarderont pas à se faire sentir. En Algérie le réseau des chemins de fer se complète rapidement ; de grands projets sont à l'étude pour construire au Sénégal une voie ferrée de Saint-Louis à Dakar, laquelle servira de tête de ligne à une autre voie rejoignant le Niger au-dessus de ses rapides ; de manière que les riches et populeuses contrées qu'il arrose seront ouvertes au commerce du monde, dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, par les deux grandes voies du Sénégal et du Transsaharien.

La seule colonie que la France ait conservée dans l'Océan indien, l'île de la Réunion, n'a pas été moins favorisée. Il y a deux ans environ que le gouvernement, d'accord avec le parlement, a décidé la construction d'un port et d'un chemin de fer dans cette île, en concédant une garantie d'intérêt qui assure l'exécution de cette grande entreprise.

On sait que l'île de la Réunion se compose d'un massif montagneux, dont le pic le plus élevé atteint 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; les pentes des montagnes sont seules cultivées ; mais si la nature a beaucoup fait pour cette belle île au point de vue de la fertilité des terres, de l'abondance des eaux et du pittoresque, elle l'a, en revanche, privée de ports et même de simples criques pouvant abriter les moindres caboteurs. C'est, au point de vue de l'abord par mer, la côte la plus inhospitalière qui se puisse voir. Les communications des navires avec la

terre sont des plus précaires. Pendant toute la mousson du S. E., qui souffle près de 6 mois, la mer est souvent grosse, et des raz de marées s'y déclarent à l'improviste ; pendant les 6 autres mois, ou au moins de janvier à mai, d'effroyables cyclones se déchaînent, obligent tous les navires à fuir la côte au plus vite, et causent chaque année à la marine française des pertes douloureuses.

Depuis plus de cent ans on n'avait cessé d'étudier et de projeter la création d'un port à la Réunion. C'est un honneur pour le gouvernement actuel d'avoir enfin résolu cette question difficile.

Le port creusé tout entier dans les terres, à la Plaine des Galets, dans la partie N. O. de l'île, est parfaitement orienté pour la sécurité des navires pendant les tempêtes. Les cyclones ne sévissent généralement dans cette partie de l'île que 24 heures après qu'ils l'ont abordée dans la partie E.-S.-E. Les jetées sont courtes, la côte étant très accore. Elles ont moins de 100^{m} de longueur ; elles sont construites en blocs artificiels, d'un volume et d'un poids exceptionnels (110 tonnes), pour résister aux mers terribles qu'elles auront à supporter.

Pour permettre à la colonie entière de jouir des avantages de ce port, il fallait en outre le relier aux différents quartiers à l'aide d'un chemin de fer. En effet, la configuration tourmentée de l'île n'aurait pas permis de concentrer les opérations commerciales dans le port, à l'aide d'une route seulement.

Les quartiers les plus producteurs s'étendent de Saint-Benoit à l'Est jusqu'à Saint-Pierre au S.-O., sur une longueur d'environ 135^{k} dont le port occupe le milieu. Les transports par terre sont si coûteux que les quartiers extrêmes, comme Saint-Pierre, ne pourraient les supporter. En outre un massif montagneux de 10,^{k}5 d'épaisseur vient, au sud du port, tomber jusque dans la mer en une falaise abrupte, de plusieurs centaines de mètres, en coupant les communications. La belle route qu'on a tracée sur cette montagne, atteignant la cote de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, est par cela même impropre aux charrois industriels ; reste la mer dont les communications avec la terre sont incertaines et sans cesse interrompues. Aujourd'hui les communications de la capitale de l'île, Saint-Denis, située au nord du massif montagneux du cap Bernard, avec Saint-Paul au sud du port, et les quartiers de Saint-Leu, Saint-Louis, Saint-Pierre etc., ne se font qu'à l'aide d'une chaloupe à vapeur, qui se réfugie par les gros temps dans le petit *barachois* de Saint-Denis. On cite l'exemple de chasseurs qui, partis de Saint-Denis le matin avec cette chaloupe pour aller tuer quelques lièvres dans la Plaine des Galets, et

comptant revenir dîner tranquillement chez eux le soir, ont été surpris par les approches d'un cyclone; les communications avec la terre étant alors interdites, ils ont dû se réfugier à bord d'un des navires mouillés en rade; au bout de quelques heures, le cyclone se déclarant, l'ordre d'appareiller était donné à tous les navires, et quelques semaines après les chasseurs rentraient chez eux, revenant d'un voyage forcé à Madagascar, bien heureux encore de s'en être tirés sains et saufs !

On conçoit que, dans de pareilles conditions, il était absolument impossible de concentrer au port le mouvement commercial de l'île, — qui dépasse 100,000 tonnes par an, et atteint souvent 140,000 tonnes, — sans l'établissement d'un chemin de fer.

Ce chemin entoure l'île en longeant la mer, en passant par conséquent au pied des cultures, de Saint-Benoit à Saint-Pierre, sur une longueur de 132^{k}. Il ne laisse de côté qu'une fraction de l'île située au S.-E. mais qui, sauf Saint-Joseph près Saint-Pierre, est peu productive ; c'est le domaine du volcan encore en activité, qui verse périodiquement des laves dans la mer. L'établissement de ce chemin de fer présente de grandes difficultés. Il faut d'abord percer le cap Bernard, à l'aide d'un tunnel de 10,^{k}5 de longueur, presqu'entièrement dans la basalte et les laves. Le passage des nombreuses vallées de l'île exige la construction d'environ 80 ponts, dont plusieurs traversent des torrents de 450 à 500^{m} de largeur, et dans des conditions d'exécution très difficiles.

Les travaux sont aujourd'hui en pleine exécution et poussés avec la plus grande vigueur. Les études définitives ont été commencées en février 1878 ; le chemin de fer sera probablement terminé en 1881, et le port en 1882. Si ce programme est rempli, ce sera certainement un des exemples d'activité les plus remarquables qu'on puisse trouver dans le monde entier, pour des travaux aussi lointains et aussi importants. Il fera honneur au gouvernement français, et il faut le dire aussi à la compagnie qui les a entrepris à ses risques et périls, pour le compte de ce gouvernement.

Quant à la colonie, les avantages qu'elle en retirera sont assez considérables pour devoir changer son régime économique et lui rendre son ancienne splendeur. Les frets baisseront dans une large mesure; des marchés qui lui sont fermés aujourd'hui par la difficulté des chargements s'ouvriront pour elle ; son industrie sucrière sera transformée par la facilité de concentrer les cannes, et de créer par suite de grandes usines centrales travaillant mieux et plus économiquement.

Nous souhaitons vivement que ces résultats, promptement acquis et

démontrés par les faits, viennent apporter au gouvernement français la récompense que mérite son intelligente initiative.

LA SITUATION DANS L'OUGANDA

Tout le monde se rappelle l'enthousiasme avec lequel Stanley fut reçu dans l'Ouganda, lorsque, en mars 1875, il y arriva pour continuer l'exploration du Victoria Nyanza commencée par Speke, le bon accueil qu'il reçut du roi, et l'espoir qu'il conçut de le voir bientôt, lui et son peuple, embrasser le christianisme. Sur les recommandations instantes de l'explorateur, pour qu'une mission à la fois religieuse et commerciale fût fondée dans l'Ouganda, la « Church missionary society » y envoya en 1877 le Rév. Wilson, auquel elle adjoignit bientôt M. Mackay. Ayant l'intention de faire apprendre des métiers aux indigènes, elle expédia en même temps dans l'Ouganda le matériel nécessaire pour établir des forges, des scieries, etc. Les espérances étaient si belles qu'un renfort de trois missionnaires fut envoyé à MM. Wilson et Mackay, dont l'influence sur Mtésa permettait de croire le pays ouvert à la civilisation et au christianisme, puisque le roi défendait aux habitants de l'Ouganda de faire du commerce avec les Arabes trafiquants d'esclaves, imposait le repos du dimanche, discutait même avec ses dignitaires et M. Mackay la question de la polygamie (Voir n° 4, p. 66).

Les perspectives ouvertes par ces bonnes dispositions du roi stimulèrent le zèle de l'Église romaine. A la fin de l'année dernière, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, envoyait à son tour dans l'Ouganda cinq missionnaires français. Les *Missions catholiques* nous apprennent qu'arrivés en février à Kadouma, sur la rive méridionale du lac Victoria, ils doivent députer à Mtésa deux des leurs, le P. Lourdel et le Fr. Amance pour s'assurer de l'accueil que la mission recevra de lui. Le projet de de ces délégués est agréé par le roi, qui promet de leur fournir des pirogues pour aller chercher les missionnaires restés au sud du lac et les ramener à Roubaga avec leurs bagages.

Malgré les divergences religieuses qui séparent les représentants des deux confessions, leurs rapports sont empreints de courtoisie. Au passage des prêtres romains dans l'Ouyouy, où le chef ne veut pas leur donner l'hospitalité dans le lieu où il réside, deux Anglais, membres des missions protestantes, les tirent d'embarras en leur indiquant un village qui les recevra ; l'on fait échange de visites et de cadeaux; les catholiques font

passer leurs lettres à la côte par les protestants qui, de leur côté, prient les partants de se charger d'une lettre pour M. Mackay. Dans l'Ouganda les relations entre ces chrétiens de dénominations différentes paraissent également avoir été bonnes.

Ce n'est donc pas aux missionnaires qu'il faut attribuer la cause du changement qui s'est produit dans ce royaume, changement tel que M. de Hanzal, agent consulaire à Khartoum, écrit au commencement de novembre à Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, une lettre où se trouve le passage suivant : « S. E. Emin bey, gouverneur du fleuve Blanc et de l'Équateur, me charge de vous annoncer que les missionnaires français de l'Algérie sont depuis deux semaines à Roubaga. Il pense que ces missionnaires ne pourront pas y rester longtemps, Mtésa n'aimant point les étrangers. Les missionnaires anglais ont dû quitter l'Ouganda, et ils sont attendus depuis une vingtaine de jours à Lado. » D'autre part, le *Church missionary intelligencer and record*, tout en exposant les difficultés de la situation, ne la présente pas sous un jour aussi défavorable. Tout n'est pas parfaitement clair dans les causes qui l'ont produite ; essayons cependant d'exposer les faits.

Le 14 février, MM. Lichtfield, Felkin et Pearson arrivaient à Roubaga, porteurs d'une lettre de lord Salisbury; le lendemain ils étaient admis auprès du roi ; Mtésa, impatient de les voir, les recevait avec de grands honneurs, se disait très heureux de leur arrivée, agréait leurs présents, et faisait la remarque que les Arabes ne lui en donnaient jamais de pareils ; il témoignait également sa satisfaction des lettres de lord Salisbury et de la « Church missionary society » et pourvoyait du nécessaire les nouveaux arrivés. Mais les missionnaires trouvent le roi malade depuis de longs mois, et entouré de dignitaires avec lesquels il commente à voix basse les documents présentés. M. Felkin étant médecin, Mtésa le fait appeler l'après-midi du même jour, le consulte, lui promet de suivre ses ordonnances, tout en lui demandant, à cause des grands et du peuple, d'apporter lui-même les remèdes ; ce à quoi M. Felkin consent. En effet, le lendemain, il se rend au palais avec le nécessaire, accompagné de MM. Mackay et Wilson, et, pour écarter tout soupçon de poison, il fait prendre d'abord les remèdes à M. Mackay. C'était un dimanche ; le service religieux se fait devant le roi, M. Wilson lisant les prières auxquelles Mtésa et l'assistance répondent *Amen*. Après une lecture de la Bible et une courte explication, les missionnaires se retirent pour ne pas causer au roi une trop grande fatigue. M. Felkin est présenté à quel-

ques-uns des fonctionnaires et au premier ministre qu'il trouve charmant. Les enfants se pressent autour de M. Mackay, qui s'est voué à leur instruction et a gagné leurs cœurs.

Tout semble aller au mieux; toutefois les Anglais ont déjà l'impression qu'ils rencontreront une forte opposition auprès de ceux qu'ils nomment les Arabes, et qui ne sont pas des Arabes pur sang mais, comme le dit M. Mackay, une bande de trafiquants de demi-caste. Le P. Lourdel, avant d'arriver, avait le même pressentiment. Il écrit à l'archevêque d'Alger, qu'il a évité tout rapport avec eux, parce que, « les Arabes n'aiment pas les Européens, redoutant, avec l'abolition de l'esclavage, la perte de leurs profits. »

Quoi qu'il en soit, l'opposition soupçonnée demeure à l'état latent. Elle se contient encore à l'arrivée des Français et lors de la rencontre, chez le roi, des missionnaires des deux confessions; mais le soir même elle se manifeste d'une manière violente. Le P. Lourdel ayant témoigné le désir d'avoir un entretien avec les Anglais, ceux-ci l'invitèrent à dîner, et, pour qu'il ne fût pas embarrassé à trouver le chemin de leur demeure, ils le firent chercher par deux garçons porteurs d'une lettre; mais ni M. Lourdel, ni ceux qui devaient le ramener ne parurent ce soir-là; ces derniers avaient été saisis par des esclaves de Mtésa, dépouillés d'une partie de leurs vêtements, liés malgré les efforts du P. Lourdel pour empêcher ces mauvais traitements, et jetés pour la nuit dans des huttes séparées. L'un d'eux, ayant coupé ses liens avec les dents, s'échappa et vint annoncer l'événement aux Anglais, qui firent les démarches nécessaires pour obtenir que l'autre fût relâché.

Quelques jours plus tard, apprenant que les Français sont malades, MM. Mackay et Lichtfield vont les voir et leur offrir des soins médicaux, mais ils trouvent leur demeure entourée de 30 à 40 Wagandas, armés de lances et de haches, qui menacent de les tuer s'ils avancent, et cela par ordre du roi, disent-ils. Et quand les missionnaires se rendent auprès de Mtésa et demandent des explications au sujet de cette attaque, le roi ne répond pas directement à la question : il ne désire pas que les hommes blancs soient tués, mais ne dit pas si c'est par son ordre qu'ils ont été empêchés d'entrer chez les Français. Le P. Lourdel, de son côté, enfermé dans sa hutte, a reçu du roi l'ordre de ne pas se rendre chez les Anglais et de ne pas quitter sa demeure. Enfin, le 6 mars, quand les Anglais reviennent au palais pour recevoir une réponse au sujet de griefs exposés dans une lettre au roi, ils y trouvent deux nègres de Zanzibar, porteurs de lettres et de livres pour M. Wilson, de la part de

M. A. Smith et du Dr Kirk, qui écrivait aussi à Mtésa une lettre en arabe. Les Arabes qui étaient présents la traduisent; elle porte qu'aucun Anglais n'est allé dans l'Ouganda de la part de la reine, ni muni de lettres du gouvernement anglais. Il n'en faut pas davantage pour que l'on injurie les Anglais, et que l'on conteste l'authenticité de la lettre de lord Salisbury. Mtésa, dont les missionnaires réclament l'intervention, abonde dans le sens de son entourage et des Arabes, qui reprochent aux Anglais de n'être venus que pour causer des troubles et du désordre, après avoir bouleversé toute la côte. MM. Pearson et Felkin ont beau rappeler qu'ils ne sont venus qu'à la demande du roi, non pour gagner de l'argent, mais pour lui faire du bien à lui et à son peuple, Mtésa ne se rend pas; et quand les dignitaires et les Arabes lui proposent de tuer les missionnaires, en disant qu'il n'en résultera rien, Mtésa se borne à dire : « attendez un peu. »

La situation des Anglais devient réellement périlleuse; ils apprennent que les soldats veulent les tuer et n'attendent pour cela que l'ordre du roi. Bientôt ils arrivent à la conviction que le bien de la mission exige qu'ils s'éloignent du pays pour quelque temps. Ils en demandent l'autorisation à Mtésa qui ne l'accorde qu'à deux d'entre eux, chargés par lui de porter à la reine une lettre en réponse à celle de lord Salisbury. Mais, à peine a-t-il donné cette permission, qu'il change d'idée et se répand en reproches sur ce qu'emportent les missionnaires, sur le peu qu'ils ont fait; il réclame de nouveaux présents et finit par leur refuser les porteurs nécessaires pour leurs bagages. Les prêtres français ont également à souffrir de ces irrésolutions du monarque: un jour le P. Lourdel croit pouvoir aller à Kaghéhyi pour y chercher ses compatriotes; à quelques jours de là, il ne sait plus s'il pourra partir. Cependant, le 20 avril, le Fr. Amance part de Roubaga sur le bateau des Anglais, dont les gens du roi se sont violemment emparés, et le 14 juin l'on apprend que les prêtres romains sont arrivés à Mtebbi, après que le bateau qui les portait a fait naufrage sur la côte de l'Ouzongora.

On s'expliquerait peu un tel changement chez un roi naguère si favorable à la mission, sans les éclaircissements fournis par M. Felkin avec lequel il avait des moments d'épanchement et qui, dans son journal, absout les prêtres romains de toute animosité et de toute injustice à l'égard de la personne des missionnaires protestants. Il en ressort que, malade comme il l'est, Mtésa se laisse conduire par ses vassaux. Fatigués de lui, ceux-ci ne seraient pas fâchés qu'il mourût. Leurs dispositions à l'égard des missionnaires ne sont pas meilleures. « Jamais, leur disent-ils, nous n'avons

approuvé la venue des hommes blancs, et si nous avions pu faire ce que nous voulions, ni Speke, ni Grant, ni Stanley, ni vous, n'auriez obtenu l'autorisation de venir dans l'Ouganda. » M. Mackay surtout est l'objet de la haine des Arabes. Le sang n'a pas été versé, mais défense a été faite au peuple, sous peine de mort, de visiter les missionnaires anglais.

Dans ces circonstances, on comprend que ceux-ci aient cru de leur devoir de quitter momentanément le pays ; toutefois leur départ aurait été impossible, sans un faux bruit qui se répandit dans l'Ouganda au commencement de mai, et d'après lequel les Égyptiens auraient construit une station entre Mruli et Roubaga. On se rappelle la crainte qu'éprouve Mtésa à la vue des tendances envahissantes de l'Égypte. Les missionnaires profitèrent des appréhensions qu'il ressentit, pour lui proposer d'envoyer deux ambassadeurs en Angleterre et une députation à Gordon pacha ; M. Felkin accompagnerait cette dernière, tandis que M. Wilson se rendrait à Londres avec les représentants du roi. Cette idée fut accueillie avec empressement par Mtésa et bientôt mise à exécution. En effet, M. Felkin a déjà pu partir le 7 mai ; le 1er juin il atteignait Mruli et s'avançait ensuite jusqu'à Foweira, où il se proposait d'attendre M. Wilson ; mais Emin bey l'ayant appelé à Fatiko, il s'y est rendu et y est arrivé le 7 juillet. M. Wilson n'a pu se mettre en route que le 14 juin, et le 26 il était à Mruli, d'où est datée sa dernière lettre.

Quoique la situation ne soit pas demeurée sans danger pour MM. Pearson, Mackay et Lichtfield, restés dans l'Ouganda après le départ de leurs collègues, on peut espérer qu'elle est moins critique qu'elle ne le paraissait en avril, et qu'ils n'ont point été obligés de quitter le pays.

Quoi qu'il en soit, le comité de la « Church missionary society » a écrit à Lord Salisbury pour l'informer des faits et réclamer l'appui du gouvernement, afin de dissiper le malentendu auquel a donné lieu la lettre du Dr Kirk. Il a été fait droit à cette requête. Le Dr Kirk a reçu, par télégramme, l'ordre d'écrire au roi Mtésa que le gouvernement de S. M. avait réellement remis des lettres aux missionnaires qui se sont rendus dans l'Ouganda. En outre, le consul général d'Angleterre en Égypte doit demander au gouvernement égyptien que toutes facilités soient accordées, à leur passage, aux envoyés du roi Mtésa, que l'on annonce être en route pour l'Europe.

Si la situation est moins périlleuse qu'en avril, il ne faut pas se dissimuler que la mission a maintenant à compter avec une opposition qui, pour être désarmée momentanément, n'en cherchera pas moins de nouvelles occasions de ressaisir son influence. Toutefois, n'oublions pas que

pendant deux ans l'Évangile a été fidèlement et assidûment prêché dans l'Ouganda ; que les missionnaires ont appris à connaître le peuple et la langue du pays ; qu'un nombre considérable de jeunes élèves savent lire en souhaéli, et que plusieurs personnages influents y ont fait des progrès ; que des vocabulaires ont été recueillis par les soins de MM. Wilson et Felkin, qui ont traduit en luganda la prière dominicale et l'ont fait imprimer. Aussi, alors même que le travail devrait être suspendu pendant quelque temps, ne doit-on pas douter que l'Ouganda ne devienne un jour le champ d'une mission prospère.

DÉCOUVERTE DES SOURCES DU NIGER

Les problèmes favoris des explorateurs de l'Afrique centrale, au XIXme siècle, ont été et sont encore ceux qui concernent l'hydrographie du continent. Pour le Soudan en particulier, le Niger étant la grande artère par laquelle on pourra y pénétrer, toutes les parties de son cours sont étudiées avec ardeur. Grâce aux travaux de Mungo Park et de ses successeurs, l'obscurité dont il est demeuré longtemps enveloppé s'est dissipée peu à peu. Cachée dans un repli de la chaîne des monts de Kong, la région des sources n'a pas été la dernière à attirer l'attention des voyageurs. Il y a cinquante ans, le major anglais Saving, et en 1869 M. Winwood Reade, partis tous les deux de Sierra Leone, essayèrent de les découvrir, mais ils furent obligés par les mauvaises dispositions des indigènes de renoncer à les atteindre. Dès lors aucune tentative analogue n'avait été faite, lorsque cette année même M. Verminck, de Marseille, après avoir étudié le problème, choisit pour le résoudre un Suisse représentant de sa maison à Rotombo (Sierra Leone), M. Zweifel, et un autre de ses employés en Afrique, M. Moustier. Notre dernière livraison annonçait qu'ils avaient réussi ; voici maintenant quelques détails complémentaires, empruntés à la *Revue scientifique et littéraire.*

Connaissant les difficultés rencontrées par les précédents voyageurs, M. Verminck ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de son expédition, et il pourvut MM. Zweifel et Moustier de tout ce qui était nécessaire : cartes, livres, instruments de précision, marchandises d'échange et instructions remarquables par leur sagesse. Tout en poursuivant l'objet de leur mission, ils devaient étudier, au point de vue commercial, les ressources des contrées qu'ils parcourraient, soit qu'ils revinssent directement à Sierra Leone, soit qu'au retour ils suivissent

le Niger jusqu'à Ségou, pour regagner la côte par le Sénégal, la Gambie, le Rio-Nunez ou le Rio-Pongo.

Partis de Sierra Leone à la fin de juin, ils explorèrent d'abord les pays de Lokko et de Limbah dans le bassin des Scarcies, tantôt traversant à gué, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, ou à la nage au péril de leur vie, les nombreux cours d'eau dont cette région est sillonnée, tantôt marchant sous un soleil ardent, dans des plaines où ne croissent que des broussailles, des arbustes ou de rares bouquets de bois. Pas de routes, rien que des sentiers étroits, pierreux ou fangeux, le long desquels il leur fallait traîner à leur suite la longue file des porteurs chargés de leurs bagages et de leurs marchandises.

Ils purent cependant constater le progrès accompli dans cette région depuis une dixaine d'années. En effet, lors du passage de Winwood Reade elle était couverte d'épaisses forêts, qui ont disparu pour faire place aux arachides et aux palmiers, à la culture desquels les nègres se sont adonnés sur une grande échelle, depuis que la demande d'huile et de matières oléagineuses, pour l'industrie et le commerce européens, a beaucoup augmenté. Ils ont rencontré sur leur route 50,000 jeunes plantations, placées sous la garantie d'une loi qui condamne à l'esclavage perpétuel quiconque aura coupé ou fait mourir malicieusement un de ces arbres.

Arrivés à Boumba, chef-lieu du Limbah, puis à Sagala, les explorateurs auraient voulu se diriger droit sur le mont Lomah, au pied duquel on supposait que le grand fleuve prenait sa source. Mais la guerre et la famine désolant le Koranko qu'ils auraient dû traverser, ils poussèrent jusqu'à Falabah, déjà visitée par Laing et Winwood Reade. Là, ils reçurent du roi Sikoa, et d'envoyés korankos du mont Lomah députés à ce souverain, des renseignements d'après lesquels les sources devaient jaillir entre deux montagnes situées plus à l'Est qu'on ne le supposait, au-delà du mont Lomah ; elles devaient être au nombre de trois, donnant naissance à des cours d'eau qui forment ensuite un petit lac d'où sort le fleuve. Elles étaient à six ou sept jours de Falabah, leur dit le roi, qui leur donna un guide et une recommandation pour les Korankos.

Se dirigeant d'abord vers le Lomah, en suivant le versant méridional des montagnes, ils reconnurent les sources de la Rokelle et de la Camaranca. Puis franchissant la chaîne et marchant de l'Ouest à l'Est, ils descendirent la pente septentrionale, tout en traversant de nombreux affluents du Niger, dans l'un desquels, le Faliko, ils faillirent se noyer.

La contrée qu'ils parcouraient n'offrait d'ailleurs aucune sécurité,

sillonnée qu'elle était par des partis de pillards, et menacée par une armée de Haoussas, forte de 10,000 cavaliers et 15,000 fantassins. Aux dangers que leur faisait courir cet état du pays, s'ajoutait la difficulté de se procurer des vivres, sans compter les souffrances que leur faisaient endurer des alternatives de pluies diluviennes et de chaleurs de 50° à 60° centigrades.

Heureusement leur tempérament vigoureux et leur persévérante énergie leur permirent de surmonter tous ces obstacles. Dès les premiers jours d'octobre ils arrivaient à Koulako sur les confins du Koranko, du Kissi et du Kano, près de l'endroit d'où sort un cours d'eau appelé par les naturels le Tombi, et qui par sa longueur et son volume d'eau doit être considéré comme la source principale du Niger.

MM. Zweifel et Moustier avaient rempli leur mission, dont l'objet principal était la découverte et la détermination géographique des sources ; ils durent se contenter de ce succès, acheté au prix de fatigues qui, avec l'insécurité du pays, les contraignirent de renoncer à descendre le Niger pour explorer ensuite le pays entre Ségou et le Sénégal ; ils se décidèrent à revenir directement à Sierra Leone, où nous espérons qu'ils sont arrivés heureusement. Le rapport de leur exploration renfermera sans doute beaucoup de détails nouveaux et intéressants, que nous ne manquerons pas de communiquer à nos lecteurs.

LES RÉFORMES ÉGYPTIENNES DANS LE SOUDAN

M. Edwin de Léon, ancien consul d'Allemagne au Caire, a publié dans le *New-York Herald* un long article sur le gouvernement de Gordon pacha dans les provinces équatoriales de l'Égypte. Cet article nous a été obligeamment communiqué par le colonel Chaillé-Long bey, qui a, comme tout le monde le sait, visité Mtésa, dans l'Ouganda. A notre tour, nous donnerons à nos lecteurs un aperçu de ce document, dû à une plume très autorisée et qui touche à des questions aussi importantes qu'actuelles, mais nous tenons à déclarer que nous laissons à l'auteur toute la responsabilité de ses opinions, que nous nous bornerons à exposer fidèlement.

L'Égypte proprement dite s'étend le long du Nil, depuis la Méditerranée au nord jusqu'à la cataracte d'Assouan au sud ; mais Méhémet-Ali, il y a un demi-siècle, annexa à son empire, sous le nom général de

Soudan, plusieurs provinces méridionales, riveraines du Nil et dont les limites étaient indécises; il pénétra dans le Dongola, soumit les cheiks arabes de la Nubie, poursuivit ses explorations dans le Kordofan et le Sennaar. Un corps expéditionnaire ramena beaucoup d'esclaves et contraignit ces contrées à reconnaître l'autorité nominale de l'Égypte. En 1839, Méhémet-Ali visita en personne ses nouvelles acquisitions. Établissant Khartoum comme capitale du Soudan et déclarant ouverte la navigation sur le Nil Blanc, il fonda des postes militaires sur le Nil Blanc et le Nil Bleu, puis encouragea les savants et les voyageurs à explorer le pays. Il aurait voulu éveiller des idées de commerce dans l'esprit des sauvages du centre de l'Afrique, et développer le trafic de l'ivoire, des dattes, des céréales, des épices, des gommes; mais le grand homme comptait sans la cruauté et la perfidie de ses agents, qui organisèrent là « un petit enfer, » et firent de Khartoum la métropole de la traite des esclaves. La population indigène se révolta, mais les armées égyptiennes réprimèrent la rébellion.

En 1857, lorsque le fils de Méhémet-Ali, Saïd, alors vice-roi, fit à l'exemple de son père une visite dans le Soudan, cette province était sans valeur, la terreur régnait partout et le trafic humain florissait. Il proclama l'abolition du commerce des esclaves, nomma de nouveaux gouverneurs, établit un service postal au moyen de dromadaires entre le Soudan et Le Caire, et déclara que son intention était de punir le premier gouverneur ou agent qui abuserait de son autorité.

L'intéressant récit de cette expédition, publié à Paris en 1858, contient beaucoup d'informations sur les ressources du Soudan et sur le caractère de la contrée. Saïd pacha avait alors l'idée de rejoindre le Soudan et l'Égypte par un chemin de fer ou un canal, et il envoya même l'ingénieur français Hougel bey, pour examiner la possibilité de cette entreprise, qui du reste a été abandonnée. Les grands ravins ou ouadis, les pluies, les inondations, les sables du désert et les terribles fourmis blanches, qui détruiraient en peu de semaines les traverses sur lesquelles reposerait la voie, sont actuellement d'immenses obstacles à la construction de cette ligne.

Malgré les bonnes intentions de Saïd pacha, l'esclavage et le trafic des esclaves continuèrent à fleurir; cependant, le commerce de l'ivoire et des autres produits africains firent du Soudan une source régulière de revenu pour l'Égypte, si bien que, sous Ismaïl, les taxes prélevées sur ces denrées fournissaient un demi-million au trésor. Quand Ismaïl monta sur le trône, l'idée d'annexer le Sud s'empara de son esprit. Il

engagea pour quatre années comme gouverneur de l'Afrique équatoriale, avec un pouvoir immense, sir Samuel Baker, dont le traitement annuel fut fixé à 1,250,000 francs; il lui donna de petits steamers pour naviguer sur le Haut-Nil et ses tributaires, des armes, des munitions, des tentes, en un mot un arsenal complet. Baker a raconté sa campagne dans tous ses détails; il est donc inutile d'insister sur ce point. A l'expiration des quatre années il quitta le service du khédive, qui, sur la recommandation spéciale du prince de Galles, le remplaça par le colonel Gordon, connu sous le nom de « Gordon le Chinois, » parce qu'il avait rempli en Chine un emploi dans l'exercice duquel il avait acquis une grande notoriété. Cela se passait en 1874.

Les deux premières années furent fertiles en bons résultats. Gordon avait sous ses ordres des officiers américains, tels que les colonels Chaillé-Long, Colston, Mason, Ward, etc., qui ont augmenté nos connaissances sur la géographie africaine. Mais à son retour d'un voyage en Angleterre, Gordon pacha demanda un pouvoir discrétionnaire dans tout le Soudan. Le gouverneur général voulait être à peu près indépendant du khédive et placé sous le protectorat de l'Angleterre. Le vice-roi protesta d'abord, mais la pression exercée par le cabinet anglais vint à bout de ses résistances, et Gordon put fonder son empire équatorial.

Son premier acte fut d'entamer une lutte contre l'Abyssinie, de prendre possession de Massaouah, et de fermer aux caravanes abyssiniennes la route de l'intérieur. En outre, malgré les petites guerres que Gordon a entreprises contre les négriers et la grande expédition de Gessi sur le Bahr-el-Ghazal, M. Edwin de Léon affirme que la suppression du commerce des esclaves sur le Haut-Nil est un mythe. Le khédive, déclare-t-il, a établi très adroitement une nouvelle forme de l'esclavage. Les bandes d'esclaves enlevées aux trafiquants par Gordon et ses agents sont envoyées au Caire ou dans la Haute-Égypte ; de là les femmes et les jeunes filles sont dirigées sur les harems, et les hommes enrôlés dans la milice chargée de conquérir le Soudan. Bien plus, le rôle de Gordon dans les innovations apportées au régime des nouvelles provinces serait minime. L'on devrait, par exemple, à Eyoub pacha, homme très intelligent et très énergique, l'ouverture des fleuves équatoriaux à la navigation ; ce serait le général Loring qui aurait eu le premier l'idée d'amener des éléphants de l'Inde, pour servir de porteurs et pour être employés à apprivoiser les éléphants africains.

D'autre part Gordon déclarait sans cesse vouloir rendre très produc-

tives les stations qu'il établissait, et admettait que le Soudan rapporterait à l'Égypte, non seulement plus de deux millions comme tribut, mais encore plusieurs millions indirectement, par le commerce qui se ferait entre Le Caire et le Haut-Nil. Le contraire est arrivé. Loin de combler, même dans une faible mesure, le vide actuel du trésor égyptien, le budget de Gordon solde chaque année par un fort déficit. Enfin, pour pouvoir mettre à exécution ses nouveaux projets de conquête, le gouverneur est forcé d'abandonner d'anciennes provinces magnifiques. C'est ainsi que, pour annexer de nouveaux territoires vers le sud et les ports de la mer Rouge, il a fallu délaisser le Darfour. Aussi Gordon commence-t-il à reconnaître, après trois années de coûteux et sanglants essais, qu'il doit renoncer à ses acquisitions. « L'Égypte, dit-il, n'est pas maintenant en position de garder ces pays, et toute son ambition et ses splendides projets doivent être abandonnés. Je crois que l'Afrique centrale ne pourra être ouverte que par les entreprises privées, et qu'une Compagnie anglaise ou américaine, qui établirait des postes sur la route de Zanzibar et sur celle du Congo serait certaine de réussir. »

Ces paroles, qui indiquent de la part de Gordon la volonté de se retirer, n'ont du reste surpris personne. Il était aisé de prédire que l'Égypte serait incapable d'entreprendre des réformes chez les autres tant qu'elle ne les aurait pas établies chez elle. La suppression de la traite et les progrès quels qu'ils soient ne doivent pas être imposés les armes à la main, mais seront la conséquence de la conduite pacifique et amie des voyageurs et des missionnaires, ainsi que de l'ouverture de nouveaux débouchés pour la vente de l'ivoire et de la gomme, ces grandes ressources du pays. D'ailleurs, le sultan de Zanzibar, qui a beaucoup fait pour l'abolition du trafic des esclaves, a déjà protesté auprès de l'Angleterre, contre l'intention évidente du khédive de détourner le commerce de la côte orientale pour lui faire suivre le chemin de l'Égypte.

Il est très probable que le nouveau khédive ne se sent pas en mesure de continuer l'œuvre de ses prédécesseurs, dont il délaissera les grands projets, et ce sera à l'initiative privée de triompher des obstacles qui ont jusqu'à nos jours arrêté la civilisation sur le seuil de l'Afrique centrale. Et certes cette partie du monde mérite l'attention toute particulière des Européens, car sa fertilité et son réseau de fleuves navigables peuvent la transformer en une région très productive. C'est là, en effet, que se trouvent le Darfour, — région féconde, mais où l'on ne pénétrera que difficilement à cause du caractère belliqueux de la population, —

le Dongola, le Kordofan, le Sennaar, le pays des Bogos, dans lesquels la culture du sucre, du coton, des céréales donnerait de fort beaux résultats. Malheureusement sir Samuel Baker et Gordon pacha, par leurs guerres incessantes, ont provoqué l'animosité des indigènes, qui sont actuellement dans un état continuel de révolte. En outre, le climat est mortel pour les Européens pendant l'été, à cause des jungles d'où s'échappent des miasmes délétères qui vicient l'air. Malgré cela l'avenir de ces pays promet beaucoup, et si l'Égypte savait nouer des relations suivies avec eux, elle deviendrait en peu de temps une des plus riches contrées du globe. Mais ses essais ont été jusqu'à ce jour infructueux, et l'on peut craindre qu'il n'en soit encore longtemps ainsi. Aussi M. de Léon peut-il dire, en terminant, que l'empire équatorial de Gordon a cessé d'être « une expression géographique. »

En regard de l'article dont nous venons de donner l'analyse, il convient de citer l'appréciation d'autres écrivains sur le même sujet, car l'opinion de M. de Léon n'est pas universellement partagée. Le *Times*, par exemple, dans son numéro du 2 octobre, croit au contraire que la politique adoptée par le colonel Gordon est la seule qui puisse procurer la tranquillité au Soudan et qui doive être continuée ; il trouve que ce chef a rendu de grands services à l'humanité par la suppression réelle du commerce des esclaves. D'autre part, le capitaine Camperio, dans une communication publiée par le n° 11 des *Mittheilungen* de Gotha, rapporte que les Arabes du Haut-Nil ont été extrêmement irrités des victoires de Gessi et de Gordon, qui leur enlèvent les ressources de leur odieux commerce ; ils auraient adressé au khédive une pétition, dans laquelle ils accusent ses agents européens au Soudan d'avoir ruiné le pays, et leurs réclamations auraient été fortement appuyées par les Arabes de la Basse-Égypte. On ignore encore l'impression produite par ces démarches sur le vice-roi, mais M. Camperio pense que si elles étaient prises en considération, tous les sacrifices faits jusqu'ici en argent et en hommes l'auraient été en pure perte.

BIBLIOGRAPHIE[1]

NIGER ET BÉNOUÉ, VOYAGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE, par *A. Burdo.*

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

— A peu près en même temps que Soleillet partait pour explorer la région comprise entre les colonies françaises du Sénégal et de l'Algérie, un membre de la Société belge de géographie, jeune et plein de courage, M. A. Burdo, se rendait à Dakar avec l'intention de pénétrer dans l'Afrique centrale par le Sénégal. Mais tandis qu'il s'y préparait par quelques excursions dans le voisinage, il apprit que Soleillet venait de le devancer. Il se décida alors à entreprendre son exploration par la côte de Guinée, et à faire porter ses études sur les tribus du Niger inférieur. Cette circonstance lui a fait rencontrer des difficultés particulières et courir des dangers de toute nature. En revanche, elle lui a fourni l'occasion de déployer une énergie peu commune, et nous a valu un récit palpitant d'aventures périlleuses héroïquement traversées, au milieu desquelles, d'ailleurs, l'explorateur ne perd jamais de vue le but principal de son entreprise. Aussi le suit-on avec un intérêt croissant depuis son entrée dans les criques de Brass, vrai dédale aquatique, par où il cherche à atteindre le Niger, jusqu'au camp du roi d'Imaha, assiégeant Amara sur le Bénoué, d'où il lui faut rebrousser chemin vers le Niger, pour échapper à la haine d'un chasseur d'esclaves. Chemin faisant il nous donne une foule d'indications sur les parties du pays où l'hostilité des indigènes a jusqu'ici empêché l'établissement de comptoirs européens, l'Oru jusqu'à N'Doni, ainsi que sur celles où l'étranger est accueilli avec bienveillance; il signale les points qui acquerront de l'importance quand le Niger et le Bénoué seront ouverts au commerce de l'Europe; mais surtout il décrit, avec une grande abondance de détails, ce qu'il a vu et appris des tribus de l'Ijésa, du N'Subé, de l'Ibo, de l'Igara, des Akpotos, de leurs coutumes, de leurs ressources, de leurs marchés d'esclaves, des guerres d'extermination qu'elles se livrent, des sacrifices humains qu'elles pratiquent, et à l'un desquels il dut assister pour ne pas outrager le souverain qui l'avait reçu dans ses États.

En le lisant, on appelle de tous ses vœux le moment où la sainte ligue, formée par les États civilisés, aura réussi à faire pénétrer les bienfaits du christianisme dans ces régions, théâtre de tant de scènes horribles, au milieu desquelles, toutefois, on rencontre des traits de mœurs qui procurent un véritable soulagement. Ainsi, chez les nègres de l'Ibo qui aiment la guerre pour la guerre, ne font ni prisonniers ni esclaves, tuent tous leurs adversaires et se font un devoir et une fête de les manger, M. Burdo a trouvé une sorte de Trêve de Dieu, à la faveur de laquelle, même au plus fort de la lutte, ces sauvages rendent impunément visite aux parents qu'ils comptent au sein de la tribu ennemie. Et malheur à quicon-

que, au mépris de la trêve, porterait la main sur un ennemi en visite chez l'un des siens! On est heureux également de rencontrer sur le chemin de l'explorateur le vénérable évêque nègre du Niger, le Rév. S. Crowther, auquel il dut son salut.

Par son voyage, M. Burdo a apporté à l'œuvre africaine un utile concours; aussi ne doutons-nous pas que son volume ne trouve le meilleur accueil auprès de nos lecteurs.

Récits de voyages. Nègres et Papous. L'Afrique équatoriale et la Nouvelle-Guinée, par *Octave Sachot*. — La première partie de cet ouvrage, celle qui concerne l'Afrique, est la reproduction d'articles insérés dans la *Revue Britannique*, alors que les exploits de Cameron et de Stanley enthousiasmaient le public de l'Angleterre et de l'Amérique. En les réunissant en un volume, l'auteur a eu soin de les reviser, pour les corriger au moyen des découvertes faites postérieurement. Il ne s'est pas proposé de faire connaître toute la géographie des régions explorées par les deux illustres voyageurs; il a voulu seulement, par des citations nombreuses présenter un tableau saisissant de la nature des contrées parcourues par eux et des mœurs des habitants; sous ce rapport, les deux premiers chapitres, qui font vivre sous nos yeux les deux grandes figures de Cameron et de Stanley, sont bien réussis. Nous aurions des réserves à faire sur le troisième, « l'Avenir de l'Afrique équatoriale » n'adoptant pas aussi facilement que l'auteur les idées de la *Revue d'Édimbourg*. Ainsi, par exemple, de ce que tout ne va pas pour le mieux dans la république de Libéria, nous ne conclurions pas que le mieux, pour les Européens, serait de prêter à l'arabe, dans ces contrées, un appui judicieux, comme si l'influence de l'arabe sur le nègre était seule civilisatrice, et que celle de l'homme blanc, en tant que philanthrope, ne fût que nuisible. Les dernières pages d'ailleurs nous font supposer que M. Sachot assigne en réalité aux Européens un plus grand rôle, dans la civilisation de l'intérieur de l'Afrique.

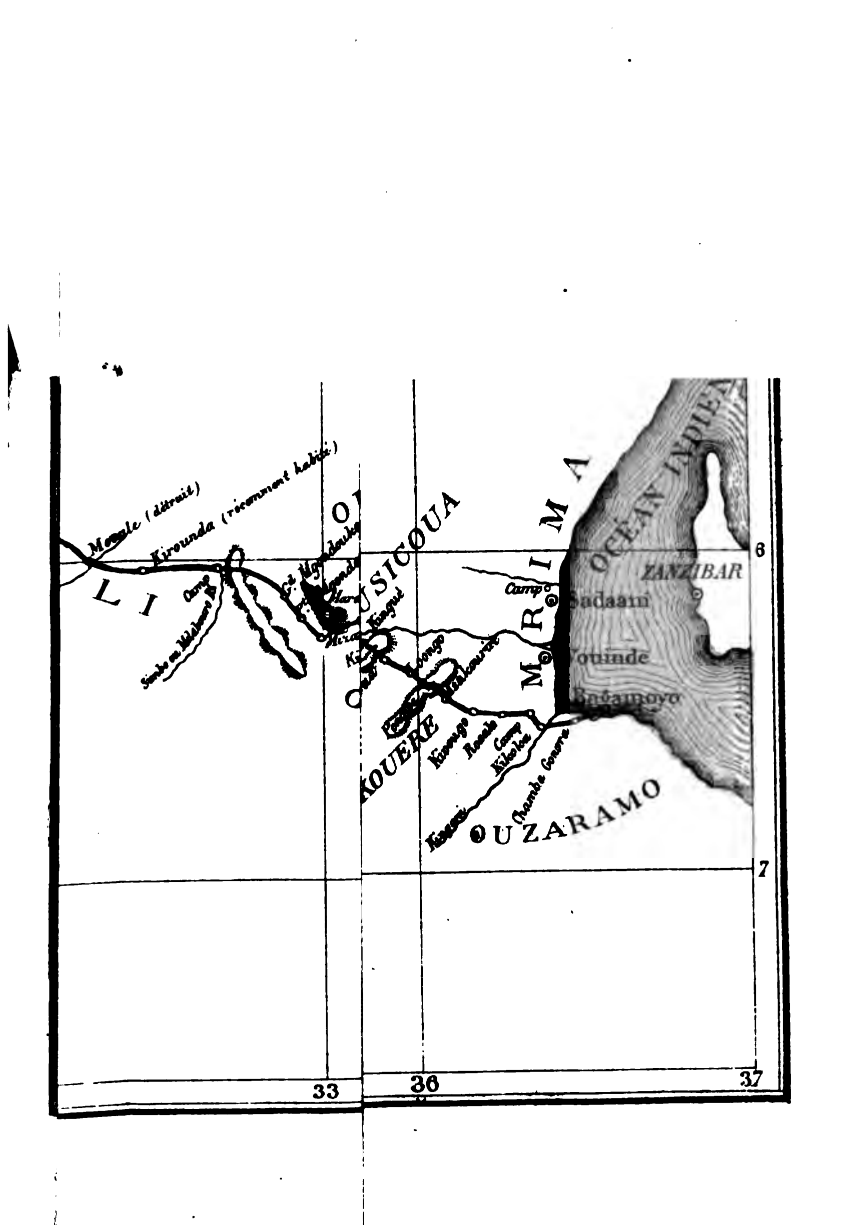
Les Colonies françaises par *Paul Gaffarel*. — Malgré le silence gardé par l'auteur sur l'Algérie, sans doute par la raison qu'elle est trop connue, cet ouvrage témoigne d'une étude complète des sources principales d'informations, sur tous les points du globe où la France a des établissements. En ce qui concerne l'Afrique, s'il ne présente pas des vues nouvelles sur sa colonisation, il n'en sera pas moins consulté avec profit par ceux qui voudront s'instruire de l'état actuel des possessions

françaises, du Sénégal à Obock, en passant par les comptoirs de la côte de Guinée, par le Gabon, Madagascar et ses dépendances.

On comprend facilement que l'auteur ait fait une large part au Sénégal, qu'il envisage à tous les points de vue. Sans méconnaître les obstacles qu'opposent à son développement l'ignorance, le fanatisme religieux et les fautes administratives, il n'en voit pas moins dans les progrès déjà réalisés, les gages du plus bel avenir pour cette colonie. A propos des comptoirs de la côte de Guinée, il élucide la question, controversée entre les Français et les Portugais, de la priorité des découvertes dans ces parages. Le morceau qui se lit avec le plus d'agrément est peut-être celui qu'il a consacré à la description pittoresque de la Réunion. Quant à Madagascar, nous espérons que malgré les droits que la France aurait sur cette île, d'après M. Gaffarel, aucune tentative de revendication par les armes ne viendra arrêter le progrès pacifique, qui s'opère dans cette île sous l'influence de la reine actuelle.

L'Angleterre et ses colonies australes, par *Émile Montégut.* — Ce volume est un abrégé très clair et fort intéressant des deux ouvrages publiés par M. Anthony Trollope sur les colonies australes de l'Angleterre, ouvrages parfaitement exacts, riches en faits curieux et peu connus, mais un peu longs, un peu minutieux et laissant à désirer au point de vue du mode d'exposition. La première partie se rapporte à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, dont nous n'avons pas à parler ici; la seconde concerne les colonies du sud de l'Afrique.

Grâce au travail de M. Montégut, le lecteur devient vite familier avec les principales races africaines connues sous les noms généraux de Hottentots, de Cafres, de Zoulous, de Bassoutos, puis avec les Boers, colons d'origine hollandaise; populations nombreuses, intelligentes et laborieuses qui sont une source permanente de soucis et de préoccupations pour les hommes d'État anglais. Toujours prêtes, en effet, à se soustraire à la suprématie anglaise, qui leur est antipathique au plus haut degré, elles mettent le gouvernement en présence de difficultés sans cesse renaissantes et toujours plus graves. Par souci de sa sécurité, la métropole est amenée sans cesse à annexer à ses possessions de nouveaux territoires; or, à chaque annexion, ce sont de nouveaux ennemis qu'elle se crée, en sorte que l'Angleterre ne se délivre de ses embarras présents qu'en augmentant le nombre de ses embarras futurs.



Kirounda (récemment habité)
OUSICOUA
M R I M A
OCÉAN INDIEN
ZANZIBAR
Camp
Sadaani
Vouinde
Bagamoyo
OUZARAMO
KOUERE
Kiroungo
Rosako
Kikoka
Longo
Kingani
Camp
Simbo
LI
6
7
33
36
37



BULLETIN MENSUEL

Ce n'est pas en Europe seulement que l'hiver déploie ses rigueurs. Sur toute la côte de l'Algérie ont régné des tempêtes de neige qui, en plusieurs endroits, ont recouvert le sol d'une couche de 30 centimètres d'épaisseur ; sur le chemin de fer de Constantine à Bône un train est même demeuré en détresse pendant 24 heures ; il a fallu qu'un train de secours vînt pour ramener les voyageurs dans des lieux habités. On aurait pu se croire transporté au milieu des montagnes de la Suisse.

Les intempéries n'ont pas empêché les directeurs des deux missions du Trans-saharien, dont nous parlions dans notre dernier Bulletin, M. Soleillet et M. le colonel Flatters, de se mettre en route. L'expédition de ce dernier ne compte que des hommes choisis dans l'élite des corps auxquels ils appartiennent. Leur escorte composée d'Arabes de la frontière, connus et dévoués, est formée en caravane ordinaire ; elle abordera les tribus de l'intérieur avec des dispositions pacifiques, mais elle est assez forte pour se faire respecter au besoin.

En attendant, les communications entre la France et l'Algérie se multiplient. Une nouvelle compagnie de navigation entre Alger et Marseille va être créée sous le nom de *Messageries algériennes maritimes ;* et, au service postal qui existait déjà entre Marseille et Tunis s'est ajouté, depuis le 1er janvier, celui d'une ligne de paquebots français entre Tunis et Tripoli.

Nous avions laissé Rohlfs à Benghazi, dans la Tripolitaine, avec l'espoir de le voir reprendre sa marche en avant vers le Wadaï. Dès lors nous avons eu le regret d'apprendre qu'il a définitivement renoncé à la direction de l'expédition. Mais avant de partir de Benghazi, il a transmis à la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* des détails sur son exploration de l'oasis de Koufara, dont la position est de 1°,30' plus au sud que ne le portaient les cartes ; elle est de beaucoup la plus grande des oasis du Sahara ; l'eau y abonde, et le nombre des palmiers y est d'un million au moins. En quittant l'Afrique, Rohlfs y a laissé le Dr Stecker qui veut à tout prix continuer l'expédition, et s'est assuré auprès de l'autorité égyptienne que la route est ouverte par le Kordofan et le Darfour. Il remonterait le Nil jusqu'à Dongola d'où il se dirigerait sur le Wadaï. En même temps que Rohlfs revenait en Europe, le célèbre voyageur Junker, auquel on doit déjà un voyage dans le pays à l'ouest du Nil Blanc, partait du Caire, avec Bohndorf, pour Khartoum qu'il

comptait atteindre avant la fin de l'hiver. Il reconduira dans son pays un Niam-Niam Macaraca, qu'il avait amené lors d'un précédent voyage. Cette fois ce sera le Monbouttou qui formera la base de ses explorations ; il a l'intention de pénétrer jusqu'au Chari et au Congo.

Nous espérions pouvoir annoncer la fin du différend entre l'Égypte et l'Abyssinie. C'est déjà quelque chose que les négociations conduites par Gordon-Pacha, entre le khédive et le roi Jean, aient abouti à donner satisfaction à l'Abyssinie sur un point, puisque, d'après le *Daily News*, l'Égypte aurait cédé à cette dernière la baie de Haufila, au sud de Massaouah. De son côté le roi Jean aurait rappelé de la frontière égyptienne le chef abyssinien Rasolola, qui favorisait la politique agressive de son souverain. Ce rappel peut être considéré comme indiquant des dispositions pacifiques de la part de celui-ci. Entouré d'ailleurs par des tribus et des nations mécontentes, il doit garder une prudente réserve. C'est sans doute pour cela qu'il a relâché Mgr Massaïa qu'il détenait prisonnier, et au sujet duquel le Vatican avait adressé une note à la France.

En passant à la côte orientale, nous saluons avec bonheur l'achèvement d'une œuvre de paix : la pose du câble sous-marin qui met en communication directe les colonies anglaises de l'Afrique australe avec la métropole. Le 29 décembre déjà des dépêches étaient échangées entre le Cap, Zanzibar et Londres : la reine Victoria recevait des félicitations de sir Bartle Frere, de sir Garnet Wolseley, et de Saïd Bargasch, et y répondait par des vœux pour la paix et la prospérité de l'Afrique.

Nous avons reçu, au moment de mettre ce numéro sous presse, la suite des rapports de M. Cambier, chef de la première expédition internationale, relatant son voyage de Tabora à Karema ; nous y reviendrons plus tard, mais nous donnons dès aujourd'hui à nos lecteurs la carte de son itinéraire, qui complète celle de notre troisième fascicule.

Le mois dernier nous nous réjouissions du fait rapporté par M. Kirk, de la disparition de la traite sur la côte orientale, mais d'après le dernier numéro de l'*Antislavery Reporter,* elle régnerait encore sur les rives du Nyassa et sur le fleuve Chiré. Les trafiquants auraient compris que les établissements de Livingstonia et de Blantyre ne peuvent pas empêcher ce commerce ; aussi s'enhardissent-ils de nouveau. Les missionnaires reçoivent bien les esclaves qui réussissent à s'échapper des mains des marchands, mais il faudra plus que cela pour que la disparition annoncée devienne une réalité.

Les rapports que le Portugal vient d'établir avec le sultan de Zanzibar y contribueront probablement. Le gouverneur général de Mozambique

s'est rendu avec une suite nombreuse auprès de Saïd Bargasch, pour conclure avec lui un traité de commerce.

Plus efficace encore sera peut-être la construction d'une voie ferrée du Zambèze à Zanzibar en côtoyant le Nyassa, si la nouvelle, annoncée par le *Giornale delle Colonie*, se confirme, de la constitution à Manchester d'une Compagnie au capital de 60 millions de livres sterling pour créer cette ligne de 544 kilomètres.

Autre progrès au sud du Zambèze : Lo Benguela, le chef des Matébélés, qui avait repoussé M. Coillard, vient d'ouvrir ses États au commerce européen.

Les appréhensions que l'on pouvait concevoir pour la mission au pays des Zoulous semblent devoir se dissiper. D'après le *Cape Argus*, John Dunn, le chef dont on craignait le plus qu'il ne s'opposât à toute reprise des travaux des missionnaires, vient d'inviter ceux qui seraient disposés à reconnaître sa suprématie civile, à reprendre leurs occupations sur les anciennes stations de son territoire, leur promettant en outre de faire ce qu'il pourra pour faciliter leurs travaux.

Espérons que les missionnaires du Lessouto pourront poursuivre les leurs sans être troublés par les circonstances politiques du pays. Avertis qu'en vue d'augmenter le nombre des écoles et d'améliorer les routes, le gouvernement allait porter de 12 fr. 50 à 25 fr. la taxe des maisons, et qu'en outre il allait procéder à leur désarmement, les Bassoutos ont tenu un *pitso* (assemblée nationale) auquel assistait le premier ministre de la colonie, M. Sprigg. Leurs grands chefs ont été invités à donner leur avis. Au rapport du *Colonial office* du Cap, ils l'ont fait avec beaucoup de dignité. La proposition d'augmentation de la taxe a été acceptée. En ce qui concerne le désarmement, les Bassoutos, qui ont toujours et tout récemment encore employé fidèlement leurs armes au service de la reine, ont unanimement protesté. M. Sprigg a compris que cette demande provoquerait un conflit ; il a déclaré que le gouvernement ne voulait pas enlever les armes de force, en répandant le sang, et il a accordé qu'elles resteront aux mains des Bassoutos, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent d'eux-mêmes que leur devoir est d'y renoncer.

Le Transvaal est beaucoup plus agité. Malgré des proclamations interdisant aux Boers d'avoir des meetings, ceux-ci en ont tenu de plusieurs milliers de personnes, et y ont adopté des résolutions qui peuvent conduire à des hostilités ; ils déclarent, en effet, qu'ils ne se soumettront jamais au gouvernement anglais et veulent, au prix de leur sang, recouvrer leur indépendance. Le président Burger aurait été déclaré coupable

de haute trahison et le gouvernement l'aurait fait arrêter. Sir Garnet Wolseley aurait également ordonné l'arrestation de MM. Pretorius et Bok, ce qui aurait produit une sensation profonde dans le Transvaal. Des Boers en armes intercepteraient les communications; une collision pourrait éclater d'un moment à l'autre.

Une entreprise qui paraît ne pas devoir se réaliser, c'est l'expédition de MM. Bagot et Beaver, qui venait de quitter Cape Town pour traverser l'Afrique d'un bout à l'autre; elle a subi un échec auquel on n'était pas préparé, résultant, paraît-il, du fait que ces messieurs ne s'étaient pas assurés auparavant que leurs traites sur leurs amis d'Angleterre seraient acceptées à présentation.

En remontant la côte occidentale nous nous arrêtons au Cunéné, où nous trouvons les débris de l'émigration des Boers d'il y a quatre ans. On se rappelle que lors de l'annexion de la république du Transvaal par l'Angleterre, un grand nombre de Boers, pour se soustraire à la domination britannique, émigrèrent avec l'intention de se rendre dans le pays de Herero, sur le plateau occidental, au sud des possessions portugaises. Apprenant que les Anglais se disposaient à s'annexer le Herero, ils changèrent leur itinéraire et se dirigèrent au nord, vers les rivières Cunéné et Okawanga, région de la tsetsé et des fièvres. Ils y ont vu périr tous leurs troupeaux; eux-mêmes sont morts par centaines; les survivants se trouvent dans une triste position. Les Hollandais de la colonie du Cap se sont émus; partout ils ont formé des comités pour recueillir de l'argent et des vivres en faveur de leurs frères. Le gouvernement anglais ne reste pas en arrière; il a mis deux petits navires à la disposition de M. Palgrave, qui devait partir pour Rockbay, au nord de Walfishbay, pour voir si de là il ne pourrait pas attéindre ces Boers et leur porter secours. Ils doivent être entre les pays de Herero et de Owambo, et pourraient s'établir dans le Kaoko à Zesfontein, où le sol est fertile. Ils se sont adressés aux missionnaires rhénans pour des secours spirituels.

Poursuivons sans arrêt notre course jusqu'au Niger où la ville d'Onitza, qui paraissait appelée à un grand avenir, vient d'être brûlée par un vaisseau de guerre de la marine britannique, en punition du meurtre de plusieurs marchands anglais.

Au delà du confluent du Niger et du Bénoué, le *Henri Venn*, vapeur de la mission du Niger, vient de faire une expédition qui a parfaitement réussi. Il est remonté à 40 milles au delà du confluent du Bénoué et du Faro et a jeté l'ancre devant la ville de Garawa, par 9°, 28′ 45″ lat. N. et 11°, 6′ long. E. Entre Hamaruwa et Yola, M. Ashcroft qui le montait

a trouvé une belle race, non gâtée par la prédication de l'islamisme. Nulle part en Afrique, il n'a vu tant de villes florissantes ; la population est très dense, le sol riche et bien cultivé. Les rois de ces villes, avec lesquels il s'est entretenu, désirent apprendre à lire le livre de l'homme blanc. Il y a là, pense-t-il, un champ ouvert à une mission prospère.

D'après l'*African Times*, la prise de possession de Quetonou, dont parlait notre dernier numéro, était indispensable pour supprimer le trafic des esclaves, et celle de Porto Novo le serait également.

D'une manière générale, on reconnaît que le point de départ des relations commerciales et politiques ce sont les relations amicales avec les indigènes. Pour affermir les bons rapports avec le sultan de Segou, Ahmadou, qui s'est montré hospitalier à l'égard de MM. Mage et Quintin et a fait bon accueil à Soleillet, le gouvernement français lui envoie une voiture à quatre chevaux toute dorée et ornée de glaces.

Avant de rentrer en Europe, touchons encore au Maroc où nous trouvons l'explorateur Lenz qui, avant de s'enfoncer dans l'intérieur, a exploré les environs de Tanger. Il espérait être le 1er janvier à Fez, et de là pousser au sud vers le pays des Schischouauns, où aucun chrétien n'a encore pénétré par suite du fanatisme des habitants. Sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs ? Nous voulons l'espérer.

LA JONCTION GÉODÉSIQUE ET ASTRONOMIQUE DE L'EUROPE ET DE L'AFRIQUE

Le continent africain a fourni jusqu'à présent peu d'éléments pour la connaissance de la figure et des dimensions du globe ; les travaux géodésiques et topographiques des Anglais au Cap et des Français en Algérie ont à peine entamé le colosse africain à ses deux points extrêmes. De nos jours, pour la géodésie comme pour les autres branches des sciences géographiques, l'Afrique délaissée réclame l'attention du monde scientifique et lettré. Une grande entreprise scientifique, due à l'initiative de S. E., M. le général Ibañez, président de l'« Association géodésique internationale, » vient de rattacher le continent africain à l'Europe, à la fois par la voie trigonométrique et par la voie astronomique, en sorte que le beau réseau géodésique de premier ordre, exécuté en Algérie par l'état-major français, sous la direction de notre savant collègue M. le lieutenant-colonel Perrier, fera désormais partie, pour ainsi dire, de l'immense réseau de stations géodésiques et astronomiques qui couvre aujourd'hui l'Europe.

On a réalisé ainsi la possibilité de mesurer le grand arc de méridien qui s'étend des îles Shetland aux confins du Sahara.

Espérons que, nous ne disons pas le jour mais le siècle viendra, où la civilisation aura fait la conquête de l'Afrique, au point que sa vaste surface compte de nombreux observatoires et stations géodésiques, à l'instar des autres continents, et qu'il soit possible de rattacher, au travers de l'immense continent, la triangulation du Cap à celle de l'Algérie. En attendant, il convient de rendre compte avec quelques détails, dans l'*Afrique explorée et civilisée,* de la première grande opération par laquelle la géodésie européenne s'est annexé le continent noir. Nous tâcherons d'exposer aux lecteurs de l'*Afrique,* sans entrer toutefois dans des détails trop spéciaux et techniques, la portée, l'histoire et les résultats de cette belle entreprise, en nous basant sur des données que des relations d'amitié nous ont permis de puiser aux premières sources.

Historique. — Dès 1858, lors de la mesure de la grande base centrale de Madridejos, pour les travaux géodésiques de l'Espagne, le projet de jonction de l'Algérie avec l'Europe au moyen de grands triangles, pardessus la Méditerranée, fut imaginé par le général Ibañez, directeur général de l'« Institut géographique et statistique d'Espagne » et le colonel du génie français, M. Laussédat, lequel était venu en Espagne, envoyé par le ministre de la guerre de l'Empire, pour suivre les opérations de la mesure de la base de Madridejos.

Ces deux savants géodésiens se concertèrent pour préparer, chacun dans son pays, l'opinion publique et le gouvernement à la grande entreprise qu'ils considéraient comme très difficile, mais possible. En effet, il était complètement avéré que, des hautes montagnes de la côte sud de l'Espagne on voyait, par un beau temps, la silhouette de la côte algérienne. Les occasions étaient, il est vrai, assez rares, mais, avec de la persévérance et en choisissant les saisons favorables, on pouvait espérer de relier les deux continents en employant l'héliotrope de Gauss, à grands miroirs, comme signal géodésique. Seulement il était à prévoir que plusieurs années seraient nécessaires, pour faire des observations complètes dans les quatre stations qu'il fallait établir pour cette grande opération.

Plus tard, M. Levret, colonel d'état-major et chef des travaux géodésiques au Dépôt de la guerre de France, fit un voyage en Espagne et s'occupa aussi du projet susmentionné, lequel devait s'exécuter en commun par les géodésiens espagnols et français.

Enfin en 1868, le lieutenant-colonel Perrier, faisant des observations géodésiques sur le territoire algérien, avait recoupé, en guise de recon-

naissance, quelques-unes des cimes des montagnes andalouses, entre autres le pic imposant de Mulhacen, le plus élevé de toute la péninsule.

Il manquait cependant une reconnaissance combinée, faite à la fois sur les deux continents et avec des signaux héliotropiques, qui donnât l'assurance complète de la visibilité réciproque entre deux points algériens et deux points espagnols, sans laisser subsister la crainte d'avoir visé, par erreur, à partir de deux sommets d'un continent, deux points différents du continent opposé en croyant voir le même point. C'est ce qui fut fait en 1878 du côté de l'Espagne par le colonel Monet, envoyé par le général Ibañez sur le pic du *Mulhacen* à la Sierra-Nevada et à *Tetica* dans la province d'Alméria; du côté de l'Algérie par les capitaines Derrieu et Koszutski, envoyés par le lieutenant-colonel Perrier aux sommets géodésiques *M'Sabiha* et *Filhaoussen*, le premier près d'Oran et le second presque sur la frontière du Maroc. Cette reconnaissance, très pénible, surtout du côté de l'Espagne, puisqu'elle dura plus de deux mois et qu'elle fut entreprise sans autre abri que les tentes de campagne ordinaires, prouva définitivement la possibilité de joindre le réseau géodésique espagnol au réseau algérien, et de fournir ainsi à la science le plus grand arc mesuré de méridien terrestre, s'étendant des îles Shetland aux limites septentrionales du Sahara.

En effet, les trois officiers aperçurent, pendant bien peu de temps il est vrai, les lumières héliotropiques du continent opposé, et réussirent même à mesurer, à une minute près, les angles formés à chaque station par deux côtés et une diagonale du quadrilatère.

M. le général Ibañez informa le gouvernement espagnol de la possibilité de faire l'opération projetée, et l'engagea à s'adresser au gouvernement français, pour l'inviter à entreprendre en commun ce grand travail géodésique, les officiers espagnols devant observer en Espagne et les français en Algérie, partageant ainsi également entre les deux nations les travaux, les privations, les dépenses et, le cas échéant, la gloire de la réussite. Une note diplomatique fut adressée au gouvernement français par l'ambassadeur d'Espagne à Paris, le 6 février 1879. Le gouvernement français répondit, le 17 mars, qu'il appréciait de la même manière que le gouvernement du roi d'Espagne la grande importance scientifique du projet, et qu'il donnait ordre de comprendre l'opération, en ce qui concernait la République française, dans le programme des travaux géodésiques pour l'année 1879; il désigna le lieutenant-colonel Perrier, membre du Bureau des longitudes, pour se concerter avec le général Ibañez, membre de l'Académie des sciences de Madrid,

afin de préparer tout le nécessaire en personnel, instruments, machines et matériel de toute sorte.

La convention faite entre le général Ibañez et le lieutenant-colonel Perrier portait, que les officiers de chaque nation observeraient dans leur territoire respectif, et que le tout se ferait simultanément dans les quatre stations, afin de réduire le temps nécessaire pour les quatre au temps exigé par une seule. Il fut également convenu qu'il y aurait de jour et de nuit des signaux lumineux aux quatre stations, en employant pendant le jour des héliotropes et pendant la nuit la lumière électrique, produite par des moteurs à vapeur et des machines électro-magnétiques de Gramme. Les instruments, machines et appareils devaient être identiques dans les quatre stations.

Pour profiter de la présence des observateurs et de l'installation du matériel sur les deux côtes, espagnole et algérienne, il fut décidé qu'on essayerait de déterminer aussi la différence de longitude entre *Tetica,* en Espagne et *M'Sabiha* en Algérie, au moyen de l'observation d'occultations rythmiques de signaux lumineux électriques; enfin, que la détermination de latitude et la mesure d'un azimut seraient faites aux deux stations susdites.

Exécution. — Au mois d'avril 1879, le personnel fut désigné. Le général Ibañez confia les observations géodésiques à faire en Espagne au colonel du génie Barraquer, chef de l'opération, à M. Lopez, commandant d'état-major, à M. Borrés capitaine du génie, et à MM. les lieutenants d'artillerie Cebrian et Piñal, avec les assistants nécessaires, des mécaniciens et des détachements de troupe.

M. Merino, premier astronome de l'Observatoire de Madrid, occupant en même temps la place d'astronome à l'Institut géographique et statistique, fut nommé chef de l'opération en ce qui concernait les observations astronomiques, et un ingénieur des mines, appartenant comme tous ses collègues au même Institut, M. Esteban, devait accompagner M. Merino et était chargé plus spécialement de la détermination de la latitude et d'un azimut à *Tetica*.

Cette brigade astronomique avait également des assistants, et devait utiliser pour les opérations géodésiques le mécanicien et le détachement d'infanterie installés à Tetica, attendu que le travail astronomique ne devait commencer qu'après que les officiers auraient terminé les observations relatives au grand quadrilatère de jonction.

Du côté de la France, le lieutenant-colonel Perrier avait sous ses ordres les capitaines d'état-major Bassot, Defforges et Derrieu et le capitaine du

génie Sever avec des assistants, des mécaniciens et des détachements de troupe.

Ces deux opérations distinctes, la jonction géodésique au moyen du grand quadrilatère jeté au-dessus de la Méditerranée et la détermination astronomique des coordonnées géographiques pour les sommets *Tetica* et *M'Sabiha*, vont être décrites dans l'ordre chronologique de leur exécution.

Chacune des quatre stations devait avoir : une locomobile à vapeur de 3 chevaux, construite par MM. Weyler et Richmond à Paris ; — des machines électro-magnétiques, système Gramme, construites les unes par M. Breguet et les autres par M. Lemonier à Paris ; — des grands réflecteurs de $0^{m},50$ de diamètre, système du lieutenant-colonel du génie français M. Mangin, servant à réfléchir la lumière solaire et la lumière électrique ; — des appareils plus portatifs du même colonel Mangin, avec des lentilles plano-convexes de $0^{m},20$ de diamètre, qui servent à réfléchir soit la lumière solaire, soit la lumière électrique, soit enfin celle d'une lampe à pétrole ; — des régulateurs Serrin pour la lumière électrique ; — un grand cercle azimutal réitérateur, muni de quatre microscopes micrométriques et d'un micromètre à l'oculaire, construit par MM. Brunner frères à Paris.

MM. Ibañez et Perrier discutèrent par correspondance les détails principaux des machines et appareils à acquérir, et, l'entente obtenue, la commande fut faite à Paris par le lieutenant-colonel Perrier.

Au mois de mai, le général Ibañez se rendit à Paris, accompagné du colonel Barraquer, de l'astronome Merino, du commandant Lopez et de l'ingénieur Esteban, afin de fixer tous les détails du programme, de faire les expériences nécessaires avec les machines, appareils et instruments commandés, et de les recevoir. Toutes les expériences ayant parfaitement réussi, le matériel fut expédié à Madrid, d'où il fut envoyé, à la fin de juillet, aux stations de *Mulhacen* et de *Tetica*.

De son côté le lieutenant-colonel Perrier expédia en Algérie, à peu près à la même époque, tout le matériel d'observation.

Les difficultés, pour monter sur la Sierra-Nevada les instruments, les machines et les appareils, furent énormes. Deux mois avant le départ du matériel de Paris, le capitaine du génie espagnol Borrés, avait été envoyé sur le terrain, chargé de construire des cabanes solides et commodes aux deux stations, afin d'abriter convenablement le nombreux personnel et le matériel, ainsi que pour préparer les moyens de monter des instruments aussi délicats et des machines aussi lourdes, à des altitudes

de 2080 et 3481 mètres; cette cote est celle du *Mulhacen*, la montagne la plus élevée de toute la péninsule ibérique, dépourvue, ainsi que *Tetica*, de toute espèce de routes et parfois même de sentiers. Cet officier, après de minutieuses reconnaissances, réussit à tracer et frayer des chemins de montagne, sur lesquels il fut possible de faire les ascensions, quoique avec des difficultés encore considérables.

Le même officier dirigea sur le sommet des deux montagnes la construction d'excellentes barraques en maçonnerie, pour loger tous les officiers, la troupe, les guides et les nombreuses bêtes de somme indispensables pour le service.

Dix-huit jours de marche furent nécessaires pour monter de la ville de Grenade au *Mulhacen*, et chaque jour il fallut camper sur place, au moment où la nuit surprenait le long convoi de chars traînés par des bœufs.

Cependant, avant la fin du mois d'août, tout était installé aux quatre stations du grand quadrilatère, et les observateurs à leur poste. Les instruments de mesure et les appareils destinés à réfléchir la lumière solaire ou électrique étaient montés sur de solides piliers en pierre de taille. Les machines à vapeur et les machines électro-magnétiques fonctionnaient régulièrement, et tout était prêt pour le moment où le temps deviendrait suffisamment beau pour essayer de correspondre d'un continent à l'autre.

Le général Ibañez se rendit en personne sur le haut pic de *Mulhacen* où il arriva le 1er septembre, pour s'assurer par lui-même de la bonne installation de tout le matériel, et pour inaugurer les observations géodésiques auxquelles il désirait prendre part personnellement, si le temps le permettait. Malheureusement il n'en fut pas ainsi : des orages épouvantables limitaient la visibilité à quelques kilomètres de distance, le vent était d'une impétuosité effrayante et la température descendait pendant la nuit jusqu'à — 10°. Le général appelé à Genève par ses fonctions de président de l'Association géodésique internationale, qui devait se réunir le 16 septembre, dut descendre du pic de *Mulhacen* sans avoir eu la satisfaction de pointer, ni même de voir aucun signal lumineux de la côte algérienne; mais il emporta l'assurance complète de la parfaite installation de tous les appareils, lesquels avaient fonctionné avec succès en sa présence, pour n'éclairer, il est vrai, avec la lumière électrique, que les épais nuages qui enveloppaient constamment le pic abrupte où la station était établie.

A peine le général avait-il quitté la Sierra-Nevada, que les observations commencèrent le 9 septembre, presque simultanément aux stations algériennes et espagnoles. A la fin du mois l'opération était terminée. La

station qui la première finit les observations fut la plus élevée : la station espagnole du *Mulhacen*. La garnison scientifique de cette montagne, composée de MM. Barraquer, Borrés et Cebrian, eut à lutter avec toutes les contrariétés des éléments : des vents effroyables, de la neige en abondance et jusqu'à la foudre qui, un jour, brisa une des machines Gramme à proximité des observateurs, des assistants et des mécaniciens, heureusement sans que personne fût atteint.

Durant toute cette campagne, la lumière solaire réfléchie n'a pas été aperçue une seule fois de l'un à l'autre continent. Si MM. Ibañez et Perrier s'étaient bornés à préparer des signaux lumineux seulement pour le jour, comme lors de la reconnaissance, toute l'opération aurait échoué et les grands sacrifices faits seraient restés sans résultat.

Heureusement les deux directeurs avaient eu la prudence, si bien justifiée par les événements, de munir les stations de signaux diurnes et nocturnes, et le courage de faire hisser des machines à vapeur sur des pics presque inaccessibles. Les montagnards de la Sierra-Nevada, les vieux guides les plus habitués aux ascensions du pic *Mulhacen*, croyaient tout à fait impossible que des charrettes pussent en atteindre le sommet, et aujourd'hui même ceux qui ne l'ont pas vu en doutent encore.

Les nombreuses observations de tous les angles formés par les côtés et les diagonales du grand quadrilatère, faites suivant le système de réitération, ont donné, d'après un calcul provisoire exécuté à l'Institut géographique espagnol et en prenant pour base le côté *Mulhacen-Tetica*, les résultats suivants :

Stations.	*Latitude.*	*Longitude.*		*Altitude.*
Filhaonssen	34° 59′ 58″	4° 1′ 35″	à l'Ouest de Paris	1140m
M'Sabiha	35° 39′ 39″	5° 10′ 11″	à l'Ouest de Paris	585m
Tetica	37° 15′ 9″	1° 16′ 29″	à l'Est de Madrid	2080m
Mulhacen	37° 3′ 12″	0° 22′ 31″	à l'Est de Madrid	3481m

Différence de longitude Paris-Madrid = 6° 1′ 31″,2.

	Excès sphéroïdal	*Somme des erreurs*	*Surface sphéroïdale*
Triangle :	FILHAOUSSEN	— TETICA —	MULHACEN
	54″,16	+ 0″,18	1066180 hectares.
Triangle :	M'SABIHA	— MULHACEN —	FILHAOUSSEN
	70″,73	— 0″,54	1392340 ha
Triangle :	M'SABIHA	— TETICA —	MULHACEN
	43″,50	+ 1″,84	856240 ha
Triangle :	FILHAOUSSEN	— M'SABIHA —	TETICA
	60″,07	+ 1″,12	1182400 ha

Longueur des côtés en mètres.

Tetica-Mulhacen	82828^m	M'Sabiha-Filhaoussen	105178^m
Filhaoussen-Mulhacen	269927^m	M'Sabiha-Mulhacen	269848^m
Filhaoussen-Tetica	257413^m	M'Sabiha-Tetica	225714^m

L'autre partie de la grande opération scientifique qui nous occupe, savoir les observations astronomiques projetées, exigeait, en ce qui concerne la différence de longitude, la détermination de l'équation personnelle entre MM. Perrier et Merino, laquelle devait se composer de deux parties : l'une relative aux observations de passages d'étoiles et l'autre aux observations d'occultations des signaux lumineux. Il fut décidé que cette détermination se ferait avant et après la jonction géodésique des continents. Lors du voyage à Paris de M. Merino, au mois de mai, la première détermination eut lieu avec M. Perrier, et cet officier se rendra prochainement à Madrid pour y faire la seconde détermination.

Les instruments employés à la station astronomique de *Tetica* étaient :

1° Une pendule électrique de Hipp de Neuchâtel (mise en marche par 4 éléments Meidinger), dont l'installation extrêmement délicate fut habilement dirigée par M. Mérino.

2° Les 3 cercles méridiens portatifs de l'Institut géographique et statistique d'Espagne, commandés depuis longtemps à MM. Brunner frères, n'étant pas encore terminés, le ministère de la guerre de France a bien voulu prêter à l'Institut géographique un cercle méridien des mêmes constructeurs.

3° Les réflecteurs employés étaient munis d'un petit électro-aimant, (appliqué extérieurement à la boîte de l'appareil), par lequel circulait un courant électrique interrompu à chaque seconde par le mécanisme d'une petite pendule, qui, en transmettant un mouvement rythmique à un obturateur, permettait et arrêtait alternativement le passage de la lumière électrique.

4° Un chronographe construit par Breguet.

5° Un théodolite astronomique de Repsold.

6° Le chronomètre n° 2443 de Dent.

7° Un baromètre de Fortin.

8° Des thermomètres de Fastré.

La station astronomique française de *M'Sabiha* était munie d'instruments analogues à ceux que nous venons de mentionner, excepté la pendule dont le mouvement n'était pas entretenu par l'électricité.

Ce ne fut que le 18 octobre que les instruments et tout le matériel furent montés ; quatre jours après, dans la nuit du 22 et dans des condi-

tions atmosphériques peu favorables, eut lieu le premier échange des signaux préalablement convenus. Les chronographes enregistrèrent un grand nombre de signaux lumineux transmis de *Tetica* à *M'Sabiha* et réciproquement. Cette même nuit on observa 45 étoiles pour la détermination de l'état de la pendule. Pendant la nuit du 23, le ciel et l'horizon étaient clairs vers le Sud jusqu'aux confins de la mer; mais la lumière électrique de *M'Sabiha* ne pouvait être aperçue, même avec l'aide d'une grande lunette, circonstance qui vint nuire assez souvent à la marche des travaux.

Les tempêtes et les orages, caractéristiques de la saison des équinoxes, qui sont venus cette année-ci avec quelque retard, commencèrent à se faire sentir avec violence et menacèrent pendant plusieurs jours de compromettre l'opération.

Dans la nuit du 26 on tenta un essai d'observation, mais le temps orageux (déjà annoncé par une énorme dépression barométrique) continua jusqu'au 30 du même mois. Ce fut la nuit de ce jour-là qu'on eut de nouveau un ciel étoilé et l'horizon clair. La lumière d'Afrique luisait avec constance et les observations se firent dans des conditions favorables. Malheureusement les brouillards et le mauvais temps vinrent bientôt interrompre de nouveau les opérations pendant les jours suivants, et il fallut prendre de grandes précautions pour que les instruments n'en subissent pas les conséquences. Cependant, après avoir profité encore de la nuit du 4 novembre, et plus tard de celles du 10 et du 11 du même mois, on put considérer comme terminées les observations relatives à la détermination de la différence de longitude.

La latitude de *Tetica* fut déterminée par M. Esteban, au moyen de l'observation des distances zénitales circumméridiennes de dix étoiles, culminant entre 18 et 40 degrés du zénit, et choisies par moitié au Nord et au Sud.

L'azimut déterminé fut celui du côté géodésique *Tetica-Gigante,* long de 66 kilomètres. Le nombre des mesures obtenues pour cet azimut dépasse 130. Ce fut encore l'ingénieur des mines Esteban qui exécuta ces observations.

C'est ainsi que le général Ibñaez, après vingt et un ans de démarches personnelles et officielles, a vu couronné du succès le plus complet un projet qui marquera dans les annales de la géodésie.

Pour l'exécution d'un pareil travail, il a fallu la collaboration des savants géodésiens de l'armée française, notamment de M. le lieutenant-

colonel Perrier, avec les habiles géodésiens de l'armée espagnole conduits par M. le colonel Barraquer, ainsi que le concours efficace de M. l'astronome Merino. C'est à l'habileté et à la persévérance de tous ces Messieurs qu'est dû principalement le succès de cette grande entreprise, qui permet d'étendre sur le continent africain la vaste étude de la figure terrestre, organisée par l'Association géodésique internationale, dont le fondateur M. le général Bæyer, avait cru à l'origine, il y a vingt ans, devoir borner la tâche à la mesure des degrés dans l'Europe centrale.

Neuchâtel, décembre 1879.

D[r] Ad. Hirsch,
Secrétaire de l'Association géodésique internationale.

EXPÉDITION DE SCHUTT AU PAYS DE LOUBA

A côté des expéditions de l'Association internationale sur la ligne de Zanzibar à Nyangwé, et sur celle du Congo, s'en poursuivent d'autres ayant un caractère plus national, mais se proposant le même but : la fondation de stations hospitalières et scientifiques. C'est ainsi qu'il y a déjà une station italienne au Choa, et nous annoncions tout récemment le projet du Comité français d'en fonder une sur le haut Ogôoué.

L'année dernière, la *Société africaine allemande* a été invitée par l'Association internationale à en établir une sur la côte orientale, et, tout en s'occupant de rechercher le personnel auquel elle confierait cette mission, elle réunit la somme d'argent indispensable pour en assurer le succès. En même temps, elle veut réaliser la même pensée dans la vaste région qu'elle a plus spécialement adoptée comme champ de son exploration, c'est-à-dire la partie du plateau central occidental, comprise entre les 5° et 10° lat. S., et les 15° et 21° long. E. Elle a déjà déployé une activité remarquable, témoin les trois expéditions qu'elle a dirigées sur l'Ogôoué, le Congo et le Quango. En outre, pour mettre à profit les résultats obtenus par le D[r] Lenz, par Güssfeldt, Lux et Pogge, elle décida d'envoyer l'ingénieur Schütt et le D[r] Büchner étudier sur les lieux mêmes le choix d'une localité propre à l'établissement d'une station, le plus avant possible dans l'intérieur. De retour de son voyage, Schütt en a récemment rendu compte à la Société de géographie de Berlin, et nous voudrions extraire pour nos lecteurs les indications les plus importantes de son rapport. Nous donnons avec cette livraison un croquis dessiné d'après celui de Schütt, dont les déterminations ne concordent pas entièrement avec celles de ses devanciers.

La région qu'il a parcourue avait été visitée déjà par Texeira (1795) et par Rodriguez Graça (1846), mais ces voyages n'avaient fourni que peu de renseignements. Plus près de nous, le Hongrois Ladislas Magyar (1850-51), dépourvu d'instruments, ne put déterminer exactement la position des localités qu'il explorait, et Livingstone, dans sa traversée du continent (1852-54) ayant pour but d'atteindre Loanda ou de revenir au Zambèze, ne s'arrêta pas assez longtemps dans cette contrée pour l'étudier à fond; obligé d'ailleurs de s'en remettre aux indications des indigènes, il fut parfois induit en erreur, comme nous le verrons, pour l'hydrographie du pays traversé par Schütt à son retour du Louba.

Après être monté de Saint-Paul de Loanda sur le plateau à Malangé, à 550 kilomètres dans l'intérieur, un peu au nord du 10° lat. S., il en partit le 4 juillet 1878, avec un seul Européen, M. Gierow, architecte de Rügen, et quoiqu'il n'eût engagé ses porteurs que pour Cabungula, résidence d'un prince de l'État de Lounda, entre les 7° et 8° lat. S., et par 19° longitude E., il se proposait d'atteindre le confluent du Loualaba et du Cassaï. Le nègre Germano, qui avait déjà accompagné le Dr Pogge, devait lui servir d'interprète. Se dirigeant d'abord au N.-E. vers le Quango, il franchit entre le 8° et le 9° la chaîne de Talla Mungongo, qui, avec les monts Mossombos à l'Est, enferme le bassin supérieur de ce fleuve, le premier beau paysage qu'il eût vu en Afrique.

Malgré les difficultés que lui suscitaient ses porteurs, tout allait bien pour Schütt. Le souverain du pays lui fournit des recommandations pour les chefs dont il devait traverser le territoire, et il arriva heureusement dans la vallée de Cassangé. Bien accueilli par le chef de Cassangé, il établit son camp au bord d'un ruisseau, mais le lendemain il s'y voit assailli par les Bangalas, devant lesquels tous ses gens s'enfuient dans la forêt. Seul avec Gierow, il cherche d'abord à se défendre; toutefois, le nombre des ennemis lui en fait comprendre l'impossibilité, et il se décide à leur laisser prendre ce qu'ils veulent, à la condition qu'ils s'en tiendront aux marchandises. Grâce à cette proposition qui est acceptée, il conserve ses instruments, ses cartes, assez de bagages pour son voyage, et obtient la permission de poursuivre sa marche jusqu'au Quango. Ici il rencontre une telle opposition de la part des chefs, l'accusant de vouloir ruiner leur commerce à l'intérieur, qu'il doit rebrousser chemin vers le S.-O., reprendre la route ordinaire de l'Est, tourner la vallée de Cassangé, passer le Quango au sud du 10° et s'estimer heureux de n'avoir plus à lutter qu'avec ses porteurs, beaucoup moins pacifiques que les tribus dont il traverse le territoire jusqu'à Kimboundou.

Il y a vingt ans la région au sud de cette ville, où sont les sources du Cassaï, du Quicapa, du Cuilou, etc., était habitée par les Quiocos (les Chiboques de Livingstone); mais dès lors ceux-ci ont commencé à émigrer vers le Nord, dans le royaume de Lounda, où ils se sont élevé dans les forêts épaisses des villages très propres; leurs maisons sont habilement construites; bons cultivateurs, ils vendent leurs produits aux paresseux habitants, et leur nombre a tellement augmenté qu'aujourd'hui ils forment la partie principale de la population.

Pour se rendre au confluent du Cassaï et du Loualaba, Schütt devait traverser le Lounda. Le Mona de Kimboundou lui donna comme guide jusqu'à Maï, résidence d'un vassal du Muata Yamwo, un nègre, Caxavalla, qui avait déjà réussi à atteindre Muquengué et espérait que le chef de Maï leur permettrait de passer le Zaïre [1]. Ils quittèrent Kimboundou le 1er décembre, suivant d'abord le Luelé qui, après avoir réuni ses eaux à celles du Loangué, les verse dans le Zaïre. Se rapprochant ensuite du Quicapa, ils obtinrent de Camba N'Guchi, neveu et héritier du chef du village de Hongolo, tous les renseignements nécessaires sur les habitants du pays de Louba, en même temps qu'une occasion de gagner la faveur de Muquengué [2], et de trouver dans sa résidence une base assurée pour des explorations ultérieures dans tout le bassin central.

En effet, dans leurs expéditions de chasse, les Quiocos avaient rencontré bien au delà du Zaïre une tribu encore cannibale, les Cachilangués, et persuadé à leur roi Muquengué de laisser un certain nombre de ses sujets se rendre avec eux dans leur pays, pour y échanger de l'ivoire contre des armes. Plus de cent Cachilangués les avaient suivis; mais arrivés sur le territoire des Quiocos, ils s'étaient vus dépouillés de l'ivoire qu'ils portaient; ceux qui avaient cherché à se défendre avaient été tués, les autres, vendus comme esclaves à des caravanes de Bangalas, avaient été emmenés vers l'Ouest, perdant tout espoir de jamais revoir leur pays.

Malgré cela, une bande de Quiocos s'était rendue à Muquengué, mais un seul en était revenu et avait raconté que le chef, rendu soupçonneux par le fait qu'aucun de ses sujets n'avait reparu, avait pris le parti de

[1] Schütt donne au Cassaï inférieur le nom de Zaïre, à l'instar des tribus du pays de Louba, qui le nomment N'Zaïre Munéné (le grand lac, la grande eau), nom qu'il porte aussi dans la partie de son cours où, après s'être jeté dans le Loualaba, il reçoit le Cuilou et le Quango. L'usage des tribus nègres est de donner au cours d'eau, formé par la réunion de deux rivières, le nom de la plus courte.

[2] Le même nom s'applique souvent en Afrique à un souverain et à la localité où il réside.

retenir à son tour les Quiocos jusqu'à ce que l'affaire fût éclaircie. Les chefs Quiocos résolurent alors de renvoyer à Muquengué, par Schütt, vingt-quatre Cachilangués qui se trouvaient encore chez eux, pour obtenir la liberté des Quiocos, parmi lesquels Camba N'Guchi comptait plusieurs de ses parents. Chemin faisant, Schütt reçut des Cachilangués des renseignements qui stimulèrent son zèle à se porter en avant. Six d'entre eux étaient originaires des bords d'un lac immense, à six journées au nord de Muquengué, sous le 5° lat. S. et par 21° long. E. Ils l'appelaient le Mucamda ou Lufua N'Gimba (c'est-à-dire qu'aucun oiseau ne peut traverser), c'est le lac Sancorra de Cameron. Au N.-E. du lac, lui dirent-ils, vivent les Zouata Chitous, pygmées qui se vêtent d'un pli de leur propre peau et gîtent dans les constructions des termites. Aucun des Cachilangués n'a encore fait le tour du lac ou n'est parvenu à son extrémité, et ils ne savent pas y naviguer, parce qu'il soulève de grandes vagues et renverse les canots. Il n'a pas d'affluents importants, et ses eaux se rendent au Loualaba, qui doit être à quinze jours de marche. Situé entre le Zaïre et le Loualaba, il serait séparé d'eux par de légères ondulations de terrain.

Le 12 janvier Schütt et sa troupe arrivaient au premier village Louba, sur le Louachimo, (par 7°,20′) rivière près de laquelle se trouve la résidence de Maï. Le 18, ils atteignent cette résidence, par 6°,53′ lat. S. et 19°,50′ long. E., à 6 lieues de l'endroit où le Zaïre forme la cascade de M' Bindi, de 35m de hauteur. Le bon accueil que lui fait Maï ne l'engage pourtant pas à se reposer; bien vite il lui fait savoir qu'il ne compte s'arrêter que trois jours, son but étant Muquengué. Mais les gens de Maï s'opposent à ce que celui-ci lui permette de pousser plus avant. Maï lui-même l'informe que Muata Musevo, fils du Muata Yamwo, vient d'arriver pour détourner formellement les Européens de s'avancer plus au Nord. Les pourparlers ne servent de rien, et, pour éviter d'en venir aux mains, Schütt doit se résigner à suivre Muata Musevo dans sa résidence. De ce point il se serait volontiers rendu à Moussoumbé, mais la crainte de ne pouvoir satisfaire l'avidité du Muata Yamwo, et d'être retenu chez lui jusqu'à l'arrivée de marchandises qu'il eût dû faire venir de Malangé, ne lui laissèrent d'autre parti à prendre que celui du retour vers l'ouest.

Au moins voulut-il profiter de cette déception pour étudier les rivières qu'il avait traversées plus au sud, connaître celles qui, à cette latitude se sont déjà réunies à d'autres, celles qui sont devenues des rivières indépendantes, et voir si peut-être l'une de ces dernières ne pourrait pas lui servir pour descendre avec un bateau dans le bassin inférieur. De la sorte

il a pu redresser des erreurs hydrographiques et rendre à la science d'importants services. Avant lui Magyar et Livingstone, et tout récemment Lux et Pogge, n'ayant pas traversé la région à l'ouest du 21° et au nord du 8°, avaient donné pour tributaires au Quicapa plusieurs rivières de l'ouest, qui en sont parfaitement indépendantes et portent directement leurs eaux au Congo beaucoup plus au Nord. Contrairement à l'opinion reçue, le plateau qui s'étend entre le Zaïre et le Quango, et que l'on se représentait comme dépourvu d'eau, est arrosé par un grand nombre de rivières, séparées par autant d'exhaussements du sol, larges et presque parallèles, courant du Sud au Nord. Beaucoup moins peuplée que la zone du 10°, la région traversée par Schütt au retour a un plus grand nombre d'éléphants, de buffles, d'antilopes, etc.

En rentrant à Malangé, il y trouva le Dr Büchner prêt à se rendre à Moussoumbé; il lui conseilla d'aller d'abord chez Muata Musevo, qui en souvenir de leurs relations amicales lui offrirait vraisemblablement de le conduire au delà du Zaïre chez les Tuchilangués; si non, Büchner pourrait toujours se décider là-bas à pousser jusque chez le Muata Yamwo. Il ne doutait pas que Muata Musevo ne lui ouvrît son pays; que le chef des Tuchilangués, Muquengué, à son tour, ne lui permît de se rendre au lac Mucamba; mais il estime que pour pouvoir arriver au confluent du Zaïre et du Loualaba, il aurait fallu à Büchner plus de présents qu'il n'en avait, afin d'obtenir la faveur de trois chefs encore plus éloignés. Au reste, Schütt a reçu des renseignements sur une route qui mènerait directement au Zaïre un peu au-dessous de la capitale de Luquengo: le nègre qui la lui a indiquée l'a déjà suivie; à partir du Quango, elle traverserait le territoire des Pendés, tribu pacifique qui s'étendrait jusqu'au Zaïre. Le chef en est bienveillant, et il serait facile d'obtenir de lui des canots pour descendre le Congo. Si cette voie pouvait être ouverte à l'exploration, ce serait un grand point gagné. Si Büchner a pu la prendre, dit Schütt, elle s'ouvrira, car là où un blanc a passé heureusement, la route est ouverte pour toujours.

Ainsi, grâce aux travaux des explorateurs de la Société africaine allemande, dans la région située entre les 7° et 10° lat. S., l'espace inconnu du plateau central se retrécit toujours davantage. Quand la station de Moussoumbé sera fondée, elle poussera ses reconnaissances encore plus au Nord sur la rive gauche du Congo, et à mesure que l'expédition allemande du Wadaï s'approchera de la rive droite du même fleuve, ce vaste bassin s'ouvrira tout entier à la civilisation.

BIBLIOGRAPHIE[1]

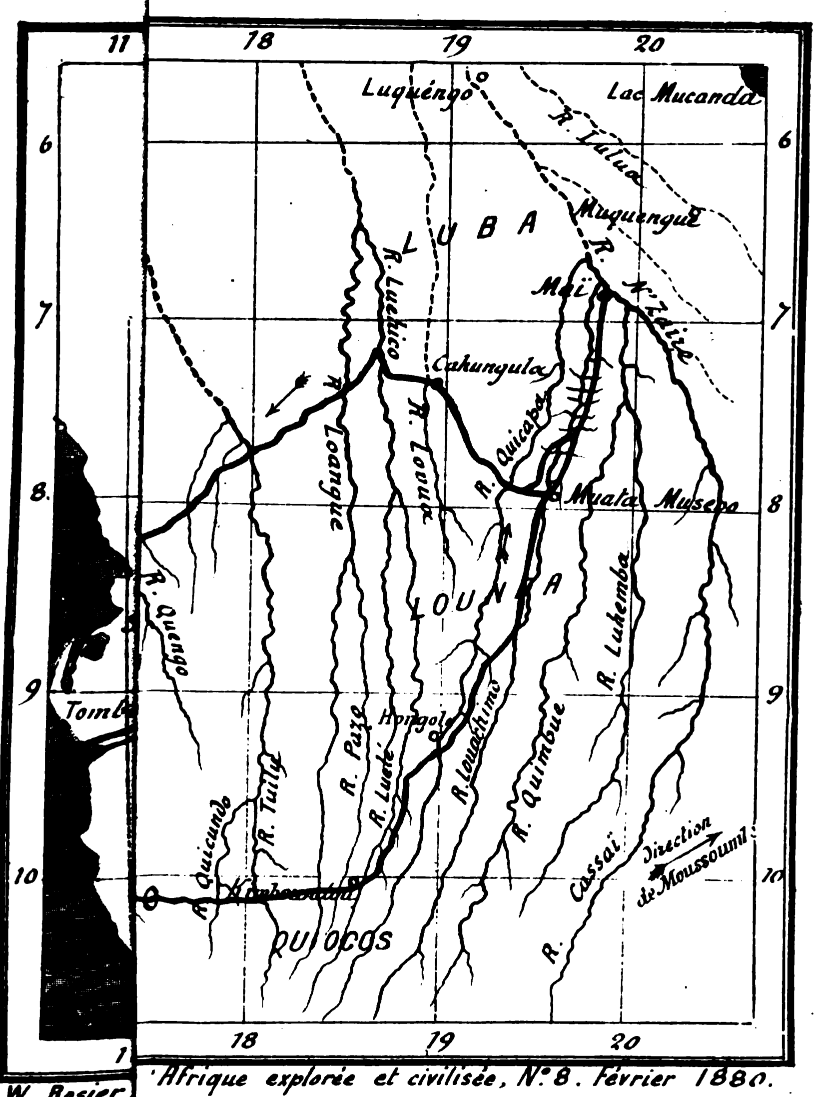
Les Oasis de l'Oued-Rir', en 1856 et 1879, par *M. Jus.* — Pour prévenir la ruine de plusieurs des oasis de l'Oued-Rir', sur le point de disparaître faute d'une irrigation suffisante, pour vivifier les autres, augmenter le bien-être de leur population en tâchant de la soustraire à la rapacité des nomades, et en même temps pour assurer la paix à un pays presque constamment en état d'hostilité, le gouvernement français y a introduit la sonde artésienne. Nul mieux que M. Jus, directeur des travaux, ne pouvait exposer ce qui a été fait pour atteindre ce but ; il l'a montré dans une courte mais substantielle brochure, où les personnes que ces questions intéressent trouveront des tableaux complets de l'état des oasis de l'Oued-Rir' en 1856 et en 1879, au point de vue de leurs habitants, des plantations de palmiers, du nombre des puits creusés par les Arabes et par le gouvernement français, de l'augmentation de la valeur de ces oasis, etc., etc. A la brochure sont annexés un tableau et une carte des forages artésiens du département de Constantine. Le tableau indique l'altitude de 156 stations, les coordonnées géographiques des points principaux, et un itinéraire pour la subdivision de Batna jusqu'à Touggourt.

Von Loanda nach Kimbundu, *von A.-E. Lux.* — La troisième expédition dirigée par la Société africaine allemande sur la côte occidentale de l'Afrique centrale devait suivre, à partir de Saint-Paul de Loanda, la route de Dondo-Cassangé pour s'avancer de là dans l'intérieur. Remontant en bateau à vapeur la Quanza jusqu'à Dondo, le lieutenant Lux, qui lui avait été adjoint pour les observations astronomiques et météorologiques, rejoignit à Pungo N'Dongo M. de Homeyer, ainsi que M. Soyaux attaché à l'expédition comme botaniste. Ces deux derniers étant tombés malades, il dut poursuivre l'exploration avec le docteur Pogge, et s'avança jusqu'à Kimboundou, dans le pays des Quiocos, d'où le mauvais état de sa santé l'obligea à rebrousser chemin, tandis que son compagnon de voyage poussait jusqu'à Moussoumbé, résidence du Muata Yamwo actuel. Le rapport du docteur Pogge paraîtra prochainement. Quant à l'ouvrage du lieutenant Lux, on y trouve, accompagné d'illus-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

trations, le récit complet de tout ce qu'il a vu et éprouvé, avec ses observations hydrologiques. Il a eu soin de faire ressortir les avantages que présente la côte occidentale comme base d'exploration, les voyageurs qui vont à la découverte des pays ignorés pouvant se joindre à des marchands portugais qui pénètrent très avant dans l'intérieur. D'ailleurs la facilité de se pourvoir à Malangé, à 550 kilomètres de la côte, de toutes les marchandises d'échange, permet de diminuer beaucoup les frais de transport. L'auteur a joint à son ouvrage plusieurs pièces intéressantes et utiles à consulter, telles que la liste de ses porteurs avec désignation de la nature et du poids de la charge de chacun d'eux; le prix de quelques articles à Malangé, etc. Les amateurs de linguistique y trouvent aussi un vocabulaire des langues parlées par les nègres de ces contrées. Enfin, un plan de Dondo sur la Quanza et plusieurs cartes donnent de la valeur à cet ouvrage.

CARTE MURALE PHYSIQUE DE L'AFRIQUE, par *le docteur J. Chavanne*, revue par *Henri Duveyrier*. — Autrefois la carte de l'Afrique était presque vierge de noms de villes, de fleuves, de lacs, de montagnes, et ne présentait quelques détails qu'au nord vers l'Algérie, et au sud vers le Pays du Cap. Aujourd'hui les choses ont bien changé, chaque explorateur apportant son contingent de découvertes. Chaque jour, le géographe peut prolonger une montagne inachevée, terminer le cours d'un fleuve, ou marquer une localité, une ville dont il ne soupçonnait guère l'existence. La carte que nous annonçons, dressée par un voyageur dans le Sahara, et revue par un explorateur de la même région, laisse peu de chose à désirer, et nous pouvons en féliciter sincèrement M. le docteur Chavanne, sur les indications duquel on suit aisément les voyages les plus modernes. Le Sahara surtout est fort bien représenté. Le Djebel Haggar, le Tibesti, chaînes ignorées il y a quelques années, se trouvent à leur place. La carte est si complète qu'elle ne renferme plus que peu d'espaces blancs figurant les contrées encore inexplorées. Remarquons en terminant que la carte de M. le docteur Chavanne, par ses diverses teintes, donne au premier coup d'œil une idée très exacte du relief du continent africain, et qu'à cet égard encore nous ne saurions trop la recommander aux directeurs d'écoles.



W. Rosier. L'Afrique explorée et civilisée, N° 8. Février 1880.



BULLETIN MENSUEL

Jusqu'à présent les voyages d'exploration en Afrique n'ont guère eu qu'un but scientifique ou commercial ; l'art et la littérature leur demeuraient presque totalement étrangers. Tel n'a pas été le cas pour le récent voyage du capitaine Colville, dans la partie orientale du Maroc et le sud-ouest de l'Algérie. Parti de Fez avec sa femme et une escorte de six hommes, il a traversé ce pays du Riff réputé si insoumis, si dangereux, et est arrivé sain et sauf à Nemours, à l'extrémité N.-O. de l'Algérie, se louant du bon accueil et de l'hospitalité qu'il a reçus partout où il a passé. Nous le félicitons de son succès, et cela d'autant plus que le moment ne paraît pas favorable aux excursions dans cette région, non plus qu'au sud de la province d'Oran, où les Amour et les Ouled Sidi Cheikh ont brusquement fait irruption dans les ksours du sud, se sont emparés de Tyout, et, se portant à l'est, ont *razzé* 1400 chameaux à Brizina. Le sud tout entier paraît être en fermentation, et l'autorité militaire a dû envoyer des forces à Géryville.

Cette situation critique risque fort d'entraver les expéditions qui ont lieu dans ce moment pour étudier les routes du sud, en vue de déterminer le tracé du Trans-Saharien.

Sur la ligne de l'est la mission Flatters achève de s'organiser à Biskra, et des chameaux sont déjà réunis à Ouargla pour transporter tout le personnel et le matériel de la colonne expéditionnaire. Dans le matériel, qui est considérable, se trouve un appareil de sondage, ainsi que des instruments de photographie et d'astronomie. D'après le plan du colonel Flatters, la mission prendrait d'abord la route de l'Igharghar, puis se dirigerait vers le Hoggar et chercherait les moyens de faire passer une voie ferrée par le Hoggar occidental. M. Flatters aurait l'intention de passer les mois les plus chauds dans ce massif montagneux, où se trouvent des sommets très élevés, puis de se remettre en route pour le Soudan en automne, après avoir fait préalablement une pointe vers l'ouest. Espérons que les études de cette mission pourront se poursuivre en paix.

Dans la Tripolitaine, la France bénéficie du mécontentement qui y règne contre le gouvernement turc. Une station missionnaire a été fondée l'année dernière à Ghadamès, celle de Tripoli a été augmentée ; il serait question d'y établir un lycée français, et des négociants français seraient invités à venir y acheter des terrains. Cette extension de l'influence française ne laisse pas de tenir en éveil l'attention du gouvernement ita-

lien, auprès duquel d'autre part Rohlfs, pendant son séjour à Rome, aurait préconisé son projet de chemin de fer de Tripoli au lac Tchad, pour le déterminer à l'entreprendre.

Si Rohlfs a dû renoncer au Wadaï, cette région ne manquera cependant pas d'explorateurs. Au lieu de s'y rendre par la voie du Nil, comme nous l'annoncions dans notre n° 8, le Dr Stecker se dirigera par le Fezzan sur le Bornou, et de là, soit par le Baghirmi, soit par l'Adamawa, il tendra vers le plateau qui forme la ligne de partage des eaux du Chari, du Bénoué, de l'Ogôoué et du Congo, territoire assigné primitivement à l'exploration de Rohlfs. Il doit être actuellement sur la route du Benghazi à Mourzouk.

D'autre part Matteucci, se détournant de l'Afrique N.-E., se propose, avec l'appui de la Société de géographie italienne, et accompagné du prince Giovanni Borghèse, de pénétrer au cœur du continent africain par la voie de l'Égypte. Le lieutenant de vaisseau Alfonso Massari, attaché officiellement à l'expédition, sera chargé de faire les levers topographiques, en même temps que les opérations météorologiques et astronomiques. L'administration de la marine a fourni pour cela les instruments nécessaires. Après avoir visité le lac Tchad, l'expédition gagnera Tripoli par le Tibesti et le Fezzan. Elle compte y arriver vers le milieu de l'année prochaine.

La route du Soudan par la vallée du Nil deviendra d'autant plus sûre que la traite des esclaves s'y fera moins. Le traité conclu le 25 janvier dernier entre l'Angleterre et la Turquie y contribuera probablement. Le sultan, renouvelant d'une manière absolue la défense du trafic des nègres, s'est engagé à prohiber l'importation des esclaves d'Afrique dans toutes les parties de l'empire ottoman et dans ses dépendances, ou leur passage à travers le territoire ottoman par mer, et à punir toute personne justiciable des tribunaux ottomans, qui se trouverait mêlée soit directement soit indirectement à des faits de ce genre. Tous les noirs trouvés en possession de marchands d'esclaves seront affranchis. Pour ne pas les exposer au risque de périr de fatigue et de faim en les renvoyant dans leur pays, ou de tomber de nouveau sous le joug de l'esclavage, le gouvernement ottoman s'est engagé à prendre les mesures convenables pour assurer la liberté des noirs qui viendraient à être délivrés, et à veiller à ce qu'ils soient convenablement soignés. Pour effectuer d'une manière réelle la suppression de ce trafic dans la mer Rouge, le sultan consent à ce que les croiseurs anglais soumettent à la visite tout navire ottoman qui se trouverait impliqué dans la traite, ou qui pourrait à juste titre

être suspecté d'y participer. Les esclaves trouvés à bord de ces navires seront mis en liberté et affranchis. L'Angleterre veillera sans doute à ce que ce traité soit mieux exécuté que la loi de 1855, qui interdisait déjà l'esclavage dans l'empire ottoman.

Les difficultés entre l'Égypte et l'Abyssinie ne sont pas encore entièrement aplanies. D'après une correspondance du Caire aux *Débats*, le roi Jean n'aurait pas modifié ses prétentions et demanderait toujours l'intervention des puissances. Il se plaint amèrement de Gordon Pacha, qu'il accuse d'avoir travesti les ordres du khédive et d'être seul responsable de l'insuccès des dernières négociations[1].

[1] Voici, telle que l'a reproduite le *Journal des Débats*, la lettre écrite à cette occasion au Consul général de France au Caire :

Le 18 novembre 1879, Debraloz vile Samara.

A Son Excellence le consule général de la France en Égypte.

Avec l'excuse, je demande la permis d'adresser cette lettre à Excellence. Sa Majesté le roy des roys d'Éthiopie m'ordonnait de vous écrire cette lettre, il dit : Je reçus votre charmante lettre que vous m'avez selon son Excellence Gordon Pascha, et quant je lu, j'étais bien contan, par ce que elle contienne de l'amitié et de la paix avec l'Égypte et de l'amitié oublié avec la grande et honorable nation française. Malheureusement Gordon Pascha, depuis son arrivé n'a pas sessé de parller male jusqu'à les jours de son départ, et de blasfeme avec des meneuses (menaces) ; et il ajoutait, qu'est-ce que, la tronne que j'ai dans le Soudane est assé pour vous faire la guerre. Sa Majesté était bien étonnait, et dit : Est-ce que son mettre la chargé de me dir toute cela ? O no ! Son Excellence Mohamede Taffique Pascha m'écrit une charmente lettre, et moi, j'étais bien contan. Alors Sa Majesté a dit à Gordon Pascha : Son Altesse votre m'écrit une bonne lettre, avec des bonnes parolles, et vous pourquoi vous parllé des meneuses, puisque vous y étes envoyer pour la paix et amitié ? Alors, Son Excellence a répondu, mon mettre ne sait rien, ce moi qui fait toutes. Toutes ces choses là ! ont été en présence de plusière Européans. Alors Sa Majesté a dit aux Européans : « Mes cher ami, est-ce que dans votre pay, un roy assi sur son Tronne et dans sa propre maison, on lui parle comme cela ! sains raison ? Alors Sa Majesté a dit : Ce n'est rien ! en lui montrant la bonne (porte ?) il a envoyer dans son pays avec 100 soldat pour guide, en disant votre mettre est bonne, il m'écrit une bonne lettre de paix et d'amitié. Gordon Pascha a reçu une lettre de Sa Majesté pour Son Altesse de Kadaïffe, mais le pascha a déchirait l'envelobe et il la lu en disant : insignifiante lettre. Outre les autres bonnes parolles de la lettre lu, voilà quelques parolles : vous m'avez écrit une bonne lettre de paix et d'amitié, commen nous ferons la paix sains la connaissance des puissances Européans, par

Si l'intervention réclamée réussit à rétablir la bonne harmonie entre les deux États, la tranquillité intérieure qui en résultera pour tous les deux rendra moins précaire la position des explorateurs. Celle des Italiens s'est déjà améliorée. Après avoir exploré le lac Tzana, d'où sort le Bahr el Azrek, Bianchi a pu partir pour le Choa. La Société de géographie de Rome a reçu des lettres de Martini et d'Antinori; le premier était sur les bords de l'Haouach, aux frontières du Choa, le second annonçait que Cecchi et Chiarini se disposaient à partir de Kaffa pour continuer leur voyage vers les lacs équatoriaux.

Deux autres Italiens, M. Marocco, lieutenant de marine, et M. Fraccaroli vont se rendre l'un dans le Darfour, l'autre dans le Monbouttou.

Les nouvelles du Haut-Nil sont lentes à venir, la navigation fluviale étant empêchée par le *sett,* barrière végétale qui ferme le Bahr el Abiad. Marno a été chargé d'enlever ces obstructions, mais les moyens mis à sa disposition paraissent insuffisants. D'après une correspondance adressée de Ghaba Schamby à l'*Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, le lit du Nil, comme celui de beaucoup de fleuves américains, est embarrassé, sur une étendue que l'on ne peut apprécier, d'herbes, de roseaux, de masses de papyrus flottants, auxquelles la violence du courant fait subir des modifications constantes. Il y a pour le moment trois obstructions: la première à 18 kilomètres au-dessous de Ghaba Schamby, la seconde à 64 kilomètres du même endroit; toutefois ces deux-là n'empêchent pas la navigation du fleuve, qui s'est frayé de nouveaux passages. C'est à 53 kilomètres au delà que le correspondant du journal viennois, M. Buchta, dans une excursion avec Emin Bey, a constaté l'impossibilité de passer. Il y a bien un écoulement pour l'énorme masse d'eau de cette région, mais comment se retrouver, dit-il, dans ce labyrinthe de cours d'eau parallèles, de *maïas*, qui prennent les dimensions d'immenses lacs intérieurs. On pourrait tenter le passage avec un petit bateau léger, facile à manœuvrer, mais jamais avec un vapeur long et lourd comme

ce que vous m'avez fais la guerre secretement, et maintenan je vai (veux) aussi la paix, mais pour la connaissance des puissances Européanne, Excellence Sa Majesté vous pris de mettre toutes ces choses en considération, et de mettre dans les journos le contenu de cette lettre.

Excellence, avec l'excuse, je vous présente nos sincères et infinis complimens accuses (à cause de) votre bon désire.

F. Madérakal,

Premier interprète et sécrétaire de Sa Majesté Johanesse, roy des roy d'Etiophie.

ceux qui ont été fournis à Marno. A la vue de ces immenses masses d'eau on est involontairement convaincu, ajoute le correspondant, que le Nil, tel qu'il est à Muggi, ne peut, malgré sa rapidité et la profondeur de son lit, les fournir à lui seul, et qu'il faut qu'il ait des affluents encore inconnus qui l'alimentent dans la contrée de No. Mais cette région n'a pas encore été suffisamment explorée. Les voyageurs qui suivent le Bahr el Abiad, ou plutôt le Bahr el Gebel, ne peuvent s'en faire une idée exacte, à cause de l'éloignement de la vraie ligne du bord. — Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant que M. Buchta ait pu être plus de dix mois sans nouvelles de Khartoum.—Ses lettres ont dû faire un immense détour par le Schekka, le Darfour et le Kordofan.

Nous n'aurons pas les mêmes difficultés pour remonter le Nil jusque dans l'Ouganda, où les nouvelles reçues par la « Church Missionary Society » nous obligent à nous reporter, pour indiquer les faits venus à notre connaissance depuis notre avant-dernier numéro. Il a été constaté que les Arabes ont présenté la lettre du Dr Kirk à Mtésa sous un faux jour. Cette lettre, communiquée à la Société par le Foreign Office, en est la preuve. Le Dr Kirk recommandait réellement les missionnaires à la protection du roi.

Au reste, les rapports de la Société avec Mtésa ont repris leur caractère amical, et le culte a recommencé au palais. MM. Lichtfield et Mackay restés dans l'Ouganda sont bien portants, mais leurs lettres témoignent de l'hostilité ouverte de la mission romaine à leur égard. Quatre nouveaux missionnaires ont rejoint le P. Lourdel et le F. Amance, apportant à Mtésa les présents qu'il affectionne le plus : des fusils, des carabines, des épées, des munitions, des vêtements militaires, etc. Un dimanche ils ont attaqué directement l'enseignement de M. Mackay. Pendant le service, alors que toute la cour s'agenouillait, ils restèrent assis sur leurs sièges. Mtésa leur demanda pourquoi ils n'adoraient pas Jésus-Christ ; sur quoi ils répudièrent tout rapport avec les mensonges protestants. Le malheureux roi et ses dignitaires étaient très perplexes. M. Mackay ne peut penser qu'avec tristesse aux agitations qui doivent résulter de cette hostilité. Il ne savait pas encore lorsqu'il écrivait, ajoute le journal de la Société, que seize prêtres romains étaient en route pour l'Ouganda.

Du Tanganyika est arrivée au commencement de février l'annonce de la mort regrettable de l'abbé Debaize, qui a succombé à Oudjidji. On se rappelle l'enthousiasme avec lequel il s'était voué à l'exploration de

l'Afrique centrale, le soin avec lequel il s'y était préparé, ainsi que les heureux débuts de son voyage. Abandonné par ses porteurs, une première fois entre Tabora et Oudjidji, puis à deux jours au delà du Tanganyika, il dut revenir malade et découragé à la station d'Oudjidji, où les missionnaires des deux confessions lui ont donné les soins les plus dévoués.

Quant aux deux stations que le Comité français a résolu de créer, celle de la côte orientale sera probablement établie dans l'Ousagara et aura pour chef M. Bloyet, capitaine au long cours ; M. de Brazza, chargé de choisir l'emplacement de la seconde et de l'installer, s'est embarqué récemment à Liverpool pour le Gabon, d'où il se rendra au Livingstone par l'Alima ou la Licona, affluents de ce fleuve. — La station allemande de la côte orientale sera fondée entre Zanzibar et le Tanganyika. Les chefs en seront MM. v. Schöler, capitaine, le Dr Boehm, naturaliste, et G.-A. Fischer, médecin, qui a longtemps résidé à Zanzibar.

M. le Dr Dutrieux, qui a fait partie de la première expédition internationale, a émis, dans une séance récente de la Société de géographie commerciale de Paris, une opinion qui nous paraît digne d'attention. Préoccupé du résultat obtenu à Milan par une société privée qui, fondée par actions de 20 fr., a entrepris de créer des comptoirs et de faire le commerce à Souakim, Berbérah et Massaouah, puis d'appliquer ses premiers bénéfices à l'extension de ses affaires et à l'exploration de l'intérieur du continent; convaincu, du reste, que le mouvement commercial et le mouvement colonisateur se confondent, le voyageur voudrait voir se former une fédération commerciale africaine, dont les groupes, créés dans toutes les villes de commerce importantes, et opérant isolément en toute indépendance sur tel ou tel point du continent, au bénéfice de leurs fondateurs, prendraient part à des entreprises générales d'exploration dont ils seraient tous solidaires. Marseille, Lyon, Rouen pourraient comme Liverpool, Anvers, etc., suivre l'exemple de Milan, au grand profit de la science, de la civilisation et du commerce.

Une nouvelle qui appartient au même ordre d'idées est la fondation à Veile, en Danemark, d'une Société anglo-franco-danoise, se proposant d'ouvrir l'intérieur du continent africain au commerce et à la civilisation. Elle a des succursales au Havre, à Marseille, à Southampton, à Lisbonne, à Naples et à Anvers. Son intention est d'envoyer des caravanes et des expéditions commerciales; d'établir des plantations, des fermes, des comptoirs commerciaux permanents. Les fondateurs en espèrent les plus beaux résultats.

Une lettre de M. Thomson, datée de Mbungo sur le Nyassa, annonçait, dès le 27 septembre, l'heureuse arrivée de l'expédition de l'« African exploration Fund » à l'extrémité septentrionale du lac, sans accident d'aucune sorte depuis la mort de Keith-Johnston à Behobebo. Elle avait traversé la rivière Mbangala (l'Ouranga d'Elton) et le pays des tribus Ouapangoua, Ouanéné et Ouakinga. A partir du 8° 50 lat. S. le niveau du sol s'élève brusquement d'une altitude de 1200^m à 2300^m, et un peu plus au sud à 2700 et même à 3000^m, offrant l'aspect d'un vaste plateau, coupé par de nombreux cours d'eau et divisé en vallées étroites d'une grande profondeur. Il est formé d'une argile schisteuse jusqu'au lac Nyassa où les roches deviennent volcaniques. Thomson n'a pas remarqué de chaîne de montagnes proprement dite ; le versant occidental du plateau descendant d'une manière abrupte aux rives du Nyassa, cet escarpement a paru aux précédents explorateurs former une chaîne de montagnes. Les conditions dans lesquelles se trouvait l'expédition étaient si bonnes, qu'arrivée le 27 septembre à Mbungo, elle pouvait dès le 29 se remettre en route pour le Tanganyika, et qu'un télégramme de Mozambique a informé la Société de géographie de Londres qu'elle avait atteint Bambé, à l'extrémité sud du lac, le 28 octobre, ayant franchi une distance de 400 kilomètres à travers un pays plat, peuplé d'habitants qui n'ont témoigné que des dispositions amicales. On peut présumer que les communications entre les deux lacs ne seront pas difficiles à établir.

Sur la côte orientale, le plan de l'évêque Steere de Zanzibar, d'établir des esclaves libérés dans l'Afrique centrale, a pleinement réussi. Il y a deux ans déjà, il en a placé quelques-uns près de Zanzibar dans un refuge où ils ont été instruits ; puis 60 d'entre eux furent envoyés à Masasi, à quelque distance dans l'intérieur. Au bout d'un certain temps deux autres groupes les suivirent. La terre a été exploitée par eux avec succès ; ils ont défriché des forêts pour établir des plantations de millet, de fèves et de riz ; leurs arbres fruitiers prospèrent ; bref, au bout de quatorze mois ils se suffisaient à eux-mêmes. Aussi est-il question de fonder une nouvelle station du même genre à Newala, à 75 kilomètres de Masasi.

Pour s'opposer d'une manière efficace à la traite, qui a repris avec une nouvelle vigueur, et arriver à la supprimer dans le canal de Mozambique, l'Angleterre et le Portugal ont résolu de combiner leurs forces. Un vaisseau anglais, la *Vestale*, empêche les barques des négriers de s'approcher de l'Oumpezi, tandis que des troupes portugaises doivent s'opposer au transport des esclaves par terre.

Les colonies portugaises de la côte orientale semblent vouloir rivaliser

de zèle avec l'Angleterre, pour rendre plus faciles les communications dans cette région. M. Machado, ingénieur, directeur des travaux publics de Mozambique, étudie la question des communications par bateaux à vapeur et chemins de fer dans deux directions. Les steamers remonteraient le Chiré jusqu'à Tschibisa, d'où partiraient deux lignes ferrées : l'une de 85 kilomètres, le long des cataractes du Chiré, relierait la navigation du cours inférieur de cet affluent du Zambèze à celle du lac Nyassa; l'autre, de Tschibiza à Têté (137 kilom.) avec un tronçon de 30 kilom.; longeant les cataractes de Kebrabasa, permettrait d'atteindre le cours moyen du Zambèze, où la navigation pourrait reprendre sur une étendue de 575 kilomètres.

Un peu au nord du canal de Mozambique, dans l'île d'Aldabra, va, paraît-il, s'établir une colonie norwégienne. D'après l'*Exploration,* un certain nombre de montagnards de Norwège, encouragés par des missionnaires, se seraient décidés à s'y rendre. A l'aide de quelques économies et de la vente de leurs chétifs biens, ils auraient armé et approvisionné la *Déborah.* Ils trouveront à Nossi Bé des compatriotes qui les ont devancés. Par eux l'on obtiendra des renseignements sur cette île si peu connue, dont il n'a été fait que récemment une carte spéciale par l'amirauté anglaise.

Le Dr Holub vient de rendre compte de son voyage, — des régions diamantifères au Zambèze supérieur, — dans une des dernières séances de la Société de géographie de Londres. La région qu'il a étudiée présente cet intérêt que c'est là que doit se trouver la ligne de partage des eaux de l'est, de l'ouest, du sud et du nord.

L'impression produite sur le Dr Holub par Khama, roi de Schoschong, a été excellente. Converti au christianisme, il a essayé d'abolir les coutumes idolâtres ; il a supprimé le commerce des spiritueux et en a interdit l'importation. Son administration est habile et témoigne de sa sincérité et de son amour du bien. Quoique en arrière de leurs voisins de l'est, les Bamangouatos de l'ouest ont paru faire récemment des efforts pour gagner une situation égale à la leur.

Après un séjour de 15 jours à Schoschong, le Dr Holub s'avança vers le nord jusqu'aux affluents de la rive droite du Zambèze, puis jusqu'au fleuve lui-même, où il a exploré spécialement l'empire de Marutsé, qui offre un champ immense aux études scientifiques.

Sur les rives du Limpopo, il avait rencontré un certain nombre de ces Boers qui, mécontents de leur situation au Transvaal, s'étaient réunis là

pour aller fonder une nouvelle république dans le Herero. Nous disions dans notre dernier numéro l'insuccès de cette tentative, et la nécessité pressante où l'on s'est trouvé d'envoyer des secours aux survivants de cette malheureuse émigration. Dès lors, le délégué du comité formé pour leur venir en aide, M. Haybitte, est revenu de sa mission. Il a réussi, vingt et un jours après son départ de Walfisch-Bay, à les atteindre à deux journées au sud du Cunéné et à treize jours de Rock-Bay sur l'Océan. Il y a là un certain nombre de dépressions, dans la plus importante desquelles sont des sources, qui ont fait donner à la localité le nom de Six-Fontaines. Autour de chacune de ces sources, M. Haybitte trouva dix à douze familles, en tout soixante-dix-sept, comptant environ 350 personnes, dans le dénûment le plus complet; aussi a-t-il été accueilli par elles avec joie et reconnaissance. Quelques-uns de ces infortunés ont exprimé le désir de retourner dans le Transvaal; mais la grande majorité a paru opposée à ce projet, malgré la perspective de grandes privations. Ils avaient entendu parler de deux sources abondantes au nord de Six-Fontaines; une commission avait été envoyée pour reconnaître la localité; si l'emplacement paraît favorable, ils ont l'intention de s'y transporter; sinon, ils projettent de traverser le Cunéné pour s'établir sur le territoire portugais. Le Comité a expédié de Walfisch-Bay deux wagons chargés de tout le nécessaire pour le campement des Boers; six autres voitures n'iront qu'à mi-chemin, les émigrés devant les y faire chercher eux-mêmes.

Nous avons enfin quelques renseignements sur l'expédition dirigée par Stanley. D'après le *Journal du Commerce maritime,* il était, à la date du 9 novembre, établi près du village de Vivi, à 28 kilomètres environ en amont de Noki, où se trouve la dernière factorerie du Congo. Sa première station se trouve en face du deuxième rapide, en remontant le Congo; elle domine le fleuve de 60^m, sur un petit plateau entouré de falaises abruptes au nord et au sud. Pour l'atteindre, Stanley a fait construire un chemin de 400^m de long, partant d'une petite plage située immédiatement au-dessus du premier rapide; il a mis plus de deux mois pour établir cette station et construire le chemin qui y conduit. Il a déjà perdu deux de ses compagnons blancs, un troisième est mourant et un quatrième a déserté; des cinq embarcations à vapeur qu'il avait avec lui, trois sont pour le moment à peu près hors de service; un chaland a coulé dans le premier rapide. Mais toutes ces traverses et ces difficultés ne diminuent pas l'énergie de Stanley.

Le littoral de la côte des Esclaves voit l'Angleterre étendre successivement son pouvoir sur plusieurs territoires, qui viennent de lui être cédés ou sont sur le point de l'être par leurs souverains respectifs, les rois et les chefs d'Agbosomé, d'Afflowhoo, de Danoë et de Badagry ; il ne faudrait plus que la prise de possession d'une langue de terre entre Whydah et Badagry, pour la rendre maîtresse exclusive de toute cette côte.

MM. Britikoffer et Sala, naturalistes allemands envoyés par le Muséum de Leyde pour explorer la côte d'Afrique, sont arrivés à Monrovia. Ils se proposent de consacrer une année à Libéria, pour étudier la côte et l'intérieur. D'autre part, des émigrants libérés de la Caroline du Nord ont dû quitter l'Amérique le 15 décembre, pour venir s'établir à Libéria. Ils comptent se fixer à Brewerville, près de la rivière St-Paul, dans le voisinage de Vonsua; c'est une station constamment fréquentée par les Mandingues de l'intérieur.

Au Maroc vingt mille Kabyles du Riff, toujours remuants, ont, dit-on, délégué cinq de leurs chefs à Malaga, pour conférer avec le cabinet de Madrid et demander le protectorat de l'Espagne. Cette démarche a provoqué de la part du gouvernement espagnol une déclaration que nous croyons utile de reproduire, car elle est de nature à dissiper bien des doutes et des appréhensions au sujet de l'attitude de cette puissance envers le Maroc. M. Canovas del Castillo, interpellé à ce sujet dans les Cortès, a fait remarquer que si l'Espagne a de très grands intérêts au Maroc, la France, qui a pris l'initiative de grands travaux dans l'intérieur de l'Afrique, peut prétendre à des droits au moins égaux à ceux de l'Espagne; M. Canovas a fait des observations analogues en ce qui concerne l'Italie. La question du Maroc ne peut donc être traitée par l'Espagne toute seule, a dit le ministre, il faut tenir compte des intérêts des autres puissances et, du reste, a-t-il ajouté, « beaucoup de sujets marocains réclament la protection étrangère afin de ne payer aucun impôt à l'empereur. Je ne prétends pas, a dit M. Canovas en terminant, arracher du sein de la nation espagnole le sentiment qui la porte à songer à ce qu'elle pourra faire, je ne sais quand et dans des circonstances que personne ne peut prévoir aujourd'hui, grâce à l'accroissement de sa population, de ses forces militaires et financières, sur la côte africaine en face de nous. Je ne parle pas du siècle à venir, de cinquante ans, de vingt ans à partir d'aujourd'hui. Je parle du temps présent, du gouvernement actuel, des conditions existantes, et je dis que, dans la situation actuelle de l'Europe et du Maroc, étant donnée l'existence d'un État

dont l'indépendance est universellement reconnue, d'un État ami, d'un État qui remplit loyalement ses engagements envers nous, nous n'avons d'autre devoir à remplir, d'autre politique à suivre que de traiter le Maroc, qui est relativement faible, comme nous traiterions l'État le plus puissant. »

L'agitation des esprits dans cet empire a déterminé le Dr Lenz à renoncer provisoirement à son projet d'exploration du pays des Schischuauns. Il s'est rendu à Fez, où le sultan a mis une maison à sa disposition. Espérons qu'il continuera à trouver partout le même bon accueil sur sa route vers Méquinez et Maroc.

EXPÉDITIONS INTERNATIONALES

Après avoir annoncé, dans notre Bulletin mensuel de décembre, l'heureuse arrivée de M. Cambier à Karéma, nous pouvons donner à nos lecteurs quelques détails sur sa marche de Tabora au Tanganyika, d'après le rapport qui nous arrivait au moment de mettre sous presse notre dernier numéro. (Voir la carte publiée avec le n° 8.)

Comparée à son voyage de la côte à la capitale de Mirambo, et à celui de M. Popelin, chef de la seconde expédition, jusqu'à Tabora, la dernière marche de M. Cambier a été lente et difficile. Il ne faut pas en chercher la cause dans la nature du pays traversé ou dans l'hostilité des populations, mais uniquement dans le fait des porteurs, de leur inexactitude, de leur opposition à suivre la route convenue, et de leur désertion. Sans doute la présence de M. Broyon, pendant la première partie du voyage, avait prévenu ces ennuis, mais nous ferons remarquer que, de la côte à Tabora, M. Popelin n'a eu aucune désertion de porteurs, tandis que, dès le départ de ce dernier endroit pour Karéma, M. Cambier dut recourir quatre fois à l'intervention d'Abdallah-ben-Nasib, gouverneur de l'Ounyanyembé, pour obtenir de lui des soldats qui fissent marcher les porteurs. Et quand les soldats sont partis, après que la caravane est arrivée dans l'Ougounda, nouveaux prétextes des porteurs pour ne pas se remettre en route, nouvelles exigences et nouvelles conditions, au point que M. Cambier ne peut devenir maître de ses gens qu'en faisant enchaîner un des chefs d'une bande de 60 porteurs, dont 58 s'étaient échappés. Grâce à ce moyen énergique, M. Cambier put vaincre les appréhensions que leur causait sans doute le fait que la route à suivre

leur était inconnue, et la caravane put traverser, sans incident fâcheux, le Manyara, l'Oukamba, et la Mouarou, immense plateau sablonneux, où les ondulations du terrain sont presque insensibles, et qui est couvert de forêts de *miombos*, au milieu desquelles les villages sont placés comme des oasis. Avec l'écorce de cet arbre les indigènes fabriquent leurs cordes, leurs pirogues, les paniers dans lesquels ils conservent le grain, même leurs vêtements, tandis qu'ils en emploient le bois à la construction de leurs huttes et des retranchements dont ils les entourent.

Le sultan de l'Ounyanyembé avait remis à M. Cambier des lettres de recommandation pour son frère Simba, souverain de l'Ousavira, dont le village de 2 à 3,000 âmes est le plus considérable de ceux que M. Cambier a vus en Afrique. Il trouva chez Simba le chef d'une troupe de 300 chasseurs d'éléphants, Matumula, véritable souverain de Karéma, le titulaire actuel, Kangoa, lui devant son pouvoir; aussi s'efforça-t-il de se le rendre favorable par des présents, et Mutumula lui promit de le faire accompagner par quelques-uns de ses gens, de le faire présenter au sultan de Karéma, comme son ami, avec recommandation de l'aider en toute circonstance.

En quittant l'Ousavira pour entrer dans l'Ougala, la caravane vit sa marche ralentie par le passage de la Msagina, rivière marécageuse de 100 mètres de large, puis par les crevasses dont est entrecoupée en tous sens la plaine de Liowa. Mais, à mesure qu'elle avançait le pays devenait montagneux et boisé. Bientôt elle arrivait à la ligne de partage des eaux du lac Rikoua et du Tanganyika. Le 11 août, du haut d'une chaîne assez élevée, les voyageurs aperçoivent le terme de leur voyage; le lendemain ils atteignent Karéma, à l'extrémité de la vallée de Wandolo. Il y a quelques années, ce village était situé à 3 kilomètres au delà de l'emplacement actuel, mais, dit M. Cambier, les eaux l'ayant envahi, par leurs empiètements successifs, les habitants ont dû chercher un refuge à la distance où s'élève le village actuel.

Le renseignement fourni par M. Cambier confirmerait l'ancienne hypothèse de Stanley, qui voyait dans le Tanganyika un lac alimenté par les eaux de cent rivières, élevant son niveau d'une manière constante, et qui, lorsqu'il aurait monté suffisamment, enlèverait seuil, banc de sable et radeau herbeux à l'entrée du Loukouga.

On se rappelle que, lorsque Cameron voulut descendre le Loukouga, il se heurta à un amas de végétation flottante qui l'empêcha d'aller plus loin. A l'époque du premier voyage de Stanley, les natifs ne croyaient pas que le Tanganyika eût d'émissaire, et, d'après plusieurs témoigna-

ges, le Loukouga devait se verser dans le lac. Mais lors de son second voyage, en juin 1878, il avait déjà pu constater un exhaussement considérable des eaux du lac : des palmiers qui, en novembre 1871, croissaient sur la place du marché d'Oudjidji, se trouvaient, en juin 1876, dans le lac, à plus de 30 mètres de la rive, et l'ancienne grève était recouverte d'eau sur une largeur de plus de 60 mètres. Sans doute le niveau auquel l'eau monte pendant la saison des pluies doit être notamment plus élevé que celui où il redescend pendant la saison sèche. Le missionnaire Hore, de la station de Kaouelé, près d'Oudjidji, qui a exploré le Loukouga l'année dernière, écrivait récemment que pendant le mois de mai, après que les pluies avaient cessé, le lac avait baissé de 0^m,713.

M. Cambier n'a pas rencontré le Rougoukou de Stanley (Mousamvouira de Cameron), qui serait le déversoir naturel des eaux du Rikoua dans le Tanganyika, mais il pense qu'à la saison des pluies les eaux du Rikoua peuvent inonder la grande plaine de Liowa et trouver une issue à travers la crête côtière du Tanganyika. Quelque grandes que puissent être les différences de niveau de ce dernier aux deux saisons, sèche et pluvieuse, on peut admettre comme pleinement confirmée l'idée de Stanley; le Tanganyika s'est élevé d'une manière constante, de manière à trouver dans le Loukouga son émissaire naturel. M. Hore l'a descendu en canot jusqu'à la barrière Mitouansi, décrite par Stanley, et a trouvé qu'elle avait été emportée. Du sommet du Kijanga, il a vu la rivière couler à l'ouest, aussi loin que la vue peut s'étendre dans la direction du Loualaba.

M. Cambier a joint au rapport sur sa marche quelques renseignements sur la culture et les produits du sol des régions qu'il a traversées. Une lettre du 24 septembre, de Karéma, annonce qu'il a commencé la construction des bâtiments de la station qu'il a mission de fonder; les travaux d'observations, de levers de plans et de collections devaient venir après [1].

La seconde expédition, heureusement arrivée à Tabora, aura pour guides les porteurs de la première; elle pourra profiter des croquis de l'itinéraire suivi par celle-ci, et des indications sur les ressources des contrées traversées, que M. Cambier a eu soin d'envoyer à M. Popelin. Ce dernier comptait laisser à Tabora le Dr van den Heuvel, pour assurer l'arrivée de ses ravitaillements et de ceux de M. Cambier.

[1] Le Bulletin de la Société belge de géographie (1879, n° 6) contient une monographie de Karéma, rédigée par M. A.-J. Wauters, d'après les données de Livingstone, Burton, Cameron et Stanley.

L'expédition des éléphants conduite par M. Carter, arrivée à Tabora en même temps que M. Popelin, avait perdu un second éléphant pendant la traversée de l'Ougogo. Mais les deux survivants étaient plus vigoureux et mieux portants qu'au moment de leur arrivée à Mpouapoua, ce qui paraîtrait prouver que l'éléphant résiste aux morsures de la tsetsé.

La caravane de MM. Cadenhead, Burdo et Roger a quitté Zanzibar le 25 janvier; elle comprend un certain nombre d'ânes de grande taille, dont MM. Sanford et Mackinnon ont généreusement fait don à l'Association, pour en tenter l'emploi comme bêtes de somme.

LES CHEMINS DE FER DE L'AFRIQUE AUSTRALE

Découverts en 1486 par le navigateur portugais Barthelomeu Diaz, les pays de l'Afrique australe qui forment aujourd'hui la colonie du Cap ont été occupés, de 1652 à 1806, par des boers hollandais, qui n'ont pas su leur faire acquérir une grande importance. En revanche, depuis 1806, époque de la prise de possession par l'Angleterre, la contrée, n'a cessé de prospérer et de prendre un meilleur rang parmi les colonies britanniques.

Ce n'est pas cependant que son sol soit très fertile; l'eau manque souvent, et la sécheresse donne pendant plusieurs mois aux *karrous* ou plateaux intérieurs l'aspect de vrais déserts. Ce n'est guère que pendant deux mois que ces plateaux sont couverts de végétation; elle y est alors exubérante et l'on y rencontre de grandes troupes d'autruches, de buffles et d'antilopes; mais pendant le reste de l'année la presque totalité de ces espaces est inhabitable, et c'est pour cela que, dans la carte qui accompagne cet article, de larges étendues de pays ne renferment aucun nom de ville ou de village. En outre, l'ouverture du canal de Suez, en 1869, a considérablement amoindri l'importance commerciale de la ville du Cap, autrefois l'étape obligée des navires qui se rendaient aux Indes ou qui en revenaient.

Malgré des conditions aussi défavorables, l'Angleterre n'a pas désespéré de sa colonie. Les émigrants anglo-saxons ne pouvant faire produire au sol que quelques plantes, parmi lesquelles la vigne occupe le premier rang, se sont rejetés sur les mines, qu'ils exploitent avec ardeur; les marchands, de leur côté, se voyant dans l'impossibilité d'accaparer le commerce des Indes, se sont tournés vers les contrées centrales encore vierges, qu'ils vont civiliser et rendre productives.

Pour exécuter ces projets il fallait des lignes ferrées nombreuses, puisque les cours d'eau ne sont pas navigables ; on se mit donc courageusement à l'œuvre. Examinons quel a été le résultat de ces efforts.

La première ligne construite fut celle de Cape-Town à Wellington, par Paarl (92 kil,). Par un acte daté du 29 juin 1857, le parlement colonial garantissait un intérêt de 6 °/₀ sur une somme n'excédant pas 12,500,000 fr., destinée à la construction de cette ligne. Le premier coup de pioche fut donné par le gouverneur sir George Grey le 31 mars 1859. Les travaux furent conduits avec assez d'activité pour que, le 31 mars 1860, un tronçon ait pu être inauguré. En 1862, un embranchement aboutissait à Stellenbosch, situé à 48 kilomètres de Cape-Town, et en novembre 1863 la ligne complète, jusqu'à Wellington, était ouverte au commerce d'une région éminemment fertile, bien cultivée et surtout riche en vignobles. Ce qui prouve le mieux la grande utilité de ce chemin de fer, c'est que, dès l'année 1864, il transporta 72,000 voyageurs et 10,000 tonnes de marchandises, et en 1865, 120,000 voyageurs et 23,000 tonnes. Au bout de six ans le trafic avait plus que doublé.

Peu de temps après s'achevait une autre ligne, partant de Cape-Town dans la direction du sud et conduisant à Wynberg (13 kil.). Elle était due à l'initiative privée et appartenait à une compagnie, formée en 1861 sous le titre de « Compagnie du chemin de fer de Wynberg. » La ligne fut ouverte le 19 décembre 1864.

Ces deux voies une fois construites, le public sembla se désintéresser de la question, et l'Assemblée législative rejeta même un projet demandant de prolonger la ligne de Wellington jusqu'à Worcester situé plus à l'est.

Mais après la découverte, en 1870, de champs de diamants dans le Griqualand-West, au nord de la rivière Orange, et en particulier à Kimberley, l'opinion publique se préoccupa de nouveau de la construction de voies ferrées, destinées à mettre en communication régulière les régions centrales avec la côte.

En 1872, les autorités coloniales décrétèrent l'extension de la ligne de Wellington jusqu'à Worcester, en passant au nord près de Sharon. En 1873, on commença la construction d'une voie partant du port d'East London pour Queenstown. Enfin, en 1874, pendant le cours de la session du parlement, le gouvernement proposa hardiment un bill demandant la construction de 1300 kilomètres de chemins de fer, pour le prix approximatif de 125 millions de francs. Les lignes adoptées furent :

1° De Worcester à Beaufort, à travers le Grand Karrou.

2° Un embranchement de la ligne de Cape-Town à Wellington sur Malmesbury, centre d'un district abondant en céréales.

3° De Port-Elizabeth, port très important et centre du commerce des laines, à Cradock, avec un embranchement pour Graham's-Town.

4° De Port-Elizabeth à Graaf-Reinet par Uitenhage.

5° D'East-London à Queenstown, avec un embranchement sur King William's-Town.

Une courte ligne de Uitenhage à Port-Elizabeth avait déjà été construite par une compagnie privée, mais elle sera sans doute achetée par le gouvernement, qui voudra profiter du trafic important de Graaf-Reinet.

Le projet de loi accepté, le gouvernement se mit sérieusement à l'œuvre, et deux ans après, en 1876, un des membres de la Chambre de commerce de la Ville du Cap s'exprimait ainsi : « Un progrès considérable a été fait cette année dans la construction des chemins de fer. La ligne Nord-Est, de Port-Elizabeth à Cradock, a été ouverte jusqu'à Corney, à plus de 50 kilomètres de Port-Elizabeth ; la ligne entre Uitenhage et Port-Elizabeth a été livrée à l'exploitation, et elle a été prolongée vers Graaf-Reinet d'environ 13 kilomètres ; les études, le lever des plans sont terminés pour l'embranchement de Graham's-Town ; les travaux sur la ligne d'East-London à Queenstown avancent avec rapidité, car la ligne a été tracée sur 150 kil. et la plus grande partie des terrassements est achevée. »

Depuis 1876, les lignes se sont considérablement avancées vers l'intérieur ; maintenant Beaufort, Malmesbury, Stellenbosch et Simons-Bay sont reliés par une voie ferrée avec la ville du Cap ; Graaf-Reinet, Graham's-Town et Cradock avec Port-Elizabeth ; Queenstown le sera très prochainement avec East-London. Bien plus, l'opinion publique se préoccupe vivement d'étendre encore davantage le réseau des chemins de fer. L'attention, un moment détournée de cette question par la guerre des Zoulous, y revient avec une nouvelle ardeur. De toute part on demande que les mines de l'intérieur soient mises en communication directe avec les ports d'embarquement. — Dernièrement, à Port-Élizabeth, un meeting a émis des résolutions tendant à relier les mines de diamants de l'état libre du Fleuve-Orange et le pays des Bassoutos, le plus directement possible avec leurs ports naturels. Un comité de cinquante membres a même été nommé pour étudier ce sujet. — D'autre part, la Chambre de Commerce de Cape-Town demande une ligne ferrée qui mette le Griqualand-West en communication avec le

Cap. Des résolutions ont été adoptées pour que toutes les informations nécessaires, au point de vue commercial, soient recueillies. — Enfin, le *Cape Argus* a publié une correspondance de Graaf-Reinet, qui montre que, dans cette localité, on songe à la prolongation des chemins de fer dans la direction du Fleuve-Orange. L'auteur de la lettre voudrait que l'extension fût dirigée de Beaufort par Victoria West à Hope-Town sur l'Orange, et que la ligne de Graaf-Reinet fut prolongée sur Richmond. La ligne de Cradock devrait être poussée jusqu'à Colesberg. Il est certain que les dépenses occasionnées par ces constructions seraient remboursées au bout de peu de temps, par suite de l'immense trafic de produits agricoles et minéraux qui se ferait alors entre les districts desservis et la côte. Du reste, une fois les monts Nieuweveld franchis, la ligne serait directe et ne réclamerait pas beaucoup de travaux d'art.

Pour être complets, mentionnons encore la petite ligne de Port-Nolloth, à l'extrémité nord-ouest de la colonie du Cap, construite essentiellement pour le service des mines de cuivre de cette région.

Natal est la première colonie anglaise de l'Afrique australe où la locomotive ait été introduite. La première ligne de Durban aux quais du port fut construite par une compagnie, il y a près de 20 ans. Dès lors beaucoup d'efforts ont été faits pour étendre cette petite voie, avec le concours du gouvernement, mais ce n'est que depuis peu que les travaux ont pris un véritable essor. La ligne principale se dirige de Durban au nord vers Pieter-Maritzbourg, d'où elle sera poussée encore plus au nord dans la direction de Newcastle, chef-lieu d'un grand district houiller, avec un embranchemement sur Harrismith, ville de la République du Fleuve-Orange. Une autre voie conduit, en suivant la côte, de Durban à Vérulam dans le district de Victoria, et doit être prolongée jusqu'à la frontière nord-est. Enfin une troisième ligne partant aussi de Durban aboutira à Isipingo, situé plûs au sud.

La ligne de Durban à Pieter-Maritzbourg coûte 15 millions; celle de Durban à Vérulam en coûte 5 $^1/_2$ et celle de Durban à Isipingo 1 $^1/_2$.

Si l'on ajoute à ces chiffres le coût des études préparatoires, on arrivé à la somme de 22 $^1/_2$ millions, que doit dépenser le petit État de Natal pour l'établissement de ses voies ferrées. Mais ces sacrifices seront sûrement compensés par une extension très grande du mouvement des affaires. Les trains apporteront à la côte, à des prix modérés, les produits du sol et des mines, qui ne peuvent trouver leur écoulement dans l'intérieur, tan-

dis que Durban enverra rapidement et à bon marché dans les provinces centrales beaucoup d'articles européens, qui aujourd'hui ne peuvent s'y vendre par suite de leur cherté. La ligne de Durban à Pieter-Maritzbourg doit être ouverte cette année ; c'est dans cette direction que les travaux sont poussés avec le plus de rapidité. La voie du reste a été fort difficile à établir, parce qu'il a fallu lui faire gravir les collines nombreuses et étagées qui bordent la côte.

Le *Transvaal* a pris dans ces dernières années un développement commercial et agricole remarquable. La découverte récente de riches mines d'or, dans la partie orientale de la contrée, a encore accru son importance, et attiré sur elle l'attention des émigrants et des capitalistes. En 1875, le Président de la République, le Dr Thomas Burger, visita l'Europe ; il entra alors en négociations avec le Portugal et avec une compagnie hollandaise, pour l'établissement d'une voie ferrée entre la baie de Delagoa, sur laquelle se trouve le port de Lorenzo Marquez, appartenant au Portugal, et Prétoria, capitale du Transvaal. Le gouvernement portugais, désireux d'accroître le commerce de ses colonies, modifia même, dans un sens favorable au Transvaal, les droits de douane prélevés à Lorenzo Marquez. Quoique depuis lors le Transvaal ait perdu son indépendance et que les Boers qui l'habitent soient dans un état de sourde rebellion contre l'Angleterre, le projet de chemin de fer n'a pas été perdu de vue ; les négociations continuent entre les deux gouvernements. Le Portugal a, dernièrement encore, exempté de tous droits les marchandises passant par Lorenzo Marquez, à destination du Transvaal ; en outre, il s'est engagé pour la moitié du prix de construction de la ligne. Bref, chacune des parties reconnaissant la nécessité absolue du chemin de fer et étant disposée à contribuer à son établissement, on peut prédire que, dans un avenir très prochain, la ligne sera exécutée. Les possessions anglaises seront alors dotées d'un réseau fort respectable de chemins de fer, susceptible de s'étendre vers les contrées centrales.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LE CHEMIN DE FER TRANS-SAHARIEN, par M. *Pelletreau*. — La question du Trans-Saharien commence à avoir sa littérature. Après l'ouvrage

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

plein de feu de M. Duponchel, et les mémoires enthousiastes de M. Gazeau de Vautibault, nous avons maintenant celui plus réfléchi de M. Pelletreau. Disons dès l'abord que ce dernier auteur n'étudie pas la question du Trans-Saharien proprement dite, soit les projets d'un chemin de fer à travers le désert, de la Méditerranée au Niger ou au lac Tchad. Son étude est plus restreinte : il la borne aux divers tracés proposés pour unir les lignes de l'Algérie à celle qui, partant des frontières de cette colonie française, devrait devenir le Trans-Saharien; encore n'examine-t-il guère ces tracés qu'au point de vue technique. Après avoir écarté, comme M. Duponchel, le tracé par l'Oued Guir, parce qu'il traverse sur une trop grande longueur des vallées soumises à l'autorité marocaine, il fait porter essentiellement son examen sur le tracé central qui, prenant Alger comme tête de ligne, gagnerait El Goléah par l'Oued Lua et Laghouat, et sur celui de l'est qui partirait de Constantine pour se diriger sur Ouargla par Biskra, Touggourt et l'Oued Mya. Au point de vue technique, la dernière ligne présenterait, d'après le mémoire de M. Pelletreau, plusieurs avantages qui ne sont point à dédaigner. Elle serait un peu moins longue que celle d'Alger, et ne franchirait la ligne de faîte qu'à 1094^m, au lieu de 1294^m que devrait atteindre celle du centre; en outre, elle se développe sur un terrain bien connu et favorisé par les eaux de l'Oued Rir', tandis que les données sur le parcours entre Laghouat et El Goléah sont beaucoup moins certaines; elle permettrait de réaliser sur la ligne concurrente une économie de 80 millions au moins; de plus, les deux tronçons El Guerrah-Batna et Batna-Biskra sont déjà classés, tandis que rien de semblable n'existe entre Affreville et Laghouat ; enfin, dans l'éventualité de la non-construction du Trans-Saharien, elle offrirait l'avantage de desservir une beaucoup plus grande étendue de territoire français. Au point de vue technique, M. Pelletreau est donc partisan de la ligne de l'est, mais le calme avec lequel il expose ses vues fait comprendre que l'intérêt particulier n'a point nui à son impartialité; aussi ne doutons-nous pas que son mémoire ne soit lu avec intérêt et profit par tous ceux qu'occupe la question du Trans-Saharien.

Les Peuples de l'Afrique, par *R. Hartmann*. — Cet ouvrage est, comme son auteur le dit lui-même, une description succincte des peuplades de l'Afrique et de leur genre de vie. M. Hartmann a pensé que le moment était venu de coordonner les indications nombreuses fournies à ce sujet par les explorateurs. Il a dû dépouiller pour cela un nombre considérable de voyages. Dans son livre il étudie les unes après les autres les

diverses races de l'Afrique, en montrant les rapports qui existent entre elles et les traits qui les différencient. Il donne ensuite des indications fort complètes sur la conformation physique des Africains, sur leur vie domestique, leur alimentation, leur industrie et leur commerce, leurs mœurs et coutumes, leur religion, leur organisation politique, enfin leur manière de faire la guerre, de chasser, de pêcher, de pratiquer la médecine, et il termine par une étude rapide des langues qu'ils parlent. M. Hartmann ne fournit pas de renseignements nouveaux à ceux qui ont lu attentivement les récits des voyageurs, mais l'on consultera souvent son travail plutôt que de recourir aux sources auxquelles il a puisé, car on peut avoir confiance dans l'exactitude des données qu'il contient. La lecture en est d'ailleurs attachante, même pour les personnes peu versées dans la connaissance de la géographie africaine.

De Paris a Tombouctou. *Trajet direct en 91 heures*, par *Paul Lheureux*. — Voyage au Dahomey, par *Armand Dubarry*. — Les savants ne sont déjà plus seuls à s'occuper du continent mystérieux. L'étude des sujets concernant l'Afrique sort du domaine de la pure géographie scientifique. Les auteurs profanes, mettant à profit les connaissances fournies par les voyageurs, prennent maintenant l'Afrique pour théâtre de l'action qui se déroule dans leurs ouvrages d'imagination. Jules Verne, l'auteur de *Cinq semaines en ballon*, était déjà entré dans cette voie, et dernièrement on a représenté à Paris une pièce de théâtre, la *Vénus noire*, dans laquelle le roi d'Ouganda, Mtésa, joue un grand rôle.

Aujourd'hui nous avons sous les yeux deux livres nouveaux qui se rattachent à la même école. M. Paul Lheureux a porté devant le grand public le projet du Trans-Saharien, en faisant faire à ses lecteurs un voyage de fantaisie assez plaisant à travers le Sahara. On comprend que les questions techniques ne sont pas traitées dans ce volume, qui ne donne qu'un aperçu du projet français.

M. Dubarry, dont les idées sont tout aussi originales que celles de l'auteur précédent, fait voyager le lecteur dans le Dahomey, à la suite de chercheurs de graisse d'hippopotame, pour faire pousser des cheveux sur la tête des gens les plus chauves. Une foule de péripéties tragiques rendent le livre intéressant. Ajoutons que, dans sa description, l'auteur s'appuie sur les récits qu'ont fait de leurs explorations les voyageurs modernes, et qu'il n'avance rien qui ne soit réel.



er
a-
la
e,
ce
le
l-

re
ne
le
e,
e,
i-
s,
r-
e
n-
le
es
in
t;
—
ne
is
ou
x-
e-
a-
n,
s,

le

di
et
pl
leı
tu
fai
mi
fo
les
qu
fia
d'a
na

]
re
ne
suj
tifi
pa
l'a
l'a
de
noi
A
rat
pul
voy
les
don
M
l'au
de
sur
ren
s'ap
mo

BULLETIN MENSUEL

Nous sommes heureux, en abordant en Algérie ce mois-ci, de trouver dissipées les craintes qu'avaient fait concevoir un moment les populations du sud de la province d'Oran. Mais sur la frontière sud-ouest, la situation des habitants des ksours est toujours plus ou moins précaire, par le fait des coups de main de leurs voisins du Maroc, dont la menace est continuelle. Des représentations de la France au gouvernement de Fez ont eu pourtant un résultat, qui permet d'espérer une situation meilleure à l'avenir.

Le rétablissement de la tranquillité dans ces régions ne peut qu'être favorable aux études du Trans-Saharien. Une ligne nouvelle, autre que celle de M. Mackenzie, semble attirer dans ce moment l'attention de l'Angleterre, s'il est vrai, comme l'annonce le *Moniteur de l'Algérie*, qu'un Anglais explore le sud-est du Maroc sur la frontière de l'Algérie, en vue d'un Trans-Saharien. Cette concurrence ne manquerait pas de stimuler les missions françaises, particulièrement celle du colonel Flatters, qui a quitté Biskra le 6 février, atteint Touggourt le 14 et dépassé Ouargla le 5 mars. Cette caravane se compose de cent six personnes. 1° Le colonel Flatters et ses neufs compagnons: les ingénieurs Roche et Beringer; Cavailleau et Rabourdin, conducteurs des ponts et chaussées; le capitaine d'état-major Masson; le capitaine d'artillerie Bernard; les sous-lieutenants Brosselard et Le Châtelier, et le Dr Guiard, médecin militaire; — 2° douze soldats français, ordonnances et ouvriers d'art; seize indigènes, dont un marabout, et le fils du Caïd des Chambaas; — 3° soixante-huit chameliers engagés à Ouargla, appartenant presque tous à la tribu des Chambaas.— Le matériel et des vivres pour trois mois sont portés par 15 chevaux et 250 chameaux, dont 30 méharis ou chameaux de monture.— Le colonel Flatters comptait atteindre, en dix-sept ou dix-huit jours, l'oasis de Temassinin, où il doit être maintenant si des obstacles imprévus n'ont pas ralenti la marche de la caravane dans cette partie du Sahara. Tous les membres de la mission, déjà acclimatés et entraînés par les fatigues des deux premiers mois, étaient en bonne santé.

En Égypte, nous avons à signaler l'entrevue de Mgr Massaïa et de Matteucci, lors du passage de ce dernier au Caire. Il l'a racontée dans une lettre que nous reproduirons ici, en entier ou peu s'en faut.

« Je n'ai jamais autant regretté, écrit-il, de ne pas posséder la riche palette d'Edmond de Amicis, pour peindre l'émotion profonde que j'ai éprouvée ce matin en embrassant Mgr Massaïa, le héros du pays des Gallas, vénéré entre tous les missionnaires et les Italiens de l'Afrique intertropicale. A peine arrivé au Caire, je fus averti qu'il y était depuis deux jours. Je proposai au secrétaire général de la Société khédiviale de géographie, d'aller immédiatement rendre visite à Mgr Massaïa, pour lui dire notre admiration à tous pour sa personne sacrée, et entendre sa parole autorisée sur les choses de l'Abyssinie, comme sur tout ce qui intéresse aujourd'hui l'Italie dans ces régions lointaines. Mgr Massaïa occupe dans le couvent de Terre-Sainte, habité par les Capucins, un réduit humide et modeste, sorte de catacombe, retraite digne du martyr italien. Le Père gardien nous annonça à Mgr qui recevait des visiteurs; il les quitta et vint à nous. Nous étions en proie à une vive émotion. La vie exceptionnelle de cet homme illustre était gravée dans notre mémoire, et quand sortit de sa chambre ce vieillard à longue barbe, à la démarche incertaine, réclamant l'appui d'un bâton noueux, à l'œil tranquille mais souffrant, la figure amaigrie et contrastant avec l'idée de puissante vitalité que son nom seul évoquait dans notre esprit, portant les stigmates de trente années de douleurs, nous ne pûmes retenir nos larmes; la sainte audace du missionnaire nous parut entourée d'une auréole glorieuse : à ce moment, croyants ou libres penseurs, nous entrevîmes la solennelle poésie que revêtait la foi chrétienne, alors que ses premiers apôtres étaient autant de Massaïas. Le vénérable vieillard était pauvrement vêtu, une modeste croix, unique signe de sa dignité épiscopale, descendait sur sa poitrine. Réservé dans son langage, lui qui a tant fait s'éclipse pour ne parler que des autres. Très âgé, ses idées n'en sont pas moins parfaitement lucides; il parle de tout avec une profonde connaissance, mais jamais de ses souffrances. Mgr Massaïa nous dit qu'il s'était beaucoup intéressé à notre voyage à Fadasi, mais que, lorsqu'il avait appris que nous choisissions la route sur laquelle lui-même, en des temps meilleurs, avait été forcé de rebrousser chemin, il pensa que l'insuccès était inévitable. Il s'éleva contre le fanatisme des musulmans qui, parmi les tribus errantes des Gallas, prêchent la guerre contre tout ce qui vient d'Europe, et déplora de n'avoir pas reçu depuis deux ans la moindre nouvelle des missions de Gera et de Kaffa, les communications étant devenues impossibles. Il parla beaucoup des affaires de l'Abyssinie, du roi Jean, de Bianchi qu'il n'avait pu voir qu'en cachette et de nuit, pour échapper à la surveillance des soldats du roi.

« Sans entrer dans les détails de la conversation, je dirai à ceux qui connaissent ma manière de voir sur l'avenir du commerce de l'Abyssinie, que Mgr Massaïa (l'autorité certainement la plus compétente en cette matière) partage complètement toutes mes idées. La conversation fut longue, mais nous l'aurions volontiers prolongée jusque tard dans la nuit, et, si nous prîmes congé, ce ne fut que pour ne pas trop fatiguer l'illustre prélat. Mgr Massaïa se rendra en Italie, mais pas de sitôt; nous l'avons engagé à attendre une saison plus favorable pour ménager sa précieuse santé. »

Pourtant la température de l'Égypte n'a guère été meilleure que

celle de l'Italie cet hiver. D'après une lettre d'Alexandrie au *Times*, en date du 5 février, de la neige est tombée près de cette ville, et, ce qui paraîtra incroyable, on a vu de la glace aux environs même de Thèbes, dans la Haute-Égypte. Depuis 40 ans, l'on n'avait pas subi sur les bords du Nil une température aussi rigoureuse.

Matteucci et le prince Borghèse ont quitté le Caire. Ils doivent être arrivés à Souakim, et comptaient être à Khartoum le 28 mars. — Le Dr Junker a franchi heureusement la distance qui sépare ces deux localités. La crainte que l'on avait pu concevoir qu'il ne fût arrêté plus loin, par les obstructions du Nil, est heureusement dissipée. Des lettres de MM. Buchta et Marno à Schweinfurth disent que la barrière de végétation du Haut-Nil a été percée, et que les barques, si longtemps arrêtées dans leur navigation, ont pu descendre à Khartoum. Les nouvelles de la région du Bahr-el-Ghazal sont de nature à faire espérer à l'explorateur l'ouverture de nouvelles routes à travers le pays des Niams-Niams. Les stations au sud de Dufilé ont dû être abandonnées, mais il en a été fondé une nouvelle à l'ouest du lac Albert, d'où l'on fraiera une route de commerce, qui conduira chez les Monbouttous.

Les régions du Haut-Nil attirent toujours de nouveaux voyageurs, entre autres M. Slatin, Autrichien, qui se rend à Dara, dans le Darfour, et se propose d'explorer le pays au sud d'Hofrat-el-Nahas et de Kalaka.

MM. de Müller-Capitany et de Lucken ont quitté le Caire pour se rendre à Massaoua, d'où ils monteront dans la région limitrophe de l'Abyssinie septentrionale, où ils comptent passer une année; après quoi, par Valkaït et Gallabat, ils se dirigeront sur le Fazogl, d'où ils essaieront de pénétrer au sud dans le pays des Gallas.

L'Italie a définitivement pris possession de la baie d'Assab. Le territoire primitivement cédé par le sultan des Danakils a été mieux délimité par le professeur Sapeto, appuyé par le consul d'Italie; des relations ont été créées avec le sultan de Raheïta, avec lequel on a traité de l'acquisition de l'île de Daroumakich et de quelques autres moins importantes. Le climat de cette contrée est moins chaud que celui de Massaoua. La rade est vaste et peut recevoir des vaisseaux d'un fort tonnage.

D'autre part, les Anglais se préoccupent de cette prise de possession; ils semblent craindre que les Italiens n'arrivent peu à peu à accaparer le commerce de ce pays. Ils viennent d'envoyer un navire de guerre pour occuper de nouveau la baie de Tadjoura, où ils avaient déjà essayé de s'établir, mais d'où leurs colons avaient été chassés par les tribus

voisines. En même temps qu'il élèvera et armera un petit fort, le commandant du navire cherchera à gagner par des présents les chefs des tribus limitrophes et à nouer avec eux des relations commerciales.

L'île de Socotora, à l'extrême pointe orientale de l'Afrique, va être explorée par un naturaliste, le professeur J.-B. Balfour, que le Comité de l'« Association britannique pour le progrès des sciences » y a envoyé.

Celle de la Réunion va être dotée d'un observatoire météorologique et magnétique qui aura pour but d'étudier, outre la question importante du magnétisme terrestre, les différents météores si fréquents dans les régions équatoriales, et en particulier les cyclones. Un de ces terribles phénomènes, à peine connus jusqu'ici à Nossi-Bé, malgré sa situation dans la mer des Indes, à l'ouest de Madagascar, a causé le 1er janvier les plus graves désastres dans cette colonie française ; des usines ont été détruites, les menues récoltes anéanties, les champs de cannes à sucre et les plantations de café dévastés, les ponts enlevés, les routes bouleversées ; ce coup est d'autant plus terrible que l'agriculture a à lutter avec des difficultés particulières, dont la principale est le manque de travailleurs libres.

Les bons rapports de la France avec la reine Ranavalo, de Madagascar, viennent d'être troublés par un incident qui, nous l'espérons, n'amènera pas de graves complications. Les PP. missionnaires avaient acheté de M. Laborde, ancien consul à Tananarive, une partie d'un terrain qu'il avait acquis du gouvernement hova par un acte en règle, contre-signé des représentants de la France et de l'Angleterre. Aujourd'hui, les PP. missionnaires ayant voulu acheter des héritiers de M. Laborde l'autre partie du terrain, le gouvernement hova s'y est opposé. Le consul français, M. Cassas, s'est retiré à Tamatave ; il exige une réparation éclatante.

A la côte orientale, nous n'avons en revanche que de bonnes nouvelles des expéditions internationales. Tout d'abord une lettre de M. Carter, datée de Kouihara, dans l'Ounyanyembé, le 30 octobre, annonce son arrivée dans cette localité avec les deux éléphants qui lui restent.

« Depuis le jour de notre départ de Mpouapoua (2 septembre), dit M. Carter, jusqu'à celui de notre arrivée à Hittoura (12 octobre), les éléphants ont toujours eu une nourriture insuffisante, de la mauvaise eau, et ont dû faire de longues marches sans boire ni manger. Aussi, comme je trouvai à Hittoura de la nourriture en abondance, je proposai au capitaine Popelin de le laisser continuer seul sa route vers Tabora, où je le rejoindrais à petites marches et en m'arrêtant partout où les éléphants trouveraient une nourriture saine.

« M. Popelin partageant ma manière de voir, je séjournai à Hittoura jusqu'au 17 courant, et je me dirigeai ensuite lentement vers Kouihara, laissant mes éléphants se nourrir d'herbe fraîche dans les endroits favorables.

« Au bout de quelques jours, mes deux éléphants se trouvaient dans de meilleures conditions qu'en quittant Dar-es-Salam. Le 23 octobre nous arrivâmes à Kouihara. Le sultan, le gouverneur et tous les Arabes de Kouihara m'ont reçu fort amicalement, disant que le sultan de Zanzibar, Saïd-Bargasch, leur avait donné l'ordre de se mettre à ma disposition, eux et tout ce qu'ils possédaient. Ils en agirent positivement ainsi....

« On nous assure que Mirambo m'a envoyé une ambassade, avec cinquante défenses d'éléphants, pour me demander d'aller m'établir dans son pays.

« Nyoungou, le meurtrier de M. Penrose, s'est enfoncé dans l'intérieur avec sa bande, parce qu'il avait appris qu'un Européen, accompagné de plusieurs éléphants portant des canons (les tubes des pompes Norton) s'avançait pour venger la mort de M. Penrose. L'annonce de l'arrivée des éléphants a donc suffi pour purger la forêt qui se trouve entre Tchaïa et Hittoura de tous les Rougas-Rougas qui l'infestaient.

« M. Stokes, de la « Church Missionary Society, » qui vient d'arriver de l'Ouganda, me disait dernièrement : « Les nouvelles des éléphants ont traversé l'Afrique, et S. M., « en les envoyant dans ce pays, a fait plus pour l'établissement des Européens que les « milliers de livres sterling dépensés jusqu'ici dans ce but. » L'effet produit sur les indigènes par la vue des éléphants apprivoisés est incroyable. Puisque les Européens, disent-ils, parviennent à se faire obéir des éléphants, ils sont à même d'accomplir toutes choses. Les nègres se racontent entre eux que la scène suivante a lieu tous les matins entre moi et les éléphants, au moment où je les charge; l'éléphant se couche et dit : « Seigneur, je suis prêt, » alors le Seigneur lui met 20 frasilahs (1200 livres) sur le dos et dit à l'éléphant : « Maître, en avez-vous assez? » — « Non, Seigneur, répond l'éléphant, mettez-en davantage. » Le Seigneur le charge alors de 5 frasilahs de plus et répète la même question, à laquelle l'éléphant fait la même réponse. Le chargement continue ainsi jusqu'à ce que l'éléphant porte 35 frasilahs (2100 livres). Alors il dit : « Voilà qui est bien, Seigneur, » se lève et s'en va avec sa charge, comme s'il n'avait rien sur le dos.....

« Le 28 de ce mois, à 8 h. du matin, le capitaine Popelin, le docteur Van den Heuvel, M. Stokes et moi nous partîmes pour Tabora, montés tous les quatre sur Poulmalla, vieil éléphant de selle que j'avais revêtu de son plus brillant harnais, écarlate et noir. Bien qu'un peu lourdement chargée, la pauvre vieille dame n'en marchait pas moins d'un pas allègre. Nous fûmes suivis, pendant toute la journée, par des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants, poussant des exclamations, des cris, et riant à gorge déployée. L'étonnement des Arabes et des indigènes, en voyant les éléphants leur faire des saluts et exécuter d'autres exercices, dépasse toute description. C'est un jour qui ne sera jamais oublié par le peuple de Tabora. Quelques-uns de mes nègres attachés aux éléphants les conduisent déjà assez bien; j'espère donc que, pendant notre séjour à Karéma, ces Africains apprendront parfaitement leur service. »

Dès lors, S. M. le roi des Belges a reçu du Dr Kirk un télégramme annonçant la bonne arrivée de MM. Popelin et Carter à Karéma.

Un rapport, présenté le 2 mars au Comité belge de l'Association africaine, annonce en outre deux nouvelles importantes. 1° L'intention de S. M. le roi Léopold II de poursuivre avec un nouveau zèle l'œuvre heureusement commencée par M. Carter: l'utilisation des éléphants indiens et la domestication des éléphants indigènes. A cet effet, une station sera installée au village de Simba, pour la capture et le dressage des éléphants d'Afrique. 2° L'envoi prochain d'une quatrième expédition, qui emmènera avec elle à Karéma un steamer à vapeur pouvant se démonter, pour la navigation sur le lac Tanganyika. Les personnes appelées à faire partie de cette nouvelle expédition sont M. le capitaine Ræmackers et son frère, tous deux officiers dans l'armée belge; ils seront accompagnés de trois artisans : un maçon, un charpentier et un forgeron. A peine connue, il y a dix ans, la contrée qui sépare Zanzibar du Tanganyika possédera bientôt une suite de huit stations européennes, qui seront pour les voyageurs des refuges d'une utilité considérable.

Zanzibar, qui est le point de départ de ces expéditions, verra en outre se créer une ligne de communication directe, pour le transport des marchandises de toute nature, de Zanzibar à Tabora et dans l'Ouganda, et se former un dépôt de ravitaillement ouvert aux voyageurs de toute nationalité. Ce plan est dû à M. Sergères, qui s'est préparé à le réaliser par un long séjour à Zanzibar et de sérieuses études, et qui repartira pour l'Afrique, emmenant avec lui M. Bloyet, chargé, par le Comité français de l'Association internationale africaine, de l'établissement d'une station française dans l'Ousagara.

Tous ces progrès ne s'achètent, nos lecteurs le savent, qu'au prix du sacrifice des plus nobles vies. Le mois dernier, c'était la mort de Debaize que nous déplorions; aujourd'hui, nous recevons la nouvelle de la mort d'un jeune missionnaire, le P. Ruellan, enlevé le 24 novembre à Tabora, par une fièvre typhoïde, à l'âge de 26 ans. Il s'était préparé à sa mission dans l'Afrique équatoriale, par des études au Muséum d'histoire naturelle de Paris et à l'observatoire de Montsouris, et faisait partie de la seconde caravane envoyée par Mgr Lavigerie au Tanganyika. Quant à l'expédition de l'abbé Debaize, si malheureusement interrompue. M. Greffulhe, à Zanzibar, a été chargé avec le consul de France, par le ministre de l'instruction publique, d'en réunir tous les documents. Ceux-ci leur seront transmis par M. Hore, de la « London Missionary

Society, » qui a donné l'hospitalité à l'explorateur français malade, à son retour à Oudjidji, l'a soigné avec un grand dévouement, et dans les bras duquel il a expiré le 12 décembre. M. Hore a immédiatement pris des mesures pour recueillir, tant à Oudjidji qu'à Ougouha, où l'abbé Debaize avait transporté ses marchandises, tout ce qui appartenait à celui-ci, et particulièrement ses papiers, notes, lettres et cartes.

Le groupe des missionnaires algériens, chargé d'explorer les contrées avoisinant le lac Tanganyika, s'est installé à Ouvira, à l'extrémité nord du lac, pour pouvoir établir plus facilement des communications avec le détachement qui explore le lac Victoria.

Le rapport de M. Thomson sur sa marche du Nyassa au Tanganyika, n'est pas encore parvenu à Londres. On sait seulement qu'il se proposait d'explorer la côte occidentale du second de ces lacs. La présence de bestiaux dans la contrée parcourue par Thomson indiquerait l'absence de la tsétsé, et la possibilité d'établir une route de commerce entre les deux lacs.

Le développement commercial de la région au sud du Nyassa ne peut manquer de prendre une grande extension, si tous les plans conçus pour y multiplier les communications se réalisent. Aux différents projets que nous avons déjà mentionnés, nous devons en ajouter un nouveau, conçu par MM. John et Frédéric Moir d'Édimbourg qui, sous le nom de « Livingstonia central african company, » viennent d'organiser une Société, dont le but est de développer parmi les natifs de cette partie de l'Afrique un trafic légitime et rémunérateur. Elle ouvrira une communication directe avec l'Afrique centrale. Une route de plus de 100 kil., le long des cataractes du Chiré, est à peu près terminée ; elle joindra les lignes de navigation des deux bateaux à vapeur, et fournira la possibilité d'un commerce continu jusqu'à une distance de plus de 1200 kil. de la côte. Les bonnes relations nouées par M. John Moir avec les indigènes fourniront à la Compagnie des facilités, pour la réalisation du but qu'elle poursuit.

La question de l'extension des voies ferrées est encore celle qui, dans ce moment, occupe le plus les esprits dans les colonies anglaises de l'Afrique australe. Les renseignements suivants, reçus ce mois-ci, compléteront l'article de notre précédent numéro sur les chemins de fer de cette région.

D'après le *Transvaal-Argus*, sir Garnet Wolseley serait tellement convaincu de la nécessité de la ligne de la baie de Delagoa à Prétoria, qu'il aurait demandé l'argent nécessaire pour sa construction immé-

diate. On réclame aussi la prolongation de la ligne de Durban à New-Castle, dans la colonie de Natal ; son point extrême serait Prétoria, qu'elle atteindrait en passant par Utrecht et Heidelberg ; la longueur totale de la ligne serait de 650 kil. environ. Enfin, le vœu exprimé par le correspondant du *Cape Argus* va se réaliser ; un meeting tenu à Richmond a décidé que les deux lignes aboutissant jusqu'ici à Graaf-Reinet et à Beaufort seront prolongées jusqu'à Richmond, pour ne former de là qu'une seule ligne par Hanovre, Philipstown et Hopetown à Kimberley.

L'expédition anglo-portugaise, chargée de s'opposer à la traite dans le canal de Mozambique, a visité certains points de la côte où l'on disait que des nègres étaient embarqués pour être vendus comme esclaves. Quoiqu'elle n'ait pas rencontré de négriers, elle n'en a pas moins trouvé les Mouros-Mogojos armés et préparés à se défendre, ce qui semblerait impliquer que le rapport annonçant le prochain départ d'une cargaison d'esclaves n'était pas sans fondement.

La géographie des possessions portugaises de la côte occidentale devra beaucoup à l'exploration de MM. Capello et Ivens, qui viennent de rentrer à Lisbonne. Toute la population de cette ville a tenu à témoigner à ces deux braves et savants explorateurs la satisfaction que lui causait leur retour. Une correspondance particulière nous représente la carte qu'ils ont dressée comme très remarquable. Elle mesure $1^{m},25$ de hauteur sur $1^{m},22$ de largeur, et comprend tout le territoire situé entre le Congo au nord, les limites méridionales de Mossamédès au sud, l'Océan à l'ouest et le 17° longitude de Paris à l'est. Le terrain a été relevé dans une zone de plus de 100 kil. des deux côtés de la ligne parcourue ; la plus légère élévation du terrain, le plus petit affluent, le plus modeste village, y sont nettement indiqués.

La cartographie profitera certainement aussi des indications que vient de fournir, sur la partie inférieure de l'Ogôoué, M. le capitaine du *Marabout*, chargé de le remonter jusqu'à la pointe Aïenano, en visitant les factoreries établies sur ses bords. Il a trouvé la profondeur des passes, entre les nombreux bancs de sable de l'embouchure du fleuve, bien moindre que celle qu'indiquent les cartes. La navigation y est en outre rendue difficile par le fait que ces bancs sont très changeants, et qu'il n'y circule pas assez de bâtiments pour qu'on puisse former des pilotes connaissant bien la côte. Ce n'est qu'à une certaine distance, au-dessus du village d'Ivilis, que, les fonds augmentant, le bateau a pu remonter à toute vitesse jusqu'à la pointe Aïenano, où se trouve une factorerie

allemande; mais il n'a pas pu pousser plus au nord, les passes qui existent par le travers des îles n'offrant plus qu'une profondeur insuffisante.

Les journaux de Belgique ont annoncé tout dernièrement une nouvelle expédition, pour tenter de fonder un ensemble de comptoirs commerciaux sur les bords du Congo. « Dans peu de jours d'ici, disent-ils, deux de nos compatriotes, un industriel de Braine-le-Comte, M. Gillis, et un ingénieur, M. Geoffroy, partent pour le Congo. L'industrie belge attend de grands résultats de cette entreprise, dont l'initiative est due au comité de l'Association internationale africaine. M. Geoffroy lui apportera le concours de ses vastes connaissances techniques. Quant à M. Gillis, il a déjà vécu six ans au cap Palmas et à Grand-Bassam, dans la Guinée septentrionale, gérant une factorerie pour compte d'une maison d'Amsterdam; pendant six ans il a fait le commerce avec les peuples indigènes, dont il a pu, au bout d'un temps relativement court, parvenir à comprendre et à parler la langue. Il connaît admirablement le pays, les mœurs et les besoins des populations, les articles d'importation et d'exportation, et la manière dont se traitent les affaires. »

Le long du Niger, l'Angleterre travaille à nouer des relations avec les États de l'intérieur. Le capitaine Easton, consul britannique, a fait un voyage de 1200 kil. sur le fleuve à partir de son embouchure, et visité le sultan de Nupé, dans sa résidence de Bida. Il lui a remis des présents et a reçu un accueil qui ne peut que favoriser des rapports ultérieurs.

La mort de M. Hopkins est vivement regrettée par des milliers d'indigènes du vieux Calabar qui le regardaient comme leur protecteur, et qui craignent de voir les tyrans de Duke Town recommencer leurs actes de barbarie. L'un d'eux, Orœk, veut se faire proclamer roi; il estime que le traité conclu avec l'Angleterre n'a pas survécu à M. Hopkins. La crainte du retour des cruautés, auxquelles ce traité avait mis un terme, semble devoir pousser les natifs dans les bras de l'Angleterre.

L'influence de celle-ci vient de s'étendre aux territoires des diverses tribus Mendi, qui habitent en amont des chutes de la rivière Boom, et qui, depuis l'acquisition de Sherbro par les Anglais, étaient un sujet d'anxiété continuelle pour le gouvernement. Plusieurs expéditions avaient dû être entreprises pour y maintenir la sécurité, mais les résultats obtenus n'avaient pas été durables. La nature belliqueuse et pillarde de ces tribus s'opposait aux progrès d'un commerce régulier. L'année dernière les

chefs de deux districts adressèrent au gouverneur de Sierra-Léone la demande de leur envoyer un officier pour les aider à pacifier le pays. Le commandant Wall fut chargé d'une mission auprès d'eux et d'autres chefs, convoqués à Lamehjemah, où le commissaire anglais leur exposa les conditions auxquelles ils pourraient espérer une paix durable. Après les avoir écoutées avec attention et s'être retirés pour délibérer entre eux, les chefs présents signèrent un engagement que chacun d'eux jura d'observer.

La question de l'esclavage au Sénégal (voir notre 5me livraison, p. 79) a été, à Paris, l'objet d'une interpellation dans la séance du sénat du 1er mars. M. Schœlcher a demandé que le gouvernement y appliquât les principes du droit public français, de la morale et de l'humanité, et que tout esclave qui, se trouvant sur territoire français, refuse de suivre son maître ne puisse y être contraint. L'amiral Jauréguiberry a cherché à atténuer, sans les nier, les faits allégués, et a donné des explications, desquelles il ressort qu'il estimerait les intérêts de la colonie menacés par l'abolition de la jurisprudence actuelle. — Le sénat satisfait a passé à l'ordre du jour, contrairement à notre attente ; il nous semblait que la gravité des révélations portées à la tribune aurait exigé pour le moins une enquête sérieuse.

M. Soleillet, heureusement arrivé à Saint-Louis, a déjà quitté cette ville, après avoir fait remettre à M. Lécard, qui se rend à Ségou, les présents dont il était chargé pour le sultan Ahmadou. Il a écrit de N'Diago, près de Saint-Louis, qu'il partait dans d'excellentes conditions pour Tombouctou, muni d'une lettre du grand chérif de La Mecque, qui doit le rendre inviolable aux yeux de tous les musulmans. Il a quitté N'Diago le 18 février et comptait atteindre Chingouitti (?) au bout de 15 jours.

La limite des possessions françaises du Haut-Sénégal qui jusqu'ici ne dépassait pas Médine, à un millier de kilomètres dans l'intérieur, vient d'être reculée de 200 kil. par la construction du fort de Bafoulabé, et ce point sera relié avec Médine par une voie ferrée, prolongée jusqu'au Niger, si la Chambre des Députés adopte le projet de loi déposé le 5 février au nom du gouvernement. Ce projet déclare d'utilité publique l'établissement d'un réseau de chemins de fer à voie étroite, destiné à relier la colonie du Sénégal au Niger. Il comprend trois lignes principales : 1° une ligne partant de Dakar et aboutissant à Saint-Louis ; 2° une ligne qui, s'embranchant sur la première, se développerait sur le plateau de la rive gauche du Sénégal, passerait par ou près de Bakel, et aboutirait à Médine ;

3° une ligne qui, partant de Médine, passant à Bafoulabé et par ou près de Fongalla, aboutirait au Niger entre Bourakou et Dina.

D'après l'article 3 du projet de loi, le ministre de la marine serait autorisé à entreprendre les études et travaux préparatoires de Médine à un point de la ligne de Dakar à Saint-Louis, et les travaux de construction de celle de Médine au Niger, en même temps que les travaux d'amélioration provisoire du lit du Sénégal, de Podor à Médine, et d'établissement de six postes fortifiés entre Médine et le Niger. Un crédit extraordinaire de 9 millions est demandé à cet effet. Les travaux de la ligne du Niger au Sénégal seraient commencés cette année.

Encore un mot du Maroc pour compléter notre revue mensuelle.

Comme le faisait pressentir le discours de M. Canovas del Castillo, rapporté dans notre dernière numéro, le gouvernement de Madrid n'a pas voulu résoudre seul la question marocaine. Il a fait appel aux gouvernements de France, d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, de Portugal, des États-Unis et d'Angleterre, les invitant à une conférence internationale à Madrid, en mai ou en juin au plus tard, pour fixer, de concert avec les envoyés marocains, les règles futures du droit de protection des puissances étrangères sur les juifs et autres sujets du sultan. Les puissances ont accepté l'invitation, et l'on doit espérer que leurs représentants à la conférence trouveront le moyen de résoudre, d'une manière satisfaisante, le problème épineux qui leur sera soumis.

LE ROYAUME DU MOUATA YAMVO

Le choix fait par l'Association africaine allemande de Moussoumba, résidence du Mouata Yamvo, — au centre de l'Afrique, à l'est de Saint-Paul de Loanda, — pour y fonder une station hospitalière, et l'intention d'y envoyer de nouveau le Dr mecklembourgeois Pogge, donnent un intérêt d'actualité à la publication du Journal de cet explorateur[1], le premier Européen qui l'ait visitée. Quoique traversés à l'ouest par Livingstone et par Magyar, et au sud-est par Cameron, les états de ce souverain demeuraient enveloppés d'un profond mystère, que le savant allemand a réussi à dévoiler grâce à un séjour de plusieurs mois dans la capitale, du 9 décembre 1875 au 17 avril 1876. Amateur de chasse et de collec-

[1] *Im Reiche des Muata Yamvo*, avec illustrations et une carte du Dr Kiepert. Berlin, 1880, in-8°, 246 p. Verlag von Dietrich Reimer.

tions, s'il n'a pas pu faire d'observations précises, pour lesquelles instruments lui manquaient, il n'a pas moins recueilli un grand nombre d'informations, propres à faire connaître cette partie encore ignorée du continent et à être utiles aux voyageurs qui s'y rendront après lui. Nous le suivrons seulement à partir de Kimboundou, point extrême des opérations commerciales des Européens, où les caravanes de l'intérieur se rencontrent avec celles de la côte; c'est la première localité importante du royaume du Mouata Yamvo.

La région qui s'étend jusqu'à Moussoumba est généralement montagneuse, coupée d'une infinité de ruisseaux, de torrents, de rivières, affluents du Cassaï, dont les plus importantes sont, sur la rive gauche, le Quicapa, le Louachimo, le Quimboué, et sur la rive droite le Louloua, qui, dans le voisinage de Kadinga, a de 200 à 250 pas de large; le Cassaï lui-même à Difounda, lieu du passage, en a 350. Tous ces cours d'eau ralentirent considérablement la marche de la caravane, dont les porteurs ne demandaient déjà qu'à s'arrêter le plus souvent possible. Elle fut en outre rendue difficile par le fait que les pluies commencèrent aussitôt après le départ de Kimboundou vers la fin de septembre, et qu'elles durèrent jusqu'à la fin de décembre; aussi les bords des rivières, d'ordinaire sorties de leur lit, sont-ils souvent marécageux; et les bœufs qui servaient de monture au docteur, à Chico, son guide, à Germano et à Ebo, ses interprètes s'y enfonçaient tellement, que ce n'était qu'au prix de peines inouïes que l'on réussissait à les en tirer. Mais la beauté et la salubrité du pays, ses curiosités, les attraits de tout genre qu'il offre au collectionneur et au chasseur, l'aident à prendre son parti de ces difficultés. Tantôt c'est la forêt vierge avec ses profondeurs et ses lianes sur lesquelles se balancent des perroquets aux couleurs variées; tantôt des obélisques de boue de 16 pieds à la base, et de 8 à 10 pieds de hauteur, construits par des termites; ou bien encore des onagres, des buffles, des éléphants qui captivent l'attention du voyageur. Parfois il s'éloigne du campement et de la caravane pour se procurer le plaisir de la chasse, il s'égare, l'Européen, même à l'aide de la boussole, éprouvant la plus grande difficulté à s'orienter dans ces régions boisées, tandis que les nègres, avec leur instinct des localités, ne sont jamais dans l'embarras.

Les caravanes d'esclaves allant vers l'ouest augmentent à mesure qu'on avance vers l'intérieur, et le premier témoignage que Pogge reçoit de la bienveillance du Mouata Yamvo, est le don d'un jeune garçon de 8 ans et d'une petite fille, en même temps que la première dignitaire de

l'empire lui envoie une jeune esclave. En faisant annoncer par Germano son arrivée au roi, le docteur avait cependant eu soin de lui faire savoir qu'il venait le visiter comme chasseur et non point comme trafiquant d'esclaves ou d'ivoire. Il n'en fut pas moins obligé, bien malgré lui, mais pour ne pas irriter la susceptibilité d'un monarque ombrageux, de mettre aux fers les deux enfants et l'esclave que lui avaient amenés les envoyés du roi avant son entrée à Moussoumba.

En passant à Kabébé il remarqua les traces du campement clos (*kipanga*) du précédent Mouata Yamvo, visité par Graça. Enfin, après avoir encore traversé une épaisse forêt et gravi une pente assez raide, la caravane arriva sur un plateau s'étendant à perte de vue vers le nord, région de collines en forme de vagues, séparées les unes des autres par des ruisseaux qui se subdivisent dans toutes les directions, et qui, en certains endroits ont creusé des gorges petites ou grandes, tantôt maigrement boisées, tantôt couvertes de forêts épaisses d'où s'élèvent par place des arbres gigantesques.

Une marche de trois quarts d'heure sur ce plateau conduit à Moussoumba. Avant d'en atteindre les premières huttes, les porteurs ont formé une longue file qui passe devant les cabanes en chantant en chœur, et bientôt des masses de nègres curieux se pressent sur le passage du docteur, pour lui souhaiter la bienvenue par des battements de mains, des cris, des sifflements qui n'en finissent pas.

A peine est-il installé dans son habitation, qu'on lui annonce la visite d'un fils du Mouata Yamvo avec sa femme. Le prince, artistement coiffé, portait un vêtement descendant des hanches à la cheville (*fazenda*); des colliers de perles, de petites cornes d'antilopes ornaient son cou; des boucles de cuivre et de fer entouraient ses jambes et ses poignets. La princesse, très belle, portait comme les femmes kaloundas, une courte fazenda. Pas question d'avoir un entretien. Le prince et le docteur se regardent en riant, tandis que la princesse comme pétrifiée contemple fixement le nouvel arrivé. Peu à peu les visiteurs, princes, princesses et tous les dignitaires de Moussoumba affluent dans la hutte. La masse du commun peuple ne pouvant entrer doit se contenter de fraterniser avec les porteurs.

Le lendemain, première rencontre avec le Mouata Yamvo. Germano l'a représenté comme amical et prêt à recevoir son hôte avec une amabilité particulière. En effet, tandis que Pogge est sorti pour parcourir la ville et s'est dirigé vers l'enceinte qui enferme le campement du souverain, celui-ci apparaît assis sur la *tipoya*, sorte de litière en usage dans

le pays, entouré de beaucoup de nègres et suivi d'un chœur de musiciens. Un adjudant s'avance et engage le docteur à s'approcher ; le monarque, avec une physionomie bienveillante, lui tend la main et lui adresse un long discours, traduit par Germano, dans lequel il lui témoigne sa joie et sa reconnaissance de sa visite. Le docteur exprime aussi ses remerciements, après quoi le Mouata Yamvo le prie de se découvrir, puis d'ouvrir son parapluie. A cette vue tout Moussoumba est ivre de joie; souverain, nobles, princes et princesses honorent l'étranger comme un empereur.

Le docteur se sent heureux d'avoir atteint son but et d'être si bien reçu, dans un pays dont le climat lui rappelle celui des étés du nord de l'Allemagne, quoique un peu moins chaud, et où règne le plus souvent par un ciel clair une brise agréable, pays vraiment beau, d'un sol fertile, partout arrosé d'eaux fraîches et abondantes.

Viennent ensuite les visites des grands du royaume (*kilolos*) chargés de présents, mais comme des enfants demandant beaucoup d'objets en échange. Le souverain est tout particulièrement heureux du don d'une robe rouge, qui fait grand effet sur ses gens, en même temps qu'elle rend souvent grand service à Pogge, en lui faisant voir de loin celui dans la dépendance duquel il se trouve ; car la volonté du Mouata Yamvo est non seulement la loi de son peuple, mais encore la règle que doivent suivre ses hôtes, qui ne peuvent ni s'éloigner, ni faire d'affaires avec personne, ni envoyer de présents à d'autres, avant qu'il l'ait permis d'une manière spéciale. La présence à Moussoumba d'un nègre de la côte, nommé Déserra, âgé de 60 ans au moins, et depuis 11 ans dans le pays où il avait fait, avec le précédent Mouata Yamvo, le commerce de l'ivoire, fournit au docteur l'occasion de recueillir, sur les institutions et les usages, maints détails que nous voudrions encore résumer pour nos lecteurs.

Au delà de Moussoumba, le docteur fit encore une expédition de chasse aux hippopotames sur les bords du Kalangi, et une excursion jusqu'à Ischinbaraka, mais le manque de place ne nous permet pas de l'y suivre; il ne put d'ailleurs la pousser aussi loin qu'il l'eût désiré, le Mouata Yamvo lui ayant, au bout de quelques semaines, dépêché des messagers pour l'engager à revenir de bon gré, s'il ne voulait pas y être contraint.

A l'est de Moussoumba vivait jadis un chef, Tombo Mokoulo, qui avait quatre fils : l'aîné et le cadet, se dirigeant vers le nord, firent des conquêtes et fondèrent le royaume du grand chef Kanjika, nom de l'aîné. Dans le Lounda vivait le chef Yamvo dont les deux fils s'étant pris de querelle avec lui s'enfuirent, en sorte qu'il resta seul avec une fille, à

laquelle il donna le *loukano*, bracelet de bronze entouré de nerfs d'éléphant, insigne du pouvoir dont elle devait être investie après lui. En effet, à la mort du père, elle devint reine. Dans une expédition de chasse, ses gens rencontrèrent le troisième des fils de Tombo Mokoulo, habile chasseur, auquel ils persuadèrent de venir voir leur princesse. Il se rendit à leurs sollicitations, épousa la reine et règna sous le nom de Yamvo. Plusieurs guerres heureuses le mirent en possession des territoires d'un certain nombre de chefs du pays de Lounda, et ses sujets lui donnèrent le nom de Mouata Yamvo, qui signifie le grand père Yamvo. Les Kaloundas (habitants du pays de Lounda), joignant les deux noms, en ont fait Matiamvo.

Le sel manquant dans le royaume de Lounda, un Mouata Yamvo envoya pour en chercher une expédition de kilolos, qui découvrirent à l'est une région où ce condiment abondait, mais beaucoup moins belle et moins fertile que leur propre pays; craignant que leur roi ne transférât sa résidence dans le district où ils avaient trouvé le gisement de sel, ils lui dirent qu'ils n'avaient rien découvert. Un esclave les trahit, et en récompense, le Mouata Yamvo le créa kilolo, chef du territoire salinifère à conquérir, lui donna pour cela une armée avec laquelle il s'empara de cette région et s'y installa, comme chef tributaire du Mouata Yamvo, sous le nom de Mouata Kazembé.

Le royaume du Mouata Yamvo, dont le Mouata Kazembé est tributaire, est divisé en plusieurs territoires gouvernés par des chefs plus ou moins puissants, nommés *Mouatas, Monas, Monénés*, tous soumis au Mouata Yamvo, qui a le droit de disposer de ces territoires comme il lui plaît. Ses vassaux, car on peut comparer toute cette organisation à celle d'un État féodal au moyen âge, doivent lui payer tribut, lui fournir des troupes en cas de guerre et obéir à chacune de ses injonctions. Eux-mêmes vivent des contributions de leurs administrés. Ces contributions ne sont pas fixes, chaque habitant donne, selon son pouvoir, une partie de pièce de gibier, une défense d'éléphant, une peau de lion ou de léopard, des vivres, etc.; en outre il doit fournir des corvées pour construire ou réparer les habitations du chef ou pour cultiver ses plantations. Les habitants d'un village se nomment les enfants de leur chef, les relations étant tout à fait patriarcales. En général, les grands chefs envoient, une fois l'an, à Moussoumba les caravanes portant leur tribut, qui consiste en produits de leurs districts respectifs; certains d'entre eux fournissent de l'ivoire, d'autres, comme Kazembé, du sel ou du cuivre;

ceux du nord, des objets en paille tressée ; d'autres encore, des peaux, des esclaves ; ceux qui sont les plus rapprochés de la côte, de la poudre et des étoffes pour vêtements.

Le Mouata Yamvo a auprès de lui un certain nombre de grands dignitaires et de nègres riches, libres, les kilolos. Le premier des dignitaires est une femme, la *Loukokécha,* qui règne à côté du Mouata Yamvo, sans pouvoir être mariée, car elle est censée la mère de tous les Mouatas Yamvos et de leurs enfants ; elle appelle le premier de ses esclaves son mari ; tous les grands de Moussoumba lui rendent les honneurs dus à son rang. Elle a sa cour particulière, et certains villages et districts doivent lui payer tribut. Après elle viennent les ministres du roi ; quatre d'entre eux, dont deux portent les noms de premier et de second fils de l'état, le troisième celui de fils des armes, et le quatrième celui de cuisinier de l'état, élisent le nouveau Mouata Yamvo et la nouvelle Loukokécha parmi les fils et les filles des deux premières femmes du monarque défunt. La kipanga royale change à chaque avènement ; celle du feu roi est démolie et on en construit une nouvelle. Autour de celle du Mouata Yamvo actuel, et à un quart de mille à la ronde, est répandue une population de 8 à 10,000 âmes.

La souveraineté du Mouata Yamvo est absolue ; il a droit de vie et de mort sur ses sujets, à l'exception de la Loukokécha. Cependant les kilolos doivent veiller à ce qu'il ne s'enivre ni ne fume, pour prévenir les cruautés qu'il pourrait commettre sans en avoir conscience. En revanche, personne ne peut assister aux repas du monarque sous peine de mort. Celui-ci a d'ailleurs ses cuisinières, ses docteurs fétiches, ses forgerons, ses coiffeurs, ses adjudants, ses musiciens et son bourreau qui le suit toujours afin que ses ordres reçoivent une prompte exécution.

Dans les circonstances importantes il consulte d'ordinaire la Loukokécha et ses quatre premiers ministres. En outre, chaque kilolo a le droit d'exprimer son opinion dans les assemblées du peuple.

Quant aux mœurs et aux usages, les Kaloundas sont en général bons, sociables, pacifiques ; leurs lois sont plus douces que celles des Quiocos, et l'on peut voyager chez eux en sécurité et agréablement. Il y a toutefois une distinction à faire entre ceux qui,habitant le voisinage des grandes routes de caravanes, sont devenus, par suite de leurs relations avec les trafiquants, mendiants, menteurs et voleurs, et ceux qui, n'étant pas en contact avec les mauvais éléments étrangers, ont conservé des habitudes affables et modestes.

Ils adorent un Esprit du bien, le Zambi, qui leur procure le bonheur, et en l'honneur duquel, de temps à autre, ils célèbrent des fêtes. Mais ils craignent la magie, les fétiches, les esprits des morts.

D'une grande nonchalance, ils chassent et pêchent mal, n'élèvent pas d'abeilles comme les Quiocos, ni ne savent se procurer le caoutchouc ; ils s'occupent surtout de commerce, mais font acheter le plus souvent par leurs esclaves les articles de leur trafic ; encore ne font-ils guère celui-ci que pour se procurer des objets dont ils puissent se parer.

Les grands de Moussoumba portent toujours la fazenda, et jamais des peaux de bêtes ni des tissus indigènes. Les dames riches enroulent autour de leur taille des bandes de calicot, de manière à ce qu'il en reste un bout assez long pour former une queue que porte une esclave. Les femmes arrondissent deux de leurs dents incisives supérieures et en ôtent deux inférieures ; elles se tatouent ; de même que les esclaves, elles portent les cheveux courts ; sur le front elles sont rasées de manière à avoir une place chauve en forme de pointe allongée, comme ornement. Chez les grands, la tête des enfants est souvent, dès leur naissance, serrée de manière que sa partie postérieure devienne énorme. En général les Kaloundas sont plus grands que les nègres de la côte, ils ont le teint plus clair, les lèvres moins épaisses ; ils gesticulent beaucoup en parlant, et expriment leur satisfaction ou leur gratitude par des battements de mains.

Le sol est cultivé par de pauvres femmes et par des esclaves ; à Moussoumba on récolte du manioc, des fèves, du maïs, du millet, des bananes, des cannes à sucre, des ananas, du tabac, du coton et du chanvre. Tous les légumes et les céréales d'Europe y réussiraient sans doute. Il y a deux récoltes de légumes et de maïs par an : la première en décembre, la seconde à la fin d'avril ou au commencement de mai. L'extrême fertilité du sol fait qu'on n'y connaît pas la disette. Les Kaloundas conservent sous le toit de leurs huttes des fèves sèches et des régimes de maïs ; pendant la saison des pluies, époque de la récolte, les vivres sont abondants et à bas prix ; les pauvres eux-mêmes peuvent en avoir à satiété, tandis que dans la saison sèche ils doivent se contenter de farine de manioc.

Les animaux domestiques sont la chèvre, les poules, le chien ; pas de chats, rarement des porcs ou des brebis ; le gros bétail fait défaut. Le feu roi avait un troupeau de bœufs de quelques centaines de têtes, mais, pendant l'époque de troubles qui suivit sa mort, les Kaloundas les firent périr. Le Mouata Yamvo actuel voudrait avoir des vaches pour les éle-

ver ; en tous cas, le district entier à l'est du Louloua serait bon pour le bétail.

Il n'y a pas beaucoup d'industrie. Le tissage des étoffes est peu développé ; la poterie fournit les ustensiles de cuisine ; le travail des métaux, fer et cuivre, est surtout l'affaire de Quiocos habiles circulant dans le pays. A la guerre ou à la chasse on se sert d'ordinaire de longues lances tout en fer, terminées par une pointe en forme de longue lancette ou munie d'une barbe ; les flèches sont carrées et barbelées. Il importe au chasseur que son projectile reste dans la blessure et cause à l'animal une sueur abondante, celle-ci permettant de suivre facilement la piste du gibier. Beaucoup de chasseurs d'éléphants se servent de mousquets importés de la côte, et de balles de fer fabriquées à Moussoumba. On trouve encore au chef-lieu beaucoup d'objets découpés en bois ou en ivoire. En général, le bois sert à fabriquer des ustensiles de toutes sortes de formes, des armes, des coussins, des bèches, des ornements, tout ce qui tient aux fétiches, représentés par des figures et des têtes d'hommes.

Vu la salubrité du climat et l'absence de fièvres et d'épidémies, la fécondité du sol du district entre le Louloua et le Kasserigi, mais surtout de la plaine de Moussoumba, ce pays conviendrait parfaitement aux établissements européens, qui trouveraient en outre dans les forêts le moyen de fournir à l'Europe les bois de luxe les plus beaux, en quantité inépuisable. Les bonnes relations créées par le Dr Pogge avec le souverain et les dispositions pacifiques des habitants, sont une garantie du bon accueil réservé à ceux qui viendront après lui, quand la station scientifique et hospitalière sera fondée.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Dictionnaire abrégé de la langue fo-gbé ou dahoméenne, par *M. l'abbé Ph.-E. Courdioux.* — Un des plus grands services que puissent rendre les explorateurs de l'Afrique ou ceux qui y ont résidé, c'est d'en faire connaître les langues. Aussi la plupart des voyageurs recueillent-ils les vocabulaires des tribus dont ils visitent ou traversent

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

le territoire, mais ils ne peuvent guère rassembler ainsi que des listes de mots usuels. Les missionnaires sont mieux placés pour former des recueils plus complets; ce sont eux généralement qui nous ont donné les dictionnaires que l'on possède pour telle ou telle langue indigène. M. l'abbé Courdioux vient d'en fournir un, abrégé mais contenant environ 1,500 mots, sur la langue parlée à la Côte des Esclaves par les habitants des royaumes du Dahomey et de Porto-Novo, et par ceux de la contrée au nord-ouest du Dahomey. Elle appartient à la famille des langues de la côte nord-ouest, des bassins du Niger et du Bénoué; elle a passablement de sons gutturaux et de désinences nasales, et modifie diversement les radicaux par des préfixes ou par des particules pour suppléer à la flexion. L'auteur a eu soin de faire ressortir quelques-unes des expressions locales particulières aux villes d'Abomey et de Porto-Novo. Un court avant-propos indique les règles essentielles pour l'orthographe et la prononciation, et donne une table des noms de nombres cardinaux et ordinaux qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire.

Observations météorologiques et magnétiques de MM. *Brito Capello et Roberto Ivens,* dans leur voyage à l'intérieur de l'Afrique. — Cette publication n'est qu'une liste de chiffres d'observations barométriques et thermométriques, faites du 13 décembre 1877 au 15 avril 1878. Elles sont groupées par mois, et chaque tableau donne en outre pour chaque jour la direction et la force du vent, l'altitude, l'état du ciel, etc. Les explorateurs déduiront sans doute de leurs observations une vue d'ensemble, qui sera corroborée par les résultats des autres expéditions qu'ils ont accomplies. Dans la région où ils se trouvaient, à l'est de l'Angola, le vent a soufflé du nord avec quelques déviations à l'est ou à l'ouest pendant la fin de décembre, de l'ouest et du sud-ouest pendant la fin de janvier et le commencement de février, du sud-est du 20 mars au 15 avril, époque à laquelle les observations s'arrêtent. Le temps a été continuellement beau, à quelques exceptions près, pendant les mois de décembre 1877, janvier et février 1878; il a été douteux pendant le mois de mars et de nouveau serein en avril. Les plus fortes températures ont été observées en décembre; le thermomètre a accusé le 31 de ce mois 30°,8.

La première École de Géographie astronomique et la prochaine découverte du pays des Garamantes, par *E. Berlioux.* — Cette brochure, antérieure à celle du même auteur dont nous avons rendu compte

dans notre numéro de novembre dernier, reproduit une lecture faite le 2 décembre 1878, devant les Facultés de Lyon. M. Berlioux y expose en premier lieu les principes scientifiques de l'École géographique d'Alexandrie. Il étudie ensuite les données de latitude ou de longitude fournies par les Tables de Ptolémée, et conclut que ce géographe ne s'est pas trompé sur la grandeur du degré. Indiquant les lointains voyages accomplis par les astronomes de l'antiquité, l'auteur examine les résultats auxquels ils sont arrivés, et reconnaît qu'ils ont pu fournir, sur tous les pays du monde ancien, des notions peu éloignées de la vérité. Enfin, dans la dernière partie de l'opuscule, M. Berlioux, parlant particulièrement du Sahara, croit, comme nous l'avons déjà dit, que les futures expéditions retrouveront les anciennes routes commerciales du pays des Garamantes, c'est-à-dire du Fezzan d'aujourd'hui. L'antique capitale Garema n'est autre que Djerma, dont les ruines sont peu éloignées de Mourzouk.

Espérons que les voyages futurs vérifieront les hypothèses si clairement et si élégamment émises par M. Berlioux.

Beitræge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's. — L'intérêt éveillé dans le grand public par les explorations de l'Afrique, a engagé l'éditeur Dietrich Reimer à publier une série de mémoires sur ce sujet. Les deux premières livraisons, déjà un peu anciennes (1873 et 1874), sont extraites du *Journal de la Société de géographie de Berlin*. Elles renferment : la première, une revue historique des résultats généraux des découvertes en Afrique, par le Dr Kiepert ; la seconde, un mémoire destiné à faire connaître la part des Allemands dans les explorations africaines, par M. Koner, et une carte indiquant la part des principales nations européennes dans ces découvertes, accompagnée d'explications qui en facilitent la lecture. La troisième livraison, toute récente et assez volumineuse, contient le journal de voyage du Dr Pogge, compagnon du lieutenant Lux, jusqu'à Kimboundou. Ce dernier ayant été obligé par la maladie de revenir à la côte, Pogge poursuivit seul sa route jusqu'à Moussoumba. Son journal nous a paru si intéressant, et renferme des renseignements si importants que, ne voulant pas nous borner à un compte rendu succinct, nous lui avons consacré notre article de fond sur le royaume du Mouata Yamvo.

Sahara und Sudan, von Dr *Gustav Nachtigal*. — L'auteur de ce magnifique et intéressant volume peut être comparé à Barth, à Living-

stone, à Stanley, tant à cause des péripéties émouvantes de ses voyages que de leurs immenses résultats.

Né le 23 février 1834 à Eichstätt, près de Stendal, il suivit le gymnase de son district, puis alla étudier la médecine à Berlin, Halle, Würzbourg. Après avoir rempli ses devoirs de citoyen dans l'armée, il pratiqua la médecine à Cologne et alla ensuite en Algérie (1862), d'où il passa à Tunis comme médecin du bey.

En 1867, on le retrouve en Angleterre, mais sa santé est ébranlée et l'année suivante il retourne sur la côte nord de l'Afrique, à Tripoli, pour chercher un climat qui lui soit favorable. Quoique désirant tenter un voyage dans les contrées centrales, il n'y songeait nullement à cette époque, lorsqu'une circonstance tout à fait accidentelle l'y détermina. Il fut chargé par son gouvernement d'aller porter au sultan du Bornou, pays situé au cœur de Soudan, à l'ouest du lac Tchad, des présents comme témoignage de gratitude pour l'accueil amical qu'il avait fait à des voyageurs allemands.

Parti au mois de février 1869, il arriva en mars à Mourzouk, la monotone capitale du Fezzan. Après de longues semaines d'inaction, il se mit en marche pour le Bornou à travers le pays de Tibesti, dont les habitants, les Tébous, sont perfides et cruels. Il ne put réaliser son projet et dut revenir à Mourzouk, en octobre, après avoir été plusieurs fois en danger de mort. Ce ne fut qu'au printemps de 1870 qu'il put repartir pour le Bornou, en suivant cette fois une route plus connue et surtout moins dangereuse. Après s'être acquitté de sa mission, il explora le lac Tchad et son affluent, le Chari. Son intention était à cette époque (janvier 1872) de se rendre au Ouadaï, jusqu'alors fermé aux Européens. Ali, sultan de ce pays, avait lancé une année auparavant une armée dans le Baghirmi, pour détrôner le roi Abou-Sekin, qui s'était enfui vers le sud. Nachtigal résolut de le rejoindre; pour cela il remonta le Chari et visita le Somraï, dont le roi lui fit bon accueil. Ce ne fut que plus au sud, chez les Gabéris, que Nachtigal retrouva Abou-Sekin qui se prit d'amitié pour lui. L'ex-sultan faisait chez les Gabéris des razzias d'esclaves, et Nachtigal dut assister pendant quatre mois entiers aux horreurs du trafic de chair humaine. Quittant enfin son féroce ami, il revint au Bornou et de là passa au Ouadaï, dont il visita la capitale, Abeschr. Partant de cette ville le 17 janvier 1874, il gagna le Nil à travers le Darfour et le Kordofan.

La première portion seule de ce voyage est racontée dans le volume qui vient de paraître. Il est divisé en trois parties. Dans la première, on trouve

des données statistiques, économiques, ethnologiques concernant la Tripolitaine et l'organisation de la caravane de l'auteur, puis le récit du voyage de Tripoli au Fezzan, et enfin une description très complète de Mourzouk et du pays tout entier.

La seconde partie contient le récit de l'excursion dans le Tibesti, et surtout des notions précieuses sur cette contrée montagneuse. Les renseignements fournis par le Dr Nachtigal quant à la géographie physique, la faune, la flore, les conditions économiques du pays, sont tout à fait nouveaux.

Dans la dernière section enfin, l'auteur décrit son voyage de Mourzouk au Bornou, par les grandes steppes peuplées d'animaux féroces, situées au nord du lac Tchad. Le volume se termine par une description fort intéressante du royaume du Bornou et de sa capitale Kouka.

Deux cartes d'une exécution soignée, l'une de la région s'étendant entre le Fezzan et la Méditerranée, l'autre du Tibesti et du Borkou, et des illustrations caractéristiques enrichissent l'ouvrage.

En considérant la grande variété des sujets traités par l'auteur d'une manière supérieure, on ne saurait lui donner trop d'éloges et trop souhaiter la publication des volumes suivants, qui seront, nous en sommes certains, aussi originaux et aussi substantiels que celui que nous avons sous les yeux.

CORRESPONDANCE

De la discussion naît la lumière, dit un proverbe. Aussi acceptons-nous avec un vrai plaisir les critiques auxquelles nos opinions peuvent donner prise, et souhaitons-nous vivement que ceux de nos abonnés qui ne partageraient pas nos vues sur tel ou tel sujet veuillent bien nous faire part de leurs observations. Nous serons toujours disposés à en reconnaître, s'il y a lieu, la justesse ou à les discuter.

— C'est ainsi qu'aujourd'hui M. L. M., de Lyon, nous demande s'il ne serait pas utile de placer sous les yeux de nos lecteurs, au sujet de l'influence des mahométans en Afrique, une appréciation différente de celle que nous formulions dans notre N° 4 où nous la représentions comme funeste. M. L. M. nous rappelle à ce propos l'opinion contraire que professent M. Bosworth Smith, auteur de « Mohammed and Mohammedanism, » et le Rév. Edw. Blyden, missionnaire africain établi depuis longtemps dans la colonie de Libéria. M. Bosworth Smith soutient que l'action de l'islamisme est moralisante, parce qu'il abolit la sorcellerie, les sacrifices humains, et surtout parce qu'il interdit aux nègres de boire des spiritueux, tandis que le

Rév. Blyden établit, entre le nègre converti à l'Islam et le nègre païen, un parallèle où tout l'avantage est du côté du premier.

Notre réponse sera brève. Et d'abord notre correspondant sera certainement d'accord avec nous, lorsque nous dirons que, si l'influence du mahométisme est salutaire, celle du christianisme est plus civilisatrice encore, et que, par conséquent, l'on doit voir avec plus de satisfaction les nègres devenir chrétiens que mahométans. Il nous accordera bien aussi qu'une fois le nègre transformé en disciple de Mahomet, c'est-à-dire professant une religion proprement dite, il est plus difficile de l'amener à la religion chrétienne que s'il était encore païen, et que, par suite, sa conversion et ses progrès futurs sont singulièrement entravés.

Mais considérons la question sous une autre face, et examinons quels sont les progrès obtenus par la conversion à l'Islam, puis à quel maximum de réformes cette conversion peut conduire.

Nous ne pouvons nier tout d'abord que la religion mahométane ait amélioré en quelque mesure les us et coutumes de ses prosélytes nègres. Ainsi la défense de boire des liqueurs fortes, inscrite dans le Coran, leur a été salutaire; ils sont peut-être devenus plus propres, plus dignes; ils sont plus industrieux; bref, nous admettons que beaucoup d'entre eux sont sortis de l'état de barbarie qui les distinguait auparavant; mais il n'en pouvait être autrement, car le contact d'un peuple plus civilisé, et nous considérons le peuple arabe comme tel, devait forcément opérer ces transformations. Les Arabes ont aussi donné le goût du négoce aux habitants du Soudan, en sorte que cette vaste contrée a une activité commerciale et des marchés importants, que ne possède pas au même degré le plateau central où les païens dominent. En revanche, la religion mahométane a-t-elle fait disparaître les nombreuses pratiques qui offensaient la morale et révoltaient le cœur? A-t-elle guéri la plaie sanglante de l'Afrique : le commerce des esclaves? A-t-elle fait cesser les luttes continuelles qui se livrent d'État à État? Interdit-elle la polygamie? Laisse-t-elle pénétrer les étrangers et le flambeau du christianisme? Nous sommes forcés de répondre négativement à toutes ces questions. Peut-il exercer une influence bienfaisante, le peuple qui considère la race nègre uniquement comme une proie et une source de profits, le peuple qui pratique au grand jour l'esclavage et dont les nationaux sont les plus ardents, les plus féroces chasseurs de chair humaine? Les voyageurs s'accordent tous à le nier. Livingstone, Stanley, Cameron, nous peignent les mahométans comme des gens faux et sanguinaires, qui exploitent les noirs, et dont les débauches démoralisent sans cesse ces pauvres gens. Qu'on lise le récit des chasses aux esclaves, la peinture des mœurs des peuples mahométans de l'Afrique; on y verra que la vie du nègre est regardée comme peu de chose par l'Arabe, qui le tue sans pitié, et que les sacrifices humains, qu'on félicite l'Islam d'avoir aboli, sont remplacés par des massacres sans nombre. Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet les paroles du Rév. Blyden, celui-là même auquel se réfère notre correspondant. En 1870, dans un rapport officiel, à la suite d'un voyage dans le pays de Falaba, près de Sierra-Léone, il disait : « Les Hoobos qui sont mahométans, tandis que les Falabas sont païens, invoquent certains préceptes

de leur religion qui leur enjoignent de faire la guerre aux infidèles, comme excuse ou sanction d'actes qui déshonorent l'humanité. En dépit des efforts du roi de Timbo, auquel ils doivent obéissance, ils ont rapidement organisé leurs brigandages, autrefois rares et passagers, et un système régulier de pillage et de rapines pour lequel, sous le spécieux prétexte de faire la guerre aux ennemis de l'Islam, ils enrôlent tous les jeunes gens du pays. » Quel témoignage peut mieux appuyer notre thèse ?

Il nous reste à dire quel peut être le maximum des progrès obtenus par l'islamisme. Il est évident qu'ils seront limités et ne dépasseront guère le degré actuel de la civilisation chez les Arabes. Ceux-ci ne pourront pas, en effet, inculquer à leurs néophytes des principes de progrès continu qui leur font défaut à eux-mêmes. La race arabe étant restée stationnaire depuis dix siècles, les nouveaux convertis le seront à leur tour. Peut-on dès lors ne pas plaindre les noirs devenus mahométans, en pensant que, tout barbares qu'ils sont, ils ont presque atteint l'apogée de leur civilisation, et souhaiter la conversion à l'Islam des indigènes de l'Afrique? Ne doit-on pas au contraire appeler de tous ses vœux l'introduction d'une religion plus élevée, plus morale, et cesser de regarder l'islamisme comme une transition désirable ?

— « Une famille française » d'Odessa, qui a bien voulu nous écrire que l'*Afrique explorée et civilisée* lui offre un très grand intérêt et lui fait passer maintes soirées fort agréablement, » nous a adressé de très justes observations, au sujet de l'orthographe flottante dont nous nous sommes servis pour les noms propres africains.

Nous reconnaissons volontiers, avec notre correspondant, qu'en principe nous devrions adopter une orthographe phonétique française pour les noms d'origine africaine, c'est-à-dire pour ceux qui proviennent d'idiomes que les européens ne peuvent apprendre à connaître qu'en les entendant parler; c'est d'ailleurs l'opinion de juges compétents, tels que MM. Ewald et Kaltbrunner. Notre intention est bien de nous conformer à cette règle, mais elle comporte des exceptions, par exemple pour les sons que notre alphabet est impuissant à rendre exactement, tel que le *ou* adouci, sorte de demi-voyelle qui précède l'*m* ou l'*n*, dans Mtésa, Ngambo, etc. Le *Standard alphabet* de Lepsius permettrait, il est vrai, de lever cette difficulté, mais il est compliqué et doit être réservé pour l'usage des savants. Il y a aussi des noms propres dont l'orthographe est déjà consacrée par l'usage, et peut être conservée sans grand inconvénient, quoiqu'elle ne réponde pas exactement à la prononciation indigène ; c'est le cas du lac Maravi, que les nègres appellent Marabai. Enfin, nous avouons être parfois embarrassés pour savoir au juste comment les habitants prononcent certains noms, soit qu'il s'agisse de mots nouveaux, qui apparaissent pour la première fois dans les récits des voyageurs, soit que nous ayons, comme cela nous arrive souvent, à parler de localités dont les noms présentent des variantes notables dans les œuvres de géographes également compétents; tels sont : Oudjidji, Oujiji, Oudschischi, — Loualaba, Louvoua, Loualaoua, etc.

BULLETIN MENSUEL

La question qui, en Algérie, continue à occuper le plus les esprits, est celle de l'amélioration et de l'extension des voies de communication. Les chemins de fer y sont dans une phase de développement considérable, et l'heure n'est pas éloignée où toutes les parties de la colonie seront réunies par un vaste réseau de rails. A mesure que les besoins de combustibles minéraux augmentent, l'attention se porte vers les points les plus rapprochés d'où l'on pourrait en tirer.

Quant aux missions trans-sahariennes, celle de MM. Choisy, Barrois et Rolland, arrêtée un moment par l'agitation qui règnait dans le sud, s'est remise en marche et doit être maintenant à Touggourt. — Le colonel Flatters continue à avancer; parti de Ouargla le 5 mars, il s'arrêtait le 9 au puits d'El-Medjira, après cinq jours de marche en plein désert sans eau. Il devait quitter cette station le lendemain et se diriger vers Aïn-el-Taïba pour y faire une nouvelle halte, bien nécessaire après 5 ou 6 autres jours de voyage pénible à travers une région aride, entièrement dépourvue de puits. Le temps était superbe, la santé de tous les membres de la mission excellente, et leur moral se soutenait. Il avait plu pendant deux jours; aussi les sables étaient-ils raffermis, et les 300 chameaux composant la caravane y trouvaient-ils suffisamment à pâturer. M. Flatters comptait arriver le 30 mars à Témassinin, point important où l'expédition devait prendre un peu de repos. Le marabout Si-Mammar, cheik de la fameuse zaouia de Témassinin, qui jouit d'une influence religieuse considérable, non seulement dans le pays des Touaregs mais au delà du Sahara jusque dans le Soudan, lui a promis son appui.

Le D[r] Stecker était encore le 22 mars à Tripoli. Il aura pour guide le fils du vieux Gatroni qui jusqu'ici a accompagné tous les explorateurs de cette région; ce jeune homme le conduira par Sokna, Mourzouk et Kouka à Yola. Traversant ensuite le territoire de l'Adamaoua et le Baghirmi méridional, le docteur se dirigera vers le fleuve Chari dont il devra, si possible, trouver la source; de là il se porterait sur celle du Bénoué, et étudierait les rapports hydrographiques qui existent entre ces deux cours d'eau. Se tournant alors vers le Congo, il chercherait à atteindre la côte occidentale en passant par le lac Liba, qui se trouve sur toutes les cartes mais n'a encore été visité par aucun Européen.

Le gouvernement égyptien a décidé de faire explorer officiellement le Soudan au point de vue géographique et économique. Il a chargé de cette

mission spéciale le colonel du génie Mohammed Mouktar Bey, qui a quitté le Caire le 18 mars avec le nouveau gouverneur du Soudan, Réouf Pacha, lequel se rend directement à Khartoum. Malheureusement celui-ci était l'ami intime de Abou-Saood, type accompli du marchand d'esclaves, et il a fait tout ce qui était en lui pour contrecarrer les efforts de Baker en vue de supprimer la traite ; aussi Gordon estime-t-il que les trafiquants d'esclaves vont recommencer leurs opérations, sans être le moins du monde inquiétés par le nouveau gouverneur. Au reste, d'après une lettre de Schweinfurth datée du Caire, on a en perspective une transformation totale de l'administration du Soudan, dans le sens arabe réactionnaire, et tôt ou tard les Européens qui y exercent des emplois devront faire place à des fonctionnaires indigènes. Messedaglia a déjà été destitué de son poste de gouverneur du Darfour, et la déposition de Gessi pacha est envisagée au ministère de la guerre comme chose résolue.

Aux dernières nouvelles de Khartoum, Matteucci y était encore, organisant sa caravane pour le Ouadaï. Muni d'une lettre de recommandation du khédive pour le sultan de cet état, il espère voir tomber les obstacles qui s'opposent actuellement à l'entrée des étrangers dans ce pays.

Les Italiens déploient d'ailleurs les efforts les plus louables pour multiplier leurs rapports avec l'Afrique. A Naples il vient de se constituer un nouveau Comité africain, à la tête duquel sont des personnages très marquants. Le gouvernement accorde sa protection aux explorateurs. Deux jeunes négociants milanais, MM. Saccardi et Caprotti, qui vont fonder une maison de commerce dans le voisinage de Massaoua, portent au Dr Bianchi, actuellement dans le Choa, pour que celui-ci les remette au souverain d'Abyssinie, de riches présents et une lettre autographe du roi Humbert, témoignant au roi Jean sa satisfaction des bonnes relations qui existent entre leurs gouvernements. Un autre Italien, Giulietti, après avoir fait partie de l'expédition de Martini au Choa, explore en ce moment le pays des Issahs-Somalis. Parti de Zeilah, il a atteint heureusement, en huit jours et demi, Harrar, distant de la côte de 320 kilom. Antonelli est dans le pays des Danakils à Tull Harré; Martini est encore à Aroué. Sur un point de la côte plus à l'est, à Berbéra, deux jeunes négociants de Brescia, où s'est fondée une société d'exportation et d'importation pour le pays des Somalis, MM. Agazzi et Madoni, vont ouvrir une campagne commerciale. La société les a chargés des marchandises les plus variées : armes de tous genres, ouvrages en verre, en bois, cotonnades, etc., qu'ils se proposent d'échanger avec les indigènes contre des peaux, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, de l'ambre, de l'encens, de la myrrhe, du café,

etc. Malheureusement cette région ne paraît pas jouir pour le moment de la paix nécessaire à l'établissement de relations commerciales durables. D'après des avis d'Égypte, reçus par le correspondant du *Standard* de Vienne, les troupes égyptiennes auraient débarqué à Berbéra et battu la tribu des Somalis. De son côté le *Standard* de Londres annonce, que le gouvernement égyptien serait décidé à occuper la côte occidentale de la mer Rouge, jusqu'au cap Gardafui.

L'occupation d'Assab par les Italiens a rappelé l'attention des Français sur la rade d'Obock, qui leur appartient depuis 1862. A l'abri des vents, elle offre un asile sûr où les bâtiments peuvent chercher un refuge contre la tempête, et se trouve dans le voisinage des places de la côte dont les caravanes de l'intérieur ont déjà appris à fréquenter la route. On annonce que M. Pierre Arnoux, qui connaît fort bien le Choa, et dont les relations avec le roi Ménélik datent de loin, se prépare à s'embarquer pour aller créer un comptoir à Obock.

Avant de nous éloigner davantage de la mer Rouge, disons encore que MM. Wilson et Felkin ont atteint Souakim le 16 mars, et qu'ils doivent être arrivés en Angleterre avec les trois chefs Ouagandas envoyés par Mtésa. A leur passage à Khartoum, ils ont exprimé à M. Hansal, consul autrichien, le désir qu'il publiât un fait qui lui avait été signalé par Emin Bey, gouverneur de l'Égypte équatoriale, et dont ils lui ont confirmé l'exactitude. Il paraît que les lettres officielles du Dr Kirk à Mtésa, portant que les étrangers arrivant dans l'Ouganda sans passeport du consul de Zanzibar devaient être considérés comme des trompeurs, recommandaient chaudement, par la même occasion, une maison de commerce anglaise de Zanzibar, qui se chargerait de fournir au roi des fusils Sniders, munis chacun de 100 cartouches, pour un peu plus de 3 livres sterling. Le consul britannique engageait en outre Mtésa à demander au sultan de Zanzibar des officiers pour instruire son armée. Emin Bey a fait ressortir ce qu'il y a d'étrange à ce qu'un document officiel s'occupe de cela, rappelant que jusqu'ici la vente de fusils Sniders était une affaire toute privée. Il ne pense pas d'ailleurs que l'introduction de telles armes dans un pays où règne encore la traite, puisse être d'aucun avantage pour la civilisation de l'Afrique centrale.

Les missionnaires d'Alger semblent jouir actuellement d'un grand crédit auprès de Mtésa. D'après une lettre de R. P. Charmettant, ce souverain aurait mis à la disposition de ceux qui se trouvaient à Kadouma une flottille de 308 (?) barques, pour les amener à Roubaga. Pendant que les prêtres romains étaient encore à Kadouma, le roi de cette localité aurait,

durant une absence de quelques jours, confié la régence de son royaume au P. Livinhac, supérieur de la mission. D'après une dépêche citée par les *Missions catholiques,* Mtésa aurait en dernier lieu demandé une discussion publique entre les missionnaires des deux confessions chrétiennes et les lettrés arabes, discussion après laquelle il aurait déclaré que la doctrine catholique serait seule enseignée à ses sujets. Les protestants auraient quitté l'Ouganda.

Le projet d'une route directe du Victoria Nyanza à la côte orientale, par la Dana, vient d'être examiné par le comité de la « Church Missionary Society, » à l'occasion de l'offre, pour cela, d'une somme de 1000 L. par M. R. Arthington de Leeds, le promoteur de la mission du Tanganyika. Mais les grandes dépenses qui en résulteraient n'ont pas permis au comité d'accepter cette proposition. Le même généreux donateur a offert 3000 L. à la Société des missions de Londres pour établir un bateau à vapeur sur le Tanganyika, en visiter les tribus riveraines, et explorer le pays entre son extrémité nord, l'Albert Nyanza et les lacs voisins, en vue de trouver la meilleure route du Tanganyika au Nil.

Les missionnaires protestants d'Oudjidji ont déjà fondé une nouvelle station à Mtooua, sur la rive occidentale du lac, à quelques milles au nord de la crique du Loukouga. Le chef de cette région leur est favorable ; le pays lui-même est très pittoresque, arrosé par des cours d'eau qui descendent des montagnes, et couvert d'une végétation tropicale.

Le Tanganyika aura donc bientôt deux bateaux à vapeur ! Qui l'eût cru il y a trois ans seulement ? Mais, depuis la création de l'Association internationale, les expéditions se succèdent si rapidement, — une troisième, composée de Belges, va partir au mois de mai, — que l'on peut compter pour un avenir prochain sur des progrès bien plus étonnants encore. Un des premiers résultats de la fréquence des expéditions a été une diminution sensible de la durée du trajet : tandis que M. Cambier a mis 14 mois de Bagamoyo à Karéma, M. Popelin n'en a mis que cinq. En outre, à mesure que les blancs arrivent plus nombreux, les nègres, qui avaient été d'abord effarouchés, apprécient de plus en plus l'influence bienfaisante de ces expéditions scientifiques. La sécurité du voyage y a aussi beaucoup gagné ; elle est déjà telle qu'une compagnie a pu se fonder à Zanzibar, sous les auspices d'un groupe de capitalistes sérieux, en vue d'organiser un service régulier de transports entre la côte et les lacs Tanganyika et Victoria, à l'aide de nègres enrôlés d'une manière permanente en qualité de porteurs. La société garantit l'arrivée à destination des marchandises et des bagages qui lui sont confiés. Elle a, de plus,

pris des dispositions pour établir à Tabora un grand dépôt de marchandises, où les voyageurs pourront s'approvisionner, et où l'on recevra en paiement les lettres de change émises soit sur Zanzibar soit sur un banquier européen désigné d'avance. Le prix de transport d'une livre anglaise (453 grammes) de la côte au Tanganyika, en y comprenant les frais d'assurance contre tous risques de perte ou d'avarie, s'élèvera à six francs. L'existence des explorateurs sera mieux assurée, la route, encore fort incertaine, mieux fixée, et il sera peu à peu mis un terme à l'espèce de brigandage exercé par les chefs nègres qui, sous prétexte de droit de passage (*hongo*), ruinent les caravanes. A l'aide des huit stations qui seront bientôt établies entre Bagamoyo et Karéma, et en faisant expédier ses marchandises par la société de transports, un voyageur pourra atteindre le lac avec une caravane légère en moins de deux mois.

Le troisième des éléphants de M. Carter, *Josankalli*, est mort le 14 décembre dernier, à 200 yards (110^{m}) du camp de Karéma, d'un mal appelé *Aghin Babo*. Le roi Léopold n'en poursuit pas moins la réalisation du plan qu'il s'est proposé, pour arriver à employer l'éléphant d'Afrique comme bête de somme. On attend à Zanzibar des éléphants indiens dressés pour la chasse, avec un personnel très au courant de ce service, et l'on espère qu'avant la fin de l'année une station sera entièrement installée et prête à fonctionner. Dans la séance du Comité national belge où ont été communiqués ces renseignements, M. Van Volxem estimant que l'emploi de l'éléphant n'est qu'un expédient, indispensable il est vrai pour le moment, a proposé d'essayer de se servir du buffle comme animal de trait, cet animal paraissant pouvoir résister mieux que d'autres au climat.

La « Société royale de géographie » de Londres a reçu de M. Thomson des détails sur la contrée qu'il a parcourue, entre le lac Nyassa et le Tanganyika. Le plateau traversé s'élève de 1100^{m} à 2200^{m} ; l'expédition a même franchi des montagnes dans lesquelles le plus haut point qu'elle ait atteint était à 2700^{m}, dans la chaîne des monts Mounboya, par 30°, 25′ long. E. et 9° 5′ lat. S. — Cette région porte le nom de Nyika ; une partie de ses eaux va au midi se jeter dans le Loukouviro ; les autres, au N. O. dans le lac Hikoua, mentionné pour la première fois. Cette région est bornée à l'ouest par les monts Chingambo, au delà desquels M. Thomson a trouvé un pays presque entièrement couvert de forêts, puis un district coupé de prairies et de forêts et arrosé par de nombreux cours d'eau ; la principale localité, habitée par le chef Kitimba, est située à une altitude de 1700^{m}. La même élévation se maintient à travers la con-

trée montagneuse jusqu'au Tanganyika. — Après avoir longé la rive occidentale du lac jusque vis-à-vis d'Oudjidji, M. Thomson a quitté cette localité le 16 janvier pour revenir, par l'Ougouhé et l'Ouhéhé, à Quiloa, où il espérait arriver au bout de six mois.

L'expédition du Dr J. Stewart, partie de Camboué Lagune à 30 ou 40 kilom. au sud de Mboungo, point de départ de M. Thomson, a suivi une route différente, et a gravi le plateau par une pente moins rapide. Ce passage, au dire de M. Stewart, est le plus facile de ceux qu'il a reconnus dans cette région ; l'élévation moyenne du plateau, dans la partie où il l'a traversé, n'est que de 1500m ; les pluies y sont abondantes ; le climat est frais et tonique. Presque chaque village y a du bétail ; les brebis et les chèvres en particulier y abondent. La route, remarquablement facile, monte graduellement, de 1000m près du Nyassa, à 1800m sur la chaîne qui regarde le Tanganyika, mais sans fortes rampes. Arrivé à Pambété, M. Stewart y trouva M. Thomson, qui y était depuis la veille seulement. Il a fait les observations nécessaires pour fixer la longitude de cette localité, qu'il est très important de connaître.

Au retour, M. Stewart a abrégé de 35 kilom. sa route qui n'en compte que 373 (celle de M. Thomson est de 400 kilom.), et il croit qu'elle peut être encore abrégée en supprimant des détours ; cependant la plus courte voie entre les deux lacs aura au moins 340 kilom. Les tribus dont il a traversé le territoire sont pacifiques, amicales ; l'une d'elles est industrieuse et fabrique des objets en fer.

Les nouvelles de la région du Zambèze supérieur nous sont transmises par le Dr Bradshaw, ce naturaliste anglais avec l'aide duquel le major Serpa Pinto repoussa une attaque de Makalakas. D'après sa lettre, les Barotsés auraient été attaqués par une tribu belliqueuse venant du nord-est, les Makoupis-Koupis, qui leur auraient enlevé leurs femmes et leurs enfants ; les Barotsés auraient cependant réussi à les repousser, mais on pouvait craindre qu'à une seconde attaque ils ne fussent expulsés de la contrée, car ils étaient sans provisions de poudre. D'après la *Financial and mercantile Gazette* de Lisbonne, cet événement serait déplorable pour les intérêts de cette région, car Serpa Pinto avait établi des relations amicales entre les Barotsés et les Portugais, et engagé le roi Soboni à envoyer une ambassade à Benguéla ; celle-ci avait été reçue de la manière la plus cordiale par le gouverneur de la province, Senhor Pereira de Mello. — Quant à la mission que M. Coillard espérait pouvoir fonder chez les Barotsés, le projet n'en est pas abandonné. Ce courageux pionnier de l'Évangile, après être venu en Europe pour expo-

ser au Comité de Paris ses découvertes et ses vœux, va repartir chargé d'une exploration nouvelle, après quoi une décision définitive sera prise.

Chez les Bassoutos, d'après le *Cape Argus*, l'excitation est extrême depuis que l'on sait que, malgré la démarche du chef Letséa pour que la protestation contre le désarmement fût prise en considération par le gouvernement de la reine, le « Peace preservation Act » interdisant le port d'armes à tout indigène, va être immédiatement proclamé. L'irritation des Bassoutos a en outre pour cause le fait que le territoire des Bapoutis a été confisqué, ensuite de la révolte de Morosi, et va être distribué à des concessionnaires européens. Les Bassoutos estiment que ce territoire est leur propriété, et voient dans tous les procédés des agents du gouvernement à leur égard le désir de les pousser à la révolte. Dans un *pitso* tenu récemment à la résidence de Letséa, les chefs se sont exprimés dans des termes qui devraient engager le gouvernement à agir avec prudence, s'il ne veut pas voir éclater une nouvelle guerre.

Jusqu'ici, le manque de houille dans l'Afrique australe a empêché l'industrie de s'y développer, comme elle l'aurait fait si elle avait eu à sa disposition ce précieux combustible. D'après un rapport géologique sur l'État libre du fleuve Orange, rédigé par M. G.-W. Stow, d'immenses dépôts de charbon et de minerai de fer existent dans cette région. Ce dernier présente trois couches parallèles séparées par des grès, et pourrait fournir des millions de tonnes ; le gisement en est placé dans des conditions particulièrement favorables pour l'exploitation, car il se trouve à quelques milles seulement d'une couche de houille. Dans un rapport précédent, M. Stow avait estimé, d'après les sondages faits dans le « Sand River district, » que cette partie du district contenait au moins 145,800,000 tonnes de houille. Le district houiller découvert dans la « Vaal River valley » doit en contenir au minimum 350 millions de tonnes ; de sorte que pour ces deux bassins on arrive à 490,800,000 tonnes. En évaluant la tonne à 5 sh., cela représenterait une somme de 123,900,000 L. Si, au lieu de calculer sur un minimum, on prend une évaluation moyenne, la couche de houille de la Vaal River doit représenter à elle seule quelque chose comme 1,225,100,000 tonnes, quantité qui, estimée à ce même prix bas de 5 sh. par tonne, donnerait une valeur de 300 millions sterl. Si, comme on peut le supposer d'après certains affleurements, ces couches de houille se prolongeaient dans le Transvaal et à Natal, l'Afrique australe promettrait une fourniture colossale qui dépasserait de beaucoup les chiffres ci-dessus, quelque considérables qu'ils puissent paraître. M. Stow ajoute que, quoique ce charbon présente

quelques légers défauts, il donne une chaleur intense. L'on a aussi découvert de l'anthracite dans les montagnes de Candeboo ; un géologue, M. E.-J. Dunn, la croit due à un métamorphisme de la houille, produit par des influences locales. Il estime d'ailleurs que l'on a des chances d'y trouver aussi du charbon de bonne qualité.

Les nouvelles de Tristan d'Acunha sont trop rares pour que nous ne saisissions pas l'occasion du retour du capitaine East, commandant du *Globus*, de la marine royale d'Angleterre, pour entretenir nos lecteurs de cette île, éloignée mais dépendante de l'Afrique, par 13° 4′ long. O. et 37° 5′ lat. sud. M. East était chargé de remettre à ses habitants des présents au nom du Président des États-Unis, en reconnaissance de services rendus par eux à l'équipage de la *Mabel Clark* en 1878. Le chef de l'île, ou du moins le personnage considéré comme tel, se nomme Peter Green. Les présents ont été portés chez lui pour qu'il en fît la distribution, tous prenant une part égale aux dons qui leur sont faits. D'une grande fertilité, l'île paraissait être dans l'état le plus florissant au point de vue de la santé et du nombre des habitants, qui était de 109, chiffre que la population n'avait jamais atteint précédemment ; il n'y meurt pas d'enfants en bas âge. Les habitants mènent une vie régulière et n'ont jamais entre eux de disputes sérieuses ; ils ont dû renoncer à cultiver le blé, les souris et la vermine en détruisant les récoltes ; en revanche leurs pommes de terre sont excellentes. Il n'y a pas de vigne, et cependant M. East croit que si l'on en plantait et que l'on mît quelque soin à la cultiver elle produirait beaucoup. Le charbon de terre fait défaut, mais le bois abonde, seulement il faut aller le chercher assez loin dans la montagne.

Aux renseignements que nous donnions dans notre précédent numéro, sur les travaux des explorateurs portugais MM. Capello et Ivens, nous en avons de nouveaux à ajouter, d'après un compte rendu qui nous a été communiqué d'une conférence qu'ils ont faite à Lisbonne. Le climat de la région explorée par eux s'améliore à mesure qu'on s'élève, et, des tribus diverses qui l'habitent, les plus développées et les plus commerçantes seraient celles des Biénos et des Baïloundos, qui exploitent la cire des Ganguellas et du Moucousso, en vue des marchés de Benguéla et de Catoumbella. Les sources de la Quanza jaillissent sur le plateau de Bihé, dans une lagune de 5 à 6 kilom. de longueur sur 3 de largeur. Celles du Cassaï sont à 1600^m, sur le plateau de Quioco, partie de la région élevée qui, s'étendant de l'ouest à l'est, forme la séparation des grands bassins du Congo et du Zambèze. Pour étudier le cours supérieur du Quango,

les deux explorateurs se séparèrent et en suivirent, l'un la rive droite, l'autre la rive gauche; les nombreuses ondulations du terrain forcent le fleuve à faire mille détours, créant ainsi pour les voyageurs des difficultés, augmentées par de nombreux affluents et par des cataractes, dont quelques-unes ont jusqu'à 60^{m} de hauteur[1].

Buchner doit être arrivé à Moussoumba, car il a quitté Kimboundou vers le milieu de septembre, avec l'intention de pousser jusqu'au lac Sankorra et si possible jusqu'à la côte orientale. Il ne voyait d'obstacles à un voyage à Nyangoué et à Oudjidji, que dans le caprice du Mouata Yamvo ou dans la lâcheté de ses gens, qui veulent bien aller jusqu'à Moussoumba mais pas au delà, chez ceux qu'ils appellent « les sauvages. » Il pensait ne pouvoir triompher de cette appréhension que par d'importantes promesses; « aussi, dit-il, je reviens souvent à la charge auprès de mon interprète Pédro, en lui faisant entrevoir le don d'une forte somme, s'il peut obtenir que le Mouata Yamvo me laisse aller au grand lac, au nord de Moussoumba, et plus loin dans la région où sont les Anglais. Je lui fais aussi espérer la venue d'autres blancs qui auront encore plus d'argent que moi, et le prendront à leur service, en sorte qu'il deviendra riche. » Quoi qu'il en soit, Moussoumba verra vraisemblablement revenir le Dr Pogge, le Comité de l'association africaine allemande se proposant de l'y envoyer de nouveau, avec un officier comme topographe et un naturaliste. Il resterait dans le royaume du Mouata Yamvo, tandis que ses compagnons de voyage s'aventureraient vers le nord.

Dans la région du Congo, le Rév. Comber a tenté de s'avancer de San Salvador, où la mission baptiste anglaise prospère, par Makouta jusqu'à Stanley Pool, mais il a dû y renoncer par suite de la malveillance d'un des chefs qui ne veut pas permettre aux blancs de passer. La mission n'en a pas moins l'intention de faire un nouvel effort pour atteindre le Congo supérieur.

D'après une nouvelle recueillie par Savorgnan de Brazza, à Madère, les moyens de transport manquant à Stanley, on allait lui expédier des ânes de cette île et de Ténériffe. Une factorerie devait aussi être établie prochainement par un Belge à Stanley Pool. Quant à Savorgnan de Brazza lui-même, il vient d'arriver au Gabon.

Dans la même région, mais un peu plus au nord, une exploration va être tentée sous les auspices d'une société espagnole « La Exploradora »

[1] La carte dont nous parlions dans notre dernier numéro mesure 2^{m},25 de hauteur, et non 1^{m},25 comme nous l'avons indiqué par erreur.

dont le siège est à Vitoria. Son directeur, M. Iradier, après s'être rendu dans l'Afrique équatoriale pour perfectionner ses connaissances, a proposé à sa société, qui l'a appuyé, le plan d'une expédition qui prendrait pour point de départ la baie de Corisco, traverserait la Sierra de Cristal, et se dirigerait par le pied du volcan Onschiko et le fleuve Eyo vers le lac Albert ; si tout va bien jusque-là, elles se rendrait aux monts Gambaragaras, pour étudier la population blanche qui s'y trouve ; puis tournant vers le N.-O. elle reviendrait au golfe de Guinée par le lac Liba et le fleuve Cameroon. L'expédition devrait partir en mai ou en juin et durer 14 mois. Elle étudierait tous les problèmes importants à résoudre dans la vaste zone de 450,000 milles carrés, à la limite de laquelle se sont arrêtés tous les voyageurs qui ont exploré l'Afrique centrale, et notamment les rapports probables du lac Liba avec le Chari ou le Bénoué.

Ce dernier fleuve va lui-même être exploré de nouveau par le comte de Semellé, qui se dispose à repartir pour cette destination.

Nous sommes mieux renseignés aujourd'hui que nous ne l'étions le mois passé sur l'itinéraire de M. Soleillet. Pour éviter les obstacles qu'il a rencontrés dans son précédent voyage, il se rend à Tombouctou par Chinguit (et non Chingouitti comme nous le disions par erreur dans notre précédent numéro) l'Adrar, Tichid et Walata. Par l'intermédiaire d'agents de plusieurs maisons françaises de Saint-Louis, il a été mis en relation avec le roi des Trarsas, dont il doit traverser le territoire. Un cadi du Sénégal, Bou-el-Mogdald, le même qui a accompagné le capitaine Vincent dans son voyage de Saint-Louis à l'Adrar en 1860, a chaleureusement recommandé M. Soleillet à ses amis, marabouts et marchands du Sahara. Le voyageur compte passer l'été à Tombouctou.

Le gouvernement portugais vient de charger M. le comte H. d'Arpoàre, agronome et botaniste distingué, d'explorer, au point de vue de la flore, l'archipel du Cap Vert et la Guinée.

Ici se termine notre tournée mensuelle. Nous ajouterons seulement qu'à notre retour en Europe, nous avons trouvé, sortant de presse, le prospectus de « l'Africaine, » Compagnie française constituée en société anonyme au capital de 30 millions de francs, sous la présidence du prince de la Tour d'Auvergne. « Elle a pour but l'échange d'objets européens contre les produits de l'Afrique, et toutes autres opérations, telles que, entre autres, achat direct des produits africains, leur transport et revente en Europe, concessions de chemins de fer, de lignes de bateaux à vapeur, de canalisation et de voies de communication par terre et par eau. » Le siège social est à Paris, Avenue de l'Opéra, 36.

LES MISSIONNAIRES EXPLORATEURS

Quoique le but des missions soit avant tout religieux, elles n'en ont pas moins rendu de grands services aux sciences et contribué aux progrès de l'humanité. Instituées pour propager le christianisme, il suffit qu'on leur signale un nouveau champ de travail, une région dont les habitants soient encore livrés à la superstition, pour qu'elles envoient de suite des agents qui cherchent à y pénétrer, et, tout en poursuivant leur tâche spéciale, étudient, pour mieux y réussir, le pays et sa population. Venus ordinairement après les simples voyageurs, les naturalistes et les commerçants, parfois les précédant, ils ont, en Asie comme en Amérique, en Océanie comme en Afrique, aidé puissamment à faire mieux connaître les contrées où ils ont travaillé, en même temps qu'à relever les populations qu'ils ont évangélisées.

Pour ce qui concerne l'Afrique en particulier, chacun sait, d'une manière générale, que, parmi les voyageurs auxquels sont dus l'exploration du continent et les travaux entrepris pour en arracher les populations à la barbarie se trouvent des missionnaires. On sait aussi qu'un certain nombre de sociétés ont fondé en divers endroits des stations, qui sont devenues des centres de progrès pour les régions avosinantes et des points de départ pour des découvertes nouvelles à l'intérieur. Mais on se représente difficilement l'ensemble des services rendus à ces deux points de vue par les missions en Afrique. C'est pourquoi, sans méconnaître tout ce qui s'est fait en dehors d'elles, nous voudrions essayer d'en esquisser à grands traits le tableau, au point de vue historique. Nous commencerons aujourd'hui par l'exposé de ce que la géographie doit aux missions [1], réservant pour un second article les progrès accomplis par elles dans l'œuvre de la civilisation du continent noir.

Si la langue portugaise eût été plus connue, et si, par conséquent, les livres et journaux portugais eussent été plus répandus et lus davantage, nul doute que l'on ne dût assigner dans le tableau des découvertes en Afrique une belle et large place aux missionnaires portugais; en effet, leurs anciennes publications témoignent déjà d'une connaissance plus ou moins exacte du centre du continent, en particulier de son hydrographie.

Dès la fin du XVme siècle, des Dominicains, des Augustins, et plus tard des Jésuites, s'efforcèrent de pénétrer dans l'intérieur par le Zaïre et la

[1] La carte qui accompagne cette livraison est destinée à en faciliter l'intelligence à nos lecteurs.

Quanza, aussi bien que par le Zambèze. Ils fondèrent, au commencement du XVIIme siècle, des établissements à Concobella et à Sandi. De ces deux stations ils rayonnaient à une assez grande distance, et c'est à eux qu'est due, paraît-il, l'idée d'une région centrale couverte d'une grande nappe d'eau, que l'on trouve traduite dans une carte de l'Afrique faite par le P. Verbiest (1650-1680). Il semble même, qu'ils aient étendu leurs courses jusque vers les régions du Haut-Nil, puisqu'en 1649 le P. Bonaventure, de la mission du Congo, demandait au Saint-Siège de porter sa mission jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, ce qui lui fut accordé par deux décrets, en l'an 1652. L'historien Garcia d'Orta fait mention d'un missionnaire qui, déjà au XVIme siècle, aurait traversé le continent de Loanda à Mozambique, pendant qu'un autre, parti de Mozambique, pénétrait jusqu'au Lounda. Sur la côte orientale, les Franciscains et les Dominicains établis à Mozambique et à Sofala accompagnaient d'ordinaire les pionniers qui, par la vallée du Zambèze, s'efforçaient d'ouvrir la route du centre de l'Afrique, pour relier les établissements portugais de la côte orientale à ceux de la côte occidentale.

Mais les Arabes, comprenant que l'arrivée de chrétiens dans l'intérieur ferait cesser le commerce des esclaves, suscitèrent des persécutions contre les missionnaires qui durent se retirer.

Les régions au sud de l'équateur ne furent pas seules explorées par les missionnaires romains. Au commencement du XVIIme siècle, le P. Paez visita l'Abyssinie et découvrit les sources du Nil Bleu, pendant que Jérôme Lebo se rendait dans la région que l'on disait être celle des sources du Nil; et, au XVIIIme siècle, neuf missionnaires de Rome firent un voyage de découverte au Fezzan, à Agadès et à Katschna. Mais le nord était trop exclusivement soumis à l'influence des Arabes, pour que l'accès n'en fût pas presque entièrement fermé aux explorations des chrétiens. Ce n'est que depuis l'établissement des Français en Algérie et les travaux des missionnaires protestants dans le sud de l'Afrique au XIXme siècle, que l'Église romaine est entrée dans le mouvement auquel nous assistons de nos jours.

Pendant les XVIme et XVIIme siècles, les églises protestantes furent trop absorbées par leur organisation intérieure pour songer à des missions à l'extérieur. Mais, dès la première moitié du XVIIIme siècle, les Moraves firent, sur la côte de Guinée, une tentative d'établissement qui fraya la voie aux missionnaires de la Société de Bâle, en même temps qu'ils envoyaient G. Schmidt au milieu des Hottentots de l'extrême sud de l'Afrique, pour ouvrir la route que devaient suivre, dès la fin du siècle,

les agents de la Société de Londres. Van der Kemp le premier poussa des reconnaissances chez les Cafres à l'est, puis chez les Bushmens des bords du fleuve Orange, et chez les Korannas des deux rives du fleuve, tandis qu'Anderson se rendait chez les Griquas, et que les deux Albrecht et Seidenfaden, s'établissaient chez les Grands Namaquas à 120 kilom. au nord de l'Orange, faisant connaître un pays complètement ignoré avant eux. Schmelen s'avança encore plus au nord, voyageant parfois quatorze jours de suite au milieu de solitudes affreuses, sans rencontrer une créature humaine; mais les divisions des chefs et la destruction des récoltes par les sauterelles l'obligèrent à se replier vers le sud, en attendant que les missionnaires de la Société de Barmen vinssent s'établir sur ce haut plateau, au milieu de peuplades qui, n'ayant jamais vu un homme blanc, les prirent pour des êtres descendus du ciel. Poussant toujours plus au nord, Hugo Hahn et Rath découvrirent le fleuve Ovambo et atteignirent Ondonga, d'où ils durent revenir à Barmen dans le Damara, pendant que Josaphat et Théophile Hahn exploraient le pays des Héréros.

Pour être complet, nous devrions parler des voyages de Hallbeck chez les Tambouckis, — de Moffat chez les Cafres, — de Casalis, Arbousset, Daumas, Steedmann chez les Betchouanas, — de Freemann et Chapmann dans le Dahomey et dans le pays des Achantis, — de l'évêque Crowther, de la mission du Niger, auquel on doit tant de renseignements sur le commerce le long de ce fleuve.

Mais nous avons hâte d'arriver aux missionnaires auxquels sont dues les grandes découvertes de l'Afrique équatoriale, de beaucoup les plus importantes.

Après avoir travaillé pendant dix-huit ans en Abyssinie, et parcouru le Choa et les districts de la côte des Souahélis, Krapf, au service de la Société épiscopale de Londres, fut chargé en 1843, avec Rebmann, d'une mission chez les Vanikas de la côte orientale, sous le 3° lat. S., une des régions les plus complètement ignorées. Dans un de ses voyages il aperçut le Kilima-Ndjaro couvert de neiges éternelles; il en fit l'ascension jusqu'au delà de la zone habitée et cultivée. L'année suivante, dans une excursion vers le nord, il arriva jusqu'à Kitoui d'où il vit, à une distance de six jours de marche, le 3 décembre 1849, le mont Kénia, qu'il chercha plus tard à atteindre sans y réussir. Il n'en recueillit pas moins, avec son compagnon d'œuvre, beaucoup d'informations précieuses sur les districts situés au nord de ces sommets neigeux, et les résultats de leurs voyages furent publiés, avec une carte sur laquelle était indiqué le lac Oukéréoué qui, d'après les renseignements fournis, à Krapf, devait s'éten-

dre de 0°,30′ lat. N. à 13°,30′ lat. S. Ce fut cette publication qui donna l'impulsion aux recherches de Burton, de Speke et de Grant. Lorsque Burton et Speke, en 1857, entreprirent leur voyage d'exploration, ils commencèrent par se rendre à Mombas et à la station de Kisouloudini où était Rebmann. Celui-ci communiqua avec empressement à Burton tous les renseignements qu'il désirait, sur la région comprise entre les lacs et la côte. Une fois munis de toutes les informations dont ils avaient besoin, les deux explorateurs, revenus à Zanzibar, s'enfoncèrent dans l'intérieur, où ils découvrirent en 1858 le Tanganyika. Retenu par la maladie, Burton dut laisser Speke s'avancer seul vers le nord, atteindre bientôt l'extrémité méridionale du Victoria Nyanza, et trouver la confirmation de plusieurs des données fournies par les missionnaires.

Toutefois, parmi les explorateurs modernes de l'Afrique, la première place appartient certainement à Livingstone, et c'est la mission qui l'a donné à ce continent. On sait en effet qu'après avoir terminé ses études de médecine et s'être présenté à la Société des missions de Londres, dans l'intention de se rendre en Chine, il se tourna vers l'Afrique méridionale, où le missionnaire Moffat, qui avait évangélisé chez les Cafres, s'était fixé à Kourouman, au milieu des Betchouanas. Devenu le gendre de Moffat, Livingstone fut attaché successivement aux stations de Mabotsa et de Kolobeng et fit, déjà pendant les premières années de son séjour en Afrique, des excursions qui le préparèrent à sa future carrière d'explorateur. Il essaya de traverser le désert de Kalahari, puis atteignit la rivière Souga ou Botletlé et la suivit jusqu'au lac Ngami. En 1850, cherchant avec sa famille une localité convenable pour l'établissement d'une mission sur la rivière Tiogé ou Coubango, et, n'en trouvant point, il poussa une reconnaissance jusqu'à Séchéké où il découvrit le cours supérieur du Zambèze. Il reconduisit alors sa famille au Cap pour l'envoyer en Angleterre, puis revint au Zambèze qu'il remonta jusqu'à la vallée des Barotsés, d'où il se rendit à St-Paul de Loanda. Ce fut alors qu'il résolut de chercher vers l'est une voie commerciale qui ouvrît l'intérieur à la civilisation et à la mission, et qu'il accomplit sa traversée de tout le continent par la vallée du Zambèze. A son retour en Angleterre, il insista fortement pour qu'une mission fût fondée sur le cours moyen du fleuve, chez les Makololos, et ce fut pour en constater les résultats que, quatre ans plus tard, des bords du Nyassa, il entreprit le voyage qui le conduisit par les cataractes de Kébrabasa, à l'établissement portugais de Zoumbo. De là, s'écartant du fleuve par un chemin plus au sud que celui qu'il avait suivi en 1856, il arriva à Lynianti, pour se convaincre de l'insuccès de cette tentative missionnaire.

Ce fut également à son instigation que les universités de Cambridge, Oxford, Dublin et Durham décidèrent la fondation de la mission dite des Universités qui, sous la direction de l'évêque Mackenzie, envoya sur la côte orientale des missionnaires, avec ordre de fonder des stations dans l'intérieur. Sur le conseil de Livingstone, ils se dirigèrent d'abord à l'embouchure de la Rovouma, avec l'intention de la remonter dans la direction du Nyassa ; mais, après une tentative infructueuse, ils durent renoncer à cette région. Se portant alors sur le Chiré, et le remontant jusqu'à Tchibisa, ils cherchèrent, pour établir une station, un emplacement convenable qu'ils trouvèrent sur le plateau de Magoméro. C'était ouvrir la voie aux missionnaires de l'Église libre d'Écosse qui, après avoir exploré la côte occidentale du Nyassa jusqu'au cap Mac Clear, y fondèrent la station de Livingstonia, à laquelle se lient essentiellement les découvertes du Dr J. Stewart sur l'étendue du lac et sur sa vraie direction, dont nous parlions dans notre premier numéro. Nous ne pouvons que les rappeler ici, de même que les travaux de Wilson autour du lac Victoria Nyanza et ceux du Rév. Comber dans le district de la rive gauche du cours inférieur du Congo.

Le manque de place ne nous permet pas de parler en détail des explorations de Wakefield et de New, dans la région comprise entre les lacs Victoria et Baringo, ni de la découverte que fit New, du lac Tchala, sur le versant N. E. du Kilima-Ndjaro dont il fit l'ascension jusqu'à la région des neiges éternelles. Nous ne pouvons non plus que mentionner celles de Krapf dans le pays des Gallas au sud du Choa, et celles du P. Léon des Avanchers le long du cours supérieur de la Juba et à la source du Sobat.

Le nom de ce dernier explorateur nous ramène aux missions romaines. Dès 1846, naquit en Autriche la pensée de fonder une mission sur le Haut-Nil; deux stations furent créées à Gondokoro et à Sainte-Croix. Leur personnel, soutenu par le consul de Khartoum, M. Hansal, a travaillé non seulement à répandre le christianisme, mais encore à faire progresser la science ; les PP. Morlang, Knoblecher, Doviak, Kaufmann et Beltrame ont apporté un large tribut au progrès de la connaissance de cette région du Nil, de sa météorologie et de son ethnographie. Beltrame en particulier a parcouru deux fois le Soudan égyptien ; de Khartoum il a remonté le Nil Bleu jusqu'à Fazogl, et le Toumat jusqu'à Bénichangol ; puis, avec Knoblecher, il a pris part à la mission du Nil Blanc, et, de Gondokoro , il a fait des excursions dans des régions tout à fait inconnues avant lui, fournissant des renseignements dont Petermann s'est servi pour

une de ses cartes de l'Afrique centrale ; il a donné une grammaire et un dictionnaire de la langue denka, et tout récemment, dans son ouvrage *Il Sennaar e lo Sciangallah*, il a fourni une description détaillée de son voyage au Nil Bleu.

De Zanzibar, le P. Horner a exploré la côte des Souahélis et le pays des Ouachinsis, et le récit qu'il en a publié a révélé beaucoup de choses nouvelles sur cette région.

En résumé, depuis l'époque des découvertes portugaises jusqu'à nos jours, et de nos jours surtout, les missionnaires ont occupé une large place dans la noble phalange de ceux auxquels la géographie de l'Afrique doit ses progrès. Établis sur un grand nombre de points des côtes, du golfe de Guinée au Cap et au pays des Gallas, remontant les vallées du Niger, du Congo, du Zambèze et du Nil, traversant les hauts plateaux du sud comme ceux de l'Abyssinie, ils travaillent pour leur grande part, — à côté des explorateurs de l'Association internationale, des comités nationaux, des voyageurs particuliers, — à restreindre toujours davantage l'étendue des régions inconnues de l'Afrique centrale.

Aujourd'hui les missionnaires ne partent plus pour l'Afrique sans avoir été préparés à faire, à côté des travaux de leur vocation spéciale, les observations les plus nécessaires pour la géographie astronomique, la météorologie et l'histoire naturelle du pays où ils sont envoyés. Témoin ceux que Mgr l'archevêque d'Alger faisait partir naguère pour Zanzibar et qui, avant leur départ, avaient dû passer un certain temps à Paris pour y apprendre, au Musée d'histoire naturelle et à l'Observatoire de Montsouris, à faire les observations géographiques et scientifiques. Témoin encore tous ceux qui, avant leur départ d'Angleterre, sont pourvus par la Société royale de géographie de Londres d'instruments de précision, pour pouvoir fournir à celle-ci les renseignements les plus exacts sur la géographie physique des régions où ils seront placés.

Aussi ne peut-on pas douter que, si jusqu'à présent les missions ont largement contribué aux progrès de la géographie de l'Afrique, le concours ultérieur qu'elles prêteront à cette partie de la science ne soit encore plus utile. On verra certainement se confirmer d'une manière générale pour tout le continent cette observation flatteuse faite par Sir H. Rawlinson, au point de vue restreint de l'exploration de l'Afrique centrale, que les services rendus par les divers établissements missionnaires, sont inappréciables. Mieux que des voyageurs en passage, les missionnaires peuvent pendant leur séjour prolongé dans le pays, et tout en s'acquittant de leur tâche spéciale, étudier les phénomènes physiques ; leurs

rapports de tous les jours avec les habitants leur permettent aussi d'acquérir des connaissances anthropologiques, ethnologiques et philologiques, qu'un commerce momentané avec une population serait incapable de leur fournir.

BIBLIOGRAPHIE [1]

LA TUNISIE, par *M. Edmond Desfossés* (Paris, Aug. Ghio, 1877, gr. in-8°, 78 p.).— Les agissements des hommes d'État de l'Europe relativement à la Tunisie sont de nature à inspirer quelques craintes. Depuis longtemps la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie la convoitent.

Ce pays est donc à l'ordre du jour ; aussi avons-nous lu, avec l'intérêt d'actualité qui s'y rattache, l'ouvrage de M. Edmond Desfossés, écrit à un point de vue plus politique que géographique. Cet opuscule, qui a eu les honneurs d'une traduction en arabe, débute par quelques mots sur Carthage ainsi que sur Tunis et son Bey. M. Desfossés parle ensuite sommairement des productions naturelles du pays et dirige surtout son attention du côté de son histoire, qu'il retrace depuis les guerres puniques jusqu'en 1877 ; il conclut en proclamant que « la Tunisie attend encore un homme expérimenté, qui sache la comprendre, la gouverner et la conduire à de meilleures destinées. » Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. Desfossés traite de l'état actuel des finances de la Régence. Selon lui, l'œuvre de la Commission financière, instituée en 1869 pour s'occuper de l'amortissement de la dette publique, n'a en aucune manière rempli son programme ; elle devrait être dissoute ; le Bey devrait entreprendre lui-même des réformes et payer à échéance fixe comme tout débiteur. — Dans la dernière partie, l'auteur parle successivement de la position prise par les diverses puissances intéressées à l'égard de la Tunisie, et termine par ces mots peu rassurants : « La possession de la Tunisie doit être l'objet d'une grande convoitise. C'est au Bey, c'est à ses ministres, à bien s'en pénétrer, à éviter les pièges et, en cas de danger, à savoir trouver leur point d'appui. »

CONSTANTINE. VOYAGES ET SÉJOURS, par *Louis Régis* (Paris, Calmann Lévy, 1880, 1 vol. in-18, fr. 3,50). — L'intérêt éveillé par les curiosités diverses de Constantine et de ses environs, a fourni un nouvel aliment au talent de l'auteur déjà connu de l'excursion à Biskra, publiée par la

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Revue des Deux-Mondes et que l'on aime à retrouver dans le présent volume. Dessinateur et peintre, amateur de la nature et du pittoresque, la femme qui a emprunté le pseudonyme de Louis Régis est surtout captivée par la nouveauté des scènes que lui offre la campagne, sous ce soleil si doux dont elle dit avoir emporté un rayon, et par les différents types de population qui se rencontrent à Constantine. Tout ce qui se rattache à la vie des Arabes exerce sur elle un attrait particulier. Sous sa plume, tous les éléments de cette vie se combinent de manière à former des tableaux d'une parfaite netteté de dessin, d'une grande puissance de relief et d'une étonnante variété de couleurs.

Les peuples de l'Afrique et de l'Amérique, par *Girard de Rialle* (Bibliothèque utile, fr. 0,60).— Ce volume contient un tableau assez fidèle des peuplades qui habitent l'Afrique et l'Amérique. Il s'ouvre par quelques vues générales sur l'ethnologie. L'auteur étudie et compare les différentes théories émises sur l'origine de l'homme, et adopte celle de Darwin comme la plus vraisemblable. Puis M. de Rialle parle des races humaines au point de vue des caractères physiques, du langage, de la religion, de la civilisation, et reconnaît que les savants n'ont trouvé aucun caractère qui pût servir de base à une classification naturelle. Ensuite il traite des peuples d'Afrique en particulier. Il en fait une description fort intéressante au point de vue scientifique, apprenant beaucoup de choses nouvelles à ceux qui ne les connaissent que par le récit des explorateurs. La fin du livre est consacrée à l'Amérique.

Voyages aux pays mystérieux, par *Louis Jacolliot* (Paris, Marpon et Flammarion, 1880, 1 vol. in-18, fr. 3,50). — Ces récits font, en quelque sorte, suite à un livre antérieur intitulé : Voyage aux rives du Niger. Aussi l'auteur ne commence-t-il sa narration qu'à son départ de Gato, petit village du Bénin, en nous disant qu'il se joint à une caravane, réunie par le capitaine Edward Adams, dans le but d'échanger contre les produits des royaumes de Yébou, du Yoruba, du Borgou et du Haoussa, une cargaison d'armes. Ce n'est pas, nous l'avouons, cette spécialité de produits industriels que nous aimons à voir importer en Afrique par les Européens, car ils contrecarrent par là les efforts généreux qui se font pour la civilisation pacifique de ce continent, en multipliant entre les mains des indigènes les engins de destruction perfectionnés. Le livre de M. Jacolliot est bien écrit, mais plutôt en vue d'amuser que d'instruire ; l'auteur se complaît trop, selon nous, dans la description des actes de cruauté et dans la peinture de l'immoralité des

nègres, au détriment de notions plus profitables à la science. Enfin nous devons ajouter qu'il se montre malveillant, parfois même injuste envers l'Angleterre, en présentant ce pays comme encourageant la traite et ne cherchant qu'à conquérir le sol africain.

MAP OF THE BENUE, FROM DJEN TO RIBAGO, by *Ed. Robert Flegel* Gotha, 7 feuilles, fr. 28,70). — Depuis quelques années, la « Church Missionary Society » qui possède des établissements sur le Niger et le Bénoué, a mis à la disposition de ses agents un petit steamer à roues, dont ils se servent pour pénétrer dans des régions encore peu connues. Lorsque, en 1878, le voyageur belge Burdo explora le Bénoué, il prit passage sur le *Henry Venn,* qui était alors commandé par le capitaine Robinson, sous la direction d'un homme de mérite, M. J. Ashcroft, de Manchester, délégué de la Société des Missions.

Aujourd'hui nous apprenons le retour du vapeur d'un nouveau voyage sur le Bénoué. Il avait quitté Lokoja, au confluent du Niger et du Bénoué, le 8 juillet dernier et était arrivé à Yola le 28 août ; de là il poursuivit sa route, mais dut s'arrêter le 4 septembre devant des rochers qui obstruaient le cours du fleuve, et auxquels M. Ashcroft donna le nom de « Rochers du Henry Venn. »

M. Flegel, de Hambourg, qui faisait partie de l'expédition a dressé une carte du Bénoué, de Djen (9°,5' long. E.) à Ribago (11°,10' long. E.). Cette carte, en 7 feuilles, a été autographiée à Gotha; il n'en a été tiré que 50 exemplaires, dont 28 seulement ont été mis en vente. Elle est à une très grande échelle. Nous avons été frappés du soin apporté à sa construction, en même temps que de la prudence avec laquelle avait marché le *Henry Venn.* En effet, sur toute la partie du fleuve parcourue, des profondeurs sont indiquées à très peu de distance les unes des autres. De plus, les chaînes de montagnes vues à l'horizon, les moindres localités sur les bords du fleuve, les plus petites îles, et toutes les tribus traversées sont marquées exactement. Le Bénoué est en plusieurs points bordé d'une chaîne continue de hauteurs, tandis que sur d'autres ses eaux s'écoulent à travers un terrain plat. Les emplacements de villages se trouvent en grand nombre sur ses bords, mais il est probable que la plupart d'entre eux sont déserts, par suite de l'incessante chasse aux esclaves dont ce pays est le théâtre.

GRAMMAR OF THE CHINYANJA LANGUAGE AS SPOKEN AT LAKE NYASSA, by *A. Riddel* (Edinburgh, John Maclaren and Son, 1880, in-32). — La langue chinyanja est la langue parlée par les Anyanjas, au milieu

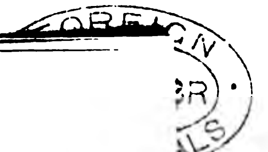
desquels travaillent les missionnaires de la station de Livingstonia. Naguère encore ils formaient une tribu assez nombreuse, établie au sud du lac Nyassa, jusqu'au confluent du Chiré et du Zambèze; mais, conquis par une tribu voisine, ils se trouvent tellement dispersés au milieu des autres tribus de cette partie de l'Afrique, qu'une personne qui connaît leur langue peut se faire comprendre dans quelque district du lac que ce soit.

En contact avec les Anyanjas dès le début de la mission de Livingstonia jusqu'en 1879, M. A. Riddel, après avoir acquis la connaissance pratique de leur langue, l'a étudiée au point de vue théorique, et a préparé la grammaire que vient de publier le Comité des missions de l'Église libre d'Écosse; il l'a accompagnée de deux vocabulaires, l'un chinyanja-anglais, l'autre anglais-chinyanja.

Comme toutes les langues bantous connues, avec lesquelles elle a beaucoup de rapport, le chinyanja est une langue complète, ayant les dix parties du discours; les formes du verbe y sont très riches; un grand nombre de noms sont dérivés de l'impératif du verbe; beaucoup de mots sont formés par agglutination de racines monosyllabiques, dont la plupart étaient primitivement des onomatopées.

A TRAVERS L'ALGÉRIE. *Souvenirs de l'excursion parlementaire, sept.-oct. 1879,* par *P. Bourde* (Paris, Charpentier, 1880, 1 vol. in-18, fr. 3,50). — Passionné pour l'étude de tout ce qui tient à la prospérité de l'Algérie, M. P. Bourde, sans être ni sénateur, ni député, n'en a pas moins suivi les membres du parlement français qui, l'année dernière, se rendirent dans la colonie pour examiner sur place les problèmes à résoudre, écouter les vœux des populations et se préparer à de prochaines discussions sur ce sujet. Dans ce trajet, de Bône à Tlemcen, et sans négliger la partie descriptive du récit, il passe en revue toutes les questions vitales: celles des rivalités entre les principales villes, des concessions de terres, du crédit aux colons, de la sécurité, de l'assimilation des indigènes, des réformes de tous genres, etc. Il s'efforce tout particulièrement de dissiper les sentiments de défiance qui, depuis la conquête, existent dans l'opinion publique à l'égard de la population indigène, et de montrer que la réconciliation des deux sociétés, actuellement juxtaposées sur le sol de la colonie sans se pénétrer réciproquement, est une condition indispensable au développement de la colonisation.

Les personnes qu'intéressent les questions algériennes seront heureuses de les trouver si bien élucidées dans ce volume, écrit d'un style parfaitement limpide, et où règne d'un bout à l'autre un vrai sentiment d'équité.



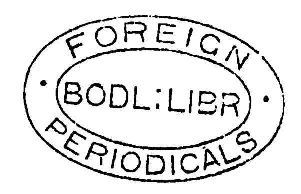
d
N
st
c
m
c
la

st
p
p
li
a

b
d
n
s
p

o
—
r
s
r
é
s
l
l
t
g
d
d
t
s
t

s
t



BULLETIN MENSUEL

Le développement des moyens de communication correspond en général assez exactement à celui de la civilisation d'un pays. A ce point de vue, nous constatons avec plaisir à notre arrivée en Algérie, dans l'échange des dépêches télégraphiques, un progrès qui rend nécessaire l'établissement d'un troisième câble entre la colonie et la mère patrie.

En revanche, l'expédition de M. le colonel Flatters a rencontré des difficultés qui ont engagé son chef à rentrer en Algérie, où il se propose de passer la saison des grandes chaleurs, renvoyant la suite de son exploration au mois d'octobre. Plus heureuse a été la mission de M. l'ingénieur Choisy, qui est rentrée à Constantine après avoir soumis à une investigation complète le pays situé entre l'Oued-Rir' et El-Goléah, dont elle a fait un relevé très circonstancié, tant au point de vue de la configuration du sol qu'à celui de sa constitution géologique. Entre Ouargla et El-Goléah elle s'est attachée très spécialement à déterminer l'allure de tous les affluents de l'Oued-Mia, qu'elle a rencontrés une première fois au delà de Zaraia. Le cours des dépressions sahariennes dans cette région peut être regardé comme fixé géographiquement. Au delà d'El-Goléah, les passages au travers des grandes dunes qui barrent la route d'Insalah ont été reconnus. L'on sait déjà que ces observations concordent avec celles de M. Jus, l'habile directeur des sondages dans le sud, et que l'opinion des divers membres de la mission est favorable à la création du Trans-Saharien. — C'est sans doute le retour de cette mission et le rapport de ses ingénieurs au Ministère, qui ont fourni à la Société civile du Trans-Saharien l'occasion d'une séance, tenue le 5 mai à Paris, dans laquelle a été exprimé l'espoir de voir le gouvernement donner bientôt, à l'initiative privée, le concours et le patronage qui lui sont indispensables pour accomplir son œuvre jusqu'au bout.

A propos de chemins de fer signalons encore les progrès de la ligne qui, avant peu, unira Bône à Tunis.

Voisine de Tunis, la ville de Tripoli paraît devoir acquérir une importance commerciale qui nécessiterait la création d'un port. En annonçant au *Sémaphore* de Marseille l'arrivée d'une grande caravane, le correspondant de ce journal ajoute qu'elle est composée en grande partie de gens du Ouadaï, apportant des plumes d'autruche, des dents d'éléphant et autres produits que l'on tire de l'intérieur de l'Afrique. Depuis la conquête du Darfour par l'Égypte, les populations du Bornou et du Ouadaï, fières de leur indépendance, ont à peu près rompu

leurs anciennes relations avec Khartoum et en ont noué de régulières avec Tripoli, qui tend à devenir le rendez-vous des caravanes du sud. Son commerce s'en ressentira avantageusement ; donnant aux peuples de l'intérieur, en échange de leurs produits, beaucoup d'articles sortant des fabriques européennes, cette ville serait un entrepôt commode pour des marchandises d'un écoulement facile parmi les nègres. Une compagnie a offert d'y construire un port ; la municipalité s'associerait à cette entreprise par une subvention annuelle ; projets et plans sont actuellement soumis à l'examen de la Sublime Porte.

Dans la vallée du Nil, les appréhensions que nous exprimions naguère, sur les conséquences de la retraite de Gordon et de la destitution de Messedaglia, semblent déjà se confirmer. D'après des renseignements parvenus du Caire à l'*African Times*, une caravane de 300 chameaux, avec des esclaves destinés à être vendus, est arrivée du Soudan à Siout, et le consul général anglais a dû porter plainte au gouvernement égyptien, qui a envoyé des troupes pour s'emparer de la caravane ; seulement, il est à craindre que les troupes ne soient arrivées trop tard. — Si Gessi peut conserver ses fonctions, il verra arriver prochainement une expédition italienne commerciale dirigée par le comte Louis Pennazzi de Plaisance, déjà connu par ses voyages en Amérique et dans la vallée du Nil, qui est parti pour Khartoum et le Bahr-el-Ghazal, accompagné de MM. Bessone, mécanicien, et Carlo Belli, négociant.—Piaggia comptait partir pour Fadazi et le pays des Gallas, d'où il voulait pousser plus au sud à la recherche de Cecchi et de Chiarini, dont la société de Rome n'avait pas de nouvelles depuis longtemps. Il les trouvera bien portants et libres, car M. Naretti vient d'écrire que, d'après des informations fournies par le roi Ménélik, les voyageurs jouissent d'une très bonne santé ; ils ne sont point retenus prisonniers par les Gallas, comme on l'avait raconté, mais sont au contraire très aimés des habitants du pays où ils résident actuellement.

Quant à Matteucci, il est parti pour le Darfour et espère atteindre les frontières du Ouadaï avant l'hiver. Là il fera une halte pour étudier les types des tribus qui occupent cette contrée, et les moyens les meilleurs et les plus sûrs pour atteindre Abeschr.

Mentionnons encore le départ de MM. Menada et Braun, agents de la maison Rubattino, pour établir une station commerciale à Souakim ; celui de M. Lucardi pour la baie d'Assab, en vue d'étudier la possibilité de relations commerciales avec l'intérieur ; enfin la mission confiée au

capitaine de Amezaga, commandant de la *Varese*, dans la mer Rouge ; cet officier est chargé de faire une excursion le long des côtes pour conclure des conventions et des traités en faveur du commerce italien. L'Égypte cependant conteste à l'Italie la propriété de la baie d'Assab ; elle lui a adressé une note de laquelle il résulte que, sans s'opposer à la fondation d'un établissement commercial italien, le gouvernement égyptien ne saurait approuver une prise de possession du territoire, par la raison que les Bédouins qui l'ont vendu à la compagnie Rubattino n'en avaient pas le droit. D'après le *Moniteur de l'Algérie,* des troupes égyptiennes auraient même débarqué dans la baie d'Assab, et le gouvernement italien aurait protesté.

Pendant que nous étions dans la région du Haut-Nil, nous aurions dû dire un mot de l'exploration accomplie par un Grec, M. Potagos, dont le nom ne figurait pas jusqu'ici parmi ceux des voyageurs dans l'Afrique centrale, et au sujet duquel M. H. Duveyrier vient de faire une importante communication à la Société de géographie de Paris. M. Potagos a consacré deux années (1876 et 1877) à l'étude de la contrée qui s'étend au sud du Darfour jusqu'à l'Ouellé, du 9° 30′ au 3° lat. N., et à l'ouest du Bahr-el-Diour, affluent du Bahr-el-Ghazal, du 24°30′ au 19° long. E. environ. Il en a rapporté une relation et une carte, dont les données nouvelles ont été très clairement résumées par M. Duveyrier. Elles serviront à élucider l'hydrographie de cette partie de l'Afrique, sur laquelle nous donnerons prochainement un article spécial.

En Abyssinie, le roi Jean continue à persécuter tous ceux qui n'acceptent pas sa foi, et malheureusement nous avons à signaler d'autres traits de barbarie relatifs à l'esclavage dans cette région. Une lettre d'Abyssinie au colonel Gordon nous apprend que Ras-Adal, gouverneur du Godjam, a reçu, en paiement de taxes imposées aux tribus Gallas récemment conquises, 200 enfants des deux sexes, de 8 à 16 ans, qu'il les a envoyés au roi Jean pour acquitter les taxes dues par le Godjam, et qu'à son tour le roi les a donnés comme esclaves à ses chefs, en paiement de ce qu'il leur devait ; et ces chefs, au dire du correspondant, traitent ces pauvres créatures plus mal que les ânes ne sont traités en Égypte ! L'esclavage est un ennemi avec lequel la civilisation aura souvent à reprendre la lutte, dans les contrées d'où l'on espérait le voir bientôt disparaître.

Nous nous sommes réjouis de son abolition dans les États de Mtésa, mais Emin Bey, gouverneur de l'Afrique équatoriale, écrit que la guerre règne dans l'Oussoga, tributaire du royaume d'Ouganda ; des chefs in-

stitués par Mtésa en ayant été chassés et les impôts n'y étant pas payés régulièrement, le roi y a envoyé un de ses parents, Chambalango, avec quelques milliers d'hommes qui se sont mis à piller et à ravager ce district, d'où 2000 esclaves ont été expédiés à Mtésa.

Les relations que Mtésa tend à créer avec l'Angleterre, par l'entremise des trois Ouagandas envoyés à Londres sous la conduite de MM. Wilson et Felkin, n'amélioreront-elles point cet état de choses ? Nous voulons le croire. La Société royale de géographie de Londres, à laquelle ces ambassadeurs ont été présentés par M. Wilson, leur a fait l'accueil le plus cordial, et l'on peut espérer qu'après leur séjour en Angleterre, ils reviendront dans leur pays avec le désir de le voir s'ouvrir toujours davantage à la civilisation.

Les missions d'Alger profitent des facilités qui leur sont accordées actuellement, pour envoyer le plus d'agents possible dans l'Afrique équatoriale. Un de leurs missionnaires, l'abbé Guyot, qui a déjà organisé et accompagné la seconde caravane dans cette région, est revenu à Alger pour en préparer une troisième, qu'il conduira cette fois par la voie du Nil. Elle comprendra une vingtaine de membres.

Le R. P. Charmetant vient de transmettre à l'*Exploration* des détails sur les dernières recherches de Debaize sur les deux rives du Tanganyika, en compagnie du P. Deniaud, supérieur de la mission de l'Ouroundi. A la fin de septembre, celui-ci avait visité le littoral nord du lac, et traversé l'Ouvira où réside depuis quelque temps un Arabe, Moinié Héri, qui s'intitule gouverneur d'Oudjidji, et qui exerce une grande influence dans ces contrées où il a accaparé à son profit le commerce de l'ivoire et des esclaves. En rentrant à sa station de Bikari, le P. Deniaud y trouva Debaize qui arrivait aussi du nord où il avait tenté vainement de faire passer sa caravane ; il venait proposer aux Pères de l'accompagner dans une tournée qu'il désirait faire vers la partie méridionale du lac, afin d'y tenter le passage. Le P. Deniaud se mit en route avec lui pour Oudjidji. De là ils se dirigèrent vers Karéma et explorèrent, chemin faisant, l'embouchure du Malagarazi et la côte de l'Oufipa, région autrefois populeuse, aujourd'hui déserte par suite de la traite et des incursions des pillards. Après un arrêt causé par la maladie, Debaize repartit avec son compagnon, et remonta le lac en barque jusqu'au cap Kongoué où une bande de Rougas-Rougas les reçut à coups de flèches. Ils traversèrent alors le lac, abordèrent à la côte occidentale, vers la crique du Loukouga, d'où la fatigue obligea Debaize à revenir à Oudjidji chez M. Hore, où il mourut.

Abordons maintenant le champ d'exploration de l'Association internationale. — Avant de quitter Tabora, le capitaine Popelin avait obtenu la concession d'un terrain entre cette ville et Kouikourou. M. van den Heuvel, demeuré à Tabora, comptait construire sur ce point une habitation dès que la saison le permettrait. C'est donc là que sera la station internationale la plus rapprochée de Zanzibar et M. van den Heuvel en sera le chef. Ses relations avec le gouverneur et avec les Arabes continuent à être excellentes, grâce aux soins médicaux qu'il donne à eux et à leurs familles. Le pays est très fertile. De même que les articles de charpenterie et de menuiserie, les instruments aratoires européens y trouveraient un écoulement facile, n'étaient les frais de transport qui, pour le moment, sont trop élevés.

La seconde station serait Karéma, sous le. commandement de M. le capitaine Ramækers, qui va partir de Bruxelles, avec MM. les lieutenants Leu et Becker, pour remplacer M. Cambier, lequel rentrera en Belgique. Après l'arrivée de la troisième caravane, M. Popelin continuera avec M. Burdo son voyage au delà du lac, dans la direction de Nyangoué, à la recherche d'un emplacement pour la troisième station.

L'expédition de MM. Burdo, Roger et Cadenhead a franchi, plus rapidement qu'aucune autre, la distance de Zanzibar à Mpouapoua. De ce point M. Burdo a visité les lacs de Matomombo, laissés de côté en général par les Européens. Les indigènes les plaçaient à six heures de marche au S.-E. de Mpouapoua, mais M. Burdo en a mis dix à faire ce trajet, au travers de forêts, de montagnes boisées, de buissons d'épines où il a dû se frayer un chemin la hache à la main, et sans trouver une goutte d'eau ni un village sur sa route. Il espérait traverser l'Ougogo en dix ou quinze jours.

Quant aux stations que les Comités nationaux se proposent de fonder dans l'Afrique orientale, nous avons appris le départ de MM. Sergère et Bloyet, chargés d'installer dans l'Ousagara celle du Comité français. M. Bloyet, qui dirigera la station, est déjà accoutumé au climat de ces régions. De plus, il est parfaitement à même de faire toutes les observations réclamées d'un chef de station. M. Sergère a déjà fondé à Tabora un immense comptoir, où les voyageurs pourront trouver sûreté pour eux-mêmes et pour leurs marchandises. Les principaux chefs du pays sont liés avec lui par des contrats, qui lui assurent un nombre considérable d'hommes engagés comme porteurs. Pouvant voyager plus sûrement, les explorateurs auront désormais la liberté nécessaire pour observer, et leurs découvertes profiteront mieux à la science, au commerce et à la civilisation.

La station allemande serait établie à l'extrémité S -E. du Tanganyika. S. M. le roi des Belges y a contribué pour la somme de 40,000 fr. et la Société africaine allemande a fourni une première subvention de 20,000 francs.

La venue en Europe de M. le missionnaire Coillard nous a valu de précieux renseignements sur le pays des Banials et sur celui des Barotsés, qu'il a visités en vue de l'établissement d'une mission. Le premier lui a paru fort riche en mines, particulièrement en mines d'or et de platine, dans lesquelles des vestiges de différentes époques lui ont montré que quelques-uns de ces *placers* ont été exploités dans l'antiquité, et plus tard par les Portugais. Obligé de s'enfuir chez le roi des Matébélés, pour échapper au chef Banial qui songeait à le faire précipiter dans un ravin avoisinant sa résidence, M. Coillard demeura trois mois prisonnier de Lo Bengula, le plus puissant roi de l'Afrique australe. Il trouva un meilleur accueil auprès de Khamé, roi de Chochong, qui entretient une petite troupe de chasseurs et la met à la disposition des Européens, chasseurs d'éléphants et d'autruches. De là le missionnaire remonta jusqu'au Zambèze, à travers un pays désert où l'on ne rencontre que quelques Bushmens. Les Barotsés, riverains du fleuve, l'accueillirent comme un successeur de Livingstone dont le souvenir est resté gravé dans leurs cœurs. Leur chef lui demanda de s'établir au milieu d'eux, mais l'insalubrité de ce district, complètement inondé pendant la saison des pluies, ne permet guère de songer pour le moment à y installer une mission. En revanche il serait question d'explorer le Zoumbo, du 15° au 12° lat. S. et du 24° au 30° long. E., du Zambèze au lac Bangouéolo et du pays des Barotsés au Nyassa. C'est M. Arthington, de Leeds, qui a attiré l'attention du Comité des missions de Paris sur cette région peu connue, dont le climat paraît comparativement salubre, et dont l'accès par eau est facile. M. Arthington donnerait 25,000 fr. pour y fonder une mission. Peut-être la station pourrait-elle être fixée sur un point assez rapproché des Barotsés pour permettre de les évangéliser périodiquement, dans les saisons les plus favorables, et pour attirer des jeunes natifs qui viendraient y faire leur éducation.

Le roi des Matébélés paraît beaucoup mieux disposé à l'égard du P. Depelchin, supérieur de la mission catholique du Zambèze. Le bruit avait couru que les missionnaires romains étaient, eux aussi, prisonniers de Lo Bengula, mais, d'après les dernières nouvelles, les rapports entre ce roi nègre et les R. P. étaient toujours excellents; ceux-ci n'avaient qu'à se louer de leurs relations avec les chefs indigènes et avec les blancs

établis à Gubuloouayo. De nouveaux renforts leur sont envoyés ; deux Pères et deux Frères ont quitté Southampton à la fin de février et doivent arriver à destination vers le mois de septembre. Le P. Depelchin comptait franchir le Zambèze au commencement de mai pour établir une mission au delà de ce fleuve, en laissant plusieurs Pères poursuivre chez les Matébélés l'œuvre si heureusement commencée.

Cette même région sera prochainement explorée par M. F.-C. Selons, qui a été longtemps dans la région du Haut-Zambèze, et qui, après plusieurs tentatives infructueuses pour atteindre le lac Bangouéolo, se dispose à repartir du Transvaal pour ce même lac.

Le 1er juillet prochain s'embarqueront à Londres, pour le district oriental de la colonie du cap, Mgr Ricards, vicaire apostolique, cinq missionnaires, vingt-cinq trappistes, destinés à la fondation d'une colonie, et onze postulants. A en croire le *Tagblatt* de Berlin, ces trappistes seraient des Allemands qui, expulsés des provinces prussiennes, auraient été appelés par le gouvernement anglais en vue de la colonisation du Zoulouland.

L'apparition d'éléphants sur la rive droite du Sunday River est un fait tellement rare, que nous ne pouvons pas quitter le Sud sans dire encore, d'après le *Port Elizabeth Telegraph*, qu'une troupe de ces pachydermes s'est soudainement montrée dans cette région, et a causé d'assez grands dégâts dans les cultures des colons.

Depuis la rédaction de l'article sur les « Missionnaires explorateurs » de notre dernier numéro, les *Missions catholiques* nous ont apporté le récit d'un voyage que le R. P. Duparquet, de la mission de la Cimbébasie, vient de faire avec M. Carlson, négociant de l'Ovampo, dans le royaume de Quanhama et à la résidence du roi Kipandeka, par 17° lat. S. et 13°40′ long. E., région peu connue jusqu'ici, entièrement plate, sans la moindre colline, ni un seul rocher. Ses prairies, recouvertes d'un très beau gazon pendant la plus grande partie de l'année, fournissent d'excellentes routes pour parcourir le pays en wagon. Dans la saison des pluies, qui commence en février, les eaux du Cunéné montent, débordent, et, s'avançant lentement, entraînent dans ces prairies une multitude de poissons et de grenouilles, dont les habitants font provision, ainsi que d'œufs d'oies et de canards, ces oiseaux accompagnant en foule l'immigration des poissons dans les prairies. Celles-ci fournissent également aux immenses troupeaux qu'on y élève d'excellents pâturages.

Le roi Kipandeka a fait aux voyageurs un accueil très cordial, les a

installés dans une de ses fermes auprès de son palais, leur a envoyé sans tarder des vivres en abondance et un nombreux personnel pour les servir. Il demeure d'ordinaire presque invisible pour les étrangers portugais ou anglais, mais le P. Duparquet fut plus heureux; autorisé à se présenter, il remit au roi un fusil à deux coups pour la chasse aux éléphants, répondant par là à la passion du monarque pour ce genre d'arme. Quoique d'une architecture primitive, son palais est vaste, et le labyrinthe des corridors y est tel qu'il faut une demi-heure pour en faire le tour. Vêtu à l'européenne le roi se montra très affectueux, et s'entretint avec le R. P. par l'intermédiaire de M. Carlson. Il promit une excellente propriété et sa protection pour la mission; aussi le missionnaire s'est-il hâté de retourner à Omarourou, pour mettre ses affaires en ordre et revenir dans l'Ovambo après la saison des pluies.

La région du Kaoko au Cunéné est aussi explorée dans ce moment par un autre Français, M. Dufour, recommandé par le ministère des affaires étrangères et en rapport avec la Société de géographie de Paris, à laquelle il communiquera les résultats de son voyage.

En remontant vers le nord, nous trouvons Savorgnan de Brazza arrivé au Gabon et, sans doute, à l'heure qu'il est, il explore la région entre l'Ogôoué et Stanley Pool. Il comptait même parvenir à transporter des bateaux à vapeur sur le Congo moyen par l'Ogôoué, plus facilement que Stanley par la route de Vivi à Stanley Pool.

En passant à Lagos, il a appris que des Anglais ont formé le projet de construire un chemin de fer de Lagos, par Abéokouta et Ilori, à Rabba sur le Niger, au point où cesse la navigation des vapeurs.

Pour développer les rapports commerciaux entre l'Amérique et Libéria, le commodore Shufeldt, de la marine américaine, vient de faire faire le relevé scientifique de la rivière Saint-Paul, d'étudier le pays, sa population, ses ressources, la possibilité d'y établir un chemin de fer. D'après le rapport présenté à l'American Colonization Society, le sol est riche, bien arrosé, très productif; il n'y a pas de collines qui fassent obstacle à l'établissement d'une voie ferrée; la construction en serait facile et peu coûteuse, et le trafic avec l'intérieur, la vallée du Niger et le Soudan, deviendrait une source inépuisable de richesses, non seulement pour le trésor de Libéria, mais encore pour les capitalistes américains. Aussi espère-t-on que le Congrès fera poursuivre les études d'un chemin de fer, de Monrovia à Boporo et au delà des monts de Kong.

On signale en Amérique, parmi les nègres de l'Arkansas, une tendance

à émigrer à Libéria. Le *New-York Times* rapporte que cent d'entre eux hommes, femmes et enfants viennent d'arriver à Jersey City, sous la conduite de Richard Newton, noir laborieux et intelligent qui, n'espérant pas pour lui-même et pour ses frères d'être traité convenablement par les blancs de l'Arkansas, s'est décidé à partir pour Libéria ; ce groupe ne serait que l'avant-garde d'une armée de 10,000 colons noirs, de l'Arkansas seulement, organisés en compagnies de 100 personnes chacune et décidés à se rendre en Afrique ou dans les États du Nord.

Au reste, l'idée de la colonisation de l'Afrique centrale par des noirs civilisés a déjà été présentée à S. M. le roi des Belges par le colonel Chaillé Long.

Celle d'utiliser les indigènes pour les excursions à l'intérieur semble aussi faire son chemin. Les noirs d'Afrique, après avoir reçu une instruction spéciale, pourraient être de très bons explorateurs. Témoin M. Barber, indigène, qui vient de rentrer à Sierra Léone après un voyage de deux ans, à ses propres frais, à la recherche des sources du Niger, dont la guerre qui régnait alors dans cette région l'a empêché d'approcher. Il n'en a pas moins étudié l'intérieur, particulièrement le pays de Foutta et ses habitants. Il a trouvé ce district montagneux très riche en pâturages peuplés de troupeaux de moutons et de chèvres, et abondants en vaches et en chevaux d'une race supérieure. Les habitants sont beaux, forts et actifs, mais toujours engagés dans des guerres fatigantes avec leurs féroces voisins les Houboués, qui envahissent continuellement le pays et ont déjà réussi à s'assujettir une partie considérable du territoire. De nombreux cours d'eau répandent partout la vie, la fertilité et l'abondance. Dans les vallées, au pied des montagnes, la chaleur est intense, mais sur les plateaux l'air est restaurant. Le sol renferme du fer et de l'or ; ce dernier métal se trouve même fréquemment dans le sable, mais les habitants n'ont pas encore appris à l'en retirer.

Quelle que soit l'abondance de l'or dans ces régions, la population de la colonie de Sierra Léone n'en a pas moins été récemment très émue par un décret de l'autorité législative, démonétisant subitement dans la colonie les dollars du Mexique et de divers États de l'Amérique du Sud, dont le cours avait été légalisé il y a 37 ans. Le décret se basait sur ce que leur valeur légale était de 4 sh. 5 d., tandis qu'ils ne valent réellement que 3 sh. 6 d. La masse du peuple ne possédant guère que cette monnaie, la mesure entraînait pour elle une ruine générale. Aussi une pétition fut-elle organisée, revêtue d'un grand nombre de signatures et présentée au gouverneur. Les pétitionnaires firent valoir la détresse dans laquelle

seraient plongés tous les habitants de la colonie, surtout les moins fortunés, s'il ne leur était pas accordé un délai de 30 jours, pendant lesquels ils pourraient présenter leurs dollars au trésor qui les leur prendrait au cours légal de 4 sh. 5 d. L'autorité législative revint sur sa décision et résolut que les dollars démonétisés seraient reçus par le trésor au pair pendant dix jours; la tranquillité s'est rétablie dès lors à Sierra Léone et dans le reste de la colonie.

Un nouvel explorateur, M. Olivier Pastré, est parti de Dakar avec une embarcation à vapeur et un certain nombre d'hommes. Son projet est de remonter le Rio Grande aussi loin que cela sera possible, puis de gagner par terre le cours supérieur du Niger, à travers le Fouta Djallon. Il aurait l'intention de suivre ce dernier fleuve jusqu'à son embouchure. Il dispose d'une grande fortune et ne reculera pas devant les dépenses nécessaires pour le succès de son entreprise. Il voyagera comme médecin, qualité qui est, comme on sait, fort appréciée des populations africaines.

Nous formons les meilleurs vœux pour qu'il soit plus heureux que M. Soleillet, que nous avions laissé sur la route de l'Adrar et de Tombouctou et qui, après avoir été pillé par les Ouled-Dlim, a dû retourner à Saint-Louis pour s'y ravitailler. Il est même venu à Paris, où M. le ministre des travaux publics lui a exprimé le plus vif désir de le voir recommencer son exploration, en lui promettant que les fonds ne lui feraient pas défaut. Il compte s'embarquer de nouveau à Bordeaux le 5 juillet prochain.

Sans être aussi mauvaises que celles de M. Soleillet, les nouvelles du Dr Lenz montrent à quels dangers sont exposés les explorateurs de ces régions. — Chargé récemment par la Société de géographie de Berlin de se rendre à Tombouctou, il s'est dirigé de Fez vers le sud et a traversé l'Atlas; sa marche n'a pas été sans difficultés ni sans dangers, surtout la descente du versant méridional de la troisième des chaînes qui forment l'Atlas. Le fanatisme des populations de la montagne l'obligea à la plus grande prudence. On l'eut bien vite reconnu comme chrétien et son compagnon Hadsch Ali, grand chérif, eut beau affirmer que le docteur était un médecin turc, qu'il avait connu et engagé à Constantinople, ses affirmations ne trouvèrent aucun crédit. A Taroudant, le commandant de la forteresse ne permit pas que les tentes fussent dressées dans la ville; la lettre du sultan dont le voyageur était muni ne lui servit de rien. La populace furieuse se souleva, demandant à grands cris la mort du chrétien.

Les gens du docteur saisirent leurs armes, bien résolus à le défendre ; et le sang aurait certainement coulé si le chérif de la ville, ayant appris la venue d'un grand chérif, n'était arrivé à temps pour apaiser la multitude ; la lettre de recommandation dont le Dr Lenz était porteur lui valut de pouvoir dresser ses tentes dans la forteresse, derrière les murs de laquelle le voyageur et ses gens étaient en sûreté. Les procédés du chérif eurent sans doute une influence sur la partie cultivée de la population, dont les dispositions devinrent meilleures ; toutefois le docteur écrivait qu'il ne pouvait encore visiter la ville, retenu qu'il était comme prisonnier dans la forteresse. Il comptait se diriger vers Sidi Escham, au sud de Taroudant, où, vers la fin de mars, se tient une grande foire, et où il espérait trouver pour Tombouctou des caravanes, auxquelles il pensait pouvoir s'adjoindre.

Nous ne quitterons pas le Maroc sans dire encore un mot de la conférence réunie en ce moment à Madrid, pour traiter la question de la sécurité des étrangers dans cet empire. Toutes les puissances, excepté la Russie, le Brésil et la Grèce, y sont représentées, pour la plupart par leurs ministres résidant à Madrid. Dès l'an dernier, le plénipotentiaire marocain Sidi-Mohammed-Wargash avait déterminé, de concert avec les membres du corps diplomatique à Tanger, les questions que la conférence examinera : signification et étendue du droit de protection sur les indigènes nommés agents du commerce étranger dans l'intérieur du Maroc ; obligations des étrangers et des protégés des Puissances, en ce qui concerne les impôts sur la moisson et le bétail ; limites futures du droit de protection, que le sultan veut ramener à la lettre des traités anglais et espagnol ; question des sujets qui reviennent se fixer au Maroc après avoir obtenu leur naturalisation en pays étranger ; enfin, situation des juifs indigènes ou naturalisés. Sur ces différents points les Puissances intéressées paraissant partagées entre deux tendances contraires, l'une conforme, l'autre opposée aux prétentions du Maroc, on peut prévoir que la conférence durera longtemps. — Nous aurons donc l'occasion d'y revenir.

L'ÉLEVAGE DES AUTRUCHES AU CAP ET EN ALGÉRIE

Les plumes d'autruche, en particulier celles qui ornent les ailes et la région caudale de cet animal, sont remarquablement belles. Ondoyantes, souples et élastiques, elles ont aussi pour trait caractéristique d'être partagées en deux portions égales par la hampe, ce qui n'est pas le cas

pour les autres plumes, où l'un des côtés est toujours plus large que l'autre; de plus les barbules, fort longues, ne sont point adhérentes entre elles et peuvent voltiger librement.

Les plus grandes et les plus belles plumes peuvent atteindre une longueur de 2 pieds et une largeur de 9 pouces. Elles se trouvent sur les ailes des mâles au nombre de 24 de chaque côté et sont d'un blanc pur; celles de la queue, au nombre de 50 à 60, sont moins gracieuses et un peu jaunâtres. Les plumes des autruches femelles sont moins belles.

De tout temps les plumes d'autruche ont été fort recherchées comme objet d'ornement, et elles ont donné naissance à un commerce d'une importance beaucoup plus grande qu'on ne pourrait le supposer à priori. Ce commerce peut être évalué, en effet, approximativement à 25 millions de francs par an, qui se répartissent comme suit :

Le Cap	15,000,000	La Syrie	150,000
L'Égypte	6,000,000	Le Sénégal	87,500
Tripoli	2,500,000	L'Algérie	12,500
Le Maroc	500,000		

Les autruches étaient autrefois répandues sur presque tout le continent africain et sur une portion de l'Asie, en Arabie, en Syrie, en Mésopotamie et même, paraît-il, dans l'Asie centrale. Par suite de la chasse à outrance que l'homme fait à ces oiseaux, leur habitat est devenu graduellement beaucoup plus restreint et leur nombre a considérablement diminué. Elles ont presque complètement disparu de l'Asie; en Afrique on ne les trouve plus ni en Algérie, ni en Égypte, et il faut aller les chasser dans la haute Sénégambie, dans le Sahara au sud de Touat et de Gadamès, dans le Kordofan, le Darfour, sur les bords des grands lacs et enfin sur la côte orientale dans la région des Somalis.

Les autruches n'ont jamais été vues entre Zanzibar et le Zambèze, ni dans les colonies portugaises d'Angola et de Benguela au sud du Congo; mais plus au sud elles reparaissent très abondantes; anciennement il y en avait au Cap, mais si elles ont disparu de cette région, on en trouve encore dans le Namaqua, le Damara, le Transvaal, etc. C'est cependant le Cap qui fournit au commerce la plus grande quantité de plumes d'autruche, comme nous l'avons dit plus haut; l'exportation même s'est beaucoup accrue depuis quelques années, ainsi que cela résulte des chiffres suivants :

Il a été exporté de la colonie du Cap en 1858, 1,852 livres de plumes: — en 1862, 7,462; — en 1869, 18,900; — en 1870, 29,800; — en 1874, 36,829.

Cet accroissement considérable provient de ce que, aux plumes des autruches sauvages sont venues s'adjoindre celles que les colons du Cap tirent des oiseaux qu'ils élèvent, depuis 1870, sur leurs vastes domaines.

Il paraît que quelques tribus nègres du Kordofan, depuis un temps immémorial, gardent autour de leurs huttes des autruches qui se reproduisent très bien, et un voyageur hollandais de la fin du siècle passé, nommé Sporrman, raconte aussi qu'il a vu des autruches apprivoisées dans quelques fermes du Cap ; mais on attachait peu d'importance alors à ces animaux.

En 1857, un Français, M. Chagot, membre de la Société zoologique d'acclimatation de Paris, offrit un prix de 2,000 francs pour encourager des essais de domestication de l'autruche en France, en Algérie ou au Sénégal. Le prix fut décerné en 1859 à M. Hardy, directeur du jardin d'essai d'Alger, qui avait obtenu un petit autruchon très vigoureux, sur 8 œufs couvés par un couple d'autruches qu'il possédait. Un peu plus tard, M. Demidoff à Florence, M. Graelles à Madrid, M. Suguet à Marseille et M. Bouteille à Grenoble obtenaient des résultats analogues. La reproduction de l'autruche à l'état domestique devenait donc un fait certain.

Les Anglais, dont l'esprit pratique est toujours en éveil, ne tardèrent pas à mettre à profit ces expériences, en introduisant dans la colonie du Cap cette nouvelle source de revenus. Dès 1866 M. Kinnear, propriétaire à Beaufort, obtenait de jeunes autruches, et depuis cette époque l'élevage des autruches a pris un tel développement, que le nombre de ces oiseaux, qui en 1865 n'était que de 80, dépasse maintenant 30,000.

Cet accroissement prodigieux est dû en grande partie à l'introduction de l'incubation artificielle. Par ce procédé on peut, en effet, obtenir un produit de chacun des œufs fécondés, tandis que, par l'incubation naturelle, un couple d'autruches ne donne tout au plus que 10 autruchons sur les 30 œufs pondus par la femelle dans l'espace d'une saison. Ajoutons que les plumes des autruches qui ne sont pas obligées de couver sont beaucoup plus belles, n'étant pas gâtées, pendant la période d'incubation, par leur contact avec le sol.

Pendant que les colons du Cap accaparaient presque entièrement le monopole du commerce des plumes d'autruche, ceux de l'Algérie ne se préoccupaient nullement de la possibilité de leur faire une facile concurrence. Jusqu'à présent, en effet, on ne peut signaler chez eux que quelques timides tentatives d'élevage qui n'ont pas toujours réussi; citons cependant le jardin d'acclimatation du Hamma, qui, avec 8 couples

d'adultes, peut fournir, au moyen d'une reproduction régulière, les jardins zoologiques de toute l'Europe. Au commencement de 1879, quelques négociants de Paris se sont constitués en société pour établir un parc d'autruches près d'Alger. Un domaine de 200 hectares a été acheté, sur lequel se trouvent actuellement 10 couples, dont quelques-uns seulement sont à l'état adulte; c'est peu, mais il est maintenant presque impossible d'obtenir des autruches sauvages vivantes, car il faut aller les chercher jusque dans le Soudan. Les autruches actuelles ont été fournies par le jardin d'acclimatation.

Il est à souhaiter que cet essai sérieux soit couronné de succès, et que les 108 autruches qui existent actuellement en Algérie donnent une descendance au moins égale à celle des 80 autruches du Cap de 1856. Tel est l'espoir de M. l'ingénieur Oudot, dont le livre récent intitulé « le Fermage des autruches en Algérie » sera fort utile à ceux qui essayeront de se vouer à cette industrie.

Donnons maintenant quelques renseignements sur la manière de soigner les autruches, sur l'incubation des œufs et enfin sur l'enlevage des plumes, en faisant remarquer que l'on n'est arrivé à bien connaître les soins réclamés par ces oiseaux qu'à la suite d'observations prolongées, et de patientes et souvent coûteuses expériences.

Les autruches doivent-elles être renfermées dans des parcs d'une étendue très limitée ou bien leur faut-il beaucoup d'espace? Au Cap, quelques colons laissent errer librement leurs autruches sur leurs vastes domaines, un peu comme à l'état sauvage, mais sous la surveillance de gardiens; d'autres, au contraire, pensent que les autruches peuvent se contenter de quelques ares de superficie, pourvu qu'elles reçoivent une nourriture convenable. M. Oudot préconise beaucoup ce dernier système pour l'Algérie; un couple, suivant lui, n'a besoin que d'un parc de 100 mètres de côté. — Les autruches sont omnivores, mais elles sont avides de matières alcalines, absolument nécessaires pour les maintenir en pleine vigueur. Les aliments qui leur conviennent le mieux sont la luzerne, le trèfle, les feuilles de l'*Opuntia ficus indica*, ainsi que les graines d'orge, d'avoine et de maïs, mélangées avec des fragments d'os. Une autruche a besoin en moyenne de 10 kil. d'herbes par jour et de 1 kil. de graines.

Les autruches sont-elles monogames ou polygames? La question est controversée, bien qu'à l'état sauvage le mâle vive en général avec 2 ou 3 femelles, et que les colons du Cap, au moment de la ponte, réunissent

dans un petit enclos un mâle avec 2 femelles; mais M. Oudot pense qu'il est préférable, si l'incubation doit être naturelle, de ne donner qu'une seule femelle à chaque mâle. Une femelle pond, dans une saison, de 20 à 30 œufs (un tous les deux jours), et l'incubation qui commence au milieu de septembre dure environ 45 jours. Le mâle et la femelle couvent alternativement, cette dernière principalement la nuit. Lorsque le nouvel arrivant vient prendre son poste, il a soin auparavant de retourner avec une dextérité remarquable tous les œufs, de telle sorte que la partie inférieure devienne supérieure, sans doute pour égaliser la répartition de la chaleur. Quand le moment de l'éclosion est arrivé, le petit autruchon fend lui-même la coquille, mais souvent les parents lui viennent en aide et déchirent avec le bec la membrane qui enveloppe le poussin, pour faciliter sa sortie.

Un autruchon au moment de sa naissance vaut 5 liv. sterl.; lorsqu'il a quelques mois sa valeur double; enfin une autruche adulte coûte de 800 à 1000 francs.

Une autruche ne pouvant couver environ que le tiers de ses œufs, il en résulte une perte considérable pour l'éleveur, qui ne peut tirer que quelques francs des œufs en excès. Aussi les colons du Cap ont-ils cherché à utiliser l'incubation artificielle par le moyen de l'eau chaude, qui réussit parfaitement pour les œufs de poule. Le problème a été résolu, dès 1873, par M. Douglas de Hilton qui, pendant plusieurs saisons, s'était imposé la tâche d'observer, heure par heure, toutes les phases de l'incubation, et de noter avec soin les divers degrés de température dont les œufs ont besoin, avec le développement graduel du poussin. Pendant les 18 premiers jours la température doit être, en effet, de 39°,85; pendant les 14 jours suivants de 38°,70; et, à partir de ce moment, de 36°,60. Les résultats obtenus par M. Douglas avec l'appareil incubateur de M. Thiek, amélioré par lui, sont tels, que sur 15 œufs fécondés soumis à l'incubation artificielle, il obtient presque régulièrement 14 autruchons vigoureux. Aussi avait-il, dès 1876, plus de 300 autruches sur son domaine, provenant toutes des 5 couples qu'il possédait en 1873.

Les jeunes autruchons se couvrent de plumes à l'âge de 8 mois, mais ces premières plumes sont sans valeur; chaque année elles se renouvellent, et ce n'est qu'à partir de la 3me année qu'elles atteignent toute leur beauté. Comment les plumes de choix sont-elles ôtées, car on ne peut pas attendre leur chute naturelle, qui a lieu au mois de juin ou de juillet? Au Cap, les éleveurs ont recours à deux procédés; les uns arra-

chent tout simplement la plume lorsqu'elle est presque mûre, ce qui produit une certaine irritation à la peau; les autres coupent le tuyau à la surface du corps, avec un instrument tranchant, laissant dans la chair la douille inférieure qui ordinairement tombe d'elle-même. Dans tous les cas l'enlevage des plumes, par l'un ou l'autre de ces procédés, n'est pas très facile, car les autruches se défendent en donnant des coups de pied souvent très dangereux. M. Oudot n'approuve pas la section de la plume et il assure que l'arrachage peut se faire sans douleur pour l'animal, lorsqu'on a acquis une certaine dextérité de main. Pour éviter les accidents, M. Oudot conseille de faire entrer l'autruche, avant l'opération, dans un box en bois, muni de panneaux mobiles. Les plumes fournies par une autruche rapportent en moyenne au propriétaire 200 francs.

Nous pourrions maintenant parler du commerce des plumes d'autruche en général, de la manière de les préparer, de les teindre, etc., etc., mais l'espace qui nous est accordé nous oblige à laisser cette portion de notre sujet complètement de côté. Disons seulement, en terminant, que le prix de la livre de plumes mélangées varie beaucoup suivant les conditions du marché ; en 1868 il était au Cap de 3 l. s. 9 sh. et en 1874 de 5 l. s. 6 sh. Une livre de très belles plumes vaut de 35 à 50 liv. ster.

DU TRANSPORT ET DES CENTRES COMMERCIAUX DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE DE L'EST

Le capitaine Foot, de la marine royale anglaise, que son service et ses goûts ont poussé aux lointains voyages, vient de donner à Londres une importante conférence, sur les difficultés que le négociant rencontre pour pénétrer de la côte de Zanguebar à la région des lacs, et sur les moyens de les vaincre.

M. Foot, qui a parcouru l'Inde et les Montagnes Rocheuses, a voulu se rendre compte par lui-même de ces obstacles, et a fait sur la côte orientale de l'Afrique un petit voyage, pendant lequel il a pu étudier la manière de conduire les entreprises commerciales. Arrivé à Zanzibar, le 20 août 1879, il organise une petite expédition, puis descend avec 11 hommes à Saadani, pour se diriger vers Mpouapoua. A 8 lieues de la côte il atteint une élévation de 270 à 300 mètres de hauteur et, après avoir parcouru une contrée semblable à un parc en certains endroits, très cultivée en d'autres, il traverse une chaîne de montagnes de près de

1600m; puis franchissant une série de plateaux, il arrive, à 80 lieues de la côte, à Mpouapoua (1100 mètres), station de la Church missionary Society. M. Foot visite ensuite les lacs Kimagi, et Nzui et retourne à Zanzibar par une route un peu différente.

Ce qui manque surtout dans ce pays d'après M. Foot, c'est un système organisé de transports. L'Européen doit payer les pagazis ou porteurs indigènes à raison de 5 dollars par mois, et lutter d'autre part contre la concurrence des Arabes qui emploient des esclaves. La traite existe en effet dans tout l'intérieur, même sur des points fort rapprochés de la côte et placés sous la domination du sultan de Zanzibar, qui fait son possible pour l'abolir. Chaque année on amène à la côte 3 ou 4000 esclaves, tandis que beaucoup d'autres ont été déjà vendus en route. Le commerce européen seul pourra déraciner et supprimer cet usage. Pour accroître le mouvement commercial, il serait bon de former, à l'aide des agences qui existent déjà, une association pour transporter les correspondances, les marchandises, etc. Cette compagnie devrait tout d'abord enrôler des pagazis qui soient forts et bien disciplinés. Il serait facile de leur trouver de bons instructeurs, parmi les marins anglais dont le temps de service est expiré; ceux-ci les organiseraient en une sorte de milice indigène qui, portant des armes en voyage, défendrait au besoin les caravanes contre les brigands. L'exemple de l'armée du sultan, récemment organisée avec succès par le lieutenant Mathews, prouve que ce plan n'est pas chimérique.

On pourra aussi employer les bêtes de somme, en certains endroits non infestés par la « tsetsé, » dont la piqûre est mortelle pour les animaux domestiques. L'éléphant cependant est à l'épreuve de la tsetsé, et l'on prétend en outre que, cette mouche n'étant pas nocturne, les contrées où elle se trouve peuvent être traversées de nuit en toute sécurité. Du reste il est fort probable qu'une application de parafine, faite de temps en temps, aurait pour effet d'éloigner la tsetsé. On pourrait employer comme bête de trait le buffle noir des rivières, déjà utilisé dans l'Inde, l'île de Ceylan, l'Égypte, où l'on s'en sert pour les transports et les travaux agricoles; déjà on s'est servi avec succès de mulets et d'ânes, mais jusqu'à présent l'Africain ignore complètement la manière de les traiter. Enfin il serait facile d'essayer l'emploi des chevaux élevés dans l'île de Zanzibar, ainsi que des poneys de l'Afrique méridionale. Avec des soins on obtiendrait peut-être une race de chevaux acclimatés.

Il est évident que l'établissement de stations rendrait les plus grands services; mais il faut les choisir avec soin. On doit s'assurer que l'eau

s'y rencontre et que la localité est salubre. Les pagazis, qui en formeraient le personnel permanent, construiraient des huttes, des bureaux pour l'association, et des maisons hospitalières comme on en rencontre à Ceylan, où le voyageur trouve toujours un refuge et de la nourriture. Le gardien serait aux frais de l'association, et le tout serait dirigé par un résident étranger, qui ferait inspecter périodiquement les stations. Peu à peu les indigènes viendraient se grouper autour des établissements, pour être à l'abri du pillage et de la chasse aux esclaves, et l'on formerait ainsi, en moins de temps peut-être qu'on ne se le figure, des villages dont les habitants, vivant en paix, se livreraient aux travaux des champs. L'agriculture prenant de l'extension, grâce à la fertilité du sol, la station deviendrait un centre producteur et donnerait ainsi lieu à un commerce de plus en plus considérable.

Il ne faudrait pas croire que tout cela soit purement hypothétique, puisqu'on voit qu'à Mpouapoua, station importante parce qu'elle est sur la route d'Oudjidji, la population indigène s'est déjà beaucoup accrue, de même qu'à Magila. A Mondo, où sont établis des missionnaires catholiques, le coton, le café, le cacao ainsi que beaucoup d'arbres fruitiers d'Europe croissent fort bien, et les indigènes sont tout disposés à travailler moyennant salaire. Combien de cultures se développeraient aisément s'il existait un système organisé de transports, et si l'on pouvait garantir toute sécurité aux agriculteurs et aux négociants, en particulier aux Banians ou commerçants hindous, qui se porteraient en foule vers l'intérieur! Les Banians étant sujets anglais ne pourraient employer d'esclaves et aideraient puissamment l'association. Dans les bazars que l'on organiserait, on échangerait les marchandises venant de l'étranger contre des objets tels qu'ivoire, caoutchouc, gomme copal, cire jaune, écorces, maïs, cannes à sucre, poivre, tabac, coton, et même des peaux si l'on attachait à chaque station un certain nombre de chasseurs.

Les chefs donneraient facilement le terrain des stations pour quelques pièces de calicot.

En principe les stations ne devraient être espacées les unes des autres que de 30 kilomètres, mais on pourrait commencer par les créer de 150 en 150 kilomètres. Des relais d'hommes seraient cependant échelonnés entre elles, et il est évident qu'il faudrait construire des routes praticables. De nos jours les sentiers sont peu nombreux; on traverse les rivières sur un arbre tombé ou un pont suspendu fait à l'aide de lianes entrelacées, et souvent il faut s'ouvrir un passage à la hache, car la végé-

tation est si exubérante qu'en peu de temps les sentiers tracés par les caravanes sont obstrués de branchages. MM. Buxton et Mackinnon ont déjà entrepris la construction d'une route allant de Dar-es-Salam au lac Nyassa. C'est Dar-es-Salam en effet et Msasani Bay qu'il faudrait prendre comme tête de ligne des routes allant vers le Tanganyika, et comme point d'arrivée des navires. Pour la route du Victoria Nyanza ce serait Mombas.

Toutes ces constructions, stations, routes, ponts, coûteraient évidemment assez cher, mais on peut se figurer les économies considérables qu'on réaliserait au bout de peu de temps, si l'on réfléchit qu'actuellement le transport d'une tonne de marchandises, de la côte au lac Tanganyika, coûte 125,000 francs.

M. Foot a résumé son très judicieux rapport, en demandant :

1° Un système de transports, qui comprendrait un corps organisé d'indigènes, des bêtes de somme et des chariots légers.

2° Une chaîne de stations protégées, le long de la route.

3° Que ces stations soient organisées de façon à former des centres commerciaux en même temps que des asiles pour les voyageurs.

4° Que tout ce système de communications et de transports commence à partir du débouché naturel des produits commerciaux, c'est-à-dire à partir de la côte, et qu'il soit organisé de telle façon qu'il puisse être étendu graduellement.

Indépendamment de leurs avantages au point de vue commercial, ces opérations dirigées judicieusement fourniraient le moyen le plus efficace pour mettre un terme définitif à la traite des noirs.

CORRESPONDANCE

M. Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut, dont l'opinion est du plus grand poids dans les questions africaines, nous écrit :

Permettez-moi d'ajouter quelques faits à l'appui de votre opinion, que l'influence de l'islamisme est funeste en Afrique.

Dans la partie orientale de ce continent, l'usage du divorce existe chez les chrétiens comme chez les musulmans, ceux-là seulement ne pouvant avoir deux épouses à la fois. On sait que la famille est l'élément qui forme la base des États ; si cet élément est désuni et flottant, la société n'a pas cette fixité d'assiette qui fait la force de l'Europe. Aussi l'Éthiopie est-elle toujours la proie des révolutions, et jusqu'ici

je n'ai pas trouvé d'autre cause pour expliquer les changements si fréquents de ses dynasties gouvernantes.

Mais venons aux faits. Je suis entré en Afrique muni de bienveillance pour toutes les religions et croyant, d'après le Coran, à l'excellence de l'Islam. Onze années d'expérience m'ont amené lentement à la conviction contraire. Au Caire, un docteur de la loi musulmane soutenait, comme une vérité évidente, qu'il est permis de provoquer l'avortement, et, bien qu'il fût d'accord avec les siens pour définir et louer la charité, l'honneur et toutes les vertus de la même manière que nous le faisons, la *pratique* de l'Islam n'est point conforme à toutes ces belles théories. Elles me furent souvent vantées par un Wahaby, puritain en principes mais menteur en pratique, qui volait surtout ses propres coreligionnaires. Après avoir fréquenté des musulmans par centaines, je n'en ai trouvé qu'un seul homme de bien. Il est vrai que celui-là se fit chrétien, malgré moi puisqu'il n'était pas instruit dans notre foi.

Mon expérience négative ne m'autorise pas à affirmer que l'islamisme ne possède en Afrique aucun disciple digne et bon. Il est toutefois à remarquer que j'ai rencontré plusieurs gens de mérite parmi les chrétiens schismatiques indigènes, bien que j'eusse commencé par les mésestimer. Tous les musulmans que j'ai vus en Afrique croient à la sorcellerie, plusieurs pensent la pratiquer, et tous font usage de boissons fermentées, malgré les préceptes notoires du Coran.

Ayant séjourné sur le plateau intérieur où les païens dominent, je puis affirmer que ceux-ci ont l'esprit du négoce aussi développé qu'il est possible. S'ils ne s'y livrent pas davantage, c'est à cause des haines et des guerres de tribu à tribu, et surtout à cause des vols continuels, encouragés par les musulmans pour subvenir au commerce des esclaves. Bien des païens m'ont dit qu'ils n'osaient vendre de peur d'être vendus. Ces païens de l'Éthiopie m'ont semblé plus propres, plus dignes et plus industrieux que leurs compatriotes musulmans, et me paraissent plus civilisés que tous ces marchands de chair humaine.

Le Wahaby précité, fort savant pour un Arabe et qui s'était attaché à moi afin de perfectionner ses connaissances en astronomie, m'a dit des merveilles sur les qualités morales qui abonderaient dans l'intérieur de l'Arabie. Je désire qu'il en soit ainsi, mais je n'en ai pas la preuve, et le voyageur contemporain Palgrave ne paraît pas avoir grande idée de ces indigènes, qui vivent si près du berceau de l'Islam. En s'éloignant de là, leur religion n'a certainement pas gagné, ni en force, ni en pureté.

Paris, le 24 mai 1880.

BIBLIOGRAPHIE [1]

La conquête d'Alger, par *Camille Rousset.* Paris, Plon et Ce, 1880. 1 vol. in-18, fr. 4. — Le volume que M. Camille Rousset, de l'Académie

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

française, a consacré au récit de la conquête d'Alger, est extrêmement attachant. On sent que l'historien a puisé aux meilleures sources et a voulu être un peintre fidèle, en même temps qu'habile, des événements qu'il retrace. Il nous initie aux causes qui amenèrent les Français en Algérie et nous fait assister à toutes les péripéties de la campagne de vingt jours, qui commença à Sidi-Ferruch pour se terminer à Alger. Quoique courte elle eut de grandes conséquences, puisqu'elle conduisit la France à se créer une importante colonie sur les côtes méridionales de la Méditerranée, et qu'elle purgea cette mer des pirates qui l'infestaient depuis des siècles. Ce chapitre d'histoire est d'un grand intérêt à tous égards, et il doit rappeler bien vivement les émotions d'alors aux survivants de cette expédition, qui ne sont probablement plus très nombreux. Il y a juste cinquante ans, en effet, au moment où nous publions cette livraison, que la flotte française cinglait vers la régence d'Alger : partie de Toulon le 18 mai 1830, elle ne put débarquer l'armée sur le sol africain que le 14 juin, — on y mettrait moins de temps aujourd'hui, — et ce fût le 5 juillet que le dey Hussein capitula.

Le fermage des autruches en Algérie, Incubation artificielle, par *Jules Oudot*. 1 vol. in-8° avec planches. Paris, Challamel, 1880, fr. 7. — La vente des plumes d'autruche est une source de profits considérables pour les propriétaires du Cap. Il en résulte que l'élevage de ces oiseaux a pris ces dernières années une grande importance, surtout depuis qu'on a trouvé le moyen de faire éclore, presque avec certitude, les œufs par le procédé de l'incubation artificielle.

Le livre que nous annonçons, publié par un ingénieur français établi à Alger, a pour but de montrer aux colons de l'Algérie que ce qui fait actuellement la fortune des Anglais au Cap, peut être pour eux aussi un élément sérieux de revenu et de prospérité. — Le très intéressant travail de M. Oudot, qui a observé avec soin les autruches du jardin d'acclimatation d'Alger et qui est bien au courant de ce qui a été publié sur ces oiseaux, est un manuel complet, dans lequel il décrit avec soin leur distribution géographique, leurs mœurs, leur genre de vie, la manière de les élever en domesticité, de récolter les plumes, les divers procédés imaginés pour l'incubation artificielle des œufs, etc., etc. Un dernier chapitre est consacré à l'histoire de quelques espèces voisines de l'autruche qui ont aussi une réelle importance, telles que le *nandou* ou autruche d'Amérique, le *casoar* de la Polynésie et l'*émué* ou *dromée* de la Nouvelle-Hollande.

Die wichtigeren Forschungsreisen des neunzehnten Jahrhunderts, von Dr *Fritz Embacher*. Braunschweig, F. Vieweg und Sohn, 1880, in-4°, 48 p., fr. 5,25. — L'auteur de cet ouvrage a voulu fournir au grand public un moyen de s'orienter parmi les nombreux voyages de découvertes de notre siècle. Pour cela il en a dressé une liste bien ordonnée, qui aide à embrasser l'ensemble de ces explorations dans toutes les parties du monde, l'Europe exceptée. Dans ce tableau synchronique, elles sont rangées par continents et fractions de continent, puis par périodes pour chacune de ces fractions, de manière que le lecteur se rend compte à première vue de celles qui ont été poursuivies simultanément. La revue des voyages en Afrique, subdivisée en cinq sections parallèles (Afrique N. O., Tripolitaine, Afrique S. O., Afrique N. E., Afrique S. E. et Cap), occupe à elle seule 15 pages. Quoique l'on puisse regretter l'absence d'un registre alphabétique des noms des voyageurs, ces tableaux n'en sont pas moins d'une grande utilité pratique.

The first Christian mission on the Congo, by Mrs *H. Grattan Guinness*. London, Hodden and Stoughton. In-8°, 48 p. avec carte et gravures. Prix, 6 d. — The story of our sixth year at the East London institute for home and foreign missions, du même auteur, in-18°, 121 p. — Nous devons les deux publications susmentionnées à une institution fondée et entretenue par des contributions volontaires, pour recevoir et préparer à la mission intérieure ou extérieure des jeunes gens de tout rang, de toute nationalité et de toute dénomination évangélique. Ils y sont instruits, non seulement dans les branches d'études qui se rapportent directement à leur vocation, mais encore dans les sciences, dans les langues modernes et dans la médecine pour laquelle ils sont admis à l'hôpital de Londres. Un cutter est à la disposition de ceux qui seront envoyés parmi les marins. Dans une succursale du Derbyshire se trouve une ferme pour des études pratiques d'agriculture. Sur les 200 jeunes gens qui ont été reçus jusqu'à présent dans l'institution dirigée par M. et Mme Grattan Guinness, une centaine sont déjà à l'œuvre dans les cinq parties du monde. Du côté de l'Afrique en particulier, elle en a déjà envoyé chez les Achantis, sur la Gambie, dans le Sahara occidental, dans la Cafrerie et dans la colonie du Cap, au Tanganyika, au Nyassa, à Zanzibar, chez les Gallas et surtout au Congo où ils ont fondé la mission du Congo moyen, sur laquelle nous reviendrons.

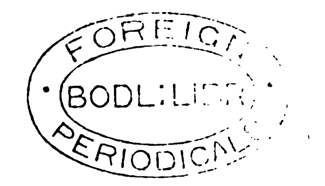
TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE ANNÉE

ARTICLES DIVERS

BIBLIOGRAPHIE

CARTES



L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DEUXIÈME ANNÉE

1880-1881



GENÈVE
J. SANDOZ, ÉDITEUR

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER
33, rue de Seine,
ET
CHARLES DELAGRAVE
15, rue Soufflot.

BRUXELLES
MUQUARDT
45, rue de la Régence.
LISBONNE
EDMONDE DE BEAUMONT
177, rua dos Fanqueiros.

1880

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

A NOS LECTEURS

Nous ne voulons pas commencer la deuxième année de l'*Afrique explorée et civilisée* sans remercier ses premiers adhérents de leur empressement à nous seconder. Les marques d'approbation que nous avons reçues nous ont prouvé que notre désir, de suivre pas à pas le mouvement africain, était partagé par un nombreux public. Nous avons fait de notre mieux pour répondre à son attente, et, si nous n'y avons qu'imparfaitement réussi, c'est que la tâche que nous avions assumée n'était pas facile. Nos lecteurs ont pu se convaincre que nous avons toujours cherché à être complets, comme il convient à un journal qui se propose essentiellement de tenir ses abonnés au courant de ce qui se passe, et nous ne pensons pas que sous ce rapport ils aient de reproches à nous adresser; mais nous n'avons pas la prétention de pouvoir donner le développement désirable aux nouvelles que nous enregistrons, quoique nous nous fassions une règle de ne pas sortir du champ des actualités. L'abondance des matériaux a été telle que nous n'avons presque jamais pu rester dans le cadre de notre prospectus, et que, malgré de nombreuses pages supplémentaires, nos récits ont été beaucoup trop succincts à notre gré et à celui de nos lecteurs. Il y a là une sorte de force majeure, devant laquelle nous devons nous incliner jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous aurons assez d'abonnés pour pouvoir publier des livraisons plus volumineuses. Nous ne visons point à réaliser des bénéfices, mais nous voudrions que, sans augmentation de prix, notre publication pût se soutenir par elle-même, afin que son avenir fût assuré. Nous espérons bien qu'elle y parviendra avec un peu de patience et avec l'aide de nos amis, sachant que ce n'est pas du jour au lendemain qu'un recueil périodique arrive à la connaissance de tous ceux qu'il peut intéresser.

BULLETIN MENSUEL (*5 juillet 1880*).

Nous commençons la revue du premier mois de notre seconde année au lendemain des « Noces d'or » de l'Algérie, soit du cinquantième anniversaire du jour où les troupes françaises, en débarquant sur le sol africain, ouvrirent la partie septentrionale de ce continent à la civilisation européenne. Cette date nous fournit l'occasion de rappeler en deux mots quelques-uns des progrès réalisés dans cette province depuis son union

avec le peuple français: transformation par les 300,000 Européens qui y ont émigré, d'un pays presque inculte en un vaste champ productif, dont les seules céréales occupent plus de trois millions d'hectares; développement de l'industrie et du commerce, dont le mouvement à l'entrée et à la sortie ne s'élevait pas avant 1830 à 2,000,000 de francs et qui atteint actuellement le chiffre de 365,000,000; création par centaines de centres de population qui ont rendu la vie à des contrées abandonnées par les nomades. Cette action civilisatrice s'étendra toujours davantage à la colonie à mesure que la charrue européenne se rapprochera des limites extrêmes du territoire français occupé par les Arabes. Pour la développer, la Commission du budget vient d'adopter en principe un programme de colonisation, comportant la création de 300 villages nouveaux à répartir sur toute la surface de l'Algérie. Les fonds nécessaires à cette opération seront fournis par un emprunt, dont l'amortissement et l'intérêt seront servis par la somme de 2,600,000 francs affectée annuellement au service de la colonisation. On peut s'attendre à ce que cette mesure intelligente procure, avant peu d'années, deux cent mille Européens de plus à l'Algérie.

Ces progrès s'affermiront d'autant plus aisément que les relations de la colonie avec ses voisins de l'Ouest et de l'Est revêtent de plus en plus un caractère pacifique. Le gouvernement marocain vient d'enjoindre aux tribus rapprochées de la frontière algérienne de s'abstenir de toute agression sur territoire français, et de ne prêter sous aucune forme leur concours et leur appui aux réfugiés algériens campés au milieu d'elles. L'empereur a en outre promis d'accorder toute sa protection aux explorateurs français, que leurs recherches scientifiques pourraient amener au milieu des populations relevant de son autorité. Il a même fait parvenir à l'administration de la colonie des sauf-conduits pour être remis aux voyageurs.

Les premiers résultats des missions organisées par les soins du ministère des travaux publics en vue du Trans-Saharien, viennent d'être exposés dans un rapport du ministre à M. le Président de la République, d'où nous extrayons les détails suivants. Celle de M. Choisy devait étudier deux lignes parallèles dans le Sahara algérien, de Laghouat à El-Goléa et de Biskra à Ouargla. Elle a rapporté, pour le trajet de Ouargla à Biskra, un cheminement au théodolite complété par un levé de détail à la planchette, et pour un tiers du trajet de Laghouat à El-Goléa un ensemble d'opérations analogues; enfin pour tout le surplus du parcours, où une insécurité relative obligeait à des opérations plus sommaires, un itiné-

raire complété sur tous les points douteux ou difficiles par des levés exacts. Elle a déterminé la longitude précise d'El-Goléa, et posé des repères assurés pour la topographie du Sahara algérien.

La mission du colonel Flatters a traversé la région des dunes qui s'étend d'Ouargla à El-Biodh par Aïn-Taïba, et a découvert et suivi d'un bout à l'autre, en revenant sur ses pas, une route ferme, sans un grain de sable, d'Ouargla jusqu'à 150 kilomètres au sud d'El-Biodh. D'après les renseignements qu'il a recueillis, le chef de l'expédition croit pouvoir affirmer que cette voie se prolonge, dans des conditions d'égale facilité, jusqu'au faîte de séparation des bassins de l'Igharghar et du Niger. Le temps employé à négocier avec les tribus nomades a été mis à profit pour des observations scientifiques qui assurent l'exécution d'une bonne carte topographique et une connaissance sérieuse du climat et du régime des eaux. En somme, ces deux missions nous montrent, à partir de Biskra, une route facile, suffisamment pourvue d'eau sur sa plus grande étendue, ne nécessitant ni travaux d'art ni terrassements notables, à pente douce, sur 1000 kilomètres environ. L'ensemble de ces travaux se complète par l'étude, confiée à M. Lebiez, d'un tracé raccordant Biskra à la ligne de Sétif à Alger. Enfin la mission confiée à M. Pouyanne dans le S.-O. de l'Algérie a prouvé, que la ligne de Tiaret à El-Maïa et sa jonction avec celle d'El-Goléa à Laghouat ne présentent pas de difficultés considérables. Quant aux reconnaissances que cet ingénieur devait pousser vers le Touat et Insalah, le voisinage de tribus hostiles ne lui a pas permis de dépasser Tyout. Les rapports des différentes missions vont être remis à la commission supérieure. Elle s'est réunie le 16 juin, pour se rendre compte des résultats acquis et faire des propositions fermes en vue de la continuation de ces études.

Le progrès des voies de communication ne se réalise pas sans provoquer l'opposition des intérêts particuliers. Tel est le cas pour le projet d'établissement d'un câble sous-marin entre la Sicile et la Tunisie. Le gouvernement italien a demandé au Bey l'autorisation de l'établir à ses frais, mais la France, qui a successivement établi les lignes télégraphiques actuelles de la Tunisie et en a toujours gardé le service, estime que l'admission de la demande italienne porterait atteinte à son privilège, à moins que le câble italien ne se reliât aux lignes de terre. Cependant tout en reconnaissant par traité au gouvernement français le droit de faire attacher, en un point quelconque, un ou plusieurs câbles sous-marins reliant les lignes de la Régence à un point quelconque d'Europe ou d'Afrique, le Bey s'est réservé le droit d'accorder la même auto-

risation à tout autre gouvernement. Il n'en est pas moins résulté des tiraillements entre les consuls français et italien et le premier ministre tunisien. Espérons que les relations pacifiques de la France et de l'Italie ne seront pas troublées et que l'on trouvera un mode de vivre compatible avec la dignité de chacune des deux parties.

Nous parlions dans notre dernier numéro du développement du commerce de Tripoli, depuis la guerre faite par Gordon Pacha et Gessi aux négriers du Haut-Nil. Ce commerce était déjà alimenté par les caravanes de Ghadamès, mais aujourd'hui le consul français de Tripoli cherche à les diriger d'un autre côté. Ayant appelé auprès de lui les chefs de Ghadamès, il les a engagés à porter leurs produits en Algérie, leur promettant que ce qu'ils y achèteront leur sera vendu moins cher qu'à Tripoli, que la route de Ghadamès à Alger leur offrira toute sécurité, et que le gouvernement français leur fera toujours rendre justice.

Si Rohlfs a renoncé à l'exploration dont il avait été chargé, il n'en donne que plus de soins à la rédaction des matériaux qu'il a recueillis dans ses voyages. Nous avons déjà indiqué les résultats de ses recherches dans l'oasis de Koufara. Il vient de publier, dans la *Zeitschrift für Erdkunde* de Berlin, une description de l'oasis de Djofra avec une carte dressée par le Dr Stecker, rectifiant la situation trop septentrionale assignée à Sokna par Lyon, Ritchie et Vogel. D'après les observations faites à Sokna par le Dr Stecker, cette localité serait située sous le 29° lat. N. et par 13°40′ long. E. La température de l'oasis est adoucie par son élévation, Sokna étant à 268m au-dessus de la mer. Les Montagnes Noires au sud condensent les nuages de la Méditerranée dont les pluies donnent lieu aux érosions et aux vallées qui traversent Djofra. A propos de la météorologie Rohlfs signale le phénomène de la lumière zodiacale, dont il a été témoin presque chaque soir sur la route de Tripoli à Sokna, et, quant aux effets électriques si puissants dans ces régions, il pense que l'orage produit un dégagement d'électricité par le frottement des grains de sable sur le sol volcanique. Chose remarquable c'est quand l'air est le plus sec que ce phénomène apparaît.

Pendant que nous parlons des explorations de Rohlfs mentionnons l'exactitude des indications de M. Berlioux qui, d'après les Tables de Ptolémée avait prédit les découvertes que ce voyageur devait faire dans le désert lybien. Il avait annoncé dans la direction de Sella une voie romaine jalonnée de grandes bornes et un long ouadi; les guides de Rohlfs lui ont dit qu'on y trouve des pierres portant des inscriptions. Sur la route d'Augila on devait trouver, à 4°30′ d'Augila, un massif monta-

gneux mesurant 1°50′ de l'O. à l'E. (l'Azar); à 4°12′ plus au sud devait se trouver un long ouadi de 8°45′ au moins (le Ger oriental) où l'on rencontrait six villes. Rohlfs est allé jusqu'au massif de l'ex-Azar (Haouari). « Le Djebel, les marais, deux lacs, *tout y est*, » écrit Rohlfs. Nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir quand paraîtra la publication détaillée de M. Berlioux sur cette question.

Après la première caravane d'esclaves arrivée à Siout, dont parlait notre précédent numéro, il en est venu une seconde, ce qui a engagé le khédive à sévir contre les principaux fonctionnaires de cette ville chargés de la répression de ce trafic. Les renseignements que nous recevons sur cette recrudescence de la traite en Égypte réclament un article spécial que nous donnerons dans une prochaine livraison.

Les succès de l'association fondée l'année dernière à Milan, en vue de recueillir par ses explorations des connaissances positives sur les échanges de marchandises entre l'Italie et l'Afrique, ont été si encourageants que cette association vient de fonder une *Société de commerce pour les échanges avec l'Afrique*. Les deux sociétés coopéreront d'une manière harmonique ; la première poursuivant son but d'études et de recherches géographiques commerciales, l'autre ayant un but plus directement pratique.

Un des délégués de la Société d'exploration, M. Fraccaroli, vient de visiter avec Emiliani Bey le centre du Darfour, qu'il a trouvé ruiné par les guerres précédentes. Il a tenté l'ascension du Gebel Si, pic isolé dans la chaîne du Gebel Marra, plus difficile à escalader que beaucoup de cimes des Alpes suisses, et à mi-chemin duquel se trouve une esplanade pouvant contenir de 200 à 250 personnes, lieu de refuge pour les habitants du pays lorsqu'il y a danger de guerre. D'énormes pierres, entassées sur le bord de l'étroite crevasse qui sert pour la montée, rouleraient au moindre ébranlement sur l'ennemi qui voudrait y attaquer ceux qui s'y seraient réfugiés. Fraccaroli essaya vainement d'escalader la dernière partie du pic, que les indigènes seuls réussissent à atteindre. Dès lors il a dû rentrer à Khartoum pour y prendre les caisses que lui a envoyées la Société d'exploration, et des instructions pour un voyage au Bahr-el-Ghazal.

Matteuci a donné d'intéressants détails sur son expédition jusqu'à Obéid, capitale du Kordofan. Elle a franchi, en huit jours, les 400 kilomètres qui séparent cette localité de Khartoum, souffrant d'une chaleur énorme (les thermomètres marquant 42° à l'ombre) et d'un manque d'eau presque absolu sur sa route. Pas un seul arbre, pas une seule col-

line, pas un torrent ayant une goutte d'eau; rien que d'immenses plaines recouvertes d'un humus entièrement composé d'un sable teint en rouge par la présence du péroxyde de fer. Point de villages, point d'hommes, point de bêtes; de jour les rayons d'un soleil torride, de nuit le vent chaud arrivant après avoir traversé les sables brûlants des déserts de l'extrême sud. Aussi Matteuci estime-t-il que le Kordofan ne peut pas espérer un meilleur avenir. Les puits qu'on y trouve, creusés à d'énormes profondeurs, ne donnent qu'une eau à 26°, encore diminue-t-elle chaque année. Autrefois la nécessité de creuser des puits n'existait pas; les eaux du *karif* recueillies dans de grands réservoirs, suffisaient aux exigences de la population; le *karif* étant devenu irrégulier, on commença à creuser des puits. Il y a huit ans on trouvait encore partout de l'eau à une profondeur de 50 centimètres, aujourd'hui les puits ont atteint la profondeur de 50 mètres et on ne pourra pas les creuser davantage, le pic du travailleur heurtant contre d'énormes masses granitiques. Obéid est le centre d'un grand commerce de gomme et de plumes d'autruche; la gomme est recueillie par les femmes et les enfants dans les bois et portée au village, puis vendue aux petits marchands qui viennent à la ville la vendre aux négociants par lesquels elle est expédiée en Europe. Quant aux plumes d'autruche elles arrivent presque toutes du Darfour; autrefois elles venaient du Ouadaï, mais maintenant, la route étant fermée, elles prennent le chemin de Tripoli. Les voyageurs ont été reçus d'une façon splendide par le *Mudir* qui, averti de leur arrivée par le gouverneur général du Soudan, a mis à leur disposition la maison du gouvernement, après les avoir fait saluer à leur entrée dans la ville par les fanfares militaires et par les troupes sous les armes.

Au delà d'Obéid, Matteuci pensait devoir ralentir la rapidité de sa marche, l'action bienveillante du gouvernement égyptien ne pouvant plus se faire sentir. Il ne savait pas encore si, à son arrivée à la limite occidentale du Darfour, il tenterait immédiatement d'entrer dans le Ouadaï, ou bien s'il passerait la saison des grandes chaleurs dans le Gebel Marra. Mais il était décidé à tenter toutes les routes pour pénétrer dans le Ouadaï, et si réellement ce pays lui était fermé, à se porter vers le sud.

Nous connaissons mieux aujourd'hui que le mois passé le champ que se propose d'explorer le comte Louis Pennazzi. Débarqué à Massaoua, il compte se rendre à Gondar et à Debra Tabor, où il espère trouver le roi Jean, auquel il demanderait une escorte pour l'accompagner dans le Godjam et au Nil-Bleu; de là. se dirigeant vers l'O.-S.-O. il traverserait le

Sobat et le Nil-Blanc par 8° lat. N. et rejoindrait Gessi. Il estime pouvoir se défaire avantageusement de ses marchandises, spécialement des étoffes employées en Abyssinie, ne gardant avec lui que les verroteries et les objets de quincaillerie pour dons aux chefs des tribus au sud du Bahr-el-Ghazal.

Les présents envoyés au roi Jean par le souverain d'Italie, le disposeront sans doute favorablement pour les nouveaux voyageurs italiens Leur annonce avait déjà valu à Bianchi les bonnes grâces du négous. Une lettre de M. Naretti à M. Tagliabue nous apprend que le courrier italien, ayant été volé en traversant la province de Lasta, a pu cependant rendre compte de vive voix du contenu des lettres qui lui avaient été prises. En apprenant l'arrivée des présents du roi d'Italie, le roi Jean envoya immédiatement à Rasolola des ordres pour que MM. Saccardi et Caprotti, porteurs de ces dons, à leur entrée dans le Tigré, fussent reçus selon leur rang et accompagnés au camp royal. Il expédia aussi un courrier vers le sud à Bianchi, avec des nouvelles importantes dont il avait besoin pour régler son expédition. Le roi Ménélik, se trouvant à Debra Tabor, a pu joindre aux lettres de son suzerain des recommandations particulières pour les chefs du pays des Gallas, que doit explorer Bianchi. Après avoir traversé le Choa, celui-ci se dirige vers l'Enarea et le Kaffa; le roi lui a donné une escorte pour visiter ces provinces.

Un autre Italien, M. Isidore Legnani, de Menaggio, va établir une maison de commerce à Khartoum où il sera secondé par son frère Callisto, qui se trouve déjà depuis longtemps dans le Soudan.

D'après une dépêche récente, la paix vient d'être conclue entre le khédive et le négous, circonstance qui serait très profitable à toutes les entreprises dont nous venons de parler.

Sur un autre point de cette région, une exploration dirigée par deux voyageurs allemands, MM. le Dr Mook et le baron Holzhauser vient d'échouer par suite de l'anarchie dans laquelle est plongé ce pays. Partis de Souakim, ils ont franchi en 14 jours l'intervalle désert qui sépare cette ville de Kassala. De là ils se sont dirigés ver l'Atbara et le Bahr-Setit et ont atteint Tomat au confluent des deux rivières, camp d'hiver d'un cheikh bédouin qui les retint pendant huit jours. Ensuite ils longèrent la rive gauche de l'Atbara jusqu'à l'embouchure de la rivière Salaam, traversant une contrée rendue déserte par les hordes de brigands qui l'infestent. Attaqués et pillés, ils ne durent la vie qu'au parti qu'ils prirent de se sauver de nuit à marches forcées le fusil à la main, et ils ont dû rentrer à Kassala.

La région des deux Nils va être explorée par M. Lucereau, que le gouvernement français a chargé d'une mission dans la Haute-Éthiopie. Il devra en particulier relever le cours du Sobat.

La mission espagnole, dont nous n'avions plus entendu parler depuis plusieurs mois, est sur le point de se mettre en route. Le prince de Monaco et le commandeur Albarguès, chargés par le roi d'Espagne de remettre des présents aux rois d'Abyssinie et du Choa, seront accompagnés par M. G. Revoil qui va entreprendre un troisième voyage chez les Somalis.

Une autre exploration ayant un but commercial va être entreprise dans cette même région par la Société de géographie de Saint-Gall, encouragée dans ce projet par les résultats de ses travaux, en vue d'ouvrir à l'industrie et au commerce suisses des débouchés dans l'Afrique australe. L'agent de la Société visiterait sur la côte africaine les villes de Hodéida, Massaoua, Souakim et Berbera, pour en étudier les circonstances et l'importance commerciales et juger de la convenance d'y établir des comptoirs ou des succursales.

Passant à la côte orientale nous avons peu de faits nouveaux à communiquer sur les expéditions internationales. Nous savons seulement que M. le capitaine Ramaekers, chef de la troisième, est parti avec MM. les lieutenants Deleu et Becker et M. Demeuse, dessinateur-photographe, et qu'ils arriveront probablement à Zanzibar au moment où les expéditions organisées par les soins des comités allemand et français viendront de se mettre en route pour l'intérieur. Nous pouvons ajouter que la station française de l'association internationale sera établie à Kirassa, près de Kiora, dans l'Ousagara, à 250 kilomètres de Bagamoyo, et la station allemande dans les environs de Manyara, entre Karéma et Tabora. — Le roi des Belges a fait offrir au comité français, pour assurer ses installations africaines des côtes orientale et occidentale, une somme de 40,000 fr. Le ministère de la marine et des colonies en a donné 12,000, et celui des affaires étrangères 10,000.

Les *Missions catholiques* nous apportent la douloureuse nouvelle de la mort du R. P. Horner. Parti en 1863 pour fonder une mission sur la côte de Zanguebar, il y avait créé plusieurs institutions religieuses et philanthropiques, et était devenu vice-préfet apostolique de cette région; mais les 17 années de son apostolat avaient ébranlé sa santé. Il était revenu en France l'année dernière demander son rétablissement au doux climat de Cannes, où il est décédé le 8 mai. Sa mort laisse de vifs regrets aux amis de la civilisation de cette partie de l'Afrique. Il n'a jamais cessé

d'entretenir de bons rapports avec les missionnaires d'autres confessions en passage à Zanzibar ou travaillant sur la côte orientale. Il en est de même des missionnaires algériens établis au Nord du Tanganyika. Ceux-ci cherchent à établir une ligne de communication avec la station qui existe au N. du Victoria Nyanza. Cette ligne passerait sans doute par les districts baignés par le Nil Alexandra et qui n'ont pu être visités que bien imparfaitement par Speke et Stanley.

La mission Depelchin paraît définitivement établie à Gubuloouayo, sur un plateau jouissant d'un air salubre. Un résident anglais, M. Grant, lui a de plus concédé, à trois ou quatre kilomètres plus au N., un vaste terrain, partie d'une immense propriété qu'il tient en fief de Lo Bengula. C'est toute une vallée dans une situation admirable où l'eau se trouve en abondance. Le sol en paraît très fertile et propre à la culture du froment, du maïs, des pommes de terre, même de la vigne. Les missionnaires exercent les professions de sellier, menuisier, maçon, peintre, médecin; ils espèrent pouvoir fonder un hôpital et des écoles de métiers, ce qui serait d'une nécessité urgente, le peuple étant livré à l'oisiveté et plongé dans tous les désordres qui en sont la suite. Les hommes fument et boivent toute la journée, excepté pendant les semaines de maraude et de guerre dans les pays voisins. Les pauvres femmes sont traitées comme des esclaves et condamnées aux plus rudes travaux; elles cultivent la terre, fabriquent la bière, le tabac, portent le bois, l'eau, etc. Les Matébélés se recrutent essentiellement par la guerre avec les peuplades voisines auxquelles ils enlèvent, avec des troupeaux de gros bétail, de nombreux enfants d'un an à deux ans, massacrant les pères et réduisant les mères en esclavage. Jusqu'à 12 ans les enfants ne prennent d'autre nourriture que du lait. Deux fois par jour ils vont tous ensemble au kraal des vaches et là, sous la surveillance d'un capitaine de Gubuloouayo, ils s'allaitent eux-mêmes. Après 12 ans, les adolescents et les adultes hommes et femmes ne peuvent plus goûter ni lait, ni fromage, ni rien qui en provienne, cette nourriture étant exclusivement réservée aux enfants. — De nouveaux missionnaires sont partis de Kimberley pour cette région; ils comptaient arriver à Tati avant le milieu de mai. De là quelques-uns d'entre eux doivent se diriger sur le Zambèze, passer le fleuve et chercher à se fixer dans le pays des Barotsés. En même temps, une autre expédition partira de Gubuloouayo pour visiter le roi Oumzila dont les États s'étendent le long de la côte de Sofala, et s'établir chez son peuple qui paraît montrer de bonnes dispositions.

Le développement de la colonie de Natal vient de nécessiter l'établis-

sement d'une ligne de paquebots rapides à voile entre Natal et l'Amérique. Le premier navire quittera New-York le 1er août.

De nouveaux gisements diamantifères ont été découverts près du Vaal; avec ceux de l'État libre d'Orange ils accroîtront de beaucoup la production des diamants. L'exploitation des mines tend depuis quelque temps à se concentrer. De grandes sociétés se sont formées à Kimberley : l'une, la *Standard Diamond Mining Company,* avec un capital de 225,000 £, l'autre la *South East Mining Company*, au capital de 111,900 £. D'autre part un groupe d'industriels français vient de constituer la *Compagnie française des Mines de Diamants du Cap* au capital de 14 millions de francs, qui compte dans son conseil d'administration des hommes appartenant au haut commerce de diamants. Enfin, une autre Compagnie s'est formée au Cap, mais nous en ignorons le nom.

Le projet d'annexer le Griqualand West à la colonie du Cap rencontre de l'opposition, soit chez les habitants de cette possession anglaise, soit dans la presse qui s'élève unanimement contre cette mesure, soit dans le Parlement colonial. Il était question encore d'annexer le Tembouland et le Gealekaland; mais une dépêche de Lord Kimberley, insérée dans un *Blue Book* sur l'Afrique du Sud, donne pour instruction au gouvernement du Cap d'éviter toute nouvelle extension de l'Empire britannique, sous prétexte de complications entre les colons et les tribus indigènes, de maintenir les relations amicales avec les tribus indépendantes, et de s'abstenir de toute ingérence dans leurs affaires, sauf dans le cas où il s'agirait du maintien de la paix à la frontière.

Le Comité des Boers a délégué au Cap, pour plaider la cause de l'indépendance du Transvaal, MM. Kruger et Joubert, qui ont également adressé à M. Gladstone une lettre, dans laquelle ils expriment l'espoir que le premier ministre de la reine Victoria s'occupera de rendre à la république sud-africaine son existence indépendante, et de faire avec elle un traité de paix, conformément à la convention conclue en 1852 avec les Boers émigrés fondateurs de la république. Ces messieurs ne peuvent guère s'attendre à voir exaucer les vœux des Boers, les instructions données par le ministère britannique au gouvernement de la Colonie portant que la souveraineté de la reine sur le Transvaal ne peut pas être abandonnée. — Quant aux Bassoutos, après avoir pétitionné au Parlement et adressé une lettre à la reine, ils ont aussi envoyé au Cap une députation pour demander un ajournement du désarmement, afin de laisser à la réponse de la reine et à la décision du Parlement le temps d'arriver à la Colonie. Le chef Letsié a aussi adressé une lettre à

M. Griffith, l'agent du gouverneur dans le pays des Bassoutos, pour appuyer cette demande. Cédant à ces instances, le gouverneur a consenti à ajourner d'un mois le désarmement, ce qui permettra au Parlement colonial de discuter la question sans être gêné par l'urgence. La tranquillité règne dans le pays ; plusieurs des Bassoutos ont déjà rendu les armes, et il n'est pas probable que cette ordonnance, si elle s'exécute, amène des troubles. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est la cause d'une crise morale profonde, et d'une recrudescence déplorable du paganisme chez les Bassoutos. D'après le *Cape Argus*, il est maintenant dix fois plus fort qu'avant l'inauguration du régime protecteur anglais ; les enfants sont retirés des écoles fondées dans les villages païens ; dans les stations missionnaires, le culte n'est plus fréquenté comme précédemment. Les missionnaires constatent en outre que les païens, naguère encore bien disposés à leur égard, sont devenus défiants parce que tout ce qui leur vient des blancs leur est suspect. Un exode ne serait point impossible de la part de ceux que la politique coloniale fait douter de la justice anglaise, et dans cette prévision le Comité des missions protestantes de Paris poursuit avec persévérance l'étude de la création d'une station entre le Zambèze et le lac Bangouéolo. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, cet exode devait se produire, les Bassoutos trouveraient dans ce district, au nord du Zambèze, un terrain tout préparé à les recevoir et n'auraient pas à souffrir comme les Boers, émigrés du Transvaal dans le pays de Héréro.

Les rapports qui nous sont parvenus sur ces derniers sont meilleurs que précédemment. M. Haybittel, le délégué des comités de secours du Cap, a informé Sir Bartle Frere que la région où ils sont est propre à l'élevage des bestiaux, et il pense que lorsqu'ils auront surmonté les premières difficultés d'établissement, il n'y aura pas d'obstacles sérieux à ce qu'ils se maintiennent dans l'aisance. Le point sur lequel leur attention a été dirigée, comme le meilleur endroit pour leur installation est situé sur territoire portugais entre le 18° lat. S. et le Cunéné, plus près de la côte que leur campement actuel.

Nous avons reçu, trop tard pour ce numéro, un compte rendu détaillé des travaux de MM. Capello et Ivens sur le plateau de Bihé et dans le bassin du Quango et de la Coanza. Nous le donnerons comme article spécial dans notre prochaine livraison. Une carte l'accompagnera, dressée sur une photographie de celle que ces messieurs avaient préparée pour la conférence qu'ils ont donnée à Lisbonne à leur retour.

La région au nord des possessions portugaises sera de nouveau explo-

rée par Savorgnan de Brazza, que va rejoindre son courageux compagnon le docteur Ballay. Leur premier soin sera de choisir un emplacement convenable pour y fonder la station du Comité national français, et d'y installer le stationnaire. Une fois cette tâche remplie, ils reprendront la grande mission géographique d'une exploration plus étendue, dont la découverte des sources de l'Ogôoué et de grands affluents du Congo, l'Alima et la Licona ne fut à leurs yeux qu'un commencement.

En remontant la côte le long du golfe de Guinée, nous avons à signaler les mesures rigoureuses déployées par le consul Easton, de la marine britannique, contre la ville de Batanga à 130 kilom. au sud des monts Cameroons. Les natifs de cette ville avaient, l'année dernière, saisi un sujet anglais et l'avaient maltraité. Ayant réussi à s'échapper après trois mois de captivité, il était arrivé à l'une des factoreries européennes, dans un état misérable, épuisé et les pieds meurtris par une marche de plusieurs milles au travers d'épaisses forêts. Plainte fut portée au gouvernement britannique, et le consul, après avoir vainement tenté d'ouvrir avec le roi de Batanga des négociations en vue d'un arrangement pacifique, sur la déclaration du roi qu'il était prêt à combattre, fit ouvrir contre la ville le feu de trois vaisseaux anglais. Au bout de cinq heures de bombardement, une troupe de 200 marins débarqua et brûla la ville. Le gouvernement anglais a tenu à montrer sur cette côte qu'il ne permettra pas que le commerce soit molesté.

Le même consul, M. Easton, vient de couronner le successeur du feu roi du Vieux Calabar, Archibong III. Le titre du nouveau monarque est Ephraïm Eyamba IX. La cérémonie a eu lieu à bord d'un ponton anglais, et en présence de tous les Européens des bords du fleuve et des chefs natifs. Avant le couronnement le consul rappela à S. M. l'œuvre qu'il a à accomplir, le maintien de la paix et le développement du commerce honnête. Eyamba a déclaré vouloir exercer l'autorité avec une sévérité alliée à la modération ; puis il a signé un document, dans lequel il promet de respecter tous les traités existant avec le gouvernement anglais. Cette élection a causé dans la contrée une satisfaction générale.

Le voyage de M. Soleillet, dont nous disions dans notre dernier numéro la brusque interruption, n'a pas été sans profit pour la civilisation. En effet, après avoir longé le littoral de l'Atlantique à son départ de Saint-Louis, il découvrit, dans une région couverte de forêts de gommiers, un *ficus* qui paraît appelé à une grande importance commerciale. Dans une séance de la Société de géographie de Paris, M. le baron Thénard a

annoncé que le suc laiteux de ce *ficus* traité au bi-sulfure de carbone pour le débarrasser de ses matières ammoniacales, a fourni d'excellent caoutchouc. Ce serait un nouveau produit saharien à exploiter, lequel viendrait se joindre à l'alfa, aux laines, aux arachides, au beurre végétal, etc.

Depuis longtemps le commerce et l'industrie du Sénégal réclamaient la pose d'un câble télégraphique qui reliât la colonie à la métropole. Cette mesure va être réalisée ; en effet, le gouverneur a demandé qu'un crédit extraordinaire de 1,700,000 fr. fût mis à la disposition du ministre des postes et des télégraphes pour la pose d'un câble entre Dakar et Saint-Vincent (île du Cap Vert). La longueur en serait de 430 mille marins. Les profondeurs relevées sur la carte dressée par le service hydrogra- phique de la marine ne dépasseraient pas 3600 mètres.

De Taroudant où nous avons laissé le Dr Lenz, il a pu gagner Sidi Hescham, mais non sans danger, tout le pays étant infesté de bandes de pillards. Il a dû négocier et dépenser beaucoup d'argent pour engager quelques-uns des chefs à le laisser traverser leur territoire. Sidi Hassein qui réside à Sidi Hescham l'a reçu amicalement, lui a permis de séjourner dans la ville, d'y acheter des chameaux et tout ce qui est nécessaire pour un voyage à travers le désert. Il lui a promis de lui donner un guide pour le conduire à Temelelt, sur la route qui mène à Tendouf, une des dernières stations avant d'entrer dans le Sahara.

La question de la protection consulaire au Maroc soumise à la Conférence réunie à Madrid n'est pas encore résolue. Nous y reviendrons le mois prochain.

LA MISSION DU CONGO

Le grand voyage de Stanley à travers l'Afrique par le Congo, et les perspectives qu'il a ouvertes sur les facilités de pénétrer dans l'intérieur du continent par le bassin de ce fleuve, ont bien vite attiré sur ce point l'attention des amis des noirs en Angleterre. Une douzaine d'entre eux, appartenant à des dénominations évangéliques différentes, ont constitué en 1877 un comité qui s'est proposé de fonder, dans la vallée du Congo, une mission dont la base d'opération serait une station à Stanley Pool, c'est-à-dire à l'endroit où aboutira la route que Stanley fait construire, et où le fleuve devient navigable pour les bateaux à vapeur sur un parcours de 13 à 1400 kilomètres; là aussi s'élèvera vraisemblablement une ville qui deviendra le centre et le dépôt du trafic de cette immense et

populeuse région. Comme le dit Stanley, une fois qu'on a atteint le plateau au-dessus des rapides, on a devant soi la moitié de l'Afrique, la vie y abonde, le terme de village n'est plus applicable aux groupes de maisons qu'on y trouve ; il y a en quelques endroits des villes de plus de trois kilomètres de longueur, avec une ou plusieurs larges rues de maisons bien bâties.

Le but que devront chercher à atteindre les missionnaires, en même temps qu'ils évangéliseront ces populations, sera d'initier les natifs aux arts de la paix, à un mode de vivre supérieur à celui que leur impose leur paganisme ignorant, cruel, dégradant ; ils s'efforceront de guérir leurs maladies, d'adoucir leurs souffrances, de leur faire aimer à vivre en paix avec leurs voisins plutôt que de se détruire les uns les autres, d'établir un ordre social meilleur, la justice, une industrie intelligente et une bonne volonté mutuelle.

Le choix de Stanley Pool a été motivé par le fait que le climat en est plus salubre que celui de la côte, le sol plus fertile que dans la région qui longe les rapides, et les natifs plus simples et moins vicieux que ceux qui, dans le Bas-Congo, ont été en rapport avec les trafiquants européens. Le Comité profitera des travaux de l'Association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale, les missionnaires étant libres de s'établir dans le voisinage des stations à l'assistance desquelles ils pourront recourir en cas de besoin. L'été dernier, M. Grattan Guinness, directeur honoraire de la mission, et le Rév. A. Tilly, secrétaire, ont eu une entrevue avec S. M. le roi des Belges, qui a témoigné toute sa sympathie pour les missions chrétiennes, expliqué que Stanley doit s'abstenir de toute violence et se frayer un chemin par des moyens pacifiques, et a promis d'écrire pour recommander les missionnaires aux bons offices du chef de l'expédition du Congo.

Une dizaine de missionnaires ont déjà été envoyés en 1878 dans la région du cours inférieur du fleuve pour y établir des stations préparatoires à celles de Stanley Pool. L'on en compte déjà trois : la première à Cardiff, juste au-dessous des chutes de Yellala ; la seconde à Paraballa, à 25 kilomètres dans l'intérieur, au milieu d'une population très douce, dont M. Craven, le missionnaire attaché à la station, a déjà gagné la confiance par les soins médicaux donnés à beaucoup de malades que ne guérissaient point les fétiches ; la troisième à Banza Montaïko, à 100 kilomètres de Paraballa et près du fleuve, dans le voisinage d'un grand nombre de villages sous la dépendance du roi Makorkita, qui jusqu'ici se montre très amical envers les missionnaires.

Quant à la station de Stanley Pool, le Comité a eu le bonheur de rencontrer un homme qui paraît avoir été préparé tout spécialement pour assurer le succès de cette œuvre. M. Mc Call, architecte et arpenteur au service du gouvernement jusqu'en 1878, a parcouru en cette qualité, pendant six ans, la Colonie du Cap, l'État d'Orange, le Griqua Land West, Natal, le Transvaal, le pays des Betchouanas, celui des Matébélés, la vallée du Zambèze en amont des chutes Victoria, et visité plusieurs stations des diverses sociétés de mission dans l'Afrique australe et centrale. Les effets de l'œuvre missionnaire sur les tribus sauvages et sanguinaires de ces régions l'ont vivement frappé. Aussi, quoiqu'il fût revenu en Angleterre en 1878 avec l'intention de retourner en Afrique pour explorer le Chôbé descendu par Serpa Pinto, il s'est décidé à se consacrer à la mission, à faire dans l'institut de M. Grattan Guinness les études nécessaires, et s'est préparé à l'hôpital de Londres à l'exercice de la médecine, si important pour les missionnaires; c'est à lui que le Comité a confié la direction de l'expédition qui se rend à Stanley Pool. Un de ses collègues, qui a été imprimeur, aura à sa disposition une presse donnée avec tout le matériel nécessaire par une amie de la mission. Un second ayant appris à faire les vêtements, en vue des enfants de sa future école qui vraisemblablement seront nus, pourra se servir d'une machine à coudre, don d'une autre personne. Le roi des Belges et la Société royale de géographie ont fourni des instruments scientifiques. L'expédition a également reçu des marchandises d'échange en quantité suffisante pour un certain temps. Partie de Liverpool par le *Vanguard,* de la West Africa Steam Ship Company, elle ne devait toucher qu'à Ténériffe pour y prendre 20 ânes, et à l'un des ports de la côte de Guinée pour y embarquer vingt kroumens, les meilleurs porteurs africains, de manière à être tout à fait indépendante des tribus dont elle doit traverser le territoire jusqu'à Stanley Pool, où elle compte arriver cet été. M. Mc Call et ses collègues y établiront une mission industrielle. Ils n'en fixeront l'emplacement qu'après avoir exploré soigneusement la contrée; puis ils construiront maisons d'habitation, ateliers, école, église, hôpital et dispensaire ; des terres seront acquises, des esclaves libérés invités à venir s'y établir et à s'instruire auprès des missionnaires. En même temps que ceux-ci apprendront la langue des indigènes, la mettront par écrit et enseigneront aux natifs à la lire et à l'écrire, ils leur montreront les avantages de maisons bien construites et celui des machines pour économiser le travail (roues à eau pour moudre le grain, pour irriguer les terres); ils leur apprendront à se servir de la forge et du soufflet pour travailler

le fer qui abonde dans le pays, à perfectionner l'agriculture, à multiplier les produits que leur climat peut produire : café, sucre, coton, tapioca, maïs, aussi bien que les fruits et les légumes.

La pratique médicale de M. Mc Call, les industries qu'enseigneront les missionnaires et les avantages temporels qui en résulteront pour la station, grouperont autour d'elle un certain nombre de natifs parmi lesquels les missionnaires choisiront des aides pour en faire des instituteurs et des évangélistes, afin de les établir dans d'autres postes plus avancés. Un petit vapeur sera mis à la disposition de la mission au-dessus des rapides. Pour stimuler l'industrie dans les villages d'alentour, les missionnaires achèteront les produits que leur apporteront les natifs : ivoire, caoutchouc, gomme, bois de teinture, coton, café, etc., mais ils ne donneront en échange que des vêtements, des instruments utiles, des remèdes etc., et jamais des spiritueux ni des fusils comme les trafiquants le font d'ordinaire.

Le moment viendra promptement où les produits envoyés en Angleterre par les missionnaires couvriront les frais de l'entreprise, car le Comité a pour principe que les stations devront se suffire à elles-mêmes, afin qu'il puisse consacrer les ressources qui lui seront fournies à en fonder d'autres toujours plus avant dans l'intérieur.

LES GISEMENTS AURIFÈRES EN AFRIQUE

Dès que les premiers colons espagnols mirent le pied sur le continent américain, ils ne tardèrent pas à recueillir dans la plupart des États une quantité considérable d'or et d'argent. Le Mexique, le Pérou en particulier, virent une foule d'explorateurs faire rapidement d'énormes fortunes par suite de la richesse inouïe de ces pays, et l'on peut affirmer que si l'Amérique a été rapidement colonisée, c'est bien grâce à l'abondance des métaux précieux. Les économistes nous diront en outre que l'exportation de ces métaux sur le marché européen a eu une immense et bonne influence, en permettant aux négociants d'accroître le chiffre et l'importance de leurs transactions, les moyens d'échange étant plus abondants.

L'Afrique est-elle destinée à jouer sous ce rapport le même rôle que l'Amérique ? Il est permis de le croire, surtout en ce qui concerne l'or. L'argent, il est vrai, n'a pas encore été rencontré en un grand nombre de lieux ; le Soudan et le Maroc sont peut-être, à l'heure actuelle, les seuls pays où l'on en ait trouvé. Il n'en est pas de même de l'or.

De temps immémorial, la poudre d'or est un des objets d'échange les plus recherchés dans la Sénégambie, sur le Haut-Nil et à la côte orientale de l'Afrique, et de nos jours ces contrées en renferment encore beaucoup ; mais, depuis peu d'années, de riches découvertes ont été faites, de précieux filons mis au jour. Nous allons essayer d'esquisser la distribution de l'or d'après l'état présent de nos connaissances, en commençant par les anciens gisements.

Les bassins miniers de la Nubie et de l'Abyssinie n'en forment véritablement, au point de vue géologique, qu'un seul, que la frontière partage en deux parties : D'un côté, en Nubie, c'est le Fazogl arrosé par le Nil-Bleu ; de l'autre, en Abyssinie, ce sont le Damot et l'Énaréa, c'est-à-dire les districts situés à l'O. et au S.-O. du lac Tzana. Les lavages de ces contrées donnent un métal très pur, mais un faible rendement.

Dans la Tripolitaine, comme au Maroc près de Mogador, quelques sables contiennent un peu d'or, mais l'on en découvrirait davantage, et surtout on l'exploiterait, si l'administration, après avoir accordé à des Européens des autorisations de recherches, savait protéger les étrangers contre les exactions des habitants.

La Sénégambie supérieure et le Soudan sont depuis longtemps renommés pour leurs riches mines d'or. Les pays de Dentilia et de Néola, sur le cours de la Gambie, de même que le Bambara, et les autres contrées du bassin supérieur du Niger, donnent de l'or en assez grande quantité. Tout le métal exploité ne va pas à la côte ; une bonne partie est dirigée sur Ségou et Tombouctou, où des marchands marocains l'achètent. Pour exploiter l'or dans ces régions, les indigènes profitant de la saison où les ruisseaux sont desséchés, y pratiquent de grandes excavations de 7 à 8 mètres de profondeur. Pendant la saison pluvieuse, les paillettes et les petits lingots, entraînés par le courant, viennent tomber dans ces trous, que l'on vide lorsque revient la saison sèche. La terre extraite est lavée avec un tamis et l'on retire le précieux métal. Ce procédé donne peu ; aussi, malgré la grande richesse de la contrée, la quantité d'or recueillie est-elle souvent minime dans certains lieux. A Galam, en 1875, l'exportation n'a été que de 12,000 francs. Cet or est souvent travaillé en anneaux par les indigènes, et c'est quelquefois sous cette forme qu'il arrive dans les escales européennes, au Sénégal chez les Français et sur la côte de Guinée dans les établissements anglais.

La côte de Mozambique et les bords du Zambèze inférieur renferment aussi de l'or. Près de Tété, en particulier, les sables aurifères sont abondants, de même que dans la province de Sofala, où les Anglais de Natal

possèdent plusieurs mines. Un comptoir éloigné, celui de Manica, à 60 lieues du Zambèze vers le S.-O., possède aussi des terrains aurifères. Plus à l'ouest encore, chez les Matébélés, on trouve une chaîne de montagnes très étendue, sur plusieurs points de laquelle on a signalé de l'or, en particulier à Tati et à Hartley Hill.

Après cette rapide revue des mines qui, quoique fort anciennes, produisent encore, il nous faut parler des gisements, récemment découverts, du Transvaal et de Wassaw.

Le voyageur allemand Mauch fut l'un des premiers à signaler la présence de l'or dans la région nord-ouest du Transvaal. Cette nouvelle attira l'attention de toute l'Afrique australe et de l'Angleterre. En 1868, une expédition de sir John Swinburne s'installa dans la contrée aurifère, et plus tard, en 1872, M. Button, de Natal, s'étant déjà rendu compte des difficultés que pourrait présenter l'exploitation de l'or, inventait une machine dans le but de les vaincre. Ce fut en 1873 que l'on découvrit les champs d'or de Leydenbourg, à 90 lieues au nord-ouest de la baie de Delagoa. Depuis cette époque l'exploitation n'a pas cessé et s'est même étendue à une foule de points, tels que Nylstrom à l'ouest et Maraba-Stad au nord. Les champs d'or du Transvaal, alors même qu'on ne peut encore prédire au juste la quantité qu'on en retirera, se sont rapidement fait un nom dans le monde. Le travail des mineurs n'a pas toujours produit la même quantité de métal et l'on a vu des fluctuations assez curieuses, mais l'expérience de plusieurs années permet de dire que l'or existe en quantité suffisante pour récompenser les efforts des chercheurs.

Voici ce que M. Berthoud, missionnaire vaudois établi au Transvaal, écrivait de Maraba-Stad, en date du 28 juillet 1873 : « Il y a des mines d'or partout dans ce pays ! Les montagnes sont composées essentiellement de granit et de quartz très dur, dans lequel l'or est incrusté. Dans plusieurs endroits, le quartz s'est délité, et l'or se rencontre plus ou moins abondant, disséminé dans les sables d'alluvion. Nous marchons sur le granit presque depuis Prétoria. »

M. Berthoud écrit encore ce qui suit au sujet de mines d'or situées au nord de Maraba-Stad, mines qu'il a visitées : « Les ouvriers sont tous des Anglais ; le chef mineur, qui a travaillé en Californie, est un habile ouvrier ; il a déjà exécuté deux puits. L'un est oblique, suivant la pente du banc de quartz, qui s'incline sur l'horizontale d'environ 50 degrés ; c'est le cas de toutes les roches de ces collines ; parfois même les schistes paraissent presque verticaux, un peu relevés à l'est. Le filon est riche, paraît-il, mais le quartz est des plus durs. Cela n'effraie pas l'entrepre-

neur, qui s'en réjouit au contraire, disant que plus le quartz est dur plus fine est la poussière qu'on en obtient en le broyant et l'or s'en détache plus aisément. Ce premier puits a déjà une quarantaine de pieds de profondeur. L'autre est creusé verticalement au travers d'argiles et de schistes, et doit venir rencontrer le précédent. Quoiqu'il n'ait encore qu'une vingtaine de pieds, il coupe déjà un autre banc de quartz aurifère, moins riche que le premier. »

Il nous reste à parler de la région minière la plus féconde de l'Afrique: celle de Wassaw sur la côte d'Or.

Depuis longtemps les journaux anglais conseillaient la recherche de gisements d'or sur la côte de la Guinée supérieure. Il était évident que cette découverte serait extrêmement profitable au développement industriel et commercial de la contrée. Une foule de mineurs et d'émigrants arriveraient pour peupler le pays, rendu désert par les chasses des trafiquants d'esclaves, de telle sorte qu'une terre nouvelle serait conquise à la civilisation ; en outre, les mineurs s'étant acclimatés, si plus tard l'or ne se trouvait plus en aussi grande quantité, ils se mettraient à cultiver le sol. La Californie ne s'est colonisée que de cette manière.

Les montagnes de Kong étaient d'ailleurs bien connues pour l'abondance de leur or, et il ne semblait pas admissible que là où les nègres ignorants et inhabiles trouvaient moyen d'en recueillir de grandes quantités, les Européens, avec leurs procédés perfectionnés, ne retirassent pas d'immenses richesses.

Dans la longue chaîne qui s'élève par étages de la côte du golfe de Guinée au Soudan, on choisit tout naturellement comme point de recherche la côte d'Or déjà renommée pour ses sables aurifères.

En effet, M. Bonnat, l'intrépide explorateur français, en avait trouvé beaucoup dans le lit des rivières Axim et Prah, qui viennent se jeter dans le golfe de Guinée. M. Dawson, négociant indigène dont M. Bonnat avait invoqué le témoignage, disait que dans cette région, par le lavage des sables aurifères, des plongeurs nègres recueillaient de 150 à 200 francs par jour, en n'employant qu'un simple plat en fer avec lequel ils plongent et grattent le fond de la rivière. Avant qu'ils soient remontés à la surface, plus de la moitié de leur récolte est forcément retombée au fond ; quelle quantité donc ne remonterait-on pas avec un appareil perfectionné ! Ces affirmations sont peut-être exagérées, toutefois l'on sait que M. Bonnat et ses compagnons recueillirent une assez grande quantité d'or dans le lit des rivières susmentionnées, et qu'ils en auraient trouvé bien davantage s'ils n'avaient été contrariés par le temps, la crue des eaux, etc.

La saison du travail en rivière serait, d'après M. Bonnat, celle de décembre à mai, parce que pendant les autres mois, les rivières débordant, les fouilles sont difficiles sinon impossibles. Le riche pays de Wassaw, situé à peu de distance de la côte attira aussi les mineurs et dès les premières recherches les résultats furent excellents. Une colonie d'Européens et de travailleurs indigènes ne tarda pas à se former autour des mines.

Les chefs du pays cédèrent facilement des districts aux compagnies qui, du reste, leur promirent une rémunération, et leur firent entrevoir tout le profit que la contrée et ses habitants devaient retirer de l'exploitation.

La première compagnie qui se forma fut française. Elle se nomma « Compagnie africaine de la côte d'Or. » Au mois d'août 1879 elle travaillait activement, au moyen de machines venues d'Europe, à une large et importante veine d'or. Les résultats obtenus étaient tenus secrets, mais il transpirait cependant à Axim, sur la côte, qu'ils avaient été surprenants.

Aussi dès le mois de décembre, l'*African Times* annonçait-il la formation en Angleterre d'une compagnie sous le nom de « Effuenta Gold Mines Company » pour l'exploitation immédiate d'un riche territoire nommé Effuenta dans le pays de Wassaw. MM. Dahse, agent général et Mac Carthy, ingénieur de cette compagnie, partirent d'Angleterre pour la côte d'Or le 13 décembre 1879. En même temps, un homme compétent, M. Harvey, le célèbre inspecteur des mines australiennes, n'hésitait pas à déclarer, après avoir examiné le sol jusqu'à quelques pieds de profondeur, qu'Effuenta et le pays avoisinant sont « remplis d'or. »

Actuellement la fièvre de l'or anime les habitants de Wassaw autant qu'autrefois les émigrants en Californie. Les mineurs, tant Européens qu'indigènes, appartiennent à quatre compagnies: 1° La « Compagnie africaine de la côte d'Or; » 2° la « Compagnie des mines d'or d'Effuenta; » 3° celle de « MM. F. et A. Swanzy » et 4° enfin la « Compagnie minière de la côte d'Or, » qui exploite les gisements d'Abbonluyakoon.

Nous ne pouvons que souhaiter aux chercheurs d'or un succès digne de leurs efforts. Non seulement ils retireront de leur travail une riche rémunération, mais ils apporteront à la côte occidentale de l'Afrique une certaine prospérité, par suite de l'établissement de relations toujours plus nombreuses et plus suivies, d'une part entre l'Europe et la côte, d'autre part entre la côte et l'intérieur. Il est même question déjà d'une ligne ferrée, pour relier les ports du golfe de Guinée avec le pays de Wassaw.

CORRESPONDANCE

Un de nos abonnés nous écrit :

Paris, 20 juin 1880.

Je viens de lire dans le numéro du 1er juin de l'*Afrique explorée et civilisée* l'intéressant article sur « l'Élevage des Autruches au Cap et en Algérie. »

Permettez-moi de vous dire en peu de mots ce qui a été fait au Jardin d'essai à Alger, car *là* ce ne sont pas seulement quelques timides tentatives d'élevage qui ont eu lieu, mais bien des tentatives couronnées du plus entier succès, qui ont été faites par le directeur du Jardin, M. Rivière, dont il serait injuste de ne pas citer le nom quand il est question d'élevage d'autruches.

M. Rivière, en effet, depuis plus de dix ans étudie avec une patience rare les mœurs de ces intéressants animaux, et il est arrivé à obtenir d'une *manière certaine* la réussite de couvées entières.

Actuellement le Jardin d'essai d'Alger possède un troupeau d'une trentaine d'animaux, et la Compagnie Algérienne, dont ce Jardin est la propriété, vient de décider la création d'un grand parc à élevage à l'Oued Sly, près d'Orléansville. Il y a tout lieu de penser que, grâce aux connaissances approfondies de M. Rivière sur cette question, d'ici à peu d'années le parc d'Oued Sly sera peuplé de plusieurs centaines d'autruches. Ce sera là une nouvelle source de richesse pour l'Algérie, dont elle sera redevable aux patientes recherches de M. Rivière, et à la Compagnie Algérienne, qui ne laisse échapper aucune occasion de justifier son titre.

P.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Cinq mois au Caire et dans la Basse-Égypte, par *Gabriel Charmes*, 2me édition, 1 vol. in-18°, fr. 3.50, Paris, Charpentier, 1880. — L'auteur de ce volume aurait pu voir en huit ou quinze jours tout ce qu'il y a de remarquable au Caire et dans les environs. Il a préféré y passer plusieurs mois pour s'imprégner de l'esprit de cette ville et en analyser le charme séducteur, afin de pouvoir mieux rendre ensuite les impressions que ce beau pays avait faites sur lui. Il y a pleinement réussi. L'intérêt que nous a procuré la lecture de cet ouvrage ne nous empêchera pas toutefois de faire une réserve à l'égard des opinions de M. Charmes sur l'esclavage tel qu'il existe en Égypte. D'accord avec lui dans sa sympathie pour le pauvre fellah toujours gémissant sous la courbache, la sollicitude que nous vouons à celui-ci ne nous rend pas indifférents au sort de l'esclave égyptien, et jamais nous ne comprendrons que l'esclavage puisse paraître chose si douce, si naturelle, si utile et si féconde que sa disparition y fût envisagée comme un vrai malheur. Nous nous en réjouirions au con-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

traire comme d'un des progrès les plus heureux que ce pays pût faire dans les voies de la civilisation moderne.

L'Afrique et la question sociale, par *Victor Meunier*. 4 pages folio. — Appel à la masse des travailleurs pour s'entendre, s'organiser, et créer, sous le nom de « Compagnie ouvrière des Indes françaises d'Afrique, » une société qui exploiterait les richesses naturelles du Sahara au fur et à mesure de l'exécution du futur chemin de fer, ajouterait ensuite à cette exploitation celle des richesses commerciales du Soudan, au profit de la classe entière des ouvriers, et substituerait dans toute la France l'association au salariat. On ne peut refuser à l'auteur de ces quelques pages une vive préoccupation du bien-être des classes laborieuses, non plus qu'une imagination enthousiaste qui, nous le craignons, se refroidirait au contact des réalités.

As conferencias e o itinerario do viajante Serpa Pinto, estudo critico, por *M. Ferreira Ribeiro*. In-8°, 901 pages. Lisboa, Cruz et C^ia^. — M. Ribeiro, un des contradicteurs les plus compétents du célèbre voyageur Serpa Pinto, cherche dans son livre à réduire à ce qu'il appelle leur juste valeur les résultats scientifiques de ce voyage de dix-sept mois. Après avoir rendu hommage au courage de l'explorateur, M. Ribeiro, s'engageant dans une discussion serrée mais toujours courtoise, analyse les conférences données par son compatriote à Lisbonne, Paris et Sheffield, ainsi que quelques lettres adressées par lui à des notabilités géographiques, et il arrive à la conclusion que son voyage n'a donné que des résultats à peu près nuls au point de vue scientifique; s'appuyant sur des preuves nombreuses, il relève les erreurs et les contradictions dans lesquelles est tombé Serpa Pinto. Puis il aborde l'histoire des expéditions antérieures des Portugais dans la région comprise entre leurs provinces de l'ouest et celle de Mozambique, et, se fondant sur des documents qui font autorité, il conteste au voyageur les découvertes que celui-ci prétend s'attribuer. L'unique mérite de cette expédition lui paraît être dans une traversée hardie et rapide du continent africain, mais sans profit réel pour la science et la civilisation.

L'occasion se présentant de parler des colonies portugaises, l'auteur donne un aperçu des travaux qui ont été entrepris depuis 1877, pour doter ces provinces de routes, de chemins de fer et de lignes télégraphiques. Le livre se termine par un appendice sur la vive polémique qui s'est engagée dans la presse au sujet de Serpa Pinto.

BULLETIN MENSUEL [1] (*2 août 1880*).

L'extension de la colonisation en Algérie est toujours une des premières questions à l'ordre du jour dans cette province; le programme de la commission du budget, auquel nous faisions allusion le mois passé, comportant la création de 300 villages nouveaux, doit certainement en hâter la solution. Quant à la région à choisir pour les y fonder, la plus favorable actuellement serait celle des hauts plateaux, dont la population clairsemée n'opposerait pas grand obstacle à la création de nouveaux centres; leur altitude, en outre (700^{m} à 1200^{m}), leur procure une grande salubrité, et les localités qui s'y trouvent sont, de toute la colonie, celles où les Français traversent le plus heureusement la période de l'acclimatement. Elles offrent ce qu'il faut pour alimenter les industries lucratives de l'exploitation de l'alfa, de l'élève du bétail, etc.; les eaux souterraines ou coulant à la surface du sol y abondent; les terres irriguées y comportent les cultures les plus variées, et si les procédés recommandés pour le reboisement par M. Reynard, sous-inspecteur de l'administration des forêts, sont appliqués, ces plateaux, aujourd'hui déboisés par suite de l'incurie des hommes, retrouveront leur antique fertilité. L'administration des forêts en Algérie va s'efforcer d'améliorer, par un vaste ensemble de mesures de différente nature, les conditions hydrologiques et climatériques de cette région, pour la rendre entièrement accessible à l'industrie européenne, et offrir à la colonisation algérienne un vaste et nouveau champ d'action.

En attendant, le réseau des lignes de chemins de fer de l'Algérie se complète, et les études en vue du Trans-Saharien vont être poursuivies. La commission supérieure, à laquelle ont été soumis les rapports des diverses missions, a voté l'approbation de celles de MM. Flatters et Soleillet, et en a décidé la continuation. En outre, et conformément à une proposition de MM. Choisy et Soleillet, appuyée par M. de Lesseps, et relative à l'établissement d'un télégraphe qui, avant le chemin de fer, mettrait en communication les populations indigènes et les habituerait à la civilisation française, elle a voté la construction immédiate d'une double ligne télégraphique de Laghouat à Ouargla par le Mzab, et de Biskra à Ouargla par Touggourt.

[1] Pour améliorer notre *Bulletin*, que plusieurs de nos lecteurs ont trouvé trop aride, nous en avons sorti les faits sur lesquels nous n'avions que peu de renseignements; on les trouvera ci-après aux *Nouvelles complémentaires*.

Matteucci a pu poursuivre sa route d'Obéid à El-Facher plus rapidement qu'il ne l'espérait. Pendant que le prince Borghèse et le capitaine Massari se livraient au plaisir de la chasse au lion, au buffle, à l'autruche, il a gagné la capitale du Darfour, pour tout disposer afin que le cantonnement aux confins du Ouadaï pût s'effectuer avec ordre, avant que la saison des pluies ne vînt abîmer les routes et les bagages. Comme dans le Kordofan, l'eau fait presque absolument défaut dans le Darfour; les indigènes s'en procurent habituellement au moyen de baobabs creusés, qui mesurent parfois 30 mètres de circonférence; ils les remplissent pendant la saison des pluies, de juin à septembre; l'eau s'y maintient fraîche, limpide et saine pendant huit mois. Matteucci a retrouvé au Darfour les souvenirs de la guerre de la conquête égyptienne, qui a jonché de ruines ce vaste territoire, semé la méfiance et éloigné le commerce des routes du Soudan. Il comptait ne rester que quelques jours à El-Facher et gagner Kolkol, à la frontière du Ouadaï.

Depuis longtemps la Société géographique italienne était préoccupée du sort de Cecchi et de Chiarini, et avait usé de tous les moyens en son pouvoir pour sortir des doutes que leur silence faisait naître. Elle avait donné à Martini l'ordre de se rendre du Choa à Kaffa, pour rejoindre les deux voyageurs ou au moins retrouver leurs traces. Avant d'apprendre l'arrivée de Martini au Choa, elle avait cherché, par l'intermédiaire de M. Greffulhe, à Zanzibar, à leur faciliter la route vers le lac Victoria. Enfin, elle avait donné à Piaggia une mission analogue à celle de Martini, et Piaggia s'était déjà avancé de Khartoum jusqu'à Fadasi. Malheureusement, la Société vient de recevoir d'Antinori une lettre de Cecchi lui annonçant la mort de Chiarini. L'expédition italienne équatoriale a été arrêtée et retenue à Ciola, sur la route de Kaffa, par la reine du Ghéra; c'est là que Chiarini est décédé, de mort naturelle, le 5 octobre 1879, ainsi qu'un missionnaire que Mgr Massaïa avait chargé d'accompagner l'expédition. Deux lettres expédiées par Cecchi à Antinori ne sont pas arrivées à destination. C'est par une troisième lettre, datée du 22 décembre et apportée par un indigène chrétien, qui réussit à la cacher en la tenant pliée dans un scapulaire, que la fatale nouvelle est parvenue à Antinori. Cecchi était encore retenu et surveillé de près à Ciola. Antinori devait agir auprès de Ménélik pour obtenir sa libération. Le roi a promis de faire pour cela tout ce qui sera en son pouvoir.

Le journal l'*Esploratore* de Milan vient de recevoir des nouvelles du Dr Junker qui, grâce aux travaux de Marno pour débarrasser le Nil des bancs d'herbes qui l'obstruaient, a pu remonter le Bahr-el-Gebel jusqu'à

la Grande Seriba de Meshra-el-Rek, où il a rencontré Gessi. Il a eu l'occasion de constater la reconnaissance des esclaves libérés pour celui qui les a délivrés des mains des négriers, et aussi l'anxiété avec laquelle ces pauvres déshérités pensent au jour où leur défenseur devra les quitter pour d'autres missions. Junker allait partir pour Giurghattas (?), d'où il comptait pénétrer dans le Mombouttou par une route plus occidentale que celle suivie par Schweinfurth, passant par Narouma et Mbio. Il espérait pouvoir, en 1881, s'établir pour quelque temps dans le pays de Mounsa et explorer de là toute cette partie de l'Afrique centrale.

Depuis une année, l'attention de la Société des Missions américaines s'est portée sur la région comprise entre le désert nubien et le lac Albert, où M. Arthington la pressait de fonder une mission, en lui offrant un subside considérable pour l'y encourager. Après avoir consulté le colonel Chaillé-Long, le colonel H.-G. Prout, Gordon pacha et Felkin, elle s'est décidée, pour des motifs divers, à établir une station près de l'embouchure du Sobat dans le Nil. Les nègres, du Sobat à l'équateur, n'ont pas subi l'influence du mahométisme; ce sont de vrais païens qui accepteraient volontiers des missionnaires. Cette région est placée sous la protection du gouvernement égyptien, et l'appui déjà prêté par lui aux presbytériens unis d'Amérique, qui ont 35 stations dans la Basse-Égypte, permet d'espérer sa protection pour les stations du Haut-Nil; les communications avec Khartoum par bateaux à vapeur sont fréquentes; enfin, en cas de maladie, les missionnaires pourraient aller passer la saison malsaine à Berber, localité salubre et exempte de la fièvre africaine, au sud du désert nubien.

L'espoir que nous avions conçu pour l'Ouganda, du séjour en Angleterre des trois Ouagandas envoyés par Mtésa auprès du gouvernement de la reine, ne semble pas devoir se réaliser, quoique l'accueil qui leur a été fait ait été très cordial. Les ambassadeurs ont visité avec un vif intérêt les fabriques du Lancasterhire et du Staffordshire, et, dans la réception que la reine leur a faite le 14 mai au palais de Buckingham, Namkaddi, le principal chef, a dit : qu'envoyés par leur souverain pour voir si tout ce qu'on lui avait dit de la puissance de l'Angleterre et de la reine était vrai, ils avaient vu leur attente dépassée sur tous les points. Le 22 juin ils se sont embarqués pour Aden, où ils ont dû prendre le bateau à vapeur pour Zanzibar, accompagnés par M. Felkin. Ils sont chargés de présents royaux pour leur souverain; mais, à leur arrivée dans l'Ouganda, ils trouveront l'état des choses bien empiré depuis leur départ! Les nouvelles de la fin de 1879 étaient encore favorables;

le roi, les chefs, le peuple manifestaient un vif désir d'instruction; mais une missive du 7 janvier vient de nous apprendre qu'ils sont tous retournés aux superstitions de leurs pères. Les parents de Mtésa et les chefs ont persuadé au roi que la Loubari ou Moukasa (le Neptune du Victoria Nyanza) pourrait le guérir, et ont fait venir à Roubaga la personne en laquelle l'esprit de cette divinité est censé résider, et qui, prétendant posséder un pouvoir surnaturel et la faculté de prédire l'avenir, exerce sur l'esprit de tout le peuple, particulièrement sur les insulaires et les pêcheurs, une énorme influence.

Un moment, M. Mackay crut avoir obtenu de Mtésa qu'il ne la recevrait pas, mais les instances de la famille et des chefs l'emportèrent. Dans une séance solennelle, à laquelle furent appelés les missionnaires, le roi leur déclara que ce qu'il leur demandait c'était de lui fabriquer des fusils et de la poudre, et qu'il n'avait nul besoin de leur enseignement, pas plus que de celui des Arabes. « Que les Arabes aient leur religion et vous la vôtre; quant à nous, leur dit-il, nous aurons celle de nos ancêtres. » On peut bien penser que les Arabes profitèrent des dispositions dans lesquelles ils voyaient Mtésa pour l'exciter contre les Anglais. Et le roi de reprocher aux missionnaires de n'être venus dans l'Ouganda qu'en vue d'épier le pays. A quoi les chefs ajoutèrent que les Anglais voulaient changer les institutions pour les rendre conformes aux leurs, ce qui était un acheminement à la conquête. Défense fut faite aux missionnaires d'enseigner. Après quoi les chefs, profitant de la faiblesse du roi, le menacèrent, s'il ne recevait pas la Loubari, de le déposer et de mettre à sa place un de ses fils sur le trône. Maîtres de l'armée comme ils le sont, cette substitution ne leur eût pas été difficile. Aussi la Loubari est-elle venue, entourée de satellites, chantant, buvant du pombé à en être tous ivres, et suivie d'une foule immense avec accompagnement de tambours, de fifres, de cors, etc. Elle a prophétisé la guerre ensuite de la venue des blancs, n'a point fait prendre de remèdes au roi, s'est bornée à des incantations qui n'ont amené aucun changement dans l'état du malade, puis elle est repartie pour l'île où elle fait sa résidence, après avoir reçu des vaches, des esclaves et d'autres dons.

On comprend que les missionnaires anglais ne sont plus reçus à la cour. Les nombreux élèves qui venaient demander l'instruction dans leur demeure ont cessé de s'y rendre, les chefs les ayant menacés de les tuer s'ils continuaient à fréquenter les leçons des Anglais. La position des missionnaires romains n'est pas meilleure.

Au reste, l'Ouganda est menacé d'une guerre avec le sultan du

Rouanda qui a adressé une lettre injurieuse à Mtésa. En outre, les populations des États voisins, dont le territoire est périodiquement ravagé par les Ouagandas, sont prêtes à se révolter, en sorte que cette vaste région qui, pendant quelques années, avait paru s'ouvrir à la civilisation, va retomber probablement dans la barbarie, à moins que les ambassadeurs ouagandas ne réussissent à y exercer une influence favorable.

Heureusement, les nouvelles des expéditions internationales sont d'une nature plus réjouissante. A la date du 9 mars, MM. Popelin et Carter étaient à Karéma avec M. Cambier, auquel ils aidaient à terminer les constructions de la station. Celle-ci avait déjà été appelée à remplir le rôle hospitalier assigné par la Conférence de Bruxelles aux stations de l'Association internationale. En effet, les missionnaires d'Alger s'étant vus dans la nécessité de laisser une partie de leurs bagages à quelques journées de Karéma, faute de pouvoir trouver des porteurs, M. Cambier, informé du fait, s'empressa de leur envoyer 52 de ses hommes, qui transportèrent ces bagages jusqu'à Karéma. En outre, comme les missionnaires avaient épuisé leur provision de marchandises d'échange, M. Cambier leur céda une certaine quantité des siennes et ils purent continuer leur voyage.

M. Popelin se préparait à traverser le Tanganyika. Il comptait établir sur la côte occidentale un poste, pour y laisser provisoirement une partie de son matériel et de ses marchandises d'échange, et en faire son dépôt de ravitaillement. De là il a dû s'avancer vers le Manyéma.

M. Carter était sur le point de se mettre en route pour Zanzibar, en vue de préparer une nouvelle entreprise, qui sera tentée au printemps prochain, pour la capture et le dressage des éléphants d'Afrique.

MM. Cadenhead, Burdo et Roger étaient heureusement arrivés à Hittoura, localité voisine de Tabora. MM. Burdo et Roger annonçaient l'intention d'aller à Kékoungou, dont ils n'étaient éloignés que d'une journée de marche et où ils désiraient visiter la tombe de M. Vautier.

Les ânes, que MM. Mackinnon et Sanford ont généreusement offerts à l'Association internationale, ont très bien résisté jusqu'ici aux fatigues du voyage. Un seul est mort. On peut espérer que les autres arriveront sains et saufs à Karéma, où ils pourront rendre de grands services.

La dernière expédition de la Société des Missions de Londres a mis 95 jours pour se rendre de la côte à Oudjidji; mais l'on calcule déjà que, lorsque la route du Nyassa au Tanganyika sera construite, le voyage par Quilimane et le Nyassa pourra se faire en une cinquantaine de jours, la plus grande partie de la route pouvant être parcourue en bateau à vapeur; le trajet du Nyassa au Tanganyika se ferait en 30 jours.

Le royaume d'Oumzila, au N.-E. du Transvaal, recevra prochainement une mission américaine qui fera mieux connaître ce pays, compris entre celui des Matébélés et les possessions portugaises. L'autorité portugaise n'est reconnue que le long des côtes; au delà, celle d'Oumzila s'étend jusqu'aux monts Chitivatangas, prolongation de la chaîne du Drakenberg. La région basse est salubre de juillet à octobre, en sorte que les Européens peuvent la traverser pendant ces mois-là; Chiluana, sur la côte, offre un port sûr, et une voie par eau jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur où le pays est ouvert et libre de marécages. Sur le plateau (1000 mètres), le climat est salubre. Le sol est fertile et produit des cocotiers, des cannes à sucre, de gigantesques baobabs; on y voit de beaux jardins; de vastes terrains y sont cultivés en commun. Un certain nombre de Zoulous sont répandus dans ce royaume, dont le peuple, en grande partie, parle le zoulou, ce qui y faciliterait la fondation d'une station. Si les missionnaires américains réussissent à s'y établir, ils pourront entrer en communication avec les missions du Nord du Transvaal, et leur procurer des moyens de transport beaucoup moins longs et moins coûteux que ceux dont elles disposent jusqu'ici.

Le petit royaume des Barolongs, dans l'État libre, vient d'être agité par des troubles qui ont bien failli compromettre la sécurité de ce coin de terre, qu'un correspondant du *Cape Argus* appelait naguère un royaume modèle, un ordre parfait y régnant avec la liberté la plus large. En effet, sous l'influence des missionnaires, le chef Maroko, qui résidait à Taba N'chu, travailla dès son avènement à améliorer le sort de son peuple; avec le temps, il réussit à lui faire adopter graduellement les meilleures habitudes des blancs, sans le faire renoncer à celles des natifs qui lui paraissaient bonnes; il prohiba l'importation des spiritueux et put voir les Barolongs demeurer sobres, industrieux et prospères.

Il y a quelques années, se sentant trop âgé pour régner, il remit le pouvoir à un fils de son frère Tlala auquel il avait succédé, Sipinare, qu'il reconnaissait avoir droit au premier rang. Il le présenta au Président de l'État libre comme l'héritier du pouvoir, et Sipinare fut accepté comme tel par tous les Barolongs. A la mort de Maroko, il fut, le 13 avril, déclaré chef par tous les conseillers assemblés à cet effet. Mais Samuel, fils aîné de Maroko, par une première femme, mécontent de ce résultat, formula des prétentions, informa son cousin qu'il voulait convoquer le Conseil de la tribu, sur la grande place de Taba N'chu, pour consulter le peuple sur les droits de succession. Sipinare répliqua qu'il résisterait par la force à cette tentative de révolution, et en donna

avis au gouvernement de l'État libre en lui demandant son avis sur la conduite à tenir. Le Conseil exécutif l'engagea à éviter soigneusement toute effusion de sang et à se tenir sur la défensive. L'agitation se répandit dans la tribu. Les deux chefs écrivirent au Président de l'État libre, qui délégua à Taba N'chu un shériff pour les engager à demeurer en paix, offrant en même temps son arbitrage et annonçant qu'une troupe de 600 hommes stationnait sur la frontière pour observer les événements. Sipinare accepta la proposition d'arbitrage que refusa Samuel. L'agitation redoubla. Sans perdre de temps, le Président députa à Taba N'chu deux membres du pouvoir exécutif, et donna aux troupes l'ordre d'intervenir en cas de conflit. Grâce à ces mesures énergiques il prévint une lutte sanglante; le différend a été aplani et le droit de Sipinare reconnu. Choisi par le peuple, il a déjà fait ses preuves. Jusqu'au moment des troubles, noirs et blancs avaient été parfaitement contents de son administration, et l'on ne peut douter que, sous son gouvernement, ce petit état ne continue à marcher dans la voie de progrès ouverte par Maroko.

D'après le *Daily-News*, les Zoulous se montrent peu satisfaits de l'administration des treize petits princes entre lesquels sir Garnet Wolseley a partagé le territoire de Cettiwayo. Une députation de 200 Zoulous, parmi lesquels les hommes les plus influents du pays, s'est rendue, dans les derniers jours de mai, à Natal, pour exposer à Sir H. Clifford, gouverneur local, les griefs des indigènes contre le nouvel ordre de choses et demander instamment le retour de Cettiwayo, qui, suivant eux, a été beaucoup calomnié. Le correspondant du *Daily-News* ne dit pas quelle a été la réponse de Sir H. Clifford.

Les travaux de l'Association internationale de Bruxelles ont suggéré à un ancien gouverneur des colonies portugaises en Afrique, M. San Januario, l'idée que le Portugal devrait profiter de la position de ses colonies sur les deux mers pour envoyer deux expéditions qui, partant des deux côtés, auraient pour but de se rencontrer dans l'intérieur, après avoir établi, de distance en distance, des stations hospitalières, commerciales et scientifiques. Si cette idée se réalisait, nous aurions ainsi deux lignes de stations à travers l'Afrique, l'une dans le bassin du Congo, l'autre dans celui du Zambèze, et le centre mystérieux livrerait enfin tous les secrets qu'il dérobe encore à nos yeux.

Les comptoirs anglais établis au Cap Juby s'affermissent et développent leurs relations avec l'intérieur. Installés en face de l'île Fuerte Ventura, du groupe des Canaries dont ils ne sont séparés que par un

bras de mer de 80 kilomètres, ils ont un bâtiment à vapeur qui fait journellement le service entre le Cap Juby et ces îles. Ils sont en rapports suivis avec l'Adrar et le Soudan, en particulier avec le cheik Mohammed Beyrouk de l'Oued Noun, maître d'un grand pays, qui fait personnellement un grand commerce avec le Soudan et désire depuis longtemps se rendre complètement indépendant du Maroc ; mais il ne peut le faire qu'autant qu'il trouvera à vendre les productions de l'Afrique centrale hors des marchés du sultan de Fez, et à acheter ailleurs que sur ces mêmes marchés les marchandises d'Europe qui lui sont nécessaires. Aussi a-t-il accepté avec empressement les relations que lui ont proposées les Anglais ; il les protège et fait cause commune avec eux ; dernièrement même son fils a été mené à Londres et reçu par le prince de Galles.

Le D[r] Lenz espérait arriver à Tombouctou vers la fin de mai ; il écrivait, le 13 avril, qu'il avait pu quitter Sidi Escham, et qu'après avoir cheminé pendant trois jours au travers de montagnes désertes, il avait été reçu très amicalement à Maribda par le cheik Ali in Fum el Hossan, qui avait bien voulu diriger tous les préparatifs pour le voyage du désert, et organiser une petite caravane de marchandises pour Tombouctou. Cette circonstance devait lui permettre de voyager en sûreté. De Tombouctou il voulait essayer de gagner St-Louis.

La Conférence de Madrid, relative au protectorat des Puissances européennes sur les indigènes servant d'agents consulaires ou employés par les légations et consulats, et sur les *censaux,* agents indigènes employés par les négociants étrangers, a terminé ses travaux en laissant à peu près les choses dans le *statu quo.*

Les représentants des Puissances ont en outre rédigé, en faveur de la liberté de conscience, un mémorandum demandant que le libre exercice de tous les cultes soit reconnu dans le Maroc, et que ni la religion ni la race ne puissent jamais être un motif pour établir devant la loi une différence entre les musulmans et les non musulmans, ni servir de prétexte pour priver ces derniers d'un droit civil quelconque où les empêcher d'exercer librement toutes les professions ou industries permises aux sujets musulmans de l'empire. Le plénipotentiaire marocain s'est engagé à faire connaître à son souverain les vœux des représentants des Puissances, en même temps qu'il a donné à ceux-ci communication d'une lettre du sultan relative aux Juifs de l'empire. Le sultan promet qu'ils seront traités avec justice, et leur reconnaît, en tant que sujets et tributaires, les mêmes droits qu'à tous les musulmans. Il a donné des ordres

aux gouverneurs des villes, des ports et de la campagne pour qu'ils reçoivent les plaintes des Juifs et y fassent droit, menaçant de peines très sévères ceux qui agiraient arbitrairement à leur égard.

Nous espérons que, sur ce point au moins, la Conférence de Madrid aura ouvert pour le Maroc une ère de progrès. Malheureusement cet empire voit éclater à chaque instant des rebellions parmi les tribus qui en composent la population; actuellement celles de la Kabylie sont en état de révolte, sous un chef qui formerait le projet de marcher sur Fez. Nous aurons sans doute, le mois prochain, à transmettre à nos lecteurs des renseignements plus détaillés à ce sujet.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'expédition allemande, que le Dr Stecker devait conduire au Bornou, vient de renoncer à explorer cette région; elle se dirigera, par l'Abyssinie, vers les grands lacs de l'équateur.

M. Madoni, envoyé avec M. Agazzi dans le pays des Somalis, par la Société d'exportation de Brescia, vient de mourir à Berbéra.

MM. Prada et Medici viennent d'accomplir, pour le compte de la maison Lattuada de Souakim, une mission commerciale à Khartoum, où sera fondé un comptoir sous la direction de M. Prada.

MM. Van den Brogard, major du génie, et Beleu, lieutenant, ont été chargés par le roi des Belges d'une mission spéciale d'exploration en Nubie, afin de faciliter de ce côté les voies de communication avec le centre de l'Afrique.

Les Bassoutos n'ont pas obtenu ce qu'ils demandaient. Letsié a fait une proclamation les engageant à rendre les armes. Il a renvoyé les siennes, mais elles ont été interceptées par les jeunes gens, et deux chefs ont conseillé ouvertement à la population de ne pas céder aux ordres anglais. Les indigènes fidèles au gouvernement britannique ont été attaqués; Maseru, résidence du colonel Griffith magistrat anglais, est menacé. Des troupes ont été mises à sa disposition.

On a constaté dans la colonie de Natal l'existence de houille, de fer, de cuivre. M. Nort, ingénieur des mines, qui a rendu de grands services dans la colonie du Cap, va en étudier la distribution et la qualité.

L'explorateur allemand Büchner a été empêché de pénétrer jusqu'au lac Sankorra; il a dû revenir à Moussoumba.

Le comte de Semellé est arrivé à Bonny, d'où il remontera le Niger avec un équipage de noirs pris à Sierra Leone.

Une cinquième compagnie, française, vient de se constituer pour l'exploitation des mines d'or de Wassaw.

Un contrat vient d'être passé avec une compagnie anglaise pour un chemin de fer

de 300 kilom. partant de Monrovia (Libéria), en vue de relier un jour ce port aux sources du Niger.

Un crédit de neuf millions a été voté par la Chambre française pour la ligne de Dakar à Saint-Louis et un autre de cent mille francs pour la mission de Savorgnan de Brazza.

M. Soleillet a dû s'embarquer le 20 juillet pour retourner à Saint-Louis.

Malgré de graves revers éprouvés au moment d'atteindre le Niger, la mission dirigée par M. Gallieni a pu continuer sa marche vers Ségou-Sikoro.

VOYAGE DE MM. CAPELLO ET IVENS DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE[1]

Dans une séance solennelle de la Société de géographie de Lisbonne, tenue le 15 mars sous la présidence du ministre de la marine, et à laquelle assistait toute la famille royale, MM. Capello et Ivens ont exposé les résultats de leurs travaux en Afrique.

Le président ouvrit la séance par une brève allocution, puis il donna la parole à M. Capello, qui débuta par quelques mots sur l'origine de l'expédition. Il la montra ensuite partant de Benguéla, et se dirigeant vers le Bihé par les districts de Dombe Grande, Guilengués et Caconda. Dans la description du pays parcouru il en fit ressortir la division naturelle en trois régions : le littoral, la partie montagneuse et le plateau, en fixant les altitudes moyennes de ces deux dernières à 900^m et 1500^m. Le littoral est formé par la dégradation des montagnes adjacentes; c'est la région la plus malsaine. La région montagneuse paraît être de l'époque tertiaire; elle est riche en minerais (fer, cuivre, etc.); la végétation en est magnifique, le climat tempéré; aussi les Européens s'y portent-ils parfaitement. La troisième région ressemble parfois à une plaine, mais ses ondulations plus ou moins étendues déterminent les bassins de fleuves importants, tels que le Cunéné et le Quanza; la flore en est moins variée que celle de la région montagneuse; le climat s'améliorant à mesure qu'on s'élève, l'altitude de ce haut plateau fait de cette région la plus salubre des trois. On y distingue deux saisons bien tranchées : le *cacimbo,* d'avril à août, et la saison des pluies de septembre à mars. Pendant le cacimbo l'atmosphère est dégagée de nuages; le vent du S. E. domine, modéré le matin, un peu plus fort vers trois heures. En octobre, en novembre et en mars, la pluie est plus abondante qu'en janvier et en février, qu'on appelle les mois de la *quiangala.*

[1] Ce compte-rendu est accompagné d'une carte annexée à cette livraison.

Les tribus que l'on rencontre sur le plateau de Bihé sont celles des Mocuissos[1], des Mondombas, des Mahumbas, des Quimbares, des Baïlundos, des Bihénos et des Ganguellas. Le type humain devient plus parfait à mesure qu'on avance vers l'intérieur. Le vêtement des populations consiste en une peau ou en un simple morceau de drap. Elles se nourrissent d'*infunde* de farine de maïs ou de manioc; dans les banquets solennels on y ajoute un peu de viande. Les femmes doivent non seulement préparer les aliments pour leur mari, mais encore cultiver la terre. Très fréquenté autrefois, le Bihé a beaucoup perdu de son importance depuis la suppression de la traite. Les Bihénos sont très commerçants; ils exploitent la cire des Ganguellas et l'ivoire du Mucusso et d'autres régions, en vue des marchés de Benguéla et de Catumbella. C'est sur le plateau de Bihé que se trouvent les sources du Quanza, du Cunéné, du Cubango, etc. Les explorateurs ont rectifié les coordonnées du Bihé par le passage de Mercure sur le disque du soleil.

Après un arrêt, motivé par les pluies et par le manque de porteurs, qui les obligea à abandonner une bonne partie de leur matériel, ils se dirigèrent vers le Quanza qu'ils traversèrent par 12° lat. S. environ, en un endroit où il a de 50 à 60^{m} de large, avec une profondeur de 3^{m} et une vitesse de 2,5 kilom. à l'heure. Les sources de ce fleuve, déterminées par M. Capello. se trouvent dans une lagune de 5 à 6 kilom. de longueur sur 3 kilom. de largeur. Après avoir visité le Cuibo, les explorateurs traversèrent le pays des Ganguellas pour chercher à découvrir les sources du Quanza. Ce pays produit beaucoup de cire et ses montagnes sont riches en minéraux divers, dont le fer est le plus abondant. Les habitants sont de grande taille, robustes et très commerçants, mais ils abusent de l'eau de vie, qu'ils reçoivent des Bihénos en échange de leurs produits.

Avant d'aborder le Quanza, les voyageurs explorèrent le Loando, qui prend sa source sur le plateau de Quioco et, après une série de rapides, se jette dans le Quanza. Sa largeur moyenne est de 65^{m}; ses eaux abondent en poisson dont se nourrissent les tribus voisines.

Les explorateurs atteignirent ensuite la région des sources du Quanza, qu'ils déterminèrent ainsi que celles du Cassaï, le grand affluent du Congo, et celles du T'Chicapa (le Quicapa de Schütt) tributaire du Cassaï. Les sources de ces rivières sont à 1800^{m}, sur le plateau de Quioco, partie

[1] Ignorant la prononciation exacte de beaucoup de noms propres de cette région, nous avons conservé l'orthographe du manuscrit que nous avons eu sous les yeux. Nous n'avons pas pu d'ailleurs les faire figurer tous dans la carte.

de la région élevée qui, s'étendant de l'O. à l'E., forme la séparation des grands bassins du Congo et du Zambèze. Les sources du Cassaï, qui portent ici le nom de Cauen, sont à 16 kilom. S. O. de celles du Quanza. Il se dirige d'abord à l'Est, puis tourne au Nord pour aller rejoindre le Congo. Le T'Chicapa prend sa source au N.-E. de celles du Quanza, passe à l'Est de Quimbundo[1] et va se jeter dans le Cassaï.

Les tribus qui habitent la région traversée par le Cassaï sont, en allant du S. au N., celles des Macosas, des Matabas, des Cauris, des Peindez, des Maiacas, etc., à l'O. du Cassaï, et celles des Sambas, des Calundas, des Moluas, des Cauandas, des Cachellangas et des Zuala-Mavumos à l'E. du même fleuve. Ces derniers ont la peau de l'abdomen prolongée jusqu'à la moitié de la cuisse, de là leur nom qui signifie *peau de l'abdomen*. Quelques-unes de ces tribus sont anthropophages.

Après avoir terminé l'étude du plateau de Quioco, les voyageurs commencèrent celle du Quango. Pour la faire mieux, ils se séparèrent malgré le petit nombre de porteurs dont ils pouvaient disposer (de 60 à 70). Capello explora la rive droite du fleuve dont Ivens suivit la rive gauche; ils s'étaient donné rendez-vous à Cassangé. Dans cette partie de l'exploration ils eurent à lutter avec des difficultés de toute espèce. Le terrain très accidenté était couvert d'une végétation si abondante, que parfois le feu seul permit de triompher des obstacles qu'elle opposait aux progrès des travaux, rendus plus difficiles par la mauvaise volonté des *Sobas* (chefs), par le manque de nourriture et de porteurs. Enfin et malgré tout, ils arrivèrent à Cassangé, accablés de fatigue et souffrant de la faim et de la fièvre, mais ayant exploré le Quango dès son origine.

L'étude de ce fleuve est rendue difficile par les irrégularités de son cours; il suit toutes les ondulations d'un terrain raviné en tous sens, qui le force à faire de nombreux détours. En sortant du plateau de Quioco, il coule au N. à travers un pays montagneux et fertile et reçoit un grand nombre d'affluents, dont quelques-uns sont pour la première fois marqués sur la carte de MM. Capello et Ivens. Pendant la saison des pluies ses eaux montent de 2^{m},60 au-dessus du niveau moyen, ce que M. Ivens put constater à la trace laissée par les eaux, lors de la dernière crue, sur les arbres voisins du bord. Son cours est coupé par des rapides et des cataractes, dont les plus importantes sont celles de Caparanga, de N'Zamba et de Toaza. Voici ce que M. Ivens dit de celle de Caparanga:

« C'est vraiment un magnifique spectacle que celui qui s'offre à l'explo-

[1] Voy. Carte de l'Itinéraire de Schütt, 1879-80, liv. 8.

rateur, lorsque s'avançant vers le N. il arrive au bord du ravin de Moganpo, qui domine à l'O. tout le bassin du Quango. D'une hauteur de 1300m il voit le terrain s'affaisser tout d'un coup de 500m, pour former une dépression qui s'étend vers le N. en une immense plaine, où habitent les Bangalas dans un rayon de 70 kilom. L'aspect imposant du Quango, serpentant dans cette vaste plaine, nous invitait à nous reposer; mais je voulais déterminer la position de la cataracte de Caparanga, et me dirigeai vers l'E. C'est la première cataracte importante du Quango. Resserré par les montagnes, il se précipite en une magnifique nappe d'eau de 35 à 40m de largeur et de 50m de hauteur, sur les rochers de granit qui forment son lit; puis tournant brusquement à l'E. il traverse le district du Quembo, et se dirige vers le N. en arrosant le pays des Bangalas. »

Après s'être ravitaillés à Cassangé, les explorateurs songèrent de nouveau à se séparer pour continuer à étudier le Quango comme ils l'avaient fait jusque-là. A cet effet ils se portèrent vers l'E. jusqu'à la *senzala* du *Soba* Banza-et-Lunda, dont les dispositions belliqueuses les forcèrent de s'arrêter. Retournant à Cassangé, ils essayèrent d'atteindre le Quango par le N. N. O., mais après une marche de 30 kilom. vers le N. ils s'arrêtèrent, dans le voisinage d'une région marécageuse qui s'étend le long du Quango et les empêcha de le traverser. Renonçant à l'atteindre de ce côté, ils se portèrent de Cassangé vers l'O., à travers les terrains marécageux qui forment le bassin du Lui, affluent du Quango. Ils tentèrent encore d'atteindre ce dernier en faisant une diversion au N., mais cette tentative n'eut pas de meilleurs résultats que les précédentes. Alors ils se dirigèrent vers le Lucalla et visitèrent les rapides de Fabo et Lianzundo, puis ils parvinrent au district du Duque de Bragança, qui devait servir de base aux travaux qu'ils allaient tenter au Nord.

En effet, en avril 1878, ils traversèrent la Jingu, région arrosée par de nombreux affluents du Quango; le plus important est le Cambo, dont, pour la première fois, les sources furent bien déterminées. Ils découvrirent ensuite celles du Hambé, affluent du Càmbo, par 8° lat. S., et suivirent la rive gauche de cette rivière qui, recevant de l'O. un grand nombre d'affluents, est un des plus importants tributaires du Quango. Ils traversèrent le district de Hungo, où ils visitèrent le *Soba* Mafuchilla, qui les força de s'enfuir sous peine d'être dépouillés par lui de tout ce qu'ils avaient. Ils découvrirent dans cette même région plusieurs affluents importants du Quango, tout à fait inconnus jusqu'ici.

Dans une région marécageuse, dont la partie orientale s'appelle Quiteca N'bungo, tandis que celle de l'Ouest se nomme Sosso, ils détermi-

nèrent la position de plusieurs des lagunes qui y sont semées à profusion; aussi sont-ils portés à croire qu'elles constituent le soi-disant lac Aquilondo, qui selon toute vraisemblance n'existe pas. La faim les obligea de revenir sur leurs pas, à travers la contrée qui limite à l'O. le bassin du Quango, et ils déterminèrent la position des sources de plusieurs affluents considérables de ce fleuve. La partie méridionale de cette région est, pour son climat et ses productions, très importante : la canne à sucre y atteint des proportions énormes; le jujubier (?) y est si abondant et y acquiert un tel développement que son fruit forme une grande partie de la nourriture des naturels; le tabac, le coton, le manioc couvrent les bords des rivières; le gibier aussi y abonde.

Après avoir étudié cette contrée les explorateurs se dirigèrent vers le Lucalla, affluent du Quanza, et le suivirent jusqu'aux districts du Duque de Bragança et d'Ambaca. Congédiant alors une partie de leurs porteurs, ils suivirent la rive droite du Lucalla, et firent toutes les observations nécessaires pour rectifier les données des anciennes cartes sur le cours de cette rivière. La traversant, ils se rendirent à Pungo Andongo, dont le territoire est mieux connu sous le nom de Pedras Negras (Pierres Noires), grands conglomérats d'un aspect étonnant. De là ils suivirent le Quanza jusqu'à la côte, déterminant les cataractes et les rapides, au nombre de quinze, qui obstruent son lit jusqu'à Dondo.

M. Ivens termina la conférence par les conclusions suivantes :

1° Des trois régions parallèles à la côte, celle des montagnes est, sous bien des rapports et notamment pour l'agriculture, la plus importante.

2° Les fleuves du plateau et de la région montagneuse sont d'une importance très limitée pour le commerce, car les premiers, coulant parallèlement à la côte, sont peu utiles pour le transport des marchandises vers le littoral, et les seconds, ayant leurs sources à de grandes altitudes, sont coupés par des cataractes qui les rendent presque innavigables.

3° L'élévation rapide des terres, à partir du littoral, rend difficile la solution de la question des voyages à l'intérieur.

4° Au point de vue de la salubrité, le plateau l'emporte sur les autres régions.

5° Les tribus limitrophes des possessions portugaises se ressentent beaucoup du contact des Portugais, et si l'influence de ceux-ci ne s'est pas étendue au loin, c'est à cause de la difficulté des communications avec l'intérieur.

6° Quoique l'agriculture ne soit pas encore très développée à l'inté-

rieur, il n'est pas moins certain aujourd'hui que la province d'Angola est immensément riche, et qu'elle n'a besoin, pour faire valoir ses richesses, que de routes et d'hommes de bonne volonté.

Augusto Cardozo.

L'ESCLAVAGE ET LA TRAITE EN ÉGYPTE

Les personnes qui s'intéressent aux progrès de la civilisation en Afrique se réjouissaient des mesures prises par Ismaïl pacha et des victoires de Gordon pacha, de Gessi, de Messedaglia et d'Emiliani, sur les négriers du Haut-Nil, victoires qui permettaient d'espérer pour toute l'Égypte, y compris ses possessions du Soudan, la suppression de la traite, et, dans un avenir peu éloigné, celle de l'esclavage. Mais des faits récents viennent d'ébranler les espérances des amis de la civilisation, et de leur faire comprendre la nécessité de redoubler d'efforts et de vigilance. Nous voulons parler de l'arrivée de caravanes du Darfour à Siout, signalées dans nos précédents numéros.

On avait craint beaucoup que la démission de Gordon pacha et la nomination de Réouf pacha au poste de gouverneur général du Soudan, ne fussent pour les trafiquants une occasion de reprendre leurs honteuses opérations, mais on ne croyait pas que l'ancien fléau reparaîtrait aussi promptement. Dès que les marchands du Darfour apprirent qu'ils n'avaient plus à craindre le retour de Gordon ni son remplacement par un Européen, ils firent sortir de leurs retraites la marchandise humaine qu'ils y amassaient depuis longtemps, et l'expédièrent à Siout directement, par l'ancienne route de commerce qui met en communication l'Égypte avec les territoires du Soudan central. Heureusement l'attention d'un instituteur de l'école de la mission américaine à Siout, M. G. Roth, d'origine suisse, était éveillée. Au premier bruit de l'arrivée d'une caravane d'esclaves venant du Darfour, il sortit de la ville pour en examiner le campement. S'informant auprès des marchands des objets de commerce qu'ils avaient apportés, il obtint pour réponse que c'étaient des plumes d'autruche, de la soude, des chameaux et un peu d'ivoire, mais on lui affirma qu'il n'y avait point d'esclaves. Quand plus tard il eut rejoint la caravane elle-même, il s'assit au bivouac avec les gens qui la composaient, s'entretint avec eux du Darfour et du Soudan, et à sa grande surprise vit beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles; bientôt on se hasarda à lui offrir des esclaves pour le prix de 20 à 25 napoléons. S'il en eût eu le pouvoir, il aurait immédiatement essayé de déli-

vrer ces malheureux des mains de leurs maîtres, mais se sentant trop faible, voyant briller autour de lui des glaives sous lesquels il fût bien vite tombé s'il eût agi sans réflexion, et sachant qu'à Siout même il ne trouverait personne pour l'appuyer, il courut au Caire, et se fit donner une lettre de recommandation pour le consul général anglais, qui le conduisit à Riaz pacha dont il réussit à attendrir le cœur. Quittant alors le Caire avec 108 soldats et trois pachas, il s'empara de la caravane composée de 188 personnes et de 600 chameaux. Après avoir entouré le camp, il pénétra à l'intérieur avec la plus grande prudence, suivi d'un détachement de soldats, et arracha des mains des marchands 70 esclaves qu'il mit en lieu sûr. Puis il fit occuper par des soldats les diverses routes qui conduisent à Siout, avec ordre de ne laisser sortir de la ville aucun noir. Mais le lendemain les soldats ayant été retirés, les esclaves qui avaient été cachés dans la ville purent être emmenés sans difficulté. Un des pachas, que le gouvernement avait adjoints à M. Roth, ne voulait s'emparer que des gens de la caravane, qui prétendaient que les jeunes filles et les garçons, au nombre de 35, étaient leurs femmes, leurs filles et leurs domestiques. M. G. Roth sachant que beaucoup de personnes de Siout étaient venues au camp pendant la nuit pour introduire des esclaves dans la ville, voulait les faire arrêter toutes, au moins pour avoir leurs noms. Le pacha ne le permit pas et M. Roth ne put que protester au Caire. Les récits que lui firent les esclaves déchiraient le cœur : la plupart avaient été enlevés de nuit et quelques-uns d'entre eux portaient encore au cou les cicatrices de leurs fers. Le voyage d'El-Fascher à Siout avait été, d'après eux, des plus pénibles. Ils avaient dû marcher cent jours de suite dans le désert, sous un soleil ardent, ne recevant qu'une nourriture chétive et une eau mauvaise. La conséquence de ces fatigues surhumaines, que la plupart des esclaves ont à endurer, est une consomption lente. Après avoir reçu leur lettre d'affranchissement à Siout, les esclaves libérés furent conduits au Caire, mais M. Roth ne peut dire ce qu'ils sont devenus. — Informé de l'arrivée d'une seconde caravane de 160 personnes et de 500 chameaux, il en donna connaissance au consul anglais et put encore délivrer 90 esclaves. — Un troisième convoi a encore été amené à Siout, et les esclaves qui le composaient ont aussi reçu la liberté. M. Roth estime qu'il doit y en avoir beaucoup dans l'oasis de Chargeh, car, dès que les trafiquants ont vent de quelque chose, ils ne se montrent pas.

En attendant, le gouverneur de Siout et les fonctionnaires chargés de l'exécution des lois relatives à la traite seront traduits devant une cour

martiale. En outre, le gouvernement égyptien a chargé le comte Sala, officier autrichien, d'une mission spéciale, et nommé Osman pacha Galib au poste de gouverneur de Siout. Le khédive paraît prendre le plus grand intérêt à la question de la traite, et fait des efforts sérieux et énergiques pour mettre un terme à ce trafic, mais il a à lutter contre la nature du pays et surtout contre les mœurs des peuplades de cet immense royaume, qui s'étend jusqu'au Darfour, à l'équateur et au delà du golfe d'Aden. Il a besoin d'être appuyé par les puissances européennes, et tout spécialement par l'Angleterre dont l'aide ne lui manquera pas.

Aux premières nouvelles de cette reprise de la traite en Égypte, l'Association anglaise pour la suppression de l'esclavage a envoyé à lord Granville une députation, pour recommander l'établissement à Khartoum d'un consulat anglais, dont la surveillance s'étendrait à tout le Soudan et jusqu'aux rives de la Mer rouge, et de vice-consulats à Massaoua, Hodeida et Souakim. Elle a demandé en outre que le khédive fût engagé à modifier le traité existant avec l'Angleterre, en vue d'abolir immédiatement le statut légal de l'esclavage en Égypte. Cette mesure n'entraînant pas un bouleversement des conditions sociales et industrielles, paraît devoir contribuer mieux que toute autre à la prompte cessation de la traite dans cet empire. Lord Granville a fait très bon accueil à la députation, et répondu que la modification du traité ferait l'objet de l'attention du gouvernement, que le cabinet étudiait les mesures à prendre quant à la surveillance consulaire, et qu'il examinerait les observations faites à ce sujet par la députation.

D'autre part, une interpellation a été adressée, dans la Chambre des Communes, au sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères, par Sir J. Kennaway, qui a demandé si l'attention du gouvernement s'était portée sur cette réapparition de la traite dans le Darfour ainsi que dans les autres provinces de l'Afrique centrale et équatoriale, et sur le fait que les ordres donnés par le colonel Gordon pour sa suppression auraient été annulés; si de plus le gouvernement de S. M. compte prendre les mesures nécessaires, pour assurer de la part de l'Égypte l'exécution de ses engagements publics et internationaux relativement à l'esclavage. Sir C. Dilke a répondu que les renseignements, fournis par le consul général anglais en Égypte, portaient que les bureaux seraient organisés de manière à rendre les gouverneurs des villes responsables de leur efficacité, que les routes des caravanes seraient gardées par la force armée sous un commissaire nouvellement nommé, homme d'un grand caractère, autrefois au service de l'Autriche, le comte Sala; que des ordres très

sévères ont été donnés par le gouvernement égyptien pour la suppression du trafic, et enfin que le gouvernement de S. M. fera tout ce qui sera en son pouvoir pour assurer l'exécution de la convention.

Avant tout il faudrait tâcher de découvrir la patrie des enfants volés à leurs parents, pour pouvoir les restituer à qui de droit. Là où cela ne sera pas possible, il est à espérer que l'État se chargera de leur éducation, et que les bureaux décrétés par Ismaïl pacha auront à s'en occuper. Si le bruit qui courait au Caire était vrai, que les enfants libérés avaient été distribués gratuitement à de riches familles turques et égyptiennes, et renfermés dans des harems où ils ne reçoivent ni éducation ni instruction, leur condition équivaudrait à celle des esclaves et leur libération n'aurait été qu'un vain mot.

Le décret du 1er janvier 1878 a bien statué que la première mesure à prendre pour arriver à la suppression de l'esclavage était de pourvoir à l'éducation des esclaves libérés. Elle est dans l'intérêt de l'État, car il n'y a que l'éducation générale et saine d'un peuple qui puisse lui fournir une base solide, lui assurer le bien-être qui donne la puissance et la considération, tout en garantissant au gouvernement une existence durable.

Quels qu'aient pu être les succès obtenus par la guerre, le problème de l'esclavage est trop complexe pour qu'on puisse le résoudre à coups de canon. MM. Wilson et Felkin, qui ont accompagné en Europe les trois ambassadeurs ouagandas envoyés par Mtésa à la reine d'Angleterre, ont pu constater, en traversant le théâtre de la guerre entre Gessi et Suleiman, que malgré les victoires du premier la traite y existe encore, et Matteucci écrivait récemment que les rigueurs déployées n'empêchent pas l'esclavage d'y subsister. Par les moyens violents on n'arriverait qu'à faire disparaître de l'Afrique les anciens habitants.

On ne peut pas prétendre frapper l'esclavage au cœur de l'Afrique, là où existe encore la barbarie la plus féroce ; ce sont les pays déjà civilisés, comme l'Égypte, qui doivent commencer par donner l'exemple, et l'on peut fermer les marchés égyptiens et turcs conformément aux conventions. Quand les marchands ne trouveront plus de débouchés pour arriver à la mer ils devront renoncer à la traite.

Il est nécessaire en outre de fixer à l'affranchissement un terme équitable, et de propager parmi les esclaves l'idée de liberté, pour que leurs maîtres se sentent obligés de les traiter avec beaucoup d'humanité, et pour qu'au jour de l'affranchissement rien ne résiste aux légitimes réclamations des esclaves.

En même temps il faut s'efforcer de faire comprendre à celles des popu-

lations de cet immense empire, qui ne s'occupent qu'à faire la guerre aux tribus voisines pour enlever des femmes et des enfants et les traîner ensuite par bandes sur les marchés, qu'au delà des montagnes, du désert et de la mer, il y a des peuples disposés à échanger les produits de leur industrie, non plus contre de la chair humaine mais contre les productions naturelles du sol africain ; on ferait ainsi entrer les noirs, par les relations commerciales, dans le concert des nations civilisées.

Et, à tous les efforts déployés dans ce sens, devront nécessairement s'en ajouter d'autres, pour faire pénétrer partout en Égypte les principes du christianisme et détruire les préjugés que l'islamisme entretient dans le monde musulman, préjugés dans lesquels les partisans de l'esclavage trouvent un encouragement. On ne peut pas dire que ce soient les Arabes qui aient créé l'esclavage et la traite en Afrique ; ces deux fléaux y existaient longtemps avant eux. Mais ce que l'on peut dire c'est que, quoique le Koran réclame en faveur de l'esclave et enjoigne au maître de le traiter avec humanité comme une créature de Dieu, les musulmans en général ne font pas d'eux-mêmes opposition au principe de cette odieuse institution ; ce sont actuellement des Arabes musulmans qui perpétuent le trafic des noirs et contrecarrent les mesures prises par les nations civilisées pour supprimer la traite. Aussi, pour assurer à l'Égypte une place honorable parmi les États civilisés, faudra-t-il encourager et soutenir les travaux des Sociétés missionnaires et de leurs écoles dans la Haute et dans la Basse-Égypte, ainsi que dans la vallée supérieure du Nil, afin qu'aux petits foyers existant aujourd'hui s'en allument d'autres, d'où rayonneront jusqu'aux extrémités de l'empire la lumière et la bienfaisante chaleur de la charité, qui nous fait voir dans tout homme un frère et nous commande de lui procurer la liberté dont nous jouissons nous-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE [1]

DIE GEOGRAPHISCHE ERFORSCHUNG DES AFRIKANISCHEN CONTINENTS, von Dr *P. Paulitschke*. 2e édit. — Wien (Brockhausen und Bräuer), 1880 ; in-8°. — L'histoire des découvertes en Afrique a été écrite plusieurs fois, soit dans son ensemble, soit par fragments. Il semble donc facile, par un simple travail de compilation, de rédiger un mémoire sur

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

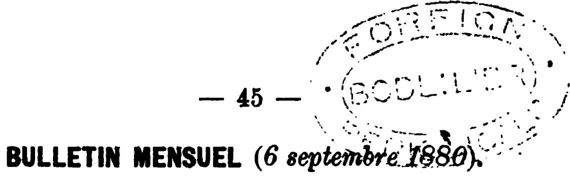
ce sujet. Plus longue et plus ardue est la tâche du véritable historien, qui, laissant de côté ce qu'ont pu faire ses devanciers, recourt sans cesse aux sources primitives, et ne donne la relation d'un voyage que lorsqu'il la tient de l'explorateur lui-même ou, à son défaut, d'un écrivain contemporain. Certes, cette manière d'écrire l'histoire est bien la meilleure en tous points. M. le Dr Paulitschke est un adepte de cette méthode, car son ouvrage contient une foule de notes, qui indiquent dans quel récit de voyage ou dans quel auteur ancien ou moderne il a puisé ses renseignements. Aussi pouvons-nous dire, après avoir lu sa relation, qu'elle nous inspire une entière confiance.

Si nous l'examinons d'une manière quelque peu détaillée, nous y retrouverons une division tout à fait logique, dans laquelle chaque période tient exactement la place qu'elle doit occuper. C'est ainsi que l'époque ancienne, divisée en quatre périodes, n'embrasse que 34 pages et le moyen âge 26, tandis que l'ère moderne occupe tout le reste du volume, c'est-à-dire plus de 240 pages.

Il y a peu de chose à dire de l'époque ancienne, si ce n'est que l'auteur ne s'arrête guère à l'expédition organisée par Néchao, au sujet de laquelle de grandes polémiques ont été soulevées, non plus qu'au périple d'Hannon, ce général carthaginois qui poussa, dit-on, jusqu'à l'embouchure du Sénégal. Dans la partie qui traite du moyen âge, nous signalerons une description fort remarquable des progrès et du rôle des Arabes en Afrique à cette époque, et le fait que l'auteur n'a pas parlé des établissements que les marins de la ville de Dieppe avaient fondés sur la côte de Guinée, bien avant les voyages des Portugais dans ces parages.

C'est surtout dans la description des voyages modernes que le talent de l'auteur se révèle. Nous connaissons peu d'ouvrages qui traitent ce sujet d'une manière aussi lucide, aussi complète. M. Paulitschke, qui signale toutes les découvertes jusqu'à la fin de mars 1880, s'est entouré de tous les documents nécessaires, de tous les journaux qui pouvaient lui apporter quelques renseignements. Nous avons constaté avec plaisir que l'*Afrique explorée et civilisée* a été consultée plusieurs fois. Nous voudrions donner une analyse étendue de cette description consciencieuse, mais la place nous manque. Nous ne pouvons que renvoyer les personnes qui s'intéressent à l'Afrique, et surtout les savants, les chercheurs, à l'ouvrage lui-même. Ils y trouveront tous les voyages modernes classés par régions, et une table chronologique fort instructive.

Aut Noverraz, Genève   L'Afrique explorée et civilisée. N° 2. Août 1880



BULLETIN MENSUEL (*6 septembre 1880*).

Aux progrès déjà réalisés en Algérie, résumés dans un de nos derniers numéros, s'en ajoutera bientôt un nouveau, préparé par M. Albert Grévy, gouverneur général, auquel est due déjà la substitution du régime civil au régime militaire dans une grande partie de la colonie. Jusqu'ici le système de colonisation reposait sur le principe de la concession gratuite de la terre, qui détermine et encourage le flot de l'immigration, mais à laquelle sont attachées des conditions qui entravent grandement la liberté d'action des attributaires. Il arrive souvent que des capitalistes désireux de créer de grandes entreprises, vinicoles ou autres, font des demandes de terre, mais sont arrêtés par la rigueur de la législation existante. Un projet de loi, déposé en mars dernier et que le Parlement discutera dans sa prochaine session, corrige les inconvénients du mode d'aliénation conditionnelle actuel, et fait en même temps une large place au régime de la vente, ce qui permettrait aux capitalistes de coopérer à l'œuvre coloniale par l'acquisition de terrains domaniaux.

Entre Alger et Tunis a été construit par une Compagnie française (Bône-Guelma) un réseau de chemins de fer, destinés à relier Alger au port de la Goulette, à 17 kilomètres de Tunis. Cette dernière ville et le port susdit étaient unis déjà par une petite ligne appartenant à une compagnie anglaise, qui, après des négociations avec M. Géry, président de la Société française d'une part, et avec M. Rubattino, président de la Compagnie de navigation italienne d'autre part, négociations qui ont fait craindre pour la bonne harmonie de la France et de l'Italie, l'a vendue à ce dernier appuyé par le gouvernement italien. Le consul de France a demandé, pour la Compagnie Bône-Guelma, la concession d'un chemin de fer de Tunis à Rhadès, au bord de la mer, et au sud de la Goulette. Le bey, lié par un article de la concession de la ligne de Tunis à la Goulette, n'a pas pu l'accorder. Mais, déjà en février, la Compagnie de construction des Batignolles avait fait entreprendre des études pour l'établissement d'un port à Tunis même, en creusant le lac salé qui s'étend entre Tunis et la mer. La création de ce port permettrait aux navires de s'approcher très près de la station tête de ligne de la voie ferrée de la Compagnie Bône-Guelma, assurant ainsi à cette ligne un débouché direct vers la mer. D'après une dépêche du *Temps*, le port même de Tunis vient d'être cédé à une Société française, et le bey s'est engagé à ne concéder aucune ligne de chemins de fer avant de s'être entendu préalablement avec le gouvernement français.

Le gouvernement égyptien vient de prendre une décision qui, avec les mesures mises en vigueur contre les trafiquants d'esclaves, ne peut que contribuer à amener la suppression de ce commerce. D'après une circulaire du ministre de l'intérieur, ceux qui achèteront des esclaves seront passibles des mêmes peines que ceux qui les vendent. D'autre part, les pèlerins musulmans de la Tripolitaine, de Tunis, de l'Algérie et du Maroc, qui ne se faisaient aucun scrupule de ramener sur les vaisseaux de la Méditerranée de jeunes esclaves achetés à la Mecque, en seront empêchés désormais. Un règlement publié par le sultan rappelle que le gouvernement impérial ottoman a promulgué des lois défendant le trafic des esclaves noirs, et prescrit à « quiconque voyagerait à bord d'un navire à pèlerins, et serait accompagné d'une personne de service, de l'un ou l'autre sexe, d'avoir pour cette dernière un certificat signalant le nom, l'âge, les traits et la condition sociale à laquelle elle appartient. Les capitaines des navires à pèlerins sont tenus d'exiger la présentation de ce certificat, et de livrer ceux qui en seraient dépourvus aux autorités du port d'embarquement. Ils doivent de même dénoncer la présence à bord des personnes faisant commerce d'esclaves. »

Dans la mer Rouge, les bonnes relations de l'Italie avec les tribus qui confinent au territoire de la baie d'Assab se consolident. M. de Amezaga, commandant de l'« Esploratore, » a réussi à conclure avec elles des traités d'amitié, par lesquels elles se sont engagées à envoyer leurs produits à Assab, où ils seront échangés contre des articles de fabrication italienne. La colonie italienne a déjà bâti à Assab une petite ville dont les maisons sont en bois. On commence cependant à en construire quelques-unes en maçonnerie. Il y a entre autres une usine où l'on travaille le fer et où l'on fabrique des machines et même des appareils de précision. Les indigènes d'Assab, les Dunkalis, accoutumés aux vexations et aux mauvais traitements que les Égyptiens leur faisaient subir, n'étaient pas tout d'abord dans les meilleures dispositions pour la colonie naissante. Mais lorsqu'ils ont vu que ceux qui visitaient l'établissement italien étaient bien reçus et traités avec bienveillance, la défiance a commencé à se dissiper. Plus d'un Dunkali nomade est venu à Assab pour échanger des marchandises.

Matteucci est heureusement arrivé aux confins du Darfour, et a dû se rendre à Tama, à trois jours seulement de la capitale du Ouadaï, soit pour se rapprocher le plus possible de ce royaume, soit pour bien faire comprendre le but pacifique qu'il poursuit. Les membres de l'expédition espèrent que leur manière de vivre et leur mansuétude persuaderont le

sultan de Tama de l'honnêteté de leur dessein et, que les difficultés du voyage au Ouadaï seront ainsi levées.

Une lettre de Matteucci du 12 juin, publiée par l'*Exploration*, annonce que le sultan Yussef du Ouadaï lui a permis de visiter le Bornou, le Baghirmi, l'Adamaoua et le Sokoto. De là il compte gagner le golfe de Guinée; puis revenir par le Fezzan, Mourzouk et Tripoli; si des difficultés surgissent, il reviendrait par le Darfour.

Nous avons reçu de M. le secrétaire général de l'*Association internationale africaine* la triste nouvelle de la mort de MM. Carter et Cadenhead, assassinés à Mpimbwé, par Mirambo allié à Simba, dans le trajet de Karéma à Zanzibar, où ils se rendaient pour préparer une nouvelle entreprise en vue de la capture et du dressage des éléphants d'Afrique. Dieu veuille que nous n'ayons pas d'autres désastres à apprendre au sujet des expéditions internationales! Mais la dépêche qui nous a été communiquée ne nous paraît pas rassurante à cet égard. M. Popelin, qui devait traverser le Tanganyika et s'avancer vers le Manyéma, a dû sans doute renoncer à son projet, car il est à Tabora, d'où il a annoncé la fatale nouvelle à M. Greffulhe, et où il se trouvait le 10 juillet avec MM. Van den Heuvel, Burdo et Roger. M. Cambier seul était resté à Karéma. Pour le moment, la création des stations internationales à fonder au delà du Tanganyika, dans la direction du Congo, semble devoir être ajournée. Nous le regrettons d'autant plus vivement qu'après avoir jusqu'ici pris comme base de ses expéditions la côte orientale, la Commission exécutive, encouragée par des succès qu'elle pouvait croire assurés, vient d'organiser une cinquième expédition, qui a dû s'embarquer le 14 août à Liverpool pour le Congo. Elle est composée de M. Braconnier, lieutenant, de M. Valcke, sous-lieutenant, de M. P. Nève, sous-ingénieur, et de M. Van Heste, officier de marine, qui a déjà acquis l'expérience des régions équatoriales. Après avoir rejoint Stanley sur le Congo, l'expédition s'enfoncera dans l'intérieur. M. le lieutenant Harou la rejoindra plus tard; pour le moment il est chargé d'une mission spéciale en Afrique, pour l'accomplissement de laquelle dix mois environ lui sont nécessaires.

Pendant que nous en sommes aux entreprises placées sous le patronage de S. M. le roi des Belges, disons encore quelques mots de l'œuvre que poursuit Stanley, plus ou moins associé aux travaux de la Société internationale africaine. Il représente à la côte occidentale l'œuvre scientifique et humanitaire de cette Association, et l'œuvre pratique, commerciale et industrielle d'un Comité international, composé de Belges,

de Français, d'Anglais, de Hollandais, philanthropes et en même temps industriels et commerçants, qui s'est constitué pour faire faire des études nouvelles et plus complètes de la grande voie du Congo. Cette association des intérêts de la science et de ceux de la civilisation, à laquelle S. M. a promis son puissant concours, est une sage et heureuse combinaison qui présente de grandes chances de succès.

Retournons à la côte orientale où M. Thomson est revenu, après avoir heureusement exécuté tout son programme. Depuis le 16 janvier il a traversé le Tanganyika, d'Oudjidji au Loukouga qu'il a descendu pendant plusieurs jours; empêché par l'hostilité des natifs de pousser jusqu'au confluent du Loualaba, il a repassé le lac, est rentré à la station missionnaire de la côte occidentale, puis a rejoint, à l'extrémité sud du lac, Chouma et les hommes de l'expédition qui l'y attendaient. De là, par une route nouvelle, qui lui a permis d'explorer le lac Hikoua non visité jusqu'ici, il a regagné la côte et touché à Zanzibar où il s'est embarqué pour l'Angleterre. Tout ce que l'on sait jusqu'à présent de cette expédition, s'accorde pour faire espérer que les communications entre la côte et le Tanganyika s'établiront par la voie du Chiré et du Nyassa; les conditions de durée, de salubrité, de sécurité et d'économie que présente cette voie, l'emportant de beaucoup sur celles offertes par la route de Zanzibar à Oudjidji par Tabora.

A la Réunion, la question de l'immigration indienne risque de nuire aux bons rapports existants entre la France et l'Angleterre. Les colons, ayant détruit leurs plantations de caféiers et de girofliers, pour ne plus planter que la canne à sucre que ne veulent pas cultiver les laboureurs créoles, ont dû, surtout depuis l'émancipation des esclaves, appeler dans l'île des milliers de coolies indiens sujets de l'Angleterre. Ceux-ci se plaignent de ne pas être traités comme ils le devraient, et d'être tenus dans un état voisin de l'esclavage. L'Angleterre a adressé à la France une note diplomatique demandant que des conventions protectrices de ses sujets soient consenties par les colons, sinon elle s'opposerait au recrutement de ses sujets indiens pour la colonie. Les producteurs de sucre se sont émus. En revanche, les laboureurs créoles et les ouvriers indigènes ne seraient point fâchés de voir cesser cette concurrence qui leur cause un grand préjudice, les coolies indiens travaillant pour le minime salaire de fr. 12,50 par mois. Le Conseil général a été saisi de la question de savoir s'il convenait à la colonie d'accepter la note anglaise, impliquant l'obligation de consentir à la présence dans la colonie d'un protecteur spécial, fonctionnaire anglais, ayant le droit d'ins-

pecter les propriétés où sont employés des Indiens, et d'enlever au Conseil général de la Réunion la faculté de modifier le chiffre des dépenses affectées à leur protection. Le Conseil général a repoussé ces deux conditions.

Depuis le mois dernier la situation du Lessouto s'est améliorée. La plus grande partie de la population refuse de se joindre aux chefs Masoupa (un fils de Moschech) et Lerothodi, qui ont pris l'initiative de la résistance. Une grande quantité d'armes ont été remises au magistrat dans le district de Léribé. Letsié a recouvré une partie du bétail qui avait été enlevé aux natifs demeurés fidèles à l'Angleterre. Ceux de Bérée et de Thaba-Bosigo, qui avaient été attaqués par les rebelles, se sont réfugiés à Maserou, qui n'a pas encore vu l'ennemi.

Il n'en est pas moins vrai que la politique coloniale a soulevé l'opinion publique dans beaucoup de villes de l'Afrique australe, où l'on a réclamé en faveur des natifs, et que le haut commissaire de la Grande-Bretagne dans la Colonie, sir Bartle Frere, a été rappelé en Angleterre.

Le Héréro n'est pas moins troublé, et l'on peut craindre d'y voir éclater une guerre de race entre les Héréros et les Namaquas. Ceux-ci, anciens maîtres du pays, mais déchus par suite de leur paresse et de leur dissipation, sont devenus envieux et jaloux des Héréros plus riches, plus puissants par le fait de l'augmentation croissante de leurs troupeaux, mais aussi plus fiers, et dédaigneux à l'égard des Namaquas et des Bastards. La longue et extraordinaire sécheresse, les vols de bestiaux, presque à l'ordre du jour, dégénérant en expéditions guerrières, l'insécurité, l'incertitude de la situation politique depuis la prise de possession de Walfisch Bay par les Anglais, qui y ont envoyé quelques fonctionnaires, mais n'ont rien fait pour le maintien de l'ordre, ont beaucoup aggravé l'état des choses. Tous les habitants sont mécontents : les Bastards sont irrités contre les Namaquas et contre les Damaras des montagnes qui les volent; les trafiquants blancs sont fâchés contre le gouvernement anglais, qui leur fait payer des impôts mais ne les protège pas dans leur commerce; les Damaras des montagnes ont eu à subir beaucoup de cruautés et d'injustices de la part des Héréros, et sont poussés au désespoir par la disette des dernières années. En cas de guerre, il est probable que les blancs et les Bastards se joindront aux Héréros, et les Damaras des montagnes aux Namaquas. Jan Jonker, chef de Windhœck (dans les montagnes du Damara), a fait écrire au gouvernement de la Colonie du Cap, pour lui faire savoir qu'il se remet lui et son pays aux mains des Anglais, peut-être pour obtenir leur secours ou au moins leur neutralité

en cas de guerre. Probablement les Namaquas du pays de Héréro seront soutenus par les Grands Namaquas, ce qui pourrait rendre critique la situation des Héréros. Il y a déjà eu de petits conflits et des meurtres, qui indiquent une tension extrême dans les rapports entre les deux peuples. Une requête a été adressée par les missionnaires de la Société rhénane au gouvernement allemand, pour qu'il insiste auprès de l'Angleterre, afin que celle-ci, qui s'est attribué une sorte de protectorat sur le Héréro, y maintienne aussi l'ordre et la justice.

Le missionnaire Schrœder, de Windhœck, vient de faire au lac Ngami une excursion en vue d'étudier la possibilité de fonder une station dans cette région, au milieu des Bushmens qui l'habitent et servent de guides aux nombreux chasseurs blancs qu'y attirent le gibier et les éléphants en particulier. L'endroit qui lui paraît le meilleur comme station serait Rietfontein, à cause de l'abondance d'eau et des facilités que présenterait cette localité, comme centre d'évangélisation chez les Bushmens d'alentour. Quoique ne comptant que 1500 (?) âmes, les Betchouanas sont la tribu dominante de cette région; venus de l'Est, ils ont assujetti les Macoubos qui se livrent à l'agriculture et à la pêche, et ils en ont fait leurs esclaves. Leur capitale, Morémis, compte 12,000 habitants. La Société des missions de Londres y a envoyé, il y a plus d'une année, deux évangélistes indigènes, que M. Schrœder n'a pas vus ; peu avant son arrivée ils avaient remonté le fleuve Okavango. D'ailleurs les Betchouanas désirent avoir un instituteur blanc. Cette exploration pourra avoir d'heureux résultats, le lac Ngami étant, comme le dit M. Schrœder, la clef de l'Afrique centrale du côté du Sud.

Plus d'une fois déjà nous avons mentionné les progrès de l'exploitation des mines d'or de Wassaw; aujourd'hui l'*African Times* nous apporte des renseignements détaillés sur les travaux de la Compagnie française « African Gold Coast Company. » Son ingénieur en chef, M. Héral, extrait actuellement 40 tonnes de minerai par jour, et espère atteindre promptement 100 tonnes, la quantité d'or devant augmenter à mesure que les travaux avanceront. La valeur moyenne en est de L. 5, 4 s. par tonne. En ne comptant que 30 tonnes par jour à L. 4, on aurait un revenu de L. 3000 par mois et de L. 36,000 par an, ce qui permettrait de donner un bon dividende aux actionnaires. Trois tunnels ont été ouverts dans la montagne, coupant à 20^{m} de profondeur le filon actuellement exploité, qui a une inclinaison de 30^{m} et une épaisseur de 2^{m}. On peut le suivre pendant plus de 5 kilom. tout le long du flanc de la montagne. Les natifs qui, pendant des siècles, y ont travaillé, l'avaient

atteint; mais, manquant de machines, ils n'ont pu aller au delà du point où est arrivé le travail actuel, en sorte que désormais l'on exploitera un filon vierge. On peut penser qu'il en sera de même pour les autres compagnies, pour l'« Effuenta » en particulier, dont le filon susmentionné traverse toute la propriété. Le premier envoi d'or de la Compagnie française a dû avoir lieu en juillet, et être arrivé en août en Angleterre. M. Harvey, expert, dit que les perspectives de la Côte d'Or sont beaucoup meilleures que celles de l'Inde, dans la proportion de 5 à 1.

Au Sénégal, le développement des voies ferrées demandé par le ministre de la marine et des colonies, M. Jauréguiberry, subira un retard, la commission chargée de l'examen du projet de loi dont nous avons parlé dans notre 10me livraison (p. 190), ayant renoncé pour le moment au tronçon de St-Louis à Médine, pour qu'il fût procédé, sur cette ligne, à des études aussi sérieuses et aussi complètes que possible ; en revanche, il a été accordé au gouvernement les sommes nécessaires pour l'achèvement des lignes télégraphiques, pour la construction de nouveaux postes fortifiés le long du Sénégal, pour approvisionnements et personnel des brigades topographiques.

C'était en vue d'établir des relations d'amitié avec les populations dont le chemin de fer du Sénégal au Niger doit traverser le territoire, que M. le ministre de la marine avait envoyé une mission chargée de porter des présents considérables au chef le plus puissant de cette région, le sultan Ahmadou, de Ségou. Composée de plusieurs officiers de marine, MM. Galliéni, Piétri, Vaillères et Tautain, auxquels s'était joint M. Bayol, médecin de marine, chargé de représenter la France à Bamakou sur le Niger, elle était arrivée à Kita sans aucun incident notable, et si bien accueillie des indigènes que M. Galliéni avait pu passer des traités d'amitié avec tous les chefs. En entrant dans le Bélédougou, habité par des Bambaras, ennemis d'Ahmadou, elle devint l'objet de leur méfiance, de leurs mauvais procédés, et, avant qu'elle eût atteint Bamakou, elle fut attaquée par une armée entière de plus de 2000 Bambaras. Quoiqu'elle ne comptât qu'une trentaine d'hommes, elle n'en opposa pas moins une vigoureuse résistance à cette masse d'ennemis, qui lui tuèrent la moitié de son effectif et pillèrent son convoi d'ânes et de marchandises, d'une valeur d'au moins 150,000 francs. A la fin, les survivants de l'expédition durent s'enfuir vers le Niger, qu'ils traversèrent au risque de se noyer. Le chef de Bamakou, complice des Bambaras, refusa de les recevoir. Alors M. Galliéni et ses compagnons se séparèrent de M. Bayol, qu'ils chargèrent de porter à St-Louis les nouvelles

de l'expédition ; puis ils poursuivirent leur marche dans la direction de Ségou, où, d'après une dépêche de Médine, du 19 juillet, ils seraient arrivés et auraient reçu un accueil très sympathique. Le sultan Ahmadou a promis de faciliter leurs études, et de prendre les dispositions nécessaires pour qu'ils puissent travailler en toute sécurité sur le territoire soumis à sa domination. Un ami de M. Soleillet, M. Lécard, qui explore dans ce moment la vallée du Niger, a heureusement rencontré M. Bayol sur la route de Bafoulabé à Kita ; sans cela il serait infailliblement tombé entre les mains des pillards. Rentré à Bafoulabé, il comptait y rester jusqu'à ce qu'il pût gagner le sud par la vallée de la Falémé. Ces circonstances rendent absolument nécessaire la création de nouveaux postes fortifiés le long du Sénégal, pour faciliter les études d'exploration, assurer et protéger les travaux destinés à relier au Niger la colonie française de l'Afrique occidentale. M. Bayol est heureusement arrivé en France.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le chevalier de Hesse Wartegg a exploré le sud de l'Algérie et de la Tunisie, et spécialement la région des Chotts.

L'expédition allemande en Abyssinie sera conduite jusqu'à Gondar par G. Rohlfs, chargé de remettre au négous des présents de la part de l'empereur, et de nouer des relations commerciales. De là Rohlfs reviendra en Allemagne, tandis que le Dr Stecker continuera sa route vers le sud.

Après avoir exploré la région du Haut-Nil, Messedaglia est arrivé au Caire. Gessi y est attendu venant de Khartoum. Le Dr Dutrieux a été appelé à faire partie de l'expédition du comte Sala contre les trafiquants d'esclaves.

Le comte de La Motte est de retour d'Égypte, où il était allé vérifier des études faites pendant de longues années sur la question du Nil.

Revenu du Darfour à Khartoum, Fraccaroli y a succombé à une atteinte de malaria, au moment d'entreprendre un nouveau voyage au Bahr-el-Ghazal.

M. G. Lombard, ancien officier, a été chargé par le gouvernement français d'une mission en Abyssinie et dans le royaume de Choa. Il doit étudier ces pays au point de vue de la topographie, de la statistique et de l'organisation civile et militaire.

Une expédition russe se prépare à remonter le Nil.

Le Dr Paulitschke (professeur au gymnase de Znaïm), est parti à la fin de juin pour la Nubie, où il doit faire des travaux hypsométriques.

Le capitaine Casati, voyageur italien, se rend au Bahr-el-Ghazal, d'où il cherchera à s'avancer vers le lac Tchad à travers le pays des Niams-Niams, pour étudier les relations entre l'Ouellé et le Chari.

Le voyageur Hildebrandt a recueilli de précieux renseignements sur les îles françaises de Nossi-Bé et de Nossi-Koumba, ainsi que sur Madagascar, où il a fait récemment une exploration.

Il est question de la pose d'un câble télégraphique entre l'île Maurice et Zanzibar.

Après avoir passé deux ans au sud de l'Afrique, le lieutenant suédois Een en est revenu, rapportant de précieuses collections d'histoire naturelle et d'ethnographie du Damara.

Le Rev. Comber a entrepris une expédition à la recherche d'une voie praticable de San Salvador à Stanley Pool.

Savorgnan de Brazza a quitté les factoreries de Lambarena pour se diriger vers le pays des Okandas.

Le comte de Semellé remonte le Bénoué, avec un bateau à vapeur qu'il a fait construire *ad hoc* et qu'il a nommé l'*Adamaoua*.

Le Rév. Milum vient d'explorer le district qui s'étend entre le Niger et le pays de Yoruba.

La section télégraphique de Bakel à Bafoulabé est terminée, et les bureaux sont ouverts à la correspondance officielle et privée.

Un morceau de terre, formant à lui seul une île de 15,000 mètres carrés, vient de se détacher de l'île de St-Georges, une des Açores.

Quatre Israélites ont été assassinés au Maroc.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Dans un précédent article (1re année, livr. 2), nous avons dit ce que la géographie doit aux missions chrétiennes; aujourd'hui nous voudrions montrer ce que celles-ci ont déjà fait pour la civilisation de l'Afrique, en commençant par la partie sud de ce continent.

Pendant longtemps et même jusqu'au commencement de ce siècle, l'opinion générale, fondée sur les renseignements fournis par les voyageurs, regardait les indigènes Hottentots, Bushmens, Cafres, Betchouanas, voués au fétichisme, à la polygamie et au cannibalisme, comme une race inférieure, incapable de civilisation; aussi l'idée de les faire sortir de la position où ils étaient n'abordait-elle pas les esprits.

Les Églises et les sociétés de missions protestantes, dont les agents sont si nombreux aujourd'hui dans l'Afrique australe, n'ont pas été les premières à se préoccuper du triste sort des populations païennes de l'Afrique. Longtemps auparavant, des missionnaires romains avaient reçu l'ordre de se rendre dans les territoires découverts par les Portugais au XVme siècle, et y avaient des stations. Plusieurs d'entre eux se donnèrent beaucoup de peine pour y racheter des esclaves ou, du

moins, pour leur porter des consolations, et déployèrent un grand zèle en ce sens sur toutes les côtes d'Afrique; citons en particulier les Dominicains à Mozambique, au Monomotapa et à Madagascar, les Augustins à Mélinde, et tout spécialement le P. Gonzalve Sylveira qui mourut martyr au Monomotapa. Mais, s'ils réussirent parfois à gagner un chef ou un roi, et à obtenir de lui qu'il abolît l'infanticide, la polygamie et l'anthropophagie, il ne paraît pas qu'ils aient exercé une influence bien profonde, puisque, lorsqu'ils eurent quitté le pays, le christianisme disparut avec eux, et qu'aujourd'hui, à l'exception des territoires conservés par les gouvernements français et portugais, on n'en trouve guère de traces.

Il faut d'ailleurs reconnaître avec douleur que les commerçants portugais, espagnols, hollandais, français et anglais qui, dépouillant tout sentiment d'humanité, allaient acheter sur les côtes d'Afrique des milliers d'êtres humains pour les transporter et les vendre en Amérique, — échangeant ainsi l'esclavage domestique, depuis longtemps fort commun parmi les noirs, contre la traite et ses horreurs — devaient rendre toute œuvre missionnaire presque impossible, en déposant dans le cœur des noirs une défiance insurmontable à l'égard des blancs.

Quoi qu'il en soit, lorsque les protestants commencèrent leurs travaux dans la partie méridionale du continent, les Portugais déclaraient que les Hottentots étaient une race de singes, et qu'il était par conséquent impossible de les civiliser. Les préventions à l'égard des indigènes étaient telles que, dans la colonie du Cap, hollandaise alors, on lisait sur la porte de beaucoup d'églises : « Les chiens et les Hottentots ne peuvent entrer ici. » Il en était de même à Madagascar, où un gouverneur français accueillait les premiers missionnaires protestants par ces paroles : «Vous voulez rendre chrétiens les Madécasses? Impossible! Ils n'ont pas plus de jugement que le bétail privé de raison. »

Lorsque, en 1737, G. Schmid, envoyé par la Société des Frères moraves aux Hottentots, arriva au Cap, sa venue excita un vif étonnement parmi les Hollandais, qui virent dans son désir le comble de la folie. Sans se laisser arrêter par les railleries dont il est l'objet, il va s'établir à 200 kilom. de la ville du Cap, au milieu d'une tribu de Hottentots, tout étonnés de l'affection qu'il leur témoigne, et dont il a bientôt gagné la confiance, parce qu'au lieu de leur faire sentir sa supériorité, il adopte leur genre de vie. Quand il en a groupé dix-huit autour de lui, il se rend avec eux à Bavien Kloof (la vallée des singes), à 220 kilom. du Cap, sur les bords du fleuve Sergeants, y établit un jardin, élève une

hutte, cultive un champ, se met à instruire les sauvages et voit son travail réussir, mais sans pouvoir en recueillir les fruits. Obligé de s'éloigner, par suite de l'opposition des ecclésiastiques du Cap, et desservi en Hollande, où l'on avait répandu des préventions contre les Moraves, il mourut avant que l'œuvre pût être reprise. En 1792, de nouveaux Frères moraves se rendirent au Cap ; les Hottentots, qui s'étaient dispersés depuis le départ de Schmidt, se groupèrent de nouveau ; le village de Bavien Kloof s'accrut, des chapelles, des écoles, d'autres établissements publics y furent fondés. Malgré les difficultés que suscitèrent les paysans hollandais, dont les intérêts étaient menacés par les progrès des Hottentots dans la civilisation, la communauté s'affermit, et la transformation de la contrée en un jardin orné de belles plantations, lui fit donner le nom de Gnadenthal. De là, le travail des Moraves s'étendit parmi les Hottentots de toute la colonie ; de nouvelles stations furent fondées jusque dans la partie orientale, à Enon, près de la baie d'Algoa, où le sol se transforma aussi comme par enchantement, si bien que Halbeck, un des inspecteurs des missions moraves au sud de l'Afrique, pouvait écrire en 1821, après une visite à Enon : « Je me représentais toujours le désert et d'impénétrables taillis ; quel ne fut pas mon étonnement à la vue du tableau qui s'offrit à mes regards ! Au lieu du désert, de fertiles jardins et d'agréables habitations occupent la place où naguère vivaient les tigres. »

En même temps qu'ils instruisaient les Hottentots dans les principes du christianisme, les Moraves cherchaient à leur inspirer le goût du travail en commençant par l'apprentissage d'un métier utile. Ce n'était qu'après un certain temps de bonne conduite et d'une constante application au travail que les Frères les admettaient dans l'église et au baptême, comme la plus grande récompense qu'ils pussent leur accorder. La douceur avec laquelle ils instruisaient ces sauvages, l'amélioration rapide du sort de ceux-ci, excitaient l'admiration de ceux qui les visitaient ; aussi l'un de ces derniers, le prof. Lichtenstein, assignait-il aux Moraves, sous le rapport de la sagesse et du bon sens, le premier rang parmi ceux qui cherchaient à enseigner le christianisme aux peuplades barbares.

Les efforts et les succès des Moraves émurent à jalousie les chrétiens des deux mondes, et bientôt l'Afrique australe vit arriver successivement les missionnaires de la grande Société de Londres (1799), de celle des Missions de Hollande (1800), des Wesleyens (1814), des Presbytériens d'Écosse (1821), de la Société rhénane (1828), de celles de Paris (1830),

de Berlin (1834), des Missions américaines (1835), de la Société anglaise pour la propagation de l'Évangile (1838), de celle de Norwége (1842), de Hermannsbourg (1854), des Missions finlandaises (1866), de l'Église libre du canton de Vaud (1874).

Impossible de passer en revue tous leurs travaux. Indiquons seulement ceux de quelques missionnaires, en commençant par ceux de la Société de Londres.

Ses premiers agents dans l'Afrique australe furent les Hollandais Van der Kemp et Kicherer, puis Edmond, Edwards, Campbell et Philip. Après une tentative infructueuse chez les Cafres, Van der Kemp se rendit à Graaf-Reinet, où il se mit à instruire les Hottentots, malgré l'opposition des colons qui se plaignaient de ce qu'en apprenant à lire aux indigènes on favorisait leur arrogance. Les préjugés étaient si tenaces, qu'après la guerre entre les Boers et les Hottentots, les premiers, en réponse à une demande de Van der Kemp de pouvoir fonder, en faveur des indigènes, une colonie distincte, désignèrent un emplacement tel que les Hottentots ne pussent y trouver de quoi vivre et qu'ils fussent forcés de se mettre au service des Hollandais. Dans ce désert aride, sans verdure, sans bois de construction et privé d'eau, ne s'éleva pas moins la station de Bethelsdorp, qui grandit au milieu des épreuves et contribua puissamment à la civilisation des Hottentots. Il en fut de même de celle de Pacaltsdorp, — ainsi nommée du nom de son fondateur le missionnaire Pacalt — où, déjà en 1819, Campbell constatait un changement qui dépassait son attente : « de méchant kraal qu'elle était primitivement, composé de misérables huttes de branches d'arbres, ayant à peine 60 habitants plongés dans une ignorance profonde, elle était devenue un beau village formé de bonnes maisons, ayant chacune un jardin bien soigné ; un haut mur d'enceinte l'entourait pour le garder contre les bêtes féroces. Vêtus à l'européenne, les Hottentots étaient tout heureux de pouvoir dire : « cette maison, ce jardin sont à moi. »

En 1818, le Dr Philip, envoyé au Cap comme inspecteur par la Société des Missions de Londres, y établit des écoles pour les indigènes dont il plaida la cause auprès du gouvernement anglais, si bien qu'il obtint, en 1827, un arrêt du Parlement par lequel tous les indigènes de de l'Afrique méridionale jouiraient de la même liberté et de la même protection que les Européens. En 1829 encore il contribua à la fondation d'un séminaire en leur faveur, sous le nom de « Collège du sud de l'Afrique. » Dès lors, et grâce aux travaux des missionnaires de plusieurs des sociétés nommées plus haut, les progrès ont été si marqués, que

M. Casalis, directeur de l'Institut des missions de Paris, a pu dire récemment que, dans la colonie du Cap, les Hottentots forment une population considérable de travailleurs libres, que beaucoup jouissent du droit électoral, et qu'il ne se trouve presque plus de païens parmi eux.

Nous pouvons également signaler de grands progrès réalisés par la Société des missions de Paris chez les Bassoutos. Ses premiers missionnaires en Afrique firent d'abord des voyages d'exploration avec le Dr Philip dans la colonie du Cap, chez les Cafres et chez les Betchouanas, au milieu desquels travaillait surtout Moffat, établi à Kourouman et auquel est due la première traduction de la Bible en séchuana. Mais bientôt ils choisirent comme centre de leur activité le pays des Bassoutos, peuplade Betchouana plongée, en 1843 encore, dans une ignorance et une misère profondes, vrais cannibales qui enlevaient avec une froide cruauté des hommes, des femmes, des enfants comme des animaux de chasse. Mais peu à peu, les travaux des missionnaires Arbousset, Daumas, Casalis, et leur influence sur le roi Moschech, changèrent la physionomie de la peuplade et du pays. Trouvé presque désert, par suite de dispersions causées par des guerres et des famines, le pays a été repeuplé; les bêtes féroces, qui s'étaient extrêmement multipliées et tenaient les malheureux habitants dans un constant état de terreur, ont complètement disparu. La monogamie y a remplacé en grande partie l'ancienne polygamie; l'on y rencontre beaucoup d'habitants vêtus; les constructions diffèrent du tout au tout des anciennes huttes; la culture du sol s'y est tellement améliorée et le commerce y a fait de si grands progrès, que ce pays est devenu par ses exportations et ses importations une province extrêmement précieuse. Sans doute, le gouvernement anglais soutient aujourd'hui de nombreuses écoles, mais elles ont été créées par les missionnaires dans 13 stations ou centres de culte et d'instruction religieuse et primaire, et dans 70 annexes, stations de second ordre où des catéchistes indigènes prêchent régulièrement et tiennent l'école. A Morija, deux écoles normales dirigées par M. Mabille, reçoivent plus de 120 jeunes gens et 50 jeunes filles indigènes. Plusieurs d'entre eux ont déjà subi avec succès des examens sur les branches spécifiées par la loi coloniale pour l'obtention du brevet d'instituteur. D'une manière générale l'on peut dire que si le gouvernement anglais a fait ce qui était en son pouvoir pour développer la civilisation chez les Bassoutos, ceux-ci disent eux-mêmes que les premiers germes leur en ont été apportés par les missionnaires, qui se sont efforcés en même temps d'inspirer aux habitants les sentiments d'ordre et de paix, auxquels jusqu'à ces derniers temps

le pays a dû sa prospérité et sa sécurité. Et même actuellement, dans la crise par laquelle les Bassoutos sont appelés à passer ensuite de l'ordre de livrer leurs armes, les missionnaires, tout en leur rappelant leurs droits comme sujets britanniques, et en les engageant à user de tous les moyens légaux pour prévenir l'exécution de cet ordre, les ont pressés de se soumettre, alors même que leurs droits seraient méconnus. L'agitation qui règne dans le Lessouto est d'autant plus fâcheuse qu'elle pourrait arrêter pour longtemps les progrès de ce peuple.

Nous voudrions pouvoir parler en détail des travaux des missions de Berlin qui, outre leurs 22 stations du Transvaal, en comptent 22 autres réparties dans l'État libre d'Orange, dans la colonie de Natal, dans la Cafrerie et dans la colonie du Cap; de celles des Wesleyens qui en ont tout le long de la côte entre le Namaqualand à l'ouest, et la colonie de Natal; de celles de la Société rhénane parmi les Bushmens errants, les Namaquas, les Damaras et les Héréros, dont un grand nombre aujourd'hui sont vêtus à l'européenne, ont des écoles et des églises qu'ils entretiennent eux-mêmes, et en faveur desquels les missionnaires rhénans ont traduit le Nouveau Testament en namaquois et en héréro; de celles des Missions norwégiennes, qui ont beaucoup souffert de la dernière guerre dans le pays des Zoulous; de celles d'Hermannsbourg dans le même pays, distinguées par leur caractère industriel et agricole, et également éprouvées pendant la guerre. La place dont nous disposons ne nous le permet pas. Nous voudrions pouvoir parler aussi des travaux des catholiques romains dans la colonie du Cap; nous savons qu'il y existe deux vicariats, l'un occidental, l'autre oriental, et une préfecture apostolique, mais nous ignorons leur activité missionnaire parmi les indigènes; les journaux des missions catholiques n'en parlent pas.

Avant de terminer, nous tenons cependant à dire un mot des efforts que font les sociétés missionnaires pour joindre à l'instruction proprement dite l'enseignement d'un travail manuel. Dans l'institut de Lovedale en particulier (station de l'Église libre d'Écosse, dans la Cafrerie britannique), l'on instruit dans les sciences et les métiers plus de 400 jeunes gens, la plupart païens; 38 sont apprentis menuisiers et charrons, 5 imprimeurs, 2 relieurs., etc. On les occupe aussi à l'agriculture avec succès. Les Cafres de cette province cultivent aujourd'hui de vastes terrains en friche, dont les céréales alimentent les marchés de la colonie, et ils reçoivent, pour des sommes très considérables, les produits des manufactures européennes. Comme dans les autres parties de la colonie, ceux-là même qui ne deviennent pas chrétiens subissent l'influence d'une religion de paix et de fraternité. (*A suivre.*)

HYDROGRAPHIE DU SOUDAN CENTRAL [1]

Les temps ne sont plus où l'on se demandait quel rapport pouvait exister entre le Niger et le Nil, si le premier de ces cours d'eau était une branche du second ou une rivière particulière. La controverse était vive. Certaines cartes donnaient pour le Niger un cours parallèle à l'équateur de Tombouctou à Khartoum. On établissait des comparaisons entre les hauteurs prises en divers points de ces fleuves et le volume de leurs eaux. Plus tard, lorsque Browne et d'autres voyageurs eurent traversé le Darfour du nord au sud, on abandonna définitivement cette hypothèse, et comme on ne connaissait pas l'embouchure du Niger dans le golfe de Guinée, on émit une supposition non moins hardie. Nous avons sous les yeux une carte de Jomard[2] qui la signale. On y voit le Niger, se dirigeant vers l'ouest, et se jetant dans le lac Tchad, auquel aboutit déjà une rivière Bahr Yulla qui vient du sud et qui n'est autre que le Chari. On croyait donc à une communication entre le Niger et ce dernier cours d'eau, et quand, quelques années plus tard, par suite des investigations des frères Lander et d'autres voyageurs illustres, on continua le cours du Niger ou Djoliba jusqu'au golfe de Guinée, on ne se doutait guère que les géographes futurs ressusciteraient d'une autre manière, sous une nouvelle forme, cette hypothèse si importante au point de vue du commerce et des voyages.

Voici à quel propos :

Nous avons déjà parlé d'un voyage accompli par MM. Ashcroft et Robert Flegel, sur le petit vapeur le « Henry Venn. » On sait que ces intrépides explorateurs ont remonté la rivière Bénoué, affluent du Niger, et que M. Flegel a dressé une carte très complète du cours de ce fleuve entre Djen et Ribago.

Après la lecture de l'intéressant mémoire de M. Ashcroft à la Société de géographie de Londres, M. Hutchinson, déjà connu par ses travaux sur l'Afrique, a fait remarquer que le Bénoué, au-dessus de sa jonction avec le Mayo Kebbi, son affluent, est un cours d'eau petit et peu important, prenant sa source au S.-E. Le Mayo Kebbi paraît fournir au Bénoué la plus grande partie des eaux de celui-ci.

D'autre part, d'après Vogel et Barth, la portion méridionale du Baghirmi est un terrain d'alluvion riche comme le delta du Nil ; le Chari

[1] Voir la carte jointe à cette livraison.

[2] Jomard, *Communication du Niger au Nil.*

s'y divise en une multitude de canaux, de nappes d'eau nommées *ngaljams* qui, après les pluies, prennent une très grande extension. Or, le Mayo Kebbi prend naissance dans les marais de Toubouri. Ceux-ci forment un de ces ngaljams qui doit communiquer avec le Chari, ce qui porte à croire que le Mayo Kebbi, et par suite le Bénoué et le Niger, sont en communication directe avec le Chari et le Tchad.

Ce fait si intéressant et que pourra vérifier prochainement M. de Semellé, qui remonte le Bénoué avec un vapeur, est confirmé par les récits et les appréciations de tous ceux qui ont voyagé dans cette partie de l'Afrique. Le Dr Barth, entre autres, était persuadé qu'avant 50 ans les bateaux européens feraient des courses régulières entre le grand bassin du Tchad et l'Atlantique. La communication est toute naturelle ; il est fort probable qu'au moyen de leurs bateaux plats les indigènes se rendent au Chari à travers les marais du Mayo Kebbi, aussi aisément que dans un autre pays, plat comme cette contrée centrale de l'Afrique, les naturels vont du Haut-Orénoque à l'Amazone par le Cassiquiaré, bras de l'Orénoque qui se jette dans le Rio Negro, affluent de l'Amazone. Il n'y a donc pas là de quoi nous surprendre. Et, du reste, quand la communication entre le Mayo Kebbi et le Chari n'existerait pas réellement ou n'existerait que pendant la saison des pluies, la plus grande largeur de l'espace qui séparerait ces deux cours d'eau ne dépasserait pas 30 kilom. On peut alléguer, d'autre part, en faveur de la communication directe, le fait que le niveau du lac Tchad et celui du Bénoué à son confluent avec le Mayo Kebbi sont à peu près les mêmes. En outre la seconde crue régulière du Bénoué, qui a surpris le « Henry Venn » le 14 septembre, serait expliquée par l'écoulement des eaux du Chari dans le Mayo Kebbi, par suite de la crue du lac Tchad qui arrive en août.

En rectifiant quelque peu le cours du Chari, on pourrait détourner dans le Bénoué une partie des eaux qui vont au Tchad et qui se perdent par évaporation. Un grand progrès résulterait de ces travaux assurément très faciles. Des steamers comme le « Henry Venn » iraient directement du Golfe de Guinée au lac Tchad, au cœur du continent africain.

Mais ce n'est pas tout. M. Hutchinson s'est aussi demandé si ces mêmes navires ne pourraient pas pénétrer dans une autre région encore fort inconnue, située à l'ouest de l'Albert Nyanza, en un mot si, remontant le Chari, ils n'arriveraient pas à l'Ouellé.

Il y a eu, à ce sujet, on le sait, de vives discussions, surtout depuis le voyage de Stanley le long du Congo. Ce célèbre voyageur a prétendu

qu'un grand affluent du Congo, l'Arouimi, semblait, par sa direction, et son volume, être la portion terminale du cours de l'Ouellé qu'avait découvert Schweinfurth.

Disons tout d'abord que ce dernier explorateur lui-même admet que l'Ouellé fait partie du bassin du Chari.

Le Bahr Kouta de Nachtigal, le Bahr Kouti vu par ses gens et le Koubanda de Barth seraient, aux yeux de beaucoup de géographes, les traits d'union entre l'Ouellé et le Chari. Dans ce cas les limites du système du Chari seraient, au nord-est, les chaînes venant des monts du Tibesti, à l'est celles du Darfour au mont Baginsé, et celles qui se trouvent à l'ouest du lac Albert. Quant aux limites méridionales, elles sont encore inconnues; ce sont probablement des collines peu élevées courant au nord du Congo. Ainsi, au nord, à l'est et au sud-est, le bassin de l'Ouellé et du Chari est entouré de montagnes élevées, qui doivent lui envoyer un volume d'eau à peu près égal à celui qui s'écoule sur le versant oriental pour former les tributaires du Bahr-el-Ghazal.

Si l'on réfléchit que le Chari ne suffit pas pour l'écoulement de toutes les eaux qui tombent sur le versant septentrional des montagnes qui se trouvent au nord du Congo et de l'Ogôoué, on est forcé d'admettre l'existence d'un système de lacs ou lagunes analogues au lac Tchad.

Les cartes d'Afrique les plus anciennes portent une large nappe d'eau dans la moitié sud de la surface que nous étudions. Pigafetta, sur les données de Lopez, la place à 2° latitude nord. Piaggia place une grande nappe d'eau à 1° latitude sud; il n'a pas vu le lac et ne fait que reproduire les renseignements des indigènes. Il est probable, néanmoins, que le lac existe réellement, car Schweinfurth parle de Piaggia comme d'un observateur sagace et, du reste, c'est à la suite de semblables rapports des naturels que Speke a découvert le Tanganyika et le Victoria Nyanza.

Enfin, d'après Stanley, au nord-ouest des monts Mfoumbiro (situés au sud-ouest du lac Albert) se trouve un grand lac ou les Arabes n'ont jamais pénétré.

Tout nous porte donc à croire que l'Ouellé et le Chari ne sont qu'un seul et même fleuve, traversant un grand lac intérieur encore inconnu. Cette théorie de l'identification de l'Ouellé et du Chari a reçu tout récemment une confirmation telle qu'il nous paraît difficile de la mettre maintenant en doute. Nous voulons parler des découvertes que vient de faire dans cette partie de l'Afrique le voyageur grec Potagos, et dont M. Duveyrier a rendu compte à la Société de géographie de Paris, dans

la séance du 7 mai dernier. Le Dr Potagos, lors de ses excursions accomplies en 1876-77 dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, a reconnu le cours d'un fleuve Béré qui, d'après ses descriptions, doit être l'Ouellé de Schweinfurth. Il a pu s'assurer que ce cours d'eau garde sa direction vers l'ouest jusqu'à 20°40′ de longitude est de Paris, tandis que l'Arouimi se jette dans le Congo par 21°10′ de longitude, c'est-à-dire beaucoup plus à l'est. Est-il donc logique de supposer que l'Ouellé revient former l'Arouimi en décrivant un détour considérable ? Évidemment pas. Du reste, d'autres considérations météorologiques doivent nous forcer, d'après M. Duveyrier, à rejeter sans hésitation les dires des indigènes du Baghirmi et du Ouadaï, recueillis par Nachtigal, et d'après lesquels le Chari serait formé de la réunion du Bahr Kouti, du Bahr-el-Azrek, du Bahr-el-Abiad, et du Bahr-el-Ardhé. Le Chari ayant, dans son cours inférieur, ses crues en mars, doit naître dans une contrée où les pluies tombent en février, et ce n'est que vers 3° ou 4° de latitude que ce fait se présente. Comme l'Ouellé coule vers le 3° de latitude, il faut, pour que ces crues de mars s'expliquent, que l'Ouellé soit la partie supérieure du cours du Chari.

Espérons que des études nouvelles et prochaines, celles du capitaine Casati en particulier, nous renseigneront complètement sur ce problème encore si mystérieux de la géographie africaine, et qu'avant qu'il soit longtemps les steamers iront de l'Atlantique à l'Ouellé par le Chari. Quels fruits merveilleux aurait pour l'avenir de l'Afrique la réalisation d'un si beau projet !

BIBLIOGRAPHIE [1]

Mer Rouge et Abyssinie, par *Denis de Rivoyre ;* 1 vol. in-18. Paris, Plon et Cie, 1880. — Il y a 14 ans déjà que la pensée de créer, en faveur de la France, un établissement commercial à Obock, possession française depuis 1862, a germé dans l'esprit de M. de Rivoyre. Le présent volume renferme le récit du voyage dans lequel, en 1866, il explora la mer Rouge, la zone entre la mer et l'Abyssinie, l'Hamacen et le littoral. de Massaoua à la baie d'Adulis sur le golfe d'Aden et à Obock. Il est riche d'observations sur l'histoire naturelle, les mœurs, l'économie politique et sociale de cette région, et aussi en détails sur l'histoire de

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

l'Abyssinie, à l'époque où Théodoros vit se soulever contre lui une partie de ses sujets, sous un prétendant qui cherchait à obtenir l'appui de la France. Malgré son désir de s'abstenir de prendre parti pour l'un ou l'autre des belligérants, M. de Rivoyre fut appelé à prêter son concours à l'un des généraux de Théodoros; sa présence sur les lieux et les renseignements qu'il reçut de personnes bien informées, lui ont permis de fournir des lumières sur des faits inconnus jusqu'ici ou présentés d'une manière erronée. Intéressants par eux-mêmes, tous ces détails, pris sur nature, deviennent captivants par le mouvement et la vie du style dans lequel ils sont racontés.

France, Algérie et Colonies, par *Onésime Reclus,* 1 vol. in-18 illustré de 12 gravures; Paris, Hachette, 1880. — Il est difficile d'écrire un ouvrage de géographie dont la lecture soit attrayante. C'est cependant ce qu'avait su faire M. Onésime Reclus dans son ouvrage : *La Terre à vol d'oiseau,* dont le légitime succès (il en est à sa 3me édition) prouve l'excellence de la méthode pittoresque de l'auteur, pour inspirer le goût de la géographie. Dans le volume *France, Algérie et Colonies,* appliquant le même talent à un champ plus restreint, il a fourni des tableaux pleins de vie et de couleur, des aperçus ingénieux, des descriptions captivantes. Son style est plein de verve, abondant et précis à la fois. En ce qui concerne l'Algérie et les Colonies françaises en Afrique, les souvenirs de la conquête sont habilement mêlés aux nombreux détails géographiques proprement dits, les progrès réalisés sous l'administration française soigneusement marqués, ainsi que les entreprises projetées pour le développement des Colonies. L'auteur a su profiter des explorations les plus récentes. Peut-être l'enthousiasme patriotique l'emporte-t-il un peu loin, quand il lui fait voir la nation nouvelle créée en Algérie étendant la main sur les royaumes du Soudan, et l'Afrique française s'avançant jusqu'au Niger et au lac Tchad.

La démographie figurée de l'Algérie, par le Dr *Ricoux.* Paris, S. Masson, 1880, in-8°, fr. 9. — La Démographie, — cette science qui applique les procédés statistiques à l'étude des collectivités humaines, pour en déduire les conditions d'existence des populations, en même temps que celles de leur fonctionnement physique, intellectuel et moral, — la démographie ne peut être cultivée que dans les pays dont l'état social est très avancé, car partout ailleurs les éléments d'étude lui font défaut. C'est ce qui explique pourquoi la démographie africaine est encore très arriérée. Même dans les colonies européennes, même en

Algérie, les travailleurs les plus infatigables ont bien de la peine à se procurer des matériaux un peu complets, d'où ils puissent tirer des déductions utiles. M. le Dr Ricoux, médecin de l'hôpital de Philippeville, algérien de naissance et de cœur, a pourtant entrepris pour son pays cette tâche ardue, et son livre est certainement un des plus instructifs dans son genre. Il n'a pu se procurer des données numériques de quelque valeur que pour les habitants d'origine européenne, et a dû négliger forcément la statistique des naissances, des mariages et des décès des indigènes ; mais, pour les nationalités étrangères dont il s'est occupé, il a dressé des tableaux et fait des rapprochements à la fois nouveaux et curieux ; il a de plus illustré son enseignement par des diagrammes nombreux, où sont figurés graphiquement les faits établis par la statistique.

Si le Dr Ricoux n'a pu traiter avec une précision mathématique la démographie des indigènes, il s'est cependant occupé des Arabes et des Kabyles dans la mesure du possible. On lira en particulier avec intérêt son chapitre sur « le croisement des Européens avec les indigènes. » Les conclusions n'en sont pas favorables à la fusion des races par ce moyen, mais M. Ricoux ne le regrette pas, le métissage étant presque toujours une cause de décadence pour les colonies. Le peuple arabe est d'ailleurs, paraît-il, menacé d'une disparition inévitable, soit à cause de ses vices et de sa dépravation, soit parce qu'il reste stationnaire, malgré l'extension de ses relations commerciales qui exigeraient de sa part une transformation. Cette opinion un peu hardie, nous semble cependant plus justifiable que celle émise par l'auteur au sujet de l'islamisme. Si, dit-il, la religion était le seul obstacle à la fusion des chrétiens et des musulmans en Algérie, il serait facile de le faire tomber, en empêchant le contact du musulman algérien avec l'Orient, c'est-à-dire le pèlerinage de la Mecque, qui entretient l'esprit fataliste, les préjugés superstitieux et la suprématie du marabout.

La conclusion générale de M. Ricoux est que le gouvernement français devrait créer en Algérie un bureau de statistique démographique, dont les travaux éclaireraient d'un jour précieux les problèmes essentiels, que l'on ne peut aujourd'hui ni aborder avec confiance, ni résoudre avec certitude.

ERRATUM

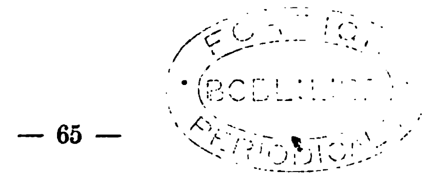
Dans notre dernier numéro, page 35, lignes 24, 28, 32, et page 36, lignes 3 et 5, au lieu de *Quanza*, lisez *Quango*.



W. Rosier, d

L'Afrique explorée et civilisée _ Nº 3. _ Sept. 1880.

RAL



BULLETIN MENSUEL (*4 octobre 1880*).

L'usage des voyages circulaires à prix réduit est devenu si général en Europe, qu'il n'est pas étonnant que l'idée soit venue d'en faire profiter l'**Algérie**, tout ce qui peut contribuer à faire connaître cette colonie d'un plus grand nombre de personnes devant en même temps favoriser son développement. Signalée aux Compagnies de chemins de fer et de navigation, elle se réalisera vraisemblablement avant qu'il soit longtemps, et nous attirons sur elle l'attention de nos lecteurs, dont plusieurs voudront peut-être parcourir en touristes une contrée aux progrès de laquelle ils ont pris intérêt.

Il y a une année, nous annoncions l'intention de M. Albert Grévy, gouverneur général de la colonie, d'étendre le **territoire civil** à tout le Tell proprement dit, où jusqu'ici le régime militaire était en vigueur. Le gouvernement et le parlement ont adopté son programme; le projet définitif a été arrêté, les moyens d'exécution préparés, et, de la période d'étude, on va passer à l'application, comme l'annonce une circulaire du 25 août. Des propositions avaient été faites, par lesquelles on demandait à M. le gouverneur général d'étendre encore plus les limites de ce nouveau territoire. Il n'a pas cru pouvoir les accueillir, pour ne pas risquer de compromettre le succès de cette réforme, en dépassant actuellement une limite qui semble indiquée par la nature même des choses. Toutefois, les divers points du Sahara qui renferment des groupes d'oasis où la population est dense et pour la plus grande partie sédentaire, verront au moins leur régime administratif modifié par les réformes particulières reconnues nécessaires. M. Grévy fait appel au zèle et au patriotisme des préfets pour développer la colonisation dans le nouveau territoire, par la création de centres européens, l'ouverture de chemins, de routes, de voies ferrées, et par l'exécution de tous les travaux qui assurent la richesse et le peuplement d'un pays.

L'approche de l'automne va permettre aux expéditions entreprises en vue du **Trans-Saharien** de recommencer leurs opérations. Au reste, cette question est si complexe qu'à côté de ceux qui l'étudient sur le terrain même, beaucoup d'esprits s'en occupent pour l'éclairer de tous les renseignements désirables, et chercher les moyens les meilleurs de triompher des obstacles qu'elle rencontre.

Dans un mémoire sur la géographie physique du Sahara, un correspondant du *Bulletin de la Société de géographie d'Oran* a recueilli toutes

les informations fournies par Duveyrier, Barth, El-Bekri, et aussi par quantité d'indigènes venus de Tombouctou, et il en conclut que, du Touat au coude du Niger, à part les dunes d'Ouallen, qui peuvent être franchies en moins de deux heures, le pays est plat et d'un aspect uniforme; que par conséquent, à partir du Touat, le Trans-Saharien garderait une horizontalité presque absolue, qu'il suive la vallée de l'Oued Teghazert ou les *hammada*. Quoi qu'il en soit, M. Jouane, conducteur des ponts et chaussées, recommande un système particulier pour la partie du chemin de fer qui traverserait les sables. Suivant lui, les traverses d'une voie au niveau du sol arrêteraient les sables; un remblai serait bientôt enterré; des murs, des digues, des parasables, comme il en a été proposé, seraient autant de causes d'accumulation des sables; les rails devraient être posés sur une charpente métallique à claire-voie, relevée de 1^{m} à 1^{m},50 au-dessus du sol; la partie inférieure en serait enterrée de 10 à 15 centimètres et la question des sables serait écartée. De cette manière, il n'y aurait ni usure, ni entretien, ni terrassements à faire, ni ballast à poser; il ne serait pas besoin non plus d'une armée de terrassiers qu'il serait difficile d'alimenter dans le pays. Le prix de revient ne dépasserait pas celui d'un chemin de fer ordinaire; il serait même inférieur à celui d'une voie protégée par des parasables.

En Égypte, les mesures prises contre les **trafiquants d'esclaves** ne les ont point encore engagés à renoncer à leur commerce. Une lettre de M. Roth à l'*Anti-Slavery Reporter* annonce que des bateaux chargés d'esclaves continuent à descendre le Nil depuis Assouan. Ils sont très petits, et l'on ne croirait pas que personne pût y être caché, aussi les souffrances des esclaves qu'on y entasse doivent-elles être très grandes. Ils s'arrêtent à de petits villages où personne ne fait attention à eux. M. Roth estime à plus de 3000 les esclaves amenés en Égypte pendant les mois de juin et de juillet. De son côté, le Dr Lowe, qui a résidé plusieurs années en Égypte et au Soudan, donne au journal susmentionné des renseignements utiles sur les lieux de provenance des esclaves et sur le mode actuel de la traite. Les nègres qui forment les caravanes d'esclaves appartiennent aux districts situés le long des frontières S. et S.-O. du Soudan égyptien, tels que le pays des Niams-Niams et des Monbouttous, le Dar Fertit, le Dar Kalaka, le Dar Binda, le Dar Rounga, pays égyptiens de nom, mais où les postes militaires sont trop disséminés pour pouvoir exercer une police effective. Les razzias s'y font par des gens qui ont émigré en masse du Dongola et ont formé des établissements armés dans le bassin du Bahr-el-Ghazal. Ils conduisent

leurs captifs dans les villes frontières du Darfour et du Kordofan : Chekka, Kalaka, Dara, M'Changa, etc., où ils les vendent aux Gallabas qui, de la côte, apportent de la poudre, du plomb, des fusils, des marchandises de Manchester, des parfums, etc. Ceux-ci les mènent par les vallées les moins fréquentées, celle de Mokattan en particulier, parallèle au Nil, à l'O. de Khartoum ; ils leur font traverser le Nil dans des bateaux, puis les dirigent sur Souakim. Là la traite se pratiqué ouvertement. En effet, tous les navires partant de Souakim pour l'Arabie ont des esclaves à bord. Il est vrai que ceux-ci ont des certificats de libération, et que leurs maîtres les font passer pour des esclaves domestiques, mais, arrivés en Arabie, les papiers de libération sont détruits et les nègres vendus. Et M. Lowe ajoute qu'il en est de même tout le long de la côte, de Suez à Souakim et Massaoua. Un cheik en avait transporté en une semaine 800 de Souakim à Jeddah. Aussi est-il urgent de créer des agents consulaires européens à Siout et à Khartoum, pour apporter un prompt remède à un pareil état de choses.

Plus au sud, le Godjam et le Choa sont étudiés par **Bianchi,** délégué de la Société d'exploration commerciale de Milan, qui a pu rectifier certaines données de la carte de Johnston ; ainsi, par exemple, Antotto est situé sous le 8° 53′ latitude N. et le 36° 15′ longitude E., tandis que la carte de Johnston l'indique plus au N. ; Finfinni, qui se trouve au N. N.-E. d'Antotto, était placé au sud de cette localité ; les monts Salala, indiqués près de cette même ville, en sont éloignés de 50 kilomètres. Bianchi n'a pas vu le lac Zouay, que son itinéraire lui aurait fait rencontrer s'il existait à la place que lui a donnée Johnston. Toute cette région, tributaire de Ras-Adal, est riche en éléphants. Bianchi aurait voulu pouvoir explorer tout le pays des Gallas au sud, mais les ressources nécessaires pour cela lui ont fait défaut.

L'annonce de la permission accordée par le sultan du Ouadaï à **Matteucci** de visiter le Bornou, le Baghirmi et le Sokoto, était prématurée. En effet, une lettre de Matteucci, du 1er août, annonce que n'ayant pu gagner la bienveillance du sultan du Dar Tama, il est revenu à El-Facher pour y chercher des guides qui conduiront sa caravane directement au Ouadaï. Il comptait s'avancer jusqu'à dix lieues de la capitale, et de là envoyer un courrier au sultan pour lui demander l'autorisation d'y entrer. En cas d'insuccès, le prince Borghèse reviendra en Italie, Matteucci et Massari se dirigeront vers le sud, pour tourner le Ouadaï et entrer directement dans le Baghirmi et le Bornou dont le sultan est moins fanatique. La saison des pluies était très mauvaise et rendait la

marche extrêmement difficile, ainsi que les observations astronomiques et géographiques. Malgré cela, Massari travaillait assidûment à recueillir toutes les données nécessaires au tracé d'une carte qui ne laissât rien à désirer aux explorateurs futurs.

Les relations de l'Italie avec sa colonie d'**Assab** deviennent toujours plus actives. Elle a dans la baie deux stationnaires, l'*Ettore Fieramosca* et l'*Ischia*, dont les équipages ont parfaitement supporté la haute température locale. Le professeur Sapeto se propose d'ouvrir le plus tôt possible les voies commerciales les plus convenables aux caravanes de l'Abyssinie. Après une saison dans laquelle le vent du S.-E. avait rendu difficile le débarquement et l'embarquement des marchandises, le calme des derniers mois a permis à plus de 200 barques arabes de jeter l'ancre dans les eaux de la rade, pour conclure des affaires avec les Italiens. Le Comité africain de Naples a été saisi de la question d'une expédition maritime à Assab, en vue de tirer parti des produits marins qui y abondent, et d'entrer en rapport avec les tribus qui entourent l'établissement italien, pour obtenir de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, etc.

La Société de géographie de Marseille a reçu, sur la mort de MM. **Carter et Cadenhead** et sur l'état général des districts explorés par les expéditions de l'**Association internationale**, à l'Est du Tanganyika, des renseignements qui font pressentir de nouveaux obstacles à l'œuvre civilisatrice dans cette contrée. Obligé de venir de Karéma au secours de MM. Burdo et Roger abandonnés par leurs porteurs, M. Popelin apprit de Simba lui-même l'alliance de ce chef avec Mirambo, et leur intention de réduire sous leur domination tout le pays jusqu'à Mpoumboué dans l'Oufipa; toutefois les blancs et leurs biens devaient être respectés. D'après un rapport fait à M. Greffulhe à Zanzibar par les porteurs des lettres de M. Popelin, MM. Carter et Cadenhead avaient quitté Karéma quelques jours après M. Popelin, avec des porteurs Ouangouanas, au nombre de 150 environ, et s'étaient dirigés vers l'Ourori. Le huitième jour après leur départ, en approchant de la grande ville de Mpimboué, pourvue de six portes, ils aperçurent des Oua-Rougas, pillant, rôdant aux alentours, et le chef Kassoghéro les fit entrer dans la ville, pour qu'ils y restassent jusqu'à la fin de la guerre que Mirambo et Simba faisaient à ces pillards. Ils étaient là depuis deux jours, lorsque, le 24 juin, des cris et des coups de fusils jetèrent l'effroi parmi la population; les Oua-Rougas étaient aux portes de la ville. M. Cadenhead s'efforça, mais en vain, de les amener par la persuasion à des sentiments pacifiques; les coups de fusils redoublèrent.

MM. Carter et Cadenhead se retirèrent alors avec leurs gens vers leurs tentes, qui avaient été dressées près d'une porte dont la garde fut confiée à 50 Ouangouanas, et toute la caravane se mit en état de défense. Les Oua-Rougas voulurent forcer les Ouangouanas à se battre. De leur côté les natifs, Ouachienzis, s'efforçaient de les amener à prendre leur parti, les menaçant de leur prendre tout ce qu'ils avaient. Le combat commença, et dès les premiers coups de feu, M. Cadenhead tomba mortellement blessé d'une balle à la tête. M. Carter se défendit un certain temps, tandis que beaucoup de ses gens étaient tués à ses côtés. Il aurait cependant pu sortir de cette lutte et s'échapper, si les 50 Ouangouanas n'eussent livré la porte et permis aux Oua-Rougas d'entrer pour tuer, par derrière, M. Carter et nombre d'autres avec lui. Ceux qui purent s'enfuir furent poursuivis par les Oua-Rougas; ils errèrent plusieurs jours, nus et mourant de faim; sept d'entre eux rencontrèrent enfin M. Popelin, auquel ils racontèrent la mort de ses amis et avec lequel ils se rendirent à Tabora, M. Popelin ayant jugé qu'il était plus prudent de se replier sur cette ville, avec MM. Burdo et Roger. Ses appréhensions pour M. Cambier resté seul à Karéma étaient très vives; il savait que Mirambo voulait voir la maison des blancs et se rendre maître de l'éléphant qui y était resté; il espérait qu'au moins M. Cambier pourrait échapper par le lac au moyen d'une barque et gagner Oudjidji. C'est ce qui est arrivé; d'après un post-scriptum de sa lettre, Karéma est tombé aux mains de Mirambo, et M. Cambier — qui le 4 juillet était encore à Karéma et savait ce qui s'était passé à Mpimboué, — s'est sauvé à Oudjidji par le lac. A Tabora, on disait que la route de l'Ounyanyembé à la côte était bloquée près du Mgonda-Mkali; cependant les courriers avaient pu arriver à Zanzibar. Il n'en est pas moins vrai que ces renseignements font comprendre l'énergie, la persévérance, et le dévouement qu'il faudra déployer pour faire pénétrer la civilisation dans cette région inhospitalière. La mort de MM. Carter et Cadenhead a fourni à sir Ch. Dilke l'occasion d'une communication à la Chambre des Communes, d'après laquelle le sultan de Zanzibar a envoyé dans la direction de Mpimboué un corps de troupes, sous le commandement du lieutenant anglais Matthews, auquel il a été permis de prendre temporairement du service dans l'armée du sultan.

M. **Thomson** doit être arrivé en Angleterre. En attendant le rapport complet sur son expédition, nous savons déjà, d'après ses dernières lettres au D[r] Kirk et au secrétaire de la Société royale de géographie de Londres, que c'est une guerre entre Méréré et l'Ouahéhé qui l'a empê-

ché de revenir à la côte par la route de Quiloa, comme il avait compté le faire. Passant au sud du Tanganyika jusqu'à l'embouchure du Kilambo, il a traversé l'Ouloungou et l'Oufipa, et fixé la position de Kapoufi par 8° lat. S. et 30°,5' long. E. à l'altitude de 5680 pieds. Il a pu explorer en partie le lac Hikoua ou plutôt Likoua, en déterminer la forme et la place sur la carte, ce que les géographes n'avaient pu faire exactement jusqu'ici. D'après tous les renseignements qu'il a pu recueillir, ce lac doit avoir de 100 à 110 kilom. de long sur 25 à 30 kilom. de large. Il se trouve à deux journées à l'est du Makapoufi, dans une dépression profonde des monts Lambalamfipas. Il reçoit le Mkafou, grande rivière qui prend sa source dans le Kaouendi et qui, par ses tributaires, draine une grande partie du Konongo, de l'Oufipa et tout le Mpimboué. M. Thomson attribue en grande partie le succès de l'expédition à Chouma et à son second guide Makatoubou qui, dit-il, se sont conduits comme des héros ; il loue également la conduite et le caractère des hommes de sa caravane, leur honnêteté et leur fidélité, si grandes que, du commencement à la fin du voyage, il n'a eu à enregistrer ni vols ni désertions. Ses gens le croyaient remis aux soins du Dr Kirk, envers lequel ils s'envisageaient comme responsables de ce qui lui arriverait.

L'*Africa oriental* nous a fourni quelques détails sur la situation de la **Compagnie générale du Zambèze,** dont nous étions sans nouvelles depuis fort longtemps (v. Ire année, n° 1). Les explorations au point de vue des mines, de la végétation, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, ont absorbé une grande partie des ressources primitives de la Société, mais elle en a trouvé de nouvelles. Ses travaux sont plus ou moins entravés par le nouveau ministre portugais de la marine et des colonies ; toutefois les administrateurs sont décidés à faire valoir leurs droits auprès du gouvernement. Ils ont créé une Société commerciale dirigée en Europe par M. Bensande, un des promoteurs de la Compagnie générale du Zambèze, et à Mozambique, par M. Bonchimol qui, comme M. Bensande, connaît à fond le commerce de l'Afrique centrale ; tous deux y ont séjourné longtemps.

Nous parlions dans notre dernier numéro des difficultés survenues entre la France et l'Angleterre au sujet de l'**immigration indienne à la Réunion**. D'après une lettre insérée dans le *Times*, le gouvernement des Indes a suspendu cette immigration pour trois mois. L'*Antislavery Reporter* donne en outre, d'après un témoin oculaire, sur le sort des coolies dans cette île, des détails qui appellent une réforme. En effet, la forme sous laquelle ils sont engagés à leur arrivée équivaut à

une véritable vente. A peine débarqués, ils sont conduits au lazaret où on les garde dix jours, après quoi les hommes venus des différentes parties de l'île louent soi-disant ces émigrants répartis en lots, à raison de 300 francs pour un homme ou une femme et 150 francs pour un enfant de 10 ans; mais les membres d'une même famille ne sont pas toujours compris dans le même lot, le mari peut être séparé de sa femme, les enfants de leurs parents. Une fois la vente terminée, on les entasse dans des chars à bétail pour les mener dans l'intérieur. Les représentations de l'Angleterre ne seront pas sans résultat, car, d'après une communication faite par M. Charles Dilke à la Chambre des Communes, le gouvernement français a consenti à la nomination d'une commission mixte, chargée de faire une enquête sur la situation présente des coolies.

Dans le **Lessouto**, le gouvernement colonial a dû recourir à la force pour amener Masoupha et ses partisans à se soumettre au décret de désarmement. Il avait espéré que l'influence de Letsié réussirait à prévenir un conflit, et lui avait enjoint d'arrêter son frère et de détruire les fortifications de celui-ci à Thaba-Bosigo. Letsié répondit qu'il n'avait pas pour cela les pouvoirs nécessaires. Il ne s'en rendit pas moins à Thaba-Bosigo pour chercher à persuader Masoupha de cesser sa résistance.

Une autre tentative d'arriver à un arrangement à l'amiable a été faite par le premier ministre de la colonie, M. Sprigg, qui s'est rendu dans le Lessouto et a eu avec plusieurs chefs une entrevue conciliatrice. Plusieurs d'entre eux ont fait leur soumission et en seront quittes pour une amende. Mais Masoupha et Lerothodi persistent dans leur refus d'obéir. Le premier a réparé les fortifications de Thaba-Bosigo et rendu la montagne imprenable; le second a attaqué à Mafeteng un détachements des troupes que le gouvernement colonial a fait entrer dans le Lessouto, mais il a été repoussé. Les Tamboukis viennent de se joindre aux Bassoutos. Ceux-ci ont attaqué le 20 septembre Mohales Hoek et le lendemain Mafeteng, au nombre de 5000, mais sans succès. Le remplacement de Sir Bartle Frere par le gouverneur de la Nouvelle Zélande, Sir Hercule Robinson, amènera-t-il dans la politique coloniale un changement suffisant pour faciliter la pacification du Lessouto? Nous voulons l'espérer. Sir Garnet Wolseley vient de faire paraître une lettre dans laquelle il blâme énergiquement la politique du gouvernement du Cap qui, dit-il, « va exciter contre nous tous les natifs africains, du Zambèze au cap Ajalkas. » De leurs côtés, les missionnaires protestants se sont réunis en conférence à King William's Town pour protester contre le

désarmement. Ils ont établi par des faits que, sans leurs armes à feu, les indigènes ne pourraient plus protéger leur troupeaux et leurs récoltes contre les bêtes fauves; depuis le désarmement, un Mossouto s'est déjà vu enlever 14 moutons par les tigres et un autre 12. Si cela continue, le pays sera bientôt infesté de chacals. La presse chrétienne anglaise s'associe avec énergie à ces réclamations. Le discours du trône, présenté à l'occasion de la prorogation du parlement, donne à penser qu'une politique modérée cherchera à calmer l'agitation causée par la mise en vigueur de la loi sur le désarmement. Dans tous les cas, le projet relatif à la création d'une confédération de l'Afrique méridionale est ajourné, si ce n'est abandonné, et le gouvernement reconnaît qu'il n'y aurait eu aucun avantage à faire des efforts pour résoudre cette question plus promptement que l'opinion publique ne le réclame.

Le P. **Duparquet** vient de fournir sur le régime des eaux de la **Cimbébasie,** encore peu connue, des renseignements qui nous la présentent sous un jour tout nouveau. Pour toutes les rivières qui l'arrosent, l'eau ne se montre pas toujours à la surface du lit, quoique le courant existe d'une manière permanente, et qu'il suffise de creuser un peu pour la rencontrer partout en abondance. Préservée dans le sable contre les ardeurs du soleil, elle conserve toute sa fraîcheur et sa limpidité au milieu des plus longues sécheresses. Dans la saison des pluies, l'eau coule à pleins bords; pendant le reste de l'année, le cours des rivières est pour ainsi dire souterrain, et s'effectue lentement et par infiltration. Toutes les rivières sont d'immenses réservoirs d'eau, renfermée dans de grands bassins de granit sur une longueur qui atteint parfois une centaine de lieues; c'est le cas de l'Omarourou et de la Souakop. On profite de la saison sèche pour convertir le lit des rivières en jardins magnifiques; le froment et tous les légumes d'Europe y croissent parfaitement; seulement il faut avoir soin de faire la récolte avant l'arrivée des pluies, autrement le courant impétueux emporterait à la mer clôtures, jardins et récoltes. La grande rareté des pluies dans la Cimbébasie explique la pauvreté du règne végétal; en revanche, cette zone est dotée d'un des plus beaux climats du monde; c'est un printemps perpétuel.

Le P. Duparquet n'a pu obtenir aucune information sur les Nhembas que Petermann a indiqués sur sa carte d'après des renseignements portugais. Cette tribu est entièrement inconnue, soit des indigènes, soit des chasseurs qui parcourent continuellement la contrée où la place le célèbre géographe. Au mois de décembre, le P. Duparquet a trouvé le

lac Etosha entièrement à sec; il n'a d'eau que pendant la saison des pluies, et ne sert pas de réservoir au fleuve Okawango, comme Petermann l'indique sur sa carte. Il n'a aucune communication avec ce fleuve et doit être formé par la rivière Ikouma, dont l'explorateur a parfaitement observé la direction.

Une lettre de **Savorgnan de Brazza** annonce qu'il était arrivé en remontant l'Ogôoué au confluent de la rivière Ofoué ; il allait repartir pour le pays des Adoumas et la région où sera placée la première station occidentale du Comité français de l'Association internationale africaine. Il avait réussi à amener une entente entre les indigènes, de manière à dégager la navigation du fleuve de toutes les entraves suscitées par les rivalités et des compétitions des tribus riveraines. Après avoir choisi le terrain de la station et l'avoir remis à M. Mison, enseigne de vaisseau, qui en sera le chef, il se mettra en route pour l'intérieur avec son compagnon, le Dr Balay, qui se dispose à le rejoindre. Il est vraisemblable que sur le plateau où l'Alima et la Licona prennent leur source, naissent d'autres rivières qui coulent vers le Bénoué et le Chari, à une altitude peu différente de celle du cours moyen du Bénoué et du lac Tchad, ce qui permettrait d'établir des relations faciles entre le Soudan et le Gabon.

Depuis que la traite a disparu de la **côte de Guinée**, les relations commerciales s'y sont développées d'une manière merveilleuse. Il y a 25 ans, un seul navire côtoyait de temps à autre ces bords pour y déposer les passagers, les lettres, de petites cargaisons. Aujourd'hui ces parages sont parcourus par 30 ou 40 bateaux à vapeur de compagnies anglaises, écossaises, allemandes, françaises, portugaises. La Compagnie africaine d'Angleterre à elle seule en emploie huit. M. Verminck, dont le nom se rattache à la grande découverte des sources du Niger, et dont les affaires entre Marseille, l'Afrique occidentale et les Indes sont considérables, va encore établir une nouvelle ligne de paquebots à vapeur de première classe, qui toucheront périodiquement à Sierra Léone. Le premier de ces vapeurs aura pour nom le *Djoliba.*

Nous avons mentionné, il y a un certain temps déjà, la formation à Libéria d'une société pour le **dressage des éléphants.** La direction de l'entreprise sera confiée au nègre **Anderson**, connu par ses deux voyages à Mousardou, capitale des Mandingues, à 300 kilom. au N. E. de Monrovia. Le manque de bêtes de somme dans la république lui a suggéré l'idée d'utiliser les nombreux éléphants qu'il a vus dans les districts qu'il a parcourus. Le cheval, dit-il, perd sa vigueur quand il descend des plateaux élevés des Mandingues ; le bœuf est usé au bout de

*

quelques années de travail, tandis que l'éléphant, fort, vivant longtemps et traitable quand il est dressé, prospère dans les conditions où les autres animaux succombent. Anderson est parfaitement qualifié pour cette entreprise. Dans ses voyages à Mousardou, à travers les montagnes, les marais, les jungles, il s'est rompu à toutes les fatigues, s'est fait à la chaleur et à l'humidité, au soleil et à la pluie, aux cailloux et à la boue. Il s'est occupé à tracer des routes, à défricher des jungles, à faire des relevés de terrain, etc. Il connaît très bien l'éléphant, et les chasseurs du Congo que l'on a mis à sa disposition sauront bien capturer l'animal pour l'amener à Monrovia.

D'après une lettre de M. **Lécard**, botaniste en mission dans le Soudan, au ministre de l'instruction publique, cette immense région réserve aux explorateurs de nombreuses surprises, au point de vue des produits du sol surtout. Chaque jour il récolte des plantes nouvelles, et parmi ces nouveautés il signale en particulier de la vigne à tige herbacée, à racines vivaces, qui produit des fruits délicieux. La beauté et l'abondance des fruits, la vigoureuse rusticité de la plante, la facilité de culture par suite de la plantation annuelle de ses racines tuberculeuses, lui font espérer qu'elle est susceptible de changer complètement les conditions de la culture de la vigne et d'en augmenter la production dans des proportions inconnues.

Le territoire compris entre Médine et Bafoulabé sur le **Sénégal,** d'une part, Bamakou et Dina sur le **Niger,** d'autre part, doit être reconnu et relevé si possible pour faciliter l'étude du tracé de la voie ferrée qui, partant de Médine et passant par Bafoulabé et Fangalla, aboutira au Niger. A cet effet le ministre de la marine a demandé à son collègue de la guerre de mettre à sa disposition des officiers chargés d'organiser des brigades topographiques, qui auront à faire la triangulation de tout ce terrain. Elles auront des escortes prises dans les compagnies d'ouvriers et tirailleurs indigènes ; des interprètes leur seront adjoints. Leur mission devra être terminée au 1er mai 1881.

Il est question d'organiser entre l'établissement anglais du **Cap Juby** et Londres un service régulier de navires à voiles, qui seront remplacés par des bateaux à vapeur dès que les affaires auront pris un développement suffisant. D'après les journaux anglais, plusieurs puissances maritimes cherchent à fonder des colonies dans ces parages. On parle entre autres d'une expédition espagnole en vue de l'établissement d'un comptoir à Santa Cruz de Mar Pequena, que le Maroc a cédé récemment à l'Espagne. Il y a là, semble-t-il, pour cette partie de l'Afrique, le commencement d'un foyer de civilisation sur lequel nous aurons à revenir.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un troisième câble télégraphique a été posé entre Marseille et Alger.

Le Dr Schweinfurth a exploré récemment le Djebel Atakah et le littoral du golfe de Suez vers le sud.

Le Dr Zuchinetti est de retour d'un voyage chez les Makarakas, les Niams-Niams, les Gouros-Gouros, au Darfour, au Kordofan, et dans la Nubie où il a étudié spécialement la manière dont on recueille l'or.

La mort de Cecchi n'empêchera pas Piaggia de se rendre de Khartoum vers le sud; il compte faire une première étape à Senaar et de là prendre la route de Fadasi dès que le temps le lui permettra.

Dans une exploration de la côte occidentale du lac Albert, Emin Bey a acquis la certitude que ce lac forme un système distinct de celui qu'a entrevu Stanley.

M. Denis de Rivoyre a passé à Port Saïd, se rendant à Obock, à la tête d'une mission scientifique et commerciale.

Le chef de l'expédition projetée par la Société de géographie de Saint-Gall, dans la mer Rouge, sera M. A. Kæser. Une somme de 250,000 fr. a déjà été souscrite à cet effet.

L'expédition à la tête de laquelle se trouve M. Ramækers, a quitté Zanzibar, accompagnée par M. Sergère et une légère caravane, n'emportant que le strict nécessaire jusqu'à Tabora. Le 15 juillet elle était à Kondoua.

M. le capitaine Bloyet est heureusement arrivé à Kondoua, dans l'Ousagara, où doit être fondée la première station du Comité français. Il a été très bien accueilli par le chef Mounié M'Bongo.

Les quatre voyageurs du Comité allemand sont partis de Zanzibar pour le Tanganyika, où ils étaient chargés d'établir la première station allemande sous la direction de M. von Schœler. Ils seront vraisemblablement obligés de s'arrêter à Tabora pour y attendre le résultat de l'expédition militaire du capitaine Matthews contre Mirambo et Simba.

Le 10 juillet MM. Popelin, van den Heuvel, Burdo et Roger, se trouvaient en bonne santé à Tabora.

Le capitaine T.-L. Phipson-Wybrants va entreprendre un voyage dans la partie de l'Afrique comprise entre le Zambèze inférieur, le Limpopo et la mer, qui n'a guère été explorée jusqu'ici que par Mauch et Erskine.

De nouveaux gisements diamantifères ont été découverts à Katdoornpan, près de Boshoff dans l'État libre.

Un propriétaire des environs de Vérulam, dans la colonie de Natal, a trouvé dans ses terres des traces de houille. Le terrain va être sondé entre les rivières Oumgeni et Oumvoti, pour s'assurer de l'emplacement exact de la couche de charbon.

Le Comité de la Société africaine allemande a mis 30,000 fr. à la disposition du Dr Pogge, pour la création à Moussoumbé d'une station qui sera en même temps un centre de relations commerciales et un refuge pour les voyageurs à venir. Il en a

accordé 6000 à M. R.-E. Flegel, qui fait un nouveau voyage au Bénoué en vue d'explorer, au point de vue hydrographique, le plateau qui sépare les bassins du Niger, du Chari, de l'Ogôoué et du Congo.

M. A. Durieux, missionnaire à la côte de Bénin, au service de la Société des missions africaines de Lyon, a fait, de Badagry, un voyage à l'intérieur jusqu'à Ado et Mounfo. Il a encore trouvé sur sa route des forêts vierges, mais en général un sol excellent pour l'agriculture.

M. Bonnat vient de revenir en Europe, après trois ans de séjour aux mines du Tacquah en renonçant à la direction de cette entreprise. Il n'a nullement souffert du climat, quoique celui-ci exige beaucoup de prudence de la part des Européens; ceux qui veulent vivre près de l'Équateur en conservant la nourriture et les habitudes européennes, meurent en grand nombre. Le climat peut s'améliorer, pense-t-il, à mesure que les forêts diminueront par suite de l'exploitation des mines.

M Soleillet qui avait quitté Saint-Louis pour l'intérieur, y est revenu à la suite d'informations d'après lesquelles les nègres du haut pays étant en guerre, il risquait d'être pillé comme il l'avait été une première fois. Il compte se remettre en route en octobre, et passer par Médine.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Nous avons vu, dans le précédent numéro, que les premiers missionnaires protestants dans l'Afrique australe furent des Frères moraves; c'est à la même église qu'est due la première tentative, faite en 1736, de porter le christianisme aux nègres de la côte de Guinée, où depuis longtemps travaillaient des missionnaires romains dont l'œuvre était rendue infructueuse par la traite à laquelle se livraient à l'envi les Anglais, les Hollandais, les Français, les Portugais et les Espagnols. Mais tandis que le climat du sud de l'Afrique est généralement salubre, celui de ce littoral est tellement meurtrier pour les Européens, que les douze Frères envoyés successivement de 1736 à 1768 à Christiansborg, alors possession danoise, et dans les États du roi d'Akim avec lequel ils avaient conclu un traité d'amitié, y tombèrent les uns après les autres victimes de la fièvre. Cette mission dut être abandonnée jusqu'en 1828, où elle fut reprise par la Société de Bâle qui, pendant les dix premières années de son activité dans ce champ de travail, vit huit nouvelles tombes de missionnaires s'ouvrir auprès des douze précédentes. Il fallut songer à recommencer l'œuvre sur une autre base.

Revenu en Europe pour cause de santé, le missionnaire Riis ne fut pas plus tôt rétabli qu'il se rendit avec ses collègues Widmann et Thomp-

son (ce dernier, nègre d'origine, élevé à Beugen près de Bâle) à la Jamaïque pour y chercher 24 chrétiens indigènes, qui avaient fait partie d'une communauté morave dans cette île. Ils établirent cette colonie dans un climat plus salubre, à Akropong, qui devint comme la métropole de toutes les stations de la Côte d'Or : Christiansborg, Abouri, Abocobi, Odoumasé, etc. Pour fournir aux indigènes les éléments d'une instruction solide, la Société de Bâle fit mettre par écrit le *gan,* langue des districts de cette côte, fonda partout des écoles, et publia de nombreux ouvrages dans lesquels les natifs pussent puiser de nouvelles connaissances. En même temps que les missionnaires poursuivaient ce travail intellectuel, ils s'occupaient de tout ce qui pouvait contribuer à relever, fertiliser et civiliser le pays : la forêt vierge était défrichée et remplacée par des plantations auxquelles, de chaque station, conduisaient de bonnes routes; autour des stations s'élevaient des villages et des villes, remarquables aujourd'hui par leur propreté, leur salubrité et le bon ordre qui y règne ; on y compte de nombreux ateliers de serruriers, de menuisiers, de charpentiers, de tisserands, où la jeunesse indigène prend goût aux arts et aux métiers des pays civilisés. A ces bienfaits, la Société de Bâle veut ajouter ceux que la science médicale pourra fournir. Tout récemment elle a saisi avec empressement les offres de plusieurs amis des missions, pour chercher à avoir à son service, pour la Côte d'Or, quelques médecins missionnaires, capables d'étudier à fond le climat de cette partie de l'Afrique, le caractère des fièvres qui s'y développent, les soins hygiéniques à prendre pour s'en garantir et les principaux remèdes à employer pour s'en guérir.

Elle n'a du reste pas été seule à travailler dans cette partie de la côte de Guinée. Dès 1834, les missionnaires wesleyens, prenant Cape Coast Castle comme centre, fondèrent, tout le long du littoral, et à l'intérieur dans le territoire des Fantis, un assez grand nombre de stations. En 1839, Freeman pénétra dans le royaume des Achantis, célèbres par leur férocité. Après avoir été retenu 48 jours à la frontière par la crainte superstitieuse des chefs et par l'état politique du pays, il arriva enfin à Coumassie, la capitale, et obtint du monarque barbare la permission de fonder une mission dans ses États. Secondé par Chapman, il eut la joie de voir ce pays où, à la mort des princes et des grands ou après une victoire, des centaines de personnes étaient immolées aux dieux du paganisme, s'ouvrir à l'influence du christianisme; le prince Apoko brûla publiquement son fétiche, et refusa, à l'occasion de funérailles dans la famille royale, d'immoler, selon l'usage, un certain nombre d'esclaves ;

le chef Bakouai-Osai suivit cet exemple, et celui de la ville sainte de Boutama, un des favoris du roi, déclara ouvertemeht qu'il n'avait plus confiance en ses fétiches et plaça ses enfants dans la maison des missions.

Mais à mesure que le champ missionnaire s'étendit de la côte à l'intérieur, embrassant le pays d'Akem et même le Dahomey, les Achantis, effrayés à la vue des progrès croissants de la puissance des blancs, firent une tentative désespérée pour les arrêter dans leur marche incessante en avant et les refouler jusqu'à la mer. La guerre qu'ils engagèrent avec l'Angleterre, et pendant laquelle les missionnaires Ramseyer et Kühne, avec l'explorateur Bonnat, eurent à subir à Coumassie une longue captivité, eut pour résultat d'ouvrir ce royaume aux Anglais, d'y faire abolir les sacrifices humains, et de permettre d'y fonder deux nouvelles stations, l'une à Bégoro, l'autre à Abétifi, dans la province d'Okwau, l'une des plus belles de cet État, une « Suisse africaine » comme l'appelent les missionnaires. La langue *otschi* qui y est parlée, comme dans le district d'Akuapim et dans toutes les provinces de l'intérieur, avait déjà auparavant été mise par écrit par les missionnaires de Bâle, et, comme le *gan*, elle a produit toute une littérature à l'usage des écoles et des communautés chrétiennes. Sous l'influence de ces dernières, le fétichisme, la polygamie, les « grandes coutumes » en l'honneur des morts diminuent sensiblement dans cette région centrale de la côte de Guinée, au grand désespoir des prêtres païens, forcés de convenir que les fétiches révérés depuis tant de siècles n'ont jamais produit rien de semblable à ce que le christianisme a fait depuis 50 ans.

Les résultats de l'œuvre missionnaire dans la colonie de Sierra Léone et dans la république de Libéria sont encore plus frappants. Après plusieurs tentatives de sociétés anglaises et écossaisses chez les Foulahs, les Cousous, dans les îles de Loos et de Sherbro, tentatives rendues infructueuses par les guerres des tribus entre elles, la Société épiscopale de Londres choisit spécialement comme centre de son activité dans cette partie de l'Afrique occidentale la colonie de Sierra Léone, où la « Société africaine » d'Angleterre avait établi, sur des terres achetées des princes nègres, des noirs qui avaient servi sous le drapeau anglais dans la guerre d'indépendance en Amérique. Rendus à la liberté, ils s'y livraient aux désordres les plus grossiers et vivaient comme de vrais sauvages ; aussi, lorsque le missionnaire Johnson arriva à Regenstown où se trouvaient 1200 nègres, de 22 peuplades différentes, la vue de ces êtres, qui avaient plutôt l'aspect d'animaux que celui d'hommes, lui fit presque perdre

courage. Toutefois, s'enhardissant à leur prêcher, il vit bientôt se produire parmi eux un changement remarquable. Les écoles qu'il fonda prospérèrent tellement que, ne sachant plus comment s'y prendre avec tous les élèves qui lui étaient confiés, il dut pratiquer l'enseignement mutuel. Partageant tous ses écoliers en douze classes, il plaça à la tête de chacune d'elles un des douze garçons les plus intelligents, qu'il avait préparés comme moniteurs, et ceux-ci devinrent les instituteurs des autres. La transformation opérée chez ces nègres surprit tous ceux qui en furent les témoins : voyageurs, capitaines de navires et officiers attestèrent unanimement qu'elle dépassait leur attente. Vêtus décemment, les nègres étaient devenus laborieux et actifs, ils s'adonnaient à l'agriculture et à des métiers utiles; parvenus à l'aisance, ils se bâtissaient des maisons avec jardins, et élevaient en outre, à leurs frais, maison de justice, maison pour les missions, écoles, hospice, magasin général, etc. Regenstown devint une jolie ville, pourvue d'excellentes voies de communication; en outre, les plaisirs grossiers des nègres firent place à une joie saine. La bonne influence de cette transformation s'étendit aux localités d'alentour, à Freetown, Kissey, Wellington, Gloucester, au Boullom et au Quiah, territoires limitrophes de celui de Sierra Léone, où les missionnaires wesleyens n'avaient pas tardé à venir joindre leurs efforts à ceux des agents de la Société de Londres. Un séminaire pour les régents fut fondé à Fourah-Bay près de Freetown, et transformé plus tard en collège destiné à former un clergé indigène capable. Il a obtenu, par ses relations avec l'université de Durham, le droit de conférer à ses étudiants des grades académiques; les travaux d'examen sont envoyés à une commission de cette université qui statue sur la promotion. Enfin, le développement de la civilisation parmi ces noirs a permis à la Société des missions épiscopales de remettre aux communautés de la colonie le soin de s'administrer elles-mêmes.

Il y a eu, il est vrai, des moments où l'œuvre civilisatrice a paru menacée, par suite de l'accroissement de la population de nègres récemment affranchis, qui se sont jetés dans la colonie comme un torrent bourbeux, et aussi par le fait du mauvais exemple d'Européens adonnés à tous les vices. Les adversaires des nègres en ont tiré un argument en faveur de leur thèse qu'il est impossible d'élever des noirs. Mais nous pouvons leur opposer le témoignage d'un homme impartial, le docteur Soyaux qui, dans son ouvrage *Aus West-Africa*, s'exprime ainsi au sujet de Sierra Léone:

« Depuis que les missionnaires ne travaillent plus seulement parmi la

population primitive de la colonie, soit parmi les anciens esclaves qui y ont été transportés, mais aussi parmi les tribus qui sont en relations d'affaires avec eux, depuis que le commerce avec l'Angleterre a pris un nouvel essor et que des nègres devenus riches font élever leurs enfants en Europe, depuis qu'un certain nombre de civilisateurs noirs sont à l'œuvre dans leur propre pays, Sierra Léone a revêtu un aspect tout autre qu'auparavant et qui commande le respect. Un observateur impartial y remarque partout l'activité et l'application; il s'y trouve beaucoup de noirs qui peuvent marcher de pair avec lui, et avec lesquels il n'aura point honte de converser. Tout bien considéré, il trouvera que le nègre en général a dépassé le niveau de la barbarie grossière que nous attribuons aux sauvages, et qu'il peut être élevé à un niveau d'indépendance spirituelle, de réflexion propre et de productivité, comparable à celui de l'Européen, pourvu qu'on y emploie les moyens d'éducation convenables. »

On peut en dire autant de la colonie de Libéria, fondée en 1821 en faveur des esclaves libérés par la « Société de colonisation » de Washington, et qui au début eut à lutter contre les mêmes difficultés que celle de Sierra Léone. La traite était en pleine activité sur cette côte; les nègres se sentant libres ne voulaient se livrer ni à l'agriculture, ni à aucun métier; en outre, ils entraient fréquemment en conflit avec les indigènes excités, par le rhum et par la poudre, à résister à un gouvernement qui interdisait l'esclavage et la polygamie. Les premiers missionnaires qui y furent envoyés par la Société de Bâle y succombèrent à la fièvre, ou échouèrent et durent chercher un autre champ de travail. A leur tour les sociétés américaines en envoyèrent qui d'abord ne réussirent pas mieux. L'on songea alors à former à la mission les noirs eux-mêmes, et peu à peu l'on réussit à persuader aux nègres émancipés que la prospérité du pays dépendait de leur travail individuel; ils établirent des plantations de riz, d'indigo, de coton, de sucre, de café, et ces denrées devinrent l'objet d'une exportation considérable; ajoutons que le café de Libéria est d'une qualité si supérieure que les planteurs de Java en font venir des millions de plantes, pour remplacer les anciens caféiers de l'île hollandaise. Le commerce s'y est développé au point de réclamer le service de quatre lignes de vapeurs, trois de Liverpool et une de Hambourg, et cependant il n'y a point encore de voies ferrées. Avec l'État de Médine, qui vient d'être annexé à la république, Libéria compte 1,500,000 habitants, régis par une constitution qui, sous plusieurs rapports, est meilleure que celle des États-Unis. De petit coin de terre

qu'il était à l'origine, son territoire s'est étendu à 1000 kilom. environ le long de l'Atlantique, et à plus de 300 kilom. à l'intérieur, dans la direction du Niger. Si, comme il en est question, l'on créait un chemin de fer de Monrovia au Soudan ou à la vallée du Niger, la république serait maîtresse du commerce de cette vaste contrée.

Quoi qu'il en soit, l'activité des missionnaires ne s'est pas bornée au territoire de Libéria ; elle a rayonné tout autour chez les Veys, les Deys, les Pessas, les Golas, les Bassas, les Greboes, etc., et, comme le dit M. Soyaux, « c'est grâce à l'influence moralisatrice de la république que la traite a été supprimée dans cette région, et que l'histoire y enregistre maintenant beaucoup moins de guerres qu'autrefois.

Les sociétés missionnaires comprirent que Sierra Léone et Libéria étaient les deux points les plus importants pour l'extension de leur activité dans l'Afrique occidentale. Des esclaves libérés, devenus chrétiens à Sierra Léone, retournèrent dans leurs pays d'origine, le Dahomey, célèbre par ses sacrifices humains, le Yoruba et le royaume d'Egba dont la capitale Abéokouta n'a pas moins de 100,000 habitants, et y préparèrent les voies aux missionnaires indigènes formés à Sierra Leone, parmi lesquels se distingua tout particulièrement Crowther, au service des missions de l'Église épiscopale d'Angleterre. Fait prisonnier en 1821 dans l'attaque d'un village à 160 kilom. de la baie de Bénin, et jeté sur un négrier, il fut délivré par les Anglais, débarqué à Freetown, puis envoyé en Angleterre pour y étudier. Revenu à Sierra Léone, il y travailla à l'instruction des prédicateurs indigènes jusqu'en 1841, époque de l'expédition du Niger entreprise pour introduire à l'intérieur le commerce et l'industrie européens et pour y faire cesser la traite. Choisi comme interprète, il s'intéressa aux peuplades des bords du fleuve, et, quand l'expédition dut être abandonnée, il se décida à se consacrer à l'œuvre missionnaire dans les villes qu'il avait visitées. Après s'y être préparé en Angleterre, il retourna à son champ de travail, mit par écrit la langue du pays, prêcha aux natifs et, dans une visite à Abéokouta, eut la joie de retrouver sa mère, un frère et deux sœurs, esclaves libérés, devenus chrétiens. Par ses soins, une ferme modèle fut établie à Lokoja, près du confluent du Niger et du Bénoué, des stations furent fondées à Igbébé, Idda, Onitsa, Bonny, Akassa, et malgré les influences du climat, malgré les luttes périlleuses qu'elle a eu à soutenir, les chefs des tribus ayant avec les vaisseaux anglais de fréquentes altercations, dont les missionnaires ont été plusieurs fois victimes, cette mission a eu de grands succès. Aujourd'hui l'évêque Crowther, secondé par son fils, a sous sa di-

rection quantité d'ecclésiastiques et d'instituteurs de sang africain, élevés sur le sol d'Afrique. Dans son premier voyage, en 1841, il exprimait le désir qu'un temps vînt où l'on emploierait la navigation à vapeur pour transporter les missionnaires de la région des fièvres dans des stations plus salubres, afin de diminuer la mortalité des agents de l'œuvre. Son vœu est exaucé; le « Henry Venn, » mis entièrement à sa disposition, lui permet de visiter régulièrement les neuf stations de la Société épiscopale des missions de Londres dans cette région.

Sur toute la côte, du Sénégal au fond du golfe de Guinée, les sociétés rivalisent de zèle pour faire disparaître la barbarie. Les catholiques, dont les missions y avaient été interrompues au siècle passé, ont de nouveau, depuis une vingtaine d'années environ, des établissements au Sénégal, à Bathurst, à la Côte d'Or, à celle des Esclaves, au Dahomey, où ils instruisent de jeunes négresses, recueillent de vieilles esclaves et soignent des malades. A St-Louis, M. Taylor, ancien collègue de l'évêque Crowther, travaille pour la Société des Missions de Paris, auprès des esclaves fugitifs qui viennent chercher la liberté dans la colonie française. Les missionnaires de la Société des Indes occidentales, appuyés par ceux de la Société anglaise pour la propagation de l'Évangile, se consacrent spécialement aux Pongas établis sur la rivière de ce nom. Au Vieux Calabar, les Presbytériens Unis d'Écosse, joignant à la prédication l'exercice de la médecine, sont devenus les amis de la population noire et obtiennent de ceux qui les consultent l'abandon de leurs fétiches; ils ont même acquis assez d'influence sur les chefs pour leur persuader de dissoudre leurs harems. Au Cameroon, les Baptistes anglais ont eu de tels succès qu'un voyageur moderne ne comprend pas comment se sont produits les changements qu'il y a remarqués : « Les antiques coutumes sanguinaires sont en grande partie abolies, écrit-il, la magie se cache dans les forêts, la superstition fétiche est tournée en dérision par les vieux et les jeunes, des maisons propres s'élèvent partout; de vrais cannibales sont devenus d'honnêtes, intelligents et habiles artisans. Une littérature élémentaire s'est créée dans cette langue auparavant non écrite. »

(La fin prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE[1]

O DISTRICTO DE LOURENÇO MARQUES, NO PRESENTE E NO FUTURO, par *Augusto de Castilho.* Lisboa (casa da Sociedade de Geographia), 1880, in-8°, 46 p. — Dans cette brochure l'auteur examine les inconvénients et les avantages qui peuvent résulter pour Lorenzo Marquez du traité conclu entre l'Angleterre et le Portugal, en vue de la construction d'un chemin de fer entre la baie de ce nom et Prétoria, le chef-lieu du Transvaal. Un séjour de cinq ans dans les possessions portugaises de la côte orientale d'Afrique lui a permis d'étudier à fond les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, et celles de Lorenzo Marquez en particulier. Il expose l'histoire de la domination portugaise dans cette région et les causes qui en ont amené l'affaiblissement. Puis, tout en reconnaissant les avantages énormes que l'Angleterre s'est assurés par la conclusion de ce traité, il montre ceux que le Portugal peut en retirer : un puissant secours contre les dangers que fait courir à cette colonie l'hostilité des populations africaines, et un très grand développement commercial pour Lorenzo Marquez. En ouvrant entre cette baie et le Transvaal des communications directes et rapides, l'Angleterre, qui construira la plus grande partie de la voie ferrée, fera bénéficier la première de tout le courant d'importation et d'exportation qui s'établira sur cette ligne. Il n'en résultera d'ailleurs, suivant M. de Castilho, aucun dommage pour Natal, comme le craignent les habitants de cette colonie, Durban devant demeurer toujours le centre du commerce pour l'État libre du fleuve Orange, le Lessouto, le Griqualand oriental, et une partie du pays des Zoulous, tandis que Lorenzo Marquez deviendrait celui du commerce avec le Transvaal et le pays des Matébélés.

QUESTOES AFRICANAS, PROPOSTA PELA COMMISSAO NACIONAL PORTUGUESA DE EXPLORAÇAO E CIVILISAÇAO D'AFRICA. Lisboa (Casa de Sociedade de Geographia), 1880, in-8°. — Le Comité national portugais, pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique, a compris que les vastes territoires possédés par le Portugal sur les côtes occidentale et orientale de ce continent, les intérêts du commerce et de la civilisation, et les services que

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

peuvent rendre les missionnaires, créent au gouvernement des devoirs spéciaux, en vue de contribuer, autant qu'il est en son pouvoir, aux découvertes qui restent à faire à l'intérieur et à l'amélioration du sort des populations nègres. Dans cette brochure, le dit Comité expose les motifs à l'appui de propositions présentées à la Société de géographie de Lisbonne pour qu'elle demande au gouvernement :

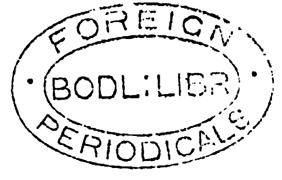
1° De faire continuer les explorations commencées par Serpa Pinto, Capello et Ivens, non seulement au point de vue de la géographie physique proprement dite, mais encore à celui de la géographie zoologique, botanique, géologique, ethnologique et linguistique ;

2° De créer des stations, centres d'exploration et de protection dans le Bihé, le Humbé, le Congo, pour la partie occidentale des possessions portugaises ; à Zoumbo et sur le Chiré supérieur pour la partie orientale ;

3° D'employer tous les moyens propres à étendre les relations avec l'intérieur et à faciliter le transport des produits, entre autres la création de routes, l'établissement du chemin de fer d'Ambaca, le dressage des éléphants, particulièrement dans le district de Mossamédès ;

4° D'assainir, par le drainage et la plantation d'eucalyptus, les points du littoral les plus favorables à la colonisation ;

5° De réformer l'enseignement du séminaire de Bon Jardin, afin que les missionnaires soient préparés, par l'étude de la géographie, des sciences naturelles, de la médecine, de l'agriculture et des langues africaines, à rendre tous les services que les missionnaires d'aujourd'hui rendent, sur beaucoup de points de l'Afrique, à la cause de la science et de la civilisation.


FOREIGN · BODL: LIBR · PERIODICALS

BULLETIN MENSUEL (*1er novembre 1880*).

L'extension de la colonisation en **Algérie** est intimement liée à celle des chemins de fer, car plus le réseau de ceux-ci sera complet, plus le pays se couvrira de villages et d'exploitations agricoles et industrielles; aussi le gouvernement actuel en encourage-t-il l'achèvement de tout son pouvoir. Tandis que de 1863 à 1876 il n'en avait été livré à l'exploitation que 540 kilom., pendant les cinq dernières années la longueur kilométrique a plus que doublé; elle est actuellement de plus de 1140 kilom. Les projets relatifs au **Trans-Saharien** donneront sans doute à la colonisation une impulsion dans la direction sud-ouest.

Les explorations entreprises en vue de cette ligne paraissent devoir être accueillies favorablement par les indigènes. Après s'être assurés par eux-mêmes que la mission du colonel **Flatters** était absolument pacifique, les Touaregs, effrayés d'abord à l'idée qu'elle préparait la conquête du pays, se disposent à l'accueillir amicalement. Un délégué des Touaregs Azgars, appelé de Rhat à Tripoli par le pacha, a assuré au consul général de France, M. Féraud, que ses compatriotes attendent cette mission avec impatience pour cet automne. D'autre part, l'agha d'Ouargla a annoncé l'arrivée en cette ville de dix Touaregs Ifoghas, avec Shgir ben Cheikh, envoyé à leur tribu par le colonel Flatters. Ils sont venus, disent-ils, en ambassade auprès de celui-ci, pour continuer les relations qu'ils ont eues avec lui, et faire conclure la paix entre son gouvernement et les Azgars. En même temps ils ont demandé un sauf-conduit et la permission de venir commercer sur territoire français, assurant qu'ils feraient tout ce que voudraient les autorités françaises et l'agha d'Ouargla. Informé de cette demande, le commandant supérieur de Laghouat leur a immédiatement envoyé le sauf-conduit, en les invitant à venir attendre auprès de lui M. Flatters dont l'arrivée ne tardera pas. Après avoir obtenu un nouveau crédit de 600,000 fr., celui-ci comptait partir de Paris le 10 octobre, et se rendre directement à Laghouat où s'organise la nouvelle expédition. Elle aura 83 indigènes convoyeurs, chameliers ou guides. Vers le 15 novembre elle partira d'Ouargla, passera par la Sebkha d'Amadghor, et se dirigera de là sur Sokoto. Suivant les circonstances, le retour s'effectuera par les côtes de Guinée, ou par un nouvel itinéraire à travers le désert.

Le colonel **Sala**, auquel le khédive a confié le soin de s'emparer des convois d'**esclaves** qui arrivent du Soudan, s'efforce en même temps

de faire mettre en liberté les esclaves achetés depuis la signature de la convention interdisant la traite dans le khédiviat d'Égypte. Il a remonté le Nil jusqu'à Assouan, limite de sa sphère d'action, et s'est dirigé vers une localité où il savait qu'étaient des esclaves achetés et gardés illégalement. A son arrivée, propriétaires et esclaves avaient disparu, et les autorités prétendirent ne pas savoir ce qu'ils étaient devenus. L'approche de sa barque avait été signalée par les espions des marchands, qui auraient rendu toutes ses recherches infructueuses s'il n'eût redoublé de précautions pour surprendre les maîtres d'esclaves. Par une nuit sans lune, il débarqua avec 40 soldats auxquels il ne fit prendre que leurs armes, des cartouches, du biscuit et de l'eau; puis, pour dissimuler sa marche, il s'éloigna du fleuve avec eux et s'enfonça dans le désert, assez pour être certain de ne rencontrer personne. Après 18 heures d'une marche forcée dans les sables, la petite troupe arriva, de nuit, à un village à quelques kilomètres d'Assouan; elle l'investit dans le plus grand silence; puis, quand on fut certain que toutes les issues étaient bien gardées, le colonel fit allumer des torches dont il avait chargé quelques-uns des soldats, et il entra dans le village. Réveillés en sursaut, les habitants ne furent pas très rassurés par cet appareil militaire et par cette entrée qui ressemblait un peu à une prise d'assaut. Mais leur terreur ne fut pas de longue durée. M. Sala réunit tous les esclaves qui se trouvaient dans le cas d'être libérés, leur déclara qu'ils étaient libres et leur proposa de les emmener. Tous acceptèrent sa proposition. Il procéda de même dans deux autres localités et put délivrer 21 esclaves qu'il ramena avec lui dans la Haute-Égypte. Il les a placés comme travailleurs libres, convenablement rétribués, sur la concession exploitée par deux Français, MM. Jullien et Solhaume, à El-Hayat. Ces résultats, qui font honneur à l'activité et à l'énergie du colonel Sala, sont un gage que le but poursuivi par le khédive sera atteint.

En même temps qu'il cherche à abolir l'esclavage, le vice-roi s'efforce d'améliorer la position des malheureux **fellahs,** tenus jusqu'ici dans l'oppression par l'État et appauvris par les exactions dont ils ont été les objets. Quoique ce soient eux qui cultivent le sol, le champ qu'ils trempent de leurs sueurs ne leur appartient pas : presque tout le sol de l'Égypte est entre les mains de l'État, de l'Église, des premières familles et des hauts fonctionnaires. Le fellah est écrasé sous le poids des impôts : capitation, impôt foncier, impôts pour le sol que recouvre sa maison, pour chaque dattier, pour machine d'irrigation, pour le buffle qui en fait tourner la roue et qui traîne la charrue, pour le chameau et l'âne qui

portent les fardeaux; puis pour les produits qu'il porte au marché : blé, bétail, tabac, dattes. Outre cela, il doit donner le dixième de sa récolte de blé pour les magasins du gouvernement, etc., etc. A peine lui reste-t-il de quoi s'acheter une pièce de vêtement pour lui et les siens; encore le fabricant ne peut-il lui vendre que des étoffes munies de l'estampille du gouvernement. Pour commencer à remédier à cette triste position des fellahs, le khédive a réduit au minimum quelques taxes, tout particulièrement onéreuses pour eux, et organisé le cadastre qui rendra possible une réforme plus générale de l'impôt.

Le long de la côte orientale, au sud du cap Guardafui, sont les **Somalis Medjourtines**, chez lesquels doit se rendre de nouveau M. **G. Revoil**, chargé d'une mission par le ministère de l'instruction publique. Il a dû partir d'Aden le 11 septembre pour Maraya, où il compte séjourner deux mois pour étudier la faune et la flore des montagnes du littoral. De là il se dirigera vers le plateau encore inconnu de Karkar, dans l'intérieur du pays, pour y passer la saison des pluies. Il ne pourrait à cette époque s'avancer plus au sud, les inondations du Nogal formant un immense lac et des marais malsains. Il a pris à son service quatre Somalis, parmi lesquels Ali-Farah, son ancien domestique, et un jeune scribe âgé de 12 ans seulement, qui sait écrire correctement l'arabe et le somali. Il a informé de son arrivée plusieurs chefs des Medjourtines, par l'intermédiaire des indigènes qui viennent vendre leur bétail sur le marché d'Aden, et s'est procuré par le même moyen des renseignements sur le pays qu'il doit parcourir.

Depuis notre dernier numéro, nous n'avons pas reçu de nouvelles détaillées des **expéditions internationales.** Nous avons appris seulement que MM. Ramæckers, de Leu et Becker avaient passé à Kondoua, siège de la station du Comité français, après avoir joui d'une santé satisfaisante pendant la première partie de leur voyage. M. Ramæckers avait ressenti un peu de fièvre à la suite du passage de la Makta, mais cette indisposition n'avait pas ralenti sa marche. Au delà de Kondoua, le peu de sécurité qu'offraient les pays de l'intérieur les avait obligés de ne s'avancer que lentement. L'expédition allemande les rejoignit, et, comme elle était sans escorte armée, ils jugèrent devoir marcher de concert. Le 3 septembre, les deux caravanes étaient à Mvoumi, dans l'Ougogo. Elles espéraient recevoir de nouveaux renforts pour leur escorte, ainsi que des armes et des munitions pour les Arabes de l'Ounyanyembé, qui se proposent de réprimer les excès de Mirambo. Les nouvelles de Tabora sont du 3 août. MM. Van den Heuvel, Popelin et Roger se por-

taient bien. D'après M. Thomson, qui est arrivé en Angleterre, si Mirambo eût été à Mpimboué, il n'aurait pas permis que MM. Carter et Cadenhead fussent tués. Le lieutenant Matthews n'en poursuivra pas moins son expédition, et commencera par fonder à Mpouapoua une station militaire, qui servira de base à des opérations ultérieures pour lesquelles le sultan de Zanzibar lui fournira des renforts. Les voyageurs pourront y trouver protection contre tous mauvais traitements.

La situation du **Lessouto** ne s'est pas améliorée; les troupes anglaises ayant quitté l'Afrique, à l'exception de quelques artilleurs et d'un demi-régiment, chargés de la défense du port et de l'arsenal du Cap, le gouvernement ne dispose que de milices insuffisantes jusqu'à présent pour amener à l'obéissance Masoupha et Lérothodi. Après les combats des 20 et 21 septembre dont nous avons parlé, et dans lesquels les insurgés ont été repoussés, les troupes coloniales se sont divisées en deux détachements : l'un s'est concentré à Wappener pour porter de là secours à Mafeteng, menacé par Lérothodi; l'autre s'est fortifié à Maserou, résidence du magistrat anglais, où l'on s'attendait à une attaque des rebelles. Ils y ont en effet pénétré, mais ont dû se retirer avec de grandes pertes, et non sans brûler derrière eux l'église, l'école et d'autres bâtiments. Les défenseurs de Mafeteng sont sortis de leurs positions et ont mis en déroute un corps de 1000 Bassoutos. D'après des télégrammes de Cape-Town, les Bassoutos du district de Matatiélé, à l'est de la chaîne du Drakensberg, se sont joints à la rébellion, qui menacerait auss [illegible] s'étendre au pays des Griquas.

Nos lecteurs se rappellent les travaux entrepris par le gouvernement français pour doter la colonie de la **Réunion** d'un **port** où les navires soient en sécurité pendant les tempêtes qui se déchaînent dans cette région, et d'un **chemin de fer** qui relie à ce port les différentes parties de l'île. Les travaux du chemin de fer ont été menés activement, et les trains peuvent déjà circuler sur le tronçon de la Pointe des Galets à la Possession. Le percement du tunnel du cap Bernard inspirait des inquiétudes, et l'on supposait qu'il retarderait le fonctionnement de la ligne dans son ensemble; mais aujourd'hui ces craintes sont dissipées, le percement avance de plus de 750^m par mois, et l'on pense que la ligne de St-Denis à St-Paul sera ouverte à la circulation avant la fin de l'année prochaine. Les travaux du port ne sont pas aussi avancés, ils sont cependant en bonne voie et pourront être poussés rapidement, éclairés qu'ils sont depuis les premiers jours d'août par la lumière électrique.

A la côte occidentale, l'expédition de **Stanley** se poursuit, enveloppée

toujours d'un certain mystère. Une lettre du P. Carrie, supérieur de la mission du Loango, communiquée à la Société de géographie de Paris, renferme des détails intéressants apportés à Mboma par M. **Protche**, naturalisé français, qui s'était rendu auprès de Stanley pour se faire admettre dans l'expédition, mais qui n'a pu obtenir ce qu'il désirait. Le village de Vivi où est Stanley est bâti sur une plate-forme, agrandie par des terrassements et adossée à une chaîne de montagnes escarpées. A droite s'allongent deux rangées parallèles de maisons construites à l'européenne et peintes en blanc. A l'extrémité de cette rue s'élève la maison de Stanley, construite en bois d'Europe, surmontée d'un belvédère vitré et d'un joli clocheton, et entourée d'un jardin fait avec des terres rapportées. En arrivant sur le plateau par la route qui y monte des bords du Zaïre, vous vous croiriez devant un village européen. Deux hameaux indigènes le flanquent; l'un, à droite, sur le versant qui descend au fleuve, est *Cabnida*, habité par les noirs du pays au service de l'expédition; l'autre, à gauche, est *Zanzibar,* où vivent les noirs amenés par Stanley. Toutes ces habitations, peintes en bleu et blanc, produisent un effet très pittoresque. Les maisons et le régime des travailleurs sont très confortables. Stanley n'exige que 9 heures de travail par jour, chacun est libre ensuite de faire ce qui lui convient. Il a fait construire une route qui s'avance déjà à 3 lieues à l'est de Vivi. L'ensemble des travaux exécutés est considérable; on sent qu'une volonté ferme et énergique dirige les travailleurs et leur imprime une grande activité. Stanley n'a point admis la demande de M. Protche, parce que, a-t-il dit, assailli de demandes semblables, il ne peut donner la préférence à un étranger sur ses nationaux; il n'aurait pu y accéder qu'avec le consentement du roi des Belges. Il ne permit pas même à M. Protche de remonter le long du Zaïre avant l'ouverture des routes.

La dernière législature de **Libéria** a accordé à MM. Criswick et Burnell de Londres une concession pour la construction d'un **chemin de fer** de Monrovia à Mousardou, le long de la rivière St-Paul, sur une longueur de 160 kilom. D'après le rapport de l'expédition du commodore Shufeldt, le tracé n'exige aucun tunnel, mais seulement de petites tranchées. Il n'y aura de travaux difficiles à exécuter que dans les forêts et sur les rivières à traverser, mais ils seront courts. La pierre pour les ponts abonde, le bois aussi, et le charbon existe en quantité si grande qu'il pourra devenir plus tard une source de revenu. On a trouvé des mines de fer à Boporo; le minerai en est de bonne qualité.

Depuis longtemps deux chefs du **Quiah,** à l'est de la colonie de

Sierra Léone, Gbannah Sehrey et Lahie Bundou, étaient en guerre, ce qui portait un grave préjudice au commerce de toute la contrée environnante. Ils se sont rendus récemment, avec beaucoup de rois, de reines, de chefs des pays de Boullom, Port Lokkoh et Quiah, et leur suite, en tout environ 300 personnes, à Freetown pour demander à l'administrateur en chef, Sir Samuel Rowe, d'intervenir pour rétablir entre eux une paix définitive, ce qui a eu lieu dans une assemblée solennelle.

Les relations commerciales entre Sierra Léone et l'intérieur reprendront une nouvelle activité. Le roi de **Falaba** y a délégué en mission son neveu et ministre, Simity Fillah, qui, déjà en 1869, avait accompagné Winwood Read dans son voyage au Niger. Depuis cinq ans, ce roi n'avait pu envoyer de message au gouverneur de Sierra Léone, empêché qu'il était par des guerres, d'abord avec les Korankos, puis avec Seray Ibrahim, chef de Konia, qui voulait soumettre par la force le pays de Falaba à la foi musulmane. Il a réussi à le chasser, lui et son armée. Mais à Falaba étaient retenues des caravanes d'environ 10,000 marchands qui n'osaient pas descendre à la côte, le bruit leur étant parvenu que les guerres du Quiah leur feraient courir de grands dangers. En même temps qu'il était chargé de présenter ses respects au gouverneur et de lui remettre un petit anneau, présent ordinaire du roi, Simity Fillah devait s'informer de l'état du Quiah et réclamer le subside des cinq dernières années, dû par la colonie pour l'entretien de la route ouverte en faveur des marchands. Le gouverneur lui a remis le subside de trois années ; le solde lui sera payé quand il reviendra à la côte avec la caravane de Falaba, qui pourra descendre sans crainte, le Quiah étant maintenant tranquille. De Sierra Léone, on demande que l'administration envoie de son côté une mission à Falaba, à Timbou et dans le district de Bourré, pour entretenir et développer les rapports commerciaux avec l'intérieur, un peu menacés par la cession que le chef Balla Demba vient de faire aux Français du district de Debrika, ce qui pourrait détourner vers les ports français le courant commercial de Sierra Léone.

C'est pour ouvrir un débouché nouveau aux produits de l'industrie française et attirer vers St-Louis le commerce du Soudan occidental, en même temps que pour faire pénétrer la civilisation dans cette vaste région, que vient d'être organisée une **expédition à la fois militaire et géographique au Niger.** Placée sous la direction de M. le commandant Derrien, une brigade topographique composée d'officiers astronomes, géodésiens et topographes, est chargée d'exécuter, sous la protection d'une escorte de 700 hommes, la reconnaissance géographique du

pays entre le Sénégal et le Niger; elle devra surtout déterminer les positions et les altitudes des sommets, cols, plateaux, etc., ainsi que la configuration des vallées, leur largeur et leur profondeur. L'escorte, placée sous le commandement de M. Borguis-Desbordes, officier de l'artillerie de marine, doit non seulement la protéger, mais encore construire et garder les petits forts qui jalonneront la route entre le Sénégal et le Niger. Le personnel de l'expédition s'est embarqué à Bordeaux, sur l'*Équateur*, pour se rendre à St-Louis. De là elle remontera le Sénégal jusqu'à Médine, puis prendra la voie de terre en longeant la rive gauche du fleuve jusqu'à Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakhoy, le point où doit être construit le premier fort et où doit commencer le lever du terrain. Elle se dirigera ensuite sur Fangalla, où sera construit le deuxième fortin; dans cette région, la voie ferrée devra suivre le cours même du fleuve. D'après les documents que possède la marine, on ne croit pas que l'expédition rencontre d'obstacles sérieux dans la bande de terrain de 400 kilom. de longueur qui sépare Fangalla du Niger. Des fortins seront créés à Goniakouri, à Kita, à Bangassi, au milieu de tribus qui se sont placées volontairement sous le protectorat de la France. En s'avançant ainsi de proche en proche vers le S.-E., la mission atteindra la ligne de faîte qui sépare les bassins des deux fleuves, ligne peu élevée, très proche du Niger, à travers laquelle elle espère trouver un passage facile pour gagner soit Bamakou, soit Dina, en amont de Yamina et de Ségou. La reconnaissance topographique permettra de limiter la zone qui contiendra le meilleur tracé pour la voie ferrée; des profils en long et en travers seront ensuite exécutés dans une campagne suivante, et un tracé définitif pourra être adopté. Une fois le Sénégal relié au Niger, il sera facile de gagner Tombouctou en descendant le fleuve, d'y établir une station commerciale, de rayonner de là vers l'Afrique centrale et de tendre la main aux explorateurs qui cherchent à pénétrer au cœur du continent africain.

Quant à la mission **Galliéni,** le gouverneur du Sénégal a appris, par un commerçant venant de Ségou, que le sultan Ahmadou lui a assigné pour résidence le village de Saumous, sur les bords du Niger, à 25 ou 30 kilom. de Ségou, et qu'il est allé veiller lui-même à ce qu'elle fût bien installée. Le passage de cette mission et l'annonce que les Français vont s'établir dans le pays, ont déjà eu pour effet d'augmenter la sécurité entre le Niger et Bafoulabé.

Sur la côte du Maroc, l'île de **Santa-Cruz de Mar Pequena,** où l'Espagne a des pêcheries, a été l'objet de négociations entre cette der-

nière puissance et l'Allemagne qui, déjà en 1876, a fait explorer le littoral marocain et sonder les dispositions du chérif et du cabinet de Madrid, en vue de l'acquisition d'une station navale pour y établir un dépôt de charbon et y faire radouber ses bâtiments. Mais l'influence anglaise s'opposa à cette tentative; elle fera probablement de même cette fois-ci. L'Espagne ne paraît pas non plus disposée à céder cette possession qui, d'ailleurs, n'offre ni mouillage ni situation convenable pour un établissement sérieux. Ce sera donc plutôt par le cap Juby que la civilisation européenne pénétrera dans cette partie de l'Afrique.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

On fait des expériences sur le câble sous-marin franco-algérien, au moyen d'un appareil de transmission des dépêches, qui permettrait d'en expédier 10 à la fois. Si elles réussissent, la taxe télégraphique entre la France et l'Algérie sera abaissée à 5 centimes.

N'ayant pas obtenu du bey la concession d'un câble sous-marin entre Tunis et la Sicile, le gouvernement italien a conclu un accord avec la Société anglaise : « Mediterranean Extension Telegraph Company, » pour en établir un entre Malte et Tripoli.

Le P. Beckx, général de l'ordre de Jésuites, a obtenu du khédive un vaste terrain près d'Alexandrie, pour y bâtir un couvent où seront recueillis les membres de l'ordre, expulsés des villes européennes.

Le colonel Mohamed Moktar Bey a fait une reconnaissance du pays des Gadibursis, tribu Somali, au S.-S.-E. de Zeila.

Piaggia a trouvé les Arabes du district de Senaar plus tranquilles que les années précédentes; le gouvernement ayant retiré ses troupes du Soudan, ils peuvent récolter leurs produits sans être molestés par les soldats égyptiens.

Le comte Louis Pennazzi, qui explore le plateau entre Keren et Kassala, y signale deux plantes dont l'exploitation pourrait être très avantageuse pour l'industrie européenne : l'une, le *kolqual* (*euphorbia abyssinica*) dont le suc renferme une forte partie de caoutchouc; l'autre, le *bhorfo* (*asclepias gigantea*) dont le fruit, de la grosseur d'une orange, contient une espèce de duvet dont quelques tribus du Gallabat se servent pour tisser des étoffes.

Le capitaine Phipson Wybrants a eu le bonheur de pouvoir engager pour son expédition, dans le pays entre le Zambèze et le Limpopo, Chouma et 50 de ses meilleurs hommes, à leur retour du Tanganyika avec M. Thomson.

Une corvette allemande s'est rendue à Tamatave pour faire connaître aux Malgaches le pavillon allemand, et presser la conclusion d'un traité.

On attend à Paris trois ambassadeurs du roi de l'Ounoungou (au N.-O. du

Nyassa?), chargés de nouer des relations avec la France. Un des membres de l'ambassade, M. Hanyoux, qui a fait dans ce pays une fortune considérable et qui y occupe les fonctions de ministre des affaires étrangères, est Français et c'est lui qui conduira les négociations diplomatiques avec la France.

Savorgnan de Brazza a fondé la première station occidentale du Comité français à Nghimi, sur la route qui va de Mascingo à Levoumbo, en un lieu élevé et salubre.

Les deux navires *Libéria* et *Monrovia*, construits spécialement en vue du transport des passagers pour l'Afrique occidentale, ont amené à Libéria de nombreux nègres de New-Berne, du Texas et surtout de l'Arkansas; un assez grand nombre sont fermiers, d'autres ferblantiers, maçons ; il y a aussi deux instituteurs et deux prédicateurs. Ils s'établiront à Breverville, près de la rivière St-Paul.

M. Olivier-Pastré vient de rentrer en France après avoir accompli son voyage vers le Haut-Niger. Parti du Boullom à la fin de janvier, il a parcouru les provinces du Fouta-Djallon, et a pu atteindre le poste français de Boki, d'où partit René Caillé pour son voyage à Tombouctou.

Un câble télégraphique sous-marin sera posé entre Ténériffe et Cadix, touchant Grande Canarie, Las Palmas et Lanzarote.

L'empereur du Maroc a réprimé l'insurrection de la Kabylie, et a fait à son retour à Fez une entrée triomphale.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

(Fin.)

Après avoir exposé, dans nos précédents numéros, les travaux des missionnaires dans l'Afrique australe et dans la Guinée septentrionale, il nous reste à parler de ceux qu'ils accomplissent sur les deux côtes de l'Afrique équatoriale et à Madagascar; là aussi nous avons à enregistrer des succès encourageants.

Au Gabon, la mission des Presbytériens d'Amérique à Libreville, et celle des catholiques français de Sainte-Marie, appartiennent, d'après le témoignage du voyageur Hubbe Schleiden *(Ethiopien)*, « à ce que l'on peut voir de plus important en fait de civilisation moderne. » Les missionnaires américains ont mis par écrit les deux langues des Bengas et des Mpongoués, dans lesquelles ils ont publié des grammaires, des dictionnaires et d'autres ouvrages pour l'enseignement. « On trouverait, » dit-il, « chez les Gabonais relativement moins d'hommes ne sachant ni lire ni écrire dans une langue européenne, qu'à Londres de gens parlant correctement leur langue maternelle, à plus forte raison pouvant la lire et l'écrire. Un observateur impartial ne peut que se réjouir de voir gran-

dir la culture intellectuelle des jeunes gens de ces tribus. D'ailleurs, les missionnaires américains n'ont pas cultivé seulement leur intelligence: ils leur ont encore enseigné l'industrie européenne, leur ouvrant ainsi la voie à un travail indépendant. » De leur côté les missionnaires de Sainte-Marie ont profité des aptitudes agricoles des Pahouins, au milieu desquels ils travaillent, pour créer de grandes plantations de cocotiers; avant leur arrivée dans le pays, il n'y en avait pas un seul, aujourd'hui il y en a plus de 60,000 pieds, et en outre des caféiers, des arbres à pain, des manguiers, des cacaoyers, des bananiers, etc., arbres qui donnent continuellement des fruits.

Nous voudrions pouvoir citer aussi de bons résultats des missions romaines dans les territoires portugais du Congo et de l'Angola. Mais nous l'avons déjà dit : la traite pratiquée si longtemps par les Portugais en a fait disparaître le christianisme après le départ des missionnaires. Sans doute le Congo n'est plus une forêt vierge; il est cultivé, fertile; on y trouve beaucoup de ruines d'églises, des gens qui savent lire et écrire, mais le pays est païen; l'usage de quelques articles de commerce, et le penchant à boire de l'eau-de-vie sont à peu près les seules traces de civilisation européenne qu'on y rencontre. Au moins sommes-nous heureux de pouvoir rapporter, d'après le Dr Soyaux, le fait d'un prêtre de la plantation de Bon Jésus dans l'Angola, « encourageant par ses paroles et par son exemple les travailleurs encore esclaves, se rendant chaque jour aux champs, souvent à un kilomètre et demi de distance pour diriger, surveiller les travailleurs, et partout où cela était nécessaire, mettre lui-même la main à l'œuvre. Pendant la sieste de trois heures accordée aux esclaves, il restait auprès d'eux, instruisant les enfants, et apprenant aux hommes et aux femmes, non seulement les vérités religieuses, mais encore beaucoup de choses utiles et pratiques. »

Quant à la mission des Baptistes sur le Congo et à San Salvador, et à celle que le Comité, dirigé par M. Grattan Guinness, a entreprise le long du cours inférieur du fleuve, avec espoir de la porter au delà de Stanley Pool le long du cours moyen, elles sont encore trop récentes pour avoir pu exercer une grande influence; toutefois l'intervention des missionnaires a déjà réussi à prévenir des guerres de tribus à tribus.

A l'Orient de l'Afrique les missions les plus anciennes et les plus importantes sont celles de Madagascar où, déjà au XVIIme siècle, les Lazaristes avaient obtenu d'importants succès, lorsqu'une réaction païenne très sanglante les obligea de se retirer. Vers 1814 la société des missions de Londres profita des bonnes dispositions du roi des Howas, Radama, qui

s'efforçait d'abolir la traite, pour commencer une œuvre à Antananarivo. Grâce à ses travaux, à ses écoles et à ses publications, elle vit les païens renoncer en grand nombre à leurs idoles, et leur culture intellectuelle et morale faire de grands progrès. La reine Ranavalona, après s'être emparée du trône par le meurtre de Radama, crut, il est vrai, pouvoir extirper de ses États le christianisme en persécutant de toutes manières ses sujets chrétiens, mais ceux qui réussirent à échapper à la mort en se cachant dans les forêts et les cavernes, déployèrent un tel zèle, que plus on tuait de chrétiens plus le nombre en augmentait. A la mort de la reine en 1861, Radama II permit aux missionnaires de revenir dans l'île, et à leur retour, ils virent accourir à eux des foules de chrétiens fugitifs auprès desquels ils reprirent leurs travaux. Au bout de deux ans, une révolution, dans laquelle le roi périt, ramena sur le trône une reine païenne, Rasokérina; mais celle-ci ayant conclu avec l'Angleterre un traité dans lequel la liberté religieuse était expressément stipulée, diverses sociétés en profitèrent pour y envoyer des agents, porter le christianisme dans les provinces où n'étaient pas établis ceux de la société de Londres : la société pour la propagation de l'Évangile choisit la côte orientale; celle des missions épiscopales, le N. E. de l'île; celle des missions norwégiennes la province des Betsiléos, où des missionnaires romains ont aussi commencé une œuvre. Ces derniers en ont une spéciale à Antananarivo, auprès des lépreux, en faveur desquels ils ont construit 30 cellules disposées en deux corps de logis sur une terrasse. Tandis qu'autrefois ces malheureux, méprisés de tous, réduits à vivre de quelques poignées de riz en paille qu'on leur jetait de loin, et qu'ils devaient ramasser dans la poussière du chemin, mouraient de misère et de désespoir autant que de maladie, aujourd'hui rien ne leur manque; ils sont logés, nourris, habillés, et instruits de leur destinée future, ce qui leur aide à supporter avec patience leur épreuve présente; la joie même rayonne par moments sur leurs visages.

L'influence missionnaire s'est surtout exercée par les écoles des deux sociétés anglaises : celle des missions de Londres, qui en compte 784 avec 44,800 élèves, et celle de l'église épiscopale, qui en a 1504 et 57,380 élèves. Devenue chrétienne, la reine Ranavalona a une église nommée « église du palais » qui, depuis 1875, soutient une société de missions indigènes, dont les agents sont envoyés dans les parties de l'île encore païennes. Une proclamation royale a annoncé la libération des esclaves nègres introduits dans l'île, et l'abolition de l'esclavage domestique ; des mesures ont été prises pour assurer la fréquentation régulière des écoles

et une bonne administration. Le 18 avril dernier, pour couronner les fêtes célébrées à l'occasion de la dédicace du temple de l'« église du palais, » la reine a donné la liberté à un certain nombre de prisonniers politiques.

Ajoutons encore que la presse périodique compte dans la capitale six publications, les unes mensuelles, les autres paraissant tous les deux mois, tirées à 2,500 et 3,500 exemplaires; que le *Antananarivo annual and Madagascar magazine*, publié depuis 1875 par la société des missions de Londres, renferme des articles variés sur la topographie, les produits naturels de l'île, les usages, les traditions, la langue des habitants, etc.; enfin qu'une société savante publie des mémoires qui dénotent un goût prononcé pour les études scientifiques.

A la côte orientale, le missionnaire Krapf, envoyé par la société des missions anglicanes chez les Gallas, étendit ses travaux jusqu'au Zanguebar septentrional, où fleurit surtout aujourd'hui la station de Frere Town près de Mombas, dont la société se propose de faire un centre de civilisation pour l'Afrique orientale, comme Sierra Léone l'est devenu pour l'Afrique occidentale. Quoique de fondation récente, le témoignage que lui rend le voyageur Hildebrandt, généralement peu favorable aux missions, est déjà très digne de remarque. La société des missions anglicanes, dit-il, a acheté en 1875 aux Arabes de vastes terrains sur lesquels elle a commencé à bâtir une ville pour les esclaves libérés. Une école, un hôpital, une église y ont été construits; les nègres occupent de jolies maisonnettes, la plupart avec toit en fer, souvent aussi les murs sont en fer. Une scierie à vapeur façonne les troncs des arbres qui croissent dans les criques; d'habiles menuisiers (Africains libérés élevés aux Indes) en travaillent les planches; des maçons, des forgerons et d'autres artisans y sont assidûment occupés, ainsi que quelques nègres libérés; mais la plupart de ceux-ci reçoivent une instruction intellectuelle.

Plus anciens sont les travaux du P. Horner et ceux de l'évêque anglican Steere à Zanzibar et sur plusieurs points de la côte et de l'intérieur, également en faveur des esclaves libérés. Dans les différents établissements des missions anglaises on leur enseigne les métiers de charpentier, forgeron, imprimeur, agriculteur, etc. Un principe analogue a dirigé le P. Horner. Il commença par recueillir à Zanzibar tous les enfants qu'on amenait au marché des esclaves; bientôt, son œuvre se développant beaucoup, il se trouva trop à l'étroit. Ayant pour maxime qu'il faut moraliser le noir par le travail pratiqué chrétiennement, il alla à la côte étudier l'endroit le plus favorable pour la fondation d'un établissement agricole et se décida pour Bagamoyo. Les chefs ne lui cédè-

rent du terrain qu'après beaucoup de difficultés, mais l'énergie du missionnaire et de ses collègues sut en triompher; ils élevèrent des constructions spacieuses, chapelles, magasins, cases, etc., et la plus grande partie des enfants put être transportée de Zanzibar à Bagamoyo. Malheureusement, en 1872, un ouragan furieux anéantit en moins d'une heure le travail de quatre pénibles années. La mission de Zanzibar éprouva également des dégâts considérables. Malgré la douleur qu'il en ressentit, le P. Horner ne perdit point courage; ses appels furent entendus et en peu de temps la mission put se relever de ses ruines. Aujourd'hui les élèves de la mission de Notre-Dame, à Bagamoyo, cultivent des légumes variés, de belles céréales, des caféiers, des cocotiers, toutes sortes d'arbres fruitiers; 70 à 80 familles et de nombreux orphelins, élevés par les missionnaires, forment une petite ville chrétienne que les noirs appellent « la ville des blancs. » A Zanzibar les missionnaires ont des ateliers dans lesquels on peut faire exécuter n'importe quel ouvrage. Le Frère qui les dirige, ayant travaillé dans de grands établissements d'Europe, est habile mécanicien, et le sultan n'entreprend aucune œuvre sans le consulter. Un navire a-t-il subi quelque avarie dans son hélice ou sa chaudière, un Arabe veut-il installer une sucrerie, le Frère est là. Cet établissement rend de grands services dans le pays. Déjà en 1873 sir Bartle Frere, envoyé à Zanzibar comme ministre plénipotentiaire de la Grande Bretagne, disait dans son rapport au gouvernement britannique, que la mission du P. Horner était un modèle à suivre par tous ceux qui voudraient jamais civiliser et christianiser l'Afrique. Les moyens qui y sont employés nous semblent meilleurs que ceux que paraissent avoir adoptés les missions d'Alger, qui font accompagner leurs missionnaires dans l'Ouganda et dans l'Ouroundi par d'anciens zouaves pontificaux. Sans doute on explique l'adjonction de ces auxiliaires par les conditions spéciales où se trouvent les voyageurs dans ces pays sauvages, par la nécessité de maintenir l'ordre dans une caravane de porteurs, auxquels il faut imposer une discipline presque militaire, par l'obligation où sont les missionnaires de se procurer leur nourriture au moyen de la chasse, qu'ils ne peuvent guère faire eux-mêmes, enfin, ajoute-t-on, ces auxiliaires défendront la mission si elle vient à être attaquée inopinément. Nous craignons beaucoup pour elle l'usage d'autres armes que les armes spirituelles, les seules qu'aient employées jusqu'ici les missionnaires en Afrique. En général ils ont toujours obtenu, soit des rois dans les États desquels ils se sont établis, soit des natifs eux-mêmes, la nourriture dont ils avaient besoin. En outre, il semblerait préférable de profiter des

avantages que peut présenter l'organisation du service des caravanes par la maison de M. Sergère, plutôt que de faire accompagner celle des missionnaires par des auxiliaires armés. La vue de leurs armes, dussent-ils ne s'en servir jamais, fera toujours supposer aux indigènes qu'ils viennent avec des idées de conquête; au lieu de les disposer favorablement, elle leur inspirera de la défiance. Enfin les présents militaires envoyés aux rois de l'intérieur sont bien plus propres à développer leur goût pour la guerre, qu'à les engager à ouvrir leurs cœurs aux paroles d'une religion de paix et de fraternité.

Rappelons encore les missions anglaises du lac Nyassa, dont l'origine se rattache aux explorations entreprises par Livingstone en vue de la civilisation de l'Afrique centrale, et qui ont déjà eu pour effet, en apprenant aux indigènes à mieux cultiver les terres, de faire disparaître la tsetsé des districts cultivés. Mentionnons aussi celles du Victoria Nyanza dont les premiers succès sont compromis pour le moment par le retour de Mtésa au paganisme, sans décourager cependant la société des missions anglicanes, qui vient d'envoyer deux aides à MM. Mackay et Lichtfield demeurés dans l'Ouganda. Un instant nous avons pu craindre que les travaux de la société de Londres, dans les stations à l'Est du Tanganyika, ne fussent arrêtés par la guerre de Mirambo et de Simba, mais d'après le rapport de M. Thomson on peut espérer qu'il n'en sera rien. Mirambo a toujours eu de bons rapports avec les missionnaires ; il les a invités à fonder une station dans sa capitale; et même en partant pour sa dernière expédition il a offert de confier le pouvoir, en son absence, au chef de la mission, M. le Dr Southon.

Espérons que les rapports des missionnaires entre eux, et avec les savants et les commerçants, seront toujours ce qu'a pu constater le Dr Dutrieux qui a eu l'occasion de les voir à l'œuvre dans l'Afrique orientale. Après avoir relevé la tolérance et la bienveillance qui règnent dans leurs relations mutuelles, il s'exprime ainsi : « J'ai vu des catholiques et des protestants, je n'ai entendu aucun d'eux parler de telle ou telle forme religieuse ; ils ne parlent que de l'idée chrétienne. Je les ai vus rendre tous les services possibles aux voyageurs de toute nationalité, prêtres ou laïques, se souvenant que tous les éléments civilisateurs sont frères et doivent être frères vis-à-vis des sauvages. »

Il n'y a pas trop de tous les efforts réunis pour triompher de la barbarie, mais les progrès réalisés depuis moins d'un demi-siècle, sur tous les points de l'Afrique païenne, à l'ouest, au sud et à l'est, sont un gage de succès pour l'avenir. Des peuplades errantes sont devenues sédentaires ;

là où autrefois l'on ne trouvait qu'un désert ou des huttes misérables, l'on voit s'élever autour des bâtiments de culte, des écoles, un village, une ville, où chacun vit sous son toit, récolte les fruits des arbres qu'il a plantés lui-même, se livre à un commerce honnête, ou exerce une industrie beaucoup plus développée que celle qu'il pratiquait primitivement. La polygamie a disparu des communautés chrétiennes; la sorcellerie, les sacrifices humains, le cannibalisme se retirent également devant l'influence du christianisme; là où, il n'y a pas 40 ans, les tribus indigènes étaient en lutte à mort les unes avec les autres, où il ne resterait que peu de noirs si les missionnaires n'étaient pas venus, les natifs ont déposé leurs haines traditionnelles ; ils comprennent qu'ils ont dans ces blancs leurs amis les plus fidèles et les meilleurs, et en cas de conflit ils sont disposés à prêter l'oreille aux conseils de ces messagers de paix. D'autre part, les hommes qui ont le plus d'influence sur l'opinion publique proclament que ce qu'il y a de mieux à faire pour le progrès des noirs, c'est de les amener au christianisme, qui détermine de plus en plus un foyer civilisateur, tend à relever la race noire tout entière et à la faire entrer, comme toutes les autres, dans ce courant rénovateur qui doit changer la face du monde.

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE

L'odieuse coutume de manger de la chair humaine provoque chez nous un sentiment d'horreur et de répulsion invincible. La seule lecture de traits de cannibalisme nous inspire un profond dégoût. Cependant, comme ce fléau existe chez un grand nombre de peuplades africaines, nous devons aux lecteurs de notre journal d'étudier ce fait important.

Les savants ne sont guère d'accord sur la cause à laquelle il faut faire remonter l'origine du cannibalisme. Les uns y voient un des restes de l'état de barbarie dans lequel vivait l'homme primitif, d'autres croient que cette habitude prouve une déchéance morale; ceux-ci, observant que les peuples pasteurs ne sont pas anthropophages, prétendent que cette coutume s'introduit chez une peuplade par suite de l'absence du chien, le gardien des troupeaux; enfin, il en est qui croient que le cannibalisme ne provient que de l'excès de misère chez une nation et de l'excès d'aridité du pays qu'elle habite.

Aucune de ces causes, qui peut-être peuvent s'appliquer aux habitants des nombreuses îles de la Polynésie, n'a engendré le cannibalisme chez

les peuples africains. Car, si nous prenons par exemple les Monbouttous, qui pratiquent en grand l'anthropophagie et dont nous reparlerons en détail plus loin, nous trouvons un peuple qui, au dire de Schweinfurth « forme une noble race, bien autrement cultivée que les nations voisines. Ils ont un esprit public, un orgueil national, ils sont doués d'une intelligence et d'un jugement que possèdent peu d'Africains, et savent répondre avec bon sens à toutes les questions qu'on leur adresse. » En outre les Monbouttous possèdent le chien et de grands troupeaux ; enfin la richesse de leur sol, les productions qu'ils en retirent sont semblables à celles du Soudan et du plateau central. Il est probable que chez beaucoup de peuplades africaines, le cannibalisme provient de deux causes distinctes : d'abord d'un état d'hostilité permanent, ensuite des sacrifices humains.

La guerre agit ici comme cause et comme effet : comme cause, en provoquant chez les hommes un sentiment de vengeance terrible, qui les pousse à déchirer et à dévorer le corps de leurs ennemis ; comme effet, en ce sens que les peuples, une fois cannibales, trouvent dans la guerre un moyen de se procurer la nourriture humaine qu'il leur faut. Il est très probable que si les guerres mesquines entre peuplades africaines venaient à cesser, beaucoup d'entre elles, celles en particulier qui ne mangent que les hommes tués dans les combats ou les prisonniers, délaisseraient l'usage de la chair humaine.

Les sacrifices humains ont été pour beaucoup de peuples les germes du cannibalisme, et, chose curieuse, ils sont actuellement, pour ces mêmes peuples, les derniers vestiges de cette odieuse coutume. Il est évident que l'usage de sacrifier des victimes humaines a amené l'idée de les dévorer pour se rendre agréable aux dieux. Il est des peuples chez lesquels le sacrifice une fois consommé, le grand-prêtre découpe la victime en un grand nombre de parts, qui sont distribuées aux fidèles pour être mangées. De là, dans la suite, le cannibalisme. D'autre part, chez les Dahoméens en particulier, que les traditions et les anciens voyageurs nous dépeignent comme ayant été anthropophages autrefois, il ne reste plus que l'habitude de sacrifier des victimes humaines, qui sont exterminées en grand nombre à la mort de chaque souverain. Les peuples finissent par là où ils ont commencé.

Parmi les tribus que les premiers voyageurs nous représentent comme cannibales, il en est peu, disent-ils, chez lesquelles la soif du sang humain et le goût pour la chair de l'homme soient portés à un aussi haut degré que chez les Jagas. Les Jagas ou Muzimbos, probablement les Fans

d'aujourd'hui, chasseurs vagabonds, ravagèrent au dix-septième siècle le royaume de Loango, détruisirent dans leurs invasions tout ce qui a vie, ne laissant après eux que les os calcinés des peuplades surprises. On dit même que des quartiers d'hommes et de femmes, des membres proprement dépecés se voyaient fréquemment exposés en vente, comme de la viande de boucherie, sur les places qui servaient de marchés. Cavazzi, Battel et les autres voyageurs qui nous donnent ces renseignements, faisaient errer les Jagas dans toute l'Afrique centrale, et, ajoutent-ils, « qu'on ne croie pas que la privation d'autres moyens de se nourrir pousse ces barbares vers la chair humaine ! Il y a dans leur pays en abondance du gibier, des poissons, des fruits estimés qu'ils pourraient se procurer beaucoup plus facilement ; mais on peut être paresseux, brave et vorace, tandis que pour l'agriculture il faut être travailleur, et l'anthropophage qui sait braver la mort ne saurait supporter le travail. » Du reste, les Jagas se mangeaient souvent les uns les autres. Leurs lois, de même que chez certaines peuplades de Bornéo, prononçaient la peine d'être tué et mangé, comme châtiment d'un grand nombre de forfaits.

Examinons maintenant la distribution des peuples cannibales aujourd'hui connus en Afrique. Nous verrons malheureusement qu'ils sont bien nombreux, plus nombreux même que nous ne le pensions lorsque nous avons commencé ce travail. A la suite du dépouillement que nous avons dû faire des descriptions d'un grand nombre de voyageurs, nous avons constaté l'existence de beaucoup de tribus complétement cannibales, d'autres où l'anthropophagie n'est pas une coutume, mais chez lesquelles il est permis de manger de la chair humaine, enfin de peuplades qui, nous en sommes certains, ont été autrefois cannibales, mais qui ne le sont plus.

Parmi les races réellement cannibales les Niams-Niams occupent une des premières places. Les Niams-Niams, d'après Schweinfurth qui les a visités, habitent entre le quatrième et le sixième degré de latitude nord, sur un espace de cinq à six degrés de longitude, c'est-à-dire au sud du Baghirmi et du Ouadaï et à l'ouest du bassin du Bahr-el-Ghazal.

Disons tout d'abord que Schweinfurth admet que toutes les peuplades Niams-Niams ne pratiquent pas l'odieuse coutume au même degré. Il peut même citer des chefs, tels qu'Ouando, qui éprouvaient une répugnance invincible à l'idée de manger de la chair humaine ; et pourtant, dit-il, passant leur vie à combattre, les occasions ne leur auraient pas manqué pour satisfaire cet odieux appétit. Du reste des voyageurs au

pays des Niams-Niams, dans des territoires situés à l'ouest de sa route, lui ont dit n'avoir relevé aucune preuve de cannibalisme, et Piaggia qui a visité ces mêmes régions n'a pu voir une scène d'anthropophagie qu'une seule fois, alors que les indigènes étaient en guerre : un ennemi tomba mort et l'on mangea son cadavre par esprit de vengeance.

Cependant Schweinfurth affirme que, dans certaines provinces, il y a des Niams-Niams complètement anthropophages, qui ne dissimulent pas leur horrible penchant, et l'exercent à tout prix et en toute circonstance. « Ils se parent, dit-il, avec ostentation de colliers faits des dents de leurs victimes, et ils mêlent à leurs trophées de chasse les crânes des malheureux dont ils se sont nourris. Chez eux la graisse d'homme est d'un usage général. On prétend qu'elle enivre ceux qui en mangent trop, mais, bien que le fait m'ait été souvent affirmé par des Niams-Niams eux-mêmes, je n'ai jamais pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette étrange assertion. »

C'est surtout en temps de guerre que les Niams-Niams se repaissent de chair humaine. Ils dévorent les victimes quel que soit leur âge, mais ils s'attaquent surtout aux vieillards, proie facile à cause de leur faiblesse. En temps de paix, les Niams-Niams dévorent même leurs morts, lorsque les parents ne s'y opposent pas. Pour comble d'horreur, on assure qu'ils ne craignent pas de déterrer les porteurs qui meurent de fatigue ou de faim à la suite des caravanes, avouant que chez eux aucun corps humain n'est rejeté comme impropre à l'alimentation.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE[1]

RESTAURATION DES FORÊTS ET DES PATURAGES DU SUD DE L'ALGÉRIE, par *J. Reynard*. Alger (Adolphe Jourdan), 1880, br. in-8°, avec une carte. — Le projet d'extension du territoire civil et celui du Trans-Saharien, ont attiré l'attention de M. Reynard, sous-inspecteur des forêts de Médéa, sur ce qu'il y aurait à faire pour rendre le sud de l'Algérie propre à la colonisation, et préparer la construction de la voie ferrée qui unira la Méditerranée au Niger. Très peuplés sous la domination romaine, possédant de l'eau, des bois, des villes importantes, centre d'une civili-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

sation avancée, les hauts plateaux qui s'étendent de Boghar à Laghouat ont vu le nombre et le volume de leurs sources, le débit des fleuves et des rivières, diminuer graduellement avec le déboisement général ; aujourd'hui il y règne une sécheresse et une aridité qui ne permettent pas à l'élève du bétail d'y acquérir un développement proportionné à l'étendue et à la richesse des pâturages, obligent la plupart des indigènes d'adopter une vie nomade et empêchent l'établissement de colons européens. Cependant les eaux souterraines y existent sur beaucoup de points. Sur 200,000 hectares, on peut constater des traces d'anciens boisements, et il existe encore des massifs de forêts qui font comprendre la possibilité de restaurer celles qui ont disparu et d'en créer de nouvelles. Le reboisement ferait retrouver les conditions hydrologiques et climatériques qui ont permis le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie sous la domination romaine. M. Reynard montre ce qu'il y aurait à faire pour cela : utiliser toutes les eaux souterraines ou pluviales (travaux de forage, de barrage, de drainage, réfection des bassins, des torrents et des rivières) pour diminuer la période annuelle de sécheresse et d'aridité absolue, cause de la vie nomade ; multiplier les *points d'eau* pour attacher au sol les indigènes ; fixer par l'alfa les dunes pour former un obstacle à l'action du sirocco ; diminuer l'évaporation des lacs et faciliter l'action des vents qui amènent la pluie ; confier au service forestier rattaché au ministère de l'agriculture, la surveillance des sources, ainsi que celle des pâturages et de l'industrie de l'alfa, pour éviter la destruction de ce produit important, la conservation des beaux massifs du cercle de Djelfa et la restauration ainsi que la gestion des massifs ruinés aujourd'hui entre les mains de l'administration militaire. — Par tous ces moyens, les nomades seraient amenés à se cantonner volontairement et l'on rendrait disponible pour la colonisation européenne de vastes étendues, où l'industrie pastorale pourrait se développer largement.

QUESTOES AFRICANAS, REPRESENTAÇAO AO GOVERNO PORTUGUEZ PELA SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA (casa da Sociedade) 1880, in-8°, 32 p. — Ensuite de la demande qui lui en a été faite par le Comité portugais pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique, la Société de géographie de Lisbonne attire, dans ces pages, l'attention du gouvernement sur les mesures qui lui paraissent les meilleures pour assurer la prospérité de ses colonies, dans les deux parties orientale et occidentale de l'Afrique. Tout d'abord une exploration complète des territoires portugais et des pays voisins, par des expéditions organisées, pour en étudier la géographie à tous les points de vue. Puis création de stations

d'exploration et de protection, s'intéressant aux progrès du commerce et de l'agriculture, placées dans la région occidentale à Cabinda, Noki, San Salvador, Cassangé, Bihé, Quangari, Cuanhama, Humbé et Gambos, et dans l'Afrique orientale au cap Delgado, au cap Mac Lear sur le Nyassa, à Sofala, Zoumbo, Manica et dans le district de Lorenzo Marquez. Réorganisation du séminaire de Bon Jardin, amélioration des conditions hygiéniques de certaines parties du territoire par le dessèchement des marais, le drainage et la plantation d'eucalyptus, perfectionnement de l'instruction publique, multiplication des voies de communication, dressage des éléphants, construction du chemin de fer d'Ambaca, en commençant par le tronçon du Quanza à la Lucalla, enfin mise en harmonie des ports avec les exigences de la navigation moderne.

Careri e Licata. Relazione del progetto di spedizione ad Assab. Broch. in-8°, Naples, 1880. 25 p. avec une carte. — Les auteurs de ce mémoire, présenté à l'Assemblée générale des membres du Club africain de Naples, font ressortir les avantages qu'Assab peut offrir comme centre d'opérations commerciales, avec l'Abyssinie, le Choa, le pays des Gallas et celui des Somalis. Puis ils engagent le Comité africain à organiser une expédition, en vue de profiter des produits marins qui y abondent, les perles, le corail, les éponges, etc., et d'entrer en rapports avec les Dankalis, les Adels, les Somalis, etc. pour obtenir d'eux de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, des gommes, de l'encens. Pour cela, ils proposent la fondation à Assab d'une colonie de marins, dont une première expédition formerait le noyau. Outre les deux chefs munis des pouvoirs nécessaires pour créer une factorerie, reconnaître les voies commerciales et nouer des relations avec l'intérieur, elle compterait des artisans, charpentier, ferblantier, et huit marins choisis parmi les pêcheurs de la côte méridionale de l'Italie; elle aurait ses barques de pêche, ses provisions, armes, ustensiles et instruments de précision pour les observations scientifiques.

Le gros de l'expédition devrait être précédé de l'envoi d'un petit corps d'avant-garde, avec mission de reconnaître exactement le champ d'opération, d'explorer les bas-fonds de la baie d'Assab pour s'assurer des localités dans lesquelles sont les bancs de perles, et choisir les lieux les meilleurs pour la pêche, de faire le relevé du territoire italien à Assab, de recueillir les observations météorologiques les plus importantes, d'entrer en rapport avec le sultan de Raheïka et avec les tribus voisines pour gagner leur bienveillance.

FOREIGN BODL: LIBR. PERIODICALS

BULLETIN MENSUEL (*6 décembre 1880*).

En même temps que le gouvernement français substitue le régime civil au régime militaire en **Algérie,** il recherche les moyens les meilleurs pour assimiler aux colons européens les populations musulmanes de la colonie. Un de ces moyens serait la création d'**écoles** essentiellement **françaises**, où les indigènes pussent se préparer à s'instruire dans les sciences, les lois, les mœurs du monde moderne. De toutes les parties de l'Algérie, la Grande Kabylie est la mieux préparée à l'assimilation, par le caractère et les coutumes de ses habitants ; les instituteurs français y sont impatiemment attendus, et les populations se montrent disposées à faciliter la prompte ouverture d'écoles autres que les écoles musulmanes, dont les Kabyles reconnaissent l'insuffisance. Aussi est-ce par la **Grande Kabylie** que le gouvernement veut commencer. M. le ministre de l'instruction publique vient d'écrire à M. le gouverneur général civil, pour lui faire part de ses dispositions, en le priant de les présenter au Conseil général dans la présente session. Il s'agirait de créer, dans la Grande Kabylie, 15 écoles ; le ministère de l'instruction publique prendrait à sa charge une grande partie des frais, si le Conseil général consentait à en fournir le complément, pour que les nouvelles communes n'eussent pas à s'en préoccuper.

L'expédition à la tête de laquelle est le colonel **Flatters** s'organise à Laghouat, où le chef de la mission s'est rendu avec les Touaregs venus à sa rencontre à Alger. — Nos lecteurs se rappellent le projet du **Trans-Saharien** conçu par **Rohlfs** et indiqué sur la carte qui accompagne la première livraison de notre première année. L'explorateur allemand paraît y avoir renoncé pour se rapprocher des projets français, tout en doutant que, si l'expédition du colonel Flatters atteint le Niger par la route au sud de Temassinin, la France puisse se servir de cette voie pour le chemin de fer de l'Algérie au Niger. L'étape la plus naturelle serait, d'après lui, l'oasis du Touat, qui reçoit les eaux de l'Atlas algérien, et par laquelle non seulement on atteindrait un district populeux, mais encore l'on profiterait, jusqu'au 26° latit. N., de puits qui s'y trouvent partout. Quoique grandes, les difficultés ne lui semblent pas insurmontables, pas même l'attitude hostile des tribus berbères et arabes du sud et de l'ouest, qu'il conseille de soumettre par la force.

La protection de la France sera peut-être réclamée par les **caravanes du Bornou,** qui jusqu'ici passaient d'ordinaire par le Fezzan pour

se rendre à **Tripoli,** mais que le gouverneur général ottoman ne peut défendre contre les pillards du Sahara. Elles se rapprocheraient de l'Algérie en prenant la route de Ghat. Une de ces caravanes, qui avait transporté de Tripoli au Bornou de nombreuses marchandises européennes, vient d'être pillée par les Touaregs des Uleda Orfela, à son retour du Bornou, près de l'oasis de Kauar; l'escorte se défendit vaillamment, mais elle fut vaincue par le nombre. Onze convoyeurs furent tués dans la mêlée, beaucoup plus furent blessés. Les survivants regagnèrent avec peine le Fezzan, où ils arrivèrent absolument dépouillés de tout. La valeur des produits du Soudan rapportés par la caravane était estimée à 800,000 francs.

Les nouvelles relatives à la **traite dans la région du Haut-Nil** parcourue par M. **Buchta,** jusqu'aux lacs de l'équateur, sont également mauvaises. Dans une lettre au Dr Schweinfurth, il montre tous les fonctionnaires égyptiens, mudirs et gouverneurs des districts du cours supérieur du fleuve, envoyant de grands convois d'esclaves à Khartoum, sur les navires du gouvernement; le mudir de Faschoda prélève un droit de passage de 7 fr. 50 par tête; les capitaines et les équipages de ces bateaux en profitent aussi; pour éviter l'éclat ils font débarquer les esclaves avant Khartoum. Pour les garçons les prix varient de 110 à 150 francs, pour les filles, suivant leur âge, de 180 à 300 francs. Les prix sont de moitié moins élevés dans les provinces équatoriales. A Khartoum les Abyssiniennes sont très recherchées au prix de 700 francs, et l'on y en amène continuellement. De Khartoum à Berber le transport se fait tantôt à pied, le long du fleuve, tantôt par les barques de commerce sur lesquelles on charge les esclaves ouvertement. Celle qui conduisit M. Buchta de Khartoum à Berber, au mois de juin de cette année, était remplie de noirs, la plupart très jeunes et destinés à être emmenés à Djedda. Il demanda à leurs maîtres, pieux hadjis, de lui montrer les passeports de ces esclaves; ces enfants étaient tous inscrits comme domestiques et comme tels pouvaient passer librement. Ces passeports portaient le sceau de Réouf Pacha. Pendant les trois jours que M. Buchta passa à Djedda, il y apprit que, malgré les consulats anglais et français, des esclaves y sont amenés chaque semaine, et il ne pense pas que ce commerce si lucratif doive bientôt prendre fin. Le khédive fait pourtant tout ce qui est en son pouvoir pour le supprimer. Dans les instructions qu'il a données au gouverneur de la mer Rouge, auquel il a confié l'administration des deux gouvernorats de Souakim et de Massaoua avec leurs dépendances, détachés du gouver-

nement général du Soudan, il insiste sur la nécessité d'exécuter le traité relatif au commerce des esclaves, et lui recommande de prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse pas être dit, à l'avenir, qu'un seul cas de traite se soit produit dans toute l'étendue du territoire confié à sa vigilante administration. Il lui envoie en même temps des exemplaires du traité conclu avec l'Angleterre, ainsi que du règlement des mesures arrêtées et des pénalités édictées à cet effet, avec l'ordre d'en aviser ses administrés. Disons encore, sur ce sujet de l'esclavage, qu'une **convention** a été signée **entre le gouvernement anglais et celui de l'empire d'Allemagne,** étendant à ce dernier État les clauses du traité du 20 décembre 1840 entre la Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche, la France et la Russie.

Nous avions laissé **Matteucci** à El-Facher, où il avait dû revenir pour chercher à obtenir du gouverneur général du Kordofan qu'il obligeât le sultan de Dar-Tama à le recevoir. Un courrier fut alors dépêché pour télégraphier de Khartoum au vice-roi. Réouf Pacha donna ensuite des ordres, par lesquels il rendait le sultan de Dar-Tama responsable de ce qui pourrait arriver à l'expédition, jusqu'aux frontières occidentales de son territoire. La nouvelle en étant parvenue aux oreilles du sultan, il envoya son fils chercher à Abou-Gheren la caravane pour la conduire à sa résidence. Là les voyageurs italiens devinrent ses hôtes ; il s'efforça de leur faire oublier qu'il avait d'abord refusé de les recevoir, les combla d'attentions et de cadeaux, et se chargea d'entamer directement, avec le roi du Ouadaï, des négociations qu'il conduisit avec la plus grande circonspection, de peur qu'un manque de procédé ne fermât aux Italiens l'entrée de ce royaume. Elles ont été couronnées de succès ; un télégramme du Caire, du 14 novembre, annonce à la Société géographique italienne que Matteucci et Massari ont réussi à pénétrer dans le Ouadaï, et qu'ils comptent revenir par la voie de Tripoli.

Les rapports entre **Mtésa** et les **missionnaires anglais** et **romains** se sont améliorés. Il a demandé à M. Mackay de lui construire, sur les bords du golfe Murchison, un vaisseau pour transporter son ivoire à Ousoukouma. Les missionnaires s'en sont chargés ; ils devront en outre enseigner la manœuvre aux indigènes, après quoi ils espèrent obtenir l'autorisation d'en construire un pour eux-mêmes. Sur un autre point du lac, un Arabe s'est fait construire aussi une grande embarcation dont il compte se servir pour le trafic des esclaves. Un autre riverain se fait faire à Kagéhy un bateau moins grand qui sera encore un négrier. Le lac Victoria sera bientôt au pouvoir des chasseurs et des

vendeurs d'esclaves. Le prestige de l'Ouganda commence à passer; selon toute probabilité les peuples voisins, qui déjà empiètent sur son territoire, en viendront à l'attaquer tous ensemble et à se le partager.

Les missions romaines de l'Afrique équatoriale recevront prochainement un renfort de huit Pères et neufs auxiliaires des missions d'Alger, pour lesquels vient d'être monté un bateau qui se plie comme un portefeuille et peut contenir quinze hommes. On en a fait l'essai à Argenteuil près de Paris. Inventé par l'amiral Douglas Mac Donald, de la marine anglaise, il a été construit par M. Texier.

M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar a communiqué au ministère des affaires étrangères les nouvelles qui lui ont été données sur la **quatrième expédition de l'Association internationale** par M. **de Meuse,** photographe, qui, obligé par son état de santé de renoncer au voyage, a dû quitter ses compagnons de route à trois journées de Mpouapoua pour se faire transporter à la côte, tant était grande sa faiblesse. Quelques jours de repos à Bagamoyo lui ont permis de s'embarquer pour Zanzibar. MM. **Ramaekers, de Leu** et **Becker** marchaient à petites étapes, en attendant les renforts qu'on devait leur envoyer. M. **Bloyet,** agent du Comité français, était gravement malade de la fièvre à Kondoua, et dès lors son état est devenu alarmant. Une lettre du 30 août de M. Ramaekers, de Maroara dans l'Ougogo, informe M. Ledoulx que l'expédition a dû s'arrêter à Kondoua, lui et son compagnon M. de Leu ayant eu la fièvre. D'après des nouvelles indirectes reçues par la Société de géographie de Marseille, ils seraient heureusement arrivés le 25 septembre à Tabora ; MM. **Popelin** et **van den Heuvel** y étaient encore le 30 août. M. **Burdo** atteint d'un mal à la jambe avait dû se faire ramener à Zanzibar.

L'expédition allemande de l'Afrique orientale a fait, avec la caravane de M. Ramaekers, le voyage jusqu'à Tabora. Ses membres MM. **v. Schœler, Dr Bœhm, Dr Kayser** et **Reichert** se portaient bien. Mais le grand nombre des expéditions parties de Zanzibar a fait tripler le prix des objets d'équipement, des porteurs et des escortes.

La station de **Frere Town** a été récemment un sujet d'inquiétude pour la Société des missions anglicanes. Située dans un territoire qui n'appartient pas à l'Angleterre, le sol n'en confère pas la liberté aux esclaves qui s'y réfugient ; quand les maîtres les réclament, les missionnaires doivent se borner à demander des preuves de propriété, et protester contre les mauvais traitements qu'on pourrait leur faire subir. Les maîtres craignant les missionnaires sont courroucés contre eux, et

s'ils le pouvaient ils en finiraient avec la mission; à deux ou trois reprises ils ont menacé d'en détruire les établissements, et le directeur M. Streeter a dû faire mettre ses gens en état de défense. Le 10 septembre au soir ils s'attendaient à être attaqués, des mouvements de troupes ayant lieu autour de Frere Town. La position était très critique. Toutefois la Société pense que s'il y avait eu quelque chose de sérieux elle en aurait été informée par le télégraphe.

Dans le **Lessouto** les troupes coloniales n'ont pas encore pu vaincre complètement la révolte, et les Bassoutos habitant à l'est du Drakenberg, ainsi que les indigènes de la région orientale du Griqualand (Cafrerie libre) entre le Lessouto et l'Océan, se sont ralliés à l'insurrection. A la fin d'octobre le général Clarke avait pris et brûlé le village de Lerotholi, mais dès lors les Bassoutos y ont attaqué un faible détachement de troupes coloniales et l'ont obligé à évacuer la place. Le 13 novembre a eu lieu à Golah un combat dans lequel les Bassoutos ont subi de grandes pertes. Le chef des Pondos et la tribu des Tembous ont été également battus. La position des Bassoutos est des plus graves, car n'ayant pu ensemencer leurs terres ils auront bientôt à souffrir de la disette. La situation des missionnaires est aussi des plus difficiles, placés qu'ils sont entre les Bassoutos révoltés qui voient en eux des amis des blancs, et les troupes coloniales qui leur reprochent d'avoir appuyé les Bassoutos dans leur résistance au gouvernement. Les amis des missions sont navrés de voir renversées les espérances que les progrès du Lessouto leur avaient fait concevoir. MM. de Pressensé, Appia et Mabille se sont rendus à Londres pour plaider la cause des Bassoutos. Il est douteux qu'ils obtiennent rien. Le comte Kimberley, secrétaire d'État au ministère des colonies, a répondu à une députation en faveur du Lessouto: « si le gouvernement du Cap ne réussit pas à anéantir l'insurrection et demande le secours de la métropole, il faudra que le cabinet examine d'une manière sérieuse la question tout entière de la situation des colonies anglaises dans l'Afrique méridionale. Le cabinet modérera l'action du gouvernement du Cap ; il tâchera d'assurer autant que possible les intérêts légitimes des colons, et l'équité dans la manière de traiter les indigènes. » — En attendant, M. le missionnaire **Coillard** dont nos lecteurs connaissent le premier voyage au Zambèze et le projet de mission au delà du fleuve, fait servir son séjour en Europe à réchauffer la sympathie des amis de l'Afrique pour les populations noires, et tout particulièrement pour les Bassoutos, et pour les Barotsés chez lesquels il a retrouvé la langue du

Lessouto. Il vient de passer huit jours à Genève où il a exposé, avec un zèle infatigable, les motifs pour lesquels il est nécessaire que la société de Paris fonde une mission au delà du Zambèze. La vallée des Barotsés est insalubre; aussi le projet du Comité de Paris est-il de faire explore le plateau qui s'étend à l'est de cette vallée[1], entre le Zambèze et le lac Bangouéolo, pour y chercher un emplacement favorable à l'établissement d'une station; de jeunes Barotsés pourraient y être reçus et seraient préparés à devenir les missionnaires de leur propre tribu. M. Coillard serait chargé de cette exploration, qu'il espère pouvoir entreprendre bientôt avec sa femme; il y déploieront tous les deux le même courage, la même énergie, la même persévérance dont ils ont fait preuve dans leur premier voyage, et nous espérons que le résultat de leurs recherches sera favorable à leur projet.

La Société de géographie de Berlin a transmis à celle de Genève des nouvelles des **expéditions allemandes de l'Afrique occidentale,** d'après lesquelles le **Dr Buchner** a atteint la résidence du Mouata Yamwo, son but principal, et l'a quittée pour poursuivre son voyage; vraisemblablementil s'est dirigé vers le nord, car s'il eût pris la route de l'est, on aurait déjà reçu de lui des lettres des bords du Tanganyika.— Le major **de Mechow** était sur le **Quango,** à 200 kilomètres de Malangé, un peu au nord de l'endroit où Schütt, au commencement de son voyage, chercha à passer le fleuve. Parti de Malangé le 12 juin, avec 115 porteurs et un canot, il était arrivé le 19 juillet au pied des cataractes, après avoir eu à lutter contre de grandes difficultés, causées surtout par la nécessité de transporter le canot à travers un terrain profondément raviné. Les Hollos, sur le territoire desquels il se trouvait, se montraient complaisants et amicaux. Il comptait se servir de son bateau pour descendre le cours du fleuve, depuis la dernière cataracte jusqu'à son confluent avec le Congo, et de là tirer vers l'est, puis revenir au sud à Malangé. Il déterminerait la partie du fleuve que n'ont pu suivre MM. Capello et Ivens, et compléterait ainsi les renseignements fournis par ces derniers. — Le Dr **Pogge** va partir avec M. **Wissmann** pour Moussoumbé, où le premier veillera à l'établissement de la station allemande, tandis que son collègue entreprendra des levers topographiques.

M. **Flegel,** qui s'était rendu de nouveau au printemps au Niger, dans l'espoir de remonter le Bénoué avec le *Henry Venn*, jusqu'à l'Adamaoua, pour pénétrer ensuite par terre jusqu'aux sources du fleuve, est

[1] Voir la carte d'Afrique, qui accompagne la 11e livraison de la 1re année.

arrivé à Lokodja au mois de juillet. Mais cette année le *Henry Venn* n'était pas disponible, l'évêque Crowther en ayant besoin pour visiter ses stations.

Devant renoncer à remonter le Bénoué, M. Flegel a changé son plan, et s'est décidé à passer quelques semaines à Bidda pour prendre les informations nécessaires et recruter des porteurs; de là il se rendra par Sokoto à Kano et à Kouka, et fera de cette dernière ville la base de ses opérations. Il comptait remonter le Niger en bateau pour déterminer la partie du fleuve, de Yaurie à Say, qui nous est demeurée inconnue par suite de la perte des papiers de Mungo Park. Muni de lettres de recommandation du roi de Nupé, Amrou, il espère trouver un bon accueil à Sokoto, où il en demandera de nouvelles au sultan de cet État pour le souverain du Bornou. Il croit pouvoir gagner la faveur de ce dernier en lui ouvrant la perspective de relations commerciales directes entre le Niger, le Bénoué, le lac Tchad et le Chari.

Le chef de **Médine**, Ibrahim Sissi, a envoyé au président de la république de **Libéria**, M. Gardner, un messager pour lui demander de lui aider à tenir ouverte au commerce la route de Médine à Monrovia, souvent infestée par des pillards. Il croit que l'on pourrait se concilier l'affection des chefs qui demeurent le long du chemin, en leur payant un subside annuel, et si ce moyen échouait, il serait prêt à fournir au gouvernement de Libéria une troupe de cavaliers et de fantassins, pour lui aider à écarter les obstacles. Le président a répondu par un message dans lequel il exprime son vif désir d'arriver à une entente sur ce point.

L'année dernière, le gouverneur de **Sierra Léone**, sir Samuel Rowe, envoya deux délégués avec des lettres et des présents pour les principaux chefs de l'intérieur, en vue d'établir des relations de commerce et d'amitié entre leurs pays et la colonie. Le point le plus éloigné atteint par ces délégués a été Balyah, au delà de Timbo. L'un de ces délégués est revenu le 25 septembre, accompagné d'envoyés de Sarmadoo, chef de Balyah, et d'Argiboo, roi de Dingaraway, pays important entre Timbo et Ségou. En l'absence de sir Samuel Rowe, l'administrateur en chef a fait à ces envoyés une réception solennelle. Il a appris d'eux que, dans leur voyage ils avaient été obligés de séjourner dans les principales villes des chefs, jusqu'à ce que le pays fût tranquille, mais que maintenant les guerres sont finies et les routes sûres. Ils avaient entendu parler de la récente députation de Falaba, et ne pensaient pas qu'elle eût été troublée en retournant chez elle. Après avoir vu les objets que Freetown peut leur donner en échange de leurs produits, et

jugé des avantages dont jouiraient leurs pays par le fait de relations commerciales sans entraves avec Sierra Léone, ils ont dû repartir emportant des lettres pour leurs chefs respectifs, auxquels l'administrateur de la colonie a demandé de maintenir leurs routes ouvertes.

Le bulletin de la Société de géographie de Marseille nous a apporté d'intéressants renseignements sur le voyage de M. **Olivier-Pastré** au **Foutah Djallon.** Les populations se sont montrées en général sympathiques, grâce aux recommandations officielles dont le voyageur était muni pour les rois de l'intérieur; mais il n'en a pas moins souffert beaucoup des difficultés de la marche, de la privation de nourriture, des désertions de porteurs, des pluies diluviennes et des nombreuses rivières à traverser. Il n'a pu dépasser Timbo, dont le roi l'a retenu soixante jours à cause de l'état de guerre de cette région, et il a dû revenir à Boulama d'où il était parti. Le seul minéral qu'il ait rencontré est le fer qui est très abondant. Le pays est montagneux, boisé, bien arrosé. Le climat est des plus salubres; le sol très fécond produit du riz, du maïs, des légumes; les conquérants Fellatahs le font cultiver par leurs esclaves. Quoique de couleur brune ils se vantent d'appartenir à la race blanche, dont ils ont les traits caractéristiques dans leur conformation et leur physionomie; leurs formes sont très belles, leurs cheveux à peine laineux; ils sont très intelligents et semblent supérieurs aux autres nègres. Mais il sera difficile de nouer avec eux des rapports commerciaux réguliers, car, pour avoir des esclaves, ils font des guerres continuelles aux tribus voisines et empêchent ainsi les relations de la côte avec l'intérieur.

La nouvelle tentative de M. **Soleillet** de se rendre à Tombouctou par l'Adrar, n'a pas eu plus de succès que la précédente. Arrivé le 19 août à Ebraïssen, il y fut reçu par le cheik Saad-Bou campé au milieu d'une forêt de gommiers, auquel il remit une lettre du président de la république, qui le remerciait de l'offre qu'il avait faite précédemment au voyageur de l'accompagner jusqu'au Valata, et le priait de lui donner des hommes pour le conduire jusqu'à Tombouctou et à Alger. L'accueil du cheik fut très sympathique ; il fit part à l'explorateur des dispositions prises pour faciliter son voyage : son frère Baba et son beau-frère le taleb Moktar devaient l'accompagner, le premier jusqu'à Chinguit, le second jusqu'à Tombouctou, et même jusqu'à Alger. Mais les populations superstitieuses du Haut-Adrar rappelèrent à leur souverain Mohamed-el-Aïda que la mort de son père, celle de son frère aîné et celle du roi des Trarsas avaient coïncidé avec le voyage de Vincent dans

cette région, et Mohamed-el-Aïda jura de ne laisser passer aucun Européen sur son territoire. Pour ne pas se brouiller avec ce puissant voisin, Saad-Bou renonça à son projet de faciliter le voyage de M. Soleillet, il lui conseilla de passer par Médine, Niaro et le Valata, et lui donna son gendre pour l'accompagner. L'explorateur est revenu à Saint-Louis, d'où il est reparti pour Médine, voulant tenter une quatrième fois de parvenir à Tombouctou.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. A. Roux a exploré, au point de vue botanique, la région comprise entre Laghouat, Géryville et Tiaret, et spécialement le massif du Djebel Amour, la clef de voûte du système hydrographique algérien.

Rohlfs et Stecker ont quitté le Caire le 26 octobre pour Massaoua, d'où ils se rendront en Abyssinie. Rohlfs compte être de retour en Europe dans trois ou quatre mois; Stecker cherchera, selon les circonstances, à pénétrer chez les Gallas, ou à gagner la côte orientale ou les lacs du Haut-Nil.

Le Dr Junker a pu pénétrer jusqu'au Niam-Niam et a trouvé l'accueil le plus cordial dans la résidence de Rdorouma. Il se propose de pousser ses excursions au sud dans des contrées encore inconnues.

M. Ch. Berghoff, collaborateur du journal *Aus allen Welttheilen*, est remonté du Caire à Khartoum, d'où il espère être envoyé comme explorateur dans l'Afrique centrale; le Dr Peschœl Lœsche dit qu'il est très qualifié pour cela; outre l'allemand il parle le français, l'anglais, l'arabe; dessine et photographie admirablement. En attendant de se porter au delà de Khartoum il s'occupera de photographie.

Le Dr Dutrieux, qui avait accepté des fonctions de commissaire pour aider le comte Sala dans la répression de la traite, y a renoncé en apprenant que sa mission ne s'étendait pas au delà de Siout. Il est revenu au Caire pour y continuer sa carrière médicale.

M. Lucereau a pu enfin dépasser Zeila, après avoir éprouvé beaucoup de contrariétés de la part d'Aboubèkre.

Bianchi a pu obtenir la libération de Cecchi, prisonnier des Gallas.

Le prince Giovanni Borghèse a renoncé à accompagner l'expédition italienne jusqu'au Ouadaï, et revient en Italie par Khartoum.

Le Dr Southon, de la Société des missions de Londres, a eu avec Mirambo une entrevue dans laquelle ce chef lui a affirmé avoir donné l'ordre de sauver MM. Carter et Cadenhead, dès qu'il eut appris qu'il se trouvait deux blancs à Mpimboué.

M. Hore, de la Société des Missions de Londres, a exploré au printemps dernier l'Oloungou, au sud du Tanganyika, en vue d'établir de nouvelles stations.

M. James Stewart, de la station de Livingstonia, l'explorateur du lac Nyassa et du territoire entre ce lac et le Tanganyika, est revenu à Londres.

D'après un télégramme de Durban, 400 Bœrs, habitant près de Potchefstrom, ont attaqué le shérif; des troupes ont dû être envoyées sur les lieux.

Les populations de la région comprise entre le Griqualand-West et la rivière Molapo, affluent du fleuve Orange, ont demandé au gouvernement du Cap de les prendre sous sa protection. Le capitaine Harrel y a été envoyé, avec mission de s'enquérir des ressources de ce district, des conditions dans lesquelles vivent les natifs, et de constater jusqu'à quel point cette protection serait justifiée. L'enquête a fourni des résultats favorables.

Une exploration autrichienne va être entreprise sous les auspices de la Société de géographie de Vienne, par le Dr Émile Holub, bohême d'origine, qui a déjà exploré l'Afrique australe jusqu'au Zambèze, et se propose de traverser tout le continent, du Cap à la Méditerranée. Il visiterait l'état des Barotsés, et, franchissant la ligne de partage des eaux entre le Zambèze et le Congo, il étudierait les lacs où ce dernier fleuve prend sa source; de là il se porterait dans la région des sources de l'Ouellé pour résoudre la question de l'origine de cette rivière, et enfin gagnerait l'Égypte par le Darfour. Son voyage durerait trois ans.

Des hostilités ont éclaté entre les Namaquas et les Damaras; il y a eu des morts des deux côtés; on s'attend à des combats ultérieurs entre les deux partis.

On a reçu à Copenhague des nouvelles portant que la fièvre faisait des ravages parmi les membres de l'expédition de Stanley.

Un crédit de 100,000 fr. a été ouvert au ministère de l'instruction publique de France, applicable à la mission de MM. Savorgnan de Brazza et Ballay.

M. O. Lindner qui a fait partie de l'expédition allemande au Loango, et a dirigé ensuite pendant trois ans et demi des factoreries hollandaises au Congo, où il a eu des rapports avec Stanley, a été appelé à Bruxelles et attaché pour trois ans aux expéditions belges sur territoire africain. Il a quitté l'Europe en septembre.

M. Rutherford, membre associé de la Société de géographie de Londres, a exploré pendant quatre mois le district de Batanga, entre la rivière Cameroon et la baie de Corisco, et a envoyé à sa Société un rapport intéressant.

Le roi de Dahomey se propose de célébrer trois « grandes coutumes » (massacre de plusieurs centaines d'indigènes) à l'occasion de la mort du « chaca, » haut fonctionnaire de Whydah, de la nomination de son successeur et de l'anniversaire de la mort de son père. Il a invité à ces horribles solennités les chefs indigènes, et aussi les négociants anglais qui ont refusé d'y assister.

Un télégramme de Médine annonce l'arrivée en cette ville du Dr Lenz, qui a heureusement accompli son voyage à Tombouctou.

M. le comte de Semellé qui revenait en France est mort à Madère.

Par déférence pour le vœu manifesté par les plénipotentiaires européens à la conférence de Madrid, l'empereur du Maroc vient de lever les empêchements qui subsistaient encore à l'exercice des cultes non musulmans, et de proclamer officiellement la liberté pour toutes les confessions.

LE CANNIBALISME EN AFRIQUE (suite et fin)

Au sud de l'Ouellé et à l'ouest du lac Albert Nyanza se trouvent les Monbouttous, que Schweinfurth nous dépeint comme pratiquant le cannibalisme au plus haut degré. Leur pays est divisé en deux royaumes : celui de l'est et celui de l'ouest. Ce dernier seulement, dont le chef est Mounza, a été visité par le voyageur susnommé. Les Monbouttous ont un état social assez avancé, et les peuplades africaines plus barbares qui les entourent sont appelées par eux « Mômvous, » terme de mépris. Ils ont chez ces tribus un vaste champ de carnage, un point de ravitaillement où ils vont s'approvisionner de bétail et de chair humaine. Les cadavres des hommes morts pendant le combat sont sur le champ découpés en longues tranches, boucanés et emportés comme vivres. Les prisonniers, au contraire, chose horrible à dire, conduits par troupeaux, sont gardés pour l'avenir et on les tue les uns après les autres pour satisfaire l'appétit des vainqueurs. Schweinfurth a eu plusieurs fois l'occasion de constater *de visu* la vérité des assertions des nègres de sa suite ; ici, c'est un bras d'homme que l'on a suspendu au-dessus du feu pour le boucaner ; là ce sont des jambes qu'on est en train de faire cuire ; et encore affirme-t-il qu'on se cachait de lui pour ces épouvantables préparatifs et ces festins, car le roi Mounza, sachant toute l'horreur que le cannibalisme inspirait au voyageur blanc, avait donné des ordres pour que les repas de chair humaine se fissent secrètement. Qu'aurait-ce donc été si toutes ces pratiques répugnantes s'étaient étalées au grand jour ! Schweinfurth, qui a pu étudier et comparer les deux peuples Niams-Niams et Monbouttous, a trouvé que l'anthropophagie existe à un plus haut degré chez ces derniers ; leur cannibalisme, dit-il, est sans pareil dans le monde entier. Les crânes nombreux qu'il a choisis dans les amas d'ossements, débris de cuisine, et dont il a fait don au musée anatomique de Berlin, garantissent l'exactitude de son assertion.

Au sud des Monbouttous, dans le bassin du Congo, se trouvent aussi des peuplades cannibales. Entre la partie septentrionale du lac Tanganyika et le Loualaba est une tribu à mœurs douces et pacifiques, celle des Manyèma. Livingstone les visita dans son dernier voyage et s'aperçut dès l'abord qu'ils faisaient usage de chair humaine, mais rarement et à la dérobée. Cameron, qui les revit plus tard fit la même observation ; il recueillit les paroles d'une chanson qu'il avait entendue et que son guide lui traduisit ; elle disait que la chair de l'homme est fort

bonne à manger, mais que celle de la femme est mauvaise et qu'on ne doit en user que quand l'homme fait défaut. Stanley, enfin, qui a traversé le pays de Manyèma lors de son voyage au Congo, a vu dans un de leurs villages deux rangées de crânes qui attirèrent son attention. Il y en avait cent quatre-vingt-six. Les nègres questionnés sur la provenance de ces crânes lui répondirent que c'étaient des têtes de sokos, sorte de grand singe, mais, par suite de leur contenance embarrassée, Stanley eut des doutes, et l'examen de deux de ces crânes par le professeur Huxley a prouvé que c'étaient ceux d'êtres humains.

Dans la suite de son voyage dans la région de l'équateur, et particulièrement près du confluent de l'Arououimi et du Congo, Stanley rencontra aussi des peuplades cannibales qui, loin de chercher à le vaincre en bataille rangée, l'attiraient dans des embuscades, s'emparaient des retardataires qui ne pouvaient pas suivre la marche de la caravane, et les dévoraient. Du reste, le voyageur américain affirme que leurs mœurs se rapprochent beaucoup de celles des Monbouttous. Comme ces derniers, ils ont sur les autres nègres une véritable supériorité artistique et industrielle, ils usent des mêmes armes, offrent un culte aux mêmes idoles et construisent leurs canots sur le même modèle. Il est donc probable qu'ils appartiennent à une souche commune.

Sans quitter la région équatoriale, transportons-nous sur les rivages de l'Océan Atlantique, dans les environs des établissements français du Gabon. Là se trouvent les Fans, — nom qu'ils se donnent eux-mêmes, tandis que celui de Pahouins leur est attribué par les Français. Si vous interrogez à leur sujet les autres noirs du Gabon, ils vous diront qu'il y a vingt ans environ on n'en voyait aucun dans la contrée. A cette époque, on vit poindre leurs avant-gardes dans la colonie française. Ils venaient de loin, car certains chefs assuraient qu'ils avaient vu la lune s'obscurcir onze fois pendant leur voyage. Peu à peu leurs tribus arrivèrent les unes après les autres, repoussant les noirs devant eux ou s'emparant de leur sol, de leurs maisons, de leurs récoltes. En 1867 on évaluait à soixante mille le nombre des Fans qui se trouvaient dans le voisinage du Gabon, et, plus on s'avançait dans l'intérieur, plus on rencontrait de tribus nouvelles du même peuple. Cette race conquérante et errante, qui va et vient dans la portion centrale de l'Afrique, aujourd'hui au Gabon, demain ailleurs, n'est-elle pas formée de ces anciens Jagas, dont nous avons déjà parlé dans notre premier article. et qui, comme eux, se ruaient sur certaines contrées, les dévastant et les pillant? Il y a du reste une grande similitude entre les Jagas et les Fans. Ces

derniers sont franchement cannibales, et M. de Compiègne, qui les a visités, cite des traits d'anthropophagie qui ne le cèdent en rien à ceux que les anciens voyageurs attribuaient aux Jagas. Les Pahouins mangent non seulement leurs prisonniers et les ennemis tués dans les combats, mais encore leurs propres morts, qu'ils aient succombé pendant une expédition guerrière ou par suite de maladie. On a remarqué que les corps des habitants ne sont pas mangés dans le village où ils sont morts, mais qu'on va les vendre dans d'autres bourgades à charge de revanche. Du reste, à mesure que les Fans ont des relations plus étendues avec les établissements français, les cas de cannibalisme sont moins fréquents et surtout beaucoup plus cachés.

Les Osyéba, qui habitent sur le cours supérieur de l'Ogôoué, sont certainement une des branches de la grande famille des Fans. Comme eux, ils arrivent en masse serrée de l'est. Ils s'étendent, d'après M. de Compiègne, sur une longueur de plus de cent lieues.

Si l'on compare les récits de Schweinfurth sur les Monbouttous et les Niams-Niams, et ceux de Compiègne sur les Pahouins et les Osyéba, on s'aperçoit très vite qu'il y a entre tous ces peuples des traits frappants de ressemblance. Quant au cannibalisme, il existe chez toutes ces tribus avec une égale intensité et avec des pratiques tout à fait analogues. Le mot Niams-Niams veut dire *mange-mange* ou les grands mangeurs. Chez les Fans, on retrouve la même racine *nia,* qui signifie manger. En outre, les habitudes des Niams-Niams ont une étroite affinité avec celles des Pahouins. « Les deux peuples, dit Schweinfurth, se liment les incisives en pointe; ils portent tous deux des vêtements d'écorce; tous deux emploient un extrait de bois rouge pour se teindre la peau; la dépouille du léopard est chez l'un et l'autre l'insigne du rang princier; ils prennent le même souci de leur chevelure, dont la longueur est exceptionnelle et qu'ils aiment à tresser en nattes. Les deux peuples ont le teint cuivré et se livrent aux mêmes danses et aux mêmes orgies à l'époque de la pleine lune. » Chez les Niams-Niams, Schweinfurth s'aperçut que les perles ordinaires n'ont aucune valeur, mais que les bleues jouissent seules de quelque faveur. Or, dans sa visite aux Osyéba, M. de Compiègne se vit refuser toutes les perles de couleurs brillantes, tandis qu'on ne lui demandait que ces gros grains de verre bleu, appelés là bas « perles du Sénégal. » Les couteaux ou troumbaches des Niams-Niams sont pareils à ceux des Pahouins, qui les désignent sous le nom de couteaux à sacrifice: or, ils sont d'une construction si singulière, qu'il n'est pas possible que les deux peuples qui les possèdent les aient inventés chacun de leur

côté. Enfin, les chiens des Niams-Niams, qui ont plusieurs traits caractéristiques, comme l'oreille grande et droite, le museau très pointu, le poil ras et lisse, se retrouvent chez les Pahouins.

En résumé, si nous rapprochons les descriptions de Schweinfurth sur les Niams-Niams et les Monbouttous, de celles de Compiègne sur les Fans et les Osyéba, et de Stanley sur les cannibales du Congo, nous arriverons à la conclusion que ces trois groupes de peuples, également forts, braves, adroits et intelligents, également supérieurs aux tribus nègres qui les entourent, ont entre eux une étroite parenté; qu'il se trouve fort probablement au centre de l'Afrique, un peu au nord de l'équateur, un immense foyer de peuples anthropophages, qui lance parfois des colonnes entières sur certains territoires. C'est certainement à eux que l'on doit faire remonter l'invasion du royaume de Loango par les Jagas au XVIIme siècle, et du bassin de l'Ogôoué par les Fans à l'époque actuelle.

Parmi les causes de ces migrations singulières, il convient peut-être de citer la densité toujours croissante de la population, la destruction du gibier et le besoin d'errer, inhérent peut-être à la race.

Si, de ces régions équatoriales nous nous transportons dans le Soudan, nous ne retrouverons pas de peuples qui soient en entier et nettement anthropophages. Nous pourrons cependant constater la présence, dans le bassin supérieur du Niger, d'une petite tribu cannibale, mentionnée par MM. Zweifel et Moustier; puis chez d'autres grandes tribus, telles que les Haoussa, la bizarre coutume des agents de la police de dévorer les corps de ceux qui sont atteints de maladies contagieuses, et celle d'égorger un certain nombre de prisonniers à la mort du souverain comme à toutes les grandes fêtes. Cette habitude est certainement là, comme au Dahomey, l'un des derniers vestiges d'une ancienne anthropophagie qui a disparu, probablement avec l'invasion des Arabes et avec l'introduction chez ces peuplades du mahométisme, aujourd'hui la religion dominante du Soudan.

Dans l'Afrique australe, on trouvait encore il y a cinquante ans chez certains peuples, tels que les Bassoutos, des traces de cannibalisme qui ont disparu depuis l'arrivée des missionnaires.

LA QUESTION DES SOURCES DU DHIOLI-BA (Niger)[1]

Déterminer la vraie source d'un grand fleuve qui naît dans une région

[1] Communication faite à la Société de Géographie de Paris, dans sa séance du

encore à peine connue, n'est pas chose facile. C'est le cas pour les sources du Dhiôli-Ba (Kwâra ou Niger) dont nous sommes loin de connaître le bassin d'une manière satisfaisante. Nous sommes ici en présence d'un cas particulier. Le bassin du Dhiôli-Ba se divise en deux parties soumises à des régimes météorologiques opposés. Au nord, le tiers environ de ce bassin est situé dans le Sahara et, à l'époque contemporaine, il n'alimente plus en aucune façon (apparente du moins) le cours d'eau principal. Les vallées qui, descendant des plateaux du Ahaggar et du Tassili, dans le pays des Touâreg du Nord, vont aboutir à la rive nord-est du Dhiôli-Ba, soit sur le territoire des nègres Haousa, sont aujourd'hui absolument sèches dans leur partie moyenne. Nous pouvons donc hardiment laisser de côté cette moitié fossile du bassin du Dhiôli-Ba, pour ne considérer que sa moitié vivante, celle qui est comprise entre l'Adamâwa à l'est et les montagnes du Kouranko et du Kono à l'ouest. De ce côté, nous avons le Dhiôli-Ba (ou Kwâra); de l'autre côté la Bénouê qui, réunis près de Lokodja, vont se jeter dans l'Océan Atlantique. Des deux grands cours d'eau qui viennent d'être nommés le Dhiôli-Ba (ou Kwâra) est incontestablement le plus long, par conséquent on peut connaître la source du fleuve alors que la source de la Bénouê resterait encore inconnue.

Le problème étant ainsi posé, voyons où en est aujourd'hui la solution.

Jusqu'au moment tout récent où MM. Josué Zweifel et Marius Moustier ont publié les résultats de leur voyage d'exploration à la source du Dhiôli-Ba, on admettait que cette source était située, par 9° 25′ de latitude nord et 12° 5′ de longitude ouest de Paris, sur une montagne appelée Loma. C'est à une des trop nombreuses victimes des explorations en Afrique, au major anglais Alexandre Gordon Laing, que nous devons ces premières données. Tandis qu'il était dans le Soulimania (ou Soulimana) en 1822, le major Laing visa le mont Loma à deux reprises du haut du mont Konkodougoré, situé au sud de la ville de Falaba et de la source de la rivière Séli (ou Rokelle). Le triangle formé par ces deux visées à la boussole finit par un sommet très aigu, *à 147 kilomètres* de Falaba ; par conséquent, étant données la nature de l'instrument et la forme même du triangle construit avec les visées auxquelles il a servi, la position du mont Loma du commandant Laing ne

19 novembre 1880. — Nous avons maintenu dans cet article l'orthographe des noms propres adoptée par M. Duveyrier.

pouvait être acceptée qu'à titre de renseignement géographique très provisoire, parce qu'il est vague et incertain. Rappelons-nous aussi que ce sont des naturels du pays qui, répondant aux pressantes questions du brave et honnête officier anglais, lui ont signalé cette montagne qu'ils appelèrent Loma, comme renfermant la source du grand fleuve de leur patrie. Le major Laing livra au célèbre colonel Sabine ses observations, complétées par les renseignements des naturels, et la position du mont Loma, que nous venons de rappeler, vint donner une première satisfaction à la fièvre d'investigation des géographes.

Mais la rivière qui naît dans ce prétendu mont Loma est-elle bien le premier et le plus lointain ruisseau qui, grossi par l'apport successif d'affluents, devient le Dhiôli-Ba? Un autre ruisseau, dans le sud-ouest ou dans le sud-est, petit cours d'eau inconnu aux gens du Soulimania, pouvait bien venir un jour le remplacer comme fournissant une course plus longue.... Ce doute que personne n'avait formulé, mais qui était venu à l'esprit de plusieurs géographes, le voici enfin éclairci pour la première fois.

A 126 kilomètres dans le sud-ouest du mont Loma du major Laing, et à 310 kilomètres seulement dans l'est de Free Town, chef-lieu des possessions anglaises de Sierra Leone, MM. Zweifel et Moustier ont vu le Tembi-Koundou ou montagne *tête de la* (rivière) *Tembi*. Cette rivière, plus longue que la Faliko, prend le nom de Dhiôli-Ba après sa réunion avec elle. Suivant MM. Zweifel et Moustier, elle naît par 8° 36′ de latitude nord et 12° 50′ de longitude ouest de Paris, dans un des sommets d'une chaîne de montagnes qui porte le nom de Loma, comme celle dont nous venons de parler. Il est possible d'ailleurs que la chaîne du Loma se continue dans le nord-est avec quelques interruptions jusqu'au sommet du Loma visé par le major Laing; il est également possible, comme cela s'est vu fréquemment dans d'autres pays sur la surface du globe, que ce nom de la chaîne soit un substantif signifiant *montagne*, *sommet* ou *chaîne de montagnes*, et que nous le trouvions appliqué ici, par excellence, au principal trait orographique de toute une région.

Il faut féliciter hautement MM. Zweifel et Moustier de leur principale découverte, celle du Tembi-Koundou, c'est-à-dire de la source la plus lointaine connue du Dhiôli-Ba ; nous n'hésitons pas à dire que cette découverte est un fait considérable dans l'histoire des progrès de la géographie de cette année. Peut-être même ce fait conservera-t-il toujours son importance.... C'est ce que nous apprendra l'exploration complète des pays de Môsi, de Kong, de Bourré et de Kissi, de toute la par-

tie sud du vaste triangle dont le cours du Dhiôli-Ba dessine les deux plus grands côtés, entre sa source et son embouchure, et dans lequel seuls, Réné Caillé, Henri Barth et Benjamin Anderson ont à peine pénétré. Ici coulent le Ba-Khoï, le Sarano, etc., tous tributaires du Dhiôli-Ba et qui paraissent naître sur un plateau où, appliquant à une chaîne le nom d'un grand marché, nos cartes indiquent une chaîne de montagnes de Kong. Ajoutons que l'existence même d'une longue chaîne continue de montagnes de l'ouest à l'est, donnée par toutes les anciennes cartes et par beaucoup de nouvelles, est encore à prouver; on sait où commence la chaîne du côté de l'ouest, on sait encore qu'elle continue à l'est jusqu'au 10° de longitude ouest de Paris. De là au point où M. Bonnat a vu des montagnes dans le nord de Salaga nous en sommes réduits à supposer que le soulèvement se poursuit sans interruption.

Malgré l'insuffisance de nos informations sur l'intérieur de la région qui nous occupe, les inductions qu'on peut tirer du journal de Caillé, entre Timbo et Timbouktou, du journal de Barth, entre Saï et Tombouktou, et l'examen des dépositions des indigènes recueillies par ce dernier voyageur, détruisent presque complètement l'hypothèse d'un grand affluent sud du Dhiôli-Ba qui puisse rivaliser en longueur avec la Tembi. Par conséquent les réserves que la prudence impose en pareille matière et que nous devions formuler, n'enlèveront probablement rien dans l'avenir à la gloire de MM. Zweifel et Moustier, qui sont bien les découvreurs de la source la plus éloignée au sud-ouest et, selon toute apparence, de la véritable source du Dhiôli-Ba (ou Niger).

H. Duveyrier.

LES CONDITIONS SANITAIRES DU CONTINENT AFRICAIN ET DES ILES ADJACENTES

L'attention et l'intérêt des nations européennes ont été de plus en plus fixés sur le continent africain. Les rapports avec l'Égypte, l'Algérie et le Maroc sont devenus chaque jour plus nombreux. Les colonies occidentales du Sénégal et de la Côte d'Or ont été, en quelque sorte, rapprochées de l'Europe par les conquêtes, aussi bien que par les travaux des missionnaires. La colonie du Cap a étendu sa domination sur toutes les régions méridionales. Le cours du Zambèze et la région des lacs ont été explorés par l'infatigable Livingstone. Enfin de nombreuses expéditions scientifiques, commerciales, religieuses, se sont avancées jus-

qu'au centre du continent africain, tantôt partant de Zanzibar pour y pénétrer par les régions orientales, tantôt remontant le cours du Niger, ou bien, prenant comme base d'opération les colonies portugaises pour se diriger vers l'Est, ou encore explorant le cours du Nil jusqu'à ses sources mystérieuses, ou enfin traversant le Sahara, au sud de l'Algérie, pour établir un chemin de fer jusqu'à Tombouctou et au Sénégal.

L'on comprend dès lors quelle importance il y a pour l'Europe à connaître exactement les conditions sanitaires du continent africain. C'est pour résoudre les questions relatives aux maladies et à l'acclimatement des Européens dans ces régions inhospitalières, que nous avons désiré réunir quelques documents puisés à des sources nombreuses et authentiques, et au moyen desquels nous passerons en revue les différentes régions du Nord, de l'Ouest, de l'Est, du Midi et du Centre, étudiant pour chacune d'elles les conditions sanitaires des habitants, temporaires ou permanents, ainsi que la manière dont se comportent les différentes races étrangères qui viennent y séjourner.

§ 1. AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

1° L'Egypte, qui a été si souvent conquise par des nations étrangères, présente de nombreux restes de populations arabes et turques, formant en quelque sorte l'aristocratie de ce pays, mais la masse des indigènes est formée par les Coptes, descendants des anciens Égyptiens dont ils ont tous les traits, tels qu'on les retrouve dans les peintures des hypogées. Les Arabes et les Turcs ne se sont jamais acclimatés et auraient disparu du pays qu'ils ont conquis, si les vides faits dans leurs rangs n'avaient été comblés par l'arrivée de nouveaux esclaves orientaux, en même temps que par le mélange du sang arabe ou turc avec celui des esclaves nègres. La milice des Mamelouks devait être toujours renouvelée par des étrangers, cette race n'ayant pas fait souche dans le pays. Il en est de même pour les colons européens, chez lesquels la mortalité des enfants est si considérable qu'elle a fait donner à l'Égypte le nom de *tombeau des Européens*, nom que la plupart des autres régions du continent africain ont également reçu.

Quatre maladies caractérisent la pathologie égyptienne : la malaria, la dysenterie, l'ophthalmie et la peste.

La malaria règne sur tout le cours du Nil ; elle est très intense dans le Delta et devient de plus en plus grave à mesure que l'on remonte le fleuve et que l'on rencontre des contrées plus chaudes et plus humides, où l'inondation périodique forme des marais temporaires et pestilentiels.

Les Grecs, les Arméniens et les Turcs en sont plus gravement atteints que les Nubiens et les Nègres. En outre, les colons du nord de l'Europe comptent un plus grand nombre de victimes que ceux qui viennent du midi, comme les Italiens, les Maltais, les Albanais et les Grecs.

La dysenterie épidémique et les maladies du foie sont très répandues dans la Moyenne et la Haute-Égypte; elles le sont moins dans la Basse-Égypte. Les Arabes et les colons européens en sont atteints avec autant de gravité les uns que les autres. Ces deux maladies deviennent plus fréquentes à mesure que l'on remonte le cours du Nil ou que l'on s'approche de la Nubie et du Soudan.

L'ophthalmie égyptienne se rencontre aussi très souvent sous l'influence de la lumière étincelante d'un ciel presque toujours sans nuages et du sable soulevé par les vents, d'où résultent de fréquentes inflammations du globe oculaire qui se terminent bien souvent par la perte de la vue.

Enfin la peste était autrefois si ordinaire en Égypte qu'on considérait ce pays comme son lieu d'origine, mais elle est devenue de plus en plus rare et a même entièrement disparu depuis trente-cinq ans, grâce aux quarantaines et aux mesures hygiéniques conseillées par la commission sanitaire européenne.

Toutefois, si les conditions sanitaires de l'Égypte ont été notablement améliorées dans ces derniers temps, il n'en résulte pas que l'on puisse considérer ce pays comme favorable à l'acclimatation des Européens, surtout de ceux qui viennent des régions septentrionales. Ceux dont le lieu d'origine est plus méridional supportent mieux le séjour de l'Égypte; ils n'y sont pourtant pas à l'abri de la malaria, de la dysenterie et des maladies du foie, mais ils ne peuvent être considérés comme acclimatés, puisque la mortalité de leurs enfants est très grande et qu'ils ne peuvent s'y maintenir en nombre que par l'arrivée de renforts de colons.

2° L'Algérie a surtout fixé l'attention des Européens depuis la conquête qu'en ont faite les Français en 1830. La population est composée d'Arabes, de Kabyles ou Berbères, de Turcs, d'Espagnols et de Français. La proportion de ces derniers tend continuellement à s'accroître, non pas tant par leur fécondité que par l'arrivée constante de nouveaux émigrants.

Les trois maladies qui caractérisent la pathologie égyptienne se retrouvent également en Algérie, mais à des degrés différents: l'ophthalmie y est moins fréquente, mais la malaria y est plus répandue, sous l'influence

des eaux croupissantes et des défrichements. Aussi les ravages produits chez les premiers colons algériens ont-ils été considérables, à la suite des fièvres malariennes qui se compliquent souvent de dysenterie et d'abcès hépatiques, dont la conséquence est une notable augmentation de la mortalité.

Tous les colons ne souffrent pas également du climat algérien; les plus maltraités sont ceux qui viennent du nord de la France et de l'Europe, tandis que ceux qui supportent le mieux les vicissitudes atmosphériques sont les Français méridionaux, les Espagnols, les Maltais et les Grecs. Ils résistent mieux aux influences délétères et trouvent en Algérie une patrie nouvelle assez semblable à celle qu'ils ont quittée, aussi leur avenir y est-il assuré. La statistique a même démontré que leur accroissement est plus prompt dans les colonies algériennes que dans leur propre pays, la mortalité y étant moindre et la proportion des naissances plus considérable, en sorte que la question de l'acclimatation des races méridionales en Algérie peut être considérée comme résolue, tandis que les habitants des régions septentrionales y dépérissent et n'y font pas souche. C'est en particulier le cas pour les Scandinaves, les Allemands et les Français du nord. Il est grandement à craindre que les nombreuses colonies des Alsaciens-Lorrains ne puissent s'établir d'une manière permanente sur le littoral africain. La seule espérance que l'on puisse avoir, c'est que les mariages avec des méridionaux donnent naissance à une race assez vigoureuse pour résister aux effets désastreux du climat.

Au reste, malgré toutes les difficultés d'acclimatation, les colons européens augmentent toujours en nombre, tandis que la population autochtone suit une marche inverse, sous l'influence combinée de la polygamie, d'une mauvaise hygiène et surtout de famines en quelque sorte périodiques. C'est ainsi que, pendant celle qui régna en 1867 et 1868 il périt 535,405 personnes, sur lesquelles on a compté 518,973 indigènes et seulement 16,432 Européens. La province de Constantine fut surtout maltraitée, puisqu'elle perdit 316,299 indigènes pour la plupart Arabes ou Kabyles et par conséquent musulmans. L'on peut donc prévoir le moment où il en sera des indigènes en Algérie comme des Peaux-Rouges aux États-Unis.

3° Le Maroc est moins visité par les fièvres que l'Algérie, ce qui tient à l'altitude des principales villes, comme Maroc (422m) et Fez (4 à 500m). La côte méditerranéenne est souvent inondée par les rivières, qui laissent sur leur parcours de nombreux marécages et donnent naissance aux

effluves fébrigènes. La côte océanienne est beaucoup plus abrupte, ce qui empêche le développement des fièvres paludéennes, d'où il résulte que ces côtes sont moins insalubres que les précédentes et que l'on a pu désigner une ville côtière, Mogador, comme *sanitorium* pour les phthisiques.

La majeure partie du Maroc est composée des steppes du Sahara, qui occupent tous les versants méridionaux et orientaux de l'Atlas. Les rares habitants des oasis ne sont point complètement à l'abri des fièvres et de la dysenterie, partout où il y a des eaux croupissantes dont l'influence délétère se fait sentir, quoique la sécheresse de l'atmosphère semble devoir neutraliser cette influence fébrigène.

§ 2. CÔTES OCCIDENTALES

Nous arrivons maintenant aux régions les plus meurtrières de tout le globe, celles qui ont toujours été appelées le *tombeau des Européens*. Elles commencent au Sénégal, rejoignent, par les deux Guinées, les possessions portugaises d'Angola, de Benguéla et de Mossamédès, et se terminent à la colonie du Cap.

Les régions équatoriales et intertropicales sont les plus maltraitées ; la malaria y règne avec une intensité supérieure à tout ce que l'on observe ailleurs, comme l'on peut en juger par quelques faits observés sur les côtes de Guinée. A Cape Coast, par exemple, l'on a compté *deux cent vingt-quatre* morts sur *deux cent vingt-cinq* soldats européens, que l'ont dut remplacer par des hommes de couleur résistant mieux aux influences délétères de ce climat meurtrier. L'on a été forcé d'adopter la même mesure après les résultats désastreux de l'expédition du Niger, où, de 62 blancs embarqués sur l'*Albert,* 55 avaient eu la fièvre et 23 avaient succombé, tandis que sur 15 nègres embarqués en Angleterre, 6 furent atteints par la fièvre et pas un ne succomba. Aussi les nègres ont-ils pris une part active aux dernières expéditions sur le Niger, et les stations missionnaires, au nombre de dix, établies le long du fleuve par l'évêque Samuel Crowther, sont-elles toutes confiées à des pasteurs indigènes.

Comme nous venons de le voir, les blancs succombent en grand nombre dans toutes les stations de la Côte d'Or, aussi n'y a-t-il pas d'année où l'on n'ait à enregistrer le décès d'un ou de plusieurs missionnaires blancs, ce qui a souvent conduit à penser qu'il faudrait abandonner ces dangereux parages ; mais, comme il s'est toujours trouvé de courageux serviteurs de Dieu offrant de partir pour ces régions inhospitalières, l'on n'a pas cessé d'en envoyer, et maintenant ils ont pu fonder de nombreu-

ses églises et séjourner plusieurs années à la Côte d'Or, pourvu qu'ils eussent soin d'éviter tout excès de fatigue, de s'éloigner de la mer et du bord des rivières, et de se réfugier sur les collines.

La Société des missions de Bâle cherche dans ce moment un médecin qui veuille se rendre à la Côte d'Or, pour étudier les moyens de prévenir le développement de la malaria. Malheureusement la chaleur et l'humidité se rencontrent à un haut degré dans ces régions équatoriales, et, comme ce sont les causes efficientes de la fièvre, il n'est pas possible d'en être complètement préservé, d'autant plus qu'en dehors de l'élévation du sol, il n'existe aucun moyen prophylactique contre la malaria. En outre, la prolongation du séjour n'est pas une garantie pour les colons blancs, qui ne sont jamais acclimatés ; les anciens sont aussi souvent malades que les nouveaux venus. C'est ce qui a été observé en Algérie, où les soldats qui sont déjà depuis plusieurs années dans la colonie sont atteints au même degré que les autres.

La fièvre malarienne revêt différentes formes sur les côtes occidentales d'Afrique; elle se présente rarement avec des intermittences; le plus souvent elle a un caractère rémittent ou pernicieux; quelquefois elle est accompagnée d'évacuations noirâtres, ce qui lui a fait donner le nom de *mélanurique,* que l'on a souvent confondue avec la fièvre jaune, laquelle s'est montrée à diverses reprises et dernièrement encore au Sénégal.

Les diarrhées et la dysenterie sont presque aussi fréquentes que la malaria ; elles attaquent plus souvent les Européens que les natifs, mais ceux-ci n'en sont pas complètement à l'abri. L'on peut juger des ravages que produisent ces deux maladies, par le fait que, de 1853 à 1872, la dysenterie seule a fourni à Saint-Louis, capitale du Sénégal, environ *un tiers* (30 °/₀) de la mortalité totale des Européens et un peu plus du *quart* (27 °/₀) de celle des nègres. Nous pouvons donc affirmer que la dysenterie et l'impaludisme sont les deux maladies les plus graves des côtes occidentales de l'Afrique, surtout pour les Européens, mais aussi, quoique à un moindre degré, pour les indigènes.

Les hépatites, avec ou sans abcès, sont très répandues dans les mêmes régions, où elles sont quelquefois primitives, mais le plus souvent consécutives à la dysenterie, qu'elles accompagnent très souvent, surtout au Sénégal et sur les côtes de Guinée, tandis qu'elles sont plus rares dans les colonies portugaises d'Angola, de Benguéla et de Mossamédès.

La variole règne souvent dans ces régions, où la vaccine n'a pas encore été généralement adoptée. Elle est presque toujours importée par les nègres de l'intérieur qui ne sont pas protégés par le vaccin. Ce sont eux

qui l'apportaient en Nubie, en Égypte, en Algérie, au Maroc et sur les côtes occidentales, principalement lorsqu'arrivaient ces convois d'esclaves qui développaient des épidémies meurtrières sur tout leur passage.

La fièvre jaune paraît être devenue endémique au Sénégal et dans quelques portions des côtes équatoriales. Elle s'y montre avec beaucoup de gravité.

Le choléra a fait également plusieurs apparitions sur les côtes occidentales où il a occasionné une forte mortalité, chez les Européens comme chez les indigènes.

Les maladies de poitrine que l'on croyait être plus fréquentes dans les pays du nord, se rencontrent également dans les régions africaines équatoriales, où leur marche est très rapide et où elles se terminent promptement par la mort.

D[r] H.-C. LOMBARD.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE [1]

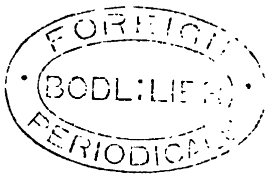
NOTIZIE BIOGRAFICHE SUL DOTTORE DAVID LIVINGSTONE, per *Biacio Caranti*. Torino, 1876, in-8°, 35 p. avec carte. — Frappé de la grandeur du caractère de celui auquel se rattache toute l'œuvre africaine actuelle, M. Caranti a rédigé cette notice en vue de la jeunesse italienne, sur laquelle l'exemple d'une vie consacrée au relèvement de la malheureuse race noire ne peut avoir qu'une salutaire influence. Il a peint cette noble figure à grands traits, prenant Livingstone dès son enfance, dans la manufacture de Blantyre Works, pour le suivre, à travers ses études préparatoires à l'œuvre missionnaire et ses diverses expéditions, d'Algoa à Loanda, au Zambèze, aux lacs Nyassa, Moero, Bangoueolo, jusqu'au moment où ses guides fidèles Chouma et Souzi le trouvèrent expiré, agenouillé devant son lit dans l'attitude de la prière, sa dernière supplication ayant été encore en faveur de ceux à l'affranchissement desquels il avait travaillé. Puissent les accents chaleureux d'un ami de la cause des noirs susciter, parmi la jeunesse italienne, beaucoup d'imitateurs de Livingstone.

DIE ERSCHLIESSUNG CENTRAL-AFRIKA'S, von *D[r] R. Hotz*. Basel 1881

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

(Schweighauserische Verlagsbuchhandlung), in-8°, 52 p. — L'auteur de cette conférence, prononcée au Bernoullianum de Bâle, s'est proposé de vulgariser les découvertes qui, depuis une vingtaine d'années, ont ouvert aux Européens l'Afrique centrale. Il esquisse d'abord à grands traits le relief de cette partie du continent, les bassins de ses trois grands fleuves, Nil, Zambèze et Congo, en indique les conditions météorologiques, puis signale les diversités qu'offre le type nègre, ses formes sociales, sa religion, son industrie, et fait, d'après les voyageurs modernes, le tableau de la traite et de ses tristes conséquences. Après quoi il résume les découvertes qui se rattachent aux noms de Burton, Speke, Grant, Baker, Livingstone, Cameron et Stanley, et, pour le bassin supérieur du Nil, à ceux de Schweinfurth et de Junker. Il mentionne également les missions confiées par le khédive à Baker et à Gordon, en vue de la suppression de l'esclavage dans la région du Haut-Nil, et les premiers établissements missionnaires fondés sur les bords des grands lacs, Nyassa, Victoria et Tanganyika, ainsi que les premières expéditions de l'Association internationale africaine. Enfin, il termine en montrant qu'il ne peut être question pour les blancs de conquérir ou de s'annexer des territoires, mais seulement de créer chez les nègres des besoins de civilisation, qui les poussent à travailler et à chercher, dans les établissements européens, les produits de l'industrie et du commerce des nations civilisées.

EXPÉDITION C.-A. VERMINCK, VOYAGE AUX SOURCES DU NIGER, par MM. *J. Zweifel* et *M. Moustier*. — Nous avons déjà mentionné dans notre livraison de janvier cette expédition, dont la Société de géographie de Marseille vient de publier le récit complet, avec une très belle carte donnant l'itinéraire des voyageurs, et un carton qui permet de se rendre compte des routes suivies par les précédents explorateurs. Ajoutons seulement que la Société de Marseille a décerné à MM. Verminck, Zweifel et Moustier sa grande médaille, en récompense des services qu'ils ont rendus à la géographie, le premier en mettant les moyens d'action dont dispose le commerce au service des progrès de la science et de la civilisation, et les deux voyageurs par les découvertes qu'ils ont faites, au prix de fatigues et de dangers, de privations et de souffrances endurées avec une persévérance heureusement couronnée de succès.



BULLETIN MENSUEL (*3 janvier 1881*).

Le point de l'**Algérie** sur lequel s'est le plus portée la colonisation européenne dans ces derniers temps est le sud de la province de Constantine. A la suite des explorations de MM. Largeau et Louis Say, des colons, qui avaient suivi ce dernier à Ouargla, se sont établis dans l'**Oued Rir,** y ont acheté des milliers de palmiers, creusé des puits artésiens, créé des parcs d'autruches, fondé des écoles et, grâce au concours de l'aga Ben-Driss et de M. Jus, le directeur des sondages, donné une impulsion nouvelle à la civilisation dans ce district. Aussi est-il question de relier directement Ouargla à Biskra par une ligne télégraphique.

Le colonel **Flatters** était encore, aux dernières nouvelles, à Ouargla. Les lettres qu'il avait reçues à Laghouat, de deux chefs du Hoggar et du Azghar, lui montraient le pays ouvert au passage de la mission; il espérait n'avoir, jusqu'au tropique, pas d'autres difficultés à surmonter que la fatigue du voyage. Les renseignements qu'il possédait sur l'état des Touaregs du sud étaient assez vagues, toutefois le chef du Hoggar lui signalait des luttes que se livraient les tribus limitrophes du Soudan. Au départ d'Ouargla il comptait passer au sud-ouest, atteindre le deuxième méridien à l'est de Paris, le suivre droit au sud, et, par le Haut-Igharghar, atteindre la saline d'Amadghor. Si les bonnes dispositions des Touaregs se maintiennent, il dirigera son exploration sur plusieurs lignes : le gros de la caravane avançant par l'une de ces routes, une colonne légère reconnaîtra les autres. Pour compléter ces études, il pense faire, à l'ouest, une volte qui reliera son itinéraire à El-Goléa par Messeginn, et une autre à l'est, pour relier les lignes du premier voyage.

Un des explorateurs qui accompagnaient M. le colonel Flatters dans ce premier voyage, M. **Rabourdin,** a rapporté à la *Société d'économie politique* avoir trouvé dans le Sahara, qu'il étudiait surtout au point de vue de l'archéologie préhistorique, de nombreux gisements de silex taillés. A Ouargla on lui a montré de belles pointes de flèches; puis, sur son parcours d'environ 800 kilom., il n'a pas rencontré moins de 18 ateliers de silex taillés ; la présence des matrices ou des rognons prouvait qu'ils avaient été taillés sur place, et par conséquent qu'aux âges préhistoriques le Sahara était habité dans sa partie septentrionale. Il a aussi rencontré des spécimens de ces bœufs à grandes cornes qui, d'après Hérodote, se trouvaient dans le pays des Garamantes. Il a

encore pu s'assurer qu'autrefois le commerce était beaucoup plus actif dans le Sahara algérien qu'il ne l'est de nos jours, et que l'industrie du Soudan est relativement avancée; que tous les objets : armes, harnais, ustensiles divers que possèdent les Touaregs proviennent de ce pays, d'où l'on tire aussi de l'ivoire, de la poudre d'or, et même, paraît-il, des émeraudes. Les Touaregs n'achètent pas ces marchandises, ils les prennent sous forme de tribut en nature aux caravanes.

Aux projets qui ont pour but de faciliter les communications de la côte avec l'intérieur, se rattache la création, à Sfax en **Tunisie,** d'un Comité qui se propose de rouvrir au commerce du Soudan la route autrefois fréquentée de Gerba à Ghadamès. Il a en vue l'organisation d'une grande caravane de 400 à 500 chameaux chargés de marchandises pour Ghadamès, et accompagnés d'une vingtaine d'Européens et de 80 Sfaxiens musulmans, choisis parmi les plus courageux et les meilleurs caravaniers. Cette escorte serait armée de manière à pourvoir à la sécurité des personnes et des marchandises de la caravane.

Les **établissements commerciaux européens** sur le **Haut Nil** prennent un accroissement des plus encourageants. La maison Lattuada et C[ie], de Milan, a obtenu des résultats si favorables d'une première expédition dans l'Afrique centrale, qu'elle y en enverra une seconde. Elle a surtout en vue l'acquisition de la gomme et de l'ivoire le plus près possible des centres de production. Ce même commerce a donné lieu à la fondation, à Khartoum, d'une maison anglaise, dont les opérations sont si prospères qu'elle a établi des ramifications à Galabat, à Sénaar, au Kordofan, au Darfour, et qu'elle possède 14 agences sur le Nil pour assurer ses relations avec la Basse-Égypte. Il s'est aussi fondé, à Khartoum, une maison française qui importe dans le pays des objets de toutes sortes; pour que les marchandises européennes lui arrivent sans perte de temps, elle a acquis un grand nombre de chameaux et organisé un service spécial de transport.

Gessi n'a point été révoqué, comme on a pu le craindre un moment après la retraite de Gordon et la nomination de Réouf pacha. Il a eu à lutter contre des pillards d'Atoat qui commettaient toutes sortes de déprédations. Il les a poursuivis pendant un mois entier et a fini par les soumettre complètement. Quoi que l'on puisse dire de la sévérité avec laquelle il a agi contre les trafiquants d'esclaves, il est décidé à employer la même rigueur contre tous ceux qui cherchent à nuire aux indigènes; il en appelle au témoignage de MM. Wilson et Felkin et à celui du D[r] Junker, comme preuve de ce qu'il a fait pour le

bien du pays. Il a fait récolter une grande quantité de caoutchouc, produit qui abonde dans la région du Haut-Nil, et beaucoup de tamarins qui croissent partout dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, où se trouve également une gomme arabique aussi bonne que celle du Kordofan. Il a fait des essais de culture de coton, qui ont parfaitement réussi ; déjà l'on en fabrique des étoffes d'une qualité supérieure à celles de Sénaar. Il expédie de la cire d'abeilles à Khartoum, et extrait du cuivre des mines au sud du Darfour. Depuis qu'il a mis fin à la traite sur le Bahr-el-Ghazal, les chefs les plus éloignés sont venus à lui, pour se soumettre au gouvernement, et parmi eux Ndorouma, l'un des plus puissants chefs des Niams-Niams, qui s'était affranchi par les armes de la dépendance dans laquelle le tenaient les compagnies de Khartoum. Celles-ci entretenaient autrefois dans la région du Bahr-el-Ghazal 8000 Arabes armés qui, par la force, se faisaient livrer de 1600 à 1700 quintaux d'ivoire. Gessi n'a que 280 Arabes répartis dans les villages des Niams-Niams et sur le Bahr-el-Ghazal, et, sans exercer aucune pression sur les indigènes, il a reçu cette année 4,000 quintaux d'ivoire.

Grâce à sa protection le Dr **Junker** a réussi à pénétrer au cœur du pays des Niams-Niams, dans une région que n'avaient visitée ni Schweinfurth, ni ses successeurs, ni Potagos lui-même. Parvenu à Dem-Békir, près des frontières méridionales du Dar-Fertit, il apprit que Ndorouma était dans le voisinage et arriverait le lendemain. Ce chef voulait s'informer du but du voyage de Junker et du nombre d'hommes qu'il avait avec lui. L'explorateur eut soin de faire tout ce qu'il put pour le prévenir favorablement ; il alla à sa rencontre et lui présenta les salutations de Gessi, de la part duquel il lui remit aussi des cadeaux. Pendant trois jours, il y eut chaque soir des fêtes, avec musique, bal, illuminations, pour divertir Ndorouma qui, pleinement rassuré sur les intentions du voyageur, retourna à sa résidence lui préparer une demeure et disposer son peuple à lui faire bon accueil. Il est le chef le plus puissant du pays, et tire des autres chefs indépendants l'ivoire qu'il doit fournir au gouvernement égyptien. Junker s'est avancé de Dem-Békir à Solongo, où il a trouvé 280 porteurs envoyés par Ndorouma. Dès lors il a dû arriver chez ce dernier.

D'après une lettre au *Times*, deux chefs des **Monbouttous, Ganga** et **Mounza** viennent d'être assassinés. Longtemps placés sous la dépendance du gouvernement égyptien, ils lui livraient, sans indemnité, tout l'ivoire qui se récoltait dans leurs États. D'ordinaire les sultans de cette contrée donnent leurs filles en mariage aux chefs qui se sont dis-

tingués sur les champs de bataille; cette faveur souveraine est l'occasion de fêtes magnifiques, et des présents consistant en volailles, chèvres et autres animaux sont offerts aux Arabes. Mounza et Ganga avaient un grand nombre de filles dont les Arabes vinrent demander la main ; les deux sultans refusèrent, déclarant qu'ils préféreraient mourir plutôt que de donner en mariage à des étrangers des filles de roi. Irrités de ce refus les Arabes résolurent d'employer la force. L'un d'eux, Fadlalah, se présenta devant Mounza, un jour que celui-ci prenait son repas avec sa famille, et lui dit : Veux-tu m'accorder une de tes filles? — J'aimerais mieux mourir sur-le-champ que de ne pas me conformer à une coutume héréditaire, répliqua le roi nègre. — Meurs donc, lui dit Fadlalah, en lui déchargeant à bout portant deux coups de pistolet. Le roi tomba mort; une troupe d'Arabes qui se tenait cachée s'élança aussitôt sur sa famille et l'emmena prisonnière. Ganga, son frère, fut assassiné en même temps par Yussuf-bey, et sa famille conduite à Roumbeck. Le fils aîné de Mounza, âgé de 17 à 18 ans, atrocement mutilé, a pu s'échapper et atteindre le Bahr-el-Ghazal où il a raconté ces dramatiques événements. Un esclave monbouttien, depuis plusieurs années au service de Yussuf-bey, a été proclamé sultan des Monbouttous.

Emin-bey, gouverneur de l'Égypte équatoriale, écrit de Lado aux *Mittheilungen de Gotha* que les limites de sa province ont été agrandies ; elles s'étendent jusqu'à celles du gouvernement de Gessi, au sud du 7° 10′ latitude nord; il a reçu l'autorisation de fonder de nouvelles stations partout où il le jugera bon, et à cet effet il allait se rendre dans le sud, pour établir ses limites méridionales au fleuve Somerset; le lac Mwoutan y serait compris. Il s'était avancé peu auparavant dans le Makaraka, pour y porter les stations égyptiennes jusqu'à 2° 40′ lat. nord, mais la nouvelle de la venue d'un bateau à vapeur l'a fait rétrograder en toute hâte à Lado.

A défaut de nouvelles directes des **expéditions internationales,** nous empruntons à un article de M. le colonel Wauwermans, publié dans le *Bulletin d'Anvers*, quelques renseignements, que nous n'avions pas eus jusqu'ici, sur les événements qui se sont passés ces derniers mois dans la contrée à l'est du Tanganyika, infestée par les Rougas-Rougas qui harcelaient toutes les caravanes pendant la traversée du Marenga-Mkali. Une de ces caravanes craignant de s'y aventurer s'arrêta en route et fit demander des secours à Tabora. Elle fut rejointe par des troupes venant de l'Ounyanyembé, pour châtier les Rougas-Rougas commandés par Nyoungou, l'assassin de M. Penrose; ces troupes les défirent; la route

de ce côté du lac est donc débarrassée d'un de ses plus grands dangers. D'autre part, il semble que le but de Mirambo et de Simba est d'obliger les caravanes à prendre les routes qui passent par leurs États pour les soumettre au droit de passage; leur mobile serait de monopoliser les avantages que la population peut retirer du commerce avec elles. Il y aurait peut-être là un avantage, en ce sens que l'on pourrait conclure des conventions pour régulariser le droit de passage, et que les routes redeviendraient aussi libres que par le passé. L'expédition de M. Ramaekers a déjà pu constater une amélioration réelle sous ce rapport. « Chaque jour, » écrit M. Deleu, qui en fait partie, « nous rencontrons des caravanes qui descendent à la côte, chargées d'ivoire ; c'est le grand commerce. Chaque dent de 2^m à $2^m,50$ pèse environ 35 kilogr., mais elles ne sont pas toutes de bonne qualité. L'année dernière il en est descendu plus de 28,000. Les moins belles se paient de 800 à 1000 frs. les 40 kilogr., les autres de 2000 à 2500 frs. en Europe. »

L'état du **Lessouto** ne s'est pas amélioré, mais les opérations militaires sont entravées par la pluie. De divers côtés des démarches sont faites auprès du gouvernement anglais en faveur des Bassoutos. Une députation de la « Société pour la protection des aborigènes » a demandé au ministère des colonies que le gouvernement s'opposât à la continuation de la guerre entre les colons du Cap et les Bassoutos, et que le Lessouto fût, si possible, soustrait au gouvernement de la colonie du Cap, pour être soumis directement à la couronne, ou au lieutenant gouverneur de Natal. Le comte Kimberley, ministre des colonies, a répondu en refusant de rien faire qui pût encourager les rebelles dans leur insurrection. Il estime que le désarmement des tribus indigènes est nécessaire en principe à l'amélioration des conditions sociales ; il croit que leur assujettissement immédiat au gouvernement central serait un régime impraticable et beaucoup trop onéreux pour le budget britannique. Il s'est contenté de promettre à la députation d'user de son influence sur les colons, en faveur d'une politique de modération et de pacification. De son côté, le Comité des missions de Paris a adressé au gouvernement anglais une lettre, dans laquelle il rappelle que c'est sur le conseil de la Société des missions que le Lessouto se mit, en 1860, librement sous la protection de l'Angleterre, et qu'à l'heure actuelle c'est sur le conseil des missionnaires qu'une partie des Bassoutos, le chef Letsié en particulier, ont renoncé à prendre les armes. Le Comité fait remarquer que le pays fut reconnu, dès l'entrée, colonie de la Couronne; que si plus tard il se rattacha à la colonie du Cap de préférence à celle de Natal, ce fut parce que la première

laissait les indigènes libres de porter les armes. Dès lors l'application aux Bassoutos de la loi de désarmement constitue une violation des conditions d'annexion. Ils n'ont rien fait pour la mériter, puisqu'on rend hommage à leur loyauté et à leur esprit de tranquillité. D'ailleurs, en laissant la colonie du Cap ravager le Lessouto, l'Angleterre nuit à son propre prestige; le Lessouto redeviendra ce qu'il fut avant l'arrivée des missionnaires, un pays de bêtes sauvages, de famines et de paganisme. Aussi le Comité prie-t-il le gouvernement anglais d'intervenir en faveur de la paix, de proposer une amnistie générale, et de ne pas laisser s'accomplir les menaces des autorités du Cap, qui déclarent vouloir consfiquer les biens de tous les rebelles, soit le territoire presque entier. De son côté, le *Herald of Peace*, publié sous les auspices de la Société de la paix, fait ressortir l'injustice de cette guerre des colons contre les Bassoutos, toujours loyaux et fidèles au gouvernement de la reine jusqu'à la loi du désarmement, décrétée malgré les avertissements de magistrats, de missionnaires, de négociants vivant dans le Lessouto, et en connaissant les habitants beaucoup mieux que les colons du Cap.

Le gouvernement portugais s'efforce d'améliorer ses possessions en Afrique, en particulier sa colonie d'**Angola** dans laquelle il songe à faire venir des émigrants de l'île de Madère, pour la transformer en province agricole et commerciale. A ce sujet le *Diario de Governo* publie le décret suivant : « Attendu qu'il y a dans la province d'Angola de vastes contrées d'un sol fertile, des rivières navigables, de l'eau potable en abondance, et que le climat en est salubre, on peut espérer d'avantageux résultats d'une colonisation bien dirigée; il y a lieu aussi de compter que les droits sur les vins et les spiritueux, s'ils étaient judicieusement administrés, produiraient un revenu annuel suffisant pour couvrir les frais de l'établissement d'une colonie. » En conséquence le gouverneur général d'Angola a reçu l'ordre formel d'organiser un système régulier de colonisation dans sa province. Le ministre des travaux publics a envoyé dans l'Angola M. Dias de Carvalho comme commissaire, pour étudier les moyens d'établir des communications rapides entre Saint-Paul de Loanda et plusieurs villes du bassin inférieur de la Quanza. Il est aussi question d'un voyage que le prince héritier de Portugal, don Carlos, ferait aux colonies d'Afrique, accompagné du ministre de la marine, le vicomte de San Januario. Enfin, MM. Capello et Ivens comptent retourner en Afrique pour achever leurs explorations et faire une carte de la province d'Angola.

Après avoir fait d'assez grands progrès dans la civilisation sous l'im-

pulsion des missionnaires baptistes, l'île espagnole de **Fernando Pô** avait vu son développement s'arrêter, ensuite des persécutions dirigées par les prêtres, appuyés par le gouvernement, contre les missionnaires et leurs adhérents ; ceux-ci avaient même dû quitter l'île pour aller s'établir vis-à-vis sur le continent. Reconnaissant son erreur le gouvernement vient de rendre un décret, statuant qu'il n'est pas possible de rétablir l'unité catholique et que la tolérance absolue des missions protestantes doit être admise.

Une guerre sanglante a éclaté au **Nouveau Calabar** entre deux chefs rivaux, Amachree et Wild Braid ; ce dernier, descendant du feu roi, s'est mis à la tête d'une faction puissante pour ressaisir le pouvoir, exercé aujourd'hui par Amachree avec l'assentiment de la grande majorité des habitants. Il s'est établi à Aouaffa, point important qui commande une crique communiquant avec l'intérieur, et par laquelle toute l'huile est apportée au Nouveau Calabar, et il intercepte tous les convois de marchandises qui descendent la rivière. Amachree a marché contre lui pour le déloger de cette position, dans laquelle il s'est retranché si fortement qu'il n'a pu en être chassé, malgré les assauts qui lui ont été livrés et dans lesquels ont péri beaucoup de natifs.

La mort du comte de **Semellé,** annoncée dans notre dernier numéro, est d'autant plus regrettable qu'il venait de créer sur le Niger une puissante société commerciale. Il était devenu, dit le journal l'*Exploration*, l'ami et le conseiller du roi de Nupé, avec lequel il avait fait un traité ainsi qu'avec les 60 frères Massaba, qui tiennent le trafic du haut et du bas Niger ; il avait installé dix factoreries sur les bords du fleuve et un quai à Brass River pour l'embarquement des marchandises. Grâce à lui cette partie de l'Afrique est ouverte au commerce français.

Le voyage de M. **Flegel** donnera aussi une impulsion plus grande aux relations commerciales de ce pays avec l'Europe. D'après une lettre publiée par les *Mittheilungen*, il a très bien réussi dans ses démarches auprès du roi de Nupé, actuellement en guerre avec les Okas, tribus des Akokos, qu'il est allé voir à son camp. Il a obtenu de lui une lettre pour son premier ministre, qui devra lui aider dans son entreprise et lui procurer canots et gens ; en outre un messager spécial du roi a dû l'accompagner jusqu'à Boussa.

Au martyrologe déjà bien long des explorateurs de l'Afrique vient de s'ajouter encore le nom de M. **Lécard,** revenu récemment en France pour rétablir sa santé épuisée par son voyage au Soudan. Arrivé à la fin de novembre, il a encore fait à la Société de géographie commerciale de

Bordeaux une conférence sur la vigne du Soudan, dont il avait pu suivre toute la végétation, et qui, a-t-il dit, peut s'acclimater partout ; comme il lui suffit de trois mois de chaleur pour que ses fruits arrivent à maturité, elle pourra parfaitement en produire en Europe. Il a publié sur cette vigne, à laquelle son nom restera attaché, une brochure dont le *Bulletin de Bordeaux* donnera un compte rendu. Les notes qu'il a laissées, sur le Soudan, sur ses nombreux produits et sur sa population seront sans doute publiées par son compagnon de voyage, M. Durand.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée étudie en ce moment un projet de création de billets d'aller et retour à prix réduit pour l'Algérie.

Les négociations entre l'Italie et la régence de Tunis, pour l'établissement d'un câble sous-marin entre la Sicile et la côte africaine, ont été reprises ; appuyées par l'Allemagne et l'Angleterre, elles sont sur le point d'aboutir.

M. le comte d'Hérisson a été chargé par le gouvernement d'une mission archéologique en Tunisie. M. le baron de Billing, ancien chargé d'affaires de France à Tunis, se joint au comte d'Hérisson pour lui faciliter ses travaux archéologiqnes.

D'après le bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, des ingénieurs anglais étudient, pour le compte d'une compagnie anglaise, une ligne de chemin de fer qui partirait de Tripoli pour aboutir à Kouka, sur le lac Tchad. Elle aurait une longueur de plus de 2,000 kilomètres.

La Société d'exploration commerciale de Milan va envoyer une expédition à Tripoli, pour fonder des comptoirs à Bengasi et à Derna, et étudier la Cyrénaïque au point de vue de la colonisation. Le capitaine Camperio, directeur de l'*Esploratore*, en fera partie. La même société compte envoyer au printemps de 1881 deux voyageurs à Koufara et au Ouadaï. Elle a voté une médaille d'or à Bianchi, à l'intervention duquel est due la libération de Cecchi, et des remerciements au roi Jean d'Abyssinie qui, pour obtenir la mise en liberté du prisonnier, a généreusement renoncé au tribut que lui devait la reine de Géra.

Une école française d'archéologie, analogue à celles qui existent déjà à Rome et à Athènes, sera établie au Caire. M. Maspero, professeur au collège de France, est chargé de l'organiser.

M. L. Vossion, attaché au ministère des affaires étrangères en France, s'est rendu au Caire ; il partira de là pour Khartoum et le fleuve Blanc, où il étudiera la nature des relations commerciales qu'il serait possible d'établir avec le Soudan.

Le projet de colonisation à Assab, formé par le comité africain de Naples, a reçu un commencement d'exécution. M. Serra Carracciolo s'y est rendu pour recueillir des renseignements précis sur la pêche des perles, de la nacre, des éponges, etc.

Le danger qui menaçait la station de Frere Town est passé pour le moment. Le

Dr Kirk s'y est rendu sur un vaisseau de guerre, et la question des esclaves fugitifs a été réglée.

D'après un projet du ministre de la marine de Portugal, en vue de la réforme du système colonial, les possessions portugaises de l'Afrique orientale seraient divisées en trois gouvernements, sous les noms de Lagoa, de Mozambique et de Zambèze.

Une dépêche de Natal annonce que 5,000 habitants du Transvaal se sont emparés de Heidelberg (au sud du Transvaal) et y ont proclamé la république, sous la présidence de M. Kruger et le commandement militaire de M. Joubert. Les troupes coloniales marchent contre eux. Le gouvernement républicain a adressé à lord Lanyon, administrateur du Transvaal, une lettre dans laquelle il exprime son respect pour la reine et son désir d'éviter la guerre, mais se déclare résolu à insister sur l'indépendance du Transvaal, et demande à lord Lanyon de remettre son administration sans résistance. De son côté, lord Lanyon a lancé de Prétoria une proclamation promettant le pardon à ceux qui quitteront immédiatement le camp des insurgés.

Le Dr Pogge et son compagnon M. Wissmann se sont embarqués à Hambourg pour Saint-Paul de Loanda. Le gouvernement allemand a demandé officiellement pour eux la protection du gouvernement portugais, dont ils doivent traverser les possessions africaines de la côte occidentale.

MM. Comber et Hartland, de la mission baptiste du Congo, après avoir reçu une invitation à visiter la ville de Makouta, y ont été attaqués; tous deux ont été blessés, l'un d'eux grièvement, d'une balle reçue en s'échappant.

Les missions d'Alger se proposent de fonder, entre les grands lacs et l'Atlantique, deux nouvelles stations qui deviendraient le centre de deux provicariats du Haut-Congo. La première serait sur le Congo même, au point du fleuve le plus avancé vers le nord; la seconde serait établie dans les États du Mouata Yamvo.

La Société de géographie de Marseille a décerné au major Serpa Pinto la médaille d'honneur qu'elle accorde chaque année aux grands explorateurs.

MM. de Brazza et Ballay descendront l'Alima dans le vapeur transportable que ce dernier a emporté d'Europe, pour compléter l'exploration du Congo.

MM. Zweifel et Moustier, venus à Marseille et à Paris, où ils ont été reçus par les sociétés de géographie de ces deux villes, sont repartis pour Sierra Léone. La maison Verminck va étendre d'une manière notable ses opérations en Afrique.

La mission du Haut-Sénégal a quitté Saint-Louis le 30 octobre, protégée par 100 ouvriers de l'artillerie de marine et une compagnie de tirailleurs sénégalais. Elle poussera jusqu'à Bamakou, pour avoir des nouvelles de la mission Galliéni.

La fièvre jaune a éclaté à Saint-Louis, il y a eu beaucoup de cas mortels; la plus grande partie de la garnison a été cantonnée dans les environs de la ville. Les nouvelles des postes et des cantonnements sont très satisfaisantes, et l'on peut espérer que, la saison aidant, la maladie ne s'étendra pas.

Un projet de loi portant ouverture au ministère de la marine et des colonies, sur l'exercice de 1881, d'un crédit de huit millions et demi pour une voie ferrée au Sénégal, reliant Bafoulabé à Médine, vient d'être distribué à la Chambre.

D'après une lettre de Tanger, les Anglais étudient le moyen de poser un câble

télégraphique entre Mogador et l'Europe. — La même lettre annonce que le sultan du Maroc a envoyé un de ses ministres à Tanger, avec l'ordre de faire suspendre les travaux des fortifications commencées par les ingénieurs anglais.

D'après un avis officiel, parvenu au ministère des affaires étrangères à Paris, la libre exportation des matières premières vient d'être autorisée au Maroc.

On annonce de Constantinople que la Porte et le Maroc sont sur le point d'entrer dans des relations diplomatiques plus directes. Un envoyé turc serait déjà arrivé à Fez, et Muley Hassan se propose de nommer un de ses frères titulaire du nouveau poste d'envoyé du Maroc à Constantinople.

EXPÉDITION DE M. THOMSON AUX LACS NYASSA ET TANGANYIKA

Au mois de septembre de l'année dernière, notre journal annonçait la mort d'un voyageur éminent, M. Keith Johnston, envoyé par la Société de géographie de Londres avec le but spécial d'explorer l'espace encore inconnu qui sépare le Nyassa du Tanganyika. Nous annoncions en même temps qu'un jeune homme, M. Thomson, qui accompagnait M. Keith Johnston comme géologue, avait pris le commandement de l'expédition et s'était enfoncé dans l'intérieur. Or M. Thomson, qui a accompli heureusement un immense voyage, est arrivé depuis peu en Angleterre, et les *Proceedings* de décembre de la Société de géographie nous donnent le compte rendu du discours qu'il a prononcé dans la séance du 8 novembre 1880. Nous nous empressons de résumer ce document en l'accompagnant d'une carte dressée d'après celle de M. Thomson lui-même.

Dès le début de son récit, l'explorateur s'excuse de ne pouvoir tout dire, et d'être forcé de supprimer une foule de remarques soit sur les différents pays traversés soit sur leurs habitants. Il se bornera à donner une idée générale de la route parcourue.

Ayant quitté Londres le 14 novembre 1878, touché à Aden et à Berbéra, les voyageurs arrivèrent à Zanzibar le 5 janvier 1879. Ils furent reçus très cordialement par le Dr Kirk, qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour organiser la caravane. M. Thomson ne tarit pas en éloges sur le docteur Kirk, qui leur a rendu les plus éminents services. Les explorateurs cherchent d'abord à se familiariser avec la langue et les habitudes du pays. Aussi étudient-ils le Souahéli et font-ils dans l'Ousambara (petite contrée au nord de Zanzibar) une expédition préparatoire qui a été décrite dans notre journal (Ire année, p. 105). Keith

Johnston a le bonheur d'engager Chouma, l'ancien domestique si connu de Livingstone. Le sultan Saïd Bargasch fait transporter sur un de ses steamers toute la caravane à Dar-es-Salaam, sur la côte, et l'on part le 19 mai. L'expédition, se composant de 150 hommes, était pourvue de tout ce qui était nécessaire et, suivant l'expression de M. Kirk lui-même, jamais expédition mieux organisée n'avait quitté la côte pour l'intérieur.

On traverse d'abord l'Ousaramo, pays magnifique couvert d'arbres de toute espèce : cocotiers, bananiers, etc., et, après neuf jours de marche, on atteint la rivière Roufiji. A ce moment M. Keith Johnston tombe malade de la dysenterie; son état ne fait qu'empirer, et le 23 juin, à Béhobého, village bâti sur les flancs d'une montagne, il rend le dernier soupir. On doit se rendre compte de la grave position dans laquelle se trouvait M. Thomson. Devant succéder à un chef aussi expérimenté que l'était M. Keith Johnston, il endossait une lourde responsabilité. Devait-il, lui, jeune homme de 22 ans, conduire plus avant vers l'intérieur une caravane nombreuse qu'un autre avait formée? Ne voulant cependant pas revenir piteusement à la côte après un si court voyage, il se prononça pour l'affirmative et marcha dans la direction du Nyassa, après avoir rendu les honneurs funèbres à son infortuné chef, qui fut enseveli dans la forêt de Béhobého. En suivant la vallée de la Mgéta, vallée qui, au dire de M. Thomson, compétent en la matière, renferme des gisements de houille, on arrive à Mgounda dans l'Oukhouhou, pays habité par un peuple misérable, qui ne fait aucun effort pour sortir de l'état barbare dans lequel il se trouve. Plus loin on rencontre la tribu guerrière des Mahengés. Ce peuple, de même que plusieurs nations voisines, a des habitudes, une manière de vivre et de se battre, des vêtements semblables à ceux des Zoulous. Une portion notable de ce dernier peuple serait arrivée, dans ses migrations, jusque dans les environs du Roufiji et aurait imprimé aux nations limitrophes un cachet particulier. M. Thomson courut de grands dangers chez les Mahengés, d'abord par suite de l'attitude menaçante de ces indigènes, puis parce que, pendant plusieurs jours, il fut atteint de la fièvre. La vallée de la Rouaha que la caravane parcourait était une contrée très riche, mais complètement dépeuplée par suite des invasions guerrières des Mahengés. Plus loin, l'expédition suivit la base d'un plateau assez élevé, au pied duquel coule l'Ouranga, rivière très profonde qui va se réunir à la Rouaha pour former le Roufiji. Bientôt l'on atteignit Mkomokéro où les indigènes regardèrent les blancs avec étonnement; il en venait même de loin pour les voir. Pendant toutes ces

marches assez rapides, M. Thomson était très satisfait de ses porteurs qui lui étaient tous fidèles.

Il fallut monter passablement pour pénétrer dans l'Ouhéhé, pays haut de 1000 à 1700 mètres et riche en pâturages. Il est peu peuplé et les villages sont très éloignés les uns des autres. Les habitants ont une demi-civilisation; ils portent en particulier des vêtements très larges. Leur roi veut qu'on observe une étiquette rigoureuse, mais les infractions à cette coutume ne sont pas punies bien sévèrement. C'est ainsi que M. Thomson, ayant négligé un article important du code de la politesse, fut privé de la vue du roi pendant six jours, temps qu'il mit, du reste, largement à profit pour écrire des lettres à destination de l'Europe.

La marche de la caravane s'accomplissait dans d'excellentes conditions et n'était troublée par aucun événement fâcheux. Quelquefois des hommes pris d'accès de mauvaise humeur semblaient vouloir déserter l'expédition, mais ils revenaient bientôt à de meilleurs sentiments, convaincus par les douces paroles du voyageur. On traverse très heureusement l'Oubéna, et ensuite l'on trouve un large plateau qui va s'abaissant d'un côté vers le lac Hikoua, auquel M. Thomson donna le nom de Léopold, de l'autre vers le Nyassa. Les roches de ce plateau, de nature métamorphique, sont soumises à une dégradation lente par suite des pluies diluviennes; aussi le plateau a-t-il l'aspect d'une série de petites chaînes de montagnes. On y rencontre plusieurs petites tribus misérables et peu intelligentes, telles que celle des Ouanénas, dont les huttes n'ont guère plus de 2m de haut sur 2m de diamètre. Ces peuples n'ont aucune communication avec les tribus voisines. Mais M. Thomson leur trouve quelques traits de ressemblance avec les habitants du pays d'Ouroua sur le Loualaba. C'est ainsi que les uns et les autres ne vous regardent jamais en face, mais de côté et d'un air de défiance.

Enfin, le lac Nyassa se présente aux regards de nos voyageurs. Ils sont heureux de voir cette splendide nappe d'eau, aussi descendent-ils rapidement les pentes abruptes de 1,200 mètres de hauteur qui les en séparent. Ils campent dans une des cavernes nombreuses qu'ils découvrent dans les rochers verticaux, puis, après s'être accordés un repos nécessaire, ils entreprennent la seconde mais la plus importante partie de leur voyage. Quelques jours de marche dans le pays du roi Makoula les conduisent à Mboungou, sa capitale. Son peuple a des mœurs très douces et très simples, cultivant le sol et élevant de nombreux troupeaux. M. Thomson qui était entré avec appréhension dans la contrée la quitte avec regret. La région qu'il traverse a un caractère

volcanique très marqué; les cônes éteints sont nombreux. Plus loin la caravane s'élève par degrés de 1,200 à 2,200 mètres et l'on entre dans le pays appelé Nyika, dont le peuple assez inhospitalier habite des villages fortifiés. Le voyageur remarque que les indigènes sont souvent pris de maux d'estomac très douloureux; malgré leurs souffrances ils refusent longtemps les remèdes qu'il veut leur donner.

M. Thomson a soin de nous avertir qu'il n'agit pas, en fait de découvertes géologiques, comme beaucoup de voyageurs peu attentifs. Ceux-ci voient partout des gisements de fer ou d'un autre métal. Ils prennent pour de la houille la moindre roche noire qu'ils aperçoivent sur les flancs d'un précipice, et de cette manière on s'imagine que toutes les contrées de l'Afrique sont riches en minéraux. Quant à lui, il signale au contraire l'absence complète de houille dans le pays de Nyika, et la rareté du fer qui ne suffit même pas aux besoins restreints des naturels.

Ensuite la caravane pénètre dans l'Inyamouanga, dont le roi est constamment ivre de « pombé, » et plus loin dans le Mamboué, dont les eaux se rendent les unes au lac Léopold, les autres au fleuve Chambèze, cette source du Congo découverte par Livingstone. Enfin on entre dans l'Ouloungou, et le 2 novembre le grand lac Tanganyika est en vue. A Pambété, M. Thomson est rejoint par M. Stewart qui vient de Livingstonia, station de mission établie au sud du Nyassa.

En arrivant au Tanganyika, le vrai but de l'expédition était atteint. Elle avait exploré les pays situés entre le Nyassa et le Tanganyika, mais M. Thomson avait à cœur de sonder le fameux mystère du Loukouga, cette rivière que Cameron et Stanley avaient signalée comme n'ayant pas de courant fixe portant les eaux du Tanganyika au Congo. C'est pour accomplir ce projet que notre voyageur, laissant le plus grand nombre de ses hommes à Iendoué au sud du lac, sous le commandement de Chouma, part avec 30 porteurs résolus pour parcourir et étudier la rive occidentale du lac jusqu'au Loukouga. Après avoir été retenu quelque temps prisonnier dans l'Itoua, et avoir traversé le pays des Maroungous, peuplade très misérable et tout à fait inhospitalière, il arrive, le jour de Noël 1879, vers la rivière qu'il se propose d'étudier. Contrairement aux assertions de Cameron et de Stanley, il constate que le Loukouga a un fort courant sortant du Tanganyika; que ses flots s'écoulent avec une vitesse telle qu'il est très difficile de traverser la rivière et presque impossible de la remonter [1]. Le voyageur fêta

[1] M. Thomson ne savait pas à ce moment que M. Hore, missionnaire à Oudjidji, avait déjà constaté ce fait.

Noël dans la station missionnaire établie à Mtooua (un peu au nord du Loukouga), et de là se dirigea sur Oudjidji où il fut très bien reçu par le révérend M. Hore, et où il apprit la mort du courageux abbé Debaize. Mais M. Thomson ne se considérait pas encore comme ayant terminé sa mission. Non content d'avoir accompli un voyage si grand et si périlleux avec un petit nombre d'hommes, il veut suivre le Loukouga jusqu'à son confluent avec le Congo. Aussi repart-il bientôt d'Oudjidji et s'avance-t-il avec ses trente hommes dans la vallée du Loukouga. Mais notre hardi pionnier comptait sans son escorte. A Makaloumbi, celle-ci lui refusa nettement de le suivre plus loin dans la direction du Loukouga, parce que les porteurs craignaient, avec raison, d'être attaqués, tués et mangés par les féroces Manyémas, cannibales dont il fallait traverser le territoire. M. Thomson ne se résigna qu'avec peine à quitter la rivière et à marcher vers le sud-ouest dans la direction du lac Moéro qu'il voulait atteindre. Mais à Makiyombo, dans l'Ouroua, le chef du pays lui déclara nettement qu'il lui défendait d'aller plus loin, et il dut revenir sur ses pas. « Ma bonne étoile faiblissait, écrit-il. » Les habitants de l'Ouroua, grands, forts, très intelligents, mirent beaucoup d'obstacles à la marche de la caravane et en plusieurs occasions l'attaquèrent ouvertement. Mais sa fermeté les força de s'éloigner.

Enfin M. Thomson regagne à grand'peine le Loukouga et l'établissement missionnaire de Mtooua. Il y trouve M. Hore venant d'Oudjidji et comptant faire une exploration au sud du Tanganyika. Une bonne occasion s'offrant pour rejoindre Chouma et les hommes restés à Iendoué, la caravane prend passage sur la barque de M. Hore « La Nouvelle Calebasse. » On longe la rive orientale du lac ; elle présente de très beaux sites, de petites baies, des falaises d'où tombent en cascades de nombreux ruisseaux et qui rappellent les fiords de la Norwége, mais ces paysages sont toujours les mêmes, et le rivage prend un aspect monotone qui fatigue le voyageur. A Karéma, station établie par l'Association internationale africaine, les explorateurs trouvèrent MM. Cambier et Popelin, ainsi que M. Carter, chargé de la conduite des éléphants et dont on a appris récemment la fin malheureuse. Le repas y fut des plus gais. Enfin on arriva à Iendoué, et immédiatement M. Thomson se remit en route pour la côte de l'océan Indien, choisissant la voie de Tabora comme la plus sûre. On dit un chaleureux adieu au bienveillant M. Hore et bientôt, contournant l'extrémité sud du Tanganyika, on se trouve dans le Fipa. « Nous suivions, dit M. Thomson, de longues vallées ouvertes, bordées de montagnes très belles. Le sol est riche et

bien cultivé, les habitants sont nombreux, entièrement adonnés à l'agriculture, et ne font ni guerre ni chasse. Nous arrivons à Makapoufi, capitale du Fipa. Le roi me paraît être un potentat dans le genre des rois du Karagoué et de l'Ouganda, ayant un pouvoir absolu. » Le voyageur vit le lac Hikoua ou Léopold. C'est un petit bassin recevant peu de rivières, dont l'une venant du nord, le Mkafou, a un volume assez grand. Le fameux roi Simba, qui habite beaucoup plus au nord, reçut très bien nos explorateurs. M. Thomson, qui fut deux jours en son pouvoir, dit qu'il se comporta fort bien envers lui malgré sa réputation de férocité,

Enfin l'on entre triomphalement dans Tabora, principale ville de l'Ounyanyembé ; puis l'on traverse l'Ougogo, le Marenga Mkali et l'Ousagara. M. Thomson ne s'arrête pas à la description de ces contrées qui ont été visitées par de nombreux voyageurs. L'océan Indien fut bientôt en vue ; la grande expédition était terminée. Des 150 hommes qui étaient partis de cette même côte un seul manquait à l'appel.

Le Conseil de la Société royale de géographie de Londres, après avoir constaté la réussite de l'expédition de M. Thomson, a décidé de dissoudre le Comité de l'*African Exploration Fund*. Il a accordé à M. Thomson une gratification de 250 L. st., en considération de l'habileté avec laquelle il a exécuté le plan de la Société, en traversant des contrées que n'avait visitées aucun des explorateurs modernes. En outre le Conseil a voté une belle épée, avec une inscription appropriée et une médaille d'argent, à Chouma, chef de la caravane ; une épée de seconde classe avec une médaille d'argent à Makatoubo, second guide ; et une médaille de bronze, avec un certificat de bonne conduite portant le sceau consulaire, à chacun des 150 indigènes de la caravane. Le président, Lord Aberdeen, a été chargé d'écrire au Dr Kirk, consul général à Zanzibar, pour le remercier des services rendus à l'expédition.

LES CONDITIONS SANITAIRES DU CONTINENT AFRICAIN ET DES ILES ADJACENTES

(Suite et fin. — Voir p. 127.)

Plusieurs îles situées non loin des côtes occidentales de l'Afrique, présentent des conditions sanitaires sur lesquelles nous devons attirer l'attention. Ce sont celles de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, de Fernando-Pô et de Ste-Hélène.

Madère est remarquablement salubre, aussi a-t-elle été dès longtemps choisie comme *sanitorium* pour les phthisiques. La malaria y est complètement inconnue; la dysenterie est rare et ne se présente pas sous la forme épidémique. Les Canaries sont fort peu visitées par la malaria et par la dysenterie; mais, en revanche, la fièvre jaune y a été souvent importée par les vaisseaux venant des Antilles ou de la côte d'Afrique. Les îles du Cap-Vert sont moins favorisées que les précédentes. Dans quelques-unes la malaria règne avec assez d'intensité, il en est de même pour la dysenterie. Fernando-Pô et St-Thomas participent à l'insalubrité du golfe de Bénin, c'est-à-dire que la malaria y sévit d'une manière effroyable, ainsi que dans la colonie voisine du Gabon où les terrains marécageux abondent sur les bords du fleuve. Mais l'île la plus favorisée est sans contredit Ste-Hélène, qui jouit d'un climat salubre comme celui de l'Afrique australe; la malaria y est complètement inconnue, tandis que les maladies intestinales et la dysenterie sporadique s'y montrent avec quelque fréquence, mais sans jamais constituer des épidémies meurtrières.

§ 3. AFRIQUE AUSTRALE

Il est peu de régions aussi salubres que la colonie du Cap, qui s'étend au N.-E. jusqu'au Limpopo, et au N.-O. jusqu'aux pays habités par les Grands et les Petits Namaquas. Elle comprend toute l'ancienne colonie hollandaise, une partie de Natal et de la Cafrerie, le pays des Bassoutos et le Transvaal récemment annexé par le gouvernement anglais.

La malaria est presque inconnue dans toutes ces régions, sauf dans les portions septentrionales où elle ne s'est montrée que tout dernièrement, sous la forme épidémique, dans les stations missionnaires vaudoises et berlinoises. La dysenterie est assez répandue dans les portions méridionales, en particulier dans la ville du Cap; mais la fièvre jaune et le choléra n'y ont jamais fait leur apparition. L'on comprend, dès lors, comment cette colonie sert de *sanitorium* pour les troupes anglaises affaiblies par le séjour des Indes ou de la Chine.

§ 4. CÔTES ORIENTALES

Les côtes orientales deviennent de plus en plus insalubres à mesure que l'on s'approche des régions équatoriales. La malaria, la dysenterie et les hépatites sont très répandues à l'embouchure du Zambèze, où elles amènent une forte morbidité et mortalité chez les colons européens. Toute la région du Mozambique et du Zanguebar participe aux mêmes

influences délétères qui ont déjà causé la mort d'un grand nombre de voyageurs. Les côtes du pays des Somalis et celles de la mer Rouge sont également funestes aux Européens. C'est dans cette dernière région que Méhémet Ali envoya ses troupes indisciplinées, avec l'intention avérée qu'elles fussent décimées par les fièvres, ce qui réussit pleinement.

Quant aux îles de la côte orientale, celles de Mozambique et de Zanzibar participent à l'insalubrité des régions côtières équatoriales et intertropicales. La malaria y sévit d'une manière très intense avec l'accompagnement ordinaire de la dysenterie et de l'hépatite. Il en est de même pour la grande île de Madagascar, dont les côtes et les forêts du littoral ont un climat pernicieux au plus haut degré. C'est ce qui faisait dire à Radama qu'il avait pour allié le *général fièvre*, qui le protégeait contre l'invasion des étrangers. Les indigènes subissent également les influences fâcheuses des côtes et des forêts, quoique à un degré moindre que les nouveaux venus européens; ceux-ci ne tardent pas à passer par la fièvre, qui devient promptement rémittente ou pernicieuse, tandis que le plateau central est presque complètement à l'abri de l'influence malarienne et dysentérique.

L'archipel des Comores et en particulier l'île de Mayotte participent à l'insalubrité de Madagascar. Le cas est un peu différent pour les Mascareignes, c'est-à-dire les îles Bourbon et Maurice. Au commencement de ce siècle, la malaria ne se rencontrait presque pas dans l'île Bourbon, avant que l'on eût déboisé les flancs des montagnes, mais les pluies torrentielles ont entraîné la terre végétale et formé des marécages qui ont donné naissance à la malaria, et, dès lors, les fièvres intermittentes, rémittentes et pernicieuses sont devenues aussi graves que fréquentes. L'île Maurice a passé par les mêmes variations que la précédente, c'est-à-dire que la malaria y était presque inconnue il y a soixante ans, tandis qu'à la suite de fortes inondations, elle est devenue excessivement fréquente et se présente sous toutes les formes, bénignes ou pernicieuses. L'on signale également des épidémies de fièvres continues et de *dengue*, qui ont atteint un grand nombre d'habitants.

§ 5. RÉGIONS CENTRALES

Les régions australes sont moins connues; l'on peut néanmoins affirmer que les pays équatoriaux et intertropicaux sont aussi insalubres que les côtes situées à la même latitude. La malaria existe dans le Haut-Nil, dans la région des lacs et sur tout le cours du Zambèze et du Limpopo. Un grand nombre de pionniers européens ont payé de

leur vie leur séjour même momentané au milieu de ces forêts vierges, des taillis et des plaines inondées après la saison des pluies. En même temps que la malaria y faisait un grand nombre de victimes, la dysenterie et les hépatites venaient aggraver le mal et accélérer la terminaison fatale. Mais ce ne sont pas seulement les Européens qui tombent victimes du climat; les hommes de couleur n'y échappent pas complètement, surtout s'ils sont originaires de pays éloignés ou comparativement salubres. C'est ce qu'on a observé dans les caravanes composées de nègres de la côte et des régions septentrionales ou méridionales. Nous avons déjà signalé le cours du Niger et celui du Zambèze comme spécialement insalubres, surtout près de leur embouchure, mais ils le sont également dans l'intérieur du continent. Il en est de même des bords des lacs Tchad, Victoria, Albert, Tanganyika, Bangouéolo et autres, qui sont d'autant plus malsains qu'ils sont plus rapprochés de l'équateur. Enfin nous devons mentionner, dans les régions centrales africaines, le haut plateau de l'Abyssinie, qui nous présente le frappant contraste d'une zone inférieure où règne une grande insalubrité malarienne, et de régions montueuses qui sont complètement indemnes à cet égard; les fièvres intermittentes et pernicieuses qui abondent dans les plaines, disparaissent entièrement au-dessus de 1800 mètres; en sorte que les hautes régions deviennent un *sanitorium* pour les malades qui ont contracté la fièvre dans les basses-terres, où l'on trouve beaucoup d'eau stagnante et où la chaleur est intense.

§ 6. CONCLUSIONS

Après cet aperçu général sur l'immense continent africain et sur les îles adjacentes, nous pouvons en résumer les conditions sanitaires et dire que, dans presque toute leur étendue, l'on rencontre la malaria et la dysenterie, qui sont l'une et l'autre d'autant plus graves que la chaleur est plus intense et qu'elle se combine avec l'humidité. Mais si les régions basses et côtières sont insalubres, il n'en est pas de même des hautes régions où l'immunité est la règle; il suffit même, sur les côtes occidentales, de s'élever d'une centaine de mètres pour que la malaria, la dysenterie et l'hépatite disparaissent complètement; pourvu néanmoins que les Européens ne s'exposent pas aux rayons brûlants d'un soleil tropical, et qu'ils ne se livrent à aucun travail fatigant; s'ils enfreignent cette règle, ils sont atteints de fièvre rémittente, qui nécessite souvent un repos complet pendant plusieurs semaines ou même plusieurs mois. Les écarts de régime et l'abus des liqueurs alcooliques ont les mêmes

conséquences fâcheuses que l'insolation ou la fatigue. Il en est de même de l'exposition à l'air du soir ou de la nuit sans vêtements suffisants, surtout si l'on néglige l'usage de la flanelle sur la peau et des tissus de laine comme vêtement extérieur.

Dr H.-C. LOMBARD.

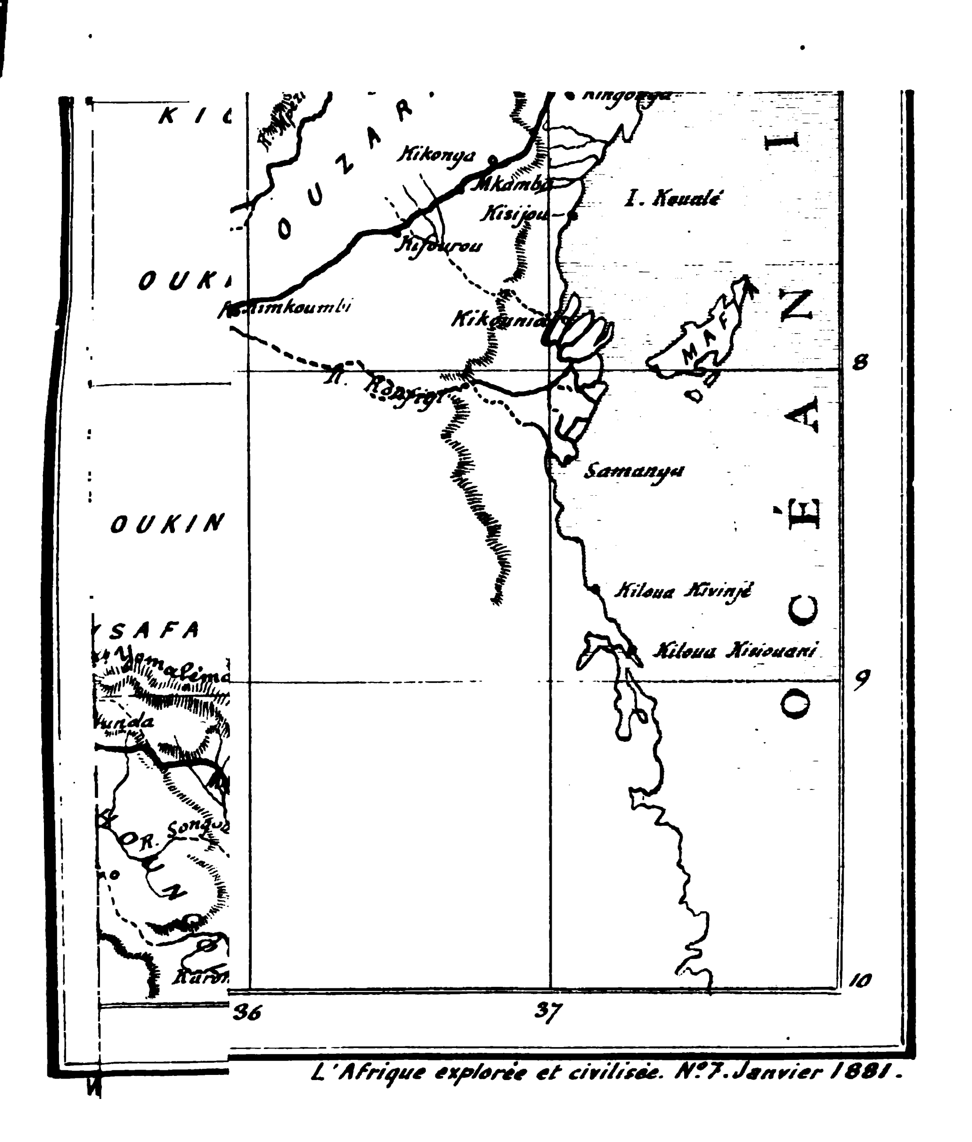
BIBLIOGRAPHIE[1]

L'ALGÉRIE EN 1880, par *Ernest Mercier*. Paris (Challamel), 1880, in-8, 280 p., 5 fr.—Parmi les ouvrages auxquels a donné lieu la célébration du cinquantième anniversaire de la conquête d'Alger, celui-ci est certainement un des plus consciencieusement écrits et l'un des plus instructifs. Établi depuis 26 ans en Algérie comme colon, et chargé de différentes fonctions, l'auteur a suivi pas à pas le développement de la colonie, et, jetant un regard en arrière, il expose, avec une connaissance exacte des faits, les progrès accomplis sous le régime français aux divers points de vue de la colonisation, du commerce, de l'industrie, des travaux publics, de l'instruction, de la justice, de la sécurité, etc., etc. Toutefois les progrès constatés ne l'empêchent pas de voir les déficits de certains procédés d'administration appliqués pendant les cinquante dernières années, et de les signaler avec beaucoup de modération et d'équité, mais en même temps avec sincérité et fermeté, pour en prévenir le retour. Partisan convaincu de tous les projets qui peuvent contribuer au vrai bien de la colonie, il combat, au point de vue économique et stratégique, celui de la mer intérieure de M. Roudaire ; en revanche il fait ressortir les avantages certains et de premier ordre que le Trans-Saharien procurera à l'Algérie, tout en mettant en garde contre la précipitation qui risquerait de compromettre la réussite d'un projet glorieux pour la France. Il apprécie avec la même sagesse les vues de ceux qui voudraient assimiler l'Algérie à la France sans tenir compte de la population indigène, deux fois plus considérable que l'élément européen, et celles des partisans de l'autonomie absolue, réclamant pour la colonie une administration tout à fait indépendante de la mère patrie ; il ne laisse pas cependant de reconnaître la part de vérité qu'il y a dans les idées des uns et des autres. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage à ceux qui désirent se rendre compte du point auquel la civilisation est arrivée en Algérie, et de ce qu'il y a à faire pour la conduire dans la voie d'un progrès réel et fécond.

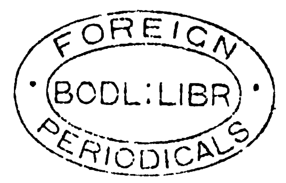
[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Le tracé central du chemin de fer Trans-Saharien, par le général *Colonieu.* 2me édition. Paris (Challamel), 1880, 27 p. avec carte. — Tandis que les commissions officielles, composées essentiellement d'ingénieurs, étudient sur le terrain la question du Trans-Saharien au point de vue des facilités ou des difficultés techniques de la construction, le général Colonieu prend en considération d'autres éléments dont il faut tenir compte dans le choix du tracé. Préoccupé avant tout de la question de sécurité, il écarte la ligne occidentale qui, dès Figuig, serait constamment menacée par des ennemis très agiles, dont les campements se dérobent dans des espaces immenses où il serait impossible de les atteindre, et la ligne orientale qui devrait traverser les bas-fonds de Touggourt et d'Ouargla, berceau de la malaria, que la végétation des palmiers n'a pas assainis jusqu'ici, et que les indigènes eux-mêmes fuient une partie de l'année pour ne pas succomber sous l'influence de leurs miasmes délétères. La ligne centrale qui, jusqu'à El-Goléa, se maintient à des altitudes élevées, salubres, et est protégée par les deux postes françaises de Laghouat et de Géryville, lui paraît de beaucoup préférable. Au delà d'El-Goléa, la sécurité ne sera pas moins grande : les Chambaas soumis aux Français, étant maîtres du pays jusqu'à Insalah, garderont et protégeront la voie jusqu'au Touat. L'auteur fait aussi valoir, en faveur de la ligne centrale, la considération qu'elle seule assure aux trois provinces de la colonie une participation égale aux avantages que procurera le trafic avec le Soudan.

Étude sur la langue nago ou yorouba, par l'abbé *Pierre Bouche* (Bar-le-Duc, 1880), in-8°, 51 p. — La langue du Yorouba, écrite pour la première fois par l'évêque du Niger, Samuel Crowther, possédait déjà, du même missionnaire noir, un dictionnaire anglais-yorouba et yorouba-anglais, avec une grammaire, ainsi que d'autres ouvrages d'enseignement rédigés par divers agents des missions anglaises. A son tour l'abbé Bouche, qui a résidé sept ans à la Côte des Esclaves, nous donne en français une étude sur cette langue et sur les dialectes qui s'y rattachent. Ce n'est pas un vocabulaire, ni une grammaire proprement dite, mais une étude vraiment originale. En effet, l'auteur s'est efforcé de découvrir dans la langue elle-même les principes qui ont présidé à sa formation, principes d'autant plus utiles à connaître que cette langue est parlée par plus de trois millions de noirs dans l'intérieur, non seulement dans le Yorouba proprement dit, mais dans tout le territoire compris entre le Nupé, le Borgou, le golfe de Bénin et Porto-Novo, et même jusqu'à Sierra-Léone, où se trouvent beaucoup de nègres du Yorouba.


OUZARA
Kikonga
Mkamba
Kisijou
Kifourou
Kikounia
I. Koualé
MAFIA
OUKI
OUKIN
SAFA
Samanga
Kiloua Kivinjé
Kiloua Kisiouani
OCÉAN I
8
9
10
36
37





BULLETIN MENSUEL (*7 février 1881*).

Il y a dix ans déjà, le gouvernement français a fait commencer la carte de l'**Algérie**; mais le nombre des officiers employés à ce travail étant très restreint, les levés n'ont pu être exécutés jusqu'ici que sur quelques parties des côtes. Pour donner à cette œuvre l'importance qu'elle comporte, le ministère de la guerre a décidé d'envoyer en Algérie 30 officiers d'état-major, qui seront répartis dans les trois provinces pour en faire la topographie. La carte sera exécutée au $^1/_{80000}$ comme celle de la France dressée par l'état-major, il y a 50 ans.

Jusqu'à présent la mission du colonel **Flatters** n'a pas rencontré d'obstacles dans sa marche vers le Sud. Partie d'Ouargla, le 4 décembre, pour remonter l'Oued Mia, elle atteignait le 18 Hassi Inifel, un des points de la limite méridionale de l'Algérie. Comme il n'a pas plu depuis deux ans dans cette région, elle n'y a pas rencontré d'eau sur un long parcours de 215 kilomètres. Le lit de l'Oued Mia, au delà de Hassi Djemel, est parsemé de dunes; pour le tracé d'un chemin de fer il faudrait, d'après l'avis des membres de la mission chargés de la partie technique, tourner par le plateau pierreux de la Hamada, où l'on peut trouver des passages absolument dépourvus de sable, jusqu'à Insalah. L'expédition a quitté Hassi Inifel, le 19 décembre, se dirigeant sur Hassi Messeguem, en faisant un détour au S.-O. sur la ligne Goléa-Insalah, où se trouvent de nombreux puits et des pâturages excellents. Le colonel Flatters comptait arriver à Hassi Messeguem du 30 au 31 décembre, en passant par Aïn Sakki, à environ 150 kilom. d'Insalah. Cette exploration fixera la topographie du bassin supérieur de l'Oued Mia. Le personnel de la mission était en parfaite santé, et aucune difficulté politique ne paraissait devoir gêner ses travaux.

Nous ne mentionnons que pour mémoire la mission du prince Sidi-Hussein, neveu du bey de **Tunis**, et la délégation de la colonie italienne de cette régence, auprès du roi d'Italie à l'occasion de son voyage à Palerme, les journaux politiques en ayant suffisamment parlé.

Le projet de la **Société d'exploration commerciale de Milan** d'envoyer une expédition dans la **Tripolitaine**, a reçu un commencement d'exécution. Le capitaine Bottiglia, parti en décembre pour Bengasi, sera rejoint par MM. Mamoli et Pastore qui se rendront avec lui à Cyrène, à Derna et au golfe de Bomba, pour étudier la flore, la faune et le commerce, en vue de l'établissement de comptoirs sur différents

points du littoral. La société milanaise se propose d'en fonder plus tard à l'intérieur, dans les oasis qui jalonnent la route du Ouadaï et du Bornou. Grâce aux forts subsides du gouvernement, et aux souscriptions particulières, l'expédition est largement pourvue de tout le nécessaire. L'école supérieure de commerce de Venise ayant décidé d'envoyer à l'étranger les jeunes gens qui se seront le plus distingués, pour qu'ils puissent compléter, d'une manière pratique, leurs études commerciales, la société d'exploration a accueilli favorablement une demande qui lui a été faite, d'adjoindre un ou deux des jeunes étudiants au personnel de l'expédition. Elle en enverra en automne une autre à l'oasis de Djaraboud sur les confins de l'Égypte, pour chercher à gagner l'amitié des chefs Sennousis. Enfin elle a ouvert un concours pour un voyage d'exploration au centre de l'Afrique en partant de la côte de Barbarie ; ceux qui voudraient y prendre part sont invités à se présenter au secrétaire de la société à Milan ; ils doivent parler couramment l'arabe.

Le 1er janvier 1881 est parti du Caire un nouvel explorateur, M. **J.-M. Cnouwer,** qui se propose de traverser l'Afrique de la Méditerranée au Cap. Le hardi voyageur est hollandais ; il jouit d'une constitution robuste et d'une fortune considérable, et s'est préparé aux fatigues et aux périls de cette longue traversée, par une éducation forte et par de nombreux voyages. Il a passé un mois à Alexandrie et au Caire pour les apprêts de son expédition, qu'il a simplifiés le plus possible, ne prenant avec lui qu'un seul domestique et peu de bagages. D'après l'*Exploration*, il aurait aussi pour compagnon de voyage un Français, M. Léon Pegnignot, qui a séjourné longtemps en Abyssinie. Avant de partir il a eu une audience de Riaz-Pacha, président du Conseil des ministres, qui lui a promis de faciliter son voyage jusqu'aux limites du territoire égyptien. S'il réussit dans son projet, son nom sera placé à côté de ceux de Livingstone, de Cameron et de Stanley.

Le **Soudan égyptien** a été très agité par suite de l'invasion du Senaar, du pays des Bogos et de Galabat, par les Abyssins. Ras-Aloula, général du négous, a envahi ces territoires pour y prélever des contributions, sans rencontrer aucune opposition de la part des troupes du vice-roi, qui s'étaient prudemment retirées dans le fort de Sennaheit sous la protection de leurs canons, laissant les Abyssins libres de détruire les récoltes, de séquestrer les habitants et de ravager complètement le pays. Le gouverneur central du Soudan, résidant à Khartoum, ne pouvait plus communiquer avec Massaoua que par Souakim. Les Abyssins menaçant aussi Massaoua, plusieurs régiments y ont été envoyés pour

en renforcer la garnison. Réouf-Pacha est parti pour la frontière d'Abyssinie ; à Khartoum on a formé des corps de volontaires, et on a fait avancer des troupes du Darfour et du Kordofan, pour les concentrer dans le Taka et mettre Kassala à l'abri d'un coup de main. Tout semblait annoncer une nouvelle guerre entre l'**Égypte** et l'**Abyssinie,** lorsque le *Standard* a reçu d'Alexandrie une dépêche portant que deux envoyés du roi d'Abyssinie sont arrivés au Caire, accompagnés de deux prêtres et d'une suite nombreuse, et ont eu une entrevue avec le khédive auquel ils ont présenté une lettre du roi Jean, lui annonçant le libre accès de toutes les routes qui mettent en communication l'Égypte et l'Abyssinie, et exprimant le désir de résoudre les questions pendantes depuis si longtemps entre les deux États. La réception favorable faite à cette ambassade a déjà, dit-on, décidé le roi à en envoyer une seconde, composée d'un général et de douze hauts dignitaires, pour remercier le khédive d'avoir envoyé en Abyssinie le nouvel archevêque copte qui, à son arrivée, couronnera le souverain.

Piaggia, qui explorait le Soudan au sud de Senaar, a été arrêté dans sa marche par les pluies, qui l'ont retenu à Karkodsch sur la rive droite du Nil Bleu. Dans une lettre au *Giornale delle Colonie*, il dit avoir rencontré un jour, venant du Soudan méridional, une caravane de quatre kilomètres de longueur, mélange d'Arabes et de Baggaras, émigrant vers le Nord, entre les deux Nils, pour fuir les tourments que font endurer, aux hommes et aux bestiaux, les mouches et particulièrement la tsetsé ; cette troupe comptait 4000 chameaux, chargés de femmes et d'enfants, de tentes et de bagages. Les chamelles en liberté suivaient aux côtés de la caravane avec des milliers de bœufs, de vaches, de chèvres et de moutons. Les enfants tenaient dans leurs bras les agneaux, les chevreaux, même de petits veaux, qui, nés pendant le voyage, n'auraient pu suivre la marche. Les chefs étaient montés sur des mulets et des ânes, tandis que leur supérieur, sur un beau dromadaire, courait en avant et en arrière et surveillait tout. Les troupeaux de quadrupèdes étaient escortés de bandes d'oiseaux *(para africana)* qui volaient entre leurs jambes ou sur leur dos. Piaggia estime que la caravane pouvait compter 50,000 êtres vivants. Le lendemain il en rencontra une autre moins forte, composée de familles de la même race, ainsi que de bœufs, de vaches, de chèvres et de brebis. Et ce n'était qu'une partie de celles que les mouches contraignent d'émigrer pendant quelques mois (de juillet à la fin d'octobre), tandis que les éléphants, les rhinocéros, les buffles et les girafes prennent possession de leur pays, ces grands ani-

maux étant beaucoup moins inquiétés dans les hautes herbes où ils se tiennent.

Nos lecteurs se rappellent la mission confiée à M. **Lucereau,** d'explorer le pays des Gallas et de reconnaître le cours du Sobat. Longtemps retenu à Zeilah par le gouverneur actuel Abou Baker, — qui a le monopole de tout, des champs, des habitations, des moyens de transport, sans l'intervention duquel aucune transaction ne peut se faire, et qui ferait périr sous le bâton tout Issa qui voudrait, sans lui, louer ses chameaux, — il avait pu cependant, grâce à des lettres qu'il avait fait venir du Caire, obtenir l'autorisation de partir et s'avancer jusqu'à Harar. Il y reçut l'hospitalité chez un négociant français, M. Bardey, qui y avait fait une expédition en vue de créer un comptoir et de mettre les peuples de cette contrée en relation avec l'Europe. Au départ de M. Bardey il lui remit ses lettres pour l'Europe, et lui-même partit d'Harar pour s'enfoncer dans l'intérieur ; malheureusement les barbares dont il devait traverser le territoire l'ont assassiné.

Le voyage de l'**expédition allemande** de l'Afrique orientale, commandée par le capitaine **von Schœler,** a été difficile. Elle a dû rester longtemps à Kouko, à cause d'une guerre entre les chefs Muin Mtouama et Mdabourou ; elle a même été presque forcée de prendre parti contre ce dernier, qui depuis longtemps barrait le chemin des caravanes et les pillait ; enfin elle est arrivée à Tabora en même temps que celle de M. Ramækers. Là on a tenu conseil sur le lieu où l'on établirait la station, celui que proposait l'Association internationale africaine, Manyara, étant le quartier général du fameux chef de bande Nyoungou, ne pouvait convenir. Après avoir examiné la chose avec les chefs de l'expédition belge, on s'est à peu près décidé pour Kisinda, non loin de la rivière Gombé, un peu plus au Nord que Manyara.

La Société de géographie de Londres a reçu de M. **Hore** une lettre intéressante, sur l'exhaussement prolongé des eaux du **Tanganyika** et l'ouverture du Loukouga son émissaire. Les rapports qu'il a recueillis à Oudjidji établissent que, lors du séjour de Cameron, on avait déjà remarqué une crue notable des eaux du lac, qui continuèrent à monter jusqu'en 1878 ; leur niveau était alors près de 3^{m} plus haut qu'à l'époque de Cameron. Dès lors M. Hore a remarqué que les eaux se sont retirées d'une manière régulière, sauf durant les pluies, qui cependant n'amènent pas de crue. Il y a trois mois, écrit-il, les Arabes me dirent : maintenant le lac est au niveau où il était quand Cameron était ici. Le palmier, en partie submergé, auquel j'avais fixé un flotteur, venait d'être laissé

à sec ; à l'époque de Cameron il était juste au bord de l'eau. Le lac a dû s'élever graduellement pendant des années, jusqu'au moment où il a forcé le barrage du Loukouga ; avant cette rupture il n'a guère pu y avoir autre chose qu'une simple infiltration à travers l'obstruction ; la crue périodique du lac devait être infinitésimale, en comparaison de celle des quelques années qui précédèrent immédiatement l'ouverture de la brèche du Loukouga. Comment cette énorme quantité d'eau a-t-elle pu monter si rapidement, malgré l'évaporation qui a suffi pour maintenir le lac à peu près au même niveau pendant des siècles ? Une série de saisons extraordinairement pluvieuses, dont d'ailleurs nous n'avons pas la preuve, ne l'expliquerait pas. Comment se fait-il que les eaux l'aient tout à coup emporté sur l'évaporation, comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant ? M. Hore paraît disposé à rattacher le changement de niveau des eaux à des tremblements de terre. A l'époque où il écrivait, le 13 septembre 1880, la maison qu'il habite fut ébranlée ; elle l'avait déjà été plusieurs jours auparavant ; et, au dire d'un de ses Arabes, il y a quelques années les eaux du lac subirent une commotion extraordinaire ; on vit sur une longue ligne l'eau agitée bouillonner et fumer ; le lendemain tout était tranquille, mais les bords étaient couverts de masses d'une substance ressemblant à du bitume. M. Hore en a pris avec lui des échantillons pour les apporter en Angleterrre. Il a envoyé à la Société des missions de Londres une excellente carte de l'extrémité sud du lac, dressée pendant son exploration du printemps avec Thomson.

Les journaux politiques tiennent leurs lecteurs au courant de la révolte des Boers du **Transvaal** et de celle des **Bassoutos** contre le gouvernement anglais. Nous pouvons donc nous dispenser d'en parler.

Les hostilités prévues depuis un certain temps déjà entre les **Namaquas** et les **Héréros** ont fini par éclater. Plusieurs Namaquas ayant été faits prisonniers, leurs frères vinrent à leur secours, attaquèrent les Héréros, les mirent en fuite, les poursuivirent, en tuèrent plusieurs et prirent 1500 têtes de bétail. A cette nouvelle, Kamahéréro fit périr à Okahandja, capitale du Damaraland, tous les Namaquas qui s'y trouvaient, et ordonna de faire mourir tous ceux qui vivaient parmi les Damaras. Un massacre général s'ensuivit. Malheureusement le missionnaire résidant à Barmen et les Héréros chrétiens influents étaient absents, le premier au Cap, les autres en expédition de chasse ; s'ils eussent été présents, ils auraient pu empêcher le chef de donner un ordre aussi cruel. Les quelques chrétiens héréros d'Okahandja demeurés chez eux, et les Européens du lieu n'apprirent le massacre que le matin. Quand

la nouvelle en arriva à Windhoek, Jan Jonker et ses gens se préparèrent à s'enfuir ; Kamahéréro avait déjà donné l'ordre aux Héréros campés dans le voisinage de détruire toute cette tribu. Jan Jonker réussit à s'échapper de nuit ; poursuivi par les Héréros, il se défendit si bien qu'il ne perdit que six des siens, et put avec le reste atteindre Rehobot, terrain neutre où il trouva un refuge. Mais on peut s'attendre à pire : les Héréros s'étant concentrés à Okahandja et les Namaquas à Rehobot, une rencontre ne tardera pas à avoir lieu. Il y a eu aussi conflit entre les Namaquas d'Ameib et les Héréros, mais les missionnaires ont réussi à apaiser l'orage. Les chrétiens héréros d'Okozondyé se sont noblement conduits ; quand les Namaquas effrayés se furent enfuis en abandonnant tout, ils prirent soin des biens de ces derniers qui, à leur retour, trouvèrent tout en bon ordre. La mission rhénane souffre beaucoup de ces troubles ; plusieurs de ses stations ont dû être abandonnées.

La Société africaine allemande a enfin reçu des nouvelles de **Buchner** qui a passé six mois à Moussoumba, occupé de travaux topographiques et photographiques et d'études d'histoire naturelle. Quand il eut acquis la conviction que le Mouata Yamvo ne le laisserait pas pénétrer plus au nord, il se remit en route vers l'Ouest comme pour regagner l'Angola, mais dès qu'il eut franchi le Louloua, il se tourna vers le Nord, après avoir expédié à la côte la plus grande partie de ses porteurs avec ses collections ; 50 des hommes de son expédition sont restés avec lui pour l'accompagner.

Stanley continue ses travaux vers l'intérieur, sans se laisser arrêter par les difficultés de son entreprise. Le 7 novembre, il a eu la joie de voir arriver auprès de lui M. **Savorgnan de Brazza** qui, après avoir remonté l'Ogôoué jusqu'à ses sources, et avoir fondé une première station pour le Comité français, entre les premiers affluents de l'Ogôoué et ceux de l'Alima et de la Licona [1] tributaires du Congo, a descendu le cours de la première de ces rivières, traversé le territoire des Apfourous et atteint, par voie de terre, les abords du Congo, en suivant à quelque distance les rives de l'Alima. Ayant repris sa navigation un peu avant d'arriver au grand fleuve, il a descendu le cours du Congo jusqu'à mi-chemin de Stanley-Pool où il a fondé une nouvelle station ; puis, continuant à suivre le cours du fleuve, il a rejoint Stanley. M. le **Dr Ballay** et M. **Mison** sont en route pour l'Ogôoué. Le premier reprendra, avec

[1] Voir nos *Cartes générales de l'Afrique*, 1re année, livraisons de juillet 1879 et de mai 1880.

M. Savorgnan de Brazza, la mission d'exploration dont les a chargés le ministère de l'instruction publique, tandis que M. Mison fondera une troisième station française. Il semble que le voyage que vient de faire M. Savorgnan de Brazza ouvre, vers l'intérieur de l'Afrique, une route beaucoup plus praticable que le cours inférieur du Congo.

L'Expédition du Niger a été retardée dans sa marche. La Compagnie d'ouvriers, créée spécialement pour les travaux entre le Sénégal et le Niger, avait pu partir de Saint-Louis à la fin d'octobre et était arrivée à Médine le 13 novembre, mais l'expédition elle-même a rencontré une grande difficulté à passer la barre du Sénégal, puis M. Borguis-Desbordes, chef de l'expédition, a été atteint d'un accès de fièvre qui a failli l'emporter ; demeuré à Saldé, il s'y est rétabli et a rejoint son poste, mais, par suite de la baisse rapide des eaux du fleuve, les bateaux à vapeur qui remorquaient les chalands chargés de matériel n'ont pu atteindre Bakel. Dès lors la mission a gagné Médine où elle a commencé ses travaux.

Un crédit de 8,000,000 de francs a été voté par la Chambre, à Paris, pour la ligne de **Médine à Bafoulabé.** Elle a, en outre, adopté un projet de loi approuvant la concession faite à une compagnie, du chemin de fer de Saint-Louis à Dakar, et voté un crédit de 1,700,000 fr. pour la pose d'un câble entre Dakar et Saint-Vincent. Cette dernière ligne mettrait le Sénégal en communication directe avec l'Europe.

M. Borguis-Desbordes a reçu à Médine des nouvelles de la mission **Gallieni,** qui était encore à Nango près de Ségou, à la fin d'octobre. Tous les membres de l'expédition avaient beaucoup souffert de la fièvre, d'autant plus que la quinine et les médicaments leur faisaient défaut. Leur santé était rétablie, et ils attendaient avec impatience qu'Ahmadou leur permît de partir. Il était occupé à ouvrir la route du Kaarta, fermée par les Bambarras, et voulait y faire passer M. Gallieni et ses gens lorqu'il aurait remporté un premier succès. La mission comptait pouvoir quitter Nango en décembre et arriver à Médine en février.

La fièvre jaune est en décroissance à Saint-Louis, mais les bateaux à vapeur n'y prenant point de passagers, le Dr **Lenz** y a été retenu. D'après une lettre à la Société africaine allemande, il espérait pouvoir partir à la fin de décembre, se rendre aux Canaries, et revenir par le Maroc où il avait laissé une partie de ses bagages et de ses collections.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'Algérie et la Tunisie sont maintenant unies par un service postal journalier, qui, moyennant 15 cent. par lettre, dessert toutes les stations de la Tunisie.

M. le comte d'Hérisson et M. le marquis de Billing sont partis pour leur mission archéologique en Tunisie.

Le commandant Rubattino va établir une ligne régulière de vapeurs Gênes-Bengasi.

L'expédition italienne dirigée par Matteucci était le 23 octobre à Geri, dans le Dar Tama, à une journée de marche de Abeschr, capitale du Ouadaï. Matteucci comptait y entrer le lendemain.

D'après une dépêche datée du Caire, 28 janvier, le nouveau Cheik, El Bakri, d'accord avec le Khédive, a ordonné la suppression de la cérémonie consistant à passer à cheval sur les corps prosternés des musulmans fanatiques, lors de la prochaine fête du prophète.

Mariette-Bey, le célèbre égyptologue auquel on doit la découverte du Sérapéum et des tombeaux des bœufs Apis, le déblayement du Sphynx et de nombreux mémoires sur les monuments égyptiens, vient de mourir; des obsèques solennelles lui ont été faites au Caire.

Au nord de Memphis, près de Sakkarah, deux pyramides ont été dégagées du sable qui les entourait. Elles ont été construites par deux rois de la sixième dynastie; les parois intérieures sont couvertes de plusieurs milliers d'inscriptions.

M. Lombard, membre correspondant de la Société normande de géographie, a été chargé d'une mission scientifique en Abyssinie; il a dû arriver à Massaoua.

Rohlfs et Stecker sont montés de Massaoua à Ailet, où Ras-Aloula devait les recevoir pour les accompagner à travers les districts de la frontière, rendus peu sûrs par suite de la guerre qui y régnait.

La Société italienne de géographie se propose de fonder une station météorologique à Assab. Le gouvernement italien a chargé de l'administration civile de la colonie naissante M. le chevalier Bianchi, qui appartient au personnel consulaire; vu l'importance pour le commerce de l'Italie de l'expédition projetée par le club africain de Naples, il a envoyé à son président, M. Tommasi, un subside de 4000 francs.

La caravane des missionnaires d'Alger, destinés aux stations du Tanganyika, est heureusement arrivée à Karéma. En revanche, celle qui se rendait au Victoria Nyanza, a été pillée en route.

Un projet pour la construction de lignes télégraphiques dans l'Afrique portugaise, spécialement dans la province de Mozambique, sera prochainement présenté au gouvernement portugais. Un décret consacrant une organisation nouvelle du service des travaux publics dans l'Afrique portugaise a été soumis à la signature royale. Quatre directions sont créées pour les provinces du Cap Vert, de Saint-Thomas, d'Angola et de Mozambique.

D'après une dépêche de lord Kimberley, le traité avec le Portugal, relatif au chemin de fer de la Baie de Delagoa, devait être ratifié par les Cortès dans la session de janvier 1881.

M. Pinkerton, qui avait travaillé dix ans chez les Zoulous, et paraissait admirablement préparé pour la nouvelle mission américaine dans le royaume d'Oumzila, a succombé à Inhambané aux atteintes du climat.

M. Collingwood, commissaire du gouvernement du Transvaal dans le district de Rustenberg, y a découvert des gisements miniers, où le cuivre et d'autres minéraux se trouvent en abondance. Il y a aussi constaté l'existence de mines d'or, dont la richesse égalerait celle des mines de l'Australie.

Depuis de longs mois on était sans nouvelles du voyageur Hildebrandt, qui explorait Madagascar. Après une expédition très fructueuse, de la côte occidentale au plateau central, il tomba malade à deux lieues de Antananarivo, où il fut soigné, et se remit assez pour pouvoir se rendre en juillet aux eaux thermales de Sirabé afin d'y rétablir sa santé.

Le comte Henri d'Arpoare, premier agronome des provinces du Cap Vert et de Guinée, a été chargé par le gouvernement portugais d'étudier l'importante question de l'utilité des bois de cette dernière colonie.

Un petit vapeur allemand, le *Carlos*, naufragé près de Nanna Kroo (Libéria), a été pillé par les natifs, qui ont dépouillé les hommes de l'équipage de leurs vêtements et de tout ce qui leur appartenait. L'amirauté allemande a dépêché la corvette *Victoria* à la côte d'Afrique, pour punir les Kroumens de cet acte de barbarie.

Le gouvernement anglais a décidé d'envoyer de Sierra-Leone à Ségou une mission, sous la direction du Dr Gouldsbury, administrateur de la Gambie, qui est versé dans la diplomatie africaine et accoutumé au climat de cette région.

M. Olivier Pastré prépare un nouveau voyage en Afrique, il sera accompagné par M. Gaboriau, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, qui a déjà séjourné à Madagascar.

M. Soleillet, qui avait dû revenir à St-Louis, en est reparti dans la direction de Matam et Bakel, sur le Sénégal.

M. Cornelius Dœlter, professeur de l'université de Gran (Hongrie), a été chargé d'une mission scientifique aux îles du Cap Vert.

NOTE SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'ALGÉRIE

Les discussions qui ont eu lieu cette année à la Chambre des Députés ont fourni, au gouverneur général de l'Algérie, l'occasion d'exposer le programme des changements considérables qu'il veut introduire dans l'administration de ce pays. Comme on le sait, l'Algérie qui était anciennement entre les mains du pouvoir militaire, avait subi peu à peu une espèce de bifurcation, dont le résultat avait été la création d'un terri-

*

toire civil administré par des préfets, englobé dans un territoire militaire, régi par les généraux et les bureaux arabes. Nous ne voulons point entrer dans l'appréciation de ce système hybride ; ainsi que l'on aurait pu s'y attendre, les deux pouvoirs, civil et militaire, faisaient assez mauvais ménage. Il existait entre eux une hostilité plus ou moins latente, très préjudiciable à la bonne marche des affaires générales. M. Albert Grévy, frappé de ces inconvénients, a rattaché au territoire civil toute la vaste étendue habitée par les indigènes agriculteurs et stables, et n'a laissé entre les mains plus énergiques du pouvoir militaire que les frontières et la zone méridionale, composée d'oasis et de nomades.

Cette espèce de révolution est certainement d'accord avec la logique, et fera disparaître ces anomalies étranges qui naissaient de la division du pays en deux camps hostiles. Mais nous craignons que la mise en marche de cette nouvelle machine administrative ne rencontre bien des difficultés, dont M. Grévy ne s'est peut-être pas rendu compte. Il ne suffit pas de changer pour améliorer. L'expérience qui commence à se faire ne semble pas démontrer jusqu'ici que, pour mener les indigènes, la toge ait une sensible supériorité sur l'épée. Notre gouverneur général a déjà compris que l'Arabe exige des procédés expéditifs et sommaires, et il demande que ses agents, maires des nouvelles communes indigènes, soient armés de pouvoirs discrétionnaires assez semblables à ceux des bureaux arabes. Ces maires n'abuseront-ils pas de ces pouvoirs comme on le reprochait aux officiers ? Privés du prestige de l'épaulette, arriveront-ils à obtenir ce respect absolu que l'Arabe professe pour l'uniforme ? Ces agents, jeunes, sans expérience, éloignés de tout contrôle, résisteront-ils aux entraînements et aux séductions que l'Arabe s'entend si bien à semer sous les pas de ceux dont il espère quelque faveur illégale ? L'avenir répondra à tous ces points d'interrogation; il nous dira si les innovations de M. Grévy ne sont pas prématurées et pourront prendre en réalité le titre de réformes.

Il est déjà permis d'en douter au point de vue de la sécurité et de la répression des crimes. Alors que tout était entre les mains d'un pouvoir unique et énergique, la sécurité était pour ainsi dire complète ; un crime était-il commis, le caïd *devait* livrer les coupables dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être considéré comme complice, et il les livrait. Aujourd'hui nos tribunaux procèdent avec une majestueuse régularité, tout se passe suivant les règles du code ; mais, au milieu de toutes ces formalités, le délinquant a dix fois le temps de s'échapper et de passer entre les mailles du filet. On commence à se préoccuper du

nombre croissant des attentats, leurs auteurs étant rarement atteints et leur audace devenant inquiétante.

Le gouvernement vient de constituer une commission extra-parlementaire, dans le but d'étudier les questions relatives à l'administration algérienne supérieure. L'on éprouve, en haut lieu, le besoin de réorganiser ; il fallait bien céder, pour l'Algérie, à cette démangeaison universelle. Il y aurait certes beaucoup à faire pour la prospérité réelle du pays et surtout pour sa prompte colonisation; mais, de cela, l'on ne s'occupera guère, et l'on va discuter sur des questions absolument oiseuses, dans le but plus ou moins voilé de renverser ce même gouverneur général dont, il y a deux ans, on faisait un sauveur immortel.

Quoi qu'il en soit de ces nouveautés, dont les anciens Algériens connaissent le néant, il serait injuste de ne pas reconnaître que, depuis peu d'années, l'Algérie a progressé d'une manière fort remarquable. Nous pouvons même dire qu'elle a fait un saut énorme. L'un de ses besoins urgents consistait en des voies de communication rapides et économiques. L'on y satisfait largement par la construction d'un réseau complet de chemins de fer. Dans la province de Constantine, les lignes de Philippeville à Constantine et Sétif, et de Bône à Guelma et Constantine sont terminées; l'on construit en ce moment la voie de Bône à Soukahras, qui sera ouverte au mois de juin prochain et se prolongera, d'un côté jusqu'à Tunis et de l'autre jusqu'à Tebessa et Aïn-Beïda. L'on va adjuger les travaux de la ligne de Sétif et Bordj-Bouareridj, qui aboutira d'un côté sur Alger et de l'autre sur Bougie. Enfin, l'on va mettre la main à la ligne de Constantine à Batna et Biskra, qui deviendra probablement la tête du futur Trans-Saharien. Si rien ne vient entraver ces travaux, toutes ces lignes seront ouvertes dans l'espace de trois ans, et la province sera ainsi dotée d'un magnifique réseau de lignes qui la couperont en tous sens.

Au point de vue agricole l'essor n'est pas moins considérable. Les efforts se portent de plus en plus vers la vigne, dont les colons plantent des espaces importants. Quoique l'on soit encore dans la période des tâtonnements, cette opération donne les résultats les plus encourageants. L'on peut évaluer de 2,500 à 3000 francs le coût total d'un hectare de vignes jusqu'à l'époque de pleine production (trois ans), y compris la construction de maisons et de caves, ainsi que tout l'outillage, pressoirs, foudres, cuves, etc. Le rendement moyen pour les cépages courants est de 50 hectolitres; le prix le plus bas de l'hectolitre pris sur place est de 25 francs, ce qui donne au minimum un total de 1,250 francs

par an. En supposant que les frais de récolte et de vinification s'élèvent à 450 francs, il y aura un bénéfice net de 800 francs pour 3000 fr. de capital engagé, soit de 26 %. En faisant la part des cas fortuits, il restera toujours un bénéfice de 20 % environ. L'on peut comprendre, d'après cela, l'engouement, je dirai presque l'enthousiasme des colons pour la plante de Noé. Le vin obtenu est en général de médiocre qualité, mais comme ses défauts ne proviennent que de mauvais procédés de vinification, ils tendent à disparaître. Déjà même quelques colons, plus intelligents ou mieux outillés, produisent d'excellents vins, corsés, généreux et de bonne garde, dont ils trouvent des prix élevés, de 80 à 100 fr. l'hectolitre.

Ces beaux résultats ont fini par attirer l'attention des capitalistes français, qui commencent à acheter des terres de tous côtés. La première conséquence de ce mouvement a été une hausse considérable sur le prix des bons terrains qui, depuis deux ou trois ans, ont doublé de valeur. Ceux qui valaient à peine 200 francs, il y a dix ans, se cotent rondement de 500 à 600 francs au moins, et tout fait présumer que cette élévation de prix ne s'arrêtera pas là.

D'après la législation actuelle, un colon concessionnaire ne peut contracter valablement aucun emprunt hypothécaire tant qu'il n'a pas reçu son titre définitif de propriété, c'est-à-dire pendant cinq ans. Il en résulte que le colon, qui est obligé à la construction d'une ferme et qui doit vivre, pendant un an au moins, sans retirer aucun produit de sa terre, se trouve le plus souvent dans un état de gêne qui met obstacle à toute amélioration du sol et à toute plantation fructueuse. S'il pouvait emprunter il se tirerait facilement d'affaire, car le taux de l'intérêt est tombé de 7 à 8 % (?). Au lieu de cela, il se voit forcé d'immobiliser son mince capital dans la construction d'une maison; il végète, et, après quelques années de misère, il faut renoncer à la lutte et abandonner une terre où sont enfouis les rêves dorés et les économies. Frappé de ce douloureux spectacle, le gouverneur général a annoncé récemment qu'il préparait une loi qui permettrait aux colons d'emprunter, sans attendre le titre de propriété. Espérons que ce projet ne dormira pas indéfiniment dans le fond d'un tiroir, et que ces excellentes intentions ne resteront pas, comme tant d'autres, à l'état de mythe. Ce serait d'autant plus urgent que le nouveau Crédit foncier algérien va bientôt commencer ses opérations, et qu'il prêtera probablement à un taux abordable.

Le courant de l'immigration et de la colonisation a sensiblement re-

pris et il est assez satisfaisant. Mais l'œuvre générale de la colonisation se trouve paralysée, par le fait grave que le domaine de l'État n'a presque plus de bonnes terres à y affecter. Pour créer de nouveaux villages, l'État se trouve donc dans l'obligation onéreuse d'acheter des terres, puis de les rétrocéder à titre gratuit aux nouveaux colons. C'est une lourde charge pour le budget de l'Algérie. Sous le règne de Louis-Philippe et sous l'Empire on a gaspillé les terres, en les jetant, par milliers d'hectares, entre des mains souvent peu dignes d'une pareille libéralité ; aujourd'hui cette richesse est tarie. Nous payerons cher l'incurie, pour employer le mot le moins âpre, de ces administrateurs aveugles qui n'ont jamais compris ce que valait l'Algérie. Malgré cela, le budget de l'Algérie (30 millions) est enfin arrivé cette année à s'équilibrer sans faire appel à celui de la France, et le jour n'est pas éloigné où il soldera en excédant, grâce au développement régulier et normal des ressources du pays.

En résumé, l'année a été bonne. Les récoltes ont donné un résultat satisfaisant, l'exécution des voies ferrées marche avec activité, les terres augmentent de valeur, et les colons sont en général dans une position aisée. Tout fait présumer que l'année 1881 sera aussi favorable et que le pays entrera enfin dans une ère de prospérité réelle et solide.

E. C.

LES SPELOUNKEN

(Voir la carte jointe à cette livraison.)

Quelque restreinte que soit la région dont nous désirons entretenir nos lecteurs, elle n'en est pas moins intéressante, car, située à l'extrémité septentrionale du Transvaal, aux confins du monde civilisé de cette partie de l'Afrique, elle peut devenir une base d'opérations pour les explorations du plateau central, entre le Limpopo et le Zambèze, et le point de départ des efforts tentés pour y faire pénétrer la civilisation. La Société des Missions de l'Église libre du canton de Vaud, qui y a ses deux stations de Valdézia et de Waterfall, en ayant dressé une carte, a bien voulu nous autoriser à en faire faire un tirage spécial pour nos abonnés.

A une distance de la ville du Cap égale à celle qui sépare Londres de Naples ou de Lisbonne, le district des Spelounken est borné au nord par les monts Zoutpansberg ou « des Lacs salés, » ainsi nommés de grands

marais d'eau salée qui se trouvent sur leur versant septentrional. Cette chaîne s'étend de l'ouest à l'est; celles de ses cimes qui dominent les Spelounken sont: le Pisang Kop, 1,213^m; le Mangouété, 1,372^m, et le Makhatou, 1,829^m. Les formes en sont moins grandioses que celles des Alpes, mais, par ses gorges, ses crêtes, ses mamelons, ses rochers, ses belles pentes boisées ou gazonnées, elle rappelle plutôt le Jura.

Au pied des monts Zoutpansberg, vers leur extrémité orientale, s'étendent les Spelounken, district montueux qui compte de nombreux vallons courant dans tous les sens et bien arrosés; du versant méridional de la grande chaîne descendent plusieurs rivières, dont la principale, le Lebvoubyé, côtoie pendant quelques lieues la montagne, reçoit les eaux de toutes les autres et va se verser dans le Limpopo. De la crête de la petite chaîne des Spelounken, dont les points les plus élevés n'atteignent pas 1000^m, on domine une étendue considérable de territoire : au S., de grandes et belles vallées bien boisées, parcourues par de nombreux cours d'eau, entre autres le Tabié; à l'ouest, la vue s'étend sur un vaste plateau de 900^m d'élévation, jusqu'à Goedgedacht, station actuelle du missionnaire hollandais Hofmeyr, à 75 kilomètres de distance, à l'extrémité occidentale des Zoutpansberg.

Quoique situé sous le tropique du Capricorne, ce district, vu son altitude, jouit d'un climat généralement salubre. L'hiver y règne quand nous avons l'été (d'avril en septembre); c'est la saison sèche par excellence; il n'y a ni neige, ni vent glacé; toutefois il gèle de temps à autre. En octobre, où commence l'été, les matinées et les soirées sont encore fraîches, mais au milieu du jour la chaleur est déjà assez forte; aussi les variations de température sont-elles considérables. Avec les premières pluies, peu abondantes d'abord, l'herbe pousse comme par enchantement et les coteaux s'émaillent de fleurs magnifiques; les espèces d'arbres sont nombreuses : mimosas, pêchers, amandiers, citronniers, orangers, grenadiers, euphorbes, aloès, bananiers, sycomores géants, etc. En général le sol est très favorable à la culture; il suffit de gratter la terre et d'y jeter la semence pour que la plante paraisse; quand les indigènes labourent leurs champs, ils n'enfoncent pas leur pioche à une profondeur plus grande que la largeur de la main; le maïs, les patates, les pois, les fèves, les lentilles, la canne à sucre y viennent très facilement; nos compatriotes songent à faire des plantations de thé et de café. Il y a beaucoup d'abeilles sauvages fournissant un bon miel. Le lion, la hyène n'ont pas encore disparu de ce district, où abondent aussi les antilopes et les zèbres; quant aux éléphants, ils se sont déjà retirés vers le Limpopo.

Les premiers colons de ce district reculé ont été des Boers, qui y ont fait venir les noirs. Le gouvernement de la république du Transvaal, de 1858 à 1877, ayant divisé tout le territoire en un grand nombre de fermes, quiconque voulait s'établir dans le pays devait acheter une de ces fermes. L'étendue en était parfois très considérable; celle de M. Albasini, la plus septentrionale du pays, avait dans ses limites environ 5,000 indigènes. Sur celle de Klipfontein, de 2 kilomètres et demi de large sur 7 kilomètres de long, achetée par la mission vaudoise pour y établir la première de ses stations, vivaient plusieurs milliers de natifs ; la seconde station, entourée d'une population considérable, et près des kraals des deux chefs Ntapalalé et Njakanjaka, a reçu le nom de Waterfall, d'une chute d'eau de 5 à 6 mètres, formée par un des ruisseaux qui descendent de la chaîne des Spelounken. Les colons actuels, infiniment moins nombreux que les natifs, sont des Boers, des Anglais, des Allemands, des Danois. Quant aux indigènes, ils appartiennent essentiellement aux deux tribus des Bathsuethlas ou Bavendas, parents des Bassoutos et parlant le sessouto, et des Magouambas parlant le cafre (sigouamba), venus de l'Est, pour fuir la tyrannie des chefs Amatongas, population de race zoulou qui, d'après les rapports des chasseurs et des voyageurs, s'étend le long du littoral de Sofala à la baie de Delagoa. A Valdézia et à Waterfall, les Bathsuethlas et les Magouambas sont mélangés ; ils vivent sur les fermes ou sur les flancs des Zoutpansberg et des Spelounken, dans de petits villages, la plupart composés de 5 ou 6 huttes seulement, chacun aspirant à être maître chez soi.

Les Magouambas sont fiers, intraitables, comme les Zoulous, mais très désireux de s'instruire. Ils portent une ceinture de peau d'où pendent des queues d'animaux sauvages ; ils affectionnent aussi les plumes et les panaches ; leurs armes de guerre sont le bouclier de cuir et la lance ; la vie humaine n'a point de prix pour eux. Les Bathsuethlas, race pastorale paisible, sont plus aimables que les Magouambas, mais moins avides d'instruction. Leur servilité envers leur chef est extrême. Chaque mosuethla, en s'approchant d'un chef, doit s'arrêter à cinq ou dix pas, mettre un genou à terre, joindre les mains à la hauteur de la tête, et s'incliner jusque sur le sol, après quoi il peut se relever et s'adresser au chef. Les femmes également, devant leur seigneur et maître, joignent les mains à la hauteur du front et s'inclinent trois fois jusqu'à terre ; aucune n'ose marcher en présence du chef ; elles doivent se traîner sur les genoux et sur les mains. En général les travaux agricoles sont faits par les femmes. La polygamie maintient ces tribus dans un état de

dégradation auquel les missionnaires ont beaucoup de peine à les arracher. Elles n'ont pas l'idée d'un dieu suprême ; les indigènes prient leurs pères, leurs mères, leurs grands-parents ; leur culte consiste à verser de la bière forte en appelant leurs dieux à venir boire. En cas de maladie, ils suspendent aux cheveux et au cou des malades des fétiches : vessies de mouton, ongles, griffes, vieux os, auxquels on attribue la vertu de rendre les dieux propices. Quand la sécheresse fait craindre la famine, que le maïs sèche sur pied et que l'herbe est brûlée, ils recourent à leurs sorciers faiseurs de pluie, qu'ils comblent d'offrandes, ou à leurs sortilèges ; ils déterrent leurs morts ou envoient une vache à une reine voisine, Motyatye, qui est censée faiseuse de pluie. Dans les guerres avec des tribus du voisinage, la tactique est d'incendier les villages, d'enlever le bétail, de brûler les provisions de maïs pour réduire l'ennemi à la disette. Un des fléaux contre lesquels il y a le plus souvent à lutter est l'ivrognerie, introduite et développée par certains blancs qui, malgré les efforts des missionnaires, ont établi aux Spelounken des débits d'eau-de-vie et de spiritueux, cause de ruine pour le pays. Le gouvernement britannique cherche à s'opposer à la vente des spiritueux et à discréditer la polygamie, mais jusqu'ici il a obtenu peu de succès.

Quoique au seuil de la barbarie, les Spelounken sont cependant à portée des ressources de la civilisation. En un jour on peut se rendre à cheval à Marabastad, le centre d'habitation le plus considérable du nord du Transvaal, ou à Eersteling, résidence du premier magistrat de cette région et siège du commissariat qui administre les indigènes des districts de Waterberg et de Zoutpansberg, sous la dépendance directe du gouverneur du Transvaal, résidant à Prétoria. Les Spelounken sont d'ailleurs très bien situés pour servir de centre à une mission et pour lui permettre de s'étendre : au S.-O., sont les Bamaletzis, au nombre de 12,000 environ, avec de nombreux villages rapprochés les uns des autres : au sud, le district de Motyatye, où abondent les Magouambas, et le grand peuple des Bapédis, dont les petits chefs reconnaissaient Secoceni pour leur suzerain ; au nord, quelques milliers de Bathsuethlas et au delà du Limpopo les nombreuses familles des Baniaïs. Les missionnaires de la Société de Berlin, en vertu d'un arrangement conclu avec ceux de l'Église vaudoise, travaillent au milieu des Bapédis des Zoutpansberg. Les Suisses se sont réservé les Magouambas, beaucoup plus nombreux : ils comptent explorer la contrée au N.-E. de Valdézia, où doit se trouver, à 100 kilomètres, entre le Limpopo et le Zambèze, une grande colonie de Magouambas, et celle au sud où de nombreuses familles de la même

tribu habitent à l'ouest des Bapédis. Ils hâtent de leurs vœux le moment où des voies de communication meilleures leur permettront de se mettre en rapport avec les Magouambas du royaume d'Oumzila; ce roi, qui séjournait autrefois aux Spelounken, où il avait été chassé par son frère, est aujourd'hui le chef le plus puissant des Amatongas.

En attendant, les missionnaires ont travaillé avec zèle : à côté des occupations de leur ministère, ils ont fondé des écoles pour l'enseignement ordinaire et des écoles de travaux manuels, — étudié la langue sigouamba, pour faire imprimer des livres à l'usage de ces écoles,— pratiqué la médecine et la pharmacie, — construit des maisons et des chapelles, qu'il leur a fallu défendre contre les termites destructeurs,— perfectionné l'agriculture,— travaillé au relèvement de la femme,— appris aux natifs à se vêtir, —préparé les jeunes Magouambas les plus intelligents, par un stage à l'école de Morija dans le Lessouto, à devenir eux-mêmes les porteurs des bienfaits du christianisme aux tribus rapprochées et éloignées des Amatongas. — Ils n'ont pu accomplir ces travaux qu'au prix de grandes fatigues, de maladies fréquentes, de deuils douloureux; au milieu de ces occupations et de ces épreuves, ils ont fait des observations géographiques sur une contrée mal connue jusqu'ici, et à laquelle les travaux des missionnaires américains envoyés chez Oumzila, comme aussi le projet du chemin de fer entre la Baie de Delagoa et le Transvaal, peuvent donner bientôt une grande importance.

POPULATION DE L'AFRIQUE

L'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique est encore trop imparfait pour que l'on puisse avoir des renseignements précis sur le chiffre de sa population totale, ainsi que sur le nombre des habitants de ses diverses parties. Les limites de certains États sont encore trop indécises; dans ceux où elles sont mieux déterminées les recensements sont encore trop peu pratiqués; et surtout, pour les parties où la civilisation n'a pas pénétré, les moyens d'apprécier le chiffre de la population trop défectueux pour que l'on ose prétendre à autre chose, à cet égard, qu'à des données approximatives. Quoi qu'il en soit, nous devons être reconnaissants envers M. le Dr Behm, successeur de Petermann dans la direction des Mittheilungen de Gotha, des efforts qu'il fait pour s'approcher toujours plus de la vérité sur ce point. Depuis sa première publication sur la population des pays de l'Afrique en 1866, il n'a pas cessé, dans les

cinq éditions de la « Bevölkerung der Erde » qu'il a publiées postérieurement, de corriger et de compléter son premier travail. S'aidant des recensements les plus récents faits dans certains États, de la dernière édition de la grande carte de Stanford, et des données fournies par Livingstone, Cameron, Stanley, Nachtigal, Pogge, etc., voici les résultats auxquels il est arrivé :

La superficie totale du continent africain et des îles qui s'y rattachent peut être évaluée à 29,909,444 kilomètres carrés, et sa population à 205,679,000 habitants, répartis de la manière suivante :

	Kilom. carrés.	Population.
Maroc	812,332	7,829,000
Algérie	667,065	2,867,600
Tunis	116,348	2,100,000
Tripoli	1,033,349	1,010,000
Sahara	6,180,426	2,850,000
Égypte avec ses dépendances	2,986,915	17,420,000 [1]
Abyssinie	333,279	3,000,000
Kaffa, Harar, Pays des Gallas et des Somalis	1,897,038	15,500,000
Soudan central	1,714,984	31,770,000
Soudan occidental, Haute-Guinée	1,993,046	43,600,000
Afrique équatoriale	3,972,880	47,000,000
Afrique portugaise orientale	991,150	1,000,000
Afrique portugaise occidentale	78,470	9,000,000
État libre du fleuve Orange	111,497	75,000
Afrique australe indépendante [2]	5,426,193	14,799,000
Afrique anglaise du Sud [3]	968,418	1,966,000
Iles africaines	626,054	3,892,400
	29,909,444	205,679,000

[1] Le journal l'*Égypte* estime ce chiffre beaucoup trop fort. L'Égypte proprement dite ayant, en 1878, d'après le calcul du bureau de statistique égyptien 5,517,627 habitants, le Soudan et les provinces équatoriales devraient, d'après Behm, en avoir environ 12,000,000. M. Cortambert ne leur en donne que 9,200,000. Le Gouvernement étudie en ce moment le mode à employer pour obtenir un recensement sérieux de l'Égypte.

[2] Sous la désignation « Afrique australe indépendante » sont compris les États du Mouata Yamvo, de Kasongo, des Barotsés, des Zoulous, des Matébélés, etc. etc.

[3] D'après un rapport de M. Henrique Shepstone, le chiffre de la population de

Il est intéressant de comparer à ces chiffres ceux des autres continents, soit pour la superficie soit pour la population :

	Kilom. carrés.	Population.
Europe	9,710,340	315,929,000
Asie	44,572,250	834,707,000
Amérique	38,389,210	95,495,500
Australie et Polynésie	8,953,727	4,031,000
Régions polaires	4,520,400	82,000
Afrique	29,909,444	205,679,000
Total	136,055,371	1,455,923,500

La moyenne d'habitants par kilom. carré est :

Pour l'Europe	32,5
» l'Asie	18,7
» l'Afrique	6,9
» l'Amérique	2,5
» l'Australie et la Polynésie	0,4

BIBLIOGRAPHIE[1]

VOYAGE AUX ILES FORTUNÉES. LE PIC DE TÉNÉRIFFE ET LES CANARIES, par *Leclerq.* Paris (E. Plon). 1880, in-16. 237 p. 3 fr. — Après avoir visité la Norwége et les Pyrénées, les Montagnes Rocheuses et le Caucase, M. Leclercq a été poussé par le besoin d'horizons nouveaux vers Ténériffe et les Canaries, qu'il a explorées en voyageur préparé à bien

l'Afrique anglaise du Sud devrait être augmenté d'une manière notable, Behm ne donnant au Transvaal que 315,000 habitants, tandis que Shepstone en porte le chiffre à 774,930.

Les indications suivantes, tirées des *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, aideront nos lecteurs à se rendre compte de l'étendue de quelques-unes des possessions britanniques dans l'Afrique australe :

La superficie de la Colonie du Cap égale à peu près celle de la France.
» du Lessouto » » » Grèce.
» de la Cafrerie et de Natal est le double de celle de la Grèce.
» du Transvaal est un peu plus petite que celle des Iles Britanniques.

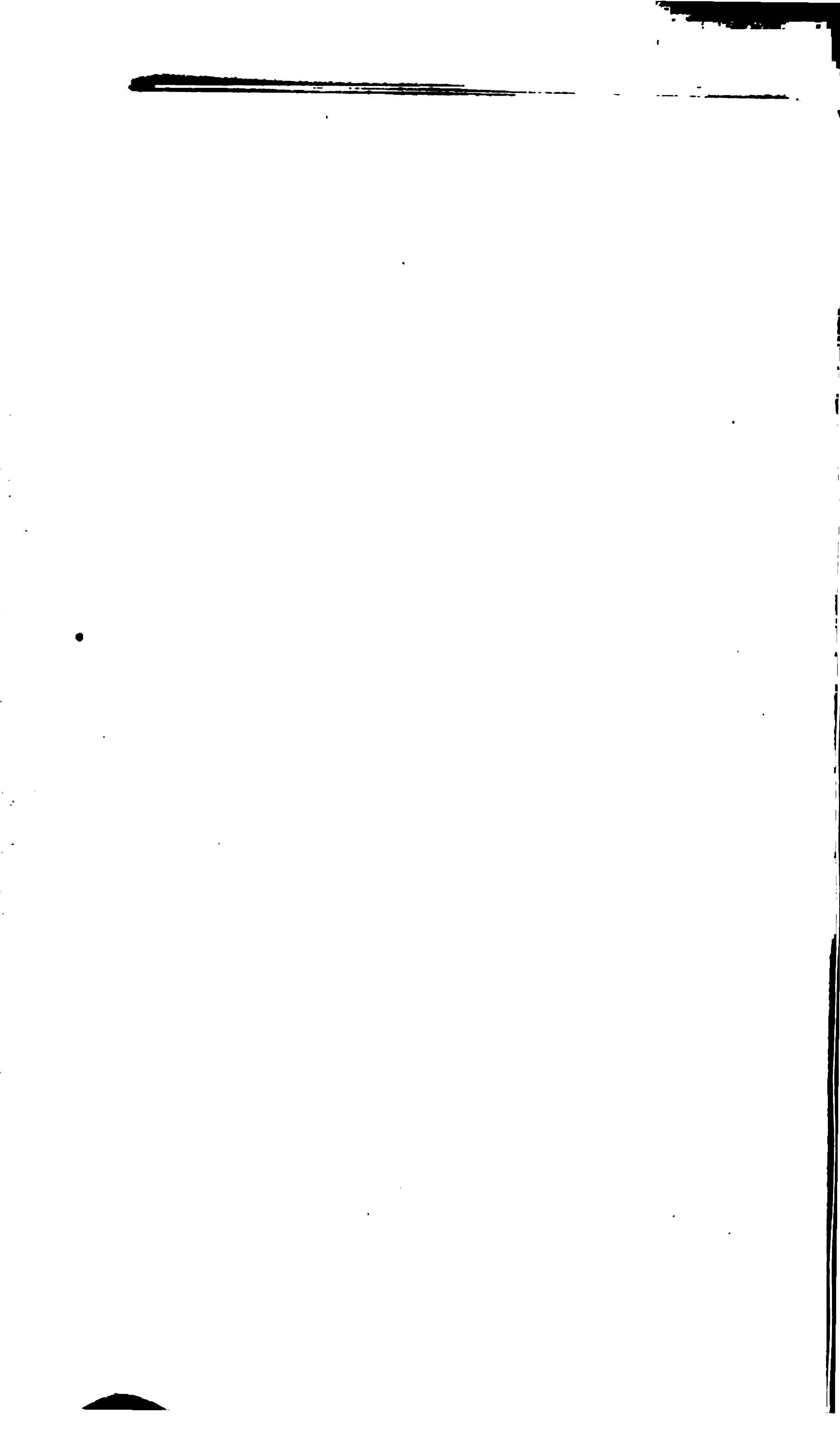
L'État libre du fleuve Orange est un peu plus grand que l'ancien royaume des deux Siciles.

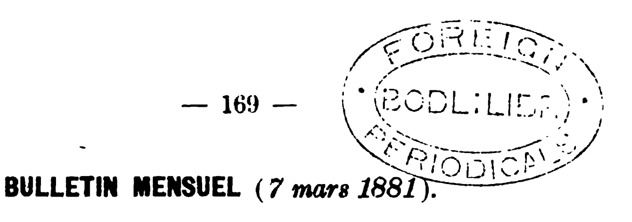
[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

voir, et décrites dans un style auquel son habitude de raconter ses voyages donne un grand attrait. Soit qu'on parcoure avec lui les vallées d'Orotava et d'Icod, ou la cordillère d'Anaga, soit qu'on fasse l'ascension du Pic de Ténériffe et que, du sommet de cet immense obélisque, l'œil plonge au sein de la mer illimitée de nuages qui se déroule à plus de 2000^m au-dessous, on éprouve quelque chose de l'enchantement produit sur lui par la nature de ces îles si bien nommées Iles Fortunées, ou par les mœurs simples et douces de leurs habitants. On comprend que les réminiscences des bergers de Virgile, du dieu Pan, du jardin des Hespérides, des Champs Élysées se présentent souvent à son esprit. Les souvenirs des Guanches l'attirent aussi, et il consacre à la description de leurs mœurs un chapitre qui n'est pas un des moins intéressants de ce volume, que voudront lire beaucoup de ceux qui, tout en ayant le désir de voir les Iles Fortunées, ne pourront pas s'y rendre. Qu'ils les visitent en compagnie de M. Leclercq, ils trouveront un grand charme aux scènes qu'il raconte et seront heureux d'avoir vécu quelque-temps dans la société de ces indigènes, dont ils auront appris à goûter l'affectueuse hospitalité.

Croquis algériens, par *Ch. Jourdan*. Paris (A. Quantin), in-16, 1880, 302 p. — Comme le titre de cet ouvrage l'indique, il ne s'agit pas ici d'une étude semblable à celle de M. Mercier (l'Algérie en 1880), dont nous parlions dans notre précédent numéro, mais de croquis, habilement et finement dessinés par un littérateur artiste, de tout ce qui n'est pas européen dans la colonie. Aux tableaux qu'enfante trop facilement l'imagination sur la nature du pays et sur la vie des indigènes, il oppose la peinture vraie de ce qu'il a vu de la vie paisible des Arabes, absorbée par les nécessités matérielles que fait renaître chaque jour. Chaque physionomie est esquissée avec beaucoup de finesse, de vie et de gaieté. Au dehors d'Alger, au delà de l'espace occupé par la civilisation et des points isolés sillonnés par la charrue française, il est heureux de trouver l'aspect sauvage de la campagne telle que l'a faite la nature, ou, dans les constructions des villes comme Tlemcen, un sentiment artistique naturel à ce peuple, qui conserve au milieu de sa barbarie actuelle la tradition de sa civilisation passée. L'artiste se retrouve partout dans ces pages, même quand il parle des mœurs politiques et sociales des Kabyles. Nous ne ferions qu'une réserve au sujet du procédé par trop sommaire de destruction, recommandé à l'égard de la confrérie des Kouan, dont l'influence n'a pas été étrangère aux dernie soulèvements qui ont eu lieu en Algérie.

ivière





BULLETIN MENSUEL (*7 mars 1881*).

L'intérêt toujours plus vif qu'inspire aux Français leur colonie de l'**Algérie** se manifeste dans le choix que l'Association française pour l'avancement des sciences a fait d'Alger, pour y tenir son prochain congrès. Il s'ouvrira le 14 avril ; à la même époque auront lieu un concours régional et une exposition de l'industrie, des arts et de l'agriculture. Un comité local, présidé par M. le sénateur Pomel, directeur de l'École des sciences d'Alger, a commencé à organiser cette session du Congrès, qui comprendra des séances diverses et des excursions de durées différentes. Les environs d'Alger seront visités en détail ; d'autre part, on ira à Oran et Tlemcen d'un côté, à Constantine, Bone et Philippeville de l'autre ; vers le sud, on organise des expéditions plus longues pour Laghouat et Biskra ; il est aussi question d'une excursion en Tunisie, soit par mer, soit par terre.

Outre la Société anonyme de la Colonie civile du Sahara, dont nous avons déjà parlé, de nouvelles sociétés financières et agricoles se fondent en Algérie : le « Crédit algérien », au capital de 20 millions ; la « Société commerciale et agricole algérienne », qui aura pour but l'achat de terres en Algérie et leur mise en culture, l'achat de produits algériens, céréales, laines, etc., et leur vente en France. Des associations commerciales se forment également en France pour établir un entrepôt de marchandises à Ouargla, dont les relations avec la métropole seront assurées par une ligne télégraphique continue.

Au sud d'Ouargla, M. Harold Tarry, membre de la commission supérieure des communications transsahariennes, vient de découvrir, dans la vallée de l'Oued-Mya, l'ancienne ville importante de Cédrata, recouverte à la longue par l'accumulation des sables. D'après M. Mac Carthy, le savant bibliothécaire d'Alger, cette ville aurait été l'un des établissements les plus considérables des Eibadites, secte musulmane chassée au Xme siècle de Tiaret et du Tell, par les Arabes orthodoxes et fanatiques, et obligée de se retirer vers le Sud. Ils demeurèrent longtemps à Cédrata, occupés d'industrie et de commerce ; mais au XIIIme siècle, leur prospérité éveilla la cupidité d'Arabes pillards de l'Est, qui les forcèrent d'abandonner le fruit de leurs travaux pour se choisir une retraite plus ignorée, au milieu des vallées de difficile accès où se cachent les premières eaux de l'Oued Mzab. Leurs établissements précédents tombèrent en ruines ; le sable finit par combler les puits, les acqueducs souterrains,

les barrages, les réservoirs, que les fouilles entreprises par M. Tarry ont mis à découvert. Ce qu'il y a de plus important peut-être au point de vue de la colonisation, ce sont les sources abondantes d'eau qu'il y a retrouvées et qui arrosaient autrefois des milliers de palmiers. Il a demandé à M. le Gouverneur général des équipes et des appareils de sondage, qui lui ont été accordés pour faciliter ses recherches. Les résultats en seront communiqués au prochain Congrès d'Alger.

La Compagnie des Batignolles a commencé les travaux du chemin de fer et du port de **Tunis.** Depuis plusieurs mois déjà, des ingénieurs faisaient des opérations de sondage sur tous les points par lesquels doit passer le chenal de 9 à 10 kilomètres, qui mettra le lac en communication avec la mer. Le lac lui-même n'a que peu de profondeur, 1^{m} d'eau en moyenne, excepté vers la coupure du côté de Rhadès. Le chenal aura 24^{m} de large, et 8^{m} de profondeur; il sera accessible aux gros vapeurs. Les travaux sont estimés à 60 millions et dureront quatre ans. Ils changeront l'aspect des lieux; les terrains environnants, impropres à tout usage dans l'état actuel, seront exhaussés, et, là où aujourd'hui on ne peut marcher, s'élèveront des magasins, des hangars, des maisons d'habitation le long des quais. — En revanche, la Société marseillaise, à laquelle avaient été vendus les biens de Kérédine pacha, s'est vue entravée dans ses projets d'installations agricoles, par une revendication du propriétaire le plus voisin, M. Lévy, qui a déclaré vouloir exercer son droit de préférence et a pris possession du domaine dans les formes prescrites par la loi musulmane, en présence de deux notaires et d'un délégué du cadi. Il en est résulté quelques tiraillements entre le consul français et le consul anglais, qui protège M. Lévy. La France doit avoir fait des propositions qui ont été renvoyées à l'examen des juges de la couronne. — D'autre part, des tribus tunisiennes de la frontière ont pénétré sur le territoire algérien et y ont tué plusieurs sujets français. En temps ordinaire, cette incursion passerait inaperçue, des razzias de ce genre étant dans les mœurs et coutumes du pays; mais dans l'état actuel des relations entre la France et la Tunisie, ce fait prend un caractère plus grave. Déjà le gouvernement français a jugé nécessaire l'établissement d'un câble télégraphique spécial, destiné à relier directement Tunis à la Corse. Aujourd'hui, les communications avec le consul général français s'opèrent soit par les services qu'ont organisés les Compagnies italiennes, soit par la voie algérienne; celle-ci paraissant trop lente et la première trop peu sûre, un câble sera installé de Tunis à Bonifacio.

Le gouvernement français vient d'attacher à l'**École d'égyptologie**

du Caire un certain nombre de jeunes gens de 20 à 30 ans, qui seront placés sous la direction de M. Maspero, nommé, par le khédive, directeur du musée de Boulaq et des fouilles archéologiques d'Égypte, en remplacement de feu Mariette pacha. L'école a pour mission l'étude de la littérature indigène et celle de l'art moderne chez les Arabes. Le gouvernement français pourvoit à tous ses besoins ; maîtres et élèves habitent ensemble et ne forment qu'une seule famille.

La navigation dans le **Canal de Suez** prend un développement toujours plus considérable; tandis que le mouvement de l'isthme n'avait été, en 1870, année de l'ouverture du canal, que de 486 navires produisant 5,159,327 francs, il a atteint, en 1880, le chiffre de 2,026 bâtiments pour une valeur de 39,829,010 francs.

Le gouvernement italien a définitivement pris possession d'**Assab.** Le commissaire royal civil, M. Giovanni Branchi, et son état-major y ont débarqué le 9 janvier, aux applaudissements de la colonie italienne, et le drapeau officiel aux armes de Savoie y a été arboré. M. **Giulietti,** déjà connu par son voyage à Harar et par ses excursions aux environs d'Assab, accompagnait M. Branchi en qualité de secrétaire, avec la mission d'entreprendre, sous les auspices de la Société géographique italienne et du gouvernement, la traversée du pays des Danakils et des Adels, d'Assab à Aoussa, ainsi que d'étudier la voie la meilleure pour établir des communications entre Assab et l'Abyssinie et faire arriver à la colonie italienne les produits de ce dernier pays. Outre l'utilité commerciale que peut avoir pour Assab le voyage de M. Giulietti, il aura une importance géographique, la région à parcourir étant inconnue. Là se trouvera la solution du problème du Goualima, qui doit, comme l'Haouasch, se verser dans quelque lac intérieur, s'il n'est pas en communication avec ce dernier fleuve. Les aptitudes du voyageur et ses connaissances solides permettent d'espérer qu'il pourra faire de bons levés topographiques et hypsométriques, et, s'il peut explorer le pays un peu au sud d'Aoussa, ses levés se rejoindront avec ceux d'Antinori, de Zeila au Choa.

Bianchi a écrit à l'*Esploratore,* qu'un officier de Ras Adal l'ayant informé de la libération de **Cecchi** et de la prochaine arrivée de celui-ci, il se rendit à sa rencontre et arriva, vers le milieu de juillet, sur les bords du Nil Bleu qui forme la frontière méridionale de l'Abyssinie. A ce moment de l'année, les eaux sont profondes et impétueuses, en sorte que le fleuve, qui a alors 70ᵐ de large, est infranchissable pendant quelques mois. Quand Cecchi arriva au commencement de septembre, les

eaux étaient si grosses que Bianchi ne trouva personne disposé à lui porter une lettre ; les deux voyageurs furent obligés de faire la conversation d'une rive à l'autre, en s'efforçant de dominer le bruit du fleuve : aussi Bianchi eut-il bientôt perdu la voix. Il fallut attendre pour se rejoindre que le fleuve eût moins d'eau, ce qui n'a lieu que vers le milieu d'octobre. Après l'arrivée au Choa du messager envoyé par Cecchi au marquis Antinori pour lui annoncer sa mise en liberté, **Antonelli** et un ingénieur suisse, M. **Ilg,** quittèrent le 7 octobre Let Marefia pour porter des secours à Cecchi à Imbabo dans le Goudrou, où ils parvinrent le 14 du même mois. Ils résolurent de passer avec lui le fleuve pour rejoindre Bianchi qu'ils rencontrèrent à Monkorer, d'où ils se rendirent à Dembeccia. Cecchi et Antonelli, prévoyant que le négous ne leur permettrait pas d'entrer dans le Choa, se décidèrent à revenir à Massaoua ; Bianchi veut continuer son exploration vers le sud.

Après avoir débarqué à Bender Meraya, où les populations Medjourtines, qu'il avait visitées dans son premier voyage, l'ont très bien accueilli, M. **G. Revoil** s'est mis en route pour Berghel, petite localité au delà du cap Guardafui. Il avait avec lui Alinour, fils du tuteur actuel du sultan des Medjourtines. Sa santé était excellente, mais il attendait avec impatience la saison des pluies, qui devait mettre fin à une sécheresse affreuse et à la misère de cette région. Le voyage de circumnavigation autour du cap Guardafui a été fait, jusqu'à Ras Bouah, sur un boutre où 82 hommes s'étaient entassés pêle-mêle ; le reste s'est fait à pied, à travers un pays en général désolé. Près de Ras Assir, M. Revoil a pu retrouver des traces de l'occupation grecque ou romaine. Le 6 octobre, il atteignait Berghel ; il comptait y rester six jours pour visiter les ruines et les vestiges d'habitations primitives qui s'y trouvent. Dès lors, il a gagné Bender Khor, d'où il a dû partir pour Karkar, bien avant dans l'intérieur des terres.

D'après une dépêche télégraphique de Zanzibar au Comité de l'**Association internationale,** MM. Ramæckers et Popelin sont arrivés à Karéma, pour prendre la place de M. Cambier, qui revient en Europe et a déjà atteint Zanzibar. Il ne rentrera pas directement en Belgique. Quoique sa santé ne laisse pas à désirer, le Comité de l'Association africaine a jugé qu'il ne peut pas passer brusquement du climat de l'Afrique au climat de notre pays, et il l'a engagé à séjourner quelques semaines en Égypte. MM. Van den Heuvel, Roger et Becker jouissaient d'une bonne santé ; seul M. De Leu était souffrant à Tabora. — Deux nouveaux voyageurs belges, MM. Hertwig et Luider, sont arrivés à Zanzibar le 6 janvier, pour rejoindre l'expédition du Tanganyika.

M. **Bloyet,** chef de la station du **Comité français,** a reçu tout ce qui lui était nécessaire pour son installation à Condoua, dans l'Ousagara, et pour ses approvisionnements ; il a une vingtaine d'hommes occupés à défricher le terrain qui lui a été concédé et à préparer l'endroit où les constructions seront établies. — Le lieutenant **Matthews** a établi un blockhaus dans l'Ousagara, sur un point qui lui a paru important au point de vue stratégique. Dans l'opinion du Dr Felkin, la construction des routes est d'une importance majeure pour l'ouverture de cette partie de l'Afrique ; il écrit, le 22 décembre, aux *Mittheilungen de Gotha :* « Le sultan voulût-il envoyer toutes ses troupes contre Mirambo, je doute qu'il pût rien effectuer. Il faudrait, pour réduire ce chef, une armée beaucoup plus nombreuse et des soldats accoutumés à des travaux beaucoup plus rudes. On n'aura jamais de passage assuré à l'intérieur aussi longtemps qu'il n'y aura pas une bonne route pourvue, de 100 kilomètres en 100 kilomètres, de stations bien armées. Jusqu'alors, ce sera en vain que l'on sacrifiera les hommes et l'argent. » Dans une lettre postérieure, il ajoute : « J'apprends de Zanzibar que le sultan se met en campagne contre Mirambo, et qu'il a appelé sous les armes toutes les tribus de la côte. La guerre sera faite à la mode des indigènes ; dès lors, il faut s'attendre à ce que tout le pays devienne un vaste champ de carnage, et je doute qu'avec tout cela Mirambo soit battu. »

Pour le moment, la construction de la route qu'avaient entreprise MM. Burton, Ronaldson et Mackinnon, de Dar-es-Salam dans la direction du **Nyassa,** a dû être abandonnée, la végétation recouvrant les parties terminées à mesure que le travail avançait. On n'a pu en construire que 110 kilomètres. Le sultan a engagé M. Beardall, ingénieur chargé de la construction de cette route, à remonter la Roufigi et l'Ouranga pour reconnaître jusqu'où cette dernière est navigable, et voir si les eaux pourraient en être mises en communication avec le Nyassa. On suppose qu'il désire faciliter les relations entre Zanzibar et le Nyassa, en vue de la quantité d'ivoire à tirer de cette région. Il s'efforce d'ailleurs de développer les relations de Zanzibar avec l'Orient ; c'est ainsi qu'il vient d'acheter deux vapeurs, dont l'un fera les voyages de Zanzibar à Bombay, l'autre ceux de Zanzibar à l'île de Madagascar.

Les **missionnaires romains** du pays des Matébélés ont fait une tentative pour porter le christianisme dans les états d'Oumzila. Quelques-uns d'entre eux partirent au mois de juin de Gouboulaouaio, avec six nègres de diverses tribus et deux guides Matébélés donnés par Lo Bengula. Le bruit s'étant répandu qu'un blanc avait été attaqué dans le

pays des Mashonas, le roi envoya quelques-uns de ses sujets pour s'informer de ce qui en était; ceux-ci rapportèrent que les missionnaires avaient en effet été dépouillés par les Mashonas, qu'ils avaient erré longtemps, et enfin rencontré les envoyés de Lo Bengula, qui les recueillirent et les accompagnèrent jusqu'au kraal d'Oumzila. Celui-ci ne voulut ni les recevoir, ni leur donner des vivres. Un négociant anglais, M. Grant, a dû leur porter ce dont ils avaient besoin.

Au **Lessouto** et sur la frontière du **Transvaal** la guerre continue.

Avant qu'eussent éclaté, entre les **Héréros** et les **Namaquas**, les hostilités dont nous parlions dans notre précédent numéro, le représentant anglais, M. Palgrave, avait cherché à prévenir un conflit. Trois chefs Namaquas du Sud s'étaient rendus avec lui à Gobabis, pour chercher à persuader aux Héréros de retirer leurs postes de bestiaux qui ravageaient les pâturages des Namaquas. Mais il ne put rien obtenir; les Héréros se moquèrent de lui et menacèrent de le tuer, en sorte qu'il dut s'enfuir vers Wallfish-Bay, ainsi que les autres fonctionnaires anglais résidant dans le pays. Les chefs Namaquas du Sud ont déclaré par écrit la guerre à Kamahéréro. Leurs troupes, concentrées à Réhoboth, ont eu deux rencontres avec celles des Héréros qu'elles ont battues. Le gouvernement du Cap ne peut pas intervenir; il n'a pas de troupes disponibles pour rétablir l'ordre dans ce pays. En revanche, sur la proposition du missionnaire Buttner, une lettre a été adressée aux deux chefs Kamahéréro et Jan Jonker, pour exhorter les deux partis à faire la paix, et quelques missionnaires des Héréros et des Namaquas ont été nommés pour diriger, si possible, les négociations en vue d'arriver promptement à la cessation des hostilités.

Le consul anglais à Loanda, M. A. Cohen, a visité récemment les stations commerciales du **Congo inférieur** où sont établies des maisons hollandaises, françaises, anglaises, portugaises, ayant toutes leurs principaux dépôts à Banana Creek, à l'embouchure du fleuve, où abordent chaque année de 30 à 40 vaisseaux pour recevoir leur cargaison. Il a remonté le fleuve jusqu'à Noki, le point le plus haut où soient établis les marchands, avec le « Firefly » le premier grand vaisseau de guerre qui soit allé aussi loin. Pour le moment, les communications avec Vivi se font par canot, mais le commandant du Firefly, le lieutenant Law, pense que des vaisseaux peuvent remonter jusqu'à Vivi. M. Cohen a visité aussi la station de **Stanley**; la route que construit celui-ci a 4^{m} de large et déjà 50 kilomètres de long. Il a reçu des ânes, des chars et des wagons pour transporter les provisions. Outre les gens de Zanzibar

amenés avec lui, il a obtenu le concours de 125 natifs du Bas Congo, engagés à Cabinda pour un temps fixe et qui travaillent sous la direction de son agent, M. Sparhawk. D'après les progrès faits jusqu'à présent, M. Cohen croit que Stanley, grâce à son énergie et à sa persévérance indomptables, achèvera la grande œuvre qu'il a entreprise.

Les expéditions de MM. Marche, de Brazza et Ballay, à l'Ogôoué, ont donné une forte impulsion au commerce européen dans la colonie française du **Gabon**, où deux comptoirs importants, l'un anglais, l'autre allemand, établis depuis longtemps à l'embouchure de l'Ogôoué, ont engagé les Sénégalais d'une des expéditions de M. de Brazza. Ces noirs, *laptots* en 1878, sont aujourd'hui *traitants* dans les rapides de l'Ogôoué, chez les Okandas, peuplade très adroite à manier les pirogues. Pendant que les embarcations de ces deux maisons pénètrent par les rivières au cœur des populations, leurs steamers font les escales de la côte, et tous les 75 jours reviennent d'Europe prendre des chargements d'ivoire, d'ébène, de bois de sandal et de caoutchouc. La maison Wœrmann de Hambourg, qui depuis longtemps possède les comptoirs allemands de l'Ogôoué, a envoyé dans cette partie de l'Afrique M. **Soyaux**, membre de la première expédition allemande au Congo, pour y faire des essais de culture du café de Libéria, en y employant des nègres libérés. Il a établi une ferme à Scibomgé, sur la rivière Aouandou, près de la baie de Corisco, défrichant la forêt vierge, d'abord avec la hache et le feu, puis avec la dynamite et l'électricité dont il se sert maintenant pour faire sauter les plus gros arbres. Il a planté plusieurs milliers de caféiers qui promettent une abondante récolte pour 1882, et va faire venir d'Europe des bêtes de somme, chevaux et mulets, ainsi que du bétail. Pour favoriser l'exploitation de M. Soyaux, le gouvernement français a exempté de tous droits d'entrée les machines et les comestibles.

Actuellement le commerce français n'est représenté, à l'embouchure de l'Ogôoué, que par un tout jeune capitaine, M. **Augé** qui, voyant l'avenir qu'ouvraient à la colonie française les explorations de MM. Ballay et dè Brazza, s'est fait armateur. Il a acheté les îles **Monda,** dans la baie de Corisco, à 40 kilomètres au nord des postes français, et ces îles se sont transformées en colonie agricole et en entrepôt commercial, alimentés par les embarcations des indigènes et reliés au Havre par huit voiliers, qui suffisent à peine à emporter les gommes et les bois fournis par les noirs. Le matériel de M. de Brazza a été envoyé du Hâvre, et transporté aux îles Monda par deux navires frêtés par M. Ballay. Il s'y trouve entre autres une embarcation à vapeur mesurant 18^{m} de

long, sur 3^{m} dans sa plus grande largeur et 1^{m},20 de profondeur. La coque se divise par tranches; elle peut se démonter en vingt-trois fragments transportables à bras et se remonter assez rapidement. Cette disposition a été adoptée pour pouvoir passer facilement d'une partie du fleuve dans une autre supérieure ou inférieure, quand on rencontrera des cataractes ou des rapides.

Sur la proposition de M. de Lesseps, le Comité français de l'Association internationale a décidé de donner le nom de *Brazza* à la concession faite à Ntamo-Nkouna, sur le Congo, au vaillant explorateur français, pour y établir la seconde station permanente.

Le roi des **Achantis**, qui n'a accepté qu'avec beaucoup de peine les clauses du traité de paix de 1874 avec l'Angleterre, paraît vouloir profiter d'un incident, peu important en lui-même, pour recommencer une nouvelle guerre. Un chef indigène s'étant opposé à ce qu'il lui enlevât ses possessions, dut s'enfuir pour échapper à la mort et se réfugia à Cape Coast Castle. Le roi réclama son extradition et, sur le refus du gouvernement de livrer le fugitif, envoya un messager pour déclarer qu'il attaquerait Axim si le chef n'était pas rendu. Le gouvernement a fait venir en toute hâte des troupes de Lagos et de Sierra Léone, pour repousser l'attaque des Achantis dont l'armée, d'après une dépêche de Cape Coast Castle, du 10 février, ne serait qu'à quelques kilomètres de cette dernière ville.

Une mesure d'humanité, à laquelle applaudiront tous les amis de l'**émancipation des esclaves,** vient d'être prise par M. le Ministre de la marine de France, qui a adressé au gouverneur du **Sénégal** des instructions précises en vue de donner la plus grande extension possible, dans cette colonie, au principe que le sol français affranchit l'esclave. Tout en s'abstenant avec soin de provoquer en quelque sorte la désertion des noirs captifs de l'intérieur, l'administration locale devra donner à la franchise du sol français toute l'extension compatible avec la sécurité publique. Déjà différents arrêtés locaux l'avaient étendue à un certain nombre de localités voisines de Saint-Louis et de Gorée. Tous les établissements et comptoirs français vont désormais y être soumis, dans la mesure du cercle sur lequel rayonne leur action. En conséquence, nul ne pourra désormais posséder des captifs, non seulement dans l'enceinte des postes français, mais également dans les villages placés sous la protection de ces postes, à la portée du canon des forts. Les traitants de l'intérieur seront prévenus que les captifs, par eux amenés, seront libres quand ils auront touché le sol compris dans ce périmètre; les maîtres ne

pourront, ni employer la force pour les emmener, ni requérir l'assistance française pour se les faire livrer. L'autorité locale demeurera d'ailleurs investie des attributions de police nécessaires, pour surveiller les noirs qui viendraient dans les villes appartenant aux Français avec la pensée d'y chercher leur affranchissement, et pour prendre des mesures d'ordre urgentes, si leur présence y devenait dangereuse pour la tranquillité publique. — M. le missionnaire **Taylor** qui, depuis deux ans et demi, s'occupe avec succès des esclaves libérés à Saint-Louis, va recevoir, pour l'aider dans cette belle œuvre, M. **Golaz** qui, l'ayant entendu jadis plaider avec chaleur la cause du Sénégal, se décida à le seconder, et, après s'y être préparé, a quitté Paris le 17 janvier.

D'après un rapport du lieutenant Pietri, de la mission **Gallieni**, sur les affluents du Haut-Sénégal et un tracé de l'itinéraire de l'expédition du Sénégal à Nango, dressée par le lieutenant Vaillères, la carte des pays compris entre le Sénégal et le Niger, devra être remaniée. La ligne de partage des eaux près de Bamakou est à quelques kilomètres seulement du Niger, au-dessus du thalweg duquel elle s'élève de 200^{m} à peine. En certains endroits elle est tellement vague, qu'à l'époque des pluies, les eaux s'écoulent d'une façon indécise, tantôt du côté du Sénégal, tantôt du côté du Niger. C'est sans doute ce phénomène qui fait dire aux indigènes que les deux fleuves communiquent ensemble pendant l'hivernage.

La mission a recueilli des renseignements intéressants sur le Bouré dont les richesses aurifères attirent l'attention depuis longtemps. Ce petit pays compte 10 villages et 6,000 habitants, dont un millier s'emploient au lavage de l'or. Ils extraient par an, de 40 à 50,000 gros d'or pour une valeur de 225,000 à 250,000 francs.

Le Dr **Lenz** a pu quitter Saint-Louis par un steamer de Bordeaux; arrivé dans cette ville, il ne s'y est arrêté que le temps nécessaire pour entrer en possession de ses bagages, tant il lui tardait de se rendre à Tanger pour y chercher ses collections et y reconduire son interprète, Sidi Bou Thaleb, neveu d'Abd el Kader, qui, grâce à son titre de chérif, lui a rendu les plus grands services et lui a permis de mener à bien sa périlleuse expédition. Très souvent l'explorateur s'est vu attaqué, dans le Sahara, par des hordes pillardes, qui l'eussent tué sans la protection de Sidi Bou Thaleb qui proclamait son titre de chérif (descendant du prophète) et les faisait tomber à ses genoux. Jeune encore, celui-ci a un goût prononcé pour les voyages, et il est probable qu'il ne tardera pas à en entreprendre un nouveau. Après l'avoir déposé à Tanger, le Dr Lenz

*

compte revenir à Bordeaux, où il fera à la Société de géographie un récit de son exploration.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La construction du chemin de fer de Batna à Biskra est décidée. — Les travaux du tronçon de Duvivier à Soukarras, qui doit unir les lignes tunisiennes à celles de l'Algérie, sont poussés avec la plus grande activité. Tout fait espérer que la ligne entière sera livrée à la circulation avant le mois de juillet prochain.

Le *Temps* a publié le télégramme suivant de Médéa, le 23 février : On vient de recevoir, par voie d'El Goléa, d'excellentes nouvelles de la mission du colonel Flatters. Après avoir quitté, le 19 janvier, la localité de Amdjid, située par le 26e degré de lat. N. et le 3e de long. E., il a pénétré dans le massif du Djebel Hoggar et s'est rendu chez Itaren, chef des Touaregs Hoggar, auquel il avait envoyé préalablement un messager. Itaren s'est montré satisfait de voir les Français pénétrer dans son pays, il les a fort bien accueillis et leur a promis son concours, ce qui paraît assurer le succès définitif de l'exploration confiée au colonel Flatters. »

M. Callisto Legnani a été nommé agent consulaire du royaume d'Italie avec résidence à Khartoum.

Après avoir été retenu par la maladie à Giour Ghattas, dans la région du Bahr el Ghazal, le capitaine Casati, complètement remis, va reprendre sa marche vers Roumbek où l'air est beaucoup meilleur.

Le commandeur Albarguès de Sostène, chef de l'expédition espagnole d'exploration dans l'Afrique centrale, s'est embarqué à Suez pour Massaoua et l'Abyssinie, où il doit remettre au roi Jean les cadeaux que son souverain lui envoie.

On annonce la prochaine arrivée à Zeila d'Antinori et des autres membres de l'expédition italienne au Choa.

Un nouveau voyageur italien, jeune et actif, M. Ad. Libman, est parti pour Assab avec l'intention de chercher à ouvrir des relations commerciales avec l'intérieur, en même temps que de faire des relevés des districts les moins connus.

M. Légeret, voyageur français qui explorait le pays des Gallas, y a été assassiné.

Une nouvelle caravane de missionnaires d'Alger est partie pour fonder, entre la côte et les grands lacs, une station qui rende plus faciles les communications avec les missions de l'Ouganda et de l'Ouroundi, et d'où l'on puisse leur venir en aide selon les circonstances. Les missionnaires de l'Ouroundi établiront aussi une nouvelle station à l'ouest du Tanganyika, afin de pouvoir s'avancer vers le Manyéma et le Haut-Congo, par une route plus courte que celles qui ont été suivies jusqu'ici.

La grande Société écossaise de tempérance a envoyé au roi de Schoschong, Khamé, une adresse magnifiquement reliée, dans laquelle elle le remercie de ses efforts en faveur de la suppression du trafic de l'eau de vie.

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Lisbonne, M. Luciano Cordeiro, secrétaire de la commission africaine-portugaise, a lu un rapport dont les conclusions, approuvées à l'unanimité, renfermaient les propositions

suivantes : 1. Construction d'un chemin de fer de Lorenzo Marquez à la frontière du Transvaal; 2. Exploration géologique de ce district; 3. Création à Zanzibar d'un consulat portugais; 4. Envoi à Mozambique d'une expédition spéciale, pour dresser une carte de la province et en faire la reconnaissance géologique.

Le 2 janvier, l'île de la Réunion a été dévastée en quelques heures par un cyclone tel qu'on n'en avait point vu depuis le commencement de ce siècle. Les dégâts sont immenses; l'assistance de la France est réclamée.

D'après une dépêche télégraphique de Berlin au *Standard*, la « Société allemande orientale d'Elberfeld pour la colonisation et l'exploration, » récemment fondée sous les auspices de la Société de géographie commerciale de Berlin, a adressé une pétition au prince de Bismark, pour lui demander de nommer un consul pour l'Afrique méridionale, en vue de protéger les intérêts des Allemands qui y sont établis.

Le capitaine Neves Ferreira, gouverneur de Benguéla, et quelques officiers de l'armée portugaise, ont offert à la Société de géographie de Lisbonne d'entreprendre une expédition scientifique à travers l'Afrique, en partant de la côte occidentale.

Savorgnan de Brazza est arrivé le 16 décembre à Ste-Marie du Gabon, et en est reparti le 18 pour le Haut-Ogôoué, sur un navire de commerce chargé du petit steamer dont il compte se servir sur le Congo.

M. R. Arthington de Leeds a offert à la Société des missions anglicanes un don de 5000 liv. strl. pour établir un bateau à vapeur, avec des agents missionnaires, sur le Bénoué supérieur et le lac Tchad. Estimant cette somme insuffisante pour l'œuvre à créer, le Comité a remercié M. Arthington, mais avec l'espoir qu'il la donnera pour l'œuvre déjà commencée sur le Bénoué.

Plusieurs expéditions anglaises sont entreprises, en vue d'étendre les relations commerciales des possessions britanniques de la côte occidentale de l'Afrique avec l'intérieur. Le journal la *Nature* de Londres annonce que M. J. Thomson, l'explorateur de la région comprise entre Dar-es-Salam, le Nyassa et le Tanganyika, est appelé à en diriger une de Sierra-Léone à Tombouctou. — D'autre part le lieutenant Dumbleton et le médecin militaire Browning se sont embarqués à la fin de décembre à Liverpool, pour pénétrer par la Gambie dans la vallée du Niger et si possible jusqu'à Tombouctou. — Enfin, le gouvernement a envoyé une expédition sous le commandement de M. W.-M. Laborde, gouverneur civil de Kikonkeh, pour négocier avec les chefs du voisinage des traités de commerce et aplanir les difficultés qui règnent entre eux.

Le Chambres françaises ont adopté l'ensemble des projets de chemins de fer au Sénégal, l'un allant de Dakar à St-Louis, l'autre de Médine à Bafoulabé.

La Société de géographie de Lisbonne a transmis au ministre de la marine une proposition d'établir un poste météorologique dans une des îles du Cap Vert.

Une conférence doit avoir lieu à Madère entre deux délégués de la Société des missions anglicanes, MM. Whiting et Lay, d'une part, l'évêque Crowther et le Rev. J.-B. Wood de Lagos d'autre part, pour examiner plusieurs questions relatives aux missions du Niger et du Yoruba, à l'esclavage domestique qui règne dans ce pays et à l'éducation.

LES MINES DE DIAMANTS AU SUD DE L'AFRIQUE

Dans un de nos précédents numéros nous avons parlé de la production de l'or en Afrique, et montré que ce continent peut, sans trop de désavantage, prendre place, comme producteur du précieux métal, à côté de l'Amérique et de l'Australie.

Aujourd'hui nous voulons parler des diamants, et nous constaterons que le continent africain tient à l'heure actuelle le premier rang parmi les pays diamantifères. En effet, les anciennes mines de Golconde et de Raolconda dans l'Hindoustan sont épuisées, celles de la province de Minas-Geraes dans le Brésil, découvertes au XVIIIme siècle, s'épuisent de plus en plus ; les gisements de l'Oural, signalés en 1829, n'ont rien produit ; enfin ceux de l'île de Bornéo sont trop peu connus pour qu'on puisse en tenir compte. On peut donc bien dire que les mines de diamants de l'Afrique australe sont actuellement les plus riches du monde.

Il y a longtemps, paraît-il, que l'on connaissait d'une manière vague l'existence de diamants dans l'Afrique australe. Les Cafres, les Bushmens s'en servaient non comme ornement, mais comme instrument pour percer leurs meules. On dit aussi qu'une carte du sud de l'Afrique, publiée en 1750, indiquait qu'il y avait des diamants dans le Griqualand, et que les Hollandais s'occupèrent des mines à une certaine époque ; mais, chose difficile à expliquer si ces faits sont exacts, les traditions concernant les pierres précieuses demeurèrent dans un complet oubli, et c'est seulement de 1867 que date la première découverte authentique du diamant. La première pierre trouvée pesait 24 carats (le carat vaut 0^gr^,205.) Un Boer, habitant près du fleuve Orange, la demanda à un jeune enfant qui s'en servait pour jouer. Elle passa à un troisième propriétaire de Colesberg, qui la vendit 12,500 fr. Dans les deux années qui suivirent on trouva encore quelques diamants le long des rivières, tandis que d'autres étaient apportés par des Cafres qui les possédaient peut-être depuis fort longtemps. C'est ainsi que le Boer de Colesberg, dont il vient d'être question, acheta à un nègre, pour le prix de 10,000 fr., une pierre brute du poids de 83 $^1/_2$ carats. Il la revendit 30,000 fr. On la nomme « l'Étoile de l'Afrique du Sud, » par analogie avec le magnifique diamant appelé « l'Étoile du Sud » (257 carats) trouvé au Brésil.

La nouvelle de la découverte des diamants coïncidait justement, pour le Pays du Cap, avec un moment de crise commerciale provoquée par la baisse des laines. Aussi se produisit-il un mouvement extraordinaire vers le Vaal, affluent de l'Orange, sur les bords duquel on avait trouvé

les premières pierres. Ce furent surtout les sables des rivières que l'on exploita, et par suite les mines s'appelèrent tout d'abord « river diggings. » La station missionnaire de Pniel vit arriver, en trois mois, plus de 5000 mineurs.

Vers la fin de 1870, près de la ferme Du Toit's Pan, située loin de toute rivière, on découvrit aussi des diamants. Aussitôt la plupart des mineurs abandonnèrent les « river diggings » qui avaient produit jusqu'alors 7 $^1/_2$ millions de fr., pour les « dry diggings. »

D'après des géologues autorisés, ces derniers gisements renferment un minerai composé de boue serpentineuse, matière éruptive qui aurait été projetée sur plusieurs points voisins du cours du Vaal. C'est dans l'intérieur de la cheminée d'éruption qu'a lieu l'exploitation. Dans aucune des autres stations diamantifères du monde on n'a constaté jusqu'à présent un phénomène analogue.

Une Compagnie se constitue sous le nom de « London and South Africa Company. » Puis les découvertes se succèdent à courts intervalles. En mars 1871 on trouve le gisement de Bultfontein, où se forme la « Hope-Town Diamond Company ; » très peu de temps après celui de « Old de Beer's, » à 3 kilomètres au N.-E. de Du Toit's Pan ; enfin, au mois de juillet, celui de Kimberley. Dès le début, ce dernier parut beaucoup plus riche que les précédents et il a conservé cette supériorité.

Il faut bien dire, du reste, qu'à côté des mineurs heureux, découvrant après peu de recherches de gros diamants, il y avait une foule de gens qui, malgré les plus grands efforts, trouvaient à peine de quoi vivre ; la trouvaille de quelques petits diamants de peu d'importance ne rémunérait pas le mineur, qui devait payer une « licence de chercheur » et à côté de cela de très lourds impôts. Si l'on ajoute que la vie était très chère dans le Griqua Land West, que l'on ne pouvait y vendre les diamants que passablement au-dessous de leur valeur réelle, et qu'enfin il y eut, peu après la découverte, une baisse considérable sur le prix des pierres, on verra que la position des mineurs n'était pas brillante, et l'on comprendra ceux d'entre eux qui, dès qu'ils eurent à grand'peine amassé un petit pécule, l'employèrent à s'acheter un troupeau de moutons. De chercheurs ils devenaient fermiers, ce qui était souvent beaucoup plus lucratif. D'après un auteur très compétent, on ne saurait citer un individu sur mille qui ait fait véritablement fortune en trouvant des diamants, ni même un sur cent qui ait assez gagné pour payer la main d'œuvre. Mais peut-être cet auteur exagère-t-il, car il compte lui-même au nombre des mineurs malheureux.

Cependant il y a des gens que rien ne décourage, et il s'en trouve chaque année qui, comptant sur quelque coup de fortune, s'en vont dans les plaines de sable à la recherche de nouvelles mines. Jusqu'à présent ces efforts audacieux n'ont abouti que dans une très faible mesure. On n'a trouvé que deux nouveaux gisements d'une importance minime, ceux de Jagersfontein et de Coffeefontein, le premier à 116, le second à 50 kilomètres à l'est de Kimberley. Ils appartiennent à la République du fleuve Orange. Quant aux autres, déjà cités, ils font partie des possessions anglaises; on prétend qu'au début ils faisaient partie du territoire de la République du fleuve Orange, mais les limites de cet État n'ont jamais été bien fixées de ce côté. Du reste l'autorité n'y était pas assez forte pour pouvoir assurer la tranquillité et le respect des lois dans les « Champs de Diamants » (Diamonds Fields.) Aussi les mineurs eux-mêmes demandèrent-ils à l'Angleterre d'annexer le Griqua Land West au Pays du Cap. Le gouvernement britannique y consentit et envoya en 1872 un gouverneur pour établir l'ordre, qui du reste n'a guère été troublé depuis cette époque.

La mine de Kimberley, la plus importante de toutes par sa richesse, a, d'après M. l'ingénieur Maurice Chaper, une surface de 41,000 mètres carrés. Elle compte 431 claims ou lots de terre à diamants, d'une valeur totale dépassant 40 millions de francs. La surface d'un claim est un peu inférieure à 100 mètres carrés. La profondeur de la fouille était, en juillet 1879, d'environ 100 mètres.

Le gisement de Old de Beer's est très irrégulièrement travaillé. La profondeur est des plus variables. En juin 1879 l'activité de l'exploitation paraissait plutôt se ralentir. L'obligation d'avoir à enlever de fortes épaisseurs de matières stériles avant d'atteindre le minerai, effrayait les propriétaires des claims.

Des quatre gîtes exploités celui de Du Toit's Pan est bien le plus vaste. La délimitation n'en est pas encore parfaite sur tout le contour. La division en claims y est beaucoup moins régulière que dans les trois autres mines. Beaucoup de claims n'ont jamais été travaillés. L'exploitation est concentrée sur quatre points principaux. Le prix d'un claim y est énorme ; vers 1872 il atteignit 60,000 fr. La surface de la mine de de Bultfontein est à peu près celle d'une ellipse, dont les axes auraient respectivement 340 et 390 mètres. La superficie est d'environ 10 hectares, divisés en un millier de claims. La mine est peu profonde.

L'exploitation des « river diggings » était chose très facile. Il n'y avait qu'à recueillir le sable, le gravier, qui se trouve soit au fond des

rivières, soit sur leurs bords, et à le laver. Pour cela on mettait ce sable avec de l'eau dans un vase ; un homme versait le contenu dans les mains d'un autre qui arrêtait entre ses doigts tous les cailloux lui paraissant être des diamants. Beaucoup plus compliquée au contraire est l'extraction du diamant des « dry diggings. » La division en claims une fois faite, il faut creuser le sol, et quand on a extrait le minerai ou terre diamantifère, on le broie quelque peu, après quoi commence le lavage, mais celui-ci ne se fait pas comme pour les « river diggings; » il a lieu au moyen de machines à vapeur, de telle sorte que l'opération est beaucoup plus rapide. Cependant il ne faut pas oublier que l'emploi des machines a aussi des inconvénients, dans un pays comme le Griqua Land West où, le bois et la houille faisant presque complètement défaut, il faut faire venir le bois à grands frais de la République du fleuve Orange, en attendant qu'un chemin de fer relie Kimberley soit avec Beaufort soit avec Port-Elisabeth. D'autre part la rareté de l'eau, dans les « dry diggings » situés à plusieurs dizaines de kilomètres des rivières, rend l'exploitation plus difficile. Il faut aussi faire remarquer que, par suite d'une précipitation trop grande au début et du peu de réglementation des mines, celles-ci sont loin de présenter les conditions exigées dans un gisement houiller par exemple. Chaque mineur creuse son claim sans se soucier du claim voisin, et il arrive bientôt que les parois de la mine, insuffisamment étayées, s'éboulent en causant des malheurs irréparables. C'est pour cela que la proportion des mineurs tués chaque année est relativement considérable. A tous ces embarras du chercheur, il faut encore ajouter le risque d'être volé par les ouvriers nègres; ceux-ci, en effet, dérobent un très grand nombre de gros diamants. On calcule que la proportion de diamants volés par rapport aux diamants retirés est de 25 % à Kimberley, de 30 ou 40 % à Du Toit's Pan.

On voit donc que la condition de mineur est loin d'être attrayante. Du reste le voyage est aussi fort difficile. On vient de Capetown ou de Port-Elisabeth en transportant ses bagages sur d'énormes chariots traînés par des bœufs; la première de ces voies est peut-être la plus facile. Malgré toutes ces difficultés, le mouvement vers les mines se continue toujours; l'extraction des diamants a lieu sur une échelle de plus en plus grande, et la ville de Capetown peut dès aujourd'hui disputer à Rio-de-Janeiro le titre de marché des diamants bruts, que seule cette dernière ville a porté pendant plus d'un siècle.

L'EXPÉDITION VERMINCK AUX SOURCES DU NIGER

Nous devons à l'obligeance de M. Rabaud, président de la Société de géographie de Marseille, de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la carte de la dernière expédition aux sources du Niger, dont nous les avons entretenus au moment où fut annoncée la découverte de MM. Zweifel et Moustier[1], et sur l'importance de laquelle notre journal a publié un savant article de M. H. Duveyrier[2]. Sans entrer de nouveau dans les détails, nous voudrions dire quelques mots de la carte, ainsi que du carton qui l'accompagne, à l'aide duquel on peut saisir d'un coup d'œil le rapport des découvertes les plus modernes avec les précédentes.

Dès le commencement du siècle le cours supérieur du Niger a attiré les voyageurs. En 1805 Mungo Park se rend de la Gambie à Bamakou, descend le fleuve et, après avoir passé devant Tombouctou, perd la vie dans les flots à Boussa. En 1822, le major Laing remonte la vallée de la Rokellé, atteint Falaba, tourne au S., s'avance jusqu'à Magatou, mais est empêché par les guerres des tribus d'atteindre le mont Loma, au pied duquel, d'après les renseignements des indigènes, le Niger prend sa source, et dont il ne peut déterminer qu'approximativement la position. Cinq ans plus tard René Caillé, de la côte de Sierra Léone gagne le Niger à Djenni et, par le fleuve, Tombouctou, d'où il revient à Tanger. En 1858, le nègre Anderson explore la région comprise entre Monrovia, Mousardou et les mines d'or du Bouré, et, de 1862 à 1866, Mage en fait autant pour le district de Bakel à Ségou, visité plus récemment par Soleillet. De 1868 à 1870 Winwood Reade fait deux voyages, le premier jusqu'à Falaba, le second jusqu'à Farannah au delà du Niger, mais les troubles du pays ne lui permettent pas de remonter le fleuve vers ses sources, et il doit comme Laing se contenter d'informations approximatives, d'après lesquelles elles doivent être à dix journées de marche au S.-E. de Falaba. Enfin, en 1872, le professeur Blyden, un nègre comme Anderson, étudie le pays entre Freetown et Timbo. Cette partie de l'Afrique occidentale n'était donc pas inconnue, mais, entre le point extrême atteint par Laing et les sources du Niger, il restait une distance de 150 kilomètres environ, qui n'a été explorée que par MM. Zweifel et Moustier, et que leur carte nous fait connaître. Celle-ci est simple et ne renferme pas beaucoup plus d'indications que celles que l'expédition a fournies; aussi l'itinéraire

[1] Première année, p. 131. — [2] Deuxième année, p. 118.

des voyageurs en ressort-il comme l'objet principal. Les distances en kilomètres ainsi que les directions fournies par la boussole sont indiquées dans le texte de leur narration.

Parallèle à celui de Laing, et un peu différent de celui de Winwood Reade au début, l'itinéraire Verminck se confond avec ce dernier de Big Boumba à Falaba, à environ 300 kilomètres de Sierra Léone. Quittant alors la route du précédent explorateur, et voulant, selon leurs instructions, chercher à atteindre les sources du fleuve, MM. Zweifel et Moustier tournent au S.-E. vers la chaîne du mont Loma, lequel forme la ligne de partage entre les eaux qui descendent à la côte occidentale vers l'Atlantique et celles qui, par le Niger, se rendent au golfe de Guinée. Près de Timbaco ils font une diversion, pour visiter les sources du Seli ou Rokellé qui jaillit dans le voisinage du mont Yellimé, au pied duquel est le village de Magato. Traversant la chaîne ils passent, près de Songoya, le Tentaraba, affluent du Niger, de 6^{m} de large, dont la source est voisine de celle du Tamincono qui se jette dans le Falico près de Liah. Malgré l'opposition qu'ils rencontrent à Tamania, ils continuent leur marche vers Socora, et atteignent là un des bras du Niger, le Falico, ordinairement de 10^{m} de large, mais alors sorti de son lit et formant un lac de 300^{m}, à traverser sur un pont suspendu d'arbre en arbre, qui, une heure après leur passage est emporté par les flots. A Socora, les indigènes craignant qu'ils ne détournent le cours du Tembi, bras principal du Niger, et n'en troublent les sources saintes, veulent les obliger à retourner sur leurs pas ; heureusement quelques marchands Sousous de Mellacorée, qui connaissent les factoreries de M. Verminck, se trouvant à Socora, interviennent en leur faveur et ils peuvent continuer paisiblement leur marche dans la montagne jusqu'à Birimba. Au delà, on cherche à les arrêter presque à chaque pas, en sorte qu'il leur faut 17 jours pour franchir les 30 kilomètres qui séparent Birimba de Coulakoya. Après avoir passé à Tantafarra près du pic Koula, au pied duquel jaillissent le Falico et le Bafi (eau noire) ou Kamaranka dont ils explorent les sources, ils aperçoivent du haut d'une colline trois grandes montagnes : le Yenkina (1085^{m}) au centre de la chaîne du mont Loma, le Courouworo (1178^{m}), qui sépare le Kissi du Kouranko, et le Daro (1240^{m}), point culminant de la chaîne de Kong, formant la frontière entre le Kouranko et le Kono ; puis, dans la direction du mont Daro, trois collines de granit, dont la plus petite et la plus rapprochée se nomme le Tembi-Coundou (tête du Tembi), colline sacrée des flancs de laquelle sort le Tembi. Ils s'avancent jusqu'à Foria à 6 kilomètres du Tembi-Coundou, mais ils sont

forcés de s'arrêter devant l'opposition du pontife sacré, qui interdit sous peine de mort de s'approcher des sources mystérieuses. S'ils n'ont pu atteindre la source elle-même, au moins leur devons-nous d'en avoir déterminé d'une manière assez précise la position par 8°36′ lat. N. et 12°50′ long. O. et celle de la source du Falico par 8°45′ lat. N. et 12°45′ long. O. de Paris. Leur carte permet en outre de se représenter exactement le système hydrographique de cette contrée inexplorée jusqu'ici : du pied du pic Koula descendent au N. le Falico, et à l'O. le Bafi ; et du Tembi-Coundou, à l'E. le Tembi et à l'O. le Babé (eau blanche) qui bientôt, réuni au Bafi, forme la Kamaranka qui se jette dans l'Atlantique près de Sherbro.

Peut-être, encouragé par ce premier succès, M. Verminck réalisera-t-il le projet qu'il avait formé pour le cas où MM. Zweifel et Moustier réussiraient, d'envoyer dans cette région une expédition plus considérable. Nous souhaiterions alors à celle-ci des circonstances moins précaires que celles qu'ont rencontrées ces courageux explorateurs. Ce ne fut, en effet, qu'à quelques avantages remportés par les Korankos sur les Bambarras et les Haoussas qu'ils durent de pouvoir remonter jusqu'à Foria, tandis qu'une défaite subie peu après par ces mêmes Korankos, près de Cabaya, les empêcha de descendre le long du Tembi, comme ils en avaient l'intention, et les obligea à revenir en toute hâte par le plus court chemin à Falaba et à la côte.

BIBLIOGRAPHIE [1]

NOTE SUR LA RÉGION DIAMANTIFÈRE DE L'AFRIQUE AUSTRALE, par *Maurice Chaper*. Paris (Masson), 1880, in-8, 142 p. avec carte, plans et photographies. — Nous ne nous étendrons pas longuement sur cet ouvrage, ayant consacré à la question diamantifère de l'Afrique australe un article spécial, pour lequel nous l'avons fréquemment consulté. Nous tenons cependant à faire remarquer qu'il nous a paru écrit par un homme tout à fait compétent, surtout au point de vue de la géologie et de l'exploitation des mines. La revue géologique de la région que l'auteur a traversée, du Cap à Kimberley, et tout particulièrement l'étude des terrains diamantifères, sont des plus complètes et des plus savantes.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

L'ouvrage renferme en outre une histoire succincte de la découverte des mines, de la constitution des sociétés qui les exploitent, de la prise de possession par l'Angleterre, de la législation relative aux mines. Le chapitre consacré à la description de chaque gisement et à son exploitation est très développé. M. Chaper suit dans toutes ses phases le travail auquel est soumis le minerai. Du reste, les plans et les photographies qui accompagnent le volume aident le lecteur à se rendre bien compte des mines et du travail d'extraction.

UNION GÉOGRAPHIQUE DU NORD DE LA FRANCE. *Bulletin*, 1re année, nos 1 et 5. Lille 1880, in-8°. — A mesure que les sociétés de géographie se multiplient, le nombre des publications géographiques périodiques augmente aussi. Le Bulletin susmentionné, qui paraît tous les deux mois, est l'organe des sociétés des principales villes du département du Nord, reliées entre elles par un lien fédératif. Outre un résumé des Actes des sociétés locales, il contient les travaux des sociétaires que le Bureau central, remplissant les fonctions de Comité de publication, juge opportun d'insérer. A côté de Mémoires sur le voyage de Nordenskiöld et le passage N.-E., sur le projet du canal maritime de l'Océan à la Méditerranée, sur la statistique maritime et commerciale du port de Dunkerque, signalons, comme se rapportant spécialement à l'Afrique, une conférence faite à Amiens sur la mission d'exploration dans le Sahara, par le chef même de la mission, le colonel Flatters, avec une carte de son exploration de février à mai 1880, et le résumé d'un projet d'exploration de l'Ouellé, par M. Léon Lacroix, sur lequel nous aurons à revenir.

DIE ERSCHLIESSUNG CENTRAL-AFRICA'S, *von Gustav Peyer*. Basel, (C. Detloff), 1881, in-8°, 94 pages avec carte. — Entre toutes les expéditions entreprises pour l'ouverture de l'Afrique centrale, M. Peyer s'est attaché plus particulièrement à celles de Stanley ; il leur a consacré la plus grande partie de ces pages, écrites avec une admiration sincère pour celui qui en est le héros, mais en même temps avec indépendance, car l'auteur n'approuve pas les conquêtes faites les armes à la main par des hommes qui agissent au nom de l'humanité, de la civilisation et de la science. Tout en accordant à Stanley la place la plus considérable dans son opuscule, M. Peyer, qui possède très bien son sujet, n'en est pas moins équitable envers les explorateurs qui ont précédé, et marque exactement le progrès des découvertes dues à Burton, Speke,

Grant, Baker, Gessi, Cameron et surtout à Livingstone, dont Stanley n'a fait que continuer l'œuvre en résolvant le problème de l'identité du Loualaba avec le Congo. A propos de l'entreprise poursuivie actuellement par Stanley le long de ce fleuve, l'auteur n'a garde d'oublier les expéditions internationales de Zanzibar au Tanganyika sous le patronage du roi des Belges, non plus que celles des missionnaires du Congo, de San Salvador, d'Oudjidji et spécialement de l'Ouganda, dont l'œuvre auprès de Mtésa lui apparaît comme le type des espérances et des déceptions auxquelles doivent s'attendre les messagers du christianisme au cœur de l'Afrique.

A raça negra, sob o ponto de vista da civilisaçao da Africa, por *A.-F. Nogueira.* Lisbonne, 1880, in-8, 316 p. — L'auteur a voulu réhabiliter la race nègre devant le monde civilisé. Passant en revue les grands systèmes de notre époque, le transformisme, le monogénisme et le polygénisme, il conclut à l'apparition successive de trois races humaines, blanche, jaune et noire. M. Nogueira pense que cette dernière ne doit son état arriéré et en apparence stationnaire qu'à sa venue relativement récente, et soutient que le nègre est perfectible ; il invoque à l'appui de son affirmation le témoignage de voyageurs consciencieux, ainsi que les expériences qu'il a faites lui-même pendant un séjour de quinze ans en Afrique. D'ailleurs la constitution physique du colon européen l'obligeant à recourir au travail indigène, il ne faut pas songer à exterminer le nègre, comme on a exterminé les Indiens et les Australiens ; ce procédé serait aussi impolitique qu'injuste. Il convient au contraire d'amener les noirs à un niveau intellectuel plus élevé, pour les faire entrer comme élément indispensable dans le courant civilisateur.

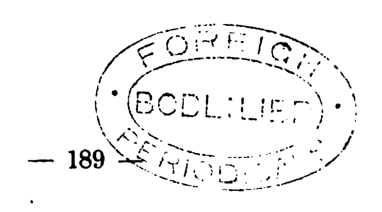
La seconde partie de l'ouvrage fait connaître un groupe de peuplades du district de Mossamédés, en donnant des détails historiques et ethnologiques qui montrent, d'une manière encourageante, ce qu'on peut attendre d'elles quant à l'intelligence et à la moralité. — Dans un appendice, l'auteur étudie les costumes et les lois de ces tribus.

Nous souhaitons vivement que ce livre atteigne son but, qui est de relever aux yeux des blancs une race digne d'intérêt, et de lui conquérir les sympathies de tous les hommes de bonne volonté.

CK.
fel et

e,
it
1,
s,
à

r
el
n
,
e
a
a
,
,
e
s
r
e
;
e
e
s
s
e
à
e



BULLETIN MENSUEL (*4 avril 1881*).

La mission topographique, chargée de dresser la carte de l'**Algérie**, a été composée de 36 officiers, divisés en trois brigades dont chacune doit faire le lever d'une des provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran, chaque officier ayant à lever une superficie de 80 à 120 kilomètres carrés, suivant les difficultés du terrain. Leurs premiers rapports sont déjà arrivés au ministère de la guerre. Le travail doit être entièrement terminé et mis au net avant le 1er juillet.

Postérieurement au télégramme de Médéa, publié dans notre dernier numéro, il est arrivé à Ouargla des nouvelles de la mission du colonel Flatters, apportées par les Chaamba qui lui avaient été envoyés en courriers. Ces indigènes ont laissé la mission à Amadghor, le 28 janvier, dans le meilleur état de santé. Ils ont apporté à l'agha d'Ouargla une lettre d'Itaren, chef des Hoggar, ainsi conçue : « Le colonel qui nous a été envoyé a rencontré Chikkat [1], lui a fait le meilleur accueil et a voyagé avec lui pendant quatre jours. Il est arrivé sur notré territoire, à Hoggar, en bonne santé et en est sorti de même. A partir du Hoggar, nous ne sommes plus responsables, car notre commandement s'arrête là. Si vous êtes notre ami, faites le bien à l'égard des Chaamba. Salut de la part d'Itaren, de Chikkat et des Hoggar. » D'après les renseignements fournis à la Société de géographie de Paris par M. H. Duveyrier, le massif du Djebel Hoggar fut autrefois le centre de toutes les relations entre le pays des nègres, la Tunisie et l'Algérie; Amadghor était une saline considérable qui, par suite des luttes entre les Touaregs, a fini par être abandonnée, mais cette localité peut redevenir un marché comme elle l'a été. Il s'y tenait chaque année une foire importante. Si l'on parvenait à la rétablir, il en résulterait de grands avantages pour le commerce algérien.

A la suite des razzias commises par les tribus tunisiennes de la frontière sur territoire algérien, des difficultés opposées à la Société marseillaise au sujet de la reconnaissance de son droit de possession des domaines de Kérédine, et d'une défense faite à la Compagnie Bone-Guelma d'entamer les travaux de la section de **Tunis** à Hammam-Ellif, sur la ligne de Tunis à Sousse, M. le Gouverneur général de l'Algérie a été appelé à Paris, pour renseigner le gouvernement sur l'état exact des relations de

[1] Parent d'Itaren envoyé à la rencontre de la mission.

l'Algérie avec Tunis, et pour discuter, d'accord avec le cabinet, les mesures nécessaires à la cessation des hostilités, sourdes et ouvertes, dont les sujets français et leurs intérêts sont l'objet de la part du bey. — Dès lors les travaux du chemin de fer ont pu être repris.

Une nouvelle expédition, envoyée à **Tripoli** par la Société d'exploration commerciale de Milan, est partie sous la direction du capitaine Camperio, accompagné d'un ancien lieutenant de cavalerie, M. Cingia. Elle a pour mission d'explorer le golfe de Bomba et les ports de Tobrouck et de Derna, dans la régence de Tripoli, non loin de la frontière égyptienne, et cherchera à pénétrer dans l'intérieur de l'oasis de Jazaboud, afin d'y nouer des relations commerciales dans l'intérêt de la Société milanaise. — Le *Bulletin* de la Société italienne de géographie nous apporte au dernier moment des nouvelles de l'expédition partie en janvier sous la direction du capitaine Bottiglia ; nous y reviendrons le mois prochain.

Gessi a dû revenir à Khartoum après avoir perdu la moitié de ses compagnons, morts de faim au milieu des champs d'herbes immenses dont le Nil est recouvert dans la région des tropiques ; lui-même n'a échappé à la mort que grâce au secours de Marno. Parti de la Meschera sur le Bahr-el-Ghazal, à la fin de septembre dernier, avec un steamer remorquant toute une flottille de barques et de radeaux chargés d'une caravane de 5 à 600 personnes, soldats, prisonniers, femmes et enfants, il fut bloqué par le *sudd,* végétation envahissante qui transforme le fleuve en vastes marécages d'où il est presque impossible de sortir. Pendant trois mois et demi il demeura, avec ses gens, dans une position désespérée, travaillant, mais en vain, à enlever cette végétation du milieu de laquelle se dégageaient des miasmes pestilentiels. Hommes, femmes, enfants, mouraient les uns après les autres, sans qu'il fût possible de leur porter le moindre secours. Leurs cadavres, jetés dans le Nil ou déposés sur les herbes du fleuve, corrompaient l'atmosphère ; plusieurs même ont été dévorés par les survivants, qui n'avaient plus d'autre moyen d'échapper à la mort. On peut juger de leur joie lorsque, le 4 janvier, ils aperçurent la fumée d'un vapeur à l'horizon. C'était le *Burdein,* monté par Marno qui, après de longs efforts, avait réussi à rompre la barre et à rétablir la navigation sur le Nil, et put ainsi regagner Khartoum avec toute la flottille de Gessi.

Une lettre de Rohlfs, publiée dans la *Nördliche Allgemeine Zeitung*, a annoncé l'arrivée de l'expédition allemande dans l'Hamasen, la province la plus septentrionale de l'Abyssinie. Partis d'Ailet, le 25 décembre,

Rohlfs et **Stecker** sont montés sur le plateau par la route que Katte avait suivie en 1836. Quoiqu'elle soit des plus difficiles et qu'elle exige beaucoup plus de bêtes de somme que le passage de Kameilo, choisi par l'armée anglaise, Ras-Aloula, qui réside à Zazéga, chef-lieu de l'Hamasen, la leur avait conseillée comme plus sûre en ce moment. Dans le voisinage de Kasen elle franchit, à une hauteur de plus de 2600m, la chaîne qui supporte le plateau abyssin ; tandis que le passage de Kameilo est entièrement déboisé, les montagnes traversées par la route de Kasen sont partout couvertes de forêts, d'essences diverses suivant l'altitude. A la côte la température moyenne était, dans la nuit, de 24°, tandis qu'à Kasen le thermomètre descendit à — 1° ; aussi les voyageurs durent-ils se servir de manteaux et de fourrures. Le village de Kasen fit de son mieux pour les recevoir, et le clergé vint les saluer au camp ; Ras-Aloula lui-même envoya un officier leur annoncer que tout était préparé pour eux le long du chemin, et qu'on leur fournirait chaque jour 120 pains et 2 bœufs. Dès lors l'expédition a atteint Zazéga, où se trouve aussi M. Gustave **Lombard** envoyé par le gouvernement français. Les deux voyageurs rivalisent de générosité auprès du général en chef de l'armée du roi Jean. Celui-ci a, paraît-il, l'intention de prendre le titre d'empereur d'Éthiopie.

Depuis l'installation à **Assab** du commissaire royal, M. Branchi, le sultan de Raheita, qui éprouve la plus vive sympathie pour le gouvernement italien, est venu le saluer. Il s'est présenté avec une suite nombreuse de guerriers, vêtus avec simplicité et portant des bracelets de métal, de bois ou de verroterie vénitienne; quelques-uns s'étaient permis le luxe d'un petit manteau bleu, rouge ou blanc, avec des raies de couleur; tous étaient armés de lances et de boucliers de cuir, oints de graisse, avec leurs écussons respectifs.

La Compagnie Rubattino, qui fait, avec le khédive, le service de la **mer Rouge**, a vu se créer une ligne rivale instituée par le sultan de Zanzibar qui, avec trois vapeurs, a établi des communications régulières entre Zanzibar, Aden, Hodeida, Massaoua, Djedda et Souakim. Les capitaines et les matelots sont des natifs de Zanzibar, les mécaniciens sont portugais. Le 18 janvier un bateau à vapeur, portant le pavillon de Zanzibar, a jeté l'ancre à Souakim, amenant beaucoup de pèlerins et de marchandises à destination des ports de la mer Rouge.

Les ambassadeurs Ouagandas ont heureusement atteint Ouyouy et sont repartis pour le Victoria Nyanza, accompagnés par M. Lichtfield qui veut essayer encore une fois de voir si sa santé supportera le

climat de l'**Ouganda.** D'après une lettre de M. Pearson, de Roubaga, Mtésa, poussé par les Arabes, se préparait à une guerre contre Mirambo. Son armée est revenue victorieuse de sa campagne contre l'Ousoga, ramenant pour le roi des centaines de captives à demi mortes d'épuisement, après en avoir perdu un millier en chemin.

Le ministre des affaires étrangères du Portugal a soumis aux Cortès un article additionnel au **traité anglo-portuguais** relativement au Transvaal et à la baie de Delagoa, fixant à douze ans la durée du traité non déterminée auparavant. Dans l'état actuel des relations entre le Transvaal et l'Angleterre, la Commission africaine de la Société de géographie de Lisbonne, estimant que la souveraineté de la nation portugaise, dans sa colonie de l'Afrique orientale, n'était pas suffisamment sauvegardée, a adopté une résolution approuvée par la Société de géographie et présentée à la Chambre des Députés, demandant l'ajournement de la ratification du traité avec l'Angleterre jusqu'à la fin de la guerre du Transvaal. Mais cette motion a été rejetée par la Chambre et le traité, ainsi que l'article additionnel ratifié à une grande majorité; il lui reste à être ratifié par la Chambre des pairs. — Après cela, trois projets de loi ont été soumis aux Cortès, ayant pour objet :

1° Le droit de résidence, dans les colonies portugaises, pour les commerçants et les industriels de toutes les nationalités amies du Portugal.

2° L'ouverture d'un crédit destiné à faciliter la colonisation du district de Lorenzo Marquez, la construction de maisons, d'ateliers agricoles et d'églises, et à payer la traversée des habitants de St-Michel des Açores pour Lorenzo Marquez.

3° L'autorisation de renforcer la station navale de Mozambique, en vue de faire disparaître complètement la traite.

Ces projets ouvrent les portes et les rivières des possessions portugaises à tous les pays reconnaissant la souveraineté du Portugal; des colonies étrangères pourront s'y établir et jouir de la liberté de culte; la libre navigation du Zambèze sera garantie, le cabotage seul étant réservé au gouvernement portugais.

Les négociations entre les Anglais et les Boers ont heureusement abouti à une paix qui consacrera l'indépendance du **Transvaal,** en assurant aux natifs la protection de l'Angleterre. Voici quelles sont les conditions acceptées de part et d'autre :

1° La suzeraineté de la reine sur le Transvaal est reconnue; — 2° Le *self-government* complet est promis aux Boers; — 3° Le contrôle sur les affaires extérieures est réservé (à l'Angleterre?); — 4° Un résident

anglais sera envoyé dans la future capitale du Transvaal ; — 5° Une commission royale sera instituée ; elle sera composée de MM. Robinson, Wood et Villiers ; — 6° Cette commission examinera les moyens propres à sauvegarder les intérêts des indigènes et les arrangements concernant les affaires agraires ; — 7° Cette commission aura aussi à examiner si une partie de territoire, laquelle et dans quelles proportions, sera détachée du Transvaal ; — 8° Les Boers se retireront de Laings'Nek, se disperseront et rentreront dans leurs foyers ; — 9° Les garnisons anglaises resteront au Transvaal jusqu'au règlement définitif ; — 10° Les Boers s'engageant à se disperser, le général Wood promet de ne pas marcher en avant et de ne plus envoyer de matériel de guerre au Transvaal.

Quant aux **Bassoutos,** les conditions de paix qui leur ont été proposées étaient si dures qu'ils n'ont pu les accepter.

MM. Bagster, Sanders et Miller, de la mission américaine au **Bihé,** sont arrivés à Benguéla où ils ont reçu le meilleur accueil des officiers portugais. M. Bagster doit se rendre à Catoumbella, à 20 kilomètres au N.-E. de Benguéla, pour y voir les gens du Bihé qui y descendent, et parmi lesquels il espère trouver les porteurs dont l'expédition a besoin pour monter sur le plateau. Les renseignements qu'il a recueillis à la côte lui donnent bon espoir : le climat du Bihé est agréable et frais. L'expédition compte quitter la côte au commencement de mai.

Le ministre de la marine et des colonies du Portugal a soumis aux Cortès un projet de loi, autorisant le gouvernement à procéder à la mise en adjudication de la construction d'un chemin de fer de **Loanda** au district d'Ambaca. Le gouvernement accorderait une garantie d'intérêt, la cession de 250^{m} de terrain de chaque côté de la voie ferrée, le droit d'exploiter les forêts de l'État pour les besoins de la construction, sous la haute surveillance du gouverneur. Ce projet est accueilli avec faveur par les intéressés, qui pouvaient craindre de voir les produits de l'intérieur détournés vers le Congo et vers la région côtière d'Ambriz.

L'expédition de M. **Mc Call** en vue de créer des stations missionnaires le long du **Congo,** en a fondé une à Mataddi Minkanda, vis-à-vis des établissements de Stanley à Vivi, au pied des chutes de Yellala. Le roi Kagoumpaka s'est montré très bien disposé ; il a fourni des vivres et des hommes pour aider à un groupe de pionniers à transporter leurs bagages par terre jusqu'à Banza Montiko, à 80 ou 100 kilomètres en amont du fleuve ; de là, tantôt par terre, tantôt par eau, ils iront jusqu'à Manyanga, grande ville sur la rive droite et à 8 kilomètres du Congo, par 15° lat.

S. et 12°,40 long. E. C'est un endroit de ralliement pour les gens d'une quantité de villes des bords du fleuve. Il s'y fait un grand commerce d'échange des produits du pays et des marchandises apportées de la côte. La contrée est belle, les provisions abondantes et pas chères, les gens accessibles. Les deux rives du fleuve, qui en cet endroit a 2 kilomètres de large, sont couvertes de forêts magnifiques ; quoique le courant soit fort on peut le traverser sans danger ; aussi M. Mc Call s'est-il décidé à y fonder une station. Il espère pouvoir atteindre de là Stanley Pool l'automne prochain. Le Comité de la « Livingstone inland Mission » a l'intention d'envoyer une nouvelle expédition en vue d'établir une station à Banana, comme base d'approvisionnement pour celle de l'intérieur, et comme sanitorium pour les malades. Un petit vapeur sera placé sur le cours inférieur du Congo, pour remonter de Banana à Mataddi. Trois missionnaires partiront prochainement de Liverpool, emportant avec eux le bateau et une maison en fer construite en Angleterre, donnée par quelques amis de la mission.

M. **Gillis**, envoyé il y a un an par l'Association internationale africaine au Congo, pour y établir les premiers comptoirs d'échange sur lesquels le commerce belge fonde de grandes espérances, vient de rentrer en Belgique, ainsi que le lieutenant-colonel Van den Bogaert, chargé d'une mission auprès de Stanley. Quant à **Stanley**, la Compagnie commerciale belge l'a chargé d'engager de nouveau à Zanzibar, et pour plusieurs années, des travailleurs indigènes qui seront employés sur le Congo. Soixante-douze Arabes ont été embarqués à Zanzibar pour le Cap, d'où un schooner doit les transporter à l'embouchure du fleuve. — Une station serait établie à Nyangoué, dans le Manyéma, d'où le trafic de l'ivoire serait détourné vers la côte occidentale.

D'après des renseignements fournis par **Savorgnan de Brazza** aux missionnaires catholiques de Mboma, sur le Congo inférieur, le plateau entre les sources de l'Ogôoué et l'Alima est d'une fertilité remarquable ; il produit en abondance du manioc, des fèves, des arachides, du maïs dont les indigènes font une bière assez bonne. Avec la canne à sucre ils fabriquent une boisson plus forte et beaucoup plus enivrante. Le roi de Macoco est suzerain de tous les chefs du pays jusqu'à Stanley Pool; il a pu recommander Savorgnan de Brazza à tous ses vassaux. Le voyageur n'a plus retrouvé de traces des anciennes missions ; cependant, lorsqu'il a demandé au roi de confier l'éducation de deux de ses enfants aux blancs, celui-ci a répondu que, selon l'antique tradition de ses pères, les blancs avaient autrefois instruit leurs enfants.

M. Ed. Morris, de Philadelphie, qui depuis plusieurs années consacre son génie commercial au bien de la population de **Libéria**, a décidé de fonder à Arthington, près de la rivière Saint-Paul, une école littéraire et industrielle, pour laquelle il enverra une maison en fer construite en Amérique, et à la tête de laquelle il placera la veuve d'un missionnaire qui a été quatre ans dans l'Afrique équatoriale, et son fils qui y est né. Ils auront des aides et une presse d'imprimerie.

Les chefs du pays de Barline, au nord de Libéria, ont demandé au gouvernement de la République de leur aider à établir des relations commerciales avec la côte, et de les protéger contre les tribus des frontières, qui pillent leur territoire sans profit pour elles-mêmes, puisqu'il en résulte des guerres dans lesquelles les deux parties souffrent de grands dommages. Si le gouvernement, qui inspire respect et crainte à toutes les tribus, interpose ses bons offices, les routes de l'intérieur deviendront libres pour tous ceux qui veulent transporter à la côte leurs produits. D'autre part la République a fait une grande perte par la mort de son président, M. Warner, dernier survivant des signataires de la déclaration d'indépendance de cet état. Doué de talents très divers, il a rendu, comme secrétaire d'État, vice-président et président de la République, de très grands services à Libéria, ainsi qu'à la Société américaine de colonisation à laquelle il a longtemps prêté son concours.

L'expédition anglaise commandée par le Dr Gouldsbury, accompagné du lieutenant Dumbleton et du Dr Browning, a quitté Bathurst, le 21 janvier, pour remonter la **Gambie** jusqu'à Yaboutenda d'où elle se dirigera sur Timbo, pour revenir ensuite à Sierra Leone. Son but est d'ouvrir pour cette dernière colonie une route à l'intérieur jusqu'à Timbo. D'après des renseignements fournis par les indigènes, il serait possible de s'avancer de Bathurst, par la branche principale de la Gambie, jusqu'à 500 kilomètres de Bamakou sur le Niger. En créant une route entre les deux fleuves, les Anglais auraient une communication facile de plus de 1000 kilomètres à l'intérieur, entre leurs possessions de la côte et Tombouctou.

M. le Dr **Bayol** annonce qu'une expédition, à la tête de laquelle il a été placé, partira du Sénégal le 5 avril pour gagner le Fouta Djalon par les rivières du sud, le Rio Nunez probablement. Elle s'efforcera d'atteindre Timbo et de reconnaître les sources de la Gambie, de la Falémé, du Bafing et du Niger. Elle visitera Dinguiray et le Bouré.

Il ressort des documents envoyés par la mission **Galliéni**, que la vallée du Bakhoy, qu'il faut remonter pour se rapprocher du Niger, a un

sol très fertile et produit une grande quantité d'articles d'échange, dont l'importance grandira à mesure que ce pays retrouvera, sous le protectorat de la France, la tranquillité nécessaire pour que les habitants puissent se livrer en paix aux travaux de l'agriculture. Actuellement la crainte des incursions des cavaliers Toucouleurs paralyse leurs efforts; aussi les villages sont-ils pauvres. A Manambougou, en amont de Bafoulabé, la mission a reçu l'accueil le plus hospitalier de la part du chef Lamin Sissé, marabout très influent qui a visité Bakel et Sierra Leone. L'attention de la mission s'est portée spécialement sur le Kita, dont le chef-lieu Makandiambougou, visité en 1864 par Mage et Quintin, est un centre par lequel passent toutes les caravanes; il est entouré d'une quinzaine de villages dont la population, avec celle du chef-lieu, s'élève à 7000 ou 8000 habitants. La position du Kita et son altitude en font une contrée salubre et un point stratégique de premier ordre. Aussi la mission **Borguis-Desbordes** y construira-t-elle un des forts qu'elle doit ériger entre le Sénégal et le Niger. Elle y établira un camp retranché, où sera placée une garnison nombreuse qui permettra d'envoyer des colonnes mobiles dans les régions environnantes. Elle avait atteint Bafoulabé le 17 janvier.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. le Dr Wilhelm Kobelt, savant ornithologiste allemand, fera prochainement en Espagne, en Algérie et au Maroc un voyage pour lequel 3500 fr. lui ont été alloués, sur le fonds créé à Francfort-s/Mein en l'honneur d'Éd. Rüppel, le Nestor des voyageurs en Afrique, en vue d'encourager les explorations scientifiques.

Le gouvernement français fait poser un second fil télégraphique entre Alger et Tunis. La pose en sera terminée à la fin de mars.

Les travaux de la voie ferrée de Sétif à Alger ont été commencés; la plus grande activité règne dans les chantiers; toute la ligne doit être achevée en 14 mois.

Sur l'invitation de la Chambre de commerce d'Alger, M le gouverneur général a institué une commission chargée d'étudier les différentes questions soulevées par M. Reynard, sous-inspecteur des forêts, au sujet des voies de communication, de l'utilisation des eaux, et du reboisement des plateaux en vue de la colonisation au sud de l'Algérie.

Matteucci et Massari ne se sont arrêtés au Ouadaï qu'une quinzaine de jours et se sont rendus au Bornou.

D'après le rapport trimestriel du directeur du département créé au Caire pour l'abolition de la traite, on n'a pas trouvé, dans le cours de l'inspection faite récemment, un seul esclave dont la captivité fût postérieure à la création de ce département.

M. Irgens Bergh, savant archéologue danois, est arrivé au Caire pour se livrer en Égypte à ses études favorites. M. Jusinger, Hollandais, également archéologue, y est attendu ; le champ de son exploration scientifique sera essentiellement la Nubie et la Haute-Égypte.

Après un voyage en Europe, M. de Hesse-Wartegg, qui a déjà fait dans le Fayoum et en Nubie des études sur la race copte, est retourné à Alexandrie pour les continuer. Il est accompagné de M. le Dr Hociner, botaniste de mérite. Ces Messieurs attendent l'arrivée de deux autres savants attachés à l'expédition, après quoi ils partiront en caravane pour la Haute-Égypte.

M. Mitzakis, consul de Grèce à Suez, qui a déjà fait l'année dernière un assez long séjour en Abyssinie, est reparti de Suez le 11 février, pour porter au roi Jean des présents de la part de son souverain.

Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, s'est rendu à Berbéra pour y installer trois missionnaires; de là il ira avec d'autres à Harar.

On annonce l'arrivée de Martini à Aden, et celles de Cecchi, de Bianchi et d'Antonelli à Massaoua. Le marquis Antinori reste encore au Choa.

Le sultan de Zanzibar a offert au célèbre voyageur Thomson la mission d'explorer le bassin de la Rovouma au point de vue géologique.

M. de Leu, membre de la troisième expédition de l'Association internationale, est mort de la dysenterie à Tabora.

Le missionnaire Hore, de la station d'Oudjidji, a franchi en 62 jours la distance du Tanganyika à Zanzibar. Il a rapporté avoir observé, dans les mois de septembre et octobre 1879 et 1880, des tremblements de terre du N.-O. au S.-E. Les derniers ont fait en divers endroits des crevasses d'un mètre de long.

Une expédition française, composée d'ingénieurs des mines et de chimistes, est partie de Marseille à bord de l'Oxus, avec mission d'explorer la région au nord du Zambèze.

Le capitaine Phipson-Wybrandt, qui devait explorer la région entre le Zambèze inférieur, le Limpopo et la mer, est mort ainsi que deux de ses compagnons ; les autres membres de l'expédition ont dû revenir à Inhambané.

On annonce de Belgique qu'une nouvelle mission d'exploration va être envoyée dans l'Afrique occidentale.

Le roi des Achantis a désavoué ses ambassadeurs et s'est déclaré l'ami des Anglais.

Une nouvelle Compagnie, l'Akankoo Gold Coast Missions Company Limited, doit être ajoutée aux précédentes Sociétés pour l'exploitation des mines de la Côte d'Or. La mine qu'elle a acquise est située sur les bords de la rivière Ancobra.

Une dépêche du Sénégal annonce qu'un engagement a eu lieu entre les Toucouleurs et un convoi de ravitaillement, envoyé à une colonne d'infanterie chargée de protéger la pose d'un fil télégraphique de Saldé à Bakel, pour compléter la ligne de Saint-Louis à Bafoulabé. Les indigènes ont été repoussés.

Une nouvelle expédition militaire et maritime se prépare en vue de l'occupation du Haut-Niger; elle partira probablement vers le mois d'octobre.

*

Une société s'est fondée à Nice pour étudier les vignes du Soudan découvertes par M. Lécard; M. Manuel Lemus visitera la région où elles se trouvent et en rapportera des échantillons. Il paraît que le phylloxéra ne les attaque point.

Les indigènes ont brûlé la demeure de M. Mackenzie au cap Juby. Les négociants anglais se sont alors établis sur un ponton et cherchent à rendre habitable le récif de Las Matas, près de la côte, pour s'y installer. Un petit vapeur leur permet de communiquer avec les Canaries.

L'île de San Miguel (Açores) a subi, au commencement de février, plus de 30 secousses de tremblement de terre, qui y ont causé de grands dégâts. Les habitants des villes et des villages ont dû se réfugier sous des tentes et des baraques en pleine campagne.

Le Dr Lenz a quitté Tanger; il est arrivé à Madrid, où, le 13 mars, il a fait à la Société de géographie une conférence sur son exploration. Il en a fait une autre à la Société de géographie de Marseille, le 28 mars.

LES EXPLORATIONS DE COMBER AU CONGO

Il y a deux ans environ, M. Comber fut envoyé au Congo par la Société des Missions baptistes d'Angleterre, pour y fonder une station. Il remonta le grand fleuve jusqu'à Moussouca, d'où il gagna San Salvador, capitale du royaume.

Une fois la mission bien établie, il chercha à atteindre Stanley Pool, point à partir duquel le Congo est navigable. Il vient d'écrire à la Société de géographie de Londres que, depuis un an, il n'a cessé de s'avancer dans une direction ou dans une autre, faisant en totalité un parcours de plus de 1600 kilomètres, sans avoir pu atteindre le point tant désiré. La carte, jointe à ce numéro, donne une idée des nombreux itinéraires suivis par le voyageur. Son insuccès doit être attribué en grande partie à ses porteurs qui étaient des Kroumen de Sierra Leone, hommes toujours employés sur les côtes et qui ne savent pas vaincre les difficultés d'un voyage dans l'intérieur. Nous ne suivrons pas M. Comber dans toutes ses pérégrinations; nous dirons seulement quelques mots de l'hydrographie du pays, de ses villes, et nous raconterons les deux expéditions principales, l'une à la chute Arthington, l'autre à Makouta.

Le pays abonde en marécages couverts de papyrus, d'où sortent la plupart des rivières. Celles-ci se divisent en deux groupes : les unes se dirigent à l'ouest et au sud-ouest vers l'Océan Atlantique, les autres vers le fleuve Congo. Des premières, la seule étudiée par Comber est la Brije; parmi les secondes, on remarque : la Mpozo, la principale,

qui, large de trente-cinq mètres, se jette dans le grand fleuve au-dessus des chutes de Yellala, vis-à-vis du camp de Stanley à Vivi ; la Louvou qui atteint le Congo probablement près des cataractes d'Isangila ; la Kouilo (peut-être la rivière de trente mètres de large signalée par Stanley) qui prend sa source un peu à l'est de Zombo et a pour tributaires la Loukaji, la Loanza et la Lousilosi ; à Ndinga où M. Comber l'a vue, elle est large de trente mètres, profonde, bourbeuse et abonde en crocodiles. On la traverse sur un pont suspendu aux arbres des rives. La Louvou prend sa source dans les marais de la plaine qui s'étend à l'ouest du plateau de Zombo. La Mpozo est formée de beaucoup de rivières, telles que la Lounda, qui sort des marais de Madimba situés au sud-est de San-Salvador, la Loueji qui passe au pied du petit plateau sur lequel est bâtie cette dernière ville, la Lercossa, la Ngandou, la Lozo et la Pozo. M. Comber a traversé la Mpozo en canot lorsqu'il allait à Palaballa.

La plus intéressante des rivières du pays de Congo est la Brije. M. Comber se rendit sur ses rives avec M. Hartland et un porteur. Il rencontra un grand nombre de villes. De Ma'anti à Mbangou la route est très mauvaise, c'est une succession de petites montagnes et de collines. Le voyage était très fatigant, car les vallées qui séparent ces collines forment des marais profonds, fangeux, couverts de roseaux, de grandes herbes et de papyrus, que les missionnaires ont dû traverser à gué en deux endroits ; ailleurs ils n'ont pu franchir le marécage que par voie aérienne, c'est-à-dire en grimpant sur les arbres et en cheminant de branche en branche au-dessus des eaux. De Banza Zoulou, petite ville située au pied du plateau de Zombo, ils gravirent un premier escarpement haut de 170 mètres. Le sentier était rapide et un brouillard épais couvrait la plaine. Après une marche très pénible, ils arrivèrent enfin à Mbangou dont le chef, qui les avait du reste invités à venir le voir, leur fit une très cordiale réception. Quand le brouillard fut dissipé par la brise d'ouest, ils se rendirent à la cascade que, d'après les naturels, la Brije devait former non loin de Mbangou. Après une demi-heure de marche dans un sentier fait plutôt pour les bêtes fauves que pour les hommes, tout à coup, à un brusque détour du chemin, la cascade, dont on entendait la bruit de loin, se présenta aux regard des voyageurs dans toute sa grandeur et sa beauté. Les eaux mugissantes et écumantes descendent rapidement dans la plaine ; elles y tombent, pour ainsi dire perpendiculairement, d'une hauteur de 150 mètres ; au-dessus de la cascade la rivière a de 12 à 18 mètres de largeur. Les naturels racontent

que lors de la saison seche, pendant laquelle s'accomplissait le voyage de nos missionnaires, la cataracte est loin d'avoir la puissance qu'elle possède dans la saison des pluies.

MM. Hartland et Comber nommèrent la cascade *Chute Artlington,* du nom du bienfaiteur des missionnaires de l'Afrique centrale. L'effet de la cataracte est vraiment grandiose, et M. Hartland ne pouvait se lasser de voir cette eau limpide tomber de rocher en rocher, de saillie en saillie, dans le ravin où elle chemine un instant pour rebondir ensuite. Les naturels ne purent pas indiquer d'où vient la rivière; toutefois, d'après son volume considérable, on peut dire que la montagne gravie par les explorateurs n'est pas isolée, mais qu'elle forme l'escarpement d'un plateau central. La Brije se jette dans l'Océan Atlantique, à Ambrizette. Son cours, au-dessus de Mbangou, sera un sujet d'étude pour l'avenir.

Dans ses diverses explorations avec M. Hartland, aux environs de San-Salvador, M. Comber a visité une foule de villes importantes et de villages. Ses itinéraires sont littéralement couverts de noms de localités. Le pays est donc très riche, surtout à cause de l'ivoire qui donne lieu à un immense trafic. Les voyageurs nous donnent quelques détails sur les lieux traversés par eux. Le district de Madimba, au sud de San-Salvador, est couvert de marécages, mais il est plus boisé que la plupart des régions voisines et a une population très dense. Moila a une station missionnaire, dirigée par M. Hartland, et qui n'est qu'une annexe de celle de San-Salvador. Kinsouka est une très grande ville et un centre de commerce. Les blancs n'y sont pas bien vus, car à l'arrivée des missionnaires le chef leur fit dire qu'ils n'avaient rien à faire dans la ville, qu'il leur interdisait d'y passer la nuit, et que plus vite ils s'en iraient mieux cela vaudrait. Songa dépend du chef principal du district de Makouta, Bouaka Matou (oreilles rouges). Après que M. Comber y eut passé six jours s'occupant de médecine, le chef le congédia. Ndinga est aussi gouvernée par le Bouaka Matou.

La dernière tentative des explorateurs pour pénétrer à Stanley Pool mérite d'être racontée. C'est M. Hartland qui nous en fournit les détails, par une lettre de San-Salvador du 10 septembre 1880. Se trouvant à Ma'anti près de Moila, on leur dit que le roi du Makouta les engage à traverser son territoire et à passer une nuit dans sa ville. Cette proposition est accueillie avec empressement par les missionnaires, car le Makouta est sur la ligne directe qui va de San-Salvador à Stanley-Pool. Le roi leur fait dire en outre qu'il leur permettra d'aller plus loin, mais

qu'il exige que leur escorte soit composée de Kroumen et non de gens du Congo. MM. Hartland et Comber partent donc et atteignent heureusement Toungoua, une des plus jolies villes africaines qu'ils aient vue ; on ne s'y oppose pas à leur passage. Continuant leur route dans la direction de Banza Makouta ils rencontrent de nombreuses fermes. Une ascension de deux heures les amène au sommet d'une colline escarpée, sur laquelle est une belle ville. Le peuple est mystérieux et ne veut pas faire connaître son nom. Plus loin les habitants d'une autre ville sont aussi maussades et cachent également le nom de leur localité. Ils indiquent seulement aux voyageurs la route de Banza Makouta. Enfin, ce dernier lieu est atteint, mais les voyageurs y sont accueillis aussi mal que possible, au point que M. Hartland dit qu'il ne l'oubliera jamais. Les indigènes ne répondent pas aux questions qu'on leur pose, et, sans entrer en pourparlers, dansent d'une manière sauvage autour des voyageurs en brandissant des bâtons, des pierres, des couteaux et des fusils. Comme ils deviennent de plus en plus menaçants les missionnaires prennent la fuite au milieu d'une grêle de pierres. M. Comber tombe, M. Hartland l'aide à se relever ; puis les deux explorateurs commencent une course folle à travers les champs et les villages, sans cesse poursuivis par ces gens furieux. M. Comber reçoit une balle dans le dos et malgré cela il court toujours, jusqu'au moment où il croit la poursuite terminée. Les missionnaires cheminent alors plus lentement, mais apercevant trois hommes armés qui les suivent encore, ils reprennent leur course et jettent tout ce qu'ils portent. La ville de Toungoua est traversée rapidement ; les voyageurs s'arrêtent pendant la nuit à Kola, puis vers minuit ils se remettent en route et, pour comble de malheur, perdent leur chemin. Une rivière est devant eux, il faut la traverser à tout prix, mais dans l'obscurité il est impossible de voir où est le pont. Par suite arrêt forcé, et ce n'est que le lendemain matin qu'ils retrouvent la route. Ils s'avancent, toujours horriblement fatigués, atteignent Banza Mpouta et deux lieues plus loin une autre ville où M. Comber, que sa blessure fait beaucoup souffrir, se repose un peu. On le transporte ensuite sur une civière jusqu'à Sanda, dont les habitants, apprenant ce qui s'est passé, sont indignés et témoignent aux voyageurs beaucoup de sympathie. Ces derniers y trouvent heureusement de nombreux porteurs ; mais ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'ils atteignent San-Salvador. Ils avaient fait 120 kilomètres en trois jours. Le soir même de leur arrivée, M. Crudgington fit l'extraction de la balle. Aux dernières nouvelles, M. Comber se portait bien.

FRERE-TOWN ET LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE DANS LE ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL

Nous avons déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur les établissements de Frere-Town[1], créés par la Société des missions anglicanes en faveur des esclaves libérés, pour être à la côte orientale d'Afrique le pendant de ceux de Sierra Leone à la côte occidentale. Les rapides progrès de cette station, l'ardent amour de la liberté éveillé chez les esclaves des districts environnants par la vue du bonheur des familles de travailleurs libres, l'hostilité croissante des propriétaires d'esclaves contre cette institution, les dispositions récentes prises à son égard par les autorités anglaises, nous engagent à consacrer un article à ces établissements, pour que nos lecteurs puissent se faire une idée exacte de leur développement, et des espérances que l'on peut en concevoir pour l'avenir de la colonisation dans cette partie de l'Afrique.

En 1873, l'Angleterre conclut avec le sultan de Zanzibar, par l'intermédiaire de sir Bartle Frere, un traité par lequel ce prince s'engagea à abolir dans tous ses États la vente des esclaves, et défendit d'en introduire ou d'en exporter; les navires pris ayant des noirs à bord devaient être confisqués, et les auteurs de ce commerce punis suivant les lois. Dès que ce traité eut été ratifié, la Société des missions anglicanes conçut le plan d'un établissement en faveur des noirs libérés, et le soumit au gouvernement, qui l'approuva. Le Dr Kirk, représentant du gouvernement anglais auprès du sultan de Zanzibar, fut chargé de décider du sort des esclaves qui devaient être remis à l'institution, et le Foreign-Office fit espérer à la Société, en leur faveur, des fonds votés par le Parlement en vue de la suppression de la traite.

Là-dessus M. Price partit en octobre 1874, débarqua en novembre à Mombas et à Rabai ou Kisouloudini, sur la côte vis-à-vis de l'île, station du missionnaire Rebmann qui y était attaché depuis trente ans et allait bientôt la quitter. Peu de temps après arrivèrent de Bombay 51 nègres esclaves libérés, conduits aux Indes avant que l'on songeât à rien créer pour l'Afrique orientale. La Société décida alors d'acheter aux Arabes de vastes terrains, sur lesquels elle espérait voir s'élever une ville analogue à Freetown, et qui porterait le nom de *Frere-Town*. Dès lors, et à plusieurs reprises, des centaines d'esclaves, pris en pleine mer sur les vaisseaux négriers par des navires de S. M. britannique, ont été débarqués

[1] 2me année, p. 96.

à Frere-Town, ensuite d'ordres du Dr Kirk; d'autres noirs africains y ont encore été envoyés de Bombay. Actuellement la population de cette station est de 450 âmes, dont la plupart sont des esclaves libérés remis à la mission par le Dr Kirk; quelques-uns sont des fugitifs de Mombas.

A Rabai il y a environ 300 personnes qui se rattachent à la mission : Africains de Bombay, autres esclaves libérés, une cinquantaine de Ouanikas, un assez grand nombre d'esclaves fugitifs du Giriama, où se trouve un petit noyau de chrétiens, et d'autres districts environnants, enfin une centaine d'esclaves de Mombas qui s'y sont réfugiés. Sur la route qui conduit de l'intérieur à Rabai se trouve la station méthodiste de Jongvou, qui a reçu un nombre considérable de fugitifs.

Quant à Frere-Town, le quart de la population à peu près est composé d'enfants libérés pris sur des négriers. Il y en a aussi 40 à 50 nés dans la colonie de parents mariés par M. Price. Les adultes de cette catégorie sont au nombre de 220; quelques-uns d'entre eux sont encore au service de la mission, mais la plupart cultivent à Maouani, à 5 kilom. de Frere-Town, des lots de terrain qui leur ont été alloués pour qu'ils apprissent à se suffire à eux-mêmes; les femmes travaillent aux champs avec leurs maris. A l'école les enfants reçoivent, outre l'instruction ordinaire, un commencement d'éducation professionnelle, et chaque année il en sort quelques-uns qui apprennent des travaux manuels; au moyen du système scolaire du demi-temps, on peut même les mettre à ces travaux avant qu'ils aient achevé leur instruction. Pour les filles, Mme Menzies, femme d'un des missionnaires, a ouvert une classe de couture.

Généralement ces anciens esclaves libérés ou fugitifs se conduisent bien; ils ont été instruits, sont devenus industrieux, ont construit eux-mêmes leurs habitations. A Rabai, par exemple, aux 30 ou 40 maisons de l'ancien village se sont ajoutées trois longues rues, s'étendant dans différentes directions, et dont toutes les maisons ont été bâties par les fugitifs eux-mêmes, qui y sont attachés et mourraient pour les défendre plutôt que de retourner chez leurs anciens maîtres. La vue de leur bien-être et du bonheur dont ils jouissent frappe tous ceux qui en sont les témoins, en particulier les maîtres et les esclaves qui passent par Frere-Town, village ouvert, sur la grande route qui mène à la côte; les premiers en conçoivent de la haine pour les fondateurs et pour les directeurs de ces établissements, les seconds sentent s'éveiller en eux le désir de devenir libres à leur tour. Déjà en 1876, lorsque le sultan de Zanzibar proclama l'abolition de la traite et libéra ses propres esclaves, une grande

fermentation se produisit à Mombas où la traite se faisait sur une grande échelle; des menaces furent proférées contre Frere-Town; le gouverneur de Mombas dut y envoyer 40 soldats qui prirent la station sous leur protection et arrêtèrent les meneurs. Mais les propriétaires d'esclaves ne renoncèrent pas à leur haine; ils comprenaient trop bien qu'ils ne pourraient plus faire tout ce qu'ils voudraient comme auparavant, acheter, vendre, maltraiter à leur gré leurs esclaves, que le seul voisinage de travailleurs libres engagerait à les quitter. Ce furent surtout MM. Streeter et Binns, missionnaires à Rabai, qui devinrent l'objet de leur animosité. En novembre 1879, plusieurs fugitifs du Giriama s'étant abrités dans cette station, les propriétaires vinrent les réclamer, mais les missionnaires sachant à quels mauvais traitements les malheureux esclaves seraient exposés s'ils étaient rendus, n'acceptèrent pas ces réclamations; ils avaient été trop souvent dans le cas de constater combien étaient peu fondées les prétentions des Souahélis, affirmant que tels ou tels esclaves réfugiés leur appartenaient alors même qu'ils venaient de partout ailleurs que des lieux habités par les réclamants. M. Binns répondit qu'il ne livrerait pas les fugitifs, que ceux-ci étaient libres de retourner chez leurs maîtres, mais qu'il ne pouvait permettre qu'on les prît de force dans la station où ils s'étaient réfugiés. Alors les propriétaires d'esclaves demandèrent de l'argent, et M. Binns leur déclara qu'il ne pouvait leur en donner, n'ayant ni mission ni fortune pour racheter des esclaves. Le gouverneur dut de nouveau prendre la station sous sa protection. Il paraît que les Arabes, jaloux de l'influence croissante des missionnaires, n'étaient pas étrangers à l'hostilité manifestée à l'égard de ces derniers, les colons des trois stations ayant été souvent l'occasion de réclamations aux blancs de la part des Arabes; c'est ainsi qu'une femme de Mombas s'étant enfuie à Rabai, son maître obtint de M. Streeter une lettre engageant M. Binns à la rendre; elle refusa de retourner chez son propriétaire, qui déclara qu'il fallait brûler Frere-Town pour qu'il n'y eût plus de refuge; alors les gens de Rabai tombèrent sur le maître, le battirent et ne cessèrent de le maltraiter que lorsque M. Binns intervint en sa faveur.

Au mois de juin de l'année dernière, un grand nombre d'esclaves sortirent de Mombas, se rendirent à quelque distance des terrains cultivés, y passèrent trois jours à se consulter, à festoyer et à tirer des coups de fusil. Les maîtres, craignant ce formidable rassemblement, ne savaient que faire; il semblait que ce fût le début d'une insurrection parmi les esclaves les plus intelligents; dans tous les cas c'était une protestation contre la tyrannie de leurs maîtres. M. Streeter entendit même dire

qu'ils voulaient se mettre sous sa protection. Aussi les propriétaires voudraient-ils voir disparaître Frere-Town, Rabai et Jongvou, ainsi que les missionnaires. Au mois de juillet, on apprit de Mombas que de grands armements se faisaient pour attaquer les stations; pendant le Ramadan, une centaine de jeunes gens mahométans jurèrent de faire de la soupe avec le foie des missionnaires, et de servir la tête de M. Streeter au premier repas après le Ramadan.

M. Felkin, qui avait ramené à Zanzibar les trois Ouagandas envoyés par Mtésa comme ambassadeurs auprès de la reine d'Angleterre, ayant, à cette époque, fait une visite à Frere-Town, prit une part très active aux négociations qui eurent lieu entre les propriétaires d'esclaves, le gouverneur et la mission; malheureusement elles n'aboutirent pas; les Arabes étaient tellement irrités qu'ils ne voulurent pas renoncer à leur projet d'attaque, et engagèrent M. Felkin à quitter les lieux pour éviter le danger d'être tué. Le directeur des douanes invita deux des femmes des missionnaires à se réfugier chez lui, mais elles refusèrent.

Au premier signal du péril, M. Streeter avait écrit au Dr Kirk; ne recevant pas d'avis que celui-ci songeât à s'interposer entre les deux partis, il fit mettre Rabai en état de défense, et le gouverneur de Mombas fit dire aux gens des trois stations de se tenir prêts à combattre. La fin du Ramadan (7 septembre) était attendue avec anxiété. Des gardes de nuit furent organisées à Frere-Town. Le 8 septembre, on entendit battre le tambour et tirer des coups de fusil. Le 10, on apprit que 2000 hommes approchaient et allaient attaquer Jongvou, mais ils trouvèrent une forte palissade et des gens résolus à mourir pour leurs familles et leurs foyers, et ils comprirent l'inutilité d'une attaque. L'arrivée à Frere-Town d'un vaisseau de Sa Majesté britannique, dont le commandant voulait visiter les missionnaires, contribua sans doute à rendre les adversaires de ces derniers plus réservés. Enfin le Dr Kirk y vint lui-même, accompagné du juge consulaire, qui tint la cour à Mombas; il assigna devant lui MM. Streeter et Binns, pour qu'ils eussent à répondre aux plaintes portées contre eux par les Arabes, et reconnut qu'aux termes de la législation les missionnaires devaient rendre les esclaves fugitifs de Mombas; il déclara que les Arabes avaient le droit de les reprendre, même quand ils s'étaient réfugiés dans les chambres des missionnaires, les cas de mauvais traitements devant être renvoyés au gouverneur qui a le droit de punir ou non le coupable. Les réfugiés appartenant aux Arabes et aux Souahélis de Mombas furent donc renvoyés; ils s'enfuirent dans la campagne, où ils furent traqués comme des

bêtes fauves par cinq ou six cents Souahélis armés. Les missionnaires ont pu garder 150 fugitifs du Giriama et des districts environnants.

Quoique Frere-Town n'ait été fondé qu'avec l'approbation du gouvernement anglais, et que les esclaves libérés aient été remis aux missionnaires d'après l'ordre du Dr Kirk, celui-ci n'en a pas moins blâmé ces derniers d'être allés, dans leur pitié pour les esclaves fugitifs, plus loin que ne le leur permettaient les lois du pays ou le traité avec la Grande-Bretagne établissant les droits des Anglais.

Il est facile à ceux qui sont éloignés de dire qu'il faut s'abstenir de protéger les esclaves fugitifs et les rendre à leurs propriétaires, mais il est beaucoup moins aisé à ceux qui sont sur les lieux de se borner à joindre les mains, en voyant trembler devant eux de pauvres êtres qui, s'ils sont rendus à leurs maîtres, seront victimes de traitements barbares dont ils mourront peut-être. Les missionnaires en ont eu des exemples; un esclave fugitif rendu à son propriétaire a eu les orteils brûlés à petit feu; une femme qui s'était réfugiée chez eux et qu'ils avaient rendue, est morte des suites des coups dont elle fut frappée; une autre, ayant été engagée à retourner chez son maître, tomba aux genoux du gouverneur et le supplia de l'acheter ou de la tuer, plutôt que de la rendre à son propriétaire.

Quoi qu'il en soit, le Comité de la Société des Missions anglicanes, tout en sympathisant avec les sentiments de ses agents pour les souffrances des esclaves fugitifs, en les louant de tout ce qu'ils ont fait pour adoucir les maux de ces derniers, leur a donné comme direction de n'en pas recevoir à l'avenir, si ce n'est dans des cas extrêmes. L'esclavage domestique continuant dans l'Afrique orientale sous les maîtres mahométans et païens, les missionnaires devront agir seulement par la persuasion et l'exemple, pour amener les propriétaires d'esclaves à reconnaître les droits de l'humanité. Ils devront demander au gouverneur de Mombas de publier que, les établissements de Frere-Town et de Rabai se trouvant dans les États du Sultan de Zanzibar, aucun esclave qui s'y réfugierait n'y serait gardé, sauf lorsque l'humanité l'exigerait, que l'esclave fugitif serait invité à retourner chez son maître, ou que le gouverneur serait informé de son arrivée à la station.

D'autre part, le Comité a informé le Foreign-Office des difficultés survenues à Frere-Town et à Rabai, ainsi que des instructions données aux missionnaires, et il a exprimé l'espoir que le consul général anglais à Zanzibar, M. le Dr Kirk, fera à l'avenir des visites périodiques à ces établissements; le Comité demande que ce fonctionnaire soit invité à

exposer au Sultan les cruautés commises à l'égard des esclaves qui tentent de s'échapper, en le priant d'accorder à ceux de ses États le droit de déposer, devant des agents spéciaux, leurs plaintes pour les mauvais traitements commis à leur égard.

Le Sultan a déjà fait mettre aux fers trois propriétaires d'esclaves, d'entre les principaux meneurs des derniers troubles de Mombas.

BIBLIOGRAPHIE[1]

ENTRE DEUX CAMPAGNES. Notes d'un marin, par *Th. Aube.* Paris, Berger-Levrault, 1881, in-16, 316 pages. — La plus grande partie de cet ouvrage est consacrée à l'Océanie, dont M. l'amiral Aube, à la fois penseur et politique, décrit avec talent les races, et leurs rapports avec les puissances maritimes. Dans le premier tiers du volume, l'auteur raconte, sous le titre : « Trois campagnes au Sénégal, » les entreprises par lesquelles le général Faidherbe a assuré à la France la possession de cette colonie, et en particulier trois expéditions auxquelles il a pris part. Quoique celles-ci aient plus de vingt ans de date, la narration n'en captive pas moins, par des tableaux intéressants, par des descriptions brillantes de la végétation tropicale, dont il essaie de rendre toute la magnificence avec le sentiment de demeurer au-dessous de la réalité. L'importance toujours plus grande que prend la colonie, donne un véritable intérêt d'actualité aux observations très précises de l'auteur sur les conditions météorologiques de cette région, sur la navigation du Sénégal, sur l'ethnographie des races maures de la rive droite et des races noires de la rive gauche, et surtout sur la question de l'abolition de l'esclavage, but poursuivi par la France de concert avec l'Angleterre dans cette partie du continent africain.

LE TRANS-SAHARIEN ET LE TRANS-CONTINENTAL AFRICAIN, par *Gazeau de Vautibault.* Paris, 1881, in-8, 48 pages, avec cartes. — On ne peut refuser à M. Gazeau de Vautibault un enthousiasme sincère pour ses projets de commuuication de la côte d'Afrique au cœur du continent ; brochures, articles de journaux, conférences, il n'épargne rien pour faire

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

partager sa conviction. Après avoir gagné l'opinion publique à l'idée du Trans-Saharien, il renonce, dans la brochure sus-mentionnée, aux deux lignes d'Alger à Tombouctou et du Sénégal au Niger, dont le succès lui paraît compromis, depuis que l'entreprise est sortie des mains de l'industrie privée pour passer dans celles du gouvernement. Mais il ne renonce pas pour cela à créer une voie de communication rapide entre l'Atlantique et le Soudan; seulement il adopte un nouveau tracé, au premier abord un peu étrange. Les Anglais et les Américains patronnant les lignes de Sierra-Leone, de Monrovia et de Lagos au Niger, comme il tient à avoir une ligne française, avant-coureur de la prise de possession par la France d'un grand empire colonial en Afrique, il prend son point de départ au fond du Golfe de Guinée, gagne dans une première étape les sources du Faro, à moins de 400 kilomètres (?) de la côte; une seconde étape le conduit à celles du Bénoué; une troisième au Chari; de là au Bahr-el-Ghazal il n'y a qu'un pas, et, par cette grande artère, on est en rapport avec l'Albert-Nyanza et toute la vallée du Nil. Il estime avoir trouvé non seulement la voie la plus courte, mais encore le moyen d'y construire à un prix extrêmement réduit, et dans un temps relativement court, une voie ferrée qui n'aura rien à craindre de la concurrence des Anglais, des Américains, des Italiens et des Allemands. Nous le croyons d'autant plus volontiers qu'il a choisi, pour y faire passer son tracé, la région la moins connue de tout le continent africain, celle que devait explorer l'expédition de Rohlfs, si malheureusement arrêtée à son début, celle que se propose d'étudier l'expédition projetée par M. Iradier; mais jusqu'à ce que quelqu'un ait gagné par là les sources du Faro et du Bénoué, nous devons dire que nous en sommes réduits à de pures hypothèses, et que les avantages que présenterait le tracé de M. Gazeau de Vautibault sont également hypothétiques. Heureux serions-nous si ses nombreuses conférences et la «Compagnie du Soudan» qu'il va constituer, engageaient des explorateurs qualifiés à entreprendre l'étude de cette vaste région entre le Congo et le Chari, où tant de problèmes restent encore à résoudre.

13

Manyanga

BABOUENDE

Makouiekoue

Chûte de Mtombe-Makata

Kibonda

5

BASESSE

R. Kouilo

MAKOUTA

Direction de Stanley Pool

Banza Makouta

Kinsouka

Ndinga

Zamba

Booua

Toungoua

Ndimba

Songa

Kola

Banza Tadi

Banza Kiemba

Tanda

Kounza

Sambou

R. Kouilo

R. Lounza

Vindou

Louvou

Banza Mpouta

Samda

Nyenza

ZOMBO

R. Lokossa

Gouanza

Sanda

Moïla

Pangala

R. Loukaji

Plateau haut de 750 m.

6

Maunza

Ma'anti

Ngombi

Vivi

Banza Mpazou

Ma'anti

Banza Zoulou

Moukoma

Toumbi

Banza Panda

Mbangou

Kintino

CONGO

Kinzalou

Gonzela

Kikouama

Chûte Arthington (150 m)

San Salvador

Nseke

Banza Kauka

R. Brije

Zamba

Kounga

R. Mpauke

Kinsenali

Tinga

R. Nkauka

MADIMBA

R. Lounda

Konkelo

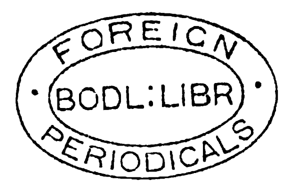
Banza Konko

R. Brije

13

Wm Rosier,

l'Afrique explorée et civilisée. – No 10. – Avril 1881.



BULLETIN MENSUEL (*2 mai 1881*).

Pendant que l'**Algérie** tout entière se disposait à fêter les arts de la paix dans les concours d'Alger et dans le Congrès de l'association française des sciences, les incursions de tribus insoumises de la Tunisie sur territoire français obligeaient le gouvernement à entreprendre une expédition pour en châtier les auteurs. En même temps arrivait à Alger la douloureuse nouvelle du massacre du personnel de la mission Flatters. L'importance des événements qui vont se passer à la frontière de l'Algérie, nous a engagés à consacrer à cette région un article spécial accompagné d'une carte. Quant à la mission **Flatters,** malgré la facilité avec laquelle elle avait atteint la Sebka d'Amadghor, son chef ne se faisait pas illusion sur les difficultés de sa marche ultérieure. Il avait bien raison. En effet, d'après le rapport de quatre indigènes appartenant à la mission et arrivés à Ouargla le 28 mars, mourant de faim et de fatigue, le colonel Flatters et ses compagnons, après avoir dépassé le puits d'Assiou et s'être avancés à quatre journées plus au sud (jusqu'au 20° lat. nord), ont été assaillis par les Touaregs du sud, dont une tribu avait déjà attaqué Barth à peu près dans le même endroit. Malgré une courageuse défense, une partie du personnel et son chef ont été massacrés; MM. Dianous, lieutenant au 14me de ligne, et Pobéguin, maréchal des logis de spahis, ayant réussi à s'échapper, battirent en retraite avec 63 hommes, à travers le pays des Touaregs Hoggar qui leur affirmèrent n'avoir pas pris part au massacre et leur offrirent des dattes. Sans défiance ils en acceptèrent; elles étaient empoisonnées. Le lieutenant Dianous et 28 hommes en moururent. M. Pobéguin continua à remonter vers le nord avec 30 hommes, dans la direction de Hassi Messeguem. Ils avaient encore quatre jours de marche à faire pour atteindre cette localité lorsqu'ils se virent cernés. Quatre indigènes furent alors envoyés en toute hâte implorer du secours auprès du commandant d'Ouargla, qui partit immédiatement avec 400 mehari des Chambâa, pour délivrer les survivants. De son côté, le commandant supérieur de Laghouat prit les dispositions nécessaires pour faire appuyer les mehari par les goums de l'extrême sud et stimuler le zèle de tous. D'après une dépêche d'Alger du 23 avril, M. Pobéguin a péri avec 15 de ses hommes avant l'arrivée du secours parti d'Ouargla. Le nombre des survivants de l'expédition n'est donc que de 20. Nous ne pouvons que déplorer la perte de tant d'hommes de cœur et de talent, celle de leurs travaux, et l'échec qu'éprouvera, pour un temps du moins,

le projet du Trans-Saharien. Au lieu de marcher à grands pas dans ces régions, la civilisation ne s'y avancera sans doute que très lentement.

Il y a, d'ailleurs, au sud de l'Algérie, des restes de barbarie que les Français doivent s'efforcer de faire disparaître. Une des branches les plus importantes du commerce d'**Ouargla** est encore aujourd'hui la **traite.** D'après la *Revue géographique internationale,* le marché aux esclaves y est établi dans le quartier des Beni Snissin dans une grande et belle maison d'un style riche, épargnée lors de la répression de la révolte en 1871, parce que son propriétaire s'était réfugié chez les Français à Biskra au commencement de la lutte. Là se voient, en particulier, de jeunes négresses que vend, pour 500 ou 600 francs, un marchand qui est presque toujours un marabout. Tous les esclaves bruns vendus au marché d'Ouargla viennent de la région située entre Ségou Sikoro et Tombouctou. Pour empêcher ces malheureux de s'enfuir vers le Tell, les Arabes leur font croire que les Français mangent les noirs.

Les missionnaires français qui sont dans le **Soudan égyptien** se plaignent aussi que la traite y soit plus active que jamais, et que, loin de prendre des mesures pour l'empêcher, les troupes régulières prennent part à ces razzias dans le voisinage du Nil-Blanc, où elles capturent des milliers d'esclaves des deux sexes et de tout âge. Un des missionnaires a vu à Fachoda quantité d'enfants conduits au marché. Un autre rapporte que les montagnes au sud du Kordofan sont habitées par une très belle race de nègres, qui ont résisté à tous les efforts du prosélytisme musulman et en conséquence sont mal vus par leurs voisins. Ils se vendent à des prix élevés ; aussi l'intérêt des chasseurs d'esclaves les leur fait-il regarder comme une proie favorite. Ce missionnaire raconte que douze vallées ont été ravagées récemment par les Bagarahs, et donne les noms des riches trafiquants d'El-Obéid, qui pratiquent la traite au vu et au su de tout le monde.

A son retour du Bahr-el-Ghazal, **Gessi** a trouvé **Khartoum** bien différente de ce qu'il l'avait vue trois ans auparavant. La colonie européenne l'a transformée. La mission catholique s'est faite l'institutrice de la population ; des négociants y ont importé tous les produits de l'industrie européenne ; des maisons avec des magasins magnifiques s'y sont élevées, et l'on peut s'y procurer tout ce que réclament les besoins de la civilisation moderne. Elle est devenue aussi un centre d'exportation pour les produits du Soudan, grâce aux expéditions entreprises par la maison Lattuada vers les régions qui les fournissent. Pour remédier aux inconvénients de voyages dispendieux, on songe déjà à créer, dans le

voisinage du Bahr-el-Ghazal, un établissement fixe pour y recevoir la cire, le caoutchouc, l'ivoire qu'on apporte des pays plus méridionaux. D'autre part, Gessi signale comme inconvénient de la navigation du Nil entre Khartoum et Berber, des écueils qui peuvent faire perdre aux négociants toutes les marchandises expédiées par le fleuve. Ils ont été cause d'une assez grande perte pour M. Calisto Legnani, actuellement représentant italien à Khartoum, et l'année dernière les barques de la maison Prada et Medici ont risqué d'y couler à fond. A peu de frais, dit Gessi, le gouvernement pourrait faire sauter ces écueils, pour le plus grand avantage du commerce et du service des bateaux à vapeur du gouvernement qui, aux basses eaux, parcourraient le fleuve en toute sécurité. La concurrence européenne a été très avantageuse pour les indigènes, qui ne sont plus obligés de céder leurs produits aux grands négociants aux prix fixés par ceux-ci; aussi les Européens sont-ils maintenant très bien vus dans le pays.

Le capitaine **Casati** s'avance au sud du Bahr-el-Ghazal dans la direction de l'Ouellé qu'il veut explorer. De Giur Gattas, où il a séjourné assez longtemps, il a pris la route de **Roumbeck**, où il a été accueilli avec courtoisie par le mudir Mülla Effendi, homme d'un grand sens et d'un cœur excellent. La ville de Roumbeck compte une centaine de *toukouls* (cabanes bâties sur pilotis pour les préserver des ravages causés par les fourmis blanches). C'est le chef-lieu de la province de Rohl; on y accumule des plumes d'autruche, du caoutchouc, du tamarin, du coton, que l'on envoie à Khartoum. Plus au sud, le Dr **Junker** a, pendant la saison des pluies, établi une station près des huttes du chef de Ndorouma, au bord de l'Ouerré, qui n'appartient plus au bassin du Nil mais est déjà un affluent de l'Ouellé. Il a dû entourer son habitation d'une forte palissade pour se garantir contre les léopards, qui enlèvent presque chaque jour des indigènes dans leurs demeures, leurs huttes construites dans la forêt étant tout ouvertes. Il a en outre planté un jardin à la mode européenne, prenant grand plaisir à voir prospérer ses semences: maïs, pois, fèves, salades, concombres, etc. Le mets le plus ordinaire de cette saison est un ragoût de fourmis. La masse qu'on en recueille et qu'on en consomme à cette époque de l'année est énorme. Il en a reçu de Ndorouma plus de vingt corbeilles et en a pressé une partie, pour en faire une huile qui sert d'assaisonnement et a, dit-il, très bon goût. Après la saison des pluies il s'est avancé jusqu'aux confins du territoire des Mangballas, à une journée de marche au nord de l'Ouellé, qu'il se proposait de traverser pour pénétrer ensuite chez les A-Madi, à l'ouest de la route de Schweinfurth, région encore inexplorée.

Nos lecteurs se rappellent l'expulsion d'**Abyssinie** de tous les missionnaires catholiques et protestants. L'un d'eux, M. **Flad,** que Théodoros envoya à la reine Victoria avec une lettre dans laquelle le négous sollicitait l'honneur de devenir son époux, et qui à son retour fut incarcéré à Magdala, a obtenu de la Société des missions anglicanes, de pouvoir se rendre à Matammah, dans le Galabat, et près de la frontière nord de l'Abyssinie, afin que les chrétiens abyssins les plus voisins pussent le visiter. Grâce à des lettres de recommandation du khédive, il a trouvé sur toute sa route, de Souakim à Kassala, auprès de tous les fonctionnaires égyptiens, l'accueil le plus empressé et un bienveillant concours. D'après les rapports qui lui parviennent d'Abyssinie, la plus grande misère règne dans ce pays. Le roi, par ses dépenses exagérées, ses courtisans et l'armée qu'il entretient sous les armes, a ruiné l'une après l'autre toutes les provinces. Il avait établi son camp à Debra Tabor où Ménélik est venu lui présenter son tribut (50 mules chargées de thalaris, monnaie du pays, 400 mules et 500 chevaux), et Raz Adal, chef du Godjam, le sien (3 mules chargées de lingots d'or, 600 mules et 400 chevaux). De concert avec Ménélik, il entreprit une expédition contre les Gallas; mais, d'après une lettre d'Aden du 22 mars, il aurait perdu la vie dans une mêlée. Ménélik aurait pu battre en retraite. Le fils aîné du roi Jean qui succédera à son père a épousé une fille de Ménélik.

Nous annoncions, dans notre dernier numéro, le retour de **Cecchi** en Europe, mais il a dû retourner auprès de Ménélik; en revanche, **Bianchi** est arrivé en Italie, où il a été reçu avec enthousiasme à Naples, à Rome et à Milan. On a eu par lui des renseignements sur les tribus visitées par Cecchi, et sur les circonstances qui ont mis sa vie en danger. La reine de Guéra qui le retenait prisonnier, d'une laideur repoussante, voulait l'épouser; sur son refus, elle lui proposa d'épouser sa fille, non moins laide, ce dont il ne se soucia pas davantage. Il a rencontré des tribus qui mangeaient de la viande crue, et a vu des nègres arracher des lambeaux de chair d'un bœuf vivant. Plusieurs fois même il craignit d'être avalé lui-même par ces barbares. La tsetsé exerce ses ravages dans le pays; le climat en est malsain et la chaleur excessive. Quoique Bianchi ait dû payer son tribut à la fièvre produite par les miasmes des marécages de cette région, il compte y entreprendre un nouveau voyage. La Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique lui a voté une médaille d'or.

Le Comité italien de la Société internationale africaine a examiné la question du maintien de la station scientifique et hospitalière de **Let**

Marefia au Choa, que doit prochainement quitter le marquis Antinori, et a décidé de joindre ses ressources à celles de la Société italienne de géographie, pour conserver cette sentinelle avancée de la civilisation.

Dans une assemblée générale du Club africain de Naples, on a approuvé à l'unanimité une proposition d'admettre de jeunes **Danakils** de la baie d'Assab dans le collège asiatique, fondé au commencement du siècle passé en faveur de jeunes Chinois, Hindous et autres indigènes de l'Orient destinés à devenir missionnaires dans leurs pays d'origine. Le capitaine de Amezaga affirme que les Danakils, quoique peu développés par suite du climat et de l'isolement, sont intelligents et d'un caractère doux, ils prêtent volontiers leur concours aux nouveaux colons italiens, et les jeunes gens qui auront été élevés au collège asiatique pourront, à leur retour dans leur pays, rendre des services aux voyageurs italiens.

M. J.-F. **Last** de la « Church missionary society » a fondé à **Mamboia,** à 60 kilom. environ à l'est de Mpouapoua, dans un district entouré de montagnes, une nouvelle station à plus de 300 mètres au-dessus de la mer; le chemin qui y conduit est facile, et de ce point, en descendant sur le versant nord des montagnes, on atteint facilement tous les villages des Ouakagourous. Ceux-ci passent pour être de beaucoup supérieurs aux Ouagogos; le travail ne les effraie pas : ils ont aidé à M. Last dans ses constructions. Des relations amicales ont été établies avec le chef, qui a confié son fils et son neveu au missionnaire pour un voyage que celui-ci a dû faire à la côte. Il s'est marié à Zanzibar où sa fiancée l'avait rejoint, puis ils ont repris le chemin de Mamboia, où Mme Last est arrivée sans avoir souffert de fatigue, ni de maladie. C'est la première femme européenne qui ait pénétré dans l'Afrique orientale.

Nous avons aujourd'hui des renseignements, plus complets et plus exacts qu'au mois de mars, sur l'expédition des **missionnaires romains** à travers le territoire des Maschonas, à l'est du royaume des Matébélés et dans les États d'**Oumzila.** A partir des monts Intimbi, par 18°,57' latit. sud et environ 28°,40' longit. est, ils atteignirent le Sabi et descendirent vers le sud, en suivant la rive gauche de ce fleuve qui se jette dans l'océan Indien près de Sofala. Les chemins étaient extrêmement difficiles; plus d'une fois ils durent frayer un passage à leur wagon avec la hache, la pioche et le marteau. En deçà du Sabi, les tribus des Maschonas, sujettes de Lo Bengula, les reçurent bien ; il n'en fut pas de même de ceux d'au delà du fleuve tributaires d'Oumzila. Le wagon était d'ordinaire entouré de sauvages qui en embarrassaient la marche et rançonnaient les voyageurs. Dans un passage difficile, les missionnaires

résolurent d'abandonner leur wagon et de se dérober de nuit à leurs farouches ennemis. Ils y réussirent et, au bout de 10 jours, épuisés par la marche et les privations, ils atteignirent le kraal d'Oumzila qui leur fit très bon accueil, mit à leur disposition une hutte près de la sienne, et leur fit donner à eux et à leurs gens la nourriture nécessaire; mais il n'a pas auprès de son kraal autant de bétail que Lo Bengula; à cause des ravages de la tsetsé ses troupeaux sont parqués dans les montagnes, et on ne lui amène que les bestiaux dont il a strictement besoin pour lui et les gens de sa cour. Le père Law, malade, comptait, dès que les forces lui seraient un peu revenues, se rendre à Sofala pour s'y rétablir entièrement, et remonter ensuite au kraal d'Oumzila en avril ou en mai. De son côté, le père Depelchin a fait une excursion au Zambèze, d'où il est heureusement arrivé à Tati.

La paix a été conclue entre les Anglais et les **Boers**, et l'on peut espérer qu'elle le sera bientôt avec les **Bassoutos** qui ont accepté la médiation de sir Hercules Robinson, gouverneur du Cap.

La Commission franco-anglaise qui s'est réunie à Paris pour conférer sur la situation des coolies indiens à la **Réunion** n'a pas abouti. Le nombre de ces travailleurs est de 140,000; les commissaires anglais ont fait valoir que le gouvernement de la reine ne pouvait admettre qu'un aussi grand nombre de sujets anglais continuassent à être considérés simplement comme des étrangers vivant sous une juridiction étrangère. En outre, le système d'immigration en vigueur depuis près de 20 ans, a dégénéré en une sorte d'organisation de l'esclavage, qu'il n'est pas possible de tolérer plus longtemps. Aussi, demandaient-ils que le gouvernement français autorisât le consul d'Angleterre à exercer, en faveur des sujets britanniques, des fonctions protectrices spéciales. Mais la France ne veut admettre aucun contrôle étranger dans les affaires de sa colonie; dès lors il faut s'attendre à voir cesser prochainement l'immigration des coolies dans cette île.

Après avoir été retenu six mois à Moussoumba par le Mouata Yamvo, **Buchner** a pu quitter ce prince et tenter l'exploration du bassin intérieur du Congo. A trois reprises il a essayé de pénétrer vers le nord, par la route la plus septentrionale entre Angola et Moussoumba, mais les trois tentatives ont échoué par suite de la désertion de ses porteurs. Il dut passer le Cassaï sous le 8° de lat. sud, parce qu'on avait fait croire à ses gens qu'en aval ils seraient tous mangés, ce qui produisit parmi eux une panique telle que six hommes disparurent avec armes et munitions, au moment où les Toukongos se préparaient à l'attaquer. N'ayant point de

guide, il s'égara dans un dédale de marécages, puis traversa le Madaba septentrional; lorsqu'il crut ses porteurs remis de leur frayeur, il fit, entre le Louhemba et le Tchikambo un second essai vers le nord, et parvint au bout de deux jours dans le pays de Tambou à Kostong, où de nouvelles menaces d'attaque des indigènes l'obligèrent à repasser la frontière pour revenir dans le Loanda. Ses porteurs étaient tellement démoralisés qu'il risqua de rester seul avec ses 30 ou 40 charges, et dut se rapprocher de Kahoungoula, sur la Lovoua. De là, il fit encore une troisième tentative, car c'était le dernier point d'où une route passable pût le conduire vers le nord. Mais la désertion qui jusque-là n'avait été que partielle devint générale. En sorte qu'il dût se replier sur Malangé, où il arriva bien portant de corps, mais abattu par la lutte continuelle qu'il avait dû soutenir contre l'inertie africaine. A cet insuccès s'ajoute la perte d'une partie de ses collections qu'il avait envoyées à Loanda, d'où elles furent expédiées en Europe par le « Benin » qui a sombré sur les côtes d'Angleterre, par suite d'un rencontre avec un autre navire. La Société africaine allemande a heureusement reçu des lettres renfermant les observations faites par Buchner, pendant les six mois qu'il dut passer chez le Mouata Yamvo, et sur lesquelles nous reviendrons.

Jusqu'à présent, les nègres de l'Amérique qui voulaient revenir en Afrique devaient prendre des navire à voiles dont la marche est toujours incertaine, et dans quelques cas beaucoup trop longue. Pour remédier à ces inconvénients et favoriser le mouvement croissant des hommes de couleur vers leur pays d'origine, une Compagnie s'est fondée à Albany en vue d'établir une ligne de **bateaux à vapeur,** pour postes, passagers et marchandises entre **New-York, la côte occidentale d'Afrique et Capetown.** Les navires toucheront Sierra Leone, Monrovia, Bassam, Cape Palmas, le Gabon, St-Paul de Loanda, Ambriz et Capetown. Ils mettront les habitants de Libéria en communication directe avec leurs amis d'Amérique; les arrangements pourront être plus prompts et l'émigration grandira rapidement. Les bateaux seront de première classe sous le rapport de la sécurité et de la rapidité. Les demandes d'instruments aratoires américains sont très fortes à Sierra Leone, Libéria et Capetown. Les marchandises reçues en échange viennent presque toutes de l'intérieur. Pour cette partie des affaires, la Compagnie aura des agents qui résideront dans les ports africains.

M. le Dr **Bayol,** qui avait accompagné la mission Galliéni et, après l'attaque de celle-ci par les Bambarras, était revenu à St-Louis et en France, a été chargé par le ministre de la marine de la direction d'une

expédition, dont feront partie MM. Billet, astronome, et Riscardo, photographe, et qui aura pour but l'étude des différents cours d'eau qui descendent du plateau du Fouta Djallon : le Rio-Grande et la Gambie vers l'ouest, la Falémé et le Bafing, tributaires du Sénégal ; vers l'est le plateau est longé par des affluents du Niger. M. Bayol voudrait pouvoir fonder un établissement sur le Haut-Niger, pour y amener la suppression de la traite et le développement d'un commerce licite. La mission est partie pour Bordeaux, d'où elle doit se rendre à Dakar.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La mission archéologique confiée, par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, à M. le comte de Hérisson a eu un plein succès. Ses recherches ont porté principalement sur Utique, où ses fouilles ont amené la découverte de ruines d'une ville d'origine phénicienne, de plus de 700 objets divers, entre autres 300 vases romains de formes admirables, inscriptions, bracelets, monnaies, mosaïques très belles, dans un palais de sénateur romain. M. Hérisson va rentrer en France, et à son retour à Paris il exposera les objets qu'il aura pu rapporter.

A son arrivée à Bengasi, la mission du capitaine Camperio, qui doit explorer la côte de la Tripolitaine, s'est abouchée avec l'agent officiel du marabout Serroussi qui exerce une grande influence dans ces parages. En se rendant de Bengasi à Derma, le chef de l'expédition s'est entretenu avec les principaux cheiks, et a cherché à leur représenter les avantages qu'ils retireraient d'un protectorat italien. De son côté le capitaine Bottiglia a fait des sondages dans le port de Bengasi, et envoyé à Rome le plan du port et de la ville.

M. de Lesseps s'est rendu au Caire pour étudier avec le gouvernement égyptien le plan d'un canal d'eau douce allant à Port-Saïd, qui devient une ville très considérable et un véritable entrepôt pour les échelles du Levant. On espère qu'elle pourra aussi être reliée avec le Caire par un chemin de fer.

Le Dr Riebeck entreprend, autour du monde, un voyage dont la première station sera l'île de Socotora, à 170 kilom. à l'est du cap Guardafui. Schweinfurth l'y accompagne pour en étudier spécialement la flore et la faune.

M. Cambier, chef de la première expédition internationale est arrivé à Bruxelles. MM. Popelin, Ramæckers, Roger et Becker sont à Karéma, où ils ont commencé à semer les graines apportées d'Europe ; la fertilité du sol leur fait espérer une abondante récolte. Le Dr Van den Heuvel est toujours à Tabora.

M. le capitaine V. Schöler, chef de l'expédition africaine allemande, revient à la côte après avoir fondé une station à Kagouma, dans le voisinage de Tabora, et en avoir confié la direction au Dr Böhm, auprès duquel sont restés MM. Kaiser et Reichard.

Dans la dernière séance de la Société royale de géographie de Londres,

M. J. Stewart a fait une communication sur le lac Nyassa et la route fluviale au moyen de laquelle on peut y parvenir. Il espère en établir une entre le Nyassa et le Tanganyika, et a déjà réuni un fonds de 250,000 fr. pour cette entreprise.

Le Rev. W.-P. Johnson, agent de la Mission des Universités à Masasi, a dernièrement exploré une partie du cours de la Lounganda, que l'on connaissait très peu jusqu'à présent. Il n'a pas pu en atteindre la source qui reste à découvrir; les indigènes prétendent que cette rivière sort d'un vaste lac à l'orient du Nyassa. Ce ne peut être le Chiroua; il faut croire qu'il y a au nord de celui-ci une autre nappe d'eau d'une grande étendue.

M. Jourdan, compagnon de M. Pinkerton, est arrivé à Natal; il est disposé à se joindre à une nouvelle expédition pour le royaume d'Oumzila.

Jusqu'ici les laines de l'Afrique australe, à destination de St-Pétersbourg et de Revel, passaient par l'Angleterre. Un marchand de Moscou en a fait venir un chargement de Port-Élisabeth directement à Odessa.

Une société s'est formée à Londres sous le titre « South African Association » en vue de fournir un lieu de rendez-vous aux colons qui visitent l'Angleterre, de servir d'intermédiaire pour les communications entre la métropole et les diverses chambres de commerce du sud de l'Afrique, sur tous les sujets relatifs au commerce des États de la colonie. Elle recevra par télégrammes et fournira des informations sur tout ce qui a trait aux relations entre la mère patrie et la colonie. Enfin, quand le besoin s'en fera sentir, elle cherchera à conclure des arrangements qui puissent contribuer aux progrès généraux et à l'intérêt de l'ensemble des États de S. M. dans l'Afrique australe.

Le Dr Holub se dispose à partir pour le cap de Bonne-Espérance, d'où il se dirigera vers l'intérieur du continent, avec l'intention d'en sortir par un point quelconque des côtes de la Méditerranée. Quoique son voyage ait un but essentiellement scientifique, il ne négligera pas la question commerciale. Il s'est entendu avec des maisons importantes de Vienne, auxquelles il s'efforcera de créer des relations avec les peuplades de l'intérieur de l'Afrique.

MM. Pogge et Wissmann sont arrivés bien portants à St-Paul de Loanda et en sont repartis immédiatement pour Dondo.

MM. Zweifel et Moustier ont l'intention d'explorer le pays qui s'étend au nord de la chaîne de Kong.

M. Victor Regis, chef d'une des plus grandes maisons de commerce de Marseille, qui a créé sur la côte d'Afrique des comptoirs nombreux et florissants est mort récemment. Il a beaucoup contribué à l'abolition de la traite des nègres dans le Dahomey.

L' « Akankoo Gold Mining Company » a chargé l'explorateur Cameron de se rendre à la Côte d'Or, pour y étudier le minerai de la concession dont elle est propriétaire.

La mission Borguis-Desbordes doit être arrivée à Kita, pour y établir un nouveau poste fortifié.

Le Dr Lenz est arrivé à Berlin, où la Société de géographie lui a fait une réception solennelle.

*

LACS SALÉS DE L'AFRIQUE AUSTRALE

La terre ayant été primitivement recouverte par les eaux de la mer, la surface du sol a dû, après le soulèvement des continents au-dessus des océans, être imprégnée de sel ; les lacs et les rivières qui les forment devaient être également salés. Quand le sol eut été parfaitement lavé par les pluies, et le sel emporté dans l'Océan par les fleuves, les courants et les lacs ne reçurent plus que de l'eau douce. Mais là où les cours d'eau qui reçoivent les substances enlevées au sol par l'eau de pluie ne se versent pas dans la mer, là où ils se jettent dans des bassins intérieurs sans issue, les lacs qu'ils y formèrent demeurèrent salés. Il existe à l'intérieur des continents des lacs qui n'ont point d'émissaire ; leurs eaux se perdent surtout par évaporation ; une partie toutefois en est absorbée par le sol sablonneux qui leur sert de lit. Leur étendue dépend du rapport qu'il y a entre la quantité de pluie tombée dans la région dont ils reçoivent les eaux et la rapidité de l'évaporation. Le plus grand de notre globe est la mer Caspienne (presque aussi grande que les trois quarts de la France) ; c'est, avec le lac Aral, un reste de la mer qui mettait en communication l'Océan arctique avec la mer Noire.

La configuration du continent africain, formé d'un immense plateau central presque tout entouré de montagnes comme d'un bourrelet, explique l'existence des lacs salés qu'on y rencontre, moins vastes que la Caspienne ou le lac Aral, mais très nombreux et disséminés partout. Sans doute de grands fleuves, le Nil, le Niger, le Congo, l'Orange, le Zambèze drainent le plateau central, mais il n'en existe pas moins, au nord comme au midi, à l'est comme à l'ouest, des dépressions sans communication avec la mer, et dans lesquelles les terres voisines versent des eaux qui forment des lacs salés, soit permanents soit temporaires, pour fournir aux habitants le sel dont ils seraient privés, et qui devient un article important d'échange avec les peuples chez lesquels il fait complètement défaut.

Entre la côte N.-E. du plateau abyssin et la mer Rouge, il existe, à deux jours de marche de la côte, un peu au sud de Massaoua, de grandes lagunes, dont le sel est tellement abondant qu'on l'emploie non seulement comme condiment, mais encore, taillé en petits morceaux carrés, comme monnaie courante. A l'ouest du Nil, les six petits lacs de la vallée du Djebel-el-Natron ont leurs eaux et leurs bords couverts d'efflorescences salines et de natron. On en voit flotter de grandes masses sur plusieurs lacs du Fezzan, principalement sur les lacs Natron et Men-

drah au N.-O. de Mourzouk. Les Chotts, au sud de la Tunisie et de l'Algérie, sont autant de lacs salés, où l'évaporation de l'été dépose une couche de sel brut qu'on n'a qu'à ramasser pour le livrer au commerce. Le Tell en compte un grand nombre; on les nomme *sebkahs;* la province de Constantine n'en a pas moins de vingt-deux, dont six sont loués par l'administration pour l'exploitation du sel. Entre Alger et Laghouat, l'immense cuvette du Zahrez Rarbi, de 40 kilomètres de longueur sur 8 à 10 kilomètres de largeur moyenne, renferme en hiver une nappe d'eau salée. Par suite d'évaporation, cette eau laisse sur le sol uni une couche de sel qui varie, selon le volume d'eau évaporée, de 30 à 40 centimètres d'épaisseur; ce sel est très pur, bien cristallisé et sert aux besoins des indigènes. La fameuse saline d'Arzew est formée par un grand lac, de 12 kilomètres de longueur sur 5 kilomètres de largeur, dont les eaux disparaissent pendant l'été pour laisser sur le sol une épaisse couche de sel. Au Maroc le lac d'Asfi en fournit aux Arabes une mine inépuisable au moment de son desséchement. Dans l'Adrar, la saline d'Idjil est un vaste marais desséché, de 22 à 30 kilomètres de long sur 10 à 12 de large; le sel s'y trouve à de faibles profondeurs, sous les sables, en quatre couches distinctes, de 5 à 20 centimètres d'épaisseur; son exploitation s'élève à 200,000 charges par an, à destination du Haut-Sénégal et du Haut-Niger. On trouve également des étangs salins à Gandiole au sud de Saint-Louis, à N'Guier dans le Oualo. L'explorateur Ivens mentionne, chez les Bangalas, le lac Kuibonda qu'il a visité, et dont on tire, dit-il, beaucoup de sel.

Mais c'est l'Afrique australe qui possède le plus grand nombre de ces lacs salés; on les y rencontre de la côte méridionale jusqu'au Zambèze, quelquefois très rapprochés les uns des autres, d'autres fois à des distances plus considérables, et en si grande quantité que le Dr Holub, qui a exploré cette région de 1872 à 1876, ne parlant que de ceux qu'il a vus, en compte 10 de première grandeur, de 200 à 250 de second ordre, et un nombre infini de plus petits. Nous allons les décrire d'après lui.

A l'exception de quelques lacs du centre du pays des Bamangouatos de l'est, ces lacs salés se trouvent dans des régions où les eaux de pluie n'ont pas d'écoulement ou n'en ont qu'un insuffisant. L'on en rencontre souvent sans qu'on s'y attende dans des dépressions du sol, tantôt au milieu des herbes, tantôt dans les déserts des Karous, dans les parties septentrionales du pays des Betchouanas, ou dans des forêts. Ceci est vrai surtout pour ceux de seconde et troisième grandeurs, d'une longueur de 400 à 2000m, et pour ceux qui n'atteignent pas cette dimension. L'ap-

parition subite de dépressions contenant des lacs salés, surtout dans des plaines sans arbres est si frappante, qu'elle arrache au voyageur un cri de surprise. Ce phénomène doit être attribué en partie aux conditions orographiques du pays, en partie à la transparence de l'atmosphère. Un des traits qui caractérisent leur entourage le plus proche, c'est que l'une des rives ou toutes les deux s'élèvent en forme de coteau à pente plus ou moins abrupte, de 10 à 30^{m} au-dessus du niveau de l'eau. D'un ou de plusieurs côtés il y a des rigoles, qui reçoivent le surplus de l'eau de pluie non absorbée par le sol et l'amènent dans le lac. Holub a cheminé le long des plus grands avec ses wagons pendant des jours entiers ; ils peuvent avoir de 18 à 90 kilomètres de longueur, sur une largeur qui va jusqu'à 45 kilomètres ; il y a rencontré des rivières formées par l'eau de pluie, d'une longueur de 4 à 130 kilom., parfois de 50^{m} de large, et de 4^{m} de profondeur ; le plus souvent l'eau en est salée dans la partie inférieure de leur cours, quelquefois jusqu'à 18 kilomètres de leur embouchure ; mais elle ne coule que temporairement, durant un mois, ou même quelques heures seulement. Le sol de leur bassin est parfaitement lavé, et l'alluvion est déposée dans le lac. Pendant la plus grande partie de l'année, les lits des rivières et les lacs eux-mêmes sont à sec. Quelques-uns des affluents les plus importants seulement, qui n'ont qu'une faible pente, ou un lit sablonneux, ou ceux dont l'eau est arrêtée par des barrières de rochers, coulent pendant plusieurs mois de suite ; il y en a même qui, comme la Nata, présentent tous les ans des marécages pleins d'eau et riches en poissons.

En général les lacs salés offrent deux aspects différents, l'un dans la saison sèche, l'autre dans celle des pluies. Dans le premier cas l'on aperçoit une surface grise, semblable à une glace unie, polie même, couverte de quelques blocs de rochers, sinon sur les deux rives, au moins le long des bords des rigoles et des rivières.

Pendant la saison des pluies, la dépression se remplit d'une eau d'un blanc de lait et salée, jusqu'à la limite où la terre commence à verdir. C'est l'époque où les lacs deviennent le plus intéressants pour l'explorateur ; la flore de leurs bords le récompense amplement de ses fatigues. Le sol alluvial du bord des lacs présente plusieurs espèces particulières ; souvent aussi le lac paisible est entouré d'un tapis de fleurs provenant d'une plaine herbeuse ou boisée, rapprochée ou éloignée, apportées là par l'eau de pluie, semées ou plantées sur les rives. Le grand nombre d'oiseaux : milans, grues noires et blanches, flamants, bécasses, canards, poules d'eau, etc., qui choisissent ces lacs pour y séjourner ou

y nicher, ainsi que les bouquetins, les antilopes, les gnous qui viennent de nuit en lécher le sol salé, leur donnent un charme de plus.

L'embouchure des rivières d'une certaine grandeur, comme celle de la Nata, peut fournir au géologue d'abondants sujets d'étude, car les couches géologiques apparaissant souvent sur leurs bords, permettent de se rendre compte de la structure de la plaine environnante. Ce sont tantôt des terres argileuses, des schistes, des lits de gravier, ou des roches pouvant fournir de la pierre à bâtir, tantôt des couches à pétrifications qui augmentent encore l'intérêt que présentent ces réservoirs naturels. On peut reconnaître si leurs bords appartiennent aux époques alluviale, diluvienne ou tertiaire. Dans la plupart de ces lacs les roches primitives sont recouvertes par des couches alluviales récentes, peu considérales, pauvres en fossiles, ou même entièrement dépourvues de pétrifications. Les plus intéressants, au point de vue géologique, sont les grands lacs du pays des Bamangouatos. Le Dr Holub a vu au bord des lacs Kari-Kari et Citani des roches éruptives de différentes époques, des grès ferrugineux de belles nuances formant des mosaïques.

Au point de vue de la qualité et de la quantité, le dépôt salin dépend des conditions du terrain salinifère, et non de la grandeur du lac. Dans certains districts il est exploité par les indigènes, dans d'autres par les Hollandais. On en fait des tas de 6 à 50 quintaux, puis on le porte au marché où on le vend à raison de 1 à 2 livres sterling les 100 kilog. Ce gagne-pain ne peut pas suffire aux blancs, qui doivent avoir à côté de cela une autre occupation. La quantité de sel fournie par l'exploitation des lacs n'empêche pas qu'une grande partie du sel de cuisine ne soit importée d'Angleterre ; peu de gens font usage de celui du pays ; on ne s'en sert guère que pour saler la viande. Il paraît que ce sont les blancs qui ont appris aux indigènes à en faire usage, et que les tribus au sud du Zambèze s'en servent plus que celles de la rive gauche du fleuve. Chez les Barotsés il constitue un article d'échange important.

Les explorateurs qui veulent pénétrer dans l'intérieur doivent se munir à Port Élisabeth de 50 à 100 kilogrammes de sel et en reprendre au lac de Hallwater de 200 à 300 kilogrammes.

Le sel que fournissent les lacs se présente sous la forme de petits cristaux, cependant dans un des bras de la Nata on trouve des plaques de sel de 1 à 3 pouces d'épaisseur, plus ou moins mélangées d'argile et couvertes d'abondants cristaux de trois quarts de pouce. En été, la Nata est desséchée à l'exception de quelques lagunes. Par suite du peu de courant, les eaux du bras droit de cette rivière, de 30 à 50 centimètres de pro-

fondeur et de 10 à 12 mètres de large, deviennent stagnantes, et sur une longueur de 10 à 100 mètrés revêtent une teinte rose carmin foncé. Les bords de la rivière sont tachetés de beaux cristaux blancs ; au-dessous du niveau de l'eau ils paraissent d'un beau rouge, mais ils pâlissent dès qu'on les sort de l'eau. Si l'on dépose un objet dans l'eau, il se couvre de cristaux de sel, qui le soudent à la couche de sel formée à 20 ou 30 centimètres au-dessous de la surface ; si l'on brise celle-ci avec des pierres, on trouve le vrai fond de l'eau à 25 ou 35 centimètres plus bas. Les plaques de sel sont assez fortes pour porter un homme. Si l'on se tient quelques secondes à la même place on éprouve une impression semblable à celle que l'on ressentirait en marchant sur des cristaux aigus ; bientôt les pieds sont couverts d'un dépôt salin très perceptible.

Les lagunes les plus saturées de sel sont peu fréquentées par les animaux, mais beaucoup par les Matébélés et les Bamangouatos qui viennent de très loin y chercher du sel gemme.

Le lac salé de Hallwater, près de Bloemhof, dans la partie S.-O. du Transvaal, est celui qui fournit le meilleur sel de cuisine. Viennent ensuite ceux du voisinage de Port Élisabeth, et quelques autres entre le Hartspruit et le Molapo. On peut aussi obtenir une quantité considérable de bon sel en faisant bouillir l'eau du bras droit de la Nata. Dans plusieurs lacs les eaux déposent d'autres éléments empruntés aux terrains qu'elles traversent, ce qui ne permet pas de se servir du sel.

La plupart de ces lacs ont déjà diminué. Les matières d'alluvion les plus grossières ne se sont pas amassées seulement à l'embouchure des cours d'eau, autour de quelques rochers proéminents, mais encore partout le long des rives, ce qui a permis aux semences apportées par les vents de germer et de se développer. L'étendue du sol saturé de sel est d'autant plus grande que la pente autour du lac est moins forte. La plus ou moins grande saturation du terrain et l'extension des prairies salinifères permettent de se représenter sans peine le maximum d'étendue atteint par ces lacs. Sur les bords des plus grands on trouve de nombreuses lagunes salées, ou des baies souvent étroites qui ont été séparées des lacs depuis plus ou moins longtemps. A leur tour ces lagunes diminuent, mais relativement beaucoup moins vite que les grands lacs, et c'est la couche alluviale, qui depuis des siècles s'est formée autour de ceux-ci et s'est couverte de végétation, qui leur donne leur salure.

LA FRONTIÈRE ORIENTALE DE L'ALGÉRIE

Depuis un certain temps, l'attention publique a été attirée sur les rapports de l'Algérie avec la Tunisie, par trois questions au moins qui risquaient d'en troubler la bonne harmonie : celle des chemins de fer, celle de la vente des propriétés de Khérédine-pacha à la Société marseillaise, et celle des déprédations commises sur territoire algérien par des tribus tunisiennes insoumises. Cette dernière apparaît aujourd'hui au premier plan, et l'envoi de troupes françaises, destinées à réprimer les désordres des Kroumirs des frontières, concentre sur celles-ci tout l'intérêt. Sans entrer dans la question politique traitée par d'autres journaux, nous voudrions dire quelques mots de la géographie du pays, des tribus pillardes qui l'habitent et des chemins de fer qui permettent d'en approcher[1].

Du côté de la Tunisie, les frontières de l'Algérie ne sont point données par la nature ; elles ne suivent ni le cours des rivières, ni les montagnes ; à part de légères modifications, elles ont été conservées telles que les avait établies depuis longtemps l'usage des tribus. Partant du Cap Roux, à 18 kilomètres de la Calle, elles laissent à l'est la rivière des Abeilles, le Djebel Addedah et le Djebel Addisa, pour descendre directement au sud jusqu'au chott Melrir, avec une seule inflexion un peu forte à l'ouest, au nord de la vallée de la Medjerda.

Entre Bone et le Cap Rosa, la largeur de la zone littorale est beaucoup plus considérable que dans les provinces d'Alger et d'Oran. Elle est séparée du plateau par la chaîne du Djebel Aouara, que traverse la Seybouse, et par celle du Djebel Rourrha, qui ferme au sud le bassin de la Mafrag et de l'Oued el Kébir, et dont le prolongement, le Djebel Addisa et le Djebel Addedah, fait déjà partie de l'Atlas tunisien ; celui-ci s'élevant à une hauteur moindre que l'Atlas algérien, longe de près la mer jusqu'à Bizerte.

Quant au plateau, à mesure qu'on s'avance vers l'est, il se rétrécit jusqu'à n'avoir plus, à la frontière tunisienne, qu'une largeur de 80 kilomètres environ, et s'abaisse vers le nord en pentes très accidentées. Il est coupé de l'ouest à l'est par la grande vallée de la Medjerda, qui prend sa source dans les mêmes montagnes que la Seybouse, à près de 1000^{m} d'altitude, passe à 4 kilomètres de Soukarras, au sud de Bone, dans une des régions de l'Algérie les plus remarquables par la beauté

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

des sites, l'étendue des forêts et le nombre des rivières. Son cours supérieur seul (100 kilomètres) appartient à l'Algérie ; elle arrose ensuite le territoire tunisien, où ses deux rives, ainsi que celles des ouadis latéraux, sont d'une fécondité qui en faisait le jardin de Carthage.

Dès la conquête de l'Algérie, la France a fait occuper certains points rapprochés de la frontière orientale pour protéger celle-ci : Bone d'abord, à 440 kilomètres d'Alger, en 1830 ; puis Guelma, à 90 kilomètres de Bone, en 1836 ; et, après quelques expéditions contre les tribus turbulentes des Haractas, des Hanenchas et des Nemenchas, Aïn Beïda et Tébessa en 1851, autant pour contenir les tribus algériennes que pour surveiller celles de la Tunisie ; enfin Soukarras, créé en 1852, commandant le pays des Hanenchas, vint compléter les garanties de sécurité au dedans et au dehors. Les établissements militaires les plus rapprochés de la frontière sont, au nord, la Calle (18 kilomètres), au sud, Tébessa (20 kilomètres) ; entre les deux, Soukarras (55 kilomètres) ; ce dernier est important, non seulement comme poste militaire mais encore au point de vue commercial. A la jonction des routes de Tunis à Constantine, chef-lieu de la province, et de Tébessa à Bone, il a pris un développement rapide, grâce à l'initiative des colons, au commerce avec la Tunisie, à l'immense quantité de grains et aux nombreux bestiaux que produit le pays, à l'étendue des forêts environnantes fournissant bois de construction et liège, à la qualité supérieure des terres, à des cours d'eau abondants et à un climat des plus salubres. Mais ce n'est pas sur cette partie des frontières que se porte surtout l'attention, c'est plutôt sur la partie septentrionale appartenant au cercle de la Calle, entre l'Oued el Kebir et le Djebel Addedah.

Au sud de la Calle et à une distance moyenne de 2,400^m sont rangés en demi-cercle trois lacs : l'un, le lac el Hout, à 6^m au-dessus de la mer et au pied des hauteurs pittoresques et sombres de l'Addedah ; un autre, le lac Oubeira, à 31^m d'altitude, entre des collines couvertes de chênes lièges ; le troisième, le Mélah, au niveau de la mer dont il n'est séparé que par une étroite digue de rochers ; aussi a-t-on eu l'idée de faire de ce dernier, au moyen d'un canal, un grand port militaire. La colonisation y a commencé en 1851 et n'a pas tardé à embrasser tout le territoire propre aux cultures, quoique la population de la Calle soit plutôt absorbée par les trafics qui naissent de la pêche du corail, ou de l'exploitation des immenses forêts de chênes lièges qui couvrent la région. Cette dernière industrie a donné naissance à l'établissement forestier de Mélah, à 9 kilomètres de la Calle. A 6 kilomètres seulement de la frontière se

trouvent les gisements de plomb argentifère de Kef oum Theboul, dont l'exploitation a déterminé la création de chantiers, d'usines, de véritables bourgades, mais en même temps il a fallu établir un camp pour protéger les ouvriers contre les pillards kroumirs du voisinage.

On désigne généralement sous le nom de territoire des Kroumirs la région comprise entre le Cap Roux et le Cap Negro ; l'île de Tabarka, qui se trouve entre ces deux caps, n'a que 500m de diamètre. A l'intérieur, les limites précises sont difficiles à déterminer ; on peut cependant indiquer à l'est l'Oued Zène, et au sud une ligne qui, passant un peu au nord de Béjà, rejoindrait la frontière de l'Algérie. La tribu des Kroumirs n'est pas la seule à l'habiter ; elle n'est que la plus importante de 19 tribus distinctes formant une espèce de confédération, ayant pour but principal de défendre l'entrée de leur territoire. Elles reconnaissent nominativement la souveraineté du bey de Tunis, mais sans se soumettre à toute son autorité ; elles lui paient tribut, mais très irrégulièrement. Ce sont des tribus nomades, n'ayant point de villages proprement dits, campant partout où paissent leurs troupeaux ou dans les rochers de leurs impénétrables forêts. Sur la côte et sur la frontière de l'Algérie sont les plus belles forêts de chênes blancs, de chênes verts, d'ormes, de frênes, et surtout de chênes lièges ; malheureusement, au lieu d'être exploitées avec soin, elles sont dévastées par les indigènes. Quant aux Kroumirs proprement dits, ils se partagent en plusieurs fractions, parmi lesquelles se distinguent spécialement celle des Slouls qui se livrent au commerce, sont les plus riches et les moins à craindre, et celle des Tedmaka, pauvres, prolétaires, n'ayant guère d'autre ressource que le pillage. Retranchés dans des rochers, au-dessus de ravins profonds, ils fondent à l'improviste sur les ouvriers de la mine de Kef oum Theboul, ou sur les Européens qui se hasardent dans cette partie du pays, afin d'obtenir une forte rançon. Ils se sont même enhardis jusqu'à attaquer, le 30 mars, un poste français qui gardait la frontière entre Kef oum Theboul et Remel Souk. Ils n'ont cependant pas été les premiers à commettre des déprédations sur territoire algérien. Les premiers agresseurs ont été des Bechanias (d'une tribu des montagnes également) qui, le 16 février, ont pillé une propriété de la fraction des Aouachas, du douar commun des Nehed, du caïdat de l'Oued el Kébir dans le cercle de la Calle. Les Nehed se réunirent aux Aouachas contre les envahisseurs qui, à leur tour, furent appuyés par les Kroumirs et les Ouled-Cedra. Déjà précédemment, les Ouchetas, tribu tunisienne au sud des Kroumirs, avaient dévasté le cercle de la Calle, enlevant bœufs et chevaux, brûlant les

douars et les forêts, étendant même leurs actes de pillage jusqu'au cercle de Soukarras. Sans doute il y a des Bechanias, des Kroumirs et des Ouled Cedra qui protestent de leurs bonnes dispositions, des cheiks tunisiens qui font des efforts pour donner aux événements une tournure pacifique ; trois des principales familles des tribus sus-mentionnées se sont établies sur la limite et répondent de la tranquillité. Il n'en est pas moins vrai que ces populations montagnardes sont essentiellement pillardes et doivent être contenues par une main plus ferme que les indigènes, relativement plus civilisés aujourd'hui, de l'Algérie, les Ouled Dia près de Soukarras, et plus au sud, dans la direction de Tébessa, les Ouled Kiar, les Ouled Sidi Laia et les Ouled Sidi Ichia. Si, au premier moment, les Français de la Smala du Tarf, sur la rive gauche de l'Oued el Kébir, et ceux de la Calle, appuyés des troupes de Bone et de Constantine, n'étaient pas assez nombreux pour châtier les Kroumirs chez eux, ils n'ont pas tardé, grâce aux moyens actuels de communications rapides, à recevoir les renforts nécessaires.

Il est vrai qu'aujourd'hui il n'existe pas encore de chemin de fer aboutissant à la frontière, théâtre de ces déprédations. La grande ligne centrale qui doit mettre en communication Alger et Tunis n'est pas complètement terminée. Sur territoire algérien, elle s'avance jusqu'à Duvivier, à 2 kilomètres à l'est de Guelma, et sur territoire tunisien, à partir de Tunis elle se dirige sur la Medjerda, passe à Tabourba, à Souk-el-Arba, et atteint Ghardimaou, à 5 kilomètres de la frontière, et à 190 kilomètres de Tunis. Entre Duvivier et Ghardimaou, une section de 50 kilomètres, jusqu'à Soukarras, va être livrée à l'exploitation ; de là à la frontière (55 kilom.), la Compagnie Bone-Guelma fait travailler très activement à une route ; mais de la frontière à Ghardimaou, il n'y a qu'un sentier. La Compagnie Bone-Guelma, a encore obtenu la concession des deux lignes de Tunis à Bizerte et de Tunis à Sousse. Sur la grande ligne qui traverse l'Algérie de l'ouest à l'est viennent aboutir les embranchements de Philippeville à Constantine et de Bone à Guelma ; ce dernier, après avoir remonté la Seybouse, passe de Duvivier à Soukarras, dans la vallée de la Medjerda.

Espérons que les évènements actuels auront pour conséquence finale de faire disparaître de cette région les derniers restes de barbarie, et que pour elle aussi se réalisera le progrès constaté récemment en Algérie par M. de Tchihatchef. Dans son ouvrage, intitulé « Espagne, Algérie et Tunisie, » il dit que nulle part la nature ne paraît avoir réuni plus intimément deux contrées (l'Algérie et la Tunisie), que le caprice des

hommes a séparées, en restituant l'une à la civilisation et abandonnant l'autre à la barbarie. Bone, située près de la frontière, entre ces deux pays si semblables sous le double rapport de la configuration physique et de la population paraît marquer la limite entre deux mondes complètement différents. D'un côté, des campagnes florissantes animées de villages européens, traversées par des routes qui pénètrent bien avant dans le désert, et le long de ces routes partout des maisons hospitalières destinées exclusivement à l'usage des voyageurs ; de l'autre côté, des solitudes arides et déboisées, accessibles, pendant la saison des pluies, seulement au piéton et au cavalier ; nulle part le moindre refuge pour l'étranger tant soit peu habitué aux exigences de la vie civilisée.

BIBLIOGRAPHIE[1]

EN ALGÉRIE. Souvenirs d'un Colon, par *Paul Lélu*. Paris (Hennuyer), 1881, in-18°, 365 pages. — Les souvenirs racontés dans ce volume appartiennent à des dates très différentes : en effet, des événements auxquels ils se rapportent, les uns remontent à l'époque de la conquête, où la France fit disparaître la piraterie qui avait si longtemps régné le long de la côte africaine ; d'autres à l'établissement des premiers colons cultivateurs, après la prise de la Smala d'Abd-el-Kader ; d'autres encore au soulèvement des Kabyles pendant la guerre franco-allemande, etc. Les scènes n'en sont pas moins diverses : scènes de la vie agricole, scènes de chasse contre les fauves, scènes de la vie militaire dans la lutte contre les Arabes, avec ses brillants faits d'armes, l'excitation du combat, l'enivrement de la victoire.

Ce qui fait l'unité de ces souvenirs, c'est l'amour avec lequel l'auteur décrit cette nature, tantôt riante, tantôt majestueuse, cette race du sud à la fois religieuse, guerrière, poétique, dont il a étudié à fond les mœurs, les traditions et les légendes, qu'il raconte avec une naïveté charmante.

A QUESTAO DO TRANSVAAL, por *Augusto de Castilho*. Lisboa, 1881, in-8°, 66 pages. — Les derniers événements du Transvaal ont suggéré à M. de Castilho, ancien gouverneur de Lorenzo Marquez, l'idée de réunir les documents diplomatiques les plus importants relatifs aux rap-

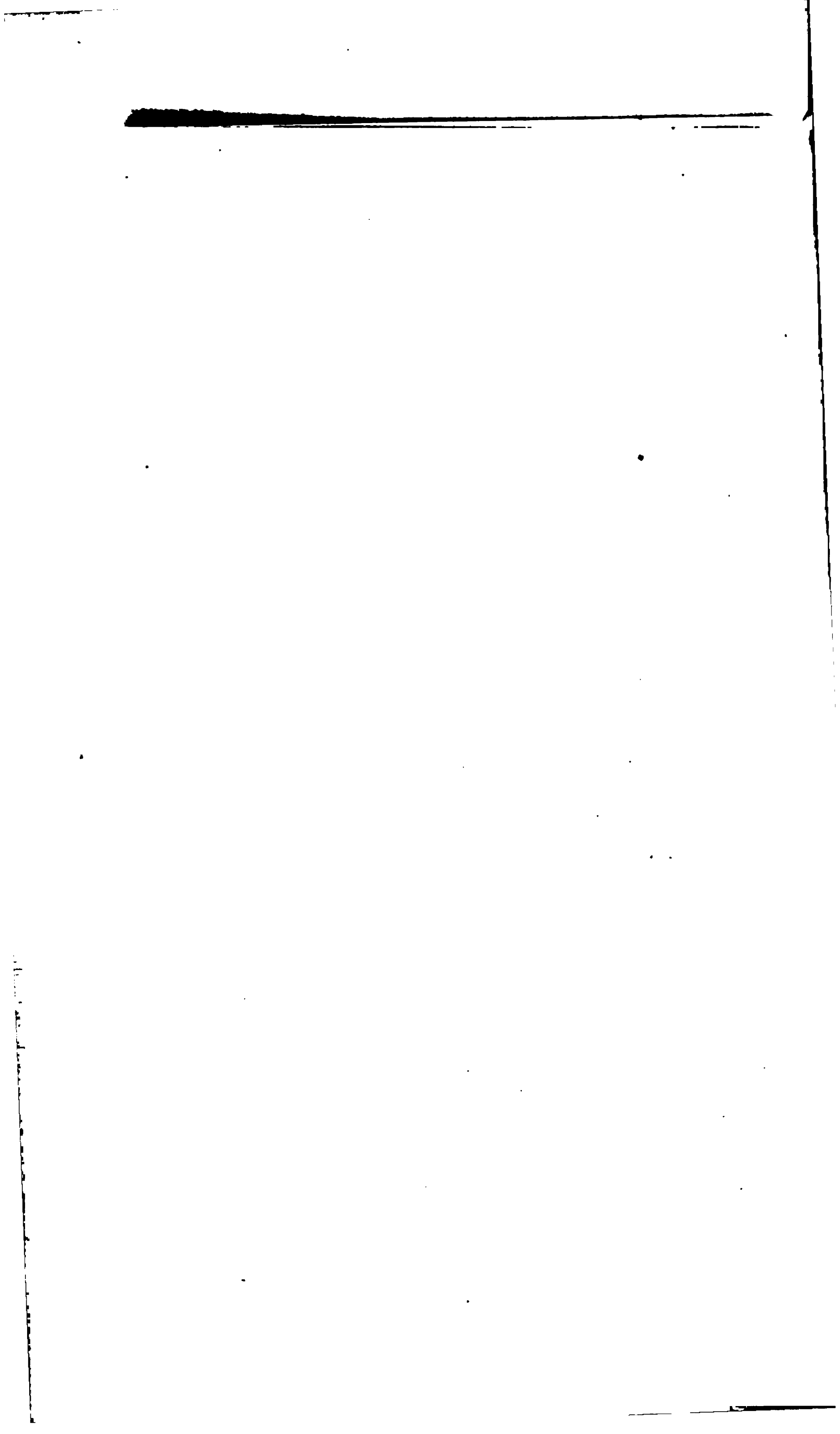
[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 18, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

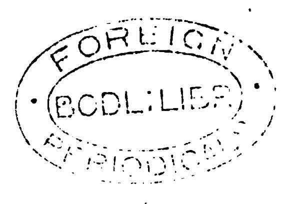
ports entre le Transvaal et l'Angleterre, depuis la Convention de Sand River de 1852, par laquelle l'indépendance de la République était reconnue, jusqu'au manifeste du 15 décembre 1880, qui en a proclamé le rétablissement. Ceux qui se rapportent à l'annexion en 1877, à la protestation du Transvaal et aux démarches pacifiques faites à Londres en 1878 par les délégués des Boers auprès du gouvernement anglais, y ont naturellement trouvé place.

The opening of a world. Washington, 1881, in-12, 16 p. — Le *monde* dont il est ici question est l'Afrique qui, si elle n'a été ouverte à la civilisation que tardivement, se développe aujourd'hui d'une manière rapide. L'auteur de cette brochure relate ces progrès, moins au point de vue des voyages qu'à celui du commerce. Il rappelle les efforts du gouvernement français pour faire pénétrer les chemins de fer au cœur du Soudan, les sommes allouées aux voyageurs Rohlfs, Pogge, etc., par le gouvernement allemand, l'établissement des Italiens à Assab, etc. Puis il passe sommairement en revue les expéditions de quelques voyageurs, les établissements commerciaux récemment fondés, les moyens de communication, les mines de diverses sortes, et les publications spécialement consacrées à l'Afrique. Enfin viennent quelques mots sur les établissements missionnaires et la société américaine de colonisation. Tout cela est très bien résumé et montre que l'auteur est tout à fait au courant des choses africaines.

Die Erforschung Æquatorial-Afrika's, seit dem Tode Livingstone's von *Karl Hespers.* Opladen, 1881, in-4, 32 p. avec carte. — Combien de voyages ont été effectués depuis la mort de Livingstone ! Des quatre points de l'horizon s'avancent sans cesse des hommes, pour soulever le voile qui nous cache la vérité, ne reculant pas devant des mécomptes et des dangers de toute espèce. L'entreprise de M. Karl Hespers, de résumer l'histoire de ces expéditions, pouvait sembler difficile, mais elle a été fort bien exécutée. Dépouillant un nombre considérable de livres et de journaux, dont il donne la liste, l'auteur est arrivé à former un tout très complet. Son ouvrage est précieux pour les personnes qui font des recherches, et pour celles qui, n'ayant pas le temps de lire tous les récits des voyageurs, veulent cependant avoir une idée générale des expéditions dont l'Afrique est le théâtre.


FOREIGN
BODL.LIBR.





BULLETIN MENSUEL (*6 juin 1881*).

Tandis que l'attention générale était concentrée sur l'extrémité N.-E. de la frontière de l'**Algérie** et sur la répression des Kroumirs, le sud de la province d'Oran s'est trouvé tout à coup menacé d'une insurrection générale, dont les Ouled-Sidi-Cheik ont été les fauteurs. Mais le mouvement insurrectionnel a pu être vite circonscrit, et les insurgés se sont enfoncés dans le sud.

Quant à la guerre contre les Kroumirs, à l'occupation de la Tunisie et au traité conclu avec le bey, les journaux politiques fournissent tous les renseignements désirables, en sorte que nous pouvons nous dispenser d'en parler.

Le désastre de la **mission Flatters** ne décourage pas les explorateurs du Sahara en vue du Trans-Saharien. M. **Louis Say,** officier de marine, qui a vécu longtemps dans l'extrême sud de l'Algérie, et couru le désert au delà d'Ouargla avec les chasseurs d'autruches, a fait ses offres de service au ministre des travaux publics, pour tenter de nouveau la traversée du désert dans de meilleures conditions de succès. A cet effet, il organiserait à Ouargla les goums de Touareg, alliés des Français, qui seuls peuvent servir d'escortes sûres aux ingénieurs et leur ouvrir les routes du désert; avec eux il se rendrait dans le Hoggar, pour traiter avec Itaren et descendre jusqu'à Asiou.

Tous les directeurs d'entreprises dans la direction du Soudan comprennent qu'ils doivent redoubler de prudence. Le Comité formé à **Sfax,** sous la présidence de Mr Lafitte, pour organiser un service régulier de caravanes entre Djerba et les riches contrées du Haoussa, du Bornou, du Baghirmi, du Ouadaï et du Darfour, a décidé de procéder avec la plus grande circonspection à la réalisation de son plan. Il établira sur les points les plus importants des comptoirs commerciaux, dont il fera en même temps des stations scientifiques, et entre lesquels circuleront régulièrement des caravanes fortement armées et nombreuses, auxquelles seront adjoints des hommes spéciaux, munis de tous les instruments de précision nécessaires, pour faire des relevés topographiques et géodésiques exacts, ainsi que des études très complètes sur la météorologie, la flore, la faune et l'ethnographie des pays qu'ils traverseront. Les organisateurs marcheront lentement, étape par étape, et n'en entreprendront une nouvelle qu'après avoir ouvert un comptoir dans la précédente, lui avoir créé des relations sérieuses, l'avoir abondamment pourvu de tout le nécessaire, et y avoir laissé un dépôt assez important

pour n'être jamais pris au dépourvu, enfin avoir assuré d'une façon absolue ses communications directes et régulières avec le comptoir précédent et la tête de ligne. La base d'opération sera Djerba ; la première étape avec le premier comptoir, Ghadamès ; de là on poussera jusqu'à Ghat, où sera fondé le deuxième comptoir.

La **mission italienne,** dirigée par le capitaine Camperio, est rentrée en Italie après avoir exploré la côte de Bengasi à Derna, mais elle n'a pu visiter ni Tobrouk, ni Bomba, les questions posées aux habitants par le chef de l'expédition sur les ressources du pays, le chiffre de la population, etc., l'ayant rendu suspect aux indigènes et aux Turcs, qui s'imaginèrent qu'il préparait la conquête du pays. Les cheiks des tribus de la Cyrénaïque durent retirer l'autorisation qu'ils lui avaient donnée de parcourir cette région, en déclarant qu'ils ne pouvaient plus garantir la sécurité de la mission. De son côté le capitaine Bottiglia a dû revenir à Bengasi, le chef des Senoussi ayant refusé toute visite et les cadeaux de tout chrétien, quel qu'il fût.

Nos lecteurs se rappellent la position terrible dans laquelle s'était trouvé **Gessi,** bloqué avec toute une flottille de barques par la végétation du *sudd*, dans le Bahr-el-Ghazal. Les fatigues d'un travail de huit mois et demi pour enlever cette végétation, et surtout les souffrances morales que lui avait causées la vue des tourments de ceux qui l'entouraient, ont été fatales à sa santé. Embarqué à Souakim sur un bateau-poste de la Compagnie Rubattino, il arriva mourant à Suez où il expira.

Le sultan de Zanzibar a fait explorer le cours supérieur de la **Loufigi,** par une expédition dont le commandement a été confié à M. Beardall, qui précédemment avait étudié la région de la Rovouma et plus récemment avait eu sous sa direction la construction de la route de Dar-es-Salam. Il a dressé une carte et envoyé à la Société de géographie de Londres un rapport, d'après lequel l'Ouranga, tributaire de la Loufigi, est, en amont de sa jonction avec cette dernière, obstruée par des rochers et des rapides sur une longueur de 130 kilomètres environ, ce qui ne permet pas de songer à l'employer comme route fluviale à l'intérieur. Le pays est d'ailleurs stérile et peu peuplé.

Quoique la route entreprise par MM. Mackinnon et Fowell Buxton, de Dar-es-Salam dans la direction du lac Nyassa, ait dû être abandonnée, la construction n'en a pas moins exercé une influence civilisatrice très sensible sur les habitants du pays qu'elle traverse, l'**Ouzaramo.** Tandis qu'autrefois on ne pouvait passer par leur territoire qu'en nombre et en armes, aujourd'hui chacun le peut sans danger. Ils ont abandonné

leurs villages palissadés dans les jungles, d'où ils s'élançaient naguère pour rançonner les voyageurs, se sont établis en rase campagne, et ont créé le long du chemin des champs bien cultivés.

D'après le rapport de la mission de Livingstonia, le niveau du lac **Nyassa,** aux eaux basses, est descendu graduellement depuis 1875, au point qu'en décembre 1880 il était à 1m au-dessous du niveau du même mois en 1875. Si cet abaissement continuait, la question deviendrait très grave pour la navigation, pendant la saison sèche, à l'extrémité sud du lac et sur le cours supérieur du Chiré, qui en sort ; d'ordinaire, celui-ci offre une bonne voie fluviale, mais, si le niveau du lac descendait davantage, les bancs de sable de son lit le rendraient innavigable pour l'*Ilala*, qui serait alors confinée dans le lac.

Les **Bassoutos** et le ministère colonial ont consenti aux conditions du gouverneur Sir Hercules Robinson, agissant en qualité d'arbitre ; ce sont à peu près les conditions que les Bassoutos avaient demandées au début de la guerre : 1° Intégrité de leur territoire ; 2° Amnistie complète ; 3° Droit de conserver leurs fusils en payant un port d'armes d'une livre sterling ; remboursement intégral de la valeur des armes à ceux qui les rendront ; 4° Indemnité de guerre de 5,000 têtes de bétail ; 5° Restitution au gouvernement des propriétés qui lui ont été enlevées pendant la guerre, et aux Bassoutos fidèles des biens qui leur ont été soustraits ; indemnité aux commerçants pour la perte de leurs marchandises. Si l'on songe à tous les sacrifices d'hommes et d'argent que la colonie s'est imposés pour arriver à ce maigre résultat, on ne s'étonnera pas que le cabinet de M. Sprigg n'ait pu se maintenir et ait dû donner sa démission. Il a été remplacé par un nouveau ministère, formé par M. Scanlen et dont on attend une politique plus favorable aux natifs. Si les travaux des missionnaires ont été entravés et leur œuvre compromise, les soins qu'ils ont donnés aux blessés Bassoutos leur ont gagné les cœurs de beaucoup de ceux qui jusqu'alors n'avaient pas accepté le christianisme. M. Dyke ayant profité de l'armistice pour faire des visites autour de Morija, fut reçu d'une manière très touchante dans un village où se trouvait un blessé qui avait été soigné par lui et qui avait trois femmes. La principale vint avec une cinquantaine de personnes, parents du blessé, père, mère, frères, sœurs, cousins, etc., à l'endroit où était son wagon, et de toutes parts on lui apporta, pour lui, sa femme et leur enfant, des bottes de roseau sucré, des paniers de maïs frais, des miches de pain indigène, des citrouilles, du lait et le présent essentiel, un beau mouton gras, qui fut tué et apprêté pour que tout le monde s'en régalât.

La guerre entre les **Héréros** et les **Namaquas** s'est poursuivie pendant les mois d'octobre et de décembre de l'année dernière, d'une manière désastreuse pour les deux partis, les combats ayant été au début généralement défavorables aux Héréros, qui, à leur tour, en novembre, anéantirent une division de l'armée des Namaquas, en battirent une autre le 12 décembre près de New Barmen, et en cernèrent, près d'Otyovazou, une troisième qui ne leur échappa qu'à grand'peine. Les pertes subies par les deux belligérants, la mort de plusieurs chefs, et le manque de munitions les rendront peut-être plus accessibles aux exhortations des missionnaires à la paix; malheureusement ceux-ci constatent encore dans les deux camps une grande irritation et un ardent désir de continuer la guerre. La paix, d'ailleurs, ne serait possible qu'après une nouvelle délimitation des frontières entre les deux peuples, ce qui offre d'assez grandes difficultés. L'autorité anglaise représentée par M. Palgrave, réfugié à Wallfish Bay, n'exerce plus aucune influence dans ce territoire annexé aux possessions britanniques. Au reste, d'après les instructions données au nouveau gouverneur du Cap, Sir Hercules Robinson, il y aurait eu erreur lors de la prise de possession de ces nouveaux territoires par le gouvernement colonial, lequel n'avait point qualité pour faire acte d'autorité au delà des limites de l'ancien territoire de la colonie.

Outre la mission baptiste de M. Comber à **San Salvador,** cette ville en aura une autre que vont y fonder quatre missionnaires romains, transportés par une canonnière portugaise jusqu'au point où le Congo cesse d'être navigable, et escortés jusqu'à San Salvador par un capitaine d'infanterie de l'armée portugaise, un lieutenant de vaisseau et un détachement de marins. Ils portaient avec eux des caisses de rhum, d'eau-de-vie, des armes à feu, des vases en argent et une couronne d'or ou dorée, qu'ils ont offerte au roi de San Salvador de la part du roi de Portugal. Le souverain nègre a beaucoup remercié les envoyés, c'étaient les plus beaux présents qu'il eût jamais reçus. Il a promis sa protection aux missionnaires, qui, nous semble-t-il, auraient mieux fait de choisir un champ qui ne fût pas cultivé par une autre mission, et surtout de ne pas apporter avec eux ces spiritueux qui sont la mort des indigènes.

Quant à M. **Comber,** il est complètement remis de la blessure qu'il avait reçue à Makouta au mois de septembre, et, après de longues négociations avec les habitants de ce district, qui paraissent animés de disposition plus pacifiques, il a préparé une nouvelle expédition pour atteindre depuis San Salvador les eaux navigables du Congo moyen. Il a

envoyé à Moussouca, sur le fleuve, deux de ses collègues qui essayeront de passer le long de la rive septentrionale par laquelle s'avance Stanley. Lui-même, avec un de ses collègues, a dû tenter de nouveau de se rendre à Stanley Pool par Makouta.

M. **Mc-Call** a atteint Manyanga, sur la rive droite du Congo; il a acheté près du fleuve un terrain pour y fonder une station et commencé la construction des bâtiments. De là il tentera d'atteindre par eau et non par terre Stanley Pool, qui n'est plus qu'à 215 kilom. environ. Dans ce parcours, Stanley n'a sorti ses canots que deux fois et pour peu de temps seulement. Avec ceux que Mc-Call a achetés, il compte pouvoir passer les autres rapides et a déjà remonté ceux de Ntombo et de Mataka sans trop de difficultés. Il espère gagner en trois jours l'embouchure de la rivière Edwin Arnold et de là Stanley Pool, avec deux arrêts seulement, en 15 jours. Une fois que les communications seront établies régulièrement entre les diverses stations de cette mission, l'on pourrait se rendre de Banana à Stanley Pool en 25 jours ou un mois au plus. Le bateau à vapeur le *Livingstone*, donné à la mission, doit être arrivé à Banana.

M. **Stahl**, membre de l'expédition française chargée de se rendre au Gabon et d'explorer ce fleuve sur deux bateaux à vapeur qu'elle a emportés, est arrivé le 3 février dans cette colonie, avec dix tirailleurs sénégalais et 24 ânes qui doivent faire partie de la caravane. Il précédait de quelques jours le Dr Ballay et le lieutenant Mizon qui, avec Savorgnan de Brazza, composent le personnel de la mission. Malheureusement M. Stahl a pris une fièvre paludéenne, dont il est mort au moment où l'expédition allait quitter la région basse pour monter sur les plateaux élevés de l'intérieur. La station fondée par Savorgnan de Brazza sur le haut Ogôoué a reçu le nom de Franceville; une proposition faite à la Société de géographie de Paris de donner le nom de Brazzaville à celle du Congo a été adoptée.

Le Dr Blyden, président du **Collège de Monrovia**, où depuis près de 30 ans les jeunes nègres reçoivent une éducation libérale, a l'intention de transférer cette institution plus à l'intérieur, à Clay Ashland, sur des terrains donnés par des citoyens de Libéria, au delà de la rivière Saint-Paul, sur la route de Breverville et de Boporo. Les avantages de ce transfert seraient une plus grande salubrité, un accès plus facile pour les indigènes, et une plus grande étendue de terrains propres à la culture mise à la disposition du collège.

Madame Marie Garnet Barboza, fille du Dr Henry Highland de New-York, qui a témoigné beaucoup d'intérêt pour les nègres réfugiés de

l'Arkansas, s'est rendue à **Breverville,** pour y fonder une école de jeunes filles, sur un terrain de cinquante acres donné par un ancien colon, M. Sidney Washington. Elle a été frappée de l'esprit d'industrie et d'économie qui règne dans cette colonie, créée il y a moins d'un an; la conscience de la liberté et le sentiment de la propriété ont donné aux colons une tenue qui inspire le respect.

La colonie **Arthington,** fondée il y a dix ans, est aussi dans un état de grande prospérité. Les colons, venus de la Caroline du Nord et de la Caroline du Sud, ont défriché une forêt sur le sol de laquelle vivent actuellement 300 personnes cultivant 600 acres de terrain, où ont été plantés 150,000 jeunes caféiers qui leur ont donné l'an dernier 30,000 livres de café. Beaucoup d'habitants ont déjà de bonnes maisons, d'autres en construisent; tout y a un air de progrès remarquable. — Encouragée par ces succès, la « Société américaine de colonisation » enverra à Libéria de nouveaux émigrants, en pourvoyant aux frais de leur passage, ainsi qu'à ceux de leur logement, de leur nourriture et des soins médicaux pendant les six mois qui suivront leur arrivée, temps pendant lequel ils défricheront le sol, construiront leurs maisons et feront leurs plantations; chaque adulte recevra 10 acres de terre et chaque famille 25. Enfin il est question d'organiser en Amérique une compagnie, sous le titre : « **African continental railroad Company,** » pour construire la voie ferrée de Monrovia à l'intérieur, le long de la rivière Saint-Paul, et continuer le relevé commencé par le commodore Shufeldt, pour le pousser jusqu'aux monts de Kong et au delà. Une ligne de vapeurs partira de New-York avec le matériel du chemin de fer et des marchandises pour l'Afrique; ces navires toucheront à Norfolk et à Charlestown, pour y prendre des émigrants de couleur, les transporter à Libéria et en rapporter du café, du sucre, de l'huile de palme, de l'ivoire, du cuivre et de l'or.

Les messagers envoyés au mois de janvier à Alimamy, roi du **Foutah Djallon,** pour l'informer de la visite que comptait faire à Timbo le Dr **Gouldsbury,** sont rentrés à Sierra-Leone accompagnés d'une caravane de 1,300 personnes apportant de l'or, de l'ivoire, de la cire et d'autres marchandises de fabrique indigène, pour en trafiquer dans la colonie. Quant à l'expédition elle-même, elle est arrivée à Port Lokkoh après avoir heureusement accompli sa mission. Partie de Bathurst, elle a pu remonter la Gambie assez haut, mais ensuite le voyage par terre a présenté des difficultés. Cette région est agricole. Le 23 mars, l'expédition arriva à Timbo, ville de 4,000 habitants dont la plus grande partie

s'étaient rendus avec le roi à Ningeesorrie, à 105 kil. de distance, pour y faire les préparatifs d'une guerre dont le roi tenait le but entièrement secret. Le Dr Gouldsbury se rendit à Ningeesorrie, où il eut une entrevue avec le roi Allimamy qui le reçut fort bien, et conclut un traité avec lui. A son retour à Timbo, le Dr Gouldsbury se disposa à gagner Falaba qui devait être un des buts de l'expédition, mais ses porteurs refusèrent d'aller plus loin et il dut revenir directement à Sierra-Leone. Au moins a-t-il pu constater que la route de la Gambie à Timbo, quoique moins fréquentée que celles qui avoisinent Sierra-Leone, peut être parcourue sans danger par les Européens. En outre, il a retrouvé deux nègres autrefois libres, qui avaient été vendus comme esclaves à Kikonkeh, et a pu les ramener à Freetown.

Depuis l'arrivée de M. Golaz à **Saint-Louis** l'œuvre de M. Taylor s'affermit et s'étend. Grâce à l'intervention de M. Golaz, les esclaves fugitifs recueillis par les missionnaires n'ont plus besoin de se présenter en personne au bureau politique pour y être inscrits. Le directeur du bureau se contente des noms que lui fournissent les missionnaires. Une station nouvelle va être fondée à Dialahar, à 20 kilomètres de Saint-Louis, point important d'où l'on peut rayonner dans toutes les directions, et où M. Golaz compte faire des essais de culture d'arachides ; le chef verrait avec plaisir les missionnaires s'y établir. Ils ont encore un troisième poste en vue, à Richardroll, dont le chef est aussi leur ami et qui, comme Dialahar, est une des portes du Oualo.

La mission **Gallieni** est rentrée à Saint-Louis rapportant un traité conclu avec Ahmadou, d'après lequel la France est autorisée, à l'exclusion de toute autre puissance, à fonder des établissements dans tout le royaume de Ségou et à s'ouvrir une route vers le Niger, qui sera placé sous le protectorat de la France jusqu'à Tombouctou. Un représentant français résidera à Ségou. Les Français payeront annuellement au sultan une pension de 25,000 francs, et lui donneront 1,200 fusils et 4 canons.

Le commandant Derrien, de la **mission topographique**, redescendu de Kita à Médine, a donné des renseignements satisfaisants sur la topographie de la région comprise entre Bafoulabé et Bamakou. C'est une vaste plaine, qui s'élève à peine de 150 mètres sur une étendue de 120 kilomètres. M. Borguis Desbordes, commandant supérieur des troupes et directeur général des travaux, a dû quitter Kita le 5 mai et rentrer à Saint-Louis pour la saison des pluies.

Le Dr **Bayol** est arrivé à Saint-Louis et y a engagé ses porteurs. Il espérait partir pour l'intérieur au milieu de mai ; l'expédition devra

se hâter pour atteindre Timbo avant que les pluies, qui commencent en avril, aient rendu les chemins impraticables. La route projetée suit une ligne de faîte qui vient aboutir au massif montagneux central; elle sépare le Rio Grande du Rio Khassafara, et le Rio Nunez des autres rivières qui se jettent dans l'Océan entre le profond estuaire de ce fleuve et Sierra-Leone.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le voyageur hollandais Schouwer a passé à Khartoum. Il comptait partir le 1er avril pour le Fazogl, et passer la saison des pluies à Fadasi.

La mort du roi Jean d'Abyssinie, que tous les journaux avaient annoncée, vient d'être démentie. Rohlfs, après l'avoir quitté, est revenu au Caire chargé par lui de chercher à rétablir la paix entre l'Égypte et l'Abyssinie.

Le Dr Stecker est resté en Abyssinie et y explore le lac Tsana, après quoi il poussera jusqu'à Ghera et peut-être plus avant dans l'intérieur.

Le sultan de Zanzibar se propose de venir en France pour y étudier l'organisation de la marine; il doit arriver prochainement à Marseille.

Le P. Francisco Antuses, chargé de rétablir la mission de Zoumbo sur le Zambèze, est parti de Lisbonne pour Mozambique. Après avoir étudié la théologie et les sciences naturelles à Louvain, il s'est voué à la pratique des observations météorologiques; il les continuera à Zoumbo où il établira un poste à cet effet. Dans peu de temps il sera rejoint par un groupe d'ouvriers portugais, que le gouvernement y envoie pour faire les constructions nécessaires à un comptoir commercial.

L'amiral anglais Gore Jones, commandant en chef de la flotte des Indes orientales, a reçu l'ordre de faire une visite officielle à la reine de Madagascar, qui s'est montrée disposée à coopérer avec l'Angleterre à la suppression de la traite dans les eaux africaines. Il doit arriver à Tamatave au commencement de juin.

Le capitaine Neves Fereira, gouverneur de Benguela, et plusieurs autres officiers se sont mis à la disposition de la Société de géographie de Lisbonne, pour une nouvelle expédition portugaise de l'ouest à l'est, sur un itinéraire analogue à celui de Serpa Pinto.

MM. Pogge et Wissmann se rendent à Moussoumba par Dondo, Malangé et Cassangé. Ils ont l'intention de rester trois ans dans les États du Mouata Yamvo, pour accoutumer les natifs aux blancs, et obtenir, si possible, le consentement du monarque à l'établissement de factoreries commerciales européennes.

La commission portugaise des travaux publics a fait construire dans la province d'Angola une ligne télégraphique de 344 kilom., de St-Paul de Loanda à Dondo et Calcullo. Elle a déjà rendu de grands services au commerce et à la navigation du Quanza. A Dondo tout est prêt pour prolonger la ligne jusqu'à Poungo Andongo.

Le consul Hewett s'est rendu au vieux Calabar et à Fernando Pô, pour examiner les traités signés par les rois et les chefs à la suite de la dernière guerre civile.

M. Viard qui a déjà exploré le Niger et le Bénoué, en compagnie du comte de Semellé, va y entreprendre une nouvelle expédition pour pénétrer dans l'intérieur et y établir des comptoirs commerciaux.

M. Soleillet qui avait dû, sur l'ordre du gouverneur du Sénégal, interrompre son voyage au Niger, est revenu à Paris, où M. le ministre des travaux publics lui a rendu la mission dont il avait été chargé. Il repartira au mois de décembre prochain.

Un jeune explorateur du Maroc, M. Charles Soller qui, l'année dernière, avait visité à la tête d'une mission anglaise la région du Djeloula et celle du Draa, dont les sources n'avaient encore été vues par aucun Européen, a été assassiné sur les bords du chot Débaja par des pillards berbères.

LE PALMIER-DATTIER

De tous les produits végétaux du Sahara, le plus important est sans contredit le palmier-dattier. « Peu d'hommes, dit le D[r] Nachtigal, ont l'idée de toutes les ressources précieuses que cet arbre admirable fournit à l'habitant du désert. Il est l'espérance et la joie du voyageur qui, après avoir traîné des jours entiers ses membres fatigués à travers les solitudes pierreuses ou sur les dunes, aperçoit enfin à l'horizon la ligne verte d'une plantation, et bientôt distingue les palmes gracieuses qui se balancent sur leur tige svelte et semblent lui souhaiter la bienvenue. Son œil se promène de groupe en groupe pour ne rien perdre de leur beauté. Sans rien apercevoir encore de la vie qui y règne, sans songer aux jouissances matérielles qui l'attendent, il est captivé tout entier par la grâce de cette ravissante reine des oasis. »

Remarquables par la beauté de leur port, par leur taille élancée, par leur couronne de feuilles gracieuses et légères, du sein desquelles pendent des régimes de dattes rouges ou d'un jaune doré, les palmiers sont utiles surtout par la nourriture qu'ils fournissent aux habitants de cet immense désert de 631 millions d'hectares (douze fois environ la superficie de la France et les deux tiers de celle de l'Europe). Ils en tirent en outre une boisson rafraîchissante, et savent en employer à divers usages toutes les parties, bois, feuilles, racines. Enfin, c'est lui seul qui rend habitables un grand nombre de points du désert ; il en fait des lieux de repos pour les caravanes, dont les routes sont marquées essentiellement par les oasis plantées de palmiers-dattiers. L'importance de ce végétal pour le Sahara nous a engagés à lui consacrer un article, dont nous avons emprunté les détails à la monographie très complète de M. Th. Fischer, que viennent de publier les *Mittheilungen de Gotha*.

*

Le palmier-dattier se trouve encore à l'état sauvage sur certains points des Canaries et dans plusieurs parties du grand désert, au Fezzan, par exemple, et dans l'oasis de Koufara où, d'après Nachtigal, le nombre des palmiers sauvages dépasse de beaucoup celui des palmiers cultivés. Les rejetons sortis du pied de l'arbre entourent celui-ci d'un épais fourré, qui le conserve avec ses feuilles desséchées pendant du tronc.

Quant au palmier cultivé, il craint les montagnes; dans l'Atlas et en Abyssinie, on ne le trouve guère que comme plante d'ornement; toutefois il prospère sur les plateaux du Sahara, à des altitudes de 700 à 1000^m, et dans les oasis de Rhat (787^m), d'El Abiod (861^m), et de Tyout (1000^m).

A part les oasis du sud de l'Atlas, le Sahara occidental est pauvre en palmiers; on en trouve cependant à St-Louis et à Gorée, auprès des villes et des maisons. D'après Barth, il y en a peu près de Tombouctou, à Aïr et sur le plateau du Hoggar, les Touareg n'aimant pas à cultiver le sol. Mais plus au nord, et le long du pied de l'Atlas, dans toutes les oasis qui s'étendent, comme les perles d'un chapelet, de l'Oued Sous à la petite Syrte, on les trouve en abondance. L'Oued Draa en a d'immenses forêts; celles du Touat ont plus de 20 kilom. de longueur; au sud de l'Algérie, les oasis des Ziban, qui s'étendent jusqu'au bassin des Chotts et se prolongent jusqu'au Bileduldjerid tunisien, en comptent un demi-million; l'Oued Rir, avec ses 37 oasis, en a davantage encore; Touggourt seul en a plus de 300,000, et l'Algérie entière, avec ses 400 oasis, plus de 4 millions. En Tunisie la culture est restreinte à la dépression des Chotts, mais dans la Tripolitaine, derrière les dunes et parallèlement à la côte, on en trouve des plantations presque non interrompues; au Fezzan, plus que partout ailleurs, les habitants s'adonnent à cette culture; Mourzouk, d'après Rohlfs, a un million de palmiers: l'oasis de Sebha en a plusieurs millions et les bras manquent pour la récolte des fruits; celle de Selaf a plus de 60 kilom. de longueur et 8 kil. de largeur, mais elle est inhabitée et ce sont les gens de l'Ouadi Esch Schati qui récoltent les dattes, les enterrent et vont les chercher en cas de besoin. Les palmiers n'abondent pas moins dans les grandes oasis d'Audgila, de Koufara, du Désert lybique; du Delta à la Nubie, la vallée du Nil peut être envisagée comme une immense oasis à palmiers. Plus au sud, on n'en trouve que peu. D'après Barth, il y en a cependant des plantations bien soignées et bien arrosées dans le Baghirmi, à l'extrémité sud du lac Tchad, à Kouka, dans l'Adamaoua, à Kano, à Gando et à Sindar sur le Niger; mais, en général, dans cette région comme au Darfour et au Kordofan, ils sont plutôt isolés et servent de plante d'ornement.

Pour planter les palmiers, on se sert de noyaux que l'on met en terre au printemps, ou de rejetons ayant poussé au pied d'un arbre. Le premier mode est le moins employé, les palmiers de semis étant lents à porter des fruits. Dans les oasis du Sahara algérien et du Fezzan, on emploie essentiellement des rejetons. Chaque palmier adulte en a toujours quelques-uns à son pied ; on peut utiliser ceux de trois ou quatre ans, qui sont assez forts pour devenir de nouveaux arbres. C'est le seul moyen d'être assuré d'avoir des dattes de bonne qualité. Dès qu'un Arabe veut planter des palmiers ou créer un jardin, selon l'expression employée dans les oasis, il requiert l'assistance de ses voisins, auxquels, dans l'occasion, il rendra la pareille. Il creuse des trous, séparés par un intervalle de 4 à 5 mètres, en enlève le sable pour que les racines de l'arbre puissent atteindre le sol humide, puis pratique tout autour du pied une large cuvette de terre relevée, dans laquelle il versera ou conduira par des canaux l'eau des sources voisines, à l'heure où, d'après le règlement convenu, son tour sera venu de profiter de ces irrigations fertilisantes, car il faut, suivant le dicton arabe, que le pied de l'arbre soit dans l'eau et sa tête au feu. Dans la dépression de l'Oued Souf, au sud de l'Algérie, on couvre le pied de l'arbre avec du fumier de chameau, mais il est nécessaire qu'il soit toujours arrosé. Quelquefois l'irrigation peut être naturelle, l'arbre plongeant ses racines toute l'année dans un sol humecté par les eaux souterraines, ou par des cours d'eau et des rivières ; c'est le cas pour les oasis de l'Oued Draa, arrosées par les petites rivières du plateau de l'Atlas ; pour celles du Fezzan, où les palmiers atteignent presque partout l'eau souterraine, pour celles de Nefzaoua, dans le Bileduldjerid tunisien, où sont de nombreuses sources fournissant des cours d'eau ou formant de grands bassins ; la grande oasis de Nafta, en particulier, doit sa prospérité à une rivière qui la traverse, ne tarit jamais, et dont les eaux sont habilement distribuées ; celles de l'Égypte sont redevables de la leur aux inondations du Nil.

Mais là où l'on ne peut avoir une irrigation naturelle, il faut recourir à l'irrigation artificielle au moyen de digues élevées dans le lit des rivières, pour y former des réservoirs où s'amasse, pendant la saison des pluies, l'eau dont on se sert ensuite pour l'arrosage pendant la saison sèche, ou au moyen de puits dont l'eau est versée dans un bassin, d'où des canaux la conduisent dans les plantations de palmiers. Parfois ces puits n'ont pas plus de 2 à 3 mètres de profondeur ; c'est le cas pour les oasis de la Tripolitaine. En revanche, dans celles de l'Oued Rir, la profondeur moyenne est de 60 à 80^{m}, et il en est qui ont plus de 200^{m}.

Les habitants apportent le plus grand soin à les maintenir en bon état et à les multiplier. Aux moyens ordinaires de les creuser, les Français substituent de plus en plus les forages artificiels, et, dans les oasis du sud de la province de Constantine, ils ont obtenu de réels succès. Les oasis des Ziban, de l'Oued Rir, de l'Oued Souf et d'Ouargla, au nombre de 110, renferment une population d'environ 110,000 habitants, et plus de deux millions de palmiers; ces plantations sont arrosées par des sources naturelles, par plus de 4000 puits ordinaires, et par près de 900 puits jaillissants, fournissant 260,000 litres d'eau à la minute.

Les fonctions organiques de l'arbre se faisant essentiellement par le pied et à l'intérieur, et les eaux souterraines échappant aux grandes variations de la température extérieure, la chaleur et le froid n'atteignent pas le siège de ces fonctions. Pendant son sommeil d'hiver, le palmier peut supporter une température assez basse; à Laghouat, par exemple, où par suite de fréquentes gelées les essais de culture d'orangers et de citronniers ont échoué, les palmiers (il y en a 675,000) réussissent à merveille, quoiqu'on voie parfois leur couronne ployer sous une neige qui peut durer une demi-journée; à El Abiod, à Biskra, à Tougourt, à Ghadamès, où il y a souvent de la glace, on n'entend pas dire que les palmiers en soient affectés. L'extrême chaleur non plus ne leur cause aucun dommage. A Biskra et à Ghadamès ils peuvent supporter 50°; le sable peut bien s'échauffer jusqu'à 70°, mais, à 2 ou 3^{m} au-dessous de la surface, l'eau n'a plus que 19°, et cette température permet à l'arbre de résister aux ardeurs d'un soleil qui, sans cela, le brûlerait.

Il n'en a pas moins besoin d'une certaine somme de chaleur et de chaleur sèche; la zone qu'il occupe en général est celle qui est en dehors de la région des pluies équatoriales, du 15°,6 au 28°,5 lat. nord; il peut sans doute vivre en dehors de cette zone, mais seulement comme arbre d'ornement, car, pour produire des fruits mangeables, il lui faut, pendant les 8 ou 9 mois où s'accomplissent ses fonctions vitales, une température moyenne d'une vingtaine de degrés. Il peut commencer à fleurir à 17 ou 18°, et les fruits mûrissent à 20 ou 25°, à des époques qui varient suivant la latitude, l'altitude et l'exposition; au Caire, sous l'influence du *Chamsin*, la température devient bien vite très haute, aussi a-t-on des dattes mûres déjà en juillet, tandis qu'à Biskra on n'en a qu'en novembre. La floraison peut d'ailleurs être hâtée par l'irrigation.

(A suivre.)

EXPÉDITION DU Dr LENZ AU MAROC ET A TOMBOUCTOU

Il y a peu d'expéditions aussi importantes à signaler pendant l'époque contemporaine que celle du Dr Lenz, de Tanger au Sénégal en passant par Tombouctou.

Ne s'inquiétant ni de la chaleur intense, ni des fièvres qu'il avait déjà appris à braver dans la région du Gabon, ni des privations de tous genres que doit supporter un voyageur dans le désert, Lenz, chargé primitivement par la Société africaine allemande de la seule exploration du Maroc, s'engagea dans les sables du Sahara, à un moment où l'agitation musulmane hostile aux chrétiens semblait devenir de plus en plus inquiétante. Connaissant fort bien les tentatives infructueuses de Largeau et de Soleillet dans la direction de Tombouctou, ainsi que le sort funeste du major Laing et de la plupart des voyageurs qui avaient pris cette ville pour objectif, il part pour l'atteindre au mois de novembre 1879, voulant reconnaître, lui aussi, cette cité légendaire, que seuls, Laing, René Caillé, Barth et le rabbin Mardochée avaient pu voir avant lui.

Tout d'abord Lenz étudia la région septentrionale du Maroc comprise entre Tanger et Tétouan, afin d'apprendre surtout la manière de voyager particulière à ce pays. Cette instruction acquise, il organisa, au mois de décembre, sa petite caravane, et eut le bonheur de pouvoir prendre comme interprète un neveu du fameux Abd-el-Kader nommé El-Hâdj-Al-Boû-Taleb, qui, par suite du respect qu'il imposait aux populations musulmanes, lui fut d'un grand secours.

Ayant obtenu du sultan du Maroc une lettre de recommandation, il partit de Tanger se dirigeant vers Fez qu'il atteignit le 31 décembre 1879, après huit jours de marche. Cette capitale, divisée en vieille ville et en ville neuve, compte environ 100,000 habitants qui se livrent pour la plupart au commerce. Quittant Fez, Lenz se rendit à Mequinez, dont le pacha le traita fort bien et lui procura une jolie petite maison au milieu d'un jardin, avec une vue ravissante sur les montagnes. Il invita le voyageur chez lui et témoigna un grand désir de voir des objets de provenance européenne ; le fusil à aiguille surtout le transporta d'admiration.

La ville de Méquinez a dû avoir autrefois une étendue énorme, ainsi que l'attestent les ruines des hautes murailles de son enceinte. Aujourd'hui cette cité n'est plus qu'un bourg sans importance et presque ruiné. De là, Lenz gagna sur le littoral de l'Atlantique la ville de Rabat, après avoir suivi une route peu sûre, où les caravanes du sultan lui-même

sont parfois attaquées et pillées. Elle traverse une région montagneuse dans laquelle se sont retirés les Chlous, qui font souvent des incursions contre les Arabes de la plaine. Rabat n'est séparé de Sala, où le voyageur se rendit ensuite, que par un petit fleuve.

La ville de Sala, où les Européens ne peuvent se fixer, n'a qu'un commerce insignifiant; c'est à Rabat que les transactions sont les plus nombreuses, parce qu'il s'y trouve beaucoup d'Espagnols et de Portugais.

Le voyageur se dirigea ensuite vers Maroc, la seconde capitale du pays, où il arriva le 14 février. Le sultan a l'habitude d'y venir passer quelques mois chaque année. A la vérité, le chemin le plus court pour y arriver part bien de Fez, mais on préfère la voie plus sûre de Rabat, car, dans les grandes forêts de chênes-lièges qui couvrent les montagnes au sud de Fez, on court grand risque d'être dévalisé.

A Maroc, le pacha mit une maison à la disposition de Lenz et lui donna une grande quantité de vivres. Tout voyageur, en effet, qui porte une lettre de recommandation du sultan a droit à la *mounâi*, c'est-à-dire à la nourriture pour lui, ses serviteurs et ses bêtes, ainsi qu'à une distribution de thé, de sucre et de bougies. Maroc est une grande et belle ville entourée d'immenses jardins et de forêts de dattiers, mais elle présente des symptômes de décadence comme beaucoup d'autres cités du pays. Ce fut dans cette ville que s'adjoignit à la caravane de Lenz, pour le simple plaisir de voyager, un jeune chérif, parent du sultan.

A Maroc, Lenz fit ses derniers préparatifs pour un voyage dans le désert. Jusque-là il avait conservé ses vêtements de chrétien, mais, à partir de ce point, il commença à se donner pour un médecin-major turc et adopta le nom musulman de Hakim'Omar'Ben'Ali'.

A partir de Maroc il fallait traverser l'Atlas, qui se compose de quatre chaînes dont la première a de 1,200 et 1,300 mètres de hauteur. Derrière elle s'étend un plateau très large, coupé en tous sens de petites montagnes isolées; puis viennent deux chaînes parallèles. Sur le plateau, il n'y a aucune sécurité pour les caravanes; les petits villages, dont les maisons sont en argile jaunâtre, sont toutes entourées d'un mur comme des forteresses. Aussi le voyageur dut-il redoubler de précautions; aux étapes, il se montrait le moins possible, restait dans sa tente et son interprète répondait aux curieux que c'était un médecin turc qu'il avait connu et engagé à Constantinople. A Imityanout, on attaque la haute chaîne, et les bêtes de somme, les chameaux surtout, peuvent à peine passer le Djebel Tissi; à plusieurs reprises ces derniers se couchent ne

pouvant plus avancer. Quelques cheiks Chlous, informés que des pillards songent à attaquer la caravane dans un passage difficile, l'accompagnent jusqu'en lieu sûr ; ils ne la quittent que lorsqu'elle en a rejoint une autre et que les deux réunies sont de force à résister à une attaque. Arrivé au sommet du col de Bibaouan, on commence la descente vers l'Oued Sous et l'on arrive avec beaucoup de peine à Misla. De là à Taroudant, sur l'Oued Sous, le trajet est court, mais il est rendu extrêmement dangereux par le voisinage des Hoouâra qui dévalisent les caravanes. Heureusement la petite caravane du Dr Lenz avait encore été renforcée à Misla de plusieurs muletiers qui se rendaient à Taroudant, en sorte qu'elle put atteindre cette localité sans trop de peine.

Là la caravane reçut l'accueil le moins amical. Le khalife refusa aux voyageurs de leur permettre de dresser leurs tentes dans la forteresse, et les relégua dans une sorte d'auberge. A peine y étaient-ils installés que la population de la ville, s'ameutant devant leur demeure, commença l'attaque en jetant des pierres et voulut enfoncer la porte. Alors, tandis que les voyageurs, les armes à la main, étaient prêts à toute éventualité, parurent le chérif du lieu et un envoyé du sultan, qui s'efforcèrent de calmer la populace et conduisirent le docteur et ses gens dans la forteresse, où ils furent en sûreté. Comme le voisinage de la ville du côté sud est peu sûr, les caravanes ayant tout à craindre des Hoouâras, le cadi de Taroudant ne voulut pas prendre la responsabilité de laisser l'expédition poursuivre sa marche ; d'autre part, il n'était pas disposé à lui donner une escorte, en sorte qu'elle dut attendre deux jours, jusqu'au départ d'une caravane qui se dirigeait vers le sud.

Les voyageurs firent route alors vers Iligh, résidence de Sidi Hosseïn, petit-fils de Sidi Hecham, nom sous lequel les cartes désignent un territoire presque indépendant du Maroc. La route à travers ces pays est fort peu sûre, et Lenz dut conclure une convention avec quelques chefs avant de s'aventurer dans leurs possessions. On lui donnait de village en village une escorte, composée elle-même de voleurs de grand chemin, qui auraient attaqué la caravane si elle eût été seule. Le 30 mars 1880 on arriva à Iligh, dont le chérif, musulman fanatique, accueillit froidement les voyageurs. Il devait y avoir le lendemain une grande foire. Sidi Hosseïn, afin de rassurer le commerce, donne ordinairement des garanties aux marchands ; si une caravane de Taroudant est pillée, il répare immédiatement le dommage, mais en même temps il envoie chez les Hoouâras, auteurs du méfait, quelques centaines de cavaliers qui leur font payer les frais avec les intérêts.

La plupart des habitants du territoire de Sidi Hecham sont des Chlous, qui parcourent l'Afrique septentrionale en qualité de jongleurs et de saltimbanques. L'usage soudanien d'employer des étoffes bleues pour les vêtements y domine déjà; la couleur blanche employée jusqu'ici disparaît. Pendant son séjour à Iligh, le docteur est assailli de demandes de consultation, surtout de la part de femmes que la curiosité amène à sa tente. Son interprète continue à le faire passer pour un Turc, la défiance étant grande à l'égard des Anglais, des Français et des Espagnols, desquels on craint toujours quelque projet de conquête. Lenz vendit à Iligh les chevaux et les mulets amenés du Maroc, et acheta neuf bons chameaux qu'il paya 200 fr. chacun. Presque tous les serviteurs qui l'avaient accompagné jusque-là l'abandonnèrent, n'osant pas aller plus au sud, et il dut en engager de nouveaux. Il s'est beaucoup plaint de la conduite de Sidi Hosseïn à son égard; ce chef refusa même d'accepter ses présents, et, bien que se proclamant indépendant du sultan du Maroc, il exigea néanmoins du voyageur une déclaration écrite, constatant qu'il avait été protégé dans les limites de son territoire.

Ce fut donc avec plaisir que Lenz, après cinq jours de halte à Iligh, partit dans la direction de Tizgui ou Foum-el-Hôsan, chef-lieu de la grande tribu des Maribda. La route fut longue et difficile, car il fallut encore traverser une dernière ramification de l'Atlas. On eut le bonheur de rencontrer un serviteur d'Ali, cheik de Tizgui, qui conduisit les voyageurs à cette ville. Là, quoique le docteur eût préféré dresser ses tentes dans les jardins plantés de palmiers, on ne le lui permit pas, les pillards qui hantent les montagnes voisines faisant des incursions jusqu'aux abords de la localité; il dut accepter une maison. Le bruit de l'arrivée d'un chrétien se répandit aussitôt, et attira une multitude de personnes, qui d'ailleurs se tinrent tranquilles. En l'absence du cheik Ali, en tournée pour inspecter la moisson dans les environs, son frère et son neveu firent aux voyageurs un accueil très amical. Le cheik lui-même, averti de leur arrivée, ne tarda pas à paraître, et son abord sympathique lui gagna aussitôt leur confiance. Depuis de longues années il fait un commerce considérable avec Tombouctou, où vit un de ses frères et où tous les ans il envoie des caravanes. Dès qu'il fut informé du but du voyage de Lenz, l'idée lui vint d'en organiser une et de l'envoyer sous la conduite d'un autre de ses frères; seulement il fit les choses sans bruit, et, quant tout fut prêt, il alla camper quelques jours dans les environs avec le docteur, pour que le moment de leur départ ne fût pas connu de tout le monde.

Un beau jour, le cheik reçut une lettre d'Iligh, par laquelle le perfide Sidi Hosseïn l'engageait à massacrer toute la caravane, disant qu'elle avait des masses d'or et d'argent qu'on se partagerait ensuite. La présence de nombreux étrangers à Iligh avait empêché le cheik de se déclarer ouvertement ennemi des voyageurs. Le cheik Ali, bien qu'en relations d'affaires avec Sidi Hosseïn, repoussa énergiquement ses conseils et communiqua la lettre à Lenz, l'assurant qu'il était en parfaite sécurité chez lui. Le messager de Sidi Hosseïn fut éconduit sans réponse. Ali, après avoir pourvu la caravane de tout ce qui lui était nécessaire, donna le 15 avril l'ordre du départ pour Tendouf, ville située au sud-est de Tizgui. Le cheik accompagnait lui-même les voyageurs. Bientôt on atteignit les pâturages et les champs d'orge de la vallée de l'Oued Draa, dont le lit était à sec. On faisait déjà la moisson. Ce fut là qu'on apprit que Sidi Hosseïn avait écrit aux habitants de Tekna, située plus au sud, de faire disparaître la caravane s'ils le pouvaient. Enfin le 5 mai on arriva à Tendouf, ville fondée par Ali, et qui n'a pas encore trente ans d'existence. Elle se compose de grandes maisons bien bâties ; il y a une source de bonne eau et des jardins où l'on cultive des dattiers et des légumes. Tendouf située dans cette partie du Sahara septentrional qu'on désigne sous le nom de Hamâda, est le lieu de rassemblement des caravanes qui se rendent à Tombouctou, et de transit pour les marchands qui viennent du Sahara et du Soudan. Ce commerce est fait exclusivement par les gens du pays, nomades actifs et hardis, qui vont avec leurs caravanes jusqu'au Tell et aux portes du Maroc pour acheter du blé, des dattes, du thé, de la poudre, du tabac, des tissus de coton. Ils reviennent à Tendouf où ils laissent une partie de ces marchandises pour leur usage, puis ils reprennent directement, à travers le Sahara, le chemin de Tombouctou, d'où ils rapportent à Tendouf de l'or, des esclaves, des plumes d'autruche, des vêtements. La plus grande de ces caravanes ne compte pas moins de 1000 à 1200 chameaux et de 3 à 400 hommes bien armés ; la valeur des marchandises qu'elle rapporte du Soudan s'élève à environ à 775,000 fr.

C'est à Tendouf, aux portes du Sahara proprement dit, que nous laisserons aujourd'hui le voyageur, après avoir succinctement raconté la partie la plus facile de son expédition.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE [1]

Wanderungen durch Afrika, von *F. Rieter*, Zürich. 1881, in-8, 53. p. — Après avoir passé en revue les conditions géographiques de l'Afrique, l'auteur de cette conférence résume d'une manière très complète et très claire les voyages des principaux explorateurs modernes. A la suite de Vogel, Nachtigal, Barth, Lenz, Zweifel et Moustier, Flegel et Schweinfurth, il promène ses lecteurs dans toute la partie septentrionale jusqu'à l'équateur. De là il passe avec eux à la région centrale des sources des grands fleuves, Nil, Zambèze, Congo ; il les conduit avec Pogge et Buchner au cœur du continent, dans le royaume du Mouata Yamvo, et descend avec Holub au désert de Kalahari et chez les Matébélés. Dans une seconde partie, il refait à grands traits les voyages de Livingstone, Cameron et Stanley, et indique les expéditions auxquelles leurs découvertes ont donné l'impulsion, celles des sociétés allemandes italiennes, françaises, anglaises, et surtout les expéditions sous le patronage du roi des Belges. Enfin il donne la liste des stations tant missionnaires que scientifiques et hospitalières, déjà fondées de Bagamayo au Tanganyika.

Maxime du Camp. Le Nil, Égypte et Nubie, avec une carte spéciale dressée par *Sagansan*. Paris, 1877, in-18. 4me édit. — Quoique anciennes déjà, les lettres reproduites ici pour la quatrième fois ont conservé tout l'intérêt qu'elles excitèrent lors de leur première publication. Écrites en 1849, sous l'impression du bonheur qu'éprouvait l'auteur de voir enfin le fleuve de ses rêves, et avec le désir d'en faire parcourir à son ami, Théophile Gautier, les rives splendides, ou de l'arrêter devant les temples de l'Égypte et de la Nubie, elles respirent une admiration enthousiaste qu'elles nous font partager. M. Du Camp copie textuellement ses notes prises au jour le jour, et, au milieu de ces phrases incomplètes, morcelées, on saisit mieux au vif les impressions qui varient à chaque détour du fleuve, à chaque rocher, à chaque nouvel aspect de cette terre aimée du soleil, et où tout est beau, sérieux et harmonique.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME ANNÉE

ARTICLES DIVERS

BIBLIOGRAPHIE

CARTES



